



**HAL**  
open science

# La Bourse ou la plume? : les trajectoires professionnelles de journalistes dans le monde de l'information financière

Antoine Machut

## ► To cite this version:

Antoine Machut. La Bourse ou la plume? : les trajectoires professionnelles de journalistes dans le monde de l'information financière. Sociologie. Université Grenoble Alpes, 2019. Français. NNT : 2019GREAH040 . tel-03368836

**HAL Id: tel-03368836**

**<https://theses.hal.science/tel-03368836>**

Submitted on 7 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **THÈSE**

Pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE LA COMMUNAUTE UNIVERSITE  
GRENOBLE ALPES**

Spécialité : **Sociologie**

Arrêté ministériel : 25 mai 2016

Présentée par

**Antoine MACHUT**

Thèse dirigée par **Gilles BASTIN, Professeur de sociologie,  
Sciences Po Grenoble / Pacte**

préparée au sein du **Laboratoire Pacte**  
dans **l'École Doctorale des Sciences de l'Homme, du Politique  
et du Territoire**

# **La Bourse ou la plume ? Les trajectoires professionnelles de journalistes dans le monde de l'information financière**

Thèse soutenue publiquement le **5 décembre 2019**,  
devant le jury composé de :

**Monsieur Felix BÜHLMANN**

Professeur associé de sociologie, Université de Lausanne, Président et  
Rapporteur

**Monsieur Pierre FRANÇOIS**

Directeur de recherche, CNRS / CSO, Examineur

**Madame Florence LE CAM**

Professeur de journalisme, Université libre de Bruxelles, Rapporteure

**Madame Sidonie NAULIN**

Maîtresse de conférences en sociologie, Institut d'Études Politiques de  
Grenoble / Pacte, Examinatrice







---

## Sommaire

---

Sommaire .....	3
Remerciements .....	5
Introduction générale de la thèse : les journalistes et le marché .....	9
<b>Partie I. La structure d’opportunités du monde de l’information financière. ....</b>	<b>41</b>
Introduction de la partie I : la morphologie du journalisme financier .....	43
Chapitre 1. Brève histoire du monde de l’information financière .....	47
Chapitre 2. Population et mobilité individuelle des journalistes dans le monde de l’information financière .....	91
Chapitre 3. Convention et discipline professionnelle dans le monde de l’information financière .....	143
<b>Partie II. Les trajectoires de journalistes dans le monde de l’information financière. ....</b>	<b>191</b>
Introduction de la Partie II : effets d’engagement et itinéraires .....	193
Chapitre 4. La mécanique des engagements individuels .....	197
Chapitre 5. Itinéraires de vie professionnelle et dispersion des trajectoires .....	239
<b>Partie III. Authenticité des journalistes et mémoire du journalisme .....</b>	<b>277</b>
Introduction de la partie III : sociologie événementielle et analyse positive des récits biographiques .....	279
Chapitre 6. Conduite de vie et authenticité journalistique dans le monde de l’information financière .....	287
Chapitre 7. La domestication collective du risque biographique .....	343
Conclusion générale .....	375
<b>Annexes .....</b>	<b>387</b>
Annexes transversales. Construction des données .....	389
Annexes par chapitre .....	397
Tables .....	423
<b>Bibliographie .....</b>	<b>433</b>



---

## Remerciements

---

Au terme des six années de cette drôle d’aventure, nombreux sont celles et ceux envers qui j’aimerais, fatigué mais ravi, exprimer ma gratitude.

Mes premiers remerciements vont à Gilles Bastin. Il m’a ouvert les portes de la recherche et très vite fait confiance. Nos discussions de travail ont toujours été remarquablement constructives et encourageantes. Je n’ai jamais été intimidé au moment d’exprimer des idées que j’estimais importantes ou des doutes que je pensais sérieux. Il s’est aussi montré patient avec mes envolées pas toujours maîtrisées, m’invitant gentiment à être « plus pédestre ». Je tiens dans la foulée à remercier Pascale Trompette. Elle a accompagné les débuts de ma recherche et j’ai également bénéficié de ses retours très précieux sur les derniers chapitres de ce manuscrit.

Dans l’univers actuellement surchargé du monde académique, c’est un privilège que de disposer d’autant d’attention sur son travail. Pour cela, je voudrais remercier Félix Bühlmann, Florence Le Cam, Pierre François et Sidonie Naulin d’avoir accepté de faire partie du jury de cette thèse. Je me réjouis déjà de pouvoir échanger avec eux.

Parmi toutes celles et ceux qui ont partagé mon quotidien de doctorant au laboratoire Pacte, j’adresse en particulier un clin d’œil à Anton Eichberger, Audrey Borelly, Cal Le Gall (sacré Cal, quand même...), Camille Duthy, Chloé Alexandre, Chloé Bérut, Clément Bert-Erboul, l’insaisissable Clara Egger, Eva-Maria Schäfferle, Fabien Escalona, Gabriela Molina, Gizemnur Özdiñç (ma Gizush !), Guillaume Roux, Hakim Akrab, Ismaël Benslimane, Jean Finez, Joan Deas, Josua Gräbener, Juan Duque, Kevin Brookes, Léa Renard, Léo Vennin, Marie-Charlotte Allam (Macha), Maimouna Etroit-Ndong, Manon Pesle, Marine Bourgeois (aussi pour m’avoir offert refuge à Paris), Maureen Clappe, Max-Valentin Robert, Rhosnie Francius, Rodica Plugaru, Sarah Tiriot, Simon Godard, Simon Labouret, Simon Varaine, Tristan Guerra, et j’ai bien peur d’en oublier...

J’ai eu la chance de connaître mes premières expériences d’enseignement auprès de collègues impliqué-e-s, consciencieux-ses et particulièrement agréables. Que soient ici remerciées Bouchra Daoudi, Marine Dhermy-Mairal, Mickaël Durand, Sidonie Naulin, Aurore Flipo, Marie-Aurore Ghis-Malfilatre et Tatiana Rubtcova.

Pour l’environnement professionnel confortable et bienveillant dont j’ai bénéficié, je tiens à saluer les membres de l’équipe Régulations et les membres du personnel administratif du laboratoire Pacte. Je n’ai sans doute pas fini de m’apercevoir à quel point l’apprentissage de la sociologie dans un repère de politistes est une expérience originale et enrichissante. Peut-être le raconterai-je plus tard comme un voyage exotique : on y voit de vrais positivistes, et même des tenants du choix rationnel. Certains d’entre eux m’ont aidé à percevoir toute l’ingéniosité et l’élégance qu’il peut y avoir dans des raisonnements que je n’avais jamais su prendre au sérieux. Nos échanges - parfois âpres - ont renforcé mon intérêt et mon goût

pour la théorie. J'adresse ici un message particulier à Raul Magni-Berton, qui est prêt à tout entendre, surtout si on y met un peu d'astuce.

Dans les derniers moments de la thèse, j'ai pu compter sur la vigilance et les précieux retours de généreux relecteurs : merci à Benjamin Bultel, Benjamin Jeanjean, Chloé Bérut, Marie-Aurore Ghis-Malfilatre, Simon Varaine, et à mes parents. Je tiens à remercier plus particulièrement Laure-Emmanuelle Husson, qui m'a offert une relecture orthographique et grammaticale extrêmement soignée de la majeure partie de ce manuscrit, avant son dépôt définitif. Les éventuelles erreurs, imprécisions et maladresses stylistiques me reviennent en totalité.

Cette thèse est aussi un peu pour mes anciens camarades de master, devenus journalistes. Ils me rappellent que leur activité particulière mérite la considération et même l'estime que les sociologues rechignent souvent à lui accorder. Parmi ces camarades, Benjamin Jeanjean se distingue pour m'avoir hébergé à de très nombreuses reprises lorsque je devais me rendre à Paris, même lorsqu'il n'avait que 18m<sup>2</sup> à partager. Laure-Emmanuelle Husson, Simon Malfatto et son colocataire Valentin Colliat-Dangus, Fanny Bouvard et Jérémy Brouillon m'ont également accueilli. Je leur renouvelle ici mes remerciements.

Je ne compte pas les personnes qui gravitent hors de l'Université et que j'ai côtoyées durant toutes ces années. Toute la bande de joyeux drilles de La Villeneuve, des férus d'escalade à s'en déformer les orteils (je pense en particulier à mes anciens colocataires, Quentin, Florian, Julien...), de sacrés camarades baroudeurs (Benjamin, Gauthier et Arthur), la délicieusement tourbillonnante Lucile, et j'en passe. J'ai passé de belles années en leur compagnie.

Je voudrais maintenant prendre le temps pour trois hommages plus personnels. Au cours d'une discussion restée mythique, Chloé a dépensé environ trois heures de son après-midi à m'objecter, avec ce ton calme mais implacable dont elle ne se départit jamais, que la problématique de ma thèse était loin d'être aussi limpide que ce que je pensais alors. Cet épisode dialectique a été aussi éprouvant que décisif.

En plus de se montrer toujours disponible pour les discussions les plus farfelues qui soient, Simon a enduré nombre d'échanges tortueux à propos de l'angle de l'introduction générale. Il est par ailleurs l'une des très rares personnes à cumuler un don pour l'analyse de régression avec un autre pour l'imitation du poulpe fuyant gracieusement une attaque de requins Pyjama.

J'ai également eu la chance de pouvoir échanger régulièrement avec Eva-Maria sur la drôle de condition du doctorant en rédaction. C'est la seule personne que je connaisse suffisamment talentueuse pour témoigner avec un tel humour d'une authentique détresse.

Mes parents ont accueilli une bonne partie des dernières semaines de la rédaction de cette thèse. Ils ont même décalé leur rythme de vie et ainsi rendu moins austères les repas de l'oiseau de nuit que je suis. J'ai toujours pu compter sur leur soutien discret et indéfectible. J'ai le privilège de pouvoir compter sur une famille complice et bienveillante. Pour cela, je



dois beaucoup à Amélie, Anaïs, Charlotte, et aussi Benjamin, Jérôme et Mathieu. Éloïse, Gabriel, Justine et Victoire sont sans doute encore trop petits pour s'en apercevoir, mais ils comptent énormément.

J'ai enfin une pensée particulière pour mon oncle Gildas. Il aurait sans doute trouvé que cette thèse manque de traits d'esprit, mais j'aurais aimé pouvoir la lui présenter.

Je suis décidément trop bavard. J'espère que ce n'est pas l'impression qui restera au terme du manuscrit qui commence maintenant.



## Introduction générale de la thèse : les journalistes et le marché

---

« Bel-Ami » le roman de Guy de Maupassant publié en 1885, décrit l'ascension sociale d'un parfait arriviste en quête de richesse et de prestige social. Celui-ci utilise deux moyens pour arriver à ses fins : la séduction des femmes de pouvoir et l'accès à des positions de direction dans la presse. Entré dans le métier par relation, Bel-Ami est un piètre rédacteur et se fait la main en multipliant les bidonnages. Tout au long de ce livre, l'auteur, lui-même chroniqueur au journal *Gil Blas*, y critique un milieu qu'il connaît bien. George Duroy, alias « Bel-Ami », n'est pas journaliste financier, mais se trouve impliqué dans divers délits d'initié dont la presse est alors coutumière, tandis que le directeur du journal utilise ouvertement celui-ci pour faire fructifier ses affaires financières.

Le portrait de Bel-Ami tranche avec la bonhomie d'un autre journaliste, en chair et en os celui-là, qui nous est plus commun. Il s'agit de Jean-Pierre Gaillard, chroniqueur boursier jovial qui psalmodie les cours du CAC 40 sur les ondes et les plateaux, depuis le milieu des années 1960, effectuant jusqu'à plus de 25 passages quotidiens de chaînes publiques et privées. L'homme y consacre 75 heures de travail par semaine et s'y plaît. Au point qu'en 2005, il reprend son travail à mi-temps après avoir pris sa retraite dans un premier temps.

Si le personnage de Bel-Ami tout comme celui de Jean-Pierre Gaillard n'incarnent pas précisément le journalisme financier<sup>1</sup>, l'un et l'autre sont parfois évoqués pour illustrer les relations problématiques entre journalisme et marché en général, finance en particulier. Bel-Ami est inventé par Maupassant à une période d'intense critique sociale du développement de la finance et du rapport moderne à l'argent (Blic, 2005). Cette période conduira à l'éclatement de scandales majeurs comme celui du canal du Panama, dans lequel la presse s'est fortement compromise. La presse financière, en particulier, en ressortira durablement marquée du stigmate de vénalité (Jeanneney, 1975).

---

<sup>1</sup> Les carrières de chroniqueurs boursiers ou de « bulletiniers » existaient déjà au XIXe siècle. Jules Paton, chroniqueur boursier du *Journal des débats* pendant plus de quarante ans de 1845 à 1888 exhumé par Pierre-Carl Langlais (2015), ressemble plus à Jean-Pierre Gaillard qu'au personnage de Maupassant.

Dans les rares occurrences concernant Jean-Pierre Gaillard dans la littérature journalistique et académique, c'est une toute autre problématique qui apparaît. Dans la littérature à tonalité dénonciatrice, c'est la litanie des chroniques boursières et ses effets de naturalisation de la Bourse qui est ciblée à travers le chroniqueur. Par exemple : « [d]es *chroniques débonnaires du regretté Jean-Pierre Gaillard, longtemps journaliste boursier sur France Info, à l'apparition des chaînes boursières, en passant par l'incessante répétition « CAC 40 - Dow Jones – Nikkei », la Bourse aura bientôt quitté le domaine des institutions sociales pour devenir quasiment un fait de nature - une chose dont la suppression est simplement impensable. Il est vrai que deux décennies et demie de matraquage continu ont bien œuvré à cette sorte de naturalisation, et notamment pour expliquer qu'une économie « moderne » ne saurait concevoir son financement autrement que par des marchés et, parmi eux, des marchés d'actions\* (la Bourse au sens strict du terme).* » (Lordon, 2014)<sup>2</sup>.

Dans ces différentes critiques, les motivations de Georges Duroy sont limpides, parce que le personnage est sulfureux. Par contraste, Jean-Pierre Gaillard semble dépourvu de tout motif : le personnage apparaît simplement complaisant. Il est frappant que, dans les deux cas, le journaliste est *transparent*, au sens de ce qu'il laisse crûment paraître dans le premier cas (sa compromission), et au sens de son invisibilité dans le second cas. Aujourd'hui, plus particulièrement, les journalistes financiers sont effacés par le caractère chronique et météorologique de l'actualité des marchés financiers, dont Olivier Godechot dit bien le curieux mélange d'opacité et de familiarité : « *Aujourd'hui, pour le plus grand nombre, les marchés financiers sont devenus étrangement familiers. Par l'intermédiaire des différents médias consultés (France Info, France Inter, Le Monde, LCI, TF1, France 2 et même depuis quelques années Libération), on est, malgré soi, quotidiennement exposé à des informations boursières, sortes de litanies modernes, que l'on entend sans être surpris et sans y prêter attention. À écouter les exégètes de cette étrange mélopée boursière, les marchés financiers sont devenus des nouveaux dieux qui commentent et modifient le cours de la vie des hommes en délivrant du haut de leur Olympe leurs verdicts quotidiens : ils saluent telle mesure, applaudissent à tel événement, boudent tel résultat d'élection, sanctionnent telle politique économique. (...) Dieu bienveillant et ordonnateur ou Moloch*

---

<sup>2</sup> Dans un registre semblable, voir aussi (Halimi, 2002), reprise de Serge Halimi, « Lancinante petite musique des chroniques économiques », *Le Monde Diplomatique*, décembre 1999, pp.20-21.

*dévastateur, les marchés s'appréhendent sur un mode religieux* » (Godechot, 2001, p. 12-13).

Si les marchés financiers sont des dieux, alors cette thèse porte sur leurs prophètes. Elle ne s'intéresse pas aux informations boursières, mais aux voix qui les portent, leur carrière, leurs aspirations et leur conduite de vie.

Le journalisme financier en France n'est doté d'aucun prestige professionnel et est perçu comme une spécialité aride où les possibilités d'expression journalistique sont limitées<sup>3</sup>. Leur travail concret les situe en outre à la marge des institutions financières. Par contraste avec les critiques exposées ci-dessus, il me paraît très important de chercher à dépassionner moralement l'analyse de cette catégorie singulière de journalistes. L'énigme me semble avant tout d'ordre morphologique. Quelle est la place des journalistes dans la division du travail de l'information financière ? Comment s'y intègrent-ils ? Y laissent-ils leur plume ? Comment cela transforme-t-il le journalisme dans son ensemble ? Ces questions empiriques guident l'ensemble des analyses de cette thèse. En y apportant des réponses, j'espère contribuer aux réflexions sur les rapports entre journalisme et marché en mettant en évidence les conditions morphologiques de *l'émergence d'un type historique de journalisme* au contact des marchés financiers.

C'est en effet au regard de ces questions de recherche sociologique que je voudrais orienter la problématique des rapports entre journalisme et marché. Il me semble que ces rapports sont essentiellement conçus sous la forme d'une confrontation entre deux espaces distincts (le marché d'un côté et le journalisme de l'autre) séparés a priori par une frontière morale. Comme le préambule de cette introduction le laisse entendre, les journalistes ne sont appréhendés que comme des symptômes, d'une compromission (Bel-Ami) ou d'une naturalisation (Jean-Pierre Gaillard). J'adopterai au contraire une perspective qui ne perd jamais de vue les individus, sans que cela conduise à une spécialisation du regard qui ignore les structures sociales pour mieux appréhender ces individus. Ces réflexions préliminaires présentent une analogie avec le débat -plus large mais sur lequel les sciences sociales sont plus avancées - autour des relations entre marché et société. Ce débat est particulièrement intéressant par la formalisation du problème marché-société à laquelle il a conduit d'une

---

<sup>3</sup> Ceci contraste avec les métiers qui sont au cœur du fonctionnement des marchés financiers comme celui des *traders* décrits sociologiquement par Olivier Godechot. D'horizon sociaux divers, les travailleurs des salles de marché ont été attirés par les chances de promotion sociale et de gains salariaux spectaculaires sur les marchés financiers, à plus forte raison dans les années 1990 (Godechot, 2001). Sans être nécessairement prestigieuses, les carrières de ces travailleurs ont en tout cas des motifs clairs.

part, et aux pistes de recherche très prometteuses qui s'y sont affirmées à propos de ce problème d'autre part. Sans prétendre restituer exhaustivement un débat aussi ample que celui des relations marché-société, il est possible d'en présenter succinctement les modalités principales.

## I/ Les relations marché et société en sciences sociales

Selon Fourcade et Healy (2007), qui s'inspirent des changements identifiés par Hirschman dans l'histoire des idées, la littérature contemporaine se distingue en trois grandes thèses à ce sujet. La première, essentiellement portée par des économistes, défend que le développement d'une économie de marché a des effets positifs sur la société : il crée des interdépendances pacificatrices, organise de manière optimale la satisfaction des préférences individuelles et stimule la créativité humaine (la thèse du « rêve libéral »). La deuxième thèse, plutôt portée par des intellectuels dits « critiques », défend à l'inverse que l'économie de marché a des effets négatifs sur la société : elle est source d'inégalités, dégrade les biens moraux et civiques qu'elle transforme en marchandises, s'accompagne d'une hégémonie idéologique qui étend le paradigme du choix du consommateur à tous les univers, et standardise les besoins et les goûts individuels (la thèse du « cauchemar de la marchandise »). La troisième thèse, majoritairement portée par les sociologues et historiens, défend que le marché a peu d'effets sur la société, voire que la relation causale devrait être inversée (la thèse des « marchés faibles »). Il existe en effet des cultures dans lesquelles le capitalisme de marché s'épanouit et d'autres dans lesquelles il ne le peut pas. Les auteurs placent dans cette catégorie la thèse wébérienne selon laquelle le capitalisme ne peut se développer sans être articulé à une disposition d'esprit qui oriente l'action économique vers la quête rationnelle du profit ; esprit qu'a pu configurer, par exemple, l'éthique protestante dans l'Europe occidentale (Weber, 1992c, 2004). Les études qui adoptent un point de vue volontariste, selon lequel le développement de l'économie de marché dépend des politiques économiques conduites, et celles qui montrent les formes variées prises par le capitalisme de marché selon l'héritage institutionnel hérité du passé, sont également représentatives de la thèse des « marchés faibles ».

Les auteurs concluent que ces thèses ont toute en commun de tracer a priori une frontière morale entre marché et société, alors que cette frontière devrait, selon eux, être sociologisée. Les chercheurs en sciences sociales se sont beaucoup impliqués dans

l'évaluation morale du marché, alors que celui-ci est déjà saturé de normativité<sup>4</sup>. Un ensemble de travaux a récemment émergé, notamment ceux rassemblés dans le label de « nouvelle sociologie économique »<sup>5</sup>, qui permet de concevoir les marchés comme intrinsèquement culturels et moraux, plutôt que de chercher à trancher le débat moral. Ces travaux mettent par exemple l'accent sur les dispositifs matériels et gouvernementaux qui permettent aux marchés de fonctionner selon un idéal moral (on peut penser ici à l'étude pionnière de Marie-France Garcia sur la création d'un marché au cadran en Sologne en 1981 (Garcia, 1986) et aux études sur la performativité de la théorie économique, selon le concept de Michel Callon (Muniesa et Callon, 2013)). Fourcade et Healy mettent par ailleurs fortement en avant les contributions de Viviana Zelizer. Ses travaux sur le développement de l'assurance-vie (Zelizer, 1979) et sur la construction sociale d'un « marché aux enfants » aux États-Unis (Zelizer, 1985) sont des exemples canoniques de l'étude des marchés en tant que processus moraux. Le développement du marché de l'assurance-vie dans la seconde moitié du XIXe siècle est un processus moral de requalification de la « bonne mort » ; la valeur économique des enfants, telle qu'elle est fixée sur le marché de l'adoption ou dans les tribunaux (en compensation de la mort d'un enfant), a fortement augmenté au XXe siècle à partir du moment où a été prise en compte leur valeur affective pour les parents.

Zelizer a explicitement défendu sa perspective contre les approches plus anciennes, qu'elle estime insuffisamment sociologiques, en ce qu'elles reprennent implicitement la conception économiste d'un marché autorégulé, indépendant des relations sociales. Selon elle, il n'y a pas lieu de craindre que l'argent finisse par dégrader la richesse des rapports sociaux, ce qu'elle démontre en décrivant la manière dont l'argent est « marqué socialement » lorsqu'il monétise des relations qui relèvent de l'intime (Zelizer, 1995). En France, des chercheurs ont souligné les limites des travaux de Zelizer en les confrontant à l'approche de Karl Polanyi. Bien que Zelizer ne s'y confronte pas elle-même directement, elle est objectivement opposée à la perspective de Polanyi. Selon ce dernier en effet, le développement sans frein d'une économie de marché ne peut qu'être néfaste pour la société, en particulier lorsqu'il transforme la terre, le travail et la monnaie en

---

<sup>4</sup> « *markets are explicitly moral projects, saturated with normativity* » (Fourcade et Healy, 2007, p. 15-16)

<sup>5</sup> Ce label masque cependant une très grande hétérogénéité dans les approches adoptées. Comme je le décris très schématiquement plus bas, au moins deux approches s'opposent au sein de ce label, l'une polanyienne et l'autre zelizerienne. Sur les origines et l'hétérogénéité du label, voir (Convert et Heilbron, 2007).

marchandises<sup>6</sup>. L'apport principal de Polanyi est de décrire l'évolution historique des sociétés capitalistes occidentales sous la forme d'une tension entre deux mouvements opposés : le désencastrement du marché (l'émergence d'un marché autorégulateur, libéré des contraintes politiques et axiologiques) et le réencastrement du marché dans la société (lorsque le désencastrement est trop brutal, la société se protège, réaction exemplifiée par les mouvements sociaux anti-enclosure et les luttes ouvrières au Royaume-Uni (Polanyi, 2009)).

La critique principale faite à Zelizer est qu'elle appauvrit cette tension. Elle ne retient finalement que l'hypothèse de l'encastrement - le marquage, selon ses termes - et délaisse la possibilité d'un désencastrement ou « démarquage » (Steiner, 2007). Cela tient en grande partie à ses choix d'objet, qui la privent de toute possibilité d'observer certaines « *forces du marché* » comme la pression concurrentielle (Le Velly, 2008). En effet, ce que Polanyi appelle « le marché » ne désigne pas simplement l'ensemble des échanges monétaires : il s'agit d'un « système de marchés », associé à une disposition d'esprit orientée vers la quête de profit<sup>7</sup>, susceptible d'avoir une emprise sur la société. Le désencastrement est un mouvement d'inversion des moyens et des fins : les marchés ne sont plus un moyen de produire le bien commun, c'est la société qui s'adapte afin d'assurer le bon fonctionnement des marchés<sup>8</sup>. Il faut donc concevoir le marché comme « *l'une des formes d'intégration sociale, à côté de la redistribution étatique et des relations de réciprocité.* » (Steiner, 2007). Finalement, si l'on suit la synthèse de Fourcade et Healy, amendée par la lecture de Zelizer par Steiner, les marchés sont bien des processus moraux, mais au sens où ils donnent forme

---

<sup>6</sup> « Permettre au mécanisme du marché de diriger seul le sort des êtres humains et de leur milieu naturel, et même, en fait, du montant et de l'utilisation du pouvoir d'achat, cela aurait pour résultat de détruire la société. Car la prétendue marchandise qui a nom « force du travail » ne peut être bousculée, employée à tort et à travers, ou même laissée inutilisée, sans que soit également affectée l'individu humain qui se trouve être le porteur de cette marchandise particulière. (...) dépouillés de la couverture protectrice des institutions culturelles, les êtres humains périraient, ainsi exposés à la société ; ils mourraient, victimes d'une désorganisation sociale aigüe, tués par le vice, la perversion, le crime et l'inanition » (Polanyi, 2009, p. 123).

<sup>7</sup> Dans une veine (implicitement) très wéberienne, Polanyi considère en effet que c'est un « esprit » qui distingue le simple commerce d'une économie de marché. C'est par exemple faute de cet esprit que le mercantilisme a longtemps entravé le développement de l'économie de marché, tout en développant le commerce : « la politique anti-enclosures des Tudors et des premiers Suarts représenta une protestation constante contre le principe de l'utilisation lucrative de la propriété terrienne ce mercantilisme [des politiques anti-enclosures] – quelque énergiquement qu'il revendiquât la commercialisation comme politique nationale – conçut les marchés de façon exactement contraire à l'économie de marché : c'est ce que montre plus que tout la grande extension que connut par ses soins l'intervention de l'État dans l'industrie » (Polanyi, 2009, p. 120).

<sup>8</sup> De ce point de vue, on peut très bien interpréter les observations de Zelizer sur la construction du marché de l'assurance-vie comme la marque d'un phénomène de désencastrement : la conception morale de la mort a été requalifiée de sorte à ce que le marché de l'assurance-vie puisse prospérer. L'appréhension de la mort de ses proches ne peut plus être séparée d'un esprit de marché, orienté vers l'investissement rentable.



aux relations sociales et orientent les comportements sociaux. En somme, le système de marchés façonne des *ethos* humains : « *Cette sociologie culturelle du marché [défendue par Zelizer] laisse complètement de côté ce que Weber appelait la question du type d'humanité (la question du Menschentum) en gestation dans la société moderne, question que Polanyi a posé à son tour dans ses ouvrages et ses interventions. Cette omission est révélatrice de la recherche de Zelizer : d'une manière lancinante, elle nous rapporte ce qui se passe dans une société où le droit et la moralité ont été entièrement gagnés par le monde marchand, au sens où juger (en droit) et évaluer (moralement) ne sont plus autre chose que de déterminer le montant monétaire auquel telle ou telle configuration sociale (divorce, soin aux personnes dépendantes, décès, etc.) donne lieu.* » (Steiner, 2007)<sup>9</sup>.

Deux points importants méritent d'être retenus dans le cadre de ma propre recherche. Premièrement, la question des frontières entre marché et société est une question empirique. Ces frontières ne devraient pas être postulées a priori, mais observées empiriquement dans leur évolution historique. Deuxièmement, il faut s'attacher à décrire le marché comme un système, mais celui-ci ne peut pas être séparé des « couches porteuses » de valeurs éthiques et de doctrines (Fleury, 2009), qui permettent à un type d'humanité particulier de prendre son essor et en marginalisent d'autres. Peut-on voir chez les journalistes financiers les « couches porteuses » d'une forme de rationalisation du journalisme ?

La sociologie contemporaine du journalisme s'est impliquée dans la problématique des rapports entre journalisme et marché, mais elle pose généralement d'autres types de questions. Certains auteurs se placent dans l'alternative décrite par Fourcade et Healy (voir supra), pour problématiser les rapports entre journalisme et marché. De ce point de vue, le choix d'observer les journalistes financiers me paraît doublement avantageux. D'une part, ils sont au plus près d'un système de marché réputé puissant (les marchés financiers), d'autre part, il est moins difficile de se débattre avec les prénotions concernant cette population particulière, tant peu de choses ont été écrites à son propos, sinon à titre de pure évocation comme dans la citation de Lordon plus haut. Après une synthèse des problématiques entre journalisme et marché dans la sociologie contemporaine du journalisme, je montrerai comment la perspective processuelle et en termes de mondes sociaux m'a servi d'appui pour adapter la problématique de l'émergence d'un *type*

---

<sup>9</sup> Cette discussion théorique sur le lien entre système marchand et *ethos* humains est particulièrement dynamique dans le champ de la recherche des « marchés contestés » (Steiner et Trespeuch, 2014) comme ceux du sang ou des organes (Steiner, 2001).

*d'humanité* au cas du journalisme financier. La « *perspective en termes de mondes sociaux* » de l'école interactionniste de Chicago (Strauss, 1978) articulée aux apports de la sociologie processuelle d'Andrew Abbott (Abbott, 2001, 2016b) permet de répondre à l'objectif dialectique de cette problématique.

## II/ Le journalisme financier entre marché et société

Le postulat des frontières entre marché et journalisme domine dans la littérature anglo-saxonne consacrée au journalisme financier. En Grande-Bretagne, la dépendance du journalisme financier au monde de la finance au détriment de sa qualité journalistique renvoie à une critique ancienne. Dès 1938, Howard J. Carswell regrette son aspect ennuyeux, trop ancré dans la routine de l'indice *New York Stock Exchange* qui ne laisse pas de place à une narration de la vie des entreprises, susceptible de dévoiler leur pouvoir sur les citoyens, la façon dont elles fixent les prix et capturent des marchés (Carswell 1938). À trop coller à la finance, le journalisme financier produit selon lui une information rébarbative qui rebute une grande part de la population, pourtant suffisamment riche pour pouvoir placer son épargne sur les marchés financiers. Trente-cinq ans plus tard, Chris Welles déplore ce qu'il voit comme une zone sinistrée « *a bleak wasteland* ». Lui-même journaliste financier historique de *BusinessWeek* et directeur d'un programme de formation universitaire au journalisme économique et financier, il regrette l'absence d'un journalisme spécialisé susceptible de réguler l'activité des entreprises pour les inciter à assumer leur « responsabilité sociale » (Welles 1973). Il constate amèrement le caractère peu attractif du métier : « *too many business writers are mediocre rejects from other fields of journalism (...) Few senior editors willingly permit their careers to be sullied by a tour on the financial desk, which is widely regarded as a dead end* » (Welles 1973, p. 48). La subordination du journalisme financier à la finance coïncide, voire s'explique par, sa relégation dans le monde du journalisme.

La période récente de financiarisation, caractérisée par la multiplication des krachs boursiers et des scandales financiers a motivé de nouveaux examens critiques du journalisme financier au Royaume-Uni. Après la crise des *subprimes*, de nombreux travaux ont tenté d'expliquer son incapacité à rendre compte des événements qui laissaient pourtant augurer du krach. Paul Manning rappelle ainsi que les journalistes financiers se sont

concentrés sur une couverture microéconomique de la finance, négligeant une vision « critique et holiste » (Manning 2013). Selon lui, le contrôle extrêmement fort de l'information par les banques limite l'initiative journalistique, elle-même contrainte par le fonctionnement interne des rédactions (comment vendre une « histoire » à partir d'obscurs produits dérivés financiers ?). Mais, comme le note Daniel Tambini (2010), ces critiques ont pour postulat que les journalistes financiers doivent jouer un rôle de *watchdog*, gardiens de l'intérêt général. Or, il n'y a pas de consensus sur la question parmi les journalistes financiers, qui construisent leur éthique professionnelle au regard des obligations légales en vigueur et des effets que les médias peuvent avoir sur les marchés financiers. La régulation de l'activité des journalistes financiers est ambiguë. D'un côté, leur code déontologique reflète leur rôle dans le système institutionnel de la finance, par exemple le fait que leurs écrits peuvent avoir un impact sur les marchés financiers doit les interdire de rapporter des rumeurs. D'un autre côté, leurs droits spécifiques, comme celui de protection des sources, viennent reconnaître qu'ils doivent participer à la défense d'un intérêt général. Gillian Doyle (2006), suite à la faillite d'Enron, avait de son côté déjà relevé que si les journalistes financiers négligent largement la défense de l'intérêt général, nombre d'entre eux maintiennent néanmoins une posture critique vis-à-vis des professionnels de la finance, et peuvent revendiquer des standards professionnels solides que l'on retrouve souvent parmi les journalistes (en particulier l'objectivité).

D'autres travaux analysent les liens entre journalisme et finance non plus du point de vue du journalisme, mais du point de vue des marchés financiers. Dans cette perspective, moins connectée aux événements extrêmes de l'activité financière, les études<sup>10</sup> s'intéressent aux journalistes en tant qu'ils sont intégrés à la division du travail financier. Ils ne font pas que « suivre » la finance : ils contribuent à la construction et au fonctionnement des marchés financiers. Ils participent à l'« expression publique » de la valeur fondamentale de sociétés cotées ou d'actifs financiers en relayant les « consensus de marché » (Charron, 2010). L'activité des journalistes financiers se révèle aussi importante dans l'introduction de nouveaux produits financiers, sous la « supervision sociale » des promoteurs de ces produits (Oubenal 2015). La légitimité des journalistes financiers auprès des professionnels de la finance, qui ne leur accordent souvent que peu de reconnaissance, reste faible. Les journalistes apparaissent comme des interlocuteurs secondaires, surtout utiles aux analystes

---

<sup>10</sup> Ici, la sociologie de la finance en France s'ajoute aux *Journalism studies* anglo-saxonnes.

financiers en quête de notoriété<sup>11</sup>. Sur le marché des changes européens, par exemple, les journalistes ne constituent globalement pas une source d'information importante pour les traders (Oberlechner et Hocking 2004). Une sorte d'élite du journalisme financier se dégage malgré tout : les terminaux d'information financière (Bloomberg et Reuters) ont profité de l'internationalisation et des récents progrès technologiques, et font pleinement partie de l'infrastructure matérielle des marchés financiers<sup>12</sup>. Dans les titres de presse les plus lus par les professionnels de la finance, la légitimité et l'influence des journalistes financiers est plus forte : en analysant les chroniques de la rubrique « Abreast of the Markets » du *Wall Street Journal*, Dougal et al. (2012) ont montré que ses rédacteurs avaient un effet propre sur les excès de rendement à court terme du Dow Jones : le simple fait de préciser leur nom permet d'améliorer la capacité prédictive du modèle. Il est ainsi possible d'identifier des « bearish journalists » (dont les chroniques ont un effet à la baisse) et des « bullish journalists » (dont les chroniques ont un effet à la hausse).

Autrement dit, les journalistes financiers jouent un rôle direct dans la formation et la circulation de « l'opinion des marchés », c'est-à-dire l'agrégation des jugements sur la valeur des titres financiers en circulation. Les journalistes financiers paraissent pleinement intégrés mais globalement dominés dans la division du travail sur les marchés financiers, compris comme « *le lieu où se mesurent de multiples acteurs sur le terrain de la force symbolique, de la capacité à créer et à imposer des représentations: investisseurs institutionnels certes, mais aussi analystes financiers, agences de notation, auditeurs, dirigeants d'entreprise charismatiques, "gourous" des marchés, voire certains éditorialistes ou, en tant qu'organisations, certains titres de la presse économique et financière* » (Charron, 2004, p. 122).

### III/ Le marché dans les mutations contemporaines du journalisme

À ma connaissance, aucune étude en France ne s'est intéressée au journalisme financier (hormis les quelques études présentées ci-dessus qui portent sur les marchés financiers et sont amenées à s'y intéresser marginalement). Cela s'explique très simplement par le fait

---

<sup>11</sup> On pourra ici se référer aux témoignages d'analystes financiers recueillis par Jacques-Olivier Charron (Charron, 2010). L'auteur montre par ailleurs que les bureaux de recherche qui se montrent les plus disponibles auprès des médias sont généralement les moins influents dans le monde de la finance.

<sup>12</sup> Le chapitre 3 de cette thèse offrira l'occasion de détailler un peu plus le fonctionnement de ces agences.

que le métier est peu connu dans ce pays et que les journalistes qui l'exercent n'ont pas le prestige dont disposent ceux du *Wall Street Journal* ou du *Financial Times*. À vrai dire, personne en France ne semble avoir beaucoup d'attentes vis-à-vis des journalistes financiers. Les controverses qui ont suivi la crise de 2008 ont surtout concerné la complaisance de l'élite éditorialiste des médias vis-à-vis de l'idéologie (néo)libérale et les collusions des économistes les plus médiatiques avec les intérêts des banques, par lesquelles nombre d'entre eux sont employés<sup>13</sup>. Néanmoins, on peut trouver des problématiques très variées des rapports entre journalisme et marché dans la sociologie contemporaine du journalisme, et des transformations de celui-ci depuis les années 1980, au-delà du cas particulier du journalisme financier.

Les mutations contemporaines du journalisme depuis les années 1980 dessinent une période de « *désenchantement* » du journalisme, après la période faste des années 1960 et 1970 où le journalisme d'investigation et de multiples innovations stylistiques comme celles du *New journalism* connaissaient leurs heures glorieuses (Neveu, 2013b, p. 93). Ces mutations ont fait l'objet de nombreux travaux sociologiques qui mettent en tension, explicitement ou implicitement, les rapports entre journalisme et marché.

Une première série de travaux décrit la place croissante des impératifs économiques dans les entreprises de presse et ses effets sur le travail des journalistes. Ces travaux ont pour l'essentiel été conduits aux États-Unis, où les logiques de rentabilité sont particulièrement marquées dans certains journaux. À partir de ses observations sur le fonctionnement d'une télévision locale, Mac Manus a décrit la manière dont la logique de marché (une façon de concevoir l'information comme marchandise) qui s'y déploie conduit à dégrader la qualité des informations produites (plus hâtivement sélectionnées, dont la véracité est moins systématiquement contrôlée, etc) (McManus, 1994). Rodney Benson a quant à lui montré les effets de la « gannettisation » des médias américains, du nom de l'homme d'affaires Gannett, qui a racheté dans les années 1990 une centaine de titres et les a soumis à des objectifs de marge bénéficiaire pouvant aller jusqu'à 40 % du chiffre d'affaires : réduction

---

<sup>13</sup> Sur ces controverses, voir notamment Laurent Mauduit, *Les imposteurs de l'économie ; Enquête sur ces experts médiatiques au service de la finance*, Éd. Jean-Claude Gawsewitch, 29 mars 2012. ; Renaud Lambert, « Les économistes à gage sur la sellette », *Le Monde diplomatique*, mars 2012 ; le rapport de Jean-Marie Charon « La fabrique de l'information économique. Rapport sur l'état de l'information économique et sociale », *IDIES (Institut pour la démocratisation de l'information économique et sociale)*, 2013 ; le film-documentaire (sur le cas États-Uniens) *Inside Job* de Charles Ferguson, sorti en salle en 2010 ; et enfin les nombreux articles sur le sujet du site Acrimed (<https://www.acrimed.org/>). Ces critiques pointent généralement le manque de pluralisme dans les opinions représentées dans les médias généralistes.

du personnel, baisse de l'actualité internationale, raccourcissement des articles... (Benson, 2000). Enfin, d'autres travaux décrivent l'emprise croissante des services marketing et publicité sur les rédactions, dont les choix de sujets et les techniques d'écriture se trouvent ainsi orientés (Deslandes, 2008 ; Riutort, 2006 ; Underwood, 1993).

Un deuxième ensemble de travaux a décrit les mutations contemporaines du journalisme en le stylisant à l'aide du concept de « champ social » de Pierre Bourdieu, c'est-à-dire comme un espace relationnel relativement autonome dans lequel les agents sont objectivement positionnés les uns par rapport aux autres en fonction de leurs ressources respectives (une forme particulière de capital, économique, culturel ou social). L'ajustement des agents à leur position dans le champ est tributaire d'un ensemble de prédispositions (à se comporter et à percevoir d'une certaine façon) incorporées en grande partie au cours de la socialisation primaire, bien qu'elles évoluent constamment au fil des expériences que les agents font du monde social (l'habitus est le concept qui désigne cette structure d'incorporation des prédispositions et de génération des pratiques sociales). Ces agents luttent pour l'accumulation d'un capital symbolique, en fonction des règles du jeu que, selon leur position dans le champ, ils cherchent à maintenir ou à subvertir<sup>14</sup>.

Dans cette perspective, Julien Duval décrit l'emprise croissante du « champ économique » sur les rapports de force symboliques qui structurent le « champ journalistique » (Duval, 2004). La concurrence que se font les journaux à partir des années 1990 pour capter un lectorat de cadres (« CSP + ») très prisé par les annonceurs consacre le retour en force d'une information microéconomique et pratique, au détriment de l'information macro-économique et sociale qui prévalait depuis les années d'après-guerre. Joue alors un phénomène de « conversion » des journalistes aux croyances libérales du champ économique. Cette conversion relève notamment d'un changement générationnel dans le champ au profit d'habitus plus ajustés aux logiques de marché, dans un contexte historique où les positions dominantes du champ journalistique sont situées du côté du pôle le plus hétéronome vis-à-vis du champ économique (la presse de référence comme *Les Échos* et *Le Monde* et la presse spécialisée). Il faut noter ici que la problématique principale de Julien Duval n'est pas l'effet du système de marché (stylisé ici sous la forme du champ économique) sur le journalisme (le champ journalistique) en tant que tel, mais plutôt la

---

<sup>14</sup> Pour une présentation pédagogique du concept de champ, voir les pages consacrées à la « Théorie de l'espace social » de Bourdieu dans (Jourdain et Naulin, 2019). Voir aussi son examen critique très documenté dans les pages consacrées à « l'impossible théorie des champs » dans (Fabiani, 2016).

manière dont ce dernier participe de la diffusion dans l'ensemble de la société d'un « *regard économique* », de « *pensées managériales* » et d'une « *pensée économique et libérale* » (Duval, 2004, p. 17-18). Duval suit en cela l'intuition bourdieusienne qui voyait dans la très grande hétéronomie du champ journalistique une menace pour l'autonomie que d'autres champs sont parvenus à conquérir, comme le champ culturel et le champ scientifique<sup>15</sup>. Les analyses de Jean-Baptiste Comby (2009 ; 2015) sur les journalistes spécialisés dans l'environnement reprennent également ce modèle. L'auteur lie l'évolution des dispositions des journalistes environnements et de leur position dans le champ journalistique à la tendance dans les médias à individualiser les responsabilités du changement climatique (et des possibilités d'en sortir) au détriment d'une critique systémique. Dans le même esprit, Karim Souanef (2013) étudie l'évolution du journalisme sportif comme la marque de l'essor d'un « journalisme de marché », qui suit les logiques éditoriales supposées satisfaire l'audience, comme la starification des individualités sportives et l'emphase mise sur l'actualité footballistique. Les prédispositions jouent là encore un rôle important. Elles sont au principe de la sélection des journalistes capables de s'ajuster à la nouvelle division du travail entre les commentateurs (qui utilisent le registre de l'émotion) et les consultants (des anciens sportifs qui prennent en charge l'analyse technique). Dans ce cadre, les journalistes sportifs se recrutent essentiellement parmi des passionnés de sport qui n'ont, pour une raison ou pour une autre, pas pu faire de carrière sportive et pour qui le journalisme est un « univers de consolation » (Souanef, 2014).

Les approches en termes de champs portent finalement moins sur les tensions que fait peser la rationalité économique et managériale sur le travail journalistique ou sur les identités journalistiques que sur la diffusion de croyances issues du monde des affaires. De ce fait, ces travaux se placent plutôt du côté de la sociologie de la *production* de l'information (et de sa *diffusion*, ou en tout cas des croyances qu'elle implique, même si les modalités de cette diffusion sont postulées plutôt qu'étudiées en tant que telles)<sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> La critique originelle de Pierre Bourdieu (1996) vise en effet la faible autonomie du champ journalistique. Tout en étant fortement hétéronome, le champ journalistique se caractérise par son « emprise » croissante, qui le rend susceptible de corrompre les principes de classement autonomes des champs culturels et scientifiques (le contrôle par les pairs) par les logiques de consécration du marché (la sanction de l'audience).

<sup>16</sup> La confrontation du champ du journalisme au champ économique a pris une place plus importante ces vingt dernières années dans les travaux sur les « sous-champs » spécialisés du journalisme. Dans leur analyse du lien entre les transformations du sous-champ du journalisme médical et la médiatisation du scandale du sang contaminé, Marchetti et Champagne (Champagne et Marchetti, 1994 ; Marchetti, 2010) confrontait ce sous-champ surtout aux champs politique et scientifique.

Une troisième série de travaux, enfin, thématisent les rapports journalisme-marché sur fond de crise de l'emploi et des identités journalistiques. Cette crise a fait l'objet en France de plusieurs descriptions sociologiques. Celles-ci ont constaté la montée de l'emploi précaire (Devillard, 2002 ; Frisque et Saitta, 2011), l'augmentation des inégalités des niveaux de revenus entre une élite économique et une base précaire (Devillard, 2006), une concurrence accrue entre journalistes et amateurs du fait de l'essor des technologies de l'information, sur le web en particulier (Leteinturier-Laprise et Mathien, 2010) et la fragmentation croissante des carrières entre phases d'emplois stables et instables (Bastin et Machut, 2016 ; Leteinturier, 2014a). Les mutations du travail des journalistes qui accompagnent cette crise de l'emploi ont également fait l'objet d'un nombre important d'enquêtes, dont le résultat essentiel est l'intensification du travail des journalistes (voir la recension dans (Bastin, 2016a, p. 21-23).

Les effets de ces évolutions sur les journalistes eux-mêmes ont également fait l'objet d'études spécifiques en France et dans les pays anglo-saxons. Celles-ci soulignent une forme de « rupture au métier » et d'épuisement professionnel (MacDonald et al., 2016 ; Reinardy, 2008, 2011 ; Technologia et Syndicat national des Journalistes, 2011, 2015) qui incite les journalistes à quitter la profession<sup>17</sup>. L'exit est de fait un phénomène de plus en plus observé et relié au caractère plus gratifiant et épanouissant des métiers hors-presse (Fedler, Buhr, et Taylor 1988; O'Donnell, Zion, et Sherwood 2016), et ses effets sur le maintien des identités journalistiques fait l'objet d'une attention croissante (Sherwood et O'Donnell, 2018 ; Usher, 2010).

#### IV/ Le journalisme comme communauté interprétative

Le constat de ces évolutions a rendu plus difficile encore la compréhension de ce qui fait l'unité du journalisme. Celle-ci apparaît en effet plus menacée que jamais, étant donnée la déqualification du travail journalistique rappelée ci-dessus, l'émergence de publics organisés qui contestent aux journalistes la maîtrise de leur discours déontologique (Ruellan, 2011), et la perte de contrôle des professionnels du journalisme sur leur travail (Aldridge et Evetts, 2003 ; Witschge et Nygren, 2009). Cette énigme explique sans doute

---

<sup>17</sup> La dernière étude conduite par le cabinet Technologia révèle que 37 % des 1057 journalistes questionnés indiquent vouloir quitter leur métier, contre 32 % en 2011 (Technologia et Syndicat national des Journalistes, 2019).



que, s'agissant du journalisme, le schéma d'interprétation en termes de professionnalisation ait paru de moins en moins heuristique. Beaucoup de ces études déclinent leur conclusion sur l'état du journalisme à partir de ce schéma sous une forme négative, diagnostiquant par exemple sa « déprofessionnalisation » (Witschge et Nygren, 2009) ou sa fragmentation en « tribus de professionnalisme » (Meyers et Davidson, 2016).

Autrement dit, comme l'a remarqué Barbie Zelizer (2004), l'application au journalisme des perspectives adoptées en sociologie des professions conduit à n'interpréter l'histoire de ce groupe que comme une succession d'échecs à atteindre le statut de profession. Le constat d'échec tient pour beaucoup au fait que l'autonomie vis-à-vis du marché d'une part et de l'État d'autre part est au cœur de l'idéal-type de la profession, tel qu'imaginé par Freidson (1984; 2001) et qui irrigue une partie importante de la sociologie des professions. Or, comme l'a argumenté Schudson (2005), il n'est pas du tout évident que le journalisme *devrait* être autonome : le journalisme en vase clos, élitiste et refermé sur lui-même qui impose ses valeurs conformistes au monde social est l'objet d'une grande partie des dénonciations sociales contemporaines. Dans ce sens, l'autonomie du journalisme produit du conformisme. Selon les conceptions que l'on se fait d'une société démocratique, il y a lieu de souhaiter au contraire que le journalisme soit pris dans des relations de dépendance raisonnable avec le marché (c'est-à-dire l'audience), les sources gouvernementales et la « *surprise des événements quotidiens* »<sup>18</sup>.

Par ailleurs, Denis Ruellan a critiqué l'approche fonctionnaliste des professions<sup>19</sup> en montrant qu'elle sous-estime l'utilité du « flou » définitionnel du collectif des journalistes dans sa stabilisation historique (Ruellan, 2007). D'après lui, ce flou est un moyen pour le groupe de gérer sa très grande hétérogénéité et le caractère extrêmement disparate de ses savoir-faire sans que cela ne provoque son éparpillement. La dispersion serait constitutive du journalisme, et celui-ci parviendrait à la lisser en créant un « ordre discursif » qui suscite

---

<sup>18</sup> Schudson adressait ici sa critique aux approches en termes de champs, qui postulent l'autonomie relative de ces champs, et implicitement, selon Schudson, que le journalisme *devrait* être autonome.

<sup>19</sup> Pour le résumer de façon un peu abrupte, les approches fonctionnalistes considèrent que les professions sont le produit du processus naturel et continu de division et de spécialisation du travail. Par contraste, les approches interactionnistes (dont s'inspire Ruellan) défendent que les professions sont le résultat des luttes auxquelles se livrent les groupes pour contrôler un monopole sur un type de tâches particulières. Pour une synthèse sur l'opposition entre approche fonctionnaliste et interactionniste des professions, voir (Chapoulie, 1973). Cette opposition est assez datée et n'a plus beaucoup de pertinence aujourd'hui, notamment du fait que les approches fonctionnalistes ne sont simplement plus utilisées dans les travaux sociologiques sur les groupes professionnels (voir par exemple les travaux rassemblés dans (Demazière et Gadéa, 2009), la synthèse de (Vezinat, 2010) et les propositions de dépassement de l'opposition fonctionnalisme/interactionnisme avec le concept de « prudence » de (Champy, 2011).

l'adhésion des journalistes eux-mêmes, mais aussi de son public et de ses sources. La rhétorique de la solidarité du journalisme et de la démocratie est au centre de cet « ordre discursif ». Cette thèse se rapproche de celle de Barbie Zelizer, qui invite à redéfinir les journalistes comme une « communauté interprétative », capable de produire un ensemble d'histoires partagées sur elle-même à partir de pratiques pourtant peu caractéristiques, comme l'investigation (Zelizer 1993). En retenant des événements saillants de leur histoire, les journalistes organisent des débats perpétuels sur la bonne manière d'exercer les pratiques typiques de leur activité : « *Reporters create their own history of journalism by making each critical incident representative of some greater journalistic dilemma or practice. In this view, the reporting of Vietnam becomes part of a larger discourse about war reportage. Covering the Kennedy assassination becomes representative of problems associated with live televised journalism. Reporters use durational discourse to generate a continuum of contemporary reportorial work against which they can situate themselves* ». (Zelizer, 1993, p. 226).

Cette perspective invite à aborder les transformations du journalisme à partir du discours des acteurs eux-mêmes. De la capacité des journalistes à contrôler et limiter la profusion des discours sur eux-mêmes<sup>20</sup> dépend l'unité du journalisme. Dans le prolongement des travaux de Ruellan, une partie importante de la sociologie francophone a adopté cette perspective pour étudier les transformations et la multiplicité de l'identité journalistique du fait de l'hybridation de pratiques et de genres<sup>21</sup> (Ringoot et Utard, 2005), de l'arrivée de nouveaux acteurs comme les animateurs de weblog aux États-Unis qui font advenir un « journalisme participatif » (*participatory journalism* ou *citizen journalism*) (Le Cam, 2006), ou de la confrontation des journalistes à une multiplicité d'autres « voix » (policiaire, judiciaire, citoyenne...) lors d'une controverse sur un événement particulier (Domingo et Le Cam, 2014). Certains travaux ont mis en avant la construction rhétorique du journalisme en proposant une approche en termes de champ, décrite plus haut. La théorie

---

<sup>20</sup> On peut comprendre la limitation de la profusion du discours comme une stratégie de contrôle de l'attention plutôt que des discours eux-mêmes. Il est très difficile pour les journalistes d'empêcher tel ou tel groupe d'acteurs de tenir un discours propre sur le journalisme. En revanche, il leur est possible de faire en sorte que ce discours n'attire que peu d'attention, notamment en organisant rituellement des débats d'ampleur importante, entre des représentants des journalistes, des représentants de son public et des représentants de l'État. Comme le montre Denis Ruellan, ces débats ne débouchent jamais sur une forme de régulation concrète des pratiques des journalistes, mais ils ont en revanche pour effet d'attirer et de concentrer l'attention publique au détriment d'autres discours sur le journalisme.

<sup>21</sup> Il peut s'agir, par exemple, de l'hybridation d'une parole experte (celle des psychologues et sexologues), profane (celle des lectrices) et journalistique à propos de l'intime dans la presse féminine (Charrier-Vozel et Damian-Gaillard, 2005).

des champs peut être utilisée pour l'observation de segments du journalisme rétifs à se laisser saisir par le schéma de la professionnalisation. C'est le cas des journalistes gastronomiques qui, pour être professionnellement dépréciés, n'en ont pas moins des ressources rhétoriques pour clôturer symboliquement leur espace professionnel et adhérer rhétoriquement au journalisme en général (Naulin, 2017, 2019). Tous ces travaux contribuent à faire émerger un nouveau cadre, qui délaisse le schéma insatisfaisant de la professionnalisation pour saisir le journalisme comme une communauté de discours.

## V/ Une sociologie des journalistes

Comme la revue de littérature permet de le montrer, la conceptualisation du marché se révèle hétérogène : logique d'audience, logique gestionnaire orientée vers la quête du profit, champ économique, ensemble d'individus issus du monde des affaires, marché du travail... Celle du journalisme l'est également : ensemble structuré de pratiques et de valeurs, champ, quasi-profession ou communauté interprétative. Finalement, le journalisme est conçu à la fois comme un ordre social structuré et à la fois comme une entité malléable, hétéronome ou dispersée.

Les perspectives récemment développées autour de l'idée de communauté discursive apportent de riches éclairages pour définir précisément ce qu'on appelle « le journalisme », sans toutefois rompre complètement avec la sociologie des professions. Celle-ci est élargie plutôt que contestée, dans la mesure où ce qui fait problème reste l'organisation et la stabilité du groupe. L'attention porte plus particulièrement sur l'effort du groupe pour s'organiser. Denis Ruellan observe ainsi la manière dont les syndicats défendent à la fois la mission et les frontières du journalisme, tentent de distinguer professionnel et amateur sans contrevenir au principe démocratique de liberté d'expression (Ruellan, 2007). Le processus de professionnalisation, bien loin des premières conceptions fonctionnalistes, n'y est plus conçu comme linéaire mais au contraire chaotique, contingent, incertain (voir par exemple l'application de ce modèle au cas des journalistes sociaux dans (Lévêque 2000)). Mais c'est toujours de professionnalisation dont il s'agit, amendée par la perspective « auto-interprétative » suggérée par Everett Hughes (1997) qui consiste à se demander dans quelles circonstances les journalistes revendiquent un statut professionnel. Comment le journalisme parvient-il à préserver son unité, même purement discursive, face à ses

publics ? Cette question relève encore largement d'une sociologie « du journalisme » plutôt que d'une sociologie « des journalistes » (Dickinson, 2007).

Ma thèse propose au contraire une sociologie « des journalistes ». Au fil de l'enquête, l'étude des individus s'est progressivement imposée à moi, à défaut de pouvoir les saisir comme groupe professionnel. En effet, les journalistes financiers ne sont représentés collectivement que par défaut dans la catégorie générale du « journalisme économique et financier », ils ne produisent pas de discours coordonnés, ne gravitent pas autour d'un titre de référence, ni ne se concentrent dans un lieu particulier. Il y a *des* journalistes financiers, mais il n'y a aucun collectif susceptible de constituer *le* journalisme financier. Il me faut donc prendre pour point de départ l'incertitude plutôt que l'organisation sociale, pour observer comment les journalistes s'orientent en contexte incertain. Les journalistes financiers ne disposent pas de modèle de carrière qui puisse être un support de réalisation de soi. Par conséquent, la conformité des carrières individuelles à un tel modèle ne peut faire l'objet de l'analyse. C'est plutôt la confrontation perpétuelle des aspirations professionnelles des journalistes avec l'évaluation de leurs chances de vie objectives qui pose question. Il s'agit, en d'autres termes, de substituer à une problématique synchronique d'appartenance à un collectif une problématique processuelle de la cohérence de soi. Je considérerai non pas que les individus s'ajustent au journalisme comme espace social relativement structuré, mais plutôt qu'ils transportent le journalisme dans le temps. Ou encore qu'ils ne deviennent pas des journalistes accomplis, mais qu'ils accomplissent le journalisme<sup>22</sup>.

Pour cela, je m'inspire de la sociologie processuelle d'Andrew Abbott. L'un des arguments fondamentaux de cette sociologie est que la réalité sociale est constituée de processus plutôt que d'entités fixes : « *By a processual approach, I mean an approach that presumes that everything in the social world is continuously in the process of making, remaking, and unmaking itself (and other things), instant by instant.* » (Abbott, 2016b, p. 1). Certains processus acquièrent l'apparence d'une chose simplement parce

---

<sup>22</sup> C'est un point de distinction important avec l'approche en termes d'identité de Claude Dubar. Dans la note de lecture critique qu'il fait de l'ouvrage collectif consacré aux bifurcations paru en 2010 (Bessin, Bidart et Grossetti, 2010), Claude Dubar marque sa préférence pour une approche institutionnaliste et structuraliste des tournants biographiques. Il l'estime plus sûre « *qu'une sociologie événementielle qui risque toujours d'être dupe de la mise en discours héroïque des acteurs ou de la retombée dans une sociologie anecdotique sans consistance* » (Dubar, 2010). Mais, comme je voudrais le montrer dans cette thèse, l'approche institutionnaliste-structuraliste me paraît au contraire moins adaptée que la sociologie événementielle (ou processuelle), au moins pour des types sociaux comme le journalisme.

qu'ils sont des processus de reproduction (« *remaking* ») instant par instant. Les structures sociales sont des processus, les individus eux-mêmes sont des processus. Il n'y a pas lieu de considérer que les structures sociales sont « plus grandes » que les individus ou « au-dessus » d'eux<sup>23</sup>. Il faut plutôt traiter individus et structures sociales comme des « lignages d'événements » qui se déroulent sur un même plan. Tout est changement permanent et la stabilité devrait donc être expliquée au lieu d'être postulée. Si rien n'existe en tant qu'objet, ce dont est fait le monde social « *au niveau le plus élémentaire* » (Abbott et CoFSS, 2015), et qui constitue la prémisse de la sociologie processuelle, c'est l'événement : « *The world of the processual approach is a world of events. Individuals and social entities are not the elements of social life, but are patterns and regularities defined on lineages of successive events. They are moments in a lineage, moments that will themselves shape the next iteration of events even as they recede into the past (...) their stability is something to be explained, not presumed* » (Abbott, 2016b, p. 1-2).

Or, dans ce monde d'événements et de changement permanent, l'opérateur premier de continuité historique est l'ensemble des expériences individuelles de ce monde plutôt que la force sociale généralement prêtée aux structures sociales<sup>24</sup>. Les individus retiennent tout au long de leur vie des expériences du passé qui contribuent à renouveler continuellement leurs aspirations concernant le futur. Ces expériences sont enregistrées dans leur mémoire. Elles sont susceptibles d'être transformées en souvenir et de contribuer ainsi à stabiliser le passé, mais elles peuvent aussi être oubliées et ne pas contribuer à la continuité entre le passé, le présent et le futur. De ce fait, selon l'expression d'Andrew Abbott, la masse des individus « *contient un réservoir énorme de continuité avec le passé* » (Abbott, 2016, p. 8, traduction personnelle)<sup>25</sup>. Le caractère très concentré de la mémoire des individus fait que leur continuité a un impact en réalité bien plus grand que la continuité des structures

---

<sup>23</sup> Dans *Time matters*, Abbott considère l'idée que certaines « entités » sont plus grandes que d'autres. Il associe cette différence « de taille » au fait que ces entités résistent mieux au changement (c'est-à-dire ont une plus grande tendance à se reproduire) que d'autres, et non pas parce qu'elles sont « au-dessus » ou ont un pouvoir déterministe plus élevé (Abbott 2001, plus particulièrement le chapitre 7 « *Temporality and Process in Social Life* »).

<sup>24</sup> . « *the sheer mass of the experience that individuals carry forward in time (...) is an immense social force* » (Abbott, 2016b, p. 5)

<sup>25</sup> « *For while a single individual is easily erased by death, the large mass of individuals is not. And that mass contains an enormous reservoir continuity with the past. This continuity confronts the « large social forces » of our arguments – the division of labor, the technological conjuncture, the coming of capitalism – with a huge, recalcitrant weight of quite particular human material that severely limits what those forces can in fact accomplish* » (Abbott, 2016b, p. 8-9)

sociales<sup>26</sup>. Les individus, en somme, durent plus longtemps que les structures sociales (propriété qu'Abbott nomme « l'historialité » - « *historicality* »). Ainsi, tout en ne prenant pas la consistance individuelle pour acquise - comme toute chose apparente, les personnalités individuelles sont des processus - la théorie processuelle d'Abbott permet de mettre les individus au centre de l'analyse, du fait de la « force sociale » que constituent leurs expériences du monde dans lequel ils vivent. Pour reprendre un exemple proposé par Abbott, la période de la Grande Dépression des années 1930 ne peut se comprendre sans prendre en compte le fait que la plupart des travailleurs qui en ont fait l'expérience ont aussi vécu une période de forte prospérité au cours des années 1920 et en ont donc une mémoire vive, quoique plus ou moins nette (Abbott, 2016b, p. 9).

Cette force de la mémoire partagée implique de prêter une attention accrue aux phénomènes démographiques. Là encore, Abbott propose un exemple simple. En 2003, trente ans avaient passé après le tournant majeur de 1973, qui a vu la fin de la guerre du Vietnam, la fin des accords de Bretton Woods, le premier choc pétrolier et le scandale du Watergate. Mais 43 % de la population vivante en 2003 avait au moins 10 ans en 1973 et pouvait donc avoir quelques souvenirs de la période précédente, les Trente glorieuses. Par contraste, trente ans après la fin de la guerre civile américaine, seulement 24 % de la population avait au moins 10 ans au moment de la fin de cette guerre. Par conséquent, conclut Abbott, le réservoir de mémoire au bout de trente ans est aujourd'hui au moins deux fois plus large qu'il ne l'était au milieu du XIXe siècle<sup>27</sup>. Cela, simplement parce que nous vivons plus longtemps. En quoi est-ce important ? La mémoire est, pour Abbott, l'un des opérateurs centraux par lesquels le passé exerce ses effets sur le présent, tout en ayant irrémédiablement disparu. Ainsi, pour prendre son troisième exemple (Abbott, 2016b, p. 10-11), on peut s'attendre à ce que des discussions (éventuelles) autour de la restauration de l'enrôlement militaire (« *draft* ») soient fortement orientées par la mémoire que les individus ont de l'enrôlement, même si cette discussion a lieu trente ans après son abolition.

---

<sup>26</sup> Cette propriété contre-intuitive des individus tient, d'après Abbott, à la manière dont la mémoire est distribuée. Des milliers d'individus (famille, professeurs, collègues, etc) peuvent avoir un individu donné en mémoire. Mais l'essentiel de la mémoire concernant cet individu est concentré dans le cerveau de l'individu lui-même. En revanche, la mémoire d'une structure sociale (n'importe quelle organisation ou entité sociale comme une association professionnelle ou les classes sociales) est uniformément distribuée entre des milliers et des milliers d'individus, ce qui selon Abbott la rend plus facilement modelable et sujette aux discontinuités qu'un individu. Par exemple, les profonds changements qui ont affecté la sociologie au cours de son siècle d'existence tiennent à sa capacité à oublier son propre passé, « *un passé qui expire aujourd'hui dans un silence décent dans l'esprit des collègues émérites* » (Abbott 2016, p.8, traduction personnelle. Plus largement, voir Abbott, 2016, pp. 3-15).

<sup>27</sup> « *Thus, the reservoir of memory at thirty years is now almost twice as large* » (Abbott, 2016b, p. 9)

Ce pour une raison simple : ce sont de jeunes hommes qui en ont fait l'expérience et qui représentent encore 28 % de la population trente ans plus tard. À l'inverse, on peut s'attendre à ce que des discussions autour de l'abolition du programme *Medicare* soient beaucoup moins impactées par la mémoire des individus, alors qu'il a été mis en place peu de temps avant la suppression de l'enrôlement. La mémoire des personnes qui ont fait l'expérience de vivre âgé dans un monde sans *Medicare* a en effet vite disparu. Pour résumer, les individus sont essentiels dans la continuité temporelle des structures sociales du fait des expériences qu'ils transportent dans leur mémoire. La force sociale de cette mémoire dépend de paramètres purement démographiques comme la durée de vie des individus.

L'hypothèse générale de cette thèse peut à présent être précisée de la manière suivante : un type historique de journalisme émerge de l'expérience que des journalistes font du monde de l'information financière. Le traitement de cette hypothèse suppose 1/ d'étudier les mécanismes morphologiques par lesquels des journalistes sont attirés dans ce monde, et d'y évaluer leur durée de vie 2/ de décrire les expériences du monde de l'information financière que ces journalistes retiennent, contribuant ainsi à transformer leur mémoire du journalisme. Pour le dire de la manière la plus simple possible, on peut dire qu'un type historique de journalisme émerge de la financiarisation si des journalistes sont attirés dans ce monde, y mènent des carrières durables, et prennent une certaine consistance au fil des expériences qu'ils en retiennent, de telle sorte que cela transforme la mémoire qu'ils avaient du journalisme (sous la forme, par exemple, d'un changement d'aspirations professionnelles).

En prenant les individus comme point de départ, je m'intéresse donc à la structure séquentielle du journalisme, à sa manière de durer dans le temps plus qu'à sa structure réticulaire - aux liens qui le composent- ou symbolique -les rapports de force et les luttes de définition qui lui sont propres. Abbott avait indiqué que les analyses de séquence impliquaient une contextualité temporelle très forte et une contextualité spatiale très faible (soit, de ce point de vue, l'exact inverse des analyses de réseaux) (Abbott, 2015)<sup>28</sup>. Ses

---

<sup>28</sup> L'approche en termes de réseaux sociaux, telle que l'a théorisée Harrison White (White, 2011) rejoint toutefois la sociologie processuelle d'Andrew Abbott sur certains points, comme sur l'idée que les structures sociales émergent de configurations locales, et sur un scepticisme autour de l'idée de société dotée d'une force intrinsèque. « *La société est un mirage* » dit en effet White (2004). Cela le conduit à préférer le terme de « populations-réseaux » pour désigner les stabilités locales constituées dans des systèmes d'interactions régulières.

derniers développements de la sociologie processuelle l'ont conduit à « fusionner », selon ses propres termes, le contexte spatial et le contexte temporel (Abbott, 2016a). Il faut, selon lui, localiser les mondes sociaux à la fois spatialement et temporellement. Cette thèse fait cependant la part belle à la contextualité temporelle au détriment de la contextualité spatiale, en raison des particularités du monde de l'information financière, à savoir sa délocalisation et sa dispersion dans de multiples scènes sociales.

Je définirai donc mon objet d'études en partant d'un monde social situé - le monde de l'information financière - et je décrirai le processus de financiarisation à travers l'émergence de ce monde<sup>29</sup>. Cela me permet de concevoir « le marché » comme un système, une forme particulière de la vie sociale avec laquelle les individus entretiennent des relations qu'il est possible d'étudier.

## VI/ Stratégie de l'enquête : méthodologie et données

L'un des principaux enjeux méthodologiques a été de m'affranchir du schéma de la professionnalisation. Comme Abbott l'a argumenté dans l'introduction de *The System of Professions* (Abbott, 1988), cette déprise suppose de renverser trois présupposés communément admis dans la sociologie des professions : « *Most authors study professions one at a time. Most assume that professions grow through a series of stages called professionalization. Most talk less about what professions do than about how they are organized to do it.* » (Abbott, 1988, p. 1). Je me suis efforcé de mettre en œuvre ces trois renversements dans la stratégie d'analyse empirique de cette thèse. Cela consiste respectivement à 1/ suivre les individus tout au long de leur carrière, c'est-à-dire pas seulement lorsqu'ils exercent une activité de journaliste, mais aussi *avant et après*. C'est une façon indirecte de saisir le lien entre le journalisme et d'autres mondes professionnels à partir de la manière dont les individus circulent entre ces différents mondes. 2/ Définir autrement les journalistes financiers que par leur conformation à un modèle professionnel.

---

<sup>29</sup> Je m'intéresse ainsi à un aspect particulier de la notion de financiarisation. Celle-ci recouvre un spectre très large de phénomènes, qui dans les travaux scientifiques sont de trois ordres : premièrement l'essor d'un nouveau régime d'accumulation des richesses, deuxièmement la réorientation des stratégies des entreprises au profit de la « valeur actionnariale » et troisièmement la manière dont les logiques financières s'immiscent dans la vie quotidienne d'un nombre de plus en plus important d'individus (François et Lemercier, 2016 ; van der Zwan, 2014). En approchant le processus de financiarisation à travers l'émergence d'un monde de l'information financière qui attire à lui des individus initialement éloignés du monde de la finance, ma thèse s'intéresse plutôt au troisième ordre de phénomène.



Cela implique de dépendre le moins possible des sources d'information produites par les associations professionnelles de journalistes. 3/ Définir les journalistes financiers à partir du descriptif de leurs activités et du monde dans lequel celles-ci se déroulent plutôt que par la possession de certains attributs, comme la carte d'identité de journaliste professionnel.

Dans la perspective des mondes sociaux, mon objectif n'est pas de savoir ce « qu'est » le journalisme financier, mais plutôt quels journalistes peuplent le monde social de l'information financière, ce qui les y a attirés, à quel moment et pour combien de temps. On retrouve là la dimension morphologique dont Anselm Strauss a décrit l'importance, pour clarifier le processus de socialisation des professionnels : « *Socialization is associated (...) also with how people enter and leave social worlds and subworlds. Rather than looking simply at organizational mechanisms such as recruitment, we should also be looking at how people get contacted by, encounter, rub up against, introduced to, drawn into, and hooked on social worlds. What is the role of "accident," of networks of acquaintances and friends in the hooking, explaining, wising up, plugging in, and coaching for this process?* » (Strauss, 1978, p. 124).

Plutôt que de chercher à décrire l'ensemble du monde de l'information financière, j'ai cherché à suivre les journalistes partout où je pouvais les trouver dans ce monde. Je n'ai pas cherché à reconstituer ce monde ; je me suis efforcé à restituer la perspective des journalistes sur ce monde<sup>30</sup>.

Comment repérer les journalistes pertinents pour cette approche ? Puisque je ne pouvais pas le faire en me plaçant dans un *lieu* particulier, j'ai choisi de partir des traces de leurs *activités*. J'ai cherché ces traces d'activités sur un support particulièrement adapté à ma perspective. Il s'agit du réseau social professionnel en ligne LinkedIn. Créé en décembre 2002, ce réseau a crû très rapidement et revendiquait en juin 2018 près de 546 millions de membres dans 200 pays<sup>31</sup>. Les internautes peuvent sur LinkedIn construire un profil qui renseigne leur activité professionnelle actuelle et les activités précédemment exercées (employeur, dénomination de l'activité, dates d'emploi, descriptif de l'activité). Ils peuvent

---

<sup>30</sup> La capacité à développer une perspective sur un monde social ne va pas de soi, en particulier lorsque le monde est hétérogène et instable : « *Les mondes sociaux connaissent des divisions internes et sont plus ou moins lâchement interconnectés les uns avec les autres. Ils ont des frontières floues, requièrent des engagements variés de leurs membres et ne garantissent plus une unité de perspective. Les champs d'expérience et les univers de discours qui les caractérisent sont plus ou moins disjoints ou imbriqués et les situations se multiplient où les Soi ne savent plus trop à qui et à quoi ils ont affaire, quelle place occuper, quelle perspective adopter, quelle attitude endosser.* » (Cefaï, 2015).

<sup>31</sup> Voir <https://about.linkedin.com/fr-fr>, page consultée le 1<sup>er</sup> novembre 2018.

aussi échanger entre eux, partager des vidéos ou des articles, les commenter, etc. Le réseau est multifonctionnel et comporte de nombreux avantages pour les journalistes, qui y sont présents en nombre. C'est un support de veille professionnelle permanente qui permet aux inscrits de rester informés des opportunités d'emplois, particulièrement adapté aux carrières des journalistes, relativement instables. Il sert aussi une activité de « personal branding » utile pour les professionnels engagés dans des univers fortement marqués par des processus d'individuation du travail : les inscrits peuvent partager leurs productions avec les membres auxquels ils sont connectés et commenter celles des autres. Il s'agit enfin d'un outil de travail concret. Les journalistes peuvent passer par LinkedIn pour chercher des sources sur un sujet nouveau, ou contacter une source identifiée en contournant le service de communication.

LinkedIn possède plusieurs avantages comme terrain d'enquête sur les carrières journalistiques par comparaison avec les bases de données traditionnelles issues de la Commission d'attribution de la carte des journalistes professionnels (CCIJP). D'abord, les journalistes sont identifiés selon une logique d'autodéfinition plutôt que par correspondance avec un modèle professionnel<sup>32</sup>. Ensuite, il est possible d'y collecter des informations diachroniques et ainsi « suivre » les individus tout au long de leur carrière, y compris lorsqu'ils ont quitté le journalisme ou qu'ils n'y sont pas encore entrés, tandis que les données issues de la CCIJP sont synchroniques et contraignent à travailler sur une succession d'instantanés année par année plutôt que sur des trajectoires individuelles. Cela constitue un avantage décisif lorsque l'on souhaite, comme c'est mon cas, partir d'une perspective en termes de monde social intéressée par les trajectoires individuelles plutôt que d'une perspective en termes de professionnalisation dirigée sur la tentative d'organisation professionnelle d'un collectif.

J'ai effectué mon repérage en interrogeant le moteur de recherche de LinkedIn avec les termes « journaliste financier ». Cela m'a permis de repérer un certain nombre de titres de presse engagés dans ce monde. J'ai pu grâce à cela produire d'autres requêtes en associant le simple terme « journaliste » au nom des titres de la presse financière. J'ai ensuite élargi

---

<sup>32</sup> Comme le remarque Gilles Bastin, « [Les données de la CCIJP] sont par construction dépendantes de la définition que la CCIJP se donne de ce qu'est un journaliste, laquelle — bien qu'elle soit assez libérale [ici une note de bas de page] — n'englobe pas l'ensemble des activités ou des emplois dont les titulaires sont définis ou se définissent comme tels ; les réponses données aux questions posées sont enfin moins guidées par un enjeu de connaissance anonyme que par le besoin d'obtenir la carte de presse, ce qui pousse sans doute à une sous-déclaration des activités non-journalistiques. » (Bastin, 2015a).

la requête en ajoutant d'autres intitulés fréquemment utilisés par les travailleurs de l'information dans la presse financière pour décrire leur activité (« rédacteur », « journaliste boursier », « journaliste spécialisé en finance », « responsable rubrique Argent », « rubrique placements » « finance reporter », « freelance »...) et en élargissant aux nombreux intitulés signifiant une position plus élevée hiérarchiquement (« rédacteur en chef », « rédacteur en chef adjoint », chef de rubrique », « chef de service », etc) et ainsi de suite<sup>33</sup>. Ce repérage par itération me permettait en même temps d'identifier les diverses régions particulières du monde de l'information financière dans lesquels les journalistes trouvaient à travailler, qu'il s'agisse des secteurs de la « gestion d'actifs (« *asset management* »), du capital investissement (« *private equity* »), de l'assurance ou des « *fintechs* ». L'entrée par LinkedIn était ainsi un moyen d'affiner ma perception du monde de l'information financière, qui est loin de se limiter au monde de l'information boursière (celui de Jean-Pierre Gaillard).

J'ai finalement pu retenir 239 individus exerçant ou ayant exercé une activité dans le monde de l'information financière pendant au moins un mois<sup>34</sup>. J'ai ensuite étendu mon repérage des journalistes pertinents à un second support, le *Guide des journalistes économiques* (édition 2013), réalisé par l'association des journalistes économiques et financiers, qui contient les notices biographiques de journalistes économiques et financiers. J'ai retenu les journalistes qui ne disposent pas d'un profil détaillé sur LinkedIn et pour lesquels j'ai identifié une activité présente ou passée dans le monde de l'information financière. 181 journalistes supplémentaires ont été repérés, soit un total de 420 journalistes. Outre que j'ai ainsi pu disposer d'un échantillon plus important (soit une assise plus robuste pour les analyses statistiques que j'ai réalisées), ce complément m'a également permis de confronter une perspective individuelle à une perspective de groupe professionnelle dans la construction des carrières individuelles<sup>35</sup>.

---

<sup>33</sup> J'ai par exemple également féminisé ces expressions (rédactrice...) pour repérer les journalistes femmes susceptibles de ne pas s'en tenir aux expressions masculines pour décrire leur activité.

<sup>34</sup> Pour une présentation détaillée du fonctionnement de LinkedIn, de ses avantages pour les journalistes et de l'intérêt d'y mener une enquête « indirecte » pour le sociologue, voir (Bastin, 2015a). La reconstruction des carrières utilisées dans les chapitre 2, 4 et 5 ont été en grande partie faites à partir d'informations collectées dans le cadre d'un projet de recherche sur les carrières de journalistes dirigé par Gilles Bastin et financé par la Commission scientifique de l'Institut d'Études Politiques de Grenoble en (2010, 2013). Mon enquête doit aussi beaucoup au travail de Jean-Marc Francony, qui a mis en place le protocole automatisé de collecte et de pré-traitements massifs des données que j'ai utilisées.

<sup>35</sup> L'essentiel des résultats de cette confrontation est présenté dans le chapitre 2.

J'ai cherché à multiplier les points de vue sur le monde de l'information financière, mais l'un d'entre eux domine indéniablement. Il s'agit du point de vue de la carrière. Les parcours individuels dans le monde de l'information financière sont très riches d'enseignement sur la structure du monde de l'information financière, et sur les effets d'attraction morphologique exercés par ce monde. Disposer des informations sur les carrières des journalistes, y compris avant et après leur entrée dans le monde de l'information financière, permet de réaliser ce travail d'objectivation.

J'analyse ces carrières au moyen de deux méthodes principales. La première a recours aux techniques très variées de l'analyse statistique de séquences. Celle-ci a été importée en science sociale depuis les sciences informatiques et biologiques par Abbott dans les années 1990, qui l'a mise en application dans diverses enquêtes (Abbott, 1995b ; Abbott et Barman, 1997 ; Abbott et DeViney, 1992 ; Abbott et Hrycak, 1990) et est devenue un champ de recherche à part entière au cours des années 2000, dont témoigne notamment les ouvrages collectifs qui lui sont spécifiquement dédiés (dont le plus récent est Blanchard, Bühlmann, et Gauthier 2014). Je me suis appuyé sur cet ensemble de techniques pour objectiver des logiques stables de mobilité individuelle en travaillant sur les *transitions* d'activité qui apparaissent dans ces carrières (**chapitre 2**), mesurer des niveaux d'engagement professionnel dans ce monde en travaillant sur la *durée* de ces activités (**chapitre 4**) et identifier des itinéraires stables en comparant entre elles les *séquences d'activités* qui constituent ces carrières (**chapitre 5**). J'ai appliqué un certain nombre de ces techniques sur les carrières reconstituées à partir des informations collectées sur les 420 journalistes identifiés (voir supra) Le tableau 1 offre un premier point de vue assez général sur les données obtenues. Le processus de reconstitution des carrières est détaillé dans l'annexe 2.1 et les principes de codage des séquences sont décrits dans le chapitre 2.

La seconde méthode principale est l'analyse fine d'entretiens conduits avec 37 journalistes ou anciens journalistes, réalisés entre 2014 et 2017<sup>36</sup>. Ces individus ont été identifiés et contactés via le réseau professionnel LinkedIn pour les premiers, puis par effet « boule de neige » ensuite. J'ai orienté mes recherches de manière à rencontrer des individus qui occupent des endroits divers du monde de l'information financière (presse professionnelle, presse grand public, agences de presse, presse économique...) et à varier les types de trajectoire (par date d'entrée sur le marché du travail mais aussi selon la

---

<sup>36</sup> Voir en annexe le tableau A1 présentant la liste des entretiens quelques caractéristiques des personnes rencontrées.

direction prise par la trajectoire). Il demeure cependant difficile d'échantillonner les entretiens et les déséquilibres ne sont pas évident à corriger au cours de l'enquête, étant donnée sa temporalité : les études statistiques et les entretiens sont globalement conduits au même moment. Le tableau 1 montre quelques écarts entre les caractéristiques des personnes rencontrées et celles des personnes dont les informations ont été systématiquement collectées sur LinkedIn et l'annuaire professionnel. Les personnes rencontrées sont en effet légèrement plus jeunes, et sont surtout plus souvent des hommes. Cela peut s'expliquer par l'utilisation de LinkedIn, où les plus jeunes sont plus nombreux, pour les premières prises de contact. Pour essayer de comprendre la sous-représentation des femmes parmi les personnes interrogées, j'ai étudié les mails que j'ai envoyés aux journalistes et qui n'ont pas abouti à un entretien effectif, du fait d'indisponibilités ou d'absences de réponse. Au total, au moins 25 mails n'ont pas conduit à un entretien. 12 ont été envoyés à des hommes, 13 à des femmes. Si on les ajoute aux personnes rencontrées, il apparaît que parmi l'ensemble des personnes que j'ai sollicitées, 37 % sont des femmes, soit un chiffre encore légèrement inférieur au sex-ratio observé sur les 420 profils. Outre cette moindre sollicitation de ma part<sup>37</sup>, il se trouve donc que les femmes sont surreprésentées parmi les personnes dont la sollicitation n'a pas abouti à un entretien (50 %).

*Tableau 1. Caractéristiques principales des données de trajectoire*

		Trajectoires objectivées		Entretiens biographiques
		LinkedIn	Annuaire	
<b>N</b>		239	181	37
<b>Sex-ratio (% de femmes)</b>		46%	42%	27%
<b>Cohorte d'entrée sur le marché du travail</b>	<1990	18%	38%	19%
	1990-1994	15%	18%	16%
	1995-2000	25%	29%	22%
	2001-2007	32%	13%	27%
	2008-2011	10%	2%	16%
<b>Emploi au moment de l'enquête</b>	Journalisme financier	25%	50%	59%
	Indépendant	32%	5%	16%
	Journalisme autre	16%	45%	11%

<sup>37</sup> On peut avancer comme hypothèse la moindre visibilité des femmes sur LinkedIn. Comme le montrent certaines enquêtes (Backouche, Godechot et Naudier, 2009), les femmes ont tendance à moins s'investir que les hommes dans les sociabilités professionnelles, ce qui pourraient les rendre moins visibles sur un réseau social professionnel comme LinkedIn. J'aurai l'occasion de revenir sur la question du genre et des sociabilités professionnelles dans le chapitre 2.

	Activité Hors presse	26%	0%	14%
--	----------------------	-----	----	-----

La première partie des entretiens consistait à construire un récit biographique des personnes rencontrées. Il s’agissait, d’une part, d’identifier les mécanismes gravitationnels précis qui les ont conduites dans le monde de l’information financière (comment elles y ont été « accrochées », selon l’expression de Strauss), ou qui les en ont éloignées (**chapitre 2**). D’autre part, ces entretiens avaient pour objectif de comprendre finement les processus biographiques par lesquels elles gèrent les écarts entre des aspirations professionnelles et l’estimation de leurs chances de vie objectives, s’ajustent à des carrières inattendues ou au contraire accomplissent leur vocation. Ces entretiens avaient enfin pour objectif de repérer toute une série d’événements et de « tournants » décisifs pour la vie professionnelle des journalistes, et de comprendre comment ces derniers y font face (**chapitre 6 et 7**). Je présente plus en détail le problème de l’interprétation sociologique de ces récits dans l’introduction de la partie III et celui de leur réalisation dans l’annexe 6.2. La seconde partie de ces entretiens, en générale plus courte, abordait les éléments concernant le travail et les pratiques professionnelles (socialisation à l’univers technique de la finance, relation aux sources, écriture, etc) lorsque ceux-ci n’avaient pas été abordés au cours du récit biographique. Outre une première approche de ces pratiques, l’objectif était de me documenter sur les principes de fonctionnement et de structuration du monde de l’information financière. Tous les entretiens sont anonymisés (noms des enquêtés et de leurs employeurs)

Pour respecter au mieux l’ambition dialectique (individus/structures) que je me suis fixée, je me suis efforcé à ne pas spécialiser mes analyses en fonction du type de matériau (« quantitatif » vs. « qualitatif »). J’ai au contraire cherché à articuler le plus possible analyse statistique de trajectoires objectivées et recours aux entretiens biographiques. Le principe de cette articulation consistait en général à mettre en évidence par les moyens de l’outil statistique les logiques stables de mobilité individuelle, d’engagement professionnel et de construction des trajectoires, et d’illustrer avec l’appui de verbatim issus des entretiens les mécanismes concrets par lesquels ces logiques s’exercent. J’ai appliqué ce principe d’articulation dans les **chapitres 2, 4 et 5**. Les **chapitres 6 et 7** relèvent en revanche d’une analyse strictement biographique, dont les interprétations seront cependant amplement nourries des logiques structurelles explicitées précédemment.

Les trajectoires objectivées et les récits biographiques forment l'essentiel des matériaux sur lesquels j'ai fondé mes analyses. À ces matériaux s'ajoutent des archives de l'association des journalistes économiques et financiers (AJEF), un corpus de presse spécialisée dans le secteur de l'édition et des médias (voir **chapitre 1**), quelques visites de rédactions financières, de multiples visites de sites web et blogs d'information financière, l'observation de la remise du prix du meilleur article financier 2016<sup>38</sup> et de l'activité des journalistes sur LinkedIn. Le réseau social permet en effet d'avoir accès au « fil d'actualité » des profils (c'est-à-dire à ce que les personnes postent) à condition d'être connecté à ces profils. Cela est possible en invitant des personnes à « rejoindre son réseau » (selon la terminologie utilisée par LinkedIn). Si elles acceptent, les profils sont connectés et chacun peut voir ce que l'autre met en ligne depuis son compte. Je me suis connecté de cette façon à 42 professionnels du monde de l'information financière, essentiellement des journalistes mais aussi quelques communicants, consultants et analystes financiers. Enfin, j'ai également pu documenter la perspective des journalistes sur leur travail et leurs relations professionnelles à travers des échanges de mail (avec leurs collègues ou leurs sources) que certains d'entre eux m'ont transmis ou simplement montrés, et à partir du contenu de leurs articles. Outre l'enjeu principal de saisir le plus finement possible les structures et les frontières du monde de l'information financière, ces matériaux m'ont permis de documenter une mémoire du journalisme financier (**chapitre 1**) et la structure normative du réseau d'activités dans lequel s'insèrent les journalistes (**chapitre 3**).

## VII/ Organisation de la thèse

La thèse part de la description de la structure du monde de l'information financière, appréhendée au travers d'un système contraignant d'opportunités et d'une série d'événements significatifs pour les journalistes, puis s'oriente progressivement vers la manière dont les individus retiennent des événements dans ce monde et dessinent de nouveaux ordres de vie.

Je reprends en quelque sorte la distinction d'Abbott entre le temps comme succession d'événements (« time », utilisé comme référence dans les parties I et II) et le temps

---

<sup>38</sup> Ce prix est remis chaque année par un jury composé de représentants de l'AJEF et de la banque de France ainsi que de plusieurs économistes.

grammatical comme expérience d'un moment particulier du temps, le présent (« tense », utilisé comme référence dans la partie III) (Abbott, 2016b, p. 177-221 ; Abbott et CoFSS, 2015). Dans la **première partie**, il est essentiellement question d'une temporalité comme succession d'événements historiques. Dans le **chapitre 1**, je propose dans un premier temps une description succincte de la mémoire du journalisme financier du XIXe siècle aux années 1980, telle qu'elle est aujourd'hui enregistrée dans divers matériaux (livres d'histoire, archives, etc). Cela permet de comprendre comment le journalisme financier a été relégué dans une mémoire des vices du journalisme. Dans un second temps, je décris la réémergence du monde de l'information financière à partir des années 1980 et montrerai qu'elle constitue une structure exceptionnelle d'opportunités de revenus pour la presse, qui connaît alors ses premières difficultés économiques d'ampleur. Le **chapitre 2** s'intéresse aux « frontières morphologiques » du monde de l'information financière. J'objective la faible clôture du marché du travail dans ce monde et montre que les logiques de la mobilité des journalistes y sont instables. Ce chapitre permet également de décrire le journalisme financier en termes purement démographiques, et de montrer que sa consistance est très liée à l'essor et à l'effondrement de l'activité boursière entre les années 1990 et le début des années 2000. Le **chapitre 3** décrit l'affinité normative qui existe entre le codage par les journalistes financiers de leur propre activité et le codage institutionnel des marchés financiers, orienté vers l'idéal de transparence informationnelle. Il s'agit cette fois de comprendre comment des activités journalistiques ont pu s'intégrer à la division du travail financier.

Dans la **deuxième partie**, mon attention se porte sur les individus, à travers les carrières qu'ils mènent dans le monde de l'information financière. La temporalité est cependant encore saisie comme succession d'événements, à travers des phénomènes de détermination séquentielle liés aux carrières individuelles (et non plus liés à un contexte exogène). J'évalue dans quelle mesure des effets endogènes de séquences limite la dispersion des journalistes dans ce monde. Le **chapitre 4** caractérise le niveau « d'engagement » des journalistes dans le monde de l'information financière. Je décris l'effet de l'entrée dans le monde de l'information financière sur l'ensemble de la carrière individuelle. J'objective également l'existence « d'effets d'engagement », c'est-à-dire le fait que certains choix de carrière contraignent les choix futurs. Je documente enfin la conséquence de ces effets sur le maintien des individus dans une trajectoire de journaliste, ou au contraire leur dispersion vers d'autres formes d'activités. Le **chapitre 5** pose l'hypothèse d'une synchronisation des



trajectoires de journalistes susceptible de limiter l'incertitude du monde de l'information financière. En objectivant des « trajectoires-types » de journaliste dans ce monde, je montre que des itinéraires peuvent se stabiliser du simple fait que les journalistes s'observent et se suivent. Ces itinéraires, cependant, sont souvent fragiles et éphémères.

**La troisième et dernière partie** s'intéresse à la temporalité relative, personnelle, au temps vécu (*tense*) et au caractère indéterminé de l'histoire. Il ne s'agit plus de succession d'événements mais de leur durée, imbriquée dans l'expérience que les individus en font, laquelle est imperceptible d'un point de vue séquentiel. Les événements ne sont plus successifs, mais en permanence enchevêtrés dans *l'authenticité* des journalistes. **Le chapitre 6** montrera comment les journalistes stabilisent leur authenticité au fil des expériences qu'ils font du monde de l'information financière. La comparaison des récits biographiques permet de comprendre de manière idéal-typique comment les journalistes s'ajustent en permanence au décalage plus ou moins grand entre leurs aspirations et leurs chances de vie objectives. En cultivant une certaine mémoire individuelle du journalisme, les individus le font durer dans le temps, le transforment, le fragmentent ou l'unifient. Je montre ensuite dans **le chapitre 7** comment les journalistes qui passent par le monde de l'information financière contribuent à façonner une mémoire collective plus large de la crise de la presse. Cette mémoire constitue en retour un point d'appui collectif pour encadrer le risque biographique qu'il y a à s'engager dans des mondes incertains.

Cette trajectoire de la thèse, des structures vers les individus (et les structures qu'ils font émerger -en l'occurrence « le journalisme »), d'une temporalité successive à une temporalité vécue, implique aussi une trajectoire du registre d'écriture employé, qui alterne un registre narratif (**chapitre 1**) un registre plus analytique (**chapters 2 à 5**) et un registre sensible (dominant dans les **chapters 6 et 7**).

Cette thèse repose finalement sur un pari : en se donnant comme point de départ des individus dans un monde incertain, et en adoptant pour les observer une perspective processuelle, on se donne la possibilité d'observer comment une structure sociale émerge des vies que mènent ces individus dans les mondes sociaux qu'ils parcourent. En cela, cette thèse s'inscrit dans la problématique wébérienne des relations entre un ordre économique et la conduite de vie individuelle.



Partie I.  
La structure d'opportunités du monde  
de l'information financière.



---

## Introduction de la partie I : la morphologie du journalisme financier

---

Comme je l'ai suggéré dans le préambule de l'introduction générale, le journalisme financier est entaché des vices du journalisme auxquels il est associé dans la mémoire collective. Cette première partie vise à documenter cette mémoire, puis à comprendre comment les journalistes en sont venus à réinvestir un monde qu'ils avaient déserté. Étant données les difficultés posées par les approches en termes d'organisation sociale présentées dans l'introduction générale, la question se pose d'emblée en termes individuels.

En s'appuyant sur la théorie mathématique des ensembles, Andrew Abbott suggère de poser le mystère de la « choséité » des groupes sociaux en renversant la perspective commune qui consiste à les voir comme des entités entourées de frontières. Le monde social, dit-il, est d'abord constitué de frontières, dont découlent parfois des « entités sociales ». L'énigme pour le sociologue est alors de comprendre dans quelles circonstances certains « sites de différenciation » s'assemblent pour constituer une frontière dont découle *in fine* une « entité sociale », dotée à la fois d'une capacité de perpétuation dans le temps et d'une efficience causale<sup>39</sup> (Abbott, 1995a). Selon cette théorie, les frontières se constituent à partir de « conflits juridictionnels » qui conduisent des groupes sociaux à fusionner ou au contraire à se diviser. Ainsi, l'émergence du travail social dans la juridiction des problèmes personnels à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle aux États-Unis a-t-elle conduit au regroupement des femmes assistantes sociales spécialisées en psychiatrie, de travailleurs en école maternelle qui ont suivi une formation scientifique, des agents de probation pour mineurs et de visiteurs de courtoisie détachés de l'église, dans la nouvelle entité sociale des « travailleurs sociaux » (Abbott, 2016c). Ce qui au départ n'était qu'une différenciation comme une autre (une approche plus ou moins pathologique

---

<sup>39</sup> L'efficience causale doit se comprendre comme une capacité d'action du groupe. Les entités collectives, dit en effet Abbott, sont des acteurs au même titre que les individus, pour peu que l'on renonce à la « *vieille ontologie du micro et du macro* » ((Abbott, 2016a, p. 458)). Voir plus largement la réponse qu'il apporte aux critiques d'Ivan Ermakoff, Pierre François et Pierre-Michel Menger sur la place jugée résiduelle de l'action dans sa théorie processuelle p. 456-460). L'efficience causale distingue un groupe doté d'une « choséité » d'un simple ensemble, qui n'existe que comme pure différenciation.

des problèmes personnels) est devenue une frontière qui sépare travailleurs sociaux et psychiatres en deux entités sociales distinctes.

Dans ses travaux, Abbott cherche la trace de telles frontières essentiellement dans la compétition que se livrent différents groupes sociaux pour définir un problème social et légitimer ainsi un monopole sur un ensemble de tâches à réaliser. J'appellerai ces traces des « frontières juridictionnelles », pour les distinguer des « frontières morphologiques », qui séparent des populations du simple fait que les individus ne circulent pas d'une population à l'autre.

Je décrirai les juridictions non pas comme le résultat des arrangements ou des luttes que se livrent les groupes sociaux engagés dans un même monde social, comme le fait Abbott, mais plutôt en rapport à un contexte macroéconomique et macrosocial assez général. La raison de ce choix est que, comme l'a noté Carine Ollivier, les luttes de juridiction relèvent chez Abbott de l'action de collectifs constitués qui définissent un problème et la manière de le traiter. Or, *« il arrive par ailleurs fréquemment que des acteurs qui occupent une place identique dans la division du travail n'aient nullement conscience ou ne voient pas l'intérêt d'appartenir à un groupe et que, par conséquent, ce collectif n'émerge tout simplement pas »* (Ollivier, 2016, p. 242). Cette remarque s'applique aux journalistes qui investissent le monde de l'information financière. Ces derniers - comme je le montrerai dans le chapitre 1- se sont, certes, emparés *de facto* de juridictions. Pourtant, celles-ci n'ont pas fait l'objet de revendications collectives.

Face aux difficultés posées par le caractère résiduel voire inexistant de l'initiative collective, le problème de la « choséité » du journalisme financier me paraît devoir être posé en termes purement morphologiques. L'intégration des journalistes dans la division du travail du monde de l'information financière ne peut se comprendre qu'au travers d'un phénomène d'*attraction* des journalistes par ce monde.

De ce point de vue, c'est d'abord aux formes prises par le monde de l'information financière qu'il faut s'intéresser. Je décrirai ces formes de façon très générale comme des systèmes d'opportunités économiques (de revenus pour la presse, de travail et d'emplois pour les journalistes). À certains moments de la trajectoire historique de ce monde, de telles opportunités sont apparues ; à d'autres, ces opportunités ont disparu. Le **chapitre 1** retrace cette morphologie historique du monde de l'information financière, avec une attention accrue sur la période qui court de la fin des années 1980 à la première moitié des années

2010. Cette période est marquée par une kyrielle de péripéties qui impliquent les entreprises de presse, lesquelles se lancent dans de multiples initiatives plus ou moins heureuses visant à investir le monde de l'information financière.

Après ce premier regard relativement surplombant, il est possible de prendre pour objet la morphologie du journalisme financier lui-même. Suivant l'argument d'Andrew Abbott, cette analyse doit porter en premier lieu sur les frontières susceptibles de constituer le journalisme financier en entité, non sur l'entité elle-même. Faute de « frontières juridictionnelles », privilégiées par Abbott, j'ai cherché les traces de « frontières morphologiques », en postulant que celles-ci devaient correspondre aux traces de la mobilité individuelle des journalistes. Dépourvue de « pouvoir causal », l'entité du journalisme financier peut avoir au moins une consistance démographique et constituer à tout le moins une population. Cette consistance dépend de la structure des flux individuels dans le monde de l'information financière : il faut que la dispersion des journalistes y soit limitée. La morphologie du journalisme financier est donc en première approche une morphologie de flux individuels. Chez Abbott, l'analyse des flux individuels est secondaire par rapport à l'analyse des juridictions<sup>40</sup>. J'ai pour ma part besoin de la mettre au premier plan. Seule une structure des flux individuels peut permettre à une population de journalistes de se stabiliser. Le marché du travail est la plus connue des structures de flux individuels, mais on peut imaginer toutes sortes de mécanismes gravitationnels susceptibles d'organiser la mobilité individuelle des journalistes et de limiter leur dispersion (j'évaluerai par exemple l'importance des sociabilités professionnelles). Le **chapitre 2** se met en quête d'une telle structure. Il décrit les logiques de la mobilité individuelle des journalistes dans le monde de l'information financière et identifie les pôles attractifs de ce monde. Il est aussi l'occasion d'une description sociologique des journalistes attirés dans ce monde.

Enfin, les réseaux d'activités constituent le dernier paramètre morphologique important des mondes sociaux et des groupes qui s'y engagent. Ces réseaux d'activités sont organisés, selon une conception plus beckerienne qu'abbottienne des mondes sociaux, autour de conventions (Becker, 2006a). Des conventions du monde de l'information financière dépend la capacité des réseaux d'activités journalistiques à se stabiliser dans le monde de

---

<sup>40</sup> On peut noter, à titre d'exception, les modèles d'analyse démographiques développés dans sa thèse à propos de la mobilité des psychiatres entre les mondes externes et ambulatoire. Voir Demazière et al., (2016, p. 296). On trouve aussi des passages consacrés à la démographie des groupes professionnels dans *The System of Profession*, mais elle y est traitée, à travers son caractère plus ou moins rigide, au regard de ses effets sur la fortification ou au contraire l'affaiblissement des juridictions professionnelles.

l'information financière. Les journalistes s'investissent dans ce monde parce qu'ils peuvent y exercer un travail qu'ils jugent utiles. Suivant une préconisation classique des perspectives interactionnistes, je m'intéresserai en détail à ce que les journalistes *font* dans le monde de l'information financière plus qu'à ce qu'ils *sont*. Je décrirai cependant ces activités telles qu'elles s'insèrent dans une structure normative (les conventions) bien établie et propre au monde de l'information financière (et non pas spécifique à un métier, comme celui de journaliste). Le **chapitre 3** met en évidence la structure normative du monde de l'information financière et la manière dont les activités journalistiques s'y intègrent.

On retrouve finalement dans cette première partie les ingrédients essentiels qui composent les mondes sociaux : des entreprises (chapitre 1), des individus et des flux (chapitre 2) et des activités (chapitre 3). Chaque chapitre est organisé selon une lecture structurelle du monde de l'information financière. Je veux dire par là que ce dernier est au centre de l'analyse en tant qu'il configure une structure d'opportunités pour les journalistes, et non pas en tant que tel. Ces trois chapitres constituent la première partie d'un récit causal plus long sur l'émergence d'un ethos journalistique propre à une société financiarisée. On peut d'ores et déjà, très succinctement, résumer la progression de l'intrigue à laquelle contribue cette première partie. Ces dernières années, le monde de l'information financière a constitué une structure d'opportunités économiques pour les entreprises de presse (chapitre 1), une structure de flux pour les journalistes (chapitre 2) et une structure normative pour les activités journalistiques (chapitre 3). C'est au fond un objectif assez simple que je me suis fixé dans cette partie : celui de *localiser* les journalistes dans le monde de l'information financière.



---

## Chapitre 1. Brève histoire du monde de l'information financière

---

Ce chapitre propose de construire un récit plausible de l'histoire du monde de l'information financière, et l'émergence à partir des années 1980 d'une structure d'opportunités dans le contexte de financiarisation de la société française. L'intrigue du récit historique est le retour en force de l'information financière dans la presse spécialisée et généraliste à partir des années 1980. Conformément aux enjeux théoriques présentés en introduction, l'intérêt de porter l'attention non pas directement sur la presse elle-même mais en premier lieu sur un monde de l'information financière est de se décentrer des perspectives en termes d'organisation sociale et d'éviter de prêter *a priori* aux groupes constitués une capacité d'initiative collective.

Ce n'est cependant pas le monde de l'information financière en tant que tel qui m'intéresse ici. Comme je l'ai précisé en introduction, celui-ci ne constitue pas l'objet de cette thèse. Ce chapitre ne vise pas à éclairer un héritage, au sens où le passé ainsi décrit serait ce qui est « réellement arrivé » et exercerait ses effets sur le présent une bonne fois pour toute. Il s'agit de décrire une mémoire, c'est-à-dire les éléments les plus saillants du passé des rapports entre journalisme et finance. Ce passé est mort et enterré. Mais il peut toujours exercer ses effets sur le présent, notamment à travers l'entretien de cette mémoire. La première partie de ce chapitre ne repose pas tant sur une enquête historique appuyée sur le dépouillement systématique et rationalisé d'archives, mais plutôt sur la synthèse des éléments les plus saillants du passé du journalisme financier, partout où j'ai pu les trouver. Ces éléments sont enregistrés dans des matériaux aussi variés que des livres d'histoire du journalisme et de la Bourse, divers travaux sociologiques, des archives de l'Association des journalistes économiques et financiers, une monographie de l'*Agefi* réalisée par le journal lui-même à l'occasion de ses 100 ans, et parfois le récit des journalistes que j'ai rencontrés.

La première partie du chapitre retrace succinctement la mémoire enregistrée de la presse et du journalisme dans le monde de l'information financière, depuis la première révolution industrielle au XIXe siècle jusqu'aux années 1980. Ensuite, je décris le contexte de

financiarisation non comme une mémoire, mais comme une structure d'opportunités pour la presse et les journalistes. Comme j'essaierai de le montrer dans ce chapitre, il me semble qu'en l'absence d'un collectif organisé, la clé de compréhension de l'installation de journalistes dans le monde de l'information financière se situe dans une lecture plus économique des juridictions, qui les lie à une structure d'opportunités de revenus, de travail et d'emplois qu'ont saisi divers acteurs de la presse (essentiellement des journalistes et dirigeants d'entreprises de presse). Les deux parties suivantes, qui portent sur les années post-1980 mobilisent donc, outre les matériaux précités, un important corpus d'articles de la presse professionnelle consacrée au secteur de l'édition et des médias et quelques indicateurs chiffrés. La deuxième partie décrit la réémergence de ce monde et le retour en force de la presse financière. Elle retrace les mutations majeures du monde de l'information financière depuis les années 1980, qui ont ouvert un nouvel âge du journalisme financier. La troisième partie montre comment la combinaison du processus structurel de financiarisation de l'économie française, des chocs conjoncturels de l'activité boursière et des stratégies économiques des entreprises de presse ont constitué une structure instable d'opportunités d'emplois pour les journalistes dans le monde de l'information financière.

## I/ La presse et le monde de l'information financière jusqu'aux années 1980

### I.1. La presse financière dans la lente constitution d'un capitalisme populaire (1838-1893)

Jean-Jacques Henno date l'invention de l'information économique et financière au XIV<sup>e</sup> siècle. La circulation de cette information, initialement suscitée par les besoins des marchands vénitiens, s'étend en Europe avec la création de gazettes commerciales à destination des marchands et des banquiers. Couvertes de petites annonces, les pages de ces gazettes ont vocation à populariser les activités de commerce auprès de la population. Ainsi la *Gazette du commerce, de l'Agriculture et des Finances* (1763-1768) prévoit-elle que « *le public, par la lecture de cette gazette, se familiarisera avec les idées, avec les combinaisons du Commerce, l'esprit de la nation se fixera davantage sur cet objet important* » (Henno, 1993, p. 12). De même, la feuille villageoise (1790) veut éduquer les

paysans et promouvoir une société de petits propriétaires. La presse économique est foisonnante, mais sa durée de vie n'atteint parfois que cinq ans, et ne dépasse pas trente ans.

La Révolution industrielle entraîne une première série de mutations déterminantes tant du côté de la production de l'information économique et financière que du côté de sa diffusion. Les débuts de la presse industrielle (plus spécifiquement des agences de presse) en France sont, comme en Angleterre, liés au besoin de diffusion rapide des informations relatives aux cours de Bourse (Boyd-Barrett et Palmer, 1981). Jusqu'ici princier, le lectorat, attiré par ces possibilités de placement du fait de la croissance de ses revenus, se fait bourgeois. En 1825 paraît *Le Cours de la Bourse et de la Banque*, simple feuille recto-verso noircie de cours de Bourse, sans commentaire aucun, qui deviendra plus tard *La Cote Desfossés*, du nom de l'agent de change Victor Antoine Desfossés, également patron du journal *Gil Blas*<sup>41</sup>. Il fonde aussi *Le Moniteur de l'Épargne* en 1874. L'essor des places boursières encourage les banques à multiplier l'édition de feuilles boursières, pour servir leurs intérêts spéculatifs. Le 29 janvier 1838, le banquier Isaac Pereire publie une *Revue de la Bourse de Paris* dans le *Journal des Débats*, journal d'information politique et générale.

À cette époque, le chantage (qui consiste pour un journal à obtenir des subsides des banques en échange de ses bonnes grâces éditoriales) est une pratique courante, au point que le *Péristyle de la Bourse de Paris* est surnommé « l'Académie de chant » (Henno, 1993). Le lien entre les banques et la presse n'est pour autant pas uniquement crapuleux, hors de toute législation. La pratique fréquente de l'affermage, qui consiste à confier la rédaction des rubriques financières aux établissements bancaires en échange de versements d'argent, est à la fois confidentielle et contractuelle. Il en va ainsi du contrat qui lie *Le Figaro* à la banque parisienne de Werbrouck pour la rédaction des pages financières. Les propriétaires suivants du *Figaro* qui tenteront de rompre le contrat seront condamnés par le Tribunal de Commerce (Henno 1992).

La presse boursière est donc née de l'initiative de banquiers, pas de celle de journalistes. Pour autant, elle ne sert pas que les intérêts professionnels de ces banquiers. Le développement de la presse financière est aussi lié à l'essor d'un besoin d'intermédiation entre les petits épargnants et la Bourse. La collecte de l'épargne disponible est un moyen privilégié de financer la production industrielle (en particulier de chemins de fer) et les grands projets ponctuels. C'est ainsi que les sociétés qui souhaitent participer à la ruée vers

---

<sup>41</sup> Romaric Godin, « Le fil coupé, 188 ans après », *La Tribune*, le 30 janvier 2012.

l'or en Californie (1848-1855) ont utilisé les journaux spécialisés pour collecter des fonds en promettant aux épargnants des rendements élevés. La presse financière bénéficie du développement industriel de la presse en général pour se saisir de cette juridiction : les progrès techniques réalisés, comme l'invention du linéotype et de la photogravure permettent d'augmenter le potentiel d'impression tout en réduisant son coût ; le développement du chemin de fer permet d'accroître la diffusion ; l'École gratuite et obligatoire renforce le lectorat potentiel et enfin la loi sur la liberté de la presse du 29 juillet 1881 permet de publier un article sans autorisation des pouvoirs publics.

Dans le paysage de l'information financière à la fin du XIXe siècle, la presse boursière se place toutefois largement du côté de « l'ivraie » de la spéculation financière, dénoncée par Proudhon (Proudhon, 1854) : elle est accusée de contribuer à l'irrationalité des foules sur les marchés financiers. Il est instructif de constater que Charles Kindleberger, dans son livre qui retrace l'histoire de la spéculation à l'aune des théories économiques, ne fasse mention du journalisme que dans le chapitre consacré au rôle de la fraude et de l'escroquerie dans l'éclatement des crises financières (Kindleberger, 2004).

Les extraordinaires mutations engendrées par la « première mondialisation » (Berger, 2003) fragilisent des secteurs économiques entiers en France. Les artisans sont mis en position délicate par la production industrielle assurée par les ouvriers, nouveaux arrivants en ville, employés dans des entreprises qui mettent peu à peu en place une organisation productive du travail (Rioux, 1989). L'État tente de domestiquer ces changements par des politiques protectionnistes. Dans ce contexte, la presse économique et professionnelle s'implique dans la défense des intérêts protectionnistes de la France. Le 29 juillet 1888, un spécialiste de science du gouvernement, Alexandre Saint-Yves, prend la parole au banquet du syndicat de la presse économique et professionnelle. Il déclare que la presse politique est la « *grande sœur dont la presse économique est la sœur cadette* », souhaitant la réunion des deux. Il vante les mérites de la presse économique, relatifs selon lui à la défense d'un patriotisme économique. Ainsi de M. Dècle, vice-président du syndicat et président du syndicat des fabricants bijoutiers, directeur de plusieurs journaux professionnels : « *sa persévérance et son énergie à lutter depuis de longues années contre la concurrence allemande ont sauvé à sa corporation et à la France quelques vingtaines de millions* ». L'appui de la presse économique à ce type de « combat » est clair : « *De plus nous appuyons avec lui [M. Dècle] et par lui la lutte des fabricants horlogers de la Franche-*

*Comté et du Jura, derniers défenseurs de notre pays contre l'invasion des produits suisses et américains* »<sup>42</sup>.

Les motivations idéologiques et politiques sont aussi retenues comme des motifs importants de la création de nombreux journaux, qui visent à traiter l'actualité économique et financière avec un angle politique. Le *Journal des économistes* est ainsi créé en 1841 par un éditeur, Gilbert Guillaumin, responsable de la publication de l'œuvre de nombreux économistes libéraux en France (dont Jean-Baptiste Say, Frédéric Bastiat et Adam Smith) et désireux de lancer un journal pro-libéral consacré à la politique industrielle et à l'actualité macroéconomique en général.

## 1.2. L'épreuve des scandales financiers et la marginalisation du journalisme financier (1893-1945)

La multiplication des scandales financiers et l'élargissement de leurs conséquences aux petits porteurs constituent une première « épreuve », au sens de la sociologie pragmatiste (Barthe et al., 2014), structurante pour le monde de l'information financière. Cette épreuve contribue à marginaliser le journalisme financier, qui sert de figure repoussoir aux syndicats de journalistes nouvellement investis dans la conquête d'un statut professionnel (Delporte, Blandin et Robinet, 2016). Cette figure repoussoir est d'autant plus efficace que, contrairement à la configuration anglaise, la Bourse de Paris tarde à centraliser les transactions financières, ce qui rend ces transactions plus difficilement contrôlables et prive d'une autorité capable de sanctionner les pratiques scandaleuses. L'épreuve des scandales financiers débouche plus largement sur une entreprise globale de « moralisation de l'argent » (de Blic, 2005), qui constituera un thème important de la charte du journaliste professionnel, publiée en 1918 et remaniée en 1938<sup>43</sup>, et du statut du journaliste professionnel, instauré légalement en 1935.

Le premier scandale majeur suit le krach de la banque Union générale. Paul Lagneau-Ymonet et Angelo Riva évoquent le rôle des journaux dans l'entretien de la « phase euphorique » des marchés boursiers avant le krach en 1882. « *Les journaux redoublent d'artifices pour enrôler les petits porteurs crédules* » (Lagneau-Ymonet et Riva, 2012,

---

<sup>42</sup> « Les États-généraux du suffrage universel : discours prononcé au banquet du Syndicat de la presse économique et professionnelle », Alexandre Saint-Yves D'Alveydre, 29 juillet 1888.

<sup>43</sup> Charte des devoirs professionnels des journalistes français, 1918/1938. Voir <http://www.snj.fr/article/charte-des-devoirs-professionnels-des-journalistes-fran%C3%A7ais>.

p. 53), alors que les « *boursiers avertis* » pressentent la fin de la bulle. La Compagnie fait faillite en 1889, une liste de parlementaires corrompus est publiée par le journal *La Libre Parole* d'Édouard Drumont en 1892. Le 8 février 1893, Jean Jaurès porte devant la chambre des députés en réaction au scandale de Panama un discours dénonciateur de « *l'influence abusive et corruptrice de ces puissances d'argent* ».

Cette épreuve se constitue dans la continuité d'une dénonciation morale croissante de l'argent. Le développement d'un capitalisme populaire se confronte ainsi à la critique morale théologique de « l'argent-roi » susceptible de décomposer la société. Émile Durkheim attribue par exemple au krach de l'Union générale la montée de suicides qu'il constate en 1882 (Durkheim 1897, cité par de Blic 2005). Cette contradiction participe à segmenter l'investissement de la presse dans le monde de l'information financière. La presse généraliste et notamment populaire contribue à la critique morale de l'argent tandis que la presse financière est plutôt engagée dans le développement d'une forme de démocratie mobilière à travers le recrutement de petits porteurs dans la Bourse (de Blic, *ibid.*). Cette défiance publique vis-à-vis de l'argent a pu être décisif dans la relégation du journalisme financier, au moment où un syndicat tente d'unifier le journalisme autour notamment d'une indépendance vis-à-vis du pouvoir de l'argent. La charte du journaliste professionnel rédigée en 1918 distingue article journalistique et réclame. La presse financière, concentrée dans quelques entreprises financières, est loin de suivre les exigences naissantes de la « profession », comme le dénonce Jean Jaurès le 6 avril 1911 devant la chambre des députés : « *il s'est organisé un trust des bulletins financiers* ».

Au cours des années 1930, les interventions judiciaires, sous l'impulsion notamment du Front Populaire, conduisent à l'élimination de la plupart des feuilles liées aux banques d'affaires. L'agence Havas détient toujours une bonne partie du marché publicitaire, mais la concurrence est plus forte. Des journalistes-chanteurs continuent cependant de soudoyer les hommes d'affaires en quête de capitaux en échange de la bonne grâce de leurs colonnes boursières. La situation est alors similaire en Grande-Bretagne, bien qu'aucun scandale n'éclate qui soit à la hauteur de « *l'abominable vénalité de la presse française* » dénoncée par Arthur Raffalovitch dans l'Humanité (Henno 1993, chapitre 3). En Grande-Bretagne, la centralisation dès les années 1930 des organismes boursiers dans des « Stock Exchange » (la Bourse) permet d'exercer un meilleur contrôle des informations financières. En France, un nombre encore élevé de transactions ne passe pas par la Bourse, et les scandales se succèdent (Hanau puis Stavisky). Ces scandales ne se limitent pas à la sphère financière

mais portent sur l'ensemble de la vie démocratique en France : « *la vénalité du journalisme financier sous la IIIe République a contribué à vicier le fonctionnement de la presse toute entière, et partant, la marche même et la vie du régime démocratique* » (Jeanneney, 1975, p. 28).

### I.3. L'élaboration de l'économie comme « problématique de l'heure » (1945-1978).

L'ordonnance du 26 août 1944 sur le statut des entreprises de presse consacre la disgrâce de l'économie et de la finance comme matières journalistiques dignes. Il y est fait interdiction aux éditeurs et à leurs collaborateurs de recevoir de l'argent « *aux fins de travestir en information de la publicité financière* ». La presse financière est marquée du stigmate de vénalité après son implication dans les scandales financiers retentissants du canal de Panama en 1883 et des emprunts russes au début du XXe siècle. Mais au-delà du rejet symbolique, la presse financière est surtout marginalisée par la faible activité boursière dans les années d'après-guerre. Le financement de l'économie repose alors sur une allocation administrée des capitaux et le recours extrêmement fort au crédit bancaire pour financer les investissements. De plus, le système de protection sociale est financé par répartition (c'est-à-dire par un système de cotisations qui permet d'accumuler des droits à des aides sociales) plutôt que par capitalisation (c'est-à-dire par placements financiers individuels).

Le contexte du monde de l'information économique et financière de l'après-guerre est fortement marqué par l'implication de l'État dans la construction d'une compétence économique liée à la planification, portée par l'économie politique incarnée par Pierre Mendès-France, qui veut faire de l'économie le moyen de concilier ordre et progrès. L'économie est alors un « *discours politique à même de définir l'intérêt général contre les intérêts particuliers, le long terme contre les myopies intéressées ou ignorantes* » (Steiner et Vatin, 2013, p. 24). Dans ce contexte, l'attention publique se détourne largement de l'information financière pour se concentrer sur l'information macroéconomique. Les hauts responsables politiques identifient le manque de connaissances économiques des Français et le manque d'information économique à leur disposition comme une problématique citoyenne de premier ordre.

Ces initiatives organisent une communauté d'intérêt entre les hauts fonctionnaires, les journalistes économiques et le système éducatif qui connaît des transformations importantes. Les « sections B » du baccalauréat sont créées en 1966 par la réforme Fouchet. Alors qu'on pense d'abord aux historiens pour enseigner les sciences économiques et sociales (dont Fernand Braudel), un CAPES de SES est créé en 1969 et une agrégation en 1977. La presse économique, associée à cette entreprise d'éducation macroéconomique, connaît une forte expansion après 1945. Elle prend soin de se démarquer déontologiquement de la presse financière, se rattachant plus volontiers à un journalisme « économique et social » impliqué dans cette mission d'éducation du public aux enjeux économiques (Riutort, 2000). L'association des journalistes économiques et financiers est créée en 1956 par un groupe d'« habitués de la « rue de Rivoli »<sup>44</sup> » (AJEF, 2007, p. 3), par des journalistes des titres de presse nationale comme *Le Parisien*, *La Croix* ou *Le Monde*. Dans ce contexte, la presse microéconomique (incarnée par le magazine *Entreprise*, fondé en 1953) peine à se développer, confrontée au manque de sources, du fait de la rare publication des comptes des entreprises combinée à la méfiance de leurs dirigeants qui rechignent à ouvrir les portes de leurs établissements aux journalistes, et la presse financière fait figure de pestiféré (Riutort, 2000).

Cependant, les prérogatives de la Bourse dans le financement de l'économie commencent à s'étendre à mesure que l'économie nationale s'ouvre à la concurrence étrangère, et que les pouvoirs publics encouragent le financement de l'économie par les marchés financiers plutôt que par le crédit administré. La règle d'unicité des cotations (un titre ne peut être coté que sur une Bourse et une seule) est introduite en 1961. En conséquence, l'intermédiation boursière se centralise progressivement à la Bourse de Paris et est prise en charge par la compagnie des agents de change, au détriment des Bourses régionales et d'autres acteurs intermédiaires comme les coulissiers. Les modalités d'exercice de la compagnie s'étendent à une activité de diffusion de l'information financière, pour soutenir le développement des organismes de placement et attirer les épargnants en Bourse (Lagneau-Ymonet et Riva, 2012).

Un monde de l'information financière populaire se met progressivement en place. La litanie des cours boursiers s'invite dans les médias généralistes. Une rubrique boursière est créée sur les chaînes de télévision publique en 1964 et Jean-Pierre Gaillard, chroniqueur

---

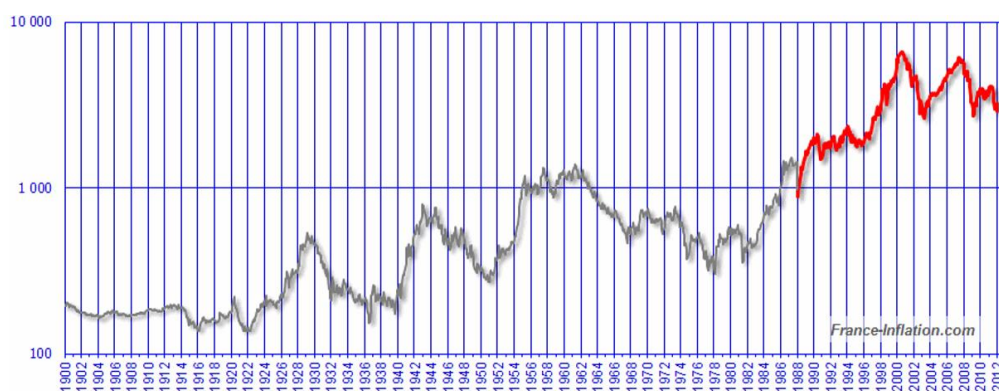
<sup>44</sup> La rue de Rivoli était alors le siège du ministère des Finances.



boursier emblématique toujours en exercice, récite sa première chronique sur les ondes de France Inter en 1965<sup>45</sup>. La petite agence de presse familiale qui l'emploie, *La Cote bleue*, vend des pages de cotations boursières aux journaux à partir des années 1960. Le magazine de recommandations boursières *Le Revenu*, destiné aux petits épargnants, est créé en 1968. La commission des opérations en Bourse (COB) est créée par ordonnance en 1967, avec pour mission de contrôler l'information publique sur les valeurs mobilières.

Cependant, le monde de l'information financière demeure encore très restreint, entravé par une activité boursière qui ne décolle pas. Au cours des années 1970, le nombre d'introductions de sociétés en Bourse diminue de moitié par rapport aux années 1960, les cours baissent, et les épargnants préfèrent encore placer leur argent en banque plutôt que d'acheter des actions boursières (Lagneau-Ymonet et Riva, 2012, p. 88). Le régime de croissance fordiste, cependant, montre de sérieux signes d'essoufflement. Les politiques de relance budgétaire sont moins efficaces en économie plus ouverte, la croissance ralentit tandis que l'inflation persiste. Les pouvoirs publics choisissent de soutenir l'activité boursière, donnant mission à la Caisse des dépôts et consignation de soutenir les cours par l'achat ponctuel, mais massif, de titres boursiers. Ces mutations économiques d'ampleur vont accélérer le processus de financiarisation de l'économie française, déjà en germe au cours des Trente glorieuses (Lemoine 2016, François et Lemerrier 2016).

*Graphique 1.1. Évolution de la capitalisation boursière des principales sociétés cotées en France depuis 1900 (échelle logarithmique)*



*Notes : les chiffres avant la création de l'indice CAC 40 en 1988 ont été estimés par (Le Bris, 2011). La partie en rouge a été ajoutée et repris ici par le site d'information France-Inflation.com*

<sup>45</sup>Voir « Le gognard de Brongniart », *Libération*, 15 juin 1998, consulté le 31 juillet 2019. URL : [https://www.liberation.fr/portrait/1998/06/15/jean-pierre-gaillard-59-ans-scande-comme-un-metronome-les-cotations-sur-les-ondes-et-les-ecrans-en-d\\_238787](https://www.liberation.fr/portrait/1998/06/15/jean-pierre-gaillard-59-ans-scande-comme-un-metronome-les-cotations-sur-les-ondes-et-les-ecrans-en-d_238787)

## II/ La financiarisation, le retour de l'intermédiation boursière et la « bourse à papa » dans la presse. (1978-1999).

La combinaison de deux phénomènes explique l'investissement de la presse dans le monde de l'information financière à partir des années 1980. Il s'agit, d'une part, du renouveau de la juridiction de l'intermédiation boursière permis par la déréglementation financière et, d'autre part, des nouvelles stratégies économiques adoptées par les entreprises de presse pour contrer les premières baisses durables de la diffusion de leurs journaux.

### II.1. La déréglementation financière et l'émergence du public des « petits porteurs »

La déréglementation financière renvoie à toutes les actions des pouvoirs publics en faveur du développement des marchés financiers comme opérateurs centraux du financement de l'économie. Ces actions consistent à créer des « structures de la liquidité » (Orléan, 2011) de sorte à réduire le coût du capital, et inciter les détenteurs dudit capital à l'investir dans les entreprises privées. Le développement conjugué de ces actions, du vieillissement de la population et de l'émergence des investisseurs institutionnels (les « zinzins », organismes de placement collectif de l'épargne), ont ouvert une nouvelle juridiction : la diffusion des informations financières des sociétés cotées et de conseils en placement à destination des petits épargnants. Ces derniers sont de plus en plus nombreux. De 1984 à 1986, les privatisations font passer le nombre d'actionnaires directs de 1,5 million à 6 millions, soit un quadruplement en deux ans (Cazenave, 1997).

Tandis que les analystes financiers dédient leur expertise aux investisseurs institutionnels, la presse patrimoniale s'engouffre dans le créneau de l'intermédiation entre la Bourse et les actionnaires individuels. L'hebdomadaire *Investir* est créé en 1974, huit ans après *Le Revenu*. Le mensuel *Mieux vivre votre argent* est lancé en 1979, un an après le vote de la loi Monory exonérant d'impôts les placements boursiers. La presse patrimoniale trouve facilement un large public : de 1985 à 1995, sa diffusion croît de 285 % (Cazenave, 1997). Les ventes d'*Investir* passent de 40 789 à 111 291 exemplaires de 1981 à 1989 (Guérin, 1991).

La diffusion de l'information boursière est également perçue dans le monde de la presse comme un moyen d'augmenter sa diffusion auprès du monde bancaire. Le quotidien *L'Agefi* lance une nouvelle formule en 1990 qui intègre une cote boursière complète, son directeur de la rédaction ayant constaté que BNP disposait de 3 000 abonnements à *La Cote Desfossés*, quotidien économique et boursier, contre seulement 400 à *L'Agefi*<sup>46</sup>.

Au total, Jean-Jacques Henno recense 25 nouveaux journaux sur la période 1981-1989 (Henno, op. cit.). Serge Guérin recense 30 titres de presse économique et financière en 1991, dont 21 ont été créés à partir des années 1970 (Guérin, 1991). Le paysage des journaux financiers au début des années 1990 se compose d'une profusion de titres. Encore aujourd'hui, on peut identifier au moins 31 titres sur le seul secteur de la presse financière technique et professionnelle et 11 titres de la presse d'information financière destinés au grand public doté en patrimoine<sup>47</sup>. Comme on le verra plus bas, c'est pourtant un processus de concentration qui caractérise la presse financière depuis la dernière décennie.

La fragmentation de la presse économique et financière est une originalité française. Au Royaume-Uni, aux États-Unis et, dans une moindre mesure en Allemagne, un quotidien domine ce marché depuis longtemps : le *Financial Times*, le *Wall Street Journal* et le *Handelsblatt* ont respectivement été créés en 1888, en 1889 et 1946. Tandis qu'en France, aucun journal ne se détache comme une référence<sup>48</sup> et l'âge moyen de la presse financière n'est que de 38 ans au début des années 1990 (Henno, 1993).

Quel que soit l'activisme des pouvoirs publics dans la financiarisation des années 1980 et 1990, le monde de l'information financière se structure essentiellement par le bas. Outre le développement de la presse patrimoniale grand public, ce monde est le lieu de multiples innovations plus ou moins opportunistes, avec un succès variable. La juridiction de l'intermédiation boursière à destination des petits porteurs est fortement investie par des publications de diffusion relativement faible, qui cherchent à se distinguer auprès de ces épargnants. On peut décrire ces publications selon deux axes, représentés sur la figure 1.1.

---

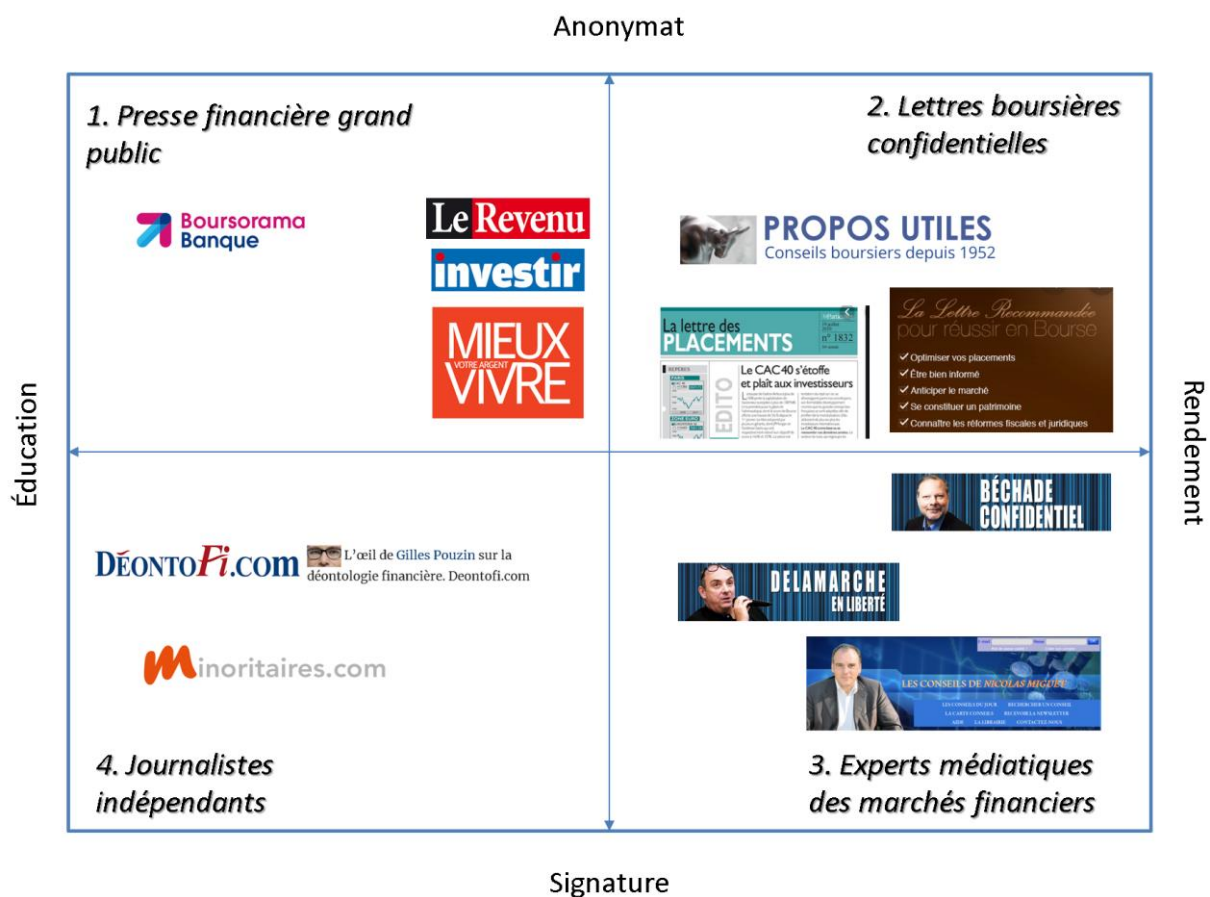
<sup>46</sup> Sauf mention contraire, les informations concernant *L'Agefi* sont issues de la rétrospective extrêmement riche que le journal a publiée à l'occasion de ses 100 ans en 2010, fondée sur ses propres archives. Cette rétrospective était disponible en ligne à l'adresse <http://www.100anslagefi.fr/histoire-de-l-agefi/> (le site n'est plus en ligne aujourd'hui, mais toujours partiellement accessible grâce au service « Wayback Machine » sur [web.archives.org](http://web.archives.org)).

<sup>47</sup> J'ai réalisé ce comptage à partir de la liste des journaux adhérents revendiqués par la Fédération nationale de la presse d'information spécialisée (FNPS) et par l'AJEF.

<sup>48</sup> Le quotidien *Les Échos*, bien que fondé dès 1908 par la famille Servan-Schreiber, connaît jusqu'ici un développement ponctué de succès mais globalement erratique, affecté par la crise de 1929 puis en cessation de parution pendant la guerre.

L'axe horizontal distingue la définition du besoin que ces publications prétendent servir. Certaines d'entre elles considèrent servir en premier lieu un besoin d'éducation concernant le fonctionnement de la Bourse et les événements de plus en plus nombreux dont elle est le lieu. D'autres considèrent répondre au besoin en *rendement* des petits épargnants. L'axe vertical distingue le type de personnalité des travailleurs de l'information. Certains travaillent dans un relatif *anonymat* : leur personnalité est adossée à la marque de la publication qui les emploie. D'autres travaillent sous le couvert d'une personnalité associée à une *signature* personnelle. Ils se sont fait un nom dans le monde de l'information boursière, et la réputation des publications est associée à ce nom.

Figure 1.1. Le paysage des publications à destination des petits porteurs



La presse patrimoniale grand public appartient à la première catégorie. Elle entend répondre à un besoin d'information, sous un régime anonyme de production de l'information. Des titres comme *Investir*, *Le Revenu*, *La Vie financière* et *Mieux vivre votre argent* peuvent être rangés dans cette catégorie. Ils produisent des recommandations de placements financiers dans une logique essentiellement pédagogique : elles visent à

apprendre au lecteur, figuré comme un « bon père de famille », à comprendre le fonctionnement des entreprises et décrypter les tendances boursières. Les recommandations de la presse boursière grand public tendent généralement à suivre les consensus de marché et à minimiser les risques de perte plus qu'à assurer aux actionnaires individuels des rendements très élevés. Les journalistes signent leurs articles, mais la plupart des recommandations boursières sont attribuées à « la rédaction »<sup>49</sup>. Seul le patron du *Revenu français*, Robert Monteux, par ailleurs courtier en assurance, sort de l'anonymat pour incarner une logique de proximité : « *Tous les vendredis matins, Robert Monteux répond par téléphone aux questions des lecteurs. « Est-ce que vous croyez à cette valeur ? » « Quel recours a-t-on contre son banquier ? » Au total, une cinquantaine d'appels pour le patron du Revenu français. »*<sup>50</sup>

Une deuxième catégorie de publications, plus orientées par une logique de rendement, est celle des petites lettres boursières confidentielles. Financées par abonnement à un prix élevé (allant aujourd'hui généralement de plus de 500 euros à près de 1 500 euros annuels), elles proposent une approche patrimoniale destinée aux épargnants qui souhaitent faire fructifier leur capital à moyen terme. Ce type de lettre n'est pas nouveau. La lettre hebdomadaire *Propos Utiles aux Médecins*, créée dans les années 1920, a été relancée en 1952 par un médecin passionné par les marchés financiers. De petite envergure (elle était au départ destinée aux confrères de son propriétaire) mais de réputation sérieuse, cette lettre employait deux journalistes dans les années 1980, dans un hôtel particulier non loin de l'Élysée. Elle est toujours publiée aujourd'hui, sous le nom de *Propos utiles*. Certaines lettres confidentielles sont éditées par des journaux grand public (*La lettre recommandée* est éditée par *Le Revenu*, *La lettre des placements* par *Le Figaro*).

D'autres publications, que l'on peut rassembler dans une troisième catégorie, optent pour une stratégie beaucoup plus offensive, axée sur la promesse de rendements importants et rapides. Les publications Agora France<sup>51</sup> sont de celles-ci. Elles proposent une quinzaine de lettres confidentielles financées par abonnements et dépourvues de publicités. Par opposition à la presse boursière grand public dont les recommandations suivent dans la majorité des cas le consensus de marché, les rédacteurs des *Publications Agora* mettent en

---

<sup>49</sup> Je décrirai plus en détail la production journalistique de recommandations boursières dans le chapitre 3.

<sup>50</sup> « Pourquoi sont-ils si courtisés ? », *stratégies.fr*, 19 octobre 2001. URL : <http://www.strategies.fr/etudes-tendances/dossiers/r21692W/pourquoi-sont-ils-si-courtises-.html>, consulté le 2 août 2019.

<sup>51</sup> La société Agora, fondée par Bill Bonner, un auteur américain spécialisé dans les sujets économiques et financiers, est une entreprise éditrice de diverses publications spécialisées un peu partout dans le monde.

avant le caractère anticonformiste –et donc censément rémunérateur - de leurs analyses<sup>52</sup>. Les *Publications Agora* sont reconnues par la Commission paritaire des publications et des agences de presse (CPPAP), ses rédacteurs sont donc susceptibles d’être titulaires de la carte de presse du journaliste professionnel. Ils ne se présentent néanmoins pas comme tels. Il s’agit de professionnels des marchés financiers qui parviennent, en chroniquant la Bourse et en commentant l’actualité macroéconomique, à développer une personnalité sociale importante dans les médias. Olivier Delamarche, ancien analyste financier et gestionnaire de fonds, s’est par exemple fait connaître comme prophète de malheur dans diverses publications spécialisées (dont *Les publications Agora* et *Les Éconoclastes*) et, jusqu’en 2017, dans ses chroniques délivrées dans l’émission *Intégrale placements* sur *BFM Business*. La présentation qu’il fait de sa lettre mensuelle, éditée par les *Publications Agora* « Delamarche en liberté », montre qu’il a développé dans le monde de l’information financière une signature de Cassandre.

« Vous ne pourrez compter *ni sur l’Etat, ni sur les Banques* pour vous aider – et certainement pas sur *les Médias* pour vous informer. Vous allez avoir besoin d’un expert **en qui vous pouvez avoir confiance**. Un expert qui voit juste et parle vrai ; Un expert qui agit pour l’intérêt général ; Un expert qui partage vos valeurs ; Un expert qui défend *vos* intérêts. **Votre patrimoine et votre épargne sont en jeu...** car lorsque la Récession battra son plein, l’Elite aura besoin de ressources pour éponger ses dettes... » (l’italique et les caractères gras sont d’origine)<sup>53</sup>

On trouve enfin un dernier type de publications destinées à servir un besoin d’information et dont la réputation est indexée sur une signature. À l’instar de la presse patrimoniale grand public, l’information prime sur le rendement dans la définition du service à rendre aux actionnaires individuels. Ces publications sont portées par des personnalités sociales ancrées dans l’univers professionnel du journalisme plutôt que celui de l’expertise financière. Pour ces journalistes, le monde de l’information financière est aussi un territoire où mener une entreprise de morale professionnelle. Le site d’information

---

<sup>52</sup> Le terme « contrarien » revient régulièrement dans les pages de présentation des lettres des publications Agora et de ses auteurs. Voir <https://publications-agera.fr/>.

<sup>53</sup>URL : <https://publications-agera.fr/publications/lettre-delamarche-en-liberte/> (consulté le 2 août 2019)



*Deontofi.com*, créé en 2011 par un journaliste qui fait carrière dans le monde de l'information financière depuis 1989, fait de la déontologie financière sa ligne éditoriale :

« *L'œil de Gilles Pouzin sur la déontologie financière. Deontofi.com vous aide à distinguer les mauvaises et bonnes pratiques financières, avec des informations et analyses essentielles à titre personnel, pour gérer votre argent en évitant les pièges, et à titre professionnel, car la déontologie financière est la clé de la confiance, qui est vitale pour l'économie.* »<sup>54</sup>

Les techniques centrales de l'activité journalistique comme celle de l'enquête y sont conçues comme des moyens essentiels de remplir cette mission déontologique. Sur le site *minoritaires.com* qu'elle a créée et dont elle est directrice de publication, Marie-Jeanne Pasquette met en avant les expériences qu'elle a eues dans plusieurs médias de référence. Comme le nom du site le laisse entendre, elle entreprend de défendre des actionnaires minoritaires de grandes sociétés cotées, en faisant elle-même l'acquisition d'actions de certaines d'entre elles. Cela lui donne le droit attaché à cette propriété d'assister aux assemblées générales des actionnaires de ces sociétés, où elle interpelle les directions à propos de thèmes comme les opérations financières réalisées, la stratégie conduite, le montant des rémunérations accordées aux dirigeants, etc. Parmi les « *convictions* » qui ont présidé selon elle à la création de ce site, elle indique que « *le pouvoir de divulgation des médias peut faire cesser les comportements inappropriés et les sorties de route* »<sup>55</sup>. Il s'agit, en d'autres termes, de défendre les intérêts éthiques des petits épargnants<sup>56</sup>.

À ma connaissance, ce type de publications est marginal et est apparu tardivement dans le monde de l'information financière. Cela s'explique assez simplement par le fait qu'elles sont portées par des journalistes qui ont une carrière longue dans le monde de l'information financière. Ils sont à la fois rompus aux techniques de l'enquête journalistique et ont

---

<sup>54</sup> URL : <https://deontofi.com/> (consulté le 2 août 2019)

<sup>55</sup> <http://www.minoritaires.com/a-propos/> (consulté le 5 août 2019)

<sup>56</sup> Ceci est un point de distinction important par rapport à la presse patrimoniale grand public qui produit une information de type anonyme. Cette dernière défend plutôt les intérêts pratiques des actionnaires individuels. Depuis 2018, l'hebdomadaire *Investir* a par exemple mis en place un service de procuration pour les votes en assemblée générale, à destination des actionnaires individuels qui ont tendance à ne pas s'y déplacer étant donné le faible poids de leur vote (proportionnel au pourcentage du capital de l'entreprise que leurs actions représentent). En 2019, les journalistes de l'hebdomadaire se sont ainsi vu confier en procuration l'équivalent de 124 millions d'euros d'actions. Voir Marie-Jeanne Pasquette, « Vote en AG : l'Hebdo Investir a levé pour 124 millions € de procurations en 2019 », *Minoritaires.com*, le 22 juin 2019.

également suffisamment de relations professionnelles dans la presse pour s'assurer un vivier suffisant de piges et financer leur activité indépendante.

C'est finalement bien là tout un monde qui émerge dans les années 1980 et 1990, et suscite des initiatives variées de la part de travailleurs de l'information. Les modalités d'insertion de ces acteurs dans le monde de l'information rappellent certains des « types sociaux » élaborés par Howard Becker (Becker, 1983) à propos des mondes de l'art. Certains travailleurs de l'information ressemblent aux « professionnels intégrés » qui maîtrisent et diffusent les conventions du monde de l'information financière auprès du grand public (la presse financière grand public)<sup>57</sup>. D'autres adoptent un positionnement proche de celui du « Maverick » : ils s'en prennent à certaines des conventions du monde de l'information financière (par exemple, la sobriété et la prudence) et s'appuient sur des innovations dans le ton employé, qui s'attache à être « contrarien » et provoquant (les experts médiatiques. Pour un exemple de carrière de « maverick » particulièrement excentrique, voir encadré 1.1), ou à importer dans ce monde les conventions irrévérencieuses de l'investigation (les journalistes indépendants). Cela, tout en s'inscrivant dans les réseaux de coopérations du monde de l'information financière, comme en témoigne leur présence sur les plateaux télévisés des chaînes les plus conventionnelles qui soient. On peut ensuite reconnaître la figure de « l'artiste naïf » dans toutes les petites lettres confidentielles et sites internet personnels (type blogs) de passionnés<sup>58</sup>, qui ne sont pas particulièrement socialisés à ce monde et sont à l'écart des principaux réseaux de coopération de l'information financière (journalistes, analystes financiers, services de presse des institutions bancaires...).

Tous ces acteurs, aussi divers soient-ils, s'adressent cependant à la figure centrale du monde de l'information financière : l'investisseur « bon père de famille », courtois jusqu'à la télévision, qui dessine un capitalisme financier populaire. Au début des années 1980, le brouhaha de la corbeille est retransmis et chroniqué par René Tendron, autre personnage familier, à la fin du journal de 13 heures sur TF1, alors télévision publique. Entre 1987 et 1993, les recommandations en placement financier de Robert Monteux,

---

<sup>57</sup> Les relations entre les activités journalistiques et les conventions du monde de l'information financière seront l'objet du chapitre 3.

<sup>58</sup> Voir par exemple <http://moneyzine.blogspot.com/>, où un anonyme raconte sa vision personnelle de la bourse, dont par exemple sa nostalgie des années 1990 et de la corbeille (la place du palais Brongniart autour de laquelle se rassemblaient les agents de change), ou son scepticisme sur les techniques de prévision des cours de bourse.



patron du *Revenu français* (ex-*Le Revenu*) ont leur place aux côtés des recommandations culinaires de Jean-Pierre Coffe dans l'émission de Canal + « La grande famille ».

*Encadré 1.1. Nicolas Miguet, une carrière de « Maverick » dans le monde de l'information financière.*

Nicolas Miguet est probablement surtout connu pour son engagement antifiscaliste et ses multiples tentatives de se présenter à l'élection présidentielle sous la bannière du « Rassemblement des contribuables français », qu'il a créé en 1999. Mais il conduit également une carrière remarquable dans le monde de l'information financière. Journaliste au *Journal des finances* puis à *Investir*, il quitte son emploi en 1986 (certains l'accusent d'avoir tenté de partir avec le fichier des abonnés) pour fonder une entreprise, NCM Communication. En février 1987, il lance une lettre confidentielle *La Bourse* et sept mois plus tard, quelques jours avant le krach boursier d'octobre 1987, l'hebdomadaire spécialisé *Business Bourse*. Boosté par l'investissement de NCM dans une campagne publicitaire, *Business Bourse* revendique en 1989, deux ans après son lancement, un tirage de 1 200 000 exemplaires par semaine. Succès de courte durée : le tirage ne cesse de chuter jusqu'à 15 000 exemplaires (100 fois moins) en octobre de la même année. Le journal finit par déposer le bilan le 1<sup>er</sup> mars 1990. Pas de quoi tempérer les ardeurs de Nicolas Miguet, qui en 1989 lance un mensuel grand public, *Vous et Votre Argent* et un quotidien, *Le Temps de la Finance*, en recrutant des journalistes du *Journal des finances*. Lâché par ses financeurs après que des impayés de facture et des manquements aux cotisations ont été révélés, il est contraint de déposer le bilan de NCM Communication.

Seule la lettre confidentielle *La Bourse*, qui lui est restituée par le Tribunal de commerce, survit à la débandade. Au cours des années 1990, il lance un hebdomadaire d'une vingtaine de pages intitulé *Bourse* et un audiotel (un service téléphonique surtaxé) de conseils boursiers, outre d'autres investissements dans la presse politique proche de l'extrême droite. Il crée en 1999 un nouvel hebdomadaire intitulé dans un premier temps *L'Hebdo : le nouveau minute*. Il échoue à racheter le fichier des abonnés de l'hebdomadaire d'extrême-droite *Minute*, alors en cessation de parution, et est légalement contraint de renommer son hebdomadaire *L'Hebdo-Bourseplus*.

Refusant la publicité dans les colonnes de ses journaux, connu pour se décrire comme le « Robin des bois des petits actionnaires », considéré par certains comme un excellent journaliste financier, il se taille néanmoins dans la presse et le monde financier une réputation déplorable d'affairiste sans scrupule. En 2004, il mène la fronde des petits actionnaires d'Eurotunnel. L'entreprise, chargée de creuser le tunnel sous la Manche et exclusivement financée par des capitaux privés, dont ceux de milliers de petits porteurs, réalise des performances financières catastrophiques, à l'opposé des promesses des années 1980 et 1990. En réunissant 20 % du capital d'Eurotunnel, Nicolas Miguet

parvient à mettre en minorité et remplacer la direction au cours d'une assemblée générale qui rassemble plus de 2 000 personnes (Albouy, 2005). Quelques mois avant cette affaire, une plainte contre X le vise implicitement : il est soupçonné d'avoir incité, sur la base d'informations inexactes, à l'achat de titres Eurotunnel afin de faire grimper artificiellement le cours, ayant lui-même acquis des actions de l'entreprise.

En 2005 il fonde l'Association pour la Représentation des Actionnaires Révoltés et poursuit en parallèle ses activités de publication boursière. Entre autres frasques, il est condamné à 500 000 euros d'amende le 16 décembre 2010 par l'Autorité des marchés financiers pour manquement à la loyauté vis-à-vis de ses lecteurs. Entre le 24 mars et le 2 avril 2009, il avait acheté, *via* la société éditrice de ses journaux, 60 000 actions de la société Le Bélier pour un montant d'un peu plus d'un euro par action. Entre le 24 mars et le 15 avril, il conseille aux lecteurs de sa lettre confidentielle d'acheter des titres Le Bélier, sans préciser qu'il est lui-même détenteur de 60 000 de ces titres. La société ayant relativement peu d'actions en circulation, la valeur de ces dernières monte rapidement jusqu'à cinq euros l'unité. Entre le 8 et le 17 avril, Nicolas Miguet revend ses actions, sa société éditrice réalisant une importante plus-value. « *C'est l'opposant politique et le défenseur des petits actionnaires qu'on veut faire taire* », lance-t-il en réaction à sa condamnation, dans une lettre de candidature à la présidence de l'Autorité des marchés financiers. À ce jour, il continue ses activités de publication d'analyse et de conseils boursiers. La lettre confidentielle hebdomadaire *La Bourse* facture l'abonnement annuel à 1 209 € et les comptes de son entreprise éditrice affichent un chiffre d'affaires de 81 500 € pour l'année 2018. Dans l'une de ses dernières parutions, sous le titre « *Les résultats du S1 sont conformes à ce que j'avais prévu* », l'auteur indique : « *La relecture de vos archives vous prouvera que, seul contre tous, je ne me suis pas trompé dans mes analyses, dans mes calculs...* »<sup>59</sup>.

## II.2. L'effet d'opportunités de la publicité financière. La finance dans la presse économique et d'informations générales

À partir des années 1980, les premières baisses durables de diffusion se font sentir dans les titres de la presse quotidienne nationale. Le tirage de la presse quotidienne nationale et régionale décline depuis 1968 et certains titres de la PQN traversent des crises financières de forte ampleur. C'est par exemple le cas du *Monde*, dont la diffusion diminue de 97 000

---

<sup>59</sup> Sources : Nathalie Raulin, « Petit (ré)actionnaire », *Libération*, 15 avril 2004 ; « Eurotunnel: Nicolas Miguet dans le collimateur de la justice », *Libération*, 10 avril 2004 ; « Nicolas Miguet condamné par l'AMF », *Le Monde*, 13 janvier 2011 ; Loïc H. Rechi, « Nicolas Miguet, le candidat homme d'affaires », *Slate*, 04 mars 2012 ; « Compte de résultat Nicolas Miguet & Associés », <https://www.societe.com/bilan/nicolas-miguet-associes-438055253201812311.html> ; Nicolas Miguet, « Courrier envoyé à la présidence de l'Autorité des marchés financiers », daté du 23 juin 2017, publié sur le site Internet de *L'Hebdo Bourseplus*. La plupart de ces sources a été collectée dans la notice Wikipedia « Nicolas Miguet ».

exemplaires en cinq ans au début des années 1980 (Eveno, 2003, p. 176). L'évolution du marché publicitaire a un rôle important dans les difficultés économiques de la presse nationale. Jacqueline Beytout, propriétaire jusqu'en 1988 du journal *Les Échos*, dont la diffusion augmente, réinvestit les profits pour créer un groupe de presse qui publie également des lettres spécialisées. Dans le même temps, *Le Monde* néglige le marché de la publicité financière : selon le calcul de Patrick Eveno, la surface rédactionnelle accordée par le quotidien aux informations financières a diminué de 60 % de la fin des années 1950 à la fin des années 1970 (Eveno, 2003, p. 174). Cela a pour conséquence le transfert des annonces financières vers *Les Échos*, alors que le marché de la publicité financière prend un essor considérable. Jusqu'aux années 1970 la publicité financière n'est alimentée que par les émissions d'emprunt. Elle explose dans les années 1980 à la faveur de la multiplication des opérations boursières, d'autant plus que les émetteurs du secteur privé doivent, pour attirer l'épargne populaire, faire concurrence aux émissions d'obligations publiques, en pleine expansion du fait notamment de l'accroissement de la dette publique<sup>60</sup>.

Par ailleurs, la publicité financière se développe plus structurellement avec la mise en place d'un marché de la diffusion des informations réglementées. La mise en place du système de cotation boursière en continu s'est accompagnée d'un certain nombre d'obligations légales en matière de communication financière des sociétés cotées, de sorte à contraindre ces dernières à informer régulièrement et rapidement les investisseurs. La commission des opérations en bourse prévoit un certain nombre d'obligations légales en matière de communication financière. Une publication dans un quotidien national généraliste ou spécialisé est obligatoire pour certaines opérations ou informations financières comme les offres publiques d'achat (OPA), les émissions faisant appel à l'épargne publique, les intentions d'un actionnaire atteignant le seuil de 20 %<sup>61</sup> dans la détention du capital d'une société cotée ou encore les faits importants de nature à provoquer une variation significative des cours de Bourse<sup>62</sup>. Le marché de la publicité financière est

<sup>60</sup> Cette dernière passe de 25 % du PIB en 1978 à plus de 70 % en 1993, voir (Lehmann 1998:104-5).

<sup>61</sup> Cette obligation de déclaration d'intentions s'est depuis étendue aux seuils de 10 %, 15 % et 25 % du capital.

<sup>62</sup> Aujourd'hui, la doctrine de l'AMF en matière de diffusion de l'information financière des sociétés cotées dans la presse est la suivante : « *Les sociétés doivent diffuser en premier lieu leur communication financière par voie électronique. Elles sont tenues de procéder également à une communication financière par voie de presse écrite (article L. 621-7 IX du code monétaire et financier<sup>37</sup> et article 221-4 VI<sup>38</sup> du règlement général de l'AMF). Ainsi, la diffusion effective et intégrale de l'information est assurée par les moyens électroniques et la communication dans la presse écrite intervient à titre complémentaire.* »

AMF, *Guide de l'information périodique des sociétés cotées*, 2016, URL : <https://www.amf-france.org/Reglementation/Doctrine/Principes-de-doctrine>, consulté le 06 août 2019.

une manne difficile à ignorer. En 1987, l'achat d'espace de publicité financière représente un volume de 1,2 milliard de francs, six fois plus qu'en 1982 (Henno, 1993).

Dans ce contexte, la concurrence entre les journaux pour attirer le lectorat des cadres se fait de plus en plus intense. Celui-ci est en effet une cible privilégiée des annonceurs, lesquels disposent en outre d'outils de plus en plus fins pour mesurer l'audience des journaux (Duval, 2004, p. 209-218). La presse se convertit au mode de gestion qui prévaut dans la plupart des autres entreprises (Deslandes 2008). Elle emploie des méthodes traditionnellement adoptées par les grandes entreprises de communication : « *prise en compte des impératifs commerciaux, appréhension du public par les outils du marketing, souci de la rentabilité financière* » (Riutort, 2006, p. 1). Les titres économiques généralistes, dans lesquels les méthodes marketing sont expérimentées en premier<sup>63</sup>, gagnent fortement en visibilité. Leur diffusion croît de 270 % de 1985 à 1995, progression parallèle à celle des quotidiens d'information patrimoniale.

Le recrutement d'un lectorat de cadres passe dans la presse nationale par le développement de rubriques d'information pratique et microéconomique. Après l'état de faillite du groupe *Le Monde* en 1994 (Eveno, 2003, p. 175), le journal lance une nouvelle formule l'année suivante, dans lequel le service « Entreprises » remplace le service « Économique et social ». Les informations financières sont diffusées dans le service « Finance et Marchés », qui emploie sept journalistes sur les 27 qui écrivent dans les pages économiques, et *Le Monde* se lance également dans la publication de suppléments financiers (Duval, 2004, p. 201). *Libération* opte pour une stratégie similaire sous la houlette de Serge July au cours des années 1990, en insérant par exemple dans sa maquette une page consacrée aux Sicav<sup>64</sup>. *Le Figaro* lance ses pages saumons puis un supplément « Patrimoine » en 1985.

Le ciblage de la catégorie des cadres explique que malgré l'imbrication quotidienne de l'actualité « économique » et de l'actualité « financière », les journaux maintiennent toujours aujourd'hui une distinction entre « économie » et « finance ». Les rédactions

---

<sup>63</sup> La technique de l'étude de marché a en particulier été importée dans le monde de la presse française par Antoine Ganz, directeur du groupe *Prisma-Presse*, pour ses magazines comme *Capital* ou *L'essentiel du Management* (Cazenave, 1997). La réalisation de « numéro zéro » devint une pratique courante. *L'Obs Économie* titrait, en 1992 : « *Le secret de Ganz, sa recette : faire des magazines comme on fait des yaourts* » (Cazenave, 1997, p. 43).

<sup>64</sup> Une Sicav (Société d'investissement à capital variable) est un organisme de placements collectifs qui permet à des épargnants d'investir collectivement dans un portefeuille de titres financiers, dont la gestion est assurée par une société de gestion de fonds.

objectivent cette distinction dans leurs rubriques en reléguant la finance à des thématiques microéconomiques et très pratiques : « rubrique Bourse », « rubrique argent », « rubrique patrimoine », « rubrique placements ». Dans le quotidien « Les Échos », la couverture de la finance est plus large, mais néanmoins limitée dans des pages « Finance&Marchés », elles-mêmes dans un cahier « Entreprises&Marchés » distinct de la couverture de l'actualité générale et politique française et internationale, où se trouvera l'information « économique ».

Le marché de la publicité en général et de la publicité financière en particulier est toutefois instable, car fortement dépendant du dynamisme du secteur boursier. Il connaît un premier coup d'arrêt avec le krach boursier de 1987. En quatre ans, jusqu'en 1991, le montant des achats d'espace de publicité financière a été divisé par deux (Henno, op. cit.). Par voie de conséquences, c'est toute la structure d'opportunités économiques dont dispose la presse dans le monde de l'information financière qui est sujette à la dépendance de l'activité boursière. Or, cette dernière s'est essentiellement caractérisée par une forte instabilité au tournant des années 2000.

### III/ La constitution d'un monde de l'information incertain (1996-2016)

Après les mutations provoquées par les politiques publiques de déréglementation financière et les privatisations dans les années 1980, le secteur de la finance de marché en France est, dans un laps de quelques années, le théâtre d'événements spectaculaires qui font tourner à plein régime la manne des recettes issues de la publicité financière. Ces événements trouvent leurs origines dans deux phénomènes contemporains : la restructuration du secteur de la finance et de l'assurance à la suite de la privatisation des établissements bancaires les plus performants<sup>65</sup>, et l'envolée du cours des actions des sociétés du secteur de la télécommunication et de l'informatique, épisode connu sous le nom de « bulle Internet ».

---

<sup>65</sup> La Société générale et Paribas ont été privatisées en 1987, la BNP en 1993.

### III.1. La presse dans une bulle. Les opportunités et les désillusions de la bulle Internet

Le secteur de la finance est marqué à la fin des années 1990 par une série d'OPA et de fusions génératrices en publicité financière. En 1996, le Crédit local de France et le Crédit communal de Belgique fusionnent ; en 1997, Axa rachète l'Union des assureurs de Paris (UAP) ; en 1998, Allianz rachète les Assurances générales de France, Groupama fait de même avec l'assureur GAN ainsi que le Crédit mutuel avec le CIC (Dudouet et Grémont, 2007). L'épisode le plus marquant de cette restructuration est le conflit qui oppose en 1999 BNP, la Société générale et Paribas. Celui-ci commence lorsque la Société générale, en discussion très avancée avec BNP, se lance soudainement dans un projet d'alliance avec la banque Paribas. En réaction, BNP décide de conquérir les deux autres. S'ensuit une intense bataille boursière et médiatique, qui conduit les belligérantes à dépenser des sommes colossales en publicité financière pour enrôler les petits porteurs dans leurs projets respectifs. *« Il y a vraiment lieu de s'étonner des ressources en temps et en argent consacrées aux petits porteurs, dont les volumes de titres, même agrégés, restent très modestes, et cet étonnement est porté à son comble à la vue des invraisemblables campagnes de publicité déployées en leur direction. Les sommes englouties sont faramineuses : 65 millions de francs pour la BNP, 90 millions pour la Société Générale et Paribas. »*<sup>66</sup> (Lordon, 2002, p. 212). Une fois la fusion BNP-Paribas entérinée, la banque lance dès la fin 2000 de nouvelles campagnes de publicité de grande ampleur pour asseoir sa notoriété<sup>67</sup>. D'autres opérations boursières, sans conduire à des campagnes dantesques, donnent lieu la même année à d'importantes campagnes publicitaires, comme l'Offre publique d'échange (OPE) de Carrefour sur Promodès et celle de TotalFina sur Elf (cette dernière se solde par 90 millions de francs de dépenses publicitaires).

Au cours de la même période, les premiers symptômes de ce qu'on appellera la « bulle Internet » se font sentir. En août 1995, une société informatique du nom de Netscape, dont le fondateur a mis au point un logiciel pour naviguer sur l'Internet, est introduite en bourse.

---

<sup>66</sup> Une autre estimation porte à 170 millions de francs en seulement six mois le montant total dépensé en annonces publicitaires. « BNP Paribas : déjà au travail », *Stratégies*, 27 août 1999.

URL : <http://www.strategies.fr/actualites/marques/r8295W/bnp-paribas-deja-au-travail.html>, consulté le 7 août 2019.

<sup>67</sup> « Première campagne mondiale pour BNP Paribas », *Stratégies*, le 15 novembre 2000.

URL : <http://www.strategies.fr/actualites/marques/r61758W/premiere-campagne-mondiale-pour-bnp-paribas.html>, consulté le 7 août 2019.

L'engouement des investisseurs est tel que le cours de l'action Netscape a plus que doublé dès sa première journée en bourse. D'autres entreprises spécialisées dans les technologies de l'Internet, en particulier le commerce et l'information en ligne, sont introduites en bourse (Yahoo en avril 1996, Amazon en mai 1997) sur le Nasdaq, marché américain fondé en 1971, qui regroupe les titres des entreprises des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC). En France, quatre millions de petits épargnants se portent acquéreurs des actions de France Telecom, nouvellement introduite en bourse. L'action initialement cotée à 28 euros grimpera jusqu'à 219 euros en mars 2000. Le plus fort de l'euphorie boursière est concentrée sur l'année 1999 et les premiers mois de 2000, jusqu'au krach en mars.

L'indice du Nasdaq passe d'un peu plus de 2 193 points fin 1998 à 5 049 points le 10 mars 2000. L'indice du CAC 40, qui inclut dans sa composition les valeurs boursières de sociétés françaises des NTIC (Alcatel, France Telecom et Vivendi Universal), suit une évolution similaire. Le nombre d'opérations boursières est très élevé : sur les places boursières d'Amsterdam, Bruxelles et Paris (qui forment Euronext depuis septembre 2000), on recense 70 introductions en bourse en 2000 contre 45 l'année précédente, 38 en 2005 et 50 en 2010<sup>68</sup>. Toutes plateformes boursières confondues, 300 introductions en bourse sont dénombrées pour le seul secteur technologique (contre 30 en 2013, année la plus dynamique du secteur technologique depuis la bulle Internet, avec les entrées en bourse de LinkedIn en 2011, de Facebook en 2012 et de Twitter en 2013).

Ces opérations s'accompagnent de campagnes publicitaires parfois fastueuses. Les agences de communication spécialisées dans la communication institutionnelle des sociétés cotées au CAC 40 ont des résultats économiques exceptionnelles. L'agence Publicis et l'agence Euro-RSCG annoncent en 1998 une augmentation respective de 50 % et 78 % de leur marge brute par rapport à 1997<sup>69</sup>. Le marché de la communication financière attire aussi des agences néophytes. L'agence de communication Zap ! entreprend en 1998 de créer un département uniquement dédié aux introductions en Bourse. Sollicitée par l'entreprise Audika – qui commercialise des appareils auditifs - pour une campagne en vue de son introduction en Bourse, l'agence organise une série de petits-déjeuners avec la presse financière, et diffuse dans les médias grand public une enquête réalisée par sondage,

---

<sup>68</sup>Recension effectuée d'après l'historique du site [abcbourse.com](http://abcbourse.com).

<sup>69</sup> L'augmentation de la marge brute de Publicis est en partie due au rachat en 1996 de l'agence Saget Corporate, spécialisée dans les relations presse financière et largement bénéficiaire.

« France, tes seniors font la sourde oreille ». Le point d'orgue de la campagne financière est un événement organisé au pavillon Gabriel, proche des Champs-Élysées, auquel sont conviés plusieurs centaines de journalistes et d'analystes financiers<sup>70</sup>. Le jour du lancement, le volume d'actions Audika demandées est 78 fois supérieur à l'offre.

Ce contexte de profusion publicitaire incite de nouveau la presse à s'investir dans l'information financière. L'épisode du conflit BNP-Société générale-Paribas et l'euphorie boursière concernant les valeurs technologiques sont économiquement très profitables à la presse financière, comme s'en souvient un ancien journaliste de *La Vie financière* (ex *La Vie française*, alors propriété du groupe *L'Expansion*) :

**« Un journal qui était une vache à lait »  
(François, entretien #37)**

*« À coup d'OPA, contre-OPA, contre-contre-OPA, on achète des pages de pub entières, on ne négocie pas les tarifs. La Vie financière, c'était une espèce de vache à lait, derrière il y a le... toute la crise financière avec toutes les intros en Bourse en 2000, et t'avais des trucs délirants t'avais des pubs de six [colonnes] dans la Vie Financière. C'est quoi le... c'est quoi l'article enfin... Tout le monde faisait de la pub. Donc je suis arrivé dans un journal qui était une vache à lait, vache à lait du groupe L'Expansion au moment où L'Expansion était vraiment un journal... qui perdait de l'argent enfin, voilà »*

La hausse des recettes publicitaires des titres de la presse boursière est en effet spectaculaire. En 1999, elle est de 60 % pour *Le Revenu* et *Le Journal des finances*, 50 % pour *Investir*, 47 % pour *La Vie financière* et 34 % pour *Mieux Vivre Votre Argent*<sup>71</sup>. Ces titres boursiers tirent un profit supplémentaire de l'arrivée sur l'Internet des courtiers, intermédiaires financiers chargés de réaliser les transactions entre acheteurs et vendeurs de titres financiers, qui investissent dans la presse financière, dont les lecteurs sont des clients potentiels. La diffusion sur l'Internet des cotations et des conseils boursiers attire une population plus jeune sur les marchés financiers et augmente la diffusion des titres de la presse financière.

---

<sup>70</sup> « Zap ! découvre la bourse », *Stratégies*, le 19 juin 1998,

URL : <http://www.strategies.fr/actualites/agences/r2880W/zap-decouvre-la-bourse.html>, consulté le 8 août 2019.

<sup>71</sup> « La presse boursière euphorique », *Stratégies*, 10 mars 2000,

URL : <http://www.strategies.fr/actualites/medias/r11015W/la-presse-boursiere-euphorique.html>, consulté le 8 août 2019



L'ensemble de la presse écrite bénéficie du dynamisme du marché publicitaire. Des magazines économiques comme *Capital*, *L'Essentiel*, *L'Entreprise* ou *Le Nouvel Économiste* doivent l'augmentation de leurs recettes à celle de la pagination publicitaire plus qu'à la hausse de leur diffusion. Pour la PQN, l'augmentation de la publicité en volume est estimée à 17 %. *Le Monde* et *Le Figaro* affichent tous deux une augmentation de leurs recettes publicitaires des résultats d'exercice à hauteur de 10 % du chiffre d'affaires malgré une hausse modeste de leur diffusion, et un peu en-dessous des 15 % des *Échos*<sup>72</sup>.

De nombreux titres de presse profitent de cette conjoncture économique favorable pour investir sur le développement d'éditions Internet. Le site du *Revenu* est en ligne en janvier 1999, *La Vie française* ouvre son site web en mars, où les internautes peuvent accéder à des conseils en placement et gérer leur portefeuille en ligne. *Investir Publications* (qui édite *Investir hebdo* et le mensuel *Investir* magazine) suit en novembre 1999. Ces titres visent l'actionnariat individuel, encouragé par des campagnes de presse conduites par Paris Bourse et des grandes entreprises françaises à partir de septembre 1999. Le nombre d'actionnaires individuels actifs sur Internet est estimé à 920 000 en 2000<sup>73</sup>. La presse économique et généraliste est également incitée à réserver des contenus éditoriaux à l'information boursière. Cette conjoncture attire un grand nombre de journalistes dans le monde de l'information financière<sup>74</sup>. En 2000, *Les Échos* recrute 155 salariés, soit une augmentation de 25 % des effectifs du journal. 20 sont affectés à l'édition Internet naissante, et notamment au site consacré aux finances personnelles, *mesfinances.fr*<sup>75</sup>. L'ensemble de la presse s'installe sur le web, où les recettes publicitaires promettent d'être juteuses. L'activité des mesures d'audience en ligne se développe avec l'implantation de l'américain Media Metrix, qui s'associe notamment à l'institut Ipsos. En février 1999, Médiamétrie annonce le lancement de Cybermétrie, un outil de mesure collective permanente de l'audience des sites web.

---

<sup>72</sup> « Le Monde tire un bilan satisfaisant de son exercice 2000 », *Stratégies*, le 31 janvier 2001, URL : <http://www.strategies.fr/actualites/medias/r62947W/le-monde-tire-un-bilan-satisfaisant-de-son-exercice-2000.html>. Pour les chiffres du *Figaro*, voir (Eveno, 2003, p. 171).

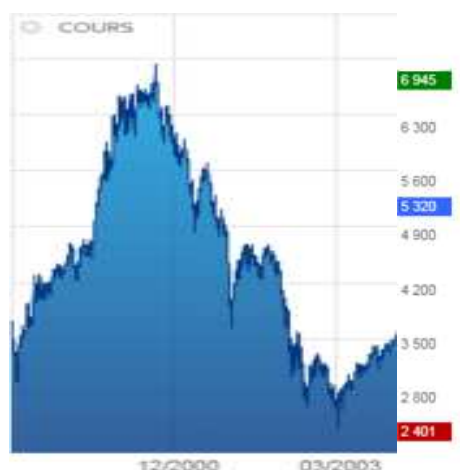
<sup>73</sup> « L'émergence de l'actionnaire internaute », *Stratégies*, le 6 octobre 2000, URL : <http://www.strategies.fr/etudes-tendances/dossiers/r14966W/l-emergence-de-l-actionnaire-internaute.html>, consulté le 10 août 2019.

<sup>74</sup> J'objectiverai et je décrirai plus en détails cet effet d'attraction dans le chapitre 2.

<sup>75</sup> « Les Échos font un bon résultat », *Stratégies*, le 9 mars 2001, URL : <http://www.strategies.fr/actualites/medias/r17989W/les-echos-font-un-bon-resultat.html>, consulté le 9 août 2019.

Las, cette conjoncture exceptionnelle finit par se retourner lorsque, le 13 mars 2000, l'indice Nasdaq plonge brutalement. En septembre 2000, le CAC 40 atteint le plus haut niveau de son histoire, encore jamais retrouvé, avant de s'effondrer (voir graphique 1.2).

Graphique 1.2 : variation du cours du CAC 40 de septembre 1998 à mars 2003



Source : boursorama.com

Le krach boursier affecte l'économie de la presse par le même canal que la période d'euphorie. Le volume de publicité financière dans la presse baisse continûment jusqu'en 2004. La presse économique et financière se trouve d'autant plus en difficulté que la communication financière pèse fortement dans ses recettes publicitaires<sup>76</sup>. Les hebdomadaires boursiers subissent aussi la crise boursière côté diffusion : celle d'*Investir* passe de 170 000 à un peu plus de 100 000 en moins de deux ans<sup>77</sup>. Sur la seule année 2001, *La Vie financière* perd 1/5<sup>e</sup> de sa diffusion, et *Le Revenu hebdo* 1/10<sup>e</sup>.

Le retournement de conjoncture marque un coup d'arrêt aux initiatives de création de nouveaux médias boursiers. Le 10 octobre, la chaîne thématique boursière *Initiés TV*, qui diffuse quotidiennement 2h30 de programmes pédagogiques destinés aux investisseurs individuels, annonce la suspension de son antenne. La chaîne, composée d'une vingtaine de journalistes, avait été lancée à peine un an plus tôt par Fabrice Monod, un ancien journaliste de *L'Agefi*. Même sort en janvier 2001 pour le site d'informations financières *Le Journal de la Bourse*. Fondé en décembre 1999 par le journaliste économique Guillaume

<sup>76</sup> La publicité financière représente par exemple 60 % des recettes publicitaires à *La Tribune* et 40 % aux *Échos*, contre 10 % au *Monde*.

<sup>77</sup> « Investir spéculé sur un regain de confiance », *Stratégies*, le 6 novembre 2003.

URL : <http://www.strategies.fr/actualites/medias/r30878W/investir-specule-sur-un-regain-de-confiance.html>, consulté le 9 août 2019.

Dubois, le site était associé à un courtier en ligne pour diffuser les cotations boursières augmentées de quelques articles d'actualité, et financé par la publicité. L'hebdomadaire *La Bourse pour tous*, lancé en septembre 2000 par Alain Ayache, éditeur de divers magazines de vie pratique, est arrêté en août 2003. Par ailleurs, la PQN ralentit ses investissements visant à développer ses sites d'information et intégrer l'information financière à son contenu éditorial. En 2001, TF1 abandonne son projet de chaîne financière, *LCfi*, à laquelle *Les Échos* devait être éditorialement associé. Le quotidien économique, dont le volume de publicité financière se réduit de 39 % en 2002 puis de 26 % en 2003, affiche en 2003 un résultat net deux fois moins élevé que l'année précédente.

Les principaux titres de la presse boursière et patrimoniale, quoique durement affectés, résistent. Cela tient notamment au fait que le nombre d'actionnaires individuels continue à croître après le krach. Entre 2003 et 2005, l'ouverture du capital de grandes entreprises publiques comme EDF, GDF et ADP attire les petits épargnants, dont 5 millions acquièrent les titres de la première citée. Pendant ces années-là et jusqu'en 2007, le nombre d'actionnaires individuels culmine autour de 7 millions (voir graphique 1.3, plus bas).

Par ailleurs, la presse s'organise pour stabiliser les recettes issues de la publicité financière. En 2003, le titre de presse financière professionnelle *L'Agefi* et *Le Monde* s'associent pour lancer une régie publicitaire destinée à capter de la publicité financière<sup>78</sup>. De même, *La Tribune*, *Le Monde* et *Investir* s'allient pour une offre de communication financière destinée aux entreprises. Les directeurs artistiques et les journalistes financiers des trois journaux participent dans ce cadre à l'élaboration de contenus de communication financière pour les entreprises<sup>79</sup>. L'information financière est toujours perçue comme une source importante de revenu et ne paye pas toujours le prix éditorial de la contraction des résultats économiques des journaux. *Les Échos*, qui avait acquis 10 lettres spécialisées et créé deux autres, choisit par exemple de se recentrer sur l'information économique et financière. Progressivement, le groupe cède ou cesse de publier la majeure partie de ses lettres sectorielles, destinées à un public de professionnels dans divers secteurs (santé,

---

<sup>78</sup> « L'Agefi s'allie au Monde », *Stratégies*, 27 juin 2003, URL : « <http://www.strategies.fr/actualites/medias/r29616W/l-agefi-s-allie-au-monde.html> », consulté le 10 août 2019.

<sup>79</sup> « Le Monde, La Tribune et Investir Hebdo créé une offre de communication financière », *Stratégies*, le 2 février 2006, URL : <http://www.strategies.fr/actualites/medias/r87782W/le-monde-la-tribune-et-investir-hebdo-cree-une-offre-de-communication-financiere.html>, consulté le 10 août 2019.

agriculture...), mais conserve *Capital Finance*, publication acquise en 2001, spécialisée dans le secteur du capital-investissement et des fusions-acquisitions.

### III.2. Déconfiture de l'information boursière, l'avenir à l'information technique et professionnelle ?

Le krach boursier de l'automne 2008, consécutif à la crise des *subprimes* aux États-Unis, a des conséquences économiques autrement plus dévastatrices pour la presse que n'en avait eu l'éclatement de la bulle Internet. Le schéma varie peu : les opérations boursières génératrices de publicité financière (introduction en Bourse et OPA) ne sont plus à l'ordre du jour et les départements de communication des entreprises frappées par la crise sont les premiers à se serrer la ceinture. Le marché publicitaire en général, celui de la publicité financière en particulier, se contractent. En 2009, le volume de publicité financière dans la presse diminue de 27 %. Cela se traduit par des pertes en recettes qui vont de 15 à 25 % selon les journaux<sup>80</sup>. Des titres jusqu'ici rentables deviennent durablement déficitaires.

Le choc conjoncturel est d'autant plus raide qu'il prend la foulée d'une fragilisation structurelle des modèles économiques de la presse écrite. Le développement d'Internet attire à la fois les annonceurs et les lecteurs, les premiers y trouvant une audience abondante, quoique plus difficile à qualifier, les seconds une information gratuite. La publicité financière est siphonnée par les sites Internet, où elle augmente en volume de 12 % en 2009 mais où les tarifs sont beaucoup moins élevés, alors qu'elle s'effondre sur le papier<sup>81</sup>.

Par ailleurs, l'évolution du cadre réglementaire de la diffusion de l'information financière qui s'impose aux émetteurs et aux investisseurs professionnels conduit à faire baisser structurellement le volume de publicité financière dans les journaux. La directive européenne « Transparence », transposée en droit français en 2007, oblige les sociétés cotées à publier leur compte de résultat sur support électronique<sup>82</sup>. Des plateformes spécialisées dans la diffusion de communiqués de presse, comme *Business NewsWire* ou *PR Newswire*, s'emparent de ce marché en proposant la diffusion de communiqués

---

<sup>80</sup> La presse écrite pèse alors pour 90 % de la publicité financière, contre 6 % pour la radio et 4 % pour les sites Internet.

<sup>81</sup> « La publicité financière attend le rebond », *Stratégies* n°1573, le 21 janvier 2010.

<sup>82</sup> Voir directive 2007/14/CE.

financiers moyennant un abonnement de 3 000 à 4 000 euros par an, soit un tarif bien moins élevé que les dizaines de milliers d'euros qu'engloutissent généralement les campagnes publicitaires facturées par les journaux<sup>83</sup>. Les sociétés cotées ont d'autant plus intérêt à se contenter de ce mode de diffusion que le nombre de petits actionnaires ne cesse de diminuer (voir infra). La publication par voie de presse ne se fait plus qu'à titre complémentaire, sous la forme de communiqués de presse minimalistes invitant à retrouver les documents financiers sur le site Internet des sociétés cotées. À cela s'ajoute une autre directive européenne introduite en 2010<sup>84</sup> qui, ayant constaté que certaines obligations représentaient une « *charge excessive pour les sociétés* », assouplit la réglementation. Un certain nombre d'investisseurs y échappent désormais, par le jeu du relèvement des seuils à partir desquels ladite réglementation s'applique.

L'objectif institutionnel de transparence de l'information pousse à l'harmonisation réglementaire des documents à publier ; la juridiction de l'intermédiation boursière qui lie les petits épargnants aux marchés financiers est désormais structurée par ce problème d'harmonisation. Or, cette tâche échappe complètement à la presse. Elle est prise en charge par des éditeurs spécialisés<sup>85</sup>. Une entreprise de communication institutionnelle nommée Labrador a réorienté toute son activité sur le marché de l'information réglementée. En septembre 2009, elle lance le premier site d'archivage de l'information réglementée<sup>86</sup> et propose ses services aux sociétés cotées pour mettre en forme cette information et la traduire dans plusieurs langues européennes.

Un second paramètre fait de la crise financière de 2008-2009 un tournant structurel du monde de l'information boursière. Il s'agit de la chute durable du nombre d'actionnaires individuels. Celui-ci, qui avait continué d'augmenter après 2001 jusqu'à un maximum d'environ 7,2 millions, s'effondre à partir de 2009 (voir graphique 1.3). Fin 2016, le nombre d'actionnaires individuels n'est plus que de 3 millions<sup>87</sup>. Le taux d'épargne des ménages français est toujours élevé, mais la détention des actions cotées par les ménages français est de plus en plus intermédiée par des sociétés de gestion d'actifs, en particulier

---

<sup>83</sup> Sandrine Bajos et Sandrine Cassini, « La fin d'un quotidien national, symptôme d'une presse malade », *La Tribune*, 30 janvier 2012.

<sup>84</sup> Il s'agit de la directive 2010/73/UE, qui reprend les dispositions prévues dans la directive 2004/25/CE .

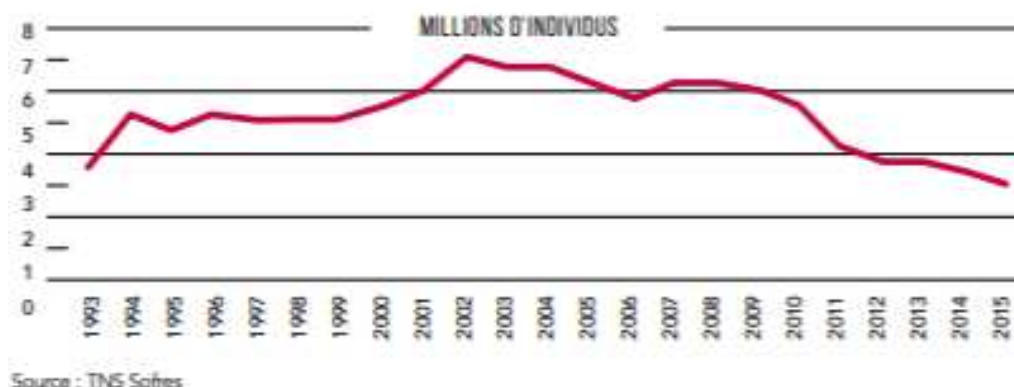
<sup>85</sup> En France, la mission de stocker l'information réglementée des sociétés cotées a été confiée en 2007 au site info-financiere.fr, éditée par la *Direction de l'information légale et administrative*.

<sup>86</sup> Depuis la directive européenne « Transparence », introduite en janvier 2007, l'archivage de l'information réglementaire est obligatoire pendant cinq ans.

<sup>87</sup> Il est depuis reparti à la hausse, et les dernières estimations le portent à un peu plus de 4 millions.

via des placements sans risque comme des contrats en assurance-vie et via l'essor – timide de l'actionnariat salarié. En 2010, la détention d'actions individuelles pèse deux fois moins dans les placements financiers des ménages qu'en 2000 (voir annexe 1.2)<sup>88</sup>. Échaudés par les crises boursières, les épargnants français ne disposent pas, en outre, d'institutions capables de les inciter à s'engager en Bourse. Certes, un espace social de l'éducation financière se développe en France dans les années 2000<sup>89</sup>. Toutefois, contrairement à d'autres pays à l'économie fortement financiarisée, cet espace est très structuré par le problème du surendettement des classes sociales défavorisées plutôt que par celui de l'inculture financière des classes moyennes en capacité d'épargne, et dominé par les associations caritatives plutôt que par les institutions financières (Lazarus, 2014).

*Graphique 1.3. Évolution du nombre d'actionnaires individuels en France depuis 1993*



Graphique issu de « Actionnariat en France. Agissons d'urgence pour la croissance », livre blanc de l'Association nationale des sociétés par action, Octobre 2016, p. 18.

Logiquement, la presse d'information boursière est durement affectée. Certes, la crise financière engendre une demande d'actualité qui profite sur un temps très court aux titres boursiers : sur le mois d'octobre 2008, au cours duquel les cours s'effondrent, la diffusion est en hausse de 20 à 25 % pour *Investir*, de 30 % pour *La Vie financière*. Mais ces hausses sont très loin de pouvoir compenser le désengagement des annonceurs. En outre, la presse boursière est rattrapée par la désaffection des petits épargnants qui fuient la Bourse. Sur l'année 2009, *Le Revenu Bourse*, *Investir Magazine* et *Le Revenu placements* subissent une

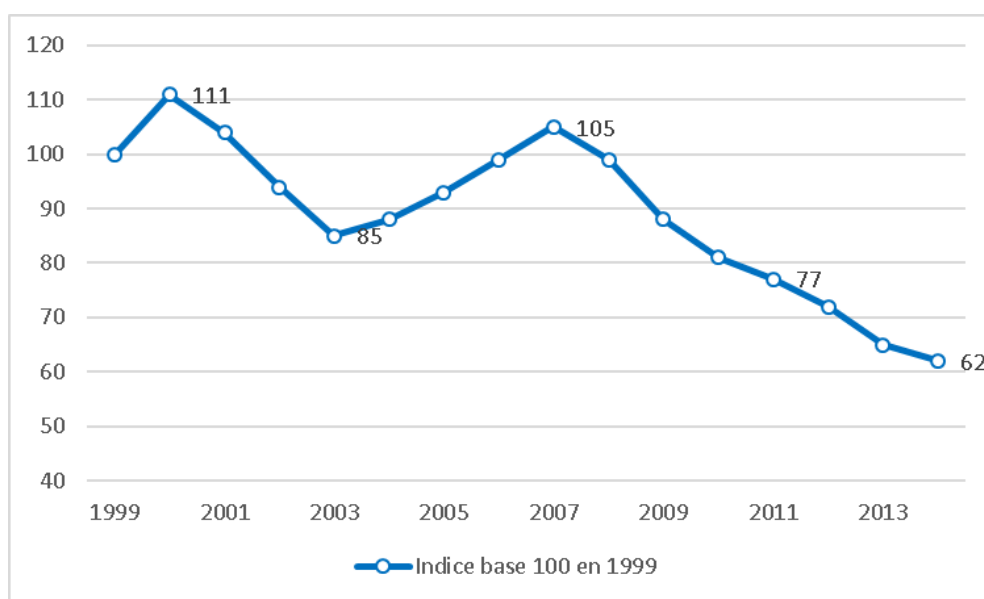
<sup>88</sup> Source : banque de France, reprise par Christophe Tricaud, « Le déclin de l'actionnariat individuel n'est pas inexorable », *Fédération des Investisseurs Individuels et des Clubs d'Investissement (F2ic)*.

<sup>89</sup> L'Institut pour l'éducation financière du public (IEFP), qui édite le site Internet « la finance pour tous », a été créé en 2006 et dépend de l'AMF, de la Banque de France, du ministère de l'Économie et des Finances et de celui de l'Éducation nationale. Comme le montre Jeanne Lazarus, cet institut a une action très marginale, faute de partenariat avec les services sociaux et les associations caritatives.

baisse de diffusion supérieure à 30 %. Jusqu'ici rentables, *Investir* enregistre cette même année une perte de 3,7 millions d'euros et *Le Journal des finances* une perte de 1,6 million d'euros. *La Vie financière* dépose le bilan et cesse de paraître le 7 novembre 2008. Son actionnaire principal, Prado Finance, ne peut absorber les pertes de 3,7 millions d'euros subies en 2007-2008.

La juridiction de l'intermédiation boursière auprès des petits épargnants s'étant rétractée (voir supra) et contrairement à ce qu'il s'était passé après le krach de 2001, la diffusion de la presse économique et financière (qui comprend les titres boursiers) chute continûment (voir graphique 1.4). La fusion en 2012 de *L'hebdomadaire Investir* et du *Journal des finances* limite la baisse de diffusion de l'hebdomadaire, sans l'enrayer (-4 %). La baisse de diffusion du mensuel *Mieux vivre votre argent* est spectaculaire : elle a été divisée par deux entre 2012 et 2018, et par dix entre 2008 et 2018 (voir annexe 1.3).

*Graphique 1.4. Évolution annuelle de la diffusion de la presse économique et financière.*



*Note : les chiffres estimés à partir des calculs effectués dans les observatoires de l'ACPM sur un périmètre de 24 à 28 titres dont Investir, Le Journal des Finances, Mieux Vivre Votre Argent, Intérêts Pivés, Le Revenu Hebdo Bourse, Le Revenu Mensuel Placements, Trends, ainsi que des titres de presse économique (Capital, Challenges, L'Expansion, Alternatives Économiques...).*

Puisque la Bourse a mauvaise presse auprès des ménages épargnants, la thématique des placements financiers est désormais essentiellement une affaire de professionnels. Le

secteur de la gestion d'actifs pour compte de tiers<sup>90</sup> est en forte croissance depuis le début des années 2000 (Bollon et Pardo, 2005). En 2011, la gestion pour compte de tiers concerne 1 339 milliards d'euros d'actifs en France, soit le quatrième volume le plus important au monde (Benchemam, 2012). L'information professionnelle concernant le secteur de la gestion d'actifs prend une place croissante dans les pages des journaux tandis que l'information boursière est en grande partie délocalisée sur des portails d'information accessibles gratuitement sur Internet (*Yahoo finances*, *Msn finances*, etc).

La presse financière technique et professionnelle consacrée à la gestion d'actifs se compose de titres présents depuis les premiers développements de ce métier dans les années 1990 et de publications plus récemment créées à la faveur de la croissance du secteur. Deux éditeurs spécialisés, Edicom (fondé en 1969) et Les Éditions de Verneuil (fondé en 1986), comptent chacun une publication installée de longue date (respectivement, *Investissement conseils* depuis 1992 et *Gestion de fortune* depuis 1991). Ce paysage s'est enrichi ces quinze dernières années avec le lancement en 2006 du mensuel *Funds magazine* par le groupe d'information financière professionnelle Option Finance et du trimestriel *Profession CGP* par Edicom en 2009. Le journal d'information financière professionnelle *L'Agefi* a racheté en 2005 *newsmanager.com*, un site d'information financière entièrement consacré à la gestion d'actifs, puis en 2018 Indivest, un groupe de presse créé en 2011 dédié aux investisseurs institutionnels. À ces titres, il faut ajouter d'autres publications plus confidentielles, comme *pierrepapier.fr*, fondée en 2016, dont la couverture de la gestion d'actifs est resserrée sur l'immobilier et qui emploie au moins sept personnes, dont deux journalistes<sup>91</sup>.

D'autres niches d'information professionnelle se sont également stabilisées à la faveur du développement d'autres secteurs financiers. Le capital-investissement<sup>92</sup>, en très forte croissance au cours des années 2000 (Foureaux, 2018), dispose ainsi de publications spécialisées comme *Capital Finance* (créée en 1989 et propriété des *Échos* depuis 2001) et

---

<sup>90</sup> La gestion d'actifs pour compte de tiers désigne l'activité de placement par un fonds d'investissement de la richesse qui lui a été confiée par un tiers (c'est-à-dire essentiellement l'épargne des ménages), par opposition à la gestion d'actifs pour compte propre, qui correspond à l'activité de placement des capitaux financiers des banques par leurs propres départements d'investissement de marché.

<sup>91</sup> Voir <https://www.pierrepapier.fr/qui-sommes-nous/>, consulté le 20 août 2019.

<sup>92</sup> Ce secteur regroupe les entreprises spécialisées dans le financement des sociétés non cotées. Fabien Foureaux recense 347 fonds d'investissement actifs en France entre 2000 et 2010 (contre 21 dans les années 1980). Il s'agit d'une estimation basse, puisque l'auteur ne s'intéresse qu'aux fonds qui recourent à la technique du *Leverage Buy-Out*, qui consiste à financer avec un très haut niveau d'endettement l'acquisition d'une entreprise.



le mensuel *Private Equity Magazine* (créé en 2004). Une autre niche bien plus récemment constituée est celle des « *fintechs* ». Contraction de « finance » et de « technologies », le secteur recouvre l'ensemble des innovations technologiques qui touchent l'organisation des entreprises du secteur financier ou les services proposés par ce secteur (les cryptomonnaies, les plateformes de financement participatif, les systèmes de paiement numérique...) <sup>93</sup>. La presse professionnelle intègre les *fintechs* parmi ses rubriques thématiques, à l'instar du *Journal du Net* en 2013. L'éditeur d'information professionnelle Frontline Media a lancé en 2017 un service d'information professionnelle, *mind Fintech* dédié au secteur des *fintechs*.

Mise bout à bout, cette presse d'information technique, dont le modèle économique est moins tributaire des vicissitudes de la publicité financière <sup>94</sup>, compose une part substantielle des opportunités d'emplois journalistiques dans le monde de l'information financière. 25 publications d'information financière technique et professionnelle peuvent être identifiées parmi celles représentées par la Fédération Nationale de la Presse d'Information Spécialisée (FNPS) <sup>95</sup>.

La crise financière de 2008-2009 marque aussi un tournant dans la manière dont la presse nationale d'information économique et générale s'insère dans le monde de l'information financière. Le cas des *Échos* est emblématique du caractère à la fois conjoncturel et structurel de la crise économique de la presse, et des conséquences de celle-ci. Après des années de rentabilité, le groupe de presse est déficitaire chaque année depuis 2008, à l'exception de 2014 (voir graphique 1.5). Le groupe enregistre une perte spectaculaire de 14 millions d'euros en 2009 (dont 4 millions au titre de la clause de cession après le rachat du groupe en 2007 par LVMH). Comme cela apparaît clairement sur le graphique 1.5, les difficultés financières ne viennent pas de la diffusion <sup>96</sup>. Les ventes

---

<sup>93</sup> Une des entreprises emblématiques de la « FinTech » est l'éditeur du système de cagnotte en ligne Leetchi, fondée en 2009 par Céline Lazorthes.

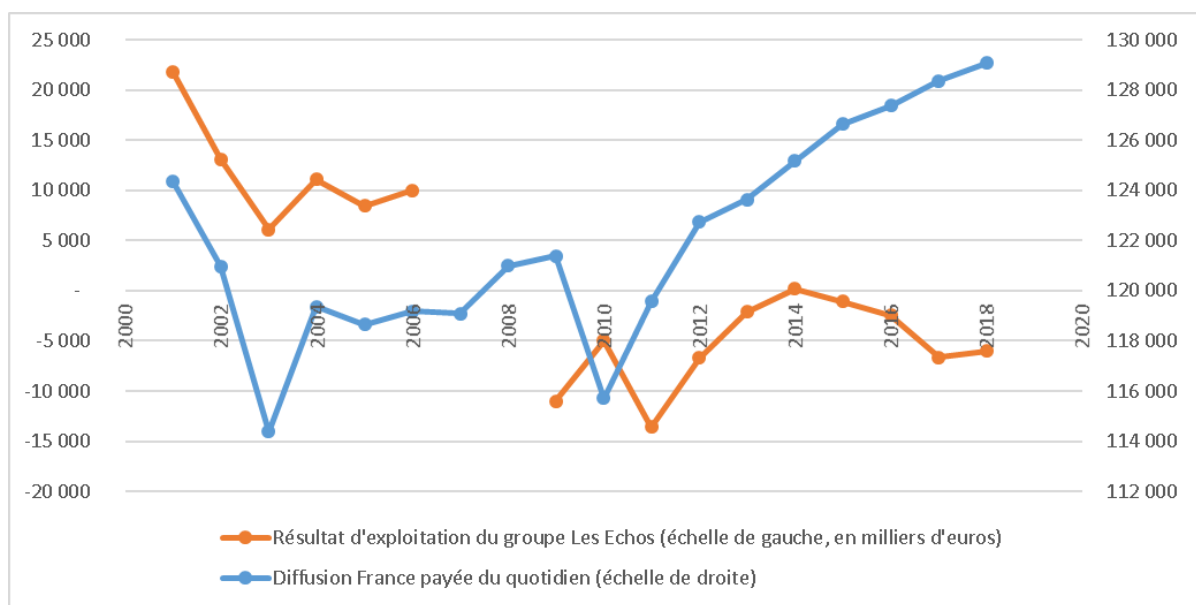
<sup>94</sup> L'essentiel des recettes de la presse spécialisée et professionnelle vient des abonnements. Selon le chiffre donné par la syndicaliste Anne de Haro, ils représentent 95 % de ces recettes (pour la presse professionnelle dans son ensemble ; les statistiques existent à un niveau trop agrégé pour qu'il soit possible d'isoler celles concernant la presse financière). Voir « la presse spécialisée professionnelle », vidéo d'un Jeudi d'Acrimed, 15 mars 2013. URL : <https://www.acrimed.org/La-presse-specialisee-professionnelle-video-d-un-Jeudi-d-Acrimed>. L'Agefi, dont le chiffre d'affaires provenait à 90 % des recettes en publicité financière en 2005, s'est fortement recentré sur la vente d'abonnements et les activités d'organisation de salons et de séminaires professionnels. Par ailleurs, la segmentation de la presse professionnelle par secteur d'activité limite la concurrence sur le marché de la publicité.

<sup>95</sup> Ces publications sont listées sur le site <http://www.fnps.fr/>.

<sup>96</sup> Le coefficient de corrélation de Pearson entre le niveau de diffusion et les recettes économiques entre 2001 et 2018 est même négatif, à -0,32.

bondissent même à la faveur de la crise financière : + 38,5 % en octobre 2008, avant une régression vers la moyenne en 2010. Par la suite, la diffusion payée croît continûment jusqu'aux alentours de 130 000 exemplaires par numéro. Les difficultés économiques s'expliquent par la disparition de la manne financière qu'apportait la publicité financière (le tiers du chiffre d'affaires), mais aussi celle des annonces d'offres d'emploi, délocalisées sur Internet<sup>97</sup>. En 2012, *Les Échos* estime avoir perdu 70 % de recettes de publicité financière en six ans et annonce une nouvelle perte de 6,7 millions d'euros.

*Graphique 1.5. Diffusion et résultat net d'exploitation des Échos depuis 2001*



Sources : Le Monde, Stratégies, La Correspondance de la presse, la Lettre A, Presse News.  
NB : Les chiffres du résultat d'exploitation sont manquants pour 2007 et 2008.

À *La Tribune*, le chiffre d'affaires issu de la publicité financière est divisé par deux sur la seule année 2009, et est passé de 20 millions d'euros en 2007 à 5 ou 6 millions en 2011. Les pertes sont de 17 millions en 2007, 15 millions en 2008, 14 en 2009, 9 en 2010 et 5,5 en 2011. Contrairement aux *Échos*, *La Tribune* ne dispose pas d'un groupe de presse susceptible de compenser ses pertes et le quotidien cesse de paraître en janvier 2012 (voir encadré 1.2).

<sup>97</sup> Le site de recrutement destiné aux cadres cadreemploi.fr était associé depuis le début des années 2000 au site lesechos.fr, avant d'être racheté en 2010 par le groupe *Le Figaro* et intégré dans sa filiale *Figaro Classifieds* qui comprend des services de recherche d'emplois de cadre comme Keljob ou Viadeo. Au rang des causes des années consécutives de pertes financières des *Échos* comptent également les investissements réalisés pour le développement de ses éditions numériques. En revanche, d'après *La Lettre A*, les divers rachats de titres de presse comme *Le Parisien* et *Aujourd'hui en France* en 2015 n'ont pas été assumés par le groupe *Les Échos* mais par UFIPAR, une holding de LVMH. « Les Échos-Le Parisien : LVMH s'attaque au redressement financier de son pôle médias », *La lettre A*, 19 septembre 2018.

La structure d'opportunités qui avait émergé à la faveur de l'euphorie de la bulle Internet s'est effondrée. Les possibilités d'emplois de journalistes dans le monde de l'information financière se tarissent sous l'effet d'une crise généralisée de l'emploi journalistique d'une part et de la réorientation des stratégies économiques de la presse économique et généraliste d'autre part. Dès 2008, le groupe L'Express-Roularta (*L'Express*, *L'Expansion*, *Mieux Vivre votre argent...*) annonce un plan de départs volontaires qui implique, selon l'estimation des syndicats, la suppression d'une cinquantaine de postes. La même année, 60 journalistes se déclarent candidats au départ au *Monde* et 45 font de même au *Figaro*. En comptant les journalistes qui ont quitté *Les Échos* et *La Tribune* dans le cadre de la clause de cession ouverte à l'occasion du rachat des deux quotidiens en 2007, plus de 150 journalistes encartés de quatre titres de PQN quittent leur emploi en quelques mois. Le recul de l'offre d'emplois journalistiques se poursuit les années suivantes. En 2011, après une perte de 7 millions d'euros, *Les Échos* annonce un plan de départs volontaires pour réduire ses effectifs de 8 à 10 %, qui concerne une quinzaine de journalistes. Début 2012, 115 des 165 salariés de *La Tribune* (dont une centaine de journalistes) sont licenciés, après la cessation de parution du quotidien<sup>98</sup>.

---

<sup>98</sup> *La Tribune* est reprise par France Économie Régions et Hi-Media et ne paraît plus que sur internet et sous forme hebdomadaire en publication papier.

*Encadré 1.2. La finance dans les stratégies économiques et éditoriales de La Tribune.*

En 1985, Bruno Bertez, un ancien agent de change reconverti en patron de presse, propriétaire de *L'Agefi* et de *La Vie française* (ex-*La Vie financière*), mandate Jean-Michel Quatrepoint pour créer un quotidien économique capable de concurrencer *Les Échos*. Ce dernier débauche six journalistes du *Monde* et sept des *Échos*, et *La Tribune* est lancé en 1985, avec comme projet éditorial de traiter de l'actualité économique et financière en l'adressant au plus grand nombre, par opposition à la ligne des *Échos* ciblée sur les cadres à haut pouvoir d'achat. Philippe Labarde, ancien journaliste économique et financier du *Monde*, auteur avec Bernard Maris à la fin des années 1990 de plusieurs pamphlets contre les élites des mondes universitaire, politique et économique acquises au développement de la finance de marché, incarne cette ambition éditoriale. Dans le même temps, *La Tribune* fait figure de pionnière dans la couverture de l'actualité boursière. Deux ans plus tard, les affaires de Bruno Bertez vont mal, il cède ses trois titres en 1987 au groupe *L'Expansion*, présidé par Jean-Louis Servan-Schreiber. Ce dernier, précédemment contraint de céder *Les Échos* à la suite d'une mésentente dans la famille Servan-Schreiber, espère renouer avec son ambition de développer un quotidien économique équivalent des grandes références anglo-saxonnes que sont le *Financial Times* et le *Wall Street Journal*.

Cinq ans plus tard, *La Tribune* devient le descendant indirect d'une très ancienne publication boursière, *Le Cours de la Bourse et de la Banque*. Celle-ci paraît pour la première fois en 1824 sous la forme d'une simple feuille recto-verso farcie de chiffres boursiers, sans commentaire aucun. Elle s'étoffe au fil des ans, intègre des analyses sectorielles, et dure jusqu'en 1992 sous le nom de *La Cote Desfossés*, quotidien boursier très rentable, vendu exclusivement par abonnement et sans publicité commerciale. Cette année-là, Georges Ghosn, son propriétaire, rachète *La Tribune*. Le groupe *L'Expansion* n'est pas parvenu à réduire ses dettes et Jean-Louis Servan-Schreiber doit se résoudre à vendre *La Tribune* après de lourds investissements, notamment pour passer à la quadrichromie. *La Cote Desfossés* est alors intégrée au quotidien sous la forme d'un cahier marché. Le groupe *Desfossés* possède également une filiale, *Victoire Télématique*, dont le réseau de télécommunication sert aux premières diffusions en temps réel des cours de Bourse et dont l'activité représente la moitié des bénéfices de *La Cote*.

La fusion de *La Tribune* et de *La Cote Desfossés* est profitable : la diffusion payée de *La Tribune Desfossés* dépasse 70 000 exemplaires en 1994, presque deux fois plus que celle de *La Tribune* en 1991. La concurrence pour la diffusion de l'information boursière s'est toutefois accrue. *Les Échos*, réputé être le journal des patrons de l'industrie, se tourne vers l'information financière sous l'impulsion de son nouveau propriétaire, le groupe britannique Pearson (qui détient notamment le *Financial Times*). Le quotidien intègre en 1989 une cote boursière complète après avoir débauché le chef du service « marchés » de *La Tribune*. En 1990, le quotidien *L'Agefi* projette également d'intégrer une cote

boursière complète pour attirer de la publicité financière et des abonnements bancaires, ce qui lui vaudra d'être racheté par Georges Ghosn, inquiet de cette initiative.

En outre, la holding qui édite le journal, *Desfossés International*, est mise en difficulté par la récession de 1992-1993 et ne peut plus soutenir financièrement l'activité du journal, déficitaire en 1993 du fait de la contraction du marché publicitaire. *Desfossés International* est mis en vente et acheté par le groupe de luxe LVMH, qui cherche alors à se constituer un groupe de presse. Celui-ci est rebaptisé « DI Group » en 2000. Au cours des années qui suivent, *La Tribune* accroît encore sa couverture de la Bourse en créant en 1996 un « cahier saumon », soit une quinzaine de pages exclusivement consacrées aux marchés financiers et en ajoutant un supplément « Placements » de douze pages dans le quotidien du vendredi. Ce supplément suffit à augmenter les ventes de 10 % le vendredi. Un tel succès encourage la direction à le remplacer en 2000 par un supplément plus important d'une vingtaine de pages, *La Tribune placements et art de vivre*, gratuit et dont le premier numéro contient huit pages de publicité (sur 24). Sur ce coup, le journal coiffe au poteau *Les Échos*, qui annonce pour le mois de mai la parution d'un supplément consacré aux placements et à « l'art de vivre ». Dans le contexte d'euphorie sur les valeurs technologiques, la diffusion totale augmente fortement et passe le cap des 100 000 exemplaires en 2000, talonnant *Les Échos*.

Bénéficiaire pour la première fois en 1999 et en 2000, *La Tribune* est renvoyé dans le rouge par le retournement de conjoncture en 2001. Or, le quotidien est moins bien protégé financièrement. *Victoire Télématique*, dont la marge d'exploitation atteint 13 % en 2000, a été vendu au début de l'année 2001 à une société française d'hébergement de site Internet. DI Group ne dispose plus d'une filiale rentable capable de couvrir les pertes de ses journaux déficitaires. Les années suivantes sont en outre marquées par des conflits entre des journalistes de *La Tribune*, organisés dans une Société de journalistes, et le propriétaire de LVMH Bernard Arnault. Les premiers sont échaudés par plusieurs ingérences rédactionnelles du second. Une douzaine de journalistes quittent le quotidien entre 2000 et 2002, dont au moins trois spécialistes des marchés qui intègrent d'autres rédactions boursières.

Le journal subit chaque année des pertes financières, la rédaction reproche à Bernard Arnault de n'avoir d'autres stratégies que d'éponger lesdites pertes. Sous l'ère LVMH, le quotidien a changé cinq fois de PDG et autant de fois de directeur de rédaction. En 2007, le propriétaire de LVMH saute sur l'occasion de racheter *Les Échos*, dont l'actionnaire Pearson souhaite se désengager de ses activités dans la presse. En 2007, *Les Échos* est une marque prestigieuse de l'information économique et financière et un quotidien rentable, tandis que *La Tribune* affiche près de 18 millions de pertes en 2006. *La Tribune* est officiellement en vente en juillet 2007 et racheté par Alain Weil. Mais le modèle économique du journal se trouve grandement fissuré par la succession coup sur coup de l'introduction en 2007 en France de la directive européenne « Transparence »

(voir infra), et de l'éclatement en 2008 de la plus grave crise boursière que l'Europe ait connu depuis 1929.

En 2009, les recettes en publicité financière (70 % du chiffre d'affaires de *La Tribune* en 2000) sont divisées par deux, les pertes atteignent 14 millions d'euros. Alain Weil cède *La Tribune* à sa directrice générale d'alors, Valérie Decamp, pour un euro symbolique. Malgré une relance de la diffusion en 2010, le quotidien ne se dépêtre pas de ses difficultés financières. Entre 2005 et 2009, le quotidien a perdu entre 12 et 18 millions chaque année, puis 9 millions en 2010. *La Tribune* finit par déposer le bilan fin 2011. En janvier 2012, le tribunal de commerce de Paris choisit comme repreneur un tandem formé du groupe de presse régionale France Économie Régions et du groupe de médias numériques Hi-Media. Le quotidien cesse de paraître, seule subsiste l'édition Internet et une publication hebdomadaire. La rédaction ne compte plus que 31 journalistes, contre 140 cartes de presse avant la faillite<sup>99</sup>.

En quête de nouvelles sources de revenus, certains groupes de presse cherchent à diversifier leur activité. La presse nationale se désengage de l'information boursière pour privilégier une information plus technique et experte, estampillée « haut de gamme » et réservée à l'élite dirigeante du monde de l'entreprise, moyennant un abonnement onéreux. *Les Échos* propose depuis 2009 un service « crible » qui, pour 1 100 euros l'année, propose l'envoi sur mobile ou messagerie électronique des analyses économiques rédigées par les éditorialistes en vue du quotidien<sup>100</sup>. *Le Figaro* dispose d'un service comparable avec *Wansquare*, créé en 2009 sous l'impulsion d'Yves de Kerdrel et éditorialement positionné sur l'information confidentielle et l'analyse exclusive (« morning brief », « les dix chiffres du jour », « L'Evening recap »)<sup>101</sup>, au tarif de 1 350 euros l'année (hors taxe). L'information financière est marginale dans ce type de publication, dont les équipes rédactionnelles sont très restreintes. Dans la première version du crible, la journaliste chargée de rédiger une conjecture financière, dans une période de crise des dettes publiques généreuse en actualité financière, n'était par exemple employée qu'en trois-cinquième. À l'occasion des trente ans de ses « pages saumons » en 2015, *Le Figaro* lance une nouvelle

---

<sup>99</sup> Sources : l'ensemble des articles concernant *La Tribune* parus sur *Stratégies* entre 1999 et 2011 ; « La Tribune vous salue bien ! », lundi 30 janvier 2012, dernier numéro de *La Tribune* ; Xavier Ternisien, « La Tribune, dernière heure », *Le Monde*, p.17, 31 janvier 2012 ; Augustin Scalbert, « Médias : les petits coups de ciseaux de Bernard Arnault », *Rue89*, 9 novembre 2007 ; « Histoire de L'Agefi » (rétrospective de L'Agefi parue à l'occasion des cent ans du journal), [www.100anslagefi.fr](http://www.100anslagefi.fr).

<sup>100</sup> « L'information économique », *Stratégies*, n° 1573, 21 janvier 2010, p. 6

<sup>101</sup> Voir la présentation du service <https://www.wansquare.com/qui-sommes-nous>.

formule de son supplément économique, dans lequel l'information boursière est réduite à un cinquième de page, contre une page auparavant<sup>102</sup>.

La presse quotidienne orientée sur l'économie trouve désormais sa place dans un monde de l'information financière au confluent d'autres mondes de l'information technique et professionnelle. Elle s'y engage au sein de groupes qui sont des entreprises de services autant que des entreprises de presse. Dans les comptes du groupe *Les Échos*, les services aux entreprises, dits « *Business to Business* » (B2B), comptent en 2015 pour 31 % du chiffre d'affaires, contre 12 % en 2012. Toute activité prise en compte, le pôle presse du groupe *Les Échos* (c'est-à-dire les recettes issues de la vente de ses journaux) ne pèse en 2014 plus que 60 % du chiffre d'affaires du groupe, contre 80 % en 2007<sup>103</sup>. Parmi ces services, *Les Échos Publishing* propose un service de communication éditoriale à destination des conseillers de gestion en patrimoine. C'est aux activités B2B que *Les Échos* doit son retour à l'équilibre en 2014 : alors que le quotidien est toujours déficitaire, le cahiers d'annonces légales, lancé en 2013, dégage des recettes de près de 40 % du chiffre d'affaires<sup>104</sup>. C'est pourquoi la tendance au développement des activités B2B se poursuit. En 2015, le groupe lance la marque *Les Échos Solutions*, qui regroupe l'ensemble de ses services aux entreprises (veille économique, études de marché...), et vise un passage de 15 offres de service en 2012 à 50 en 2018<sup>105</sup>. Dans ce contexte organisationnel, bien que *Les Échos Solutions* fonctionne comme une entité indépendante du quotidien, les journalistes spécialisés sont amenés à diversifier leurs formes d'activité en prenant par exemple en charge l'animation de tables-rondes lors des salons d'entreprise organisés par le groupe *Les Échos*.

Après la description de la trajectoire historique du monde de l'information financière, on peut à présent récapituler l'ensemble des différents types de presse qui offrent des opportunités d'emplois de journalistes dans ce monde. Deux dimensions caractéristiques de l'information financière aident à distinguer ces types de presse. Un premier critère de

---

<sup>102</sup> « Les pages saumon du Figaro s'offrent un lifting pour leurs 30 ans », *AFP*, le 3 juin 2015, URL : [https://lexpansion.lexpress.fr/actualites/1/actualite-economique/les-pages-saumon-du-figaro-s-offrent-un-lifting-pour-leurs-30-ans\\_1686031.html](https://lexpansion.lexpress.fr/actualites/1/actualite-economique/les-pages-saumon-du-figaro-s-offrent-un-lifting-pour-leurs-30-ans_1686031.html).

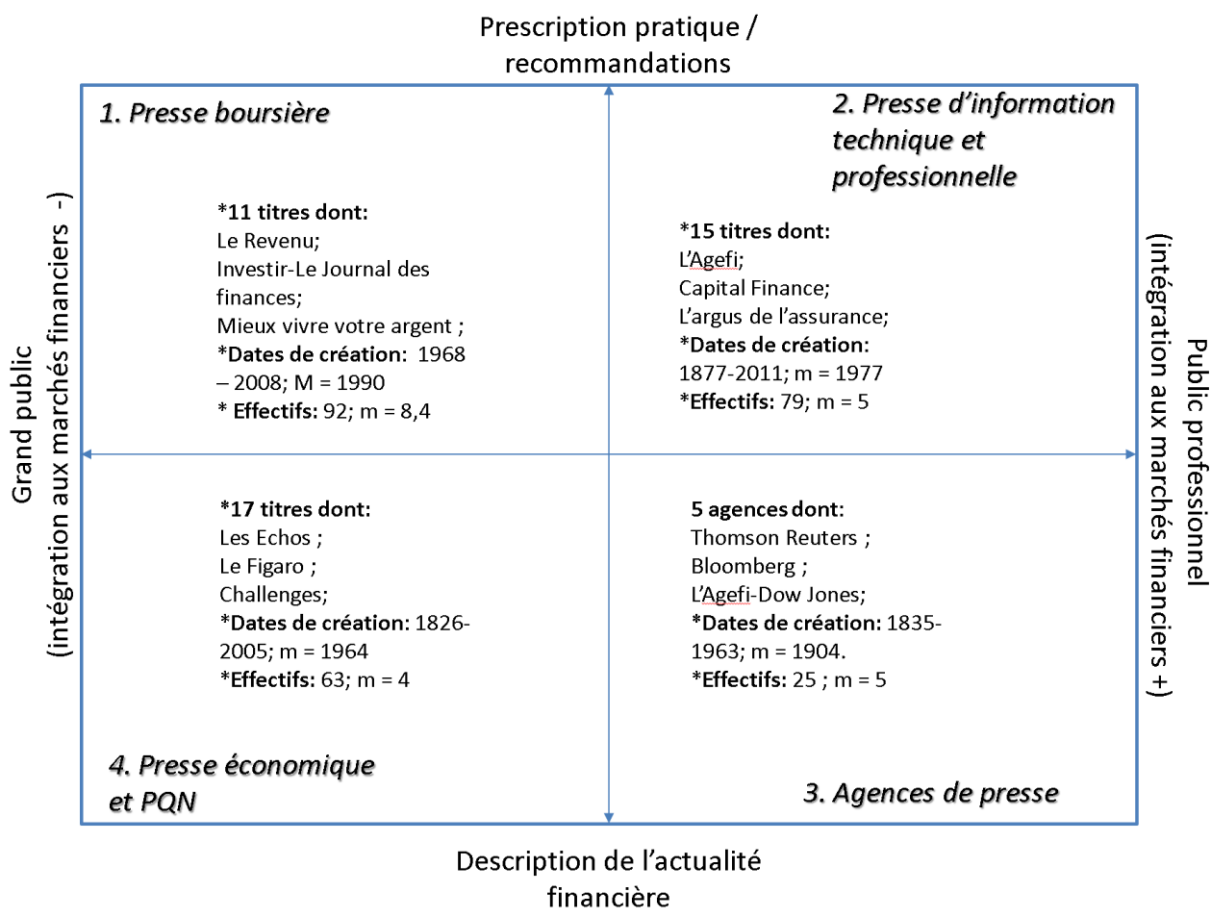
<sup>103</sup> « Les bonnes recettes du groupe Les Échos », *PresseNews*, 24 février 2015.

<sup>104</sup> « Les bonnes recettes du groupe Les Échos », article cité.

<sup>105</sup> « Le groupe Les Échos lance « Les Échos Solutions » pour devenir un spécialiste des services aux entreprises », *La Correspondance de la Presse*, 23 juin 2015.

distinction est le public visé (professionnel/grand public), un second le type d'information produite (pratique/actualité) (figure 1.2).

*Figure 1.2. Panorama de la presse dans le monde de l'information financière*



106

La presse boursière s'adresse à un public relativement large et, bien qu'elle traite également de l'actualité macroéconomique, se distingue par la publication de recommandations boursières. Les journalistes qui y travaillent sont des intermédiaires entre les petits porteurs et les marchés financiers (voir figure 1.1, section II.1.).

La presse d'information technique et professionnelle s'adresse à un public restreint au secteur concerné par les sujets traités. L'actualité politique et internationale y est présente, mais traitée sous un angle pratique (pour prendre un exemple issu d'un journal destiné aux

<sup>106</sup> Les informations contenues dans chaque cadran sont issues de l'édition 2013 du « guide des journalistes économiques ». Sont d'abord indiqués le nombre de titres de la catégorie et le nom de trois titres typiques (la liste complète est reportée dans l'annexe 1.4). Puis, la date de création du titre le plus ancien, la date de création du titre le plus jeune, la moyenne des dates de création. Enfin, le nombre de journalistes financiers mentionnés dans l'organigramme



gestionnaires d'actifs : comment évaluer l'exposition de son portefeuille de titres financiers au résultat du référendum sur le maintien du Royaume-Uni dans l'Union européenne ?). Elle requiert un haut niveau d'expertise de la part des journalistes qui y travaillent.

Les agences de presse spécialisées sont des acteurs très particuliers de ce monde. Contrairement à la presse boursière et d'information technique et professionnelle, elles produisent une information descriptive plutôt que prescriptive, mais elles sont en même temps les plus intégrées au fonctionnement des marchés financiers. Comme toute agence, leurs dépêches sont adressées aux médias, qui peuvent s'abonner à leur fil d'informations financières. Les principaux clients des agences de presse financière spécialisée sont cependant les professionnels des marchés financiers, en particulier les traders<sup>107</sup>. Par exemple, Bloomberg propose un terminal d'informations financières qui combine plusieurs écrans partitionnés sur lesquels sont diffusés en continu des données historiques, des analyses, des graphiques et des bandes d'information défilantes<sup>108</sup>. Ces agences, qui disposent de bureaux français<sup>109</sup>, font partie de l'infrastructure matérielle des marchés financiers. Elles peuvent avoir un impact important sur les marchés financiers et contribuent à la circulation circulaire de l'information financière<sup>110</sup>.

Enfin, la presse économique et d'information générale traite de l'information financière de façon généralement descriptive, à destination d'un public plus large que la seule sphère des professionnels de la finance. Elle traite de l'information financière sous l'angle de la description des principaux événements liés aux marchés financiers. Elle comporte

---

<sup>107</sup> Il faut ici distinguer *L'AFP* et *La Cote bleue*, dont les dépêches sont surtout destinées aux médias, de *Thomson-Reuters*, *Bloomberg* et *L'Agefi-Dow Jones* dont l'essentiel de l'activité est destiné aux professionnels des marchés financiers.

<sup>108</sup> Voici à quoi ressemblait l'écran Bloomberg en 2000 : « *L'écran Bloomberg est divisé en six fenêtres. Une fenêtre principale correspondant au traditionnel écran de télévision avec un présentateur, des interviews, des reportages et de la publicité. Cette fenêtre donne de l'information générale : politique, sport, culture, événements, météorologie. Toutes les demi-heures, chacune des deux éditions, la française et l'anglaise présentent le résumé des informations nationales, européennes et internationales. Les cinq autres fenêtres ne comprennent que des données chiffrées. L'une indique la date, la deuxième les taux de change entre devises, des cotations comme celle de l'or, la troisième, plus diversifiée montre des graphiques ou des photographies. Elle traite aussi bien des informations ayant trait à la culture ou au sport que des horoscopes ou des informations financières (indices, taux d'intérêts, taux de change, rendements) accompagnées parfois des commentaires. Les deux dernières fenêtres, situées dans la partie basse de l'écran, font défiler en continu, l'une des informations financières sur les indices boursiers, les valeurs individuelles, les rendements... l'autre de brèves informations générales relevant du domaine économique et du monde des affaires ainsi que des informations financières* » (Carlier, 2001).

<sup>109</sup> Le service français de *Dow-Jones* a été racheté en 2016 par *L'Agefi*. *L'AFP* a cédé en 2006 son service d'informations financières *AFX News* à l'agence canadienne Thomson (qui a depuis fusionné avec Reuters).

<sup>110</sup> La durée de vie moyenne de la position d'un trader étant de 10 minutes, les agences de presse financières ont un impact potentiel sur les cours de bourse bien plus élevé que n'importe quel journal d'information financière, même quotidien (Oberlechner et Hocking, *ibid.*).

cependant également des rubriques dédiées à la finance, traitée de façon plus technique et microéconomique, dont certaines se rapprochent de ce que produit la presse spécialisée (voir supra).

Les organigrammes des titres de la presse économique et financière recensés en 2013 par l'Association des journalistes économiques et financiers permettent de se faire une première idée du poids relatif de ces différents types de presse dans les opportunités d'emplois journalistiques<sup>111</sup>. On peut y distinguer 256 journalistes qui traitent d'un des quatre types d'information financière présentés dans la figure 1.2. Parmi eux, 89 (31 %) travaillent dans la presse financière/boursière grand public, 79 (28 %) dans la presse spécialisée d'information technique et professionnelle, 63 (22 %) dans la presse économique et/ou d'informations générales et 25 (18 %) en agences de presse.

## Conclusion

Dans un travail considéré comme pionnier dans l'étude du journalisme spécialisé, Jeremy Tunstall (1971) propose de distinguer les spécialités selon l'objectif qu'elles remplissent dans les journaux (elles peuvent attirer de l'audience, de la publicité, du prestige, ou plusieurs de ces ressources à la fois). Si l'on décrit la spécialité financière au regard de cette distinction, il est clair que la presse d'information générale a développé des rubriques financières dans l'objectif d'attirer de la publicité financière (« *advertising goal* », voir Tunstall 1971, cité dans Marchetti 2002). Dans la presse économique, ces rubriques attirent également une audience très prisée, puisqu'elles incitent les établissements bancaires à souscrire des abonnements (« *mixed goal* »). La trajectoire historique du monde de l'information financière a par ailleurs conduit à l'émergence d'une presse financière très fragmentée, d'abord essentiellement investie dans le « sous-monde » de l'information boursière, puis de plus en plus nettement attirée dans des sous-mondes de l'information technique et professionnelle.

Au sortir du récit historique proposé dans ce chapitre, on comprend mieux comment un cocktail d'opportunités structurales et de stratégies économiques a conduit la presse à se réinvestir dans un monde de l'information qui lui avait autrefois valu une réputation de

---

<sup>111</sup> *Le guide des journalistes économiques*, Les Éditions du pouvoir, 2013.

vénalité. En revanche, la manière dont les journalistes eux-mêmes ont été attirés dans ce monde mérite encore d'être éclairée. C'est à cela que l'enquête s'attelle à présent.



## Chapitre 2. Population et mobilité individuelle des journalistes dans le monde de l'information financière

---

### Introduction du chapitre

L'objectif de ce chapitre est de considérer le problème de l'émergence du journalisme financier sous un angle morphologique : une population de « journalistes financiers » s'est-elle constituée ? Pour répondre à cette question, ce chapitre décrit les structures qui contraignent la mobilité individuelle des journalistes, de sorte à déterminer si des frontières « morphologiques » correspondent aux opportunités d'emploi qui se sont dessinées dans le monde de l'information financière (voir chapitre 1).

La première section de ce chapitre est méthodologique : elle décrit la construction des données traitées dans ce chapitre et dans les chapitres 4 et 5, et montre la manière dont les stratégies de présentation de soi des journalistes contraignent l'analyse sociologique de leur mobilité et de leur carrière. Je propose ensuite de partir de la difficulté à distinguer les « frontières juridictionnelles » du journalisme financier (section II) pour centrer mon attention sur ses « frontières morphologiques ». J'essaye dans un premier temps d'évaluer dans quelle mesure se structure un marché du travail interne de nature à contrôler la mobilité individuelle des journalistes (section III). Dans un second temps, je propose une estimation quantitative de l'évolution démographique du journalisme financier qui me permet de décrire les logiques flexibles de la mobilité individuelle dans le monde de l'information financière (section IV).

### I/ Les « données » selon leurs sources

À partir des informations obtenues sur le réseau social professionnel LinkedIn (voir introduction générale de la thèse) il a été possible de reconstituer les carrières de 239

individus exerçant ou ayant exercé une activité de journaliste financier pendant au moins un mois. Après une première série d'analyses<sup>112</sup>, il est apparu que certains traitements statistiques qui m'auraient permis d'approfondir ces analyses manquaient de robustesse du fait de la relative faiblesse de l'échantillon. J'ai donc choisi d'enrichir ce corpus en puisant dans un autre support d'informations sur les carrières des journalistes, quitte à transiger avec certains des principes exposés dans l'introduction générale –mais, comme j'aurai l'occasion de le montrer, ce choix est riche d'enseignements. Le second support d'informations sur les carrières, comme je l'ai annoncé dans l'introduction, est l'édition 2013 du *Guide des journalistes économiques*. Il est publié par *Les éditions du pouvoir*, spécialisé dans la publication d'annuaires de dirigeants des secteurs public et privé, en partenariat avec l'Association de journalistes économiques et financiers (AJEF), dont le président ou la présidente en rédige l'avant-propos. Il contient les contacts et biographies<sup>113</sup> de journalistes travaillant dans la presse générale ou spécialisée et recense également les associations de journalistes spécialisés et les titres de presse qui contiennent des pages économiques ou financières.

D'après mon comptage, ce guide contient le contact et la biographie de 1044 « journalistes économiques ». Parmi eux comptent plus de 200 « journalistes financiers », qui travaillent dans la presse financière grand public, la presse financière technique et professionnelle, ou la rubrique financière d'un titre de presse générale, et près de 150 qui ont eu une telle activité dans leur carrière. En sélectionnant les individus qui ne font pas partie de l'échantillon issu de LinkedIn et dont la biographie est suffisamment renseignée pour être interprétée dans sa globalité, j'ai pu reconstituer 181 nouvelles trajectoires professionnelles. L'échantillon total est donc constitué de 420 individus<sup>114</sup>, dont 185 femmes et 235 hommes. Il est renseigné par deux fichiers distincts. Le premier décrit les individus par plusieurs variables socio-démographiques (le genre, la formation suivie, la

---

<sup>112</sup> Ces analyses ont fait l'objet d'une publication dans (Machut, 2017).

<sup>113</sup> Ces notices biographiques sont rédigées par les journalistes eux-mêmes (ceux qui répondent aux sollicitations de l'AJEF), selon le format prescrit par l'éditeur. Voir annexe 2.1 pour un exemple de notice biographique.

<sup>114</sup> Une enquête, publiée en 2011 par *Investir.lesechos.fr*, en collaboration avec l'*Observatoire des métiers de la presse*, recense 1 594 journalistes « travaillant pour des supports économiques ou financiers clairement identifiés comme tels » ayant obtenu la carte de presse en 2010. Voir <https://investir.lesechos.fr/dossiers/les-metiers-de-la-bourse/journaliste-financier-une-profession-a-la-croisee-des-chemins-347112.php>. Si l'on applique le ratio observé dans le *guide des journalistes économiques*, on peut supposer qu'il y a parmi eux environ 320 journalistes « financiers » encartés. Dans mon échantillon, parmi les 420 individus, 204 sont codés comme journalistes financiers en 2010. Les autres avaient soit quitté le journalisme financier, soit n'y étaient pas encore arrivés.

date d'entrée sur le marché du travail...) et le second contient les données de carrières sous forme de deux séquences, l'une d'activités et l'autre d'employeurs.

*Tableau 2.1. Codage des activités qui constituent les carrières*

<b>Code</b>	<b>Description</b>
JouFin	Journaliste financier dans la presse spécialisée en finance ou dans une rubrique spécialisée de la presse généraliste : « Journaliste financier », « journaliste », « rédacteur », in « L'Agefi », « Le journal des finances », « Le Revenu », « rubrique Bourse », « rubrique Argent »...  Si une rubrique non-financière est précisée, l'activité est codée « Jou », même dans un titre spécialisé en finance. L'activité d'un journaliste « géopolitique » au <i>Revenu</i> est codé « Jou » ; son employeur sera codé « Presse financière grand public » (pour le codage des employeurs, voir encadré 2.2.1)
Jou	Journaliste non-spécialisé en finance : « journaliste », « rédacteur », « pigiste »...
RedChefFin	Rédacteur en chef dans la presse financière, ou de la rubrique financière d'un titre de presse non-spécialisé en finance. J'ai opté pour une catégorie assez large, qui inclut la forme d'activité classique « rédacteur en chef », mais aussi les échelons hiérarchiquement inférieurs comme « chef de rubrique », « rédacteur en chef adjoint », « responsable de rubrique ». Certaines activités de direction dans le secteur des médias ont été incluses dans cette catégorie : « directeur des rédactions », « directeur de publication »...
RedChef	Rédacteur en chef dans un autre type de presse que la presse financière : « rédacteur en chef », « chef de rubrique », « Rédacteur en chef adjoint », « directeur des rédactions », « directeur de publication »...
Indep	Activité de journaliste indépendant. « pigiste », « freelance », « indépendant ». Les périodes d'activités pour lesquels plusieurs

Code	Description
	employeurs différents sont mentionnés ont été présumées être des périodes d'activités indépendantes.
Stagiaire	Toutes les activités pour lesquelles les mots « stage » ou « stagiaires » apparaissent. Les activités mentionnées pendant les périodes de formation ont également été codées comme des activités de stages, même si elles apparaissent en milieu ou en fin de carrière.
Cadre	Toutes les activités de cadre hors journalisme. Un autre codage a été appliqué sur une variable secondaire, qui distingue la catégorie cadre selon que l'activité soit exercée a/ dans le secteur financier : « analyste financier », « consultant financier », « chargé de communication financière », emploi dans le secteur financier, ou b/ dans un autre secteur en-dehors de la presse : « Directeur », « cadre », « manager », « président », « fondateur », « chargé de communication », cadre dans un secteur non financier. Par ailleurs, le codage des employeurs distingue les activités dans le secteur financier de celles qui se situent dans le secteur non-financier (voir section III de ce chapitre).
Other	« Éditeur », « assistant parlementaire », activités non-cadre...
NonAct	Toute période pour laquelle aucune activité n'est renseignée est préservée et codée comme une période de non-activité.

La base de données contenant les carrières recodées est articulée à une autre base de données renseignant, au moyen de plusieurs variables individuelles, les profils des individus. Les principales variables sont le sexe, la date de l'obtention du dernier diplôme universitaire, la date de la première activité professionnelle renseignée et le type d'études supérieures suivies. À partir de la date de la première activité professionnelle renseignée, j'ai construit une variable de cohortes. Les cohortes ont été constituées selon une logique de générations liée aux événements significatifs décrits dans le premier chapitre. La cohorte 1980-1989 regroupe les individus entrés sur le marché du travail au moment du retour en force de la presse financière, la cohorte 1990-1994 rassemble ceux entrés sur le marché du travail au moment des premières vagues de privatisations, la cohorte 1995-2000 les entrants au moment de la phase haussière de la bulle internet, la cohorte 2001-2007 les entrants après que cette bulle a éclaté, et enfin la cohorte 2008-2011 les entrants après que la crise



financière liée aux *subprimes* a éclaté et que le nombre d'actionnaires individuels a commencé à fortement chuter. Cette dernière cohorte est peu nombreuse (N = 27), mais il m'a paru important de la distinguer de la précédente, car, comme on le verra, la crise de 2008 a eu des effets importants sur les opportunités d'emploi dans le journalisme financier. Par ailleurs, j'ai construit une deuxième variable de cohortes, non plus d'entrée sur le marché du travail, mais d'entrée comme journaliste dans le monde de l'information financière. Les bornes des cohortes sont les mêmes, mais elles sont cette fois construites à partir de la date de la première activité de journaliste dans le monde de l'information financière et non plus celle de la première activité professionnelle tout court<sup>115</sup>.

Avant de travailler sur l'échantillon complet, je vais comparer les deux sources d'informations pour montrer les écarts de représentation que leur logique respective impose au sociologue. L'utilisation du réseau social professionnel LinkedIn repose sur une logique d'individuation professionnelle. L'organisation des pages LinkedIn sont faites pour accorder une place importante à la description détaillée de ses activités professionnelles<sup>116</sup>. La dimension collective des parcours professionnels n'est pas occultée pour autant, puisque les utilisateurs peuvent s'inscrire à des profils de groupes, échanger entre eux sur les conditions de leur activité et recommander les compétences des uns et des autres. L'activité de *personal branding* est toujours soumise à des épreuves de légitimation collective, mais le travail de représentation est largement individuel. Les représentations produites dans *le Guide des journalistes économiques* sont plus contraintes par une logique d'homogénéité. Les formes d'activités y sont moins variées<sup>117</sup> et plus synthétiques. Un espace prévu pour l'indication d'une bibliographie des livres publiés témoigne de la référence à un modèle professionnel, dans lequel la rédaction de livres est un des moyens pour les journalistes de construire leur autorité professionnelle dans un monde où leurs trajectoires sont de plus en plus incertaines<sup>118</sup>. Par ailleurs, on peut raisonnablement penser que les motivations individuelles à apparaître dans l'annuaire diffèrent de la logique d'individuation qui préside

---

<sup>115</sup> J'appelle cette variable « Cohortes\_MIF ». Je signalerai lorsque je passerai dans l'analyse d'une variable de cohortes à une autre.

<sup>116</sup> Voir un exemple de la page d'un profil LinkedIn dans l'annexe 2.1.

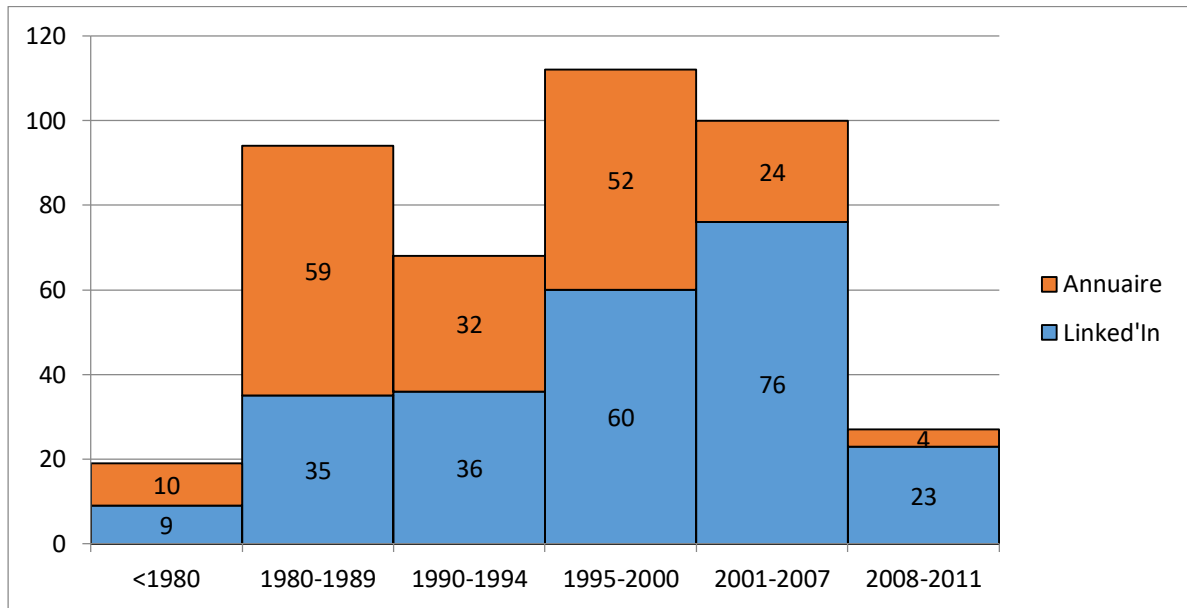
<sup>117</sup> Les activités sont largement décrites par le terme « journaliste ». Les mots « JRI », « pigiste » ou « freelance » apparaissent par exemple très peu, ce qui rend plus difficile la détection des périodes d'activités indépendantes. L'annexe 2.1 compare la présentation d'une carrière sur une page LinkedIn et sur un profil de l'annuaire professionnel.

<sup>118</sup> C'est l'argument défendu dans une enquête empirique quantitative préliminaire sur le « tournant auctorial » du journalisme (Bastin et Ringoot, 2014).

sur LinkedIn. La revendication d'appartenance à un collectif est probablement plus affirmée et les différences interindividuelles plus fortement lissées que sur le réseau social.

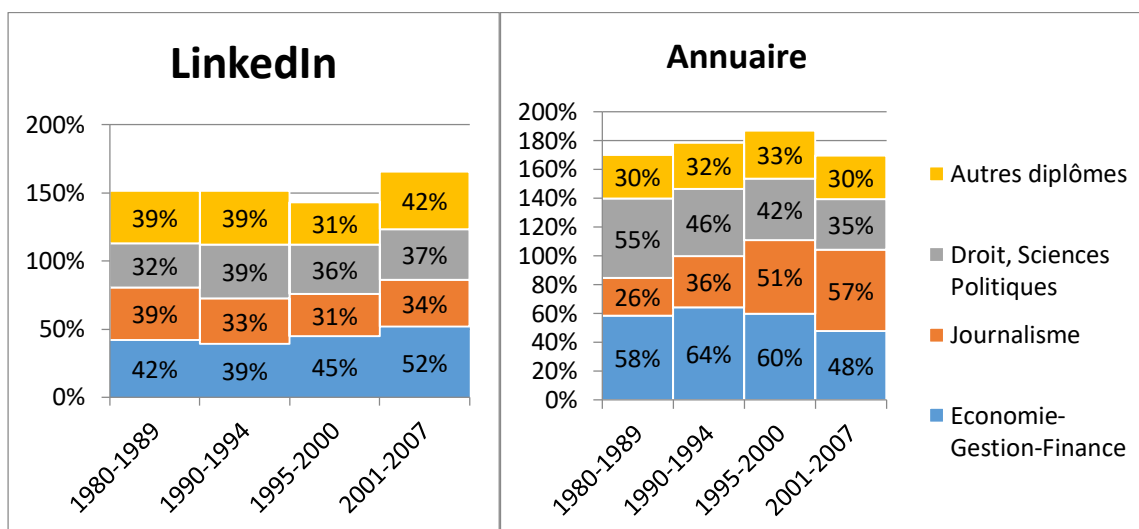
Le graphique 2.1 indique le nombre d'observations par cohorte d'entrée sur le marché du travail et selon la source d'information. Il apparaît assez nettement que les profils reconstitués à partir de LinkedIn sont plus fréquents chez les jeunes entrants, alors que ceux issus de l'annuaire professionnel sont plus nombreux chez les plus anciens. Ceci n'est guère surprenant. LinkedIn a été créé en 2005 et les jeunes sont davantage en recherche d'emploi que les plus âgés, qui sont en général déjà en emploi. Les jeunes recrues ont aussi plus intérêt à être visibles sur LinkedIn étant donné le temps croissant qu'il faut pour occuper une position stable dans les mondes de l'information. Il est également probable que beaucoup d'entre elles aient eu des formations à « l'identité numérique » au cours de leur formation, l'apprentissage de « l'employabilité » étant une préoccupation de plus en plus partagée par l'université, les grandes écoles et les écoles de journalisme. Le *Guide des journalistes économiques*, qui repose sur le démarchage des journalistes, a au contraire moins de chance de toucher les plus jeunes arrivants, probablement plus difficiles à identifier que les personnes installées dans des rédactions. Le faible nombre de jeunes profils dans les biographies de ce guide est aussi un signe du désintérêt, voire de la défiance de la plupart des jeunes journalistes pour les institutions de représentation du journalisme. J'aurai l'occasion de commenter ce phénomène dans les derniers chapitres de cette thèse. Cela dit, le nombre de profils issus de LinkedIn dépasse celui des profils issus de l'annuaire dès la cohorte 1990-1994. Finalement, l'annuaire est essentiellement un complément précieux pour les décennies 1980, 1990 et 2000.

*Graphique 2.1. Nombre d'entrants sur le marché du travail par cohorte selon la source*



Une autre différence de sélection selon le support apparaît dans le graphique 2.2, qui représente la fréquence des formations indiquées par les individus. Ces derniers apparaissent légèrement plus diplômés sur l'annuaire que sur LinkedIn : ils déclarent en moyenne 1,6 formations contre 1,4 (ces ratios sont respectivement de 1,8 et 1,5 si l'on ne prend en compte que les individus qui déclarent au moins une formation).

Graphique 2.2. Formations indiquées par cohorte selon la source (% d'individus) <sup>119</sup>



Lecture : les individus entrés sur le marché du travail entre 2001 et 2007 dont les informations sont issues de l'annuaire professionnel et qui mentionnent au moins une formation sont 57 % à avoir suivi une formation en journalisme, contre 34 % pour les individus de la même cohorte dont les informations sont issues de LinkedIn.

Plus spécifiquement, les formations en journalisme<sup>120</sup> sont plus fréquentes dans les profils de l'annuaire sauf pour la cohorte de la décennie 1980. Il en va de même pour les études en économie, gestion et finance : la majorité des individus déclarant au moins une formation dans l'annuaire ont suivi de telles études à l'exception de la dernière cohorte. La tendance exactement inverse s'observe pour les individus dont les informations ont été construites depuis LinkedIn<sup>121</sup>. Ces écarts peuvent raisonnablement être attribués à une différence de sélection selon le support plutôt qu'à une différence de présentation de soi. On voit mal pour quelles raisons les utilisateurs de LinkedIn documenteraient moins leurs études. Le pourcentage d'individus qui ne renseignent aucune formation est d'ailleurs légèrement moins élevé sur LinkedIn que sur l'annuaire (8 % contre 10,5 %).

Outre ces différences de sélections, l'essentiel des différences entre les deux supports a trait à la description des carrières. Elles sont synthétisées dans le tableau 2.2. Les individus

<sup>119</sup> Les deux cohortes extrêmes (« <1980 » et « 2008-2011 »), dont les effectifs sont trop faibles pour permettre la comparaison, n'ont pas été représentées sur ce graphique.

<sup>120</sup> Je confonds ici les formations en École reconnue par la profession et les formations non-reconnues. J'aurai l'occasion de distinguer les deux par la suite (voir section IV).

<sup>121</sup> Un test du khi-deux, réalisé sur le tableau des effectifs répartis selon le support des carrières et le fait d'avoir suivi une formation en journalisme ou non, ne révèle cependant pas d'écart significatif toutes cohortes confondues. L'écart est significatif au seuil de 5 % pour les formations en économie-gestion et en droit-sciences politiques, avec une intensité néanmoins faible (la valeur du V de Cramer est respectivement de 0,12 et 0,11).

qui documentent leur carrière sur LinkedIn mentionnent en moyenne une activité de plus que ceux qui le font sur l'annuaire. Cette différence est essentiellement due au fait que les activités indépendantes sont plus rarement affichées dans les carrières « annuaire » que dans les carrières « LinkedIn » (0,34 par individu contre 1,83). Toutefois, le temps moyen d'une activité indépendante est significativement plus important dans les « carrières annuaire » que dans les « carrières LinkedIn » (2,7 ans contre 1,9 an). Cela indique que les utilisateurs de LinkedIn tendent à lister toutes les activités réalisées, même si elles couvrent de courtes périodes de contrats instables, tandis que ceux qui renseignent le guide sont plus parcimonieux dans la description de leur carrière.

Hors activités indépendantes, le nombre moyen d'activités renseignées dans l'annuaire dépasse celui des activités renseignées dans LinkedIn. Cela s'explique par la différence de longueur moyenne des carrières entre les deux supports (près de cinq ans) : plus la carrière est longue, plus elle a de chance de compter un nombre important d'activités. Cette distinction entre la logique exhaustive qui prévaut sur LinkedIn et la logique parcimonieuse qui prévaut sur l'annuaire apparaît très nettement lorsque l'on compare les carrières des individus qui sont présents dans l'annuaire et pour lesquels j'ai pu récolter les données sur LinkedIn. Alors que les carrières renseignées sur les deux échantillons devraient être identiques, il apparaît qu'elles contiennent en moyenne plus d'une activité supplémentaire sur le réseau social en ligne<sup>122</sup>.

---

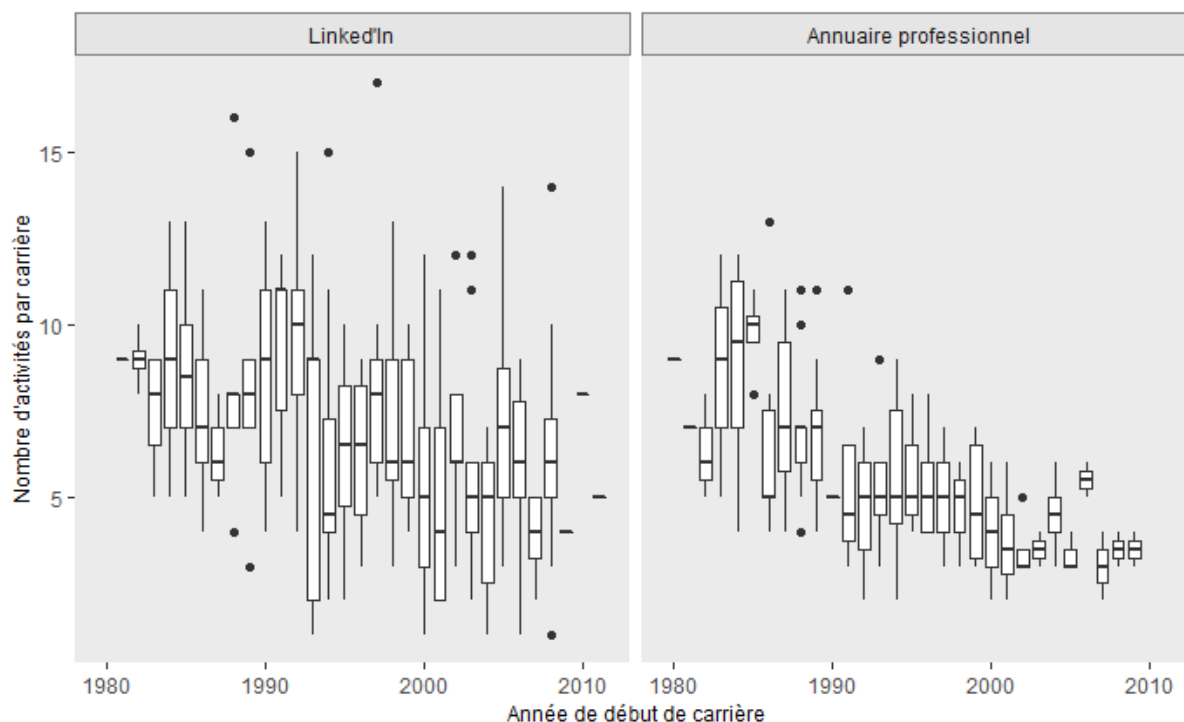
<sup>122</sup> Cette moyenne masque cependant une dispersion assez importante : on compte plus d'activités sur LinkedIn que dans l'annuaire, dans 37 carrières mais on observe l'inverse pour 14 carrières.

*Tableau 2.2. Caractéristiques des activités recensées selon la source.*

Source	Nombre moyen d'activités par individu	Nombre moyen d'activités non indép. par individu	Nombre moyen d'activités indép. par individu	Temps moyen passé en activités non indép. (années)	Temps moyen passé en activités indép. (années)	Temps moyen par activité indép. (années)	Longueur moyenne de la carrière (années)	Nombre moyen d'activités par individu, test apparié (N = 60)
LinkedIn	6,87	5,04	1,83	13,3	5,0	1,9	17,8	5,27
Annuaire	5,87	5,53	0,34	18,8	3,4	2,7	22,6	4,08
p-value associée au test de student	0,001	0,038	1,949E-15	7,953E-12	0,072	0,084	2,700E-08	0,003

Finalement, le caractère globalement moins standardisé de la description des carrières sur LinkedIn s'affiche de deux manières sur le graphique 2.3 : d'une part, avec le caractère plus dispersé du nombre d'activités recensées par individu pour les carrières « LinkedIn »; d'autre part avec le fait que la tendance décroissante de ce nombre, à mesure que l'on se déplace vers les carrières les plus jeunes, est moins nette pour les carrières « LinkedIn »<sup>123</sup>.

*Graphique 2.3. Dispersion du nombre d'activités recensées selon le support*



Les résultats des analyses statistiques qui suivent doivent donc être interprétés avec précaution. Lorsque cela est nécessaire, j'analyse séparément les carrières selon le support dont elles sont issues. La combinaison des deux échantillons a néanmoins l'avantage non négligeable de pouvoir travailler sur un échantillon numériquement plus important, qui permet de produire des analyses par cohorte statistiquement plus robustes.

<sup>123</sup> Cela peut-être aussi lié au fait que si les personnes ont tendance à être plus complètes dans le descriptif de leur carrière sur LinkedIn, cette tendance décroît avec l'âge (par oubli, ou parce que l'enjeu de la quête d'emploi est moindre).

## II/ Des frontières « juridictionnelles » du journalisme financier à ses frontières « morphologiques »

Que l'on se réfère aux « disputes juridictionnelles »<sup>124</sup> entre les journalistes sur différentes arènes (dans les documents publiés par l'AJEF, par exemple, ou au cours d'entretiens sociologiques) ou à l'histoire du journalisme économique et financier, la délimitation du journalisme financier n'a rien d'évident. D'abord, le système de différenciation des activités journalistiques dans le monde de l'information financière est particulièrement difficile à saisir dans le discours des journalistes eux-mêmes. Il n'y a en particulier aucune manière de distinguer journalisme financier et journalisme économique qui soit particulièrement légitime. Lorsqu'ils sont conduits à évoquer les différences entre les deux, les journalistes font appel à leur expérience professionnelle singulière, laquelle les amène parfois à mettre en avant la différence entre les deux, parfois à la relativiser. Pauline insiste par exemple sur le critère de la considération pour décrire la spécificité de son ancienne activité professionnelle :

### **« Pas aimés des journalistes 'traditionnels' » (Pauline, entretien #21)**

*« P : (...) c'est vrai que c'est un journalisme qui est très très particulier. D'ailleurs, on n'était pas aimés des journalistes 'traditionnels' parce qu'ils considéraient qu'on n'était pas du journalisme et on n'était pas aimés des analystes financiers parce qu'ils considéraient qu'on faisait un peu de l'analyse financière à la petite semaine quoi, qu'on n'était pas suffisamment rigoureux. (...) par exemple on faisait partie de [groupe de presse] et mon homologue au [PQN, rubrique économie] qui s'appelle X qui suivait la pharma, quand on se croisait dans des conférences de presse, voilà je sais pas, il n'y avait aucune synergie avec [PQN, rubrique économie] »*

Le critère du savoir professionnel mis en avant par Ludovic le conduit à la même conclusion :

### **« Un minimum de connaissances à avoir » (Ludovic, entretien #5)**

*« L : Il faut quand même avoir un minimum de connaissances spécifiques justement. Si vous ne savez pas lire un compte de résultat ou si vous ne savez pas ce qu'est un price earning ratio<sup>125</sup> enfin vous voyez par exemple des ratios*

---

<sup>124</sup> Les « disputes juridictionnelles » concrétisent chez Abbott la compétition entre divers groupes sociaux sur les tâches à réaliser à propos d'un problème particulier (par exemple les « troubles personnels »). Ces disputes contribuent à un jeu de frontières par lequel certains groupes fusionnent, d'autres se divisent, et dont découlent finalement des « entités sociales », dotées d'une forte capacité de reproduction et d'un pouvoir causal. Voir Abbott (Abbott, 1988, 1995a).

<sup>125</sup> Bénéfice par action.



*des critères de valorisation ou un ebitda<sup>126</sup> c'est sûr que c'est un peu compliqué donc il y a quand même un minimum de connaissances à avoir. »*

D'autres critères, comme l'information traitée (proposé par ce même Ludovic) ou l'organisation des rubriques d'un journal (proposé par Hugo), conduisent au contraire à ne pas différencier journalisme économique et journalisme financier.

**« Alstom, c'est de l'économie, c'est de la finance. »  
(Ludovic, entretien #5)**

*« L : j'aime bien dire économique et financier parce que la finance tout seul je traite peu... et là en ce moment Alstom, c'est de l'économie c'est de la finance... ce n'est pas, ce n'est pas... »*

*A : Vous ne faites pas de différence entre les deux ?*

*L : Ah, il y a un... la finance, quand on dit journaliste financier ça fait peut-être plus pointu sur la Bourse... je suis quand même très boursier de par mon métier de par le support sur lequel je travaille mais... non je n'aime pas trop faire de différence parce que c'est quand même la Bourse c'est quand même l'économie quoi 'fin c'est les entreprises c'est... voilà après il y a des techniques financières mais bon voilà, je suis journaliste économique et financier »*

---

**« C'est du jargon »  
(Hugo, entretien #4)**

*« Hugo: C'est plus du jargon, enfin... on est tous des journalistes économiques mais les financiers chez nous c'est ceux qui sont dans le service finance/marché »*

*A: C'est lié aux rubriques*

*H: Oui*

*A: Mais vous ne vous revendiquez pas par exemple moi journaliste financier et pas économique*

*H: Non non, pas du tout, non non effectivement dans les journalistes économiques il y a les journalistes financiers dans le service finance. »*

Comme je l'ai rappelé dans le chapitre précédent, la distinction entre journalisme économique et journalisme financier allait de soi dans les années d'après-guerre. Le sens donné à cette distinction était essentiellement moral : les journalistes économiques souhaitaient se démarquer d'une presse financière en profond discrédit auprès de la Résistance (Riutort, 2000).

---

<sup>126</sup> L'acronyme désigne les bénéfices avant que soient soustraits intérêts, impôts, dépréciations et amortissements (*Earning before interest, taxes, depreciation and amortization*).

Cette séparation morale devient significative après-guerre parce que plusieurs facteurs de différences prennent de l'importance. L'information macro-économique est privilégiée par rapport à l'information microéconomique dans un contexte où l'action publique prend une grande ampleur. L'État applique une politique économique interventionniste qui vise à préserver un équilibre entre les grands indicateurs macroéconomiques (taux d'inflation, croissance des salaires, taux d'intérêts...) de manière à maintenir la croissance économique et le plein-emploi. En outre, l'activité boursière est atone.

Cette différenciation s'accorde avec celle des sources. Pour obtenir de l'information, les journalistes économiques se tournent vers les hauts-fonctionnaires. Les élites économiques d'État sont en effet l'objet à la fois de la fascination et de l'investigation des journalistes économiques (Riutort, art. cité). À l'inverse, la presse microéconomique qui se développe aussi à cette époque est confrontée à la méfiance des dirigeants d'entreprise, peu enclins à ouvrir les portes de leurs établissements aux journalistes, tandis que la publication des comptes est rare.

Une autre différenciation est celle des compétences. Elle ne repose pas sur la formation suivie : les journalistes se forment essentiellement sur le tas, au contact des sources. La différence se fait sur le type d'expertise revendiqué vis-à-vis de l'audience. Les journalistes économiques ont une conception militante de leur travail, fondée sur la capacité de distanciation critique et le sens civique pour participer à l'éducation économique du public. Cette conception se distingue du rapport de pur service des journalistes boursiers à leurs lecteurs. Ces journalistes ne sont pas réputés chercher à se distancier de la Bourse mais au contraire à en suivre les cours au plus près, pour être capables de formuler la recommandation de placement la plus pertinente possible. Finalement, considérés dans les termes algébriques d'Abbott (1995), ces oppositions (macro-économie/micro-économie, économie keynésienne/économie libérale, sources d'État/sources d'entreprises, militantisme/neutralité) sont des « points-frontières », ou encore des « proto-frontières », qui s'assemblent de sorte à constituer une frontière qui fait du journalisme économique une entité sociale reconnaissable.

Toutefois, aucune entité sociale qu'on pourrait appeler « journalisme financier » ne découle de cette frontière à cette période. Les journalistes financiers sont plutôt inclus par défaut dans l'ensemble du « journalisme économique et financier ». L'association professionnelle créée en 1957 s'intitule l'Association des journalistes économiques et financiers. Sa création est l'œuvre des journalistes de la « grande presse » (Jean Boissonnat de *La Croix*, Gilbert

Mathieu du *Monde* et Armand Massé du *Parisien Libéré*)<sup>127</sup> et l'information économique est alors plus proche de l'information sociale que de l'information financière. L'inclusion des journalistes financiers n'est pas problématique dans la mesure où ils sont très peu nombreux et où ils ne constituent pas un collectif revendicateur.

Cependant, la frontière ainsi constituée perd progressivement de sa légitimité à partir des années 1970. L'information financière fait un retour en force dans la presse française, au sein de la presse spécialisée et généraliste. Le principe de valorisation boursière de l'activité économique des entreprises et les contraintes plus fortes de publication des comptes des entreprises rendent l'information financière plus facilement accessible. Cela affaiblit la distinction micro-économie/macro-économie qui prévalait dans le traitement de l'information. Les indicateurs de valorisation boursière sont progressivement intégrés dans les récits journalistiques, aux côtés des grands agrégats macro-économiques classiques comme le PIB ou le taux d'inflation. Les sources issues des entreprises deviennent plus disponibles pour la presse économique et il est fréquent que des dirigeants d'entreprises apparaissent en une des magazines économiques. L'accroissement du nombre d'actionnaires individuels fait qu'une partie de l'information financière peut s'adresser à un public profane relativement large<sup>128</sup>. Par ailleurs, les experts issus du milieu financier sont formés professionnellement à s'adresser à un public non spécialisé, et sont donc des interlocuteurs privilégiés pour des journalistes qui se veulent pédagogues et destinent une information technique à un public non-spécialisé.

Au contraire, d'autres principes de différenciation prennent de l'importance. C'est le cas de la différence Information citoyenne/Information technique, poussée par la multiplication des techniques financières de plus en plus complexes et par la segmentation croissante de la presse sur des secteurs financiers plus précis<sup>129</sup>. Il en ressort que la frontière qui constituait le journalisme économique et financier perd en légitimité. Cela n'implique pas qu'elle soit amenée à se dissoudre. D'un côté, l'indistinction croissante entre actualité économique et actualité

---

<sup>127</sup> Voir AJEF, « 50 ans d'information économique. Et demain ? », Rétrospective à l'occasion des 50 ans de l'AJEF (2007).

<sup>128</sup> Cela ne signifie pas que le public des actionnaires individuels est représentatif de la population française. Une étude publiée par Havas en 2014 indiquait par exemple qu'il y avait 50 % de retraités contre seulement 7 % d'ouvriers et 5 % d'employés parmi les actionnaires individuels. Ces derniers sont aussi plus dotés en patrimoine que la moyenne. L'enquête est disponible ici: <https://www.csa.eu/media/1196/opi20140220-actionnaires-individuels-cassons-les-idees-recues.pdf>

<sup>129</sup> Des magazines entiers sont exclusivement consacrés à un secteur professionnel particulier de la finance, comme au capital-investissement ou plus récemment au secteur émergent des « *fintechs* » (voir chapitre précédent). La différenciation information citoyenne/information technique est visible dans les stratégies éditoriales de magazines comme *Alternatives économiques* qui privilégient un traitement pédagogique de l'information financière, destinée non pas aux professionnels du secteur mais à un public large.

financière fait que les journalistes sont sans cesse amenés à traiter les deux types d'actualité et qu'il est devenu difficile de distinguer l'information traitée par le journaliste économique de celle traitée par le journaliste financier. D'un autre côté, la financiarisation de l'économie a conduit à l'extension de deux aires juridictionnelles dont le contrôle est susceptible d'être revendiqué par des journalistes financiers, à l'exclusion des journalistes économiques. Il s'agit de l'information boursière d'une part (à destination des petits porteurs, en déclin cependant) et de l'information professionnelle d'autre part (à destination des professionnels de la finance). Comme je l'ai montré dans le chapitre 1, on ne trouve pourtant aucune trace de revendications collectives, simplement un ensemble d'initiatives assez dispersées et dont beaucoup finissent par échouer.

Le problème est qu'en 1970, le journalisme financier est une population pratiquement vide. Il n'y a pas un noyau suffisamment important d'individus susceptibles de constituer un collectif capable de conquérir ce territoire professionnel vierge. De plus, la spécialité est ésotérique et suscite la méfiance à la fois des journalistes, étant donné la place qu'occupe le journalisme financier dans la mémoire collective du journalisme, et des analystes financiers, qui stigmatisent l'absence de compétences des journalistes. On trouve la trace d'une réminiscence de cette méfiance dans le troisième livre blanc de l'AJEF publié en 2010 : « *On peut d'ailleurs se demander si la presse n'a pas commis une erreur en se lançant sur la voie du conseil, qu'il s'agisse de valeurs cotées, de sicav, de fonds communs de placement ou d'autres produits financiers. Le travail de l'analyste financier et celui du journaliste ne sont pas exactement de même nature et il paraît difficile de porter correctement les deux casquettes. Il faut pourtant se rendre à l'évidence : les lecteurs de la presse patrimoniale, que ce soit sur le papier ou sur un écran, sont maintenant habitués à trouver des conseils* » (AJEF, 2010, p. 66)<sup>130</sup>. On peut aussi lire, dans la thèse de Jacques-Olivier Charron consacrée à l'expression publique de la valeur fondamentale des sociétés cotées, des extraits d'entretien où les analystes financiers témoignent du peu d'estime qu'ils portent aux journalistes financiers (Charron, 2010, p. 77-79). En l'absence de revendications juridictionnelles d'un quelconque collectif de journalistes financiers, il est donc vain de suivre la préconisation d'Abbott, qui consisterait à chercher la trace de frontières dans des conflits juridictionnels qui opposeraient les journalistes à d'autres groupes sociaux dans le monde de l'information financière. C'est dans la structuration du

---

<sup>130</sup> Les journalistes financiers ne sont pas le seul cas d'activités journalistiques reléguées dans la mémoire des vices du journalisme. Les journalistes gastronomiques offrent un autre exemple de ce type de mémoire. La spécialité gastronomique souffre d'une dépréciation professionnelle (y compris une autodépréciation) du fait du « mythe » du péché originel collaborationniste (Naulin, 2019).

marché du travail journalistique qu'il faut chercher l'émergence de frontières du journalisme dans le monde de l'information financière.

### III/ Marché du travail et frontières morphologiques du journalisme financier

#### III.1. L'objectivation des frontières du journalisme financier

Dans cette section, je pars des différenciations les plus visibles dans le monde de l'information financière décrites au chapitre 1. Celles-ci ont essentiellement trait au type d'information produite et au lectorat ciblé (voir chapitre 1, figure 2). Pour garder le vocabulaire employé par Andrew Abbott, ces différenciations ne sont *a priori* que des protofrontières, des « frontières de rien », c'est-à-dire qu'elles ne séparent pas nécessairement deux entités sociales (Abbott, 1995a). Mais elles peuvent progresser, être assemblées entre elles jusqu'à devenir des frontières qui séparent des entités sociales.

Je pars ici du postulat que l'on peut trouver les traces de ces frontières dans la fréquence des transitions entre certaines activités dans les carrières des individus. Autrement dit, les frontières peuvent être objectivées par la manière dont les journalistes circulent dans le monde de l'information financière plutôt que par la répartition entre différents groupes d'acteurs des tâches à réaliser dans ce monde<sup>131</sup>. Plus les transitions entre deux activités sont fréquentes, moins la différence entre ces deux activités est susceptible de constituer une frontière morphologique entre deux entités. Moins ces transitions sont fréquentes, plus la différence entre les activités considérées peut constituer une frontière morphologique. Ces transitions portent la trace de l'émergence de frontières morphologiques susceptible de constituer des entités sociales (comme le « journalisme de placements financiers » et le « journalisme d'information

---

<sup>131</sup> Ce choix me paraît d'autant plus pertinent que de toute évidence, frontières « juridictionnelles » et frontières « morphologiques » (au sens où je l'entends) sont liées. On peut par exemple s'attendre à ce que plus les tâches dévolues aux journalistes de la presse boursière leurs sont exclusives (c'est le cas des recommandations boursières), plus ils développent des compétences propres qui limitent leur circulation dans un autre type de presse. À l'inverse, l'exercice spécifique de cette tâche pourrait rapprocher morphologiquement les journalistes financiers des analystes financiers, qui produisent des « conseils » dont se servent d'ailleurs les journalistes pour écrire leurs propres recommandations. Pourtant, la circulation entre le journalisme boursier et l'analyse financière est fortement limitée, notamment par le fait que l'exercice de l'analyse financière est conditionné à l'obtention d'une certification professionnelle de l'Autorité des marchés financiers. L'exercice du journalisme boursier est libre, moyennant une frontière juridictionnelle maintenue par une rhétorique selon laquelle les journalistes peuvent produire des « recommandations », mais pas de « conseils » et le fait qu'ils n'ont aucune notoriété auprès des professionnels de la finance.

professionnelle », par exemple). Ce parti pris invite à connecter la question des frontières à celle du marché du travail, devenue classique en sociologie des professions. Catherine Paradeise a par exemple montré à partir du cas de la marine marchande que la fermeture relative du marché du travail, c'est-à-dire une forme de contrôle de la mobilité professionnelle des individus, est une des conditions de la stabilisation des groupes professionnels (Paradeise 1984, 1988). La clôture du marché du travail des journalistes est parfois considérée comme un des moyens principaux de la perpétuation du groupe professionnel des journalistes, malgré le flou de ses frontières produit par la très grande variabilité historique des compétences et savoir-faire qu'il mobilise. En faisant reconnaître par l'État une qualification minimale de journaliste<sup>132</sup>, les syndicats des journalistes ont permis une clôture relative du marché du travail des journalistes dont sont exclus les amateurs (Ruellan, 1997a). La stabilité morphologique est un préalable à la constitution d'une entité ou d'un groupe social.

Je chercherai ici à objectiver le processus de clôture du marché du travail directement dans la circulation des individus eux-mêmes plutôt que dans l'interaction collective entre les corporations, les employeurs et l'État, niveau d'observation privilégié par Catherine Paradeise ou Denis Ruellan. Par exemple, on peut considérer qu'un marché du travail fermé de la presse financière grand public s'est constitué, c'est-à-dire que les journalistes y sont attachés dans une relation d'emploi stable et durable (que ce soit par contrainte ou par consentement, voir Paradeise 1988, 13), seulement si ces journalistes circulent essentiellement entre des titres de la presse financière grand public et pas ou peu en-dehors de ces titres.

---

<sup>132</sup> Le statut du journaliste professionnel conquis en 1935 prévoit que peut prétendre à ce statut toute personne qui perçoit plus de la moitié de ses revenus d'une activité dans un titre de presse.

*Encadré 2.1. Codage des différents types d'employeurs*

Comme je l'ai décrit dans le chapitre 1, la presse qui emploie des journalistes dans le monde de l'information financière est fortement hétérogène. Pour coder les employeurs des journalistes, j'ai repris le principe de différenciation proposée à la fin du chapitre 1, avec quelques ajustements. J'ai notamment choisi de distinguer la presse économique (type *Les Échos*) de la presse d'informations générales. Les effets conjoncturels d'opportunités ont en effet spécialement marqué cette presse, notamment du fait de la concurrence entre *Les Échos* et *La Tribune*. J'ai également distingué la presse spécialisée en finance de la presse spécialisée sur un autre secteur professionnel, pour pouvoir distinguer l'effet des mutations propres au secteur de la finance, liées au développement de la gestion d'actifs et d'autres niches professionnelles décrites dans le chapitre 1. Enfin, j'ai choisi de confondre les agences de presse spécialisées (*Thomson-Reuters*, *Bloomberg* et *Dow-Jones*), trop peu nombreuses pour former une catégorie d'analyse à part entière, avec la presse financière technique et professionnelle.

Le codage retenu distingue sept types d'employeurs : la presse financière grand public (PFGP) qui regroupe essentiellement la presse boursière et patrimoniale à destination des petits épargnants ; la presse financière technique et professionnelle (PFTP), à destination des professionnels de la finance ; la presse spécialisée, technique et professionnelle dans un autre domaine que la finance (APSTP) ; la presse économique et d'informations générales (PEIG), spécialisée mais à diffusion large comme *Les Échos* et *La Tribune*, mais aussi des médias audiovisuels comme *Bfm business* ; la presse d'informations générales (PIG) qui comprend la presse quotidienne nationale hors presse économique, la presse quotidienne régionale et l'ensemble des médias non spécialisés (radios, site web et télévisions régionales ou nationales) ; les entreprises du secteur de la finance (SECFI), comme les banques, les assurances ou les bureaux d'analystes financiers ; les entreprises d'un autre secteur que la presse et les médias et que la finance (SECNP).

*NB : dans les cas de multiactivité où plusieurs types d'employeurs sont renseignés, j'ai opté pour un codage en cascade qui privilégie la presse financière lorsqu'elle fait partie des employeurs indiqués, ou le premier employeur indiqué dans le cas contraire. Cela conduit bien sûr à donner plus de visibilité à la presse financière par rapport aux autres types de presse et pourrait conduire à surestimer l'engagement des journalistes dans la presse financière. Pour éviter cela, j'ai créé une variable qui indique lorsqu'une situation de multi-employeur se produit et permet de repérer lorsque la presse financière ne constitue qu'un employeur parmi d'autres.*

La logique d'objectivation de cette section ne concerne donc pas les carrières individuelles dans leur ensemble, objet des chapitres de la deuxième partie de cette thèse, mais les transitions qui les constituent. Une transition se définit simplement comme le passage d'une activité à une autre tel que renseigné dans la carrière. Je m'intéresse ici aux transitions d'employeurs (voir encadré 2.1).

Le codage de chaque carrière en séquences d'employeurs me permet d'obtenir une base de données de 2 269 transitions d'employeurs de 1980 à 2015<sup>133</sup>. Pour chaque code-employeur, trois types de transitions sont distingués. Les transitions « persistantes » sont celles pour lesquelles le type d'employeur ne change pas. Par exemple, le passage dans une carrière d'un

<sup>133</sup> Le nombre total d'activités codées est de 2704. Les premières activités de la carrière ne sont pas considérées comme des transitions et sont traitées à part, et les transitions qui ont lieu avant 1980 sont exclues de l'analyse.

journal boursier (PFGP) à un autre titre de PFGP sera considéré comme une transition « persistante ». Les transitions « division » désignent le départ du type d'employeur considéré vers un autre, comme le passage d'un titre PFGP à un titre de presse économique (PEIG). Enfin, les transitions « absorption » qualifient les arrivées dans le type d'employeur considéré depuis un autre type d'employeur. Ainsi, une transition « division » pour un type d'employeur sera une transition « absorption » pour un autre. Prenons, par exemple, un passage d'un journal spécialisé dans le capital-investissement (PFTP) à un journal spécialisé dans les placements financiers (PFGP). Il s'agit d'une transition « division » pour la PFTP et d'une transition « absorption » pour la PFGP. Le principe d'objectivation est simple : les transitions « persistantes » sont interprétées comme des indicateurs de fermeture du marché du travail du secteur considéré (par exemple la presse financière grand public) et les transitions « division » et « absorption » sont au contraire toutes deux des « transitions-frontières », indicateurs d'ouverture du marché du travail.

### III.2. Un marché du travail segmenté ?

Le tableau 2.3 offre pour commencer un regard assez large sur l'ensemble des transitions observées depuis les années 1980. Plus on progresse dans le temps, plus il y a de carrières engagées. Logiquement, le nombre de transitions observées s'accroît : il y en a 125 entre 1980 et 1989 et 878 entre 2008 et 2015 (voir tableau 2.3)<sup>134</sup>. Le premier enseignement que l'on peut tirer des chiffres reportés dans le tableau 2.3 est que le marché du travail des journalistes financiers s'est relativement segmenté entre les différents types de presse depuis son émergence dans les années 1980. Cependant, d'après les indicateurs retenus, cette segmentation est tardive

---

<sup>134</sup> Dans cette section, sauf mention contraire, le raisonnement ne porte pas sur des cohortes d'entrée des individus sur le marché du travail, mais sur des cohortes de transitions. La cohorte 1980-1989 contient l'ensemble des activités qui ont débuté entre 1980 et 1989 (et par conséquent l'ensemble des transitions qui ont eu lieu pendant cette période). Ainsi, la plupart des carrières sont constituées d'activités situées dans des cohortes différentes. Comme je l'ai précisé plus haut, les interprétations produites dans cette section sont indépendantes de la logique des carrières individuelles. Cela implique que l'éventuelle concentration des transitions observées sur quelques carrières n'est pas prise en compte. Par exemple, l'observation de l'augmentation de la fréquence des transitions entre la presse boursière et la presse économique invitera à conclure que la frontière morphologique entre les deux s'affaiblit, quand bien même ces transitions ne concernent peut-être qu'une petite minorité de carrières. Dans le même esprit, les différents types de transition sont traités de façon homogène, alors que certaines sont des transitions de débuts de carrière, tandis que d'autres interviennent en fin de carrière. Cela limite évidemment la portée des interprétations proposées ici, mais celles-ci seront affinées par la description des carrières individuelles du chapitre suivant. Même s'il ne s'agit pas d'un raisonnement « toutes choses égales par ailleurs » à proprement parler, ce principe de division de l'analyse me permet d'accorder une égale attention, et sans les confondre, l'effet de la structuration du marché du travail sur le contrôle de la mobilité individuelle d'une part, et l'effet de la construction des engagements et des carrières individuelles sur cette mobilité d'autre part.



et structure toujours assez faiblement la mobilité individuelle. Les transitions « persistantes » ne deviennent majoritaires qu'à partir de la cohorte 2001-2007 (55 % puis 54 % de 2008 à 2015) et l'écart avec les transitions « frontières » reste léger.

*Tableau 2.3. La segmentation relative du marché du travail journalistique depuis les années 1980*

	<b>Nb transitions</b>	<b>dont persistantes</b>	<b>dont frontières</b>
<b>1980-1989</b>	125	54 (43 %) <sup>(a)</sup>	71 (57 %)
<b>1990-1994</b>	223	106 (48 %)	117 (52 %)
<b>1995-2000</b>	412	187 (45 %)	225 (55 %)
<b>2001-2007</b>	631	346 (55 %)	285 (45 %)
<b>2008-2015</b>	878	477 (54 %)	401 (46 %)
<b>Ensemble</b>	2269	1170 (52 %)	1099 (48 %)

*Lecture : entre 1980 et 1989, 54 transitions persistantes ont eu lieu, soit 43 % de l'ensemble des transitions observées pendant cette période.*

Le détail du type de presse impliquée dans ces transitions permet de décrire plus finement la segmentation du journalisme financier (tableau 2.4). La première observation marquante est le déplacement du pôle le plus dynamique du marché du travail de la presse spécialisée à la presse plus généraliste. Alors que dans la décennie 1980, 30 % des transitions impliquent la presse financière grand public, ce n'est plus le cas que de 15 % d'entre elles pour la période 2008-2015. Cette proportion passe de 23 % à 18 % pour la presse financière technique et professionnelle. Au contraire, alors que la mobilité individuelle de la décennie 1980 implique relativement peu la presse économique, à hauteur de 17 %, elle le fait de façon majoritaire ensuite, dans 25 % des transitions de 2008 à 2015 en passant par un pic de 31 % de 1990 à 1994. L'autre secteur qui gagne tendanciellement des parts de mobilité individuelle est le secteur non-presse et non financier, de 9 % pour la cohorte 1980-1989 à 16 % pour la cohorte 2008-2015.

*Tableau 2.4. Les pôles dynamiques de la mobilité individuelle des journalistes dans le monde de l'information financière depuis 1980 (en %)*

Type d'employeur	Type de transition	1980-1989	1990-1994	1995-2000	2001-2007	2008-2015	Ensemble
<b>PFGP</b>	Persistance	8	<b>11</b>	<b>13</b>	8	6	8
	Division (De)	8	5	8	6	5	6
	Absorption (Vers)	<b>14<sup>(a)</sup></b>	8	10	5	4	6
<b>PFTP</b>	Persistance	6	9	6	8	7	7
	Division (De)	4	<b>10</b>	<b>13</b>	8	5	8
	Absorption (Vers)	<b>13</b>	7	8	9	6	7
<b>APSPT</b>	Persistance	6	8	4	6	7	6
	Division (De)	<b>11</b>	6	6	8	<b>8</b>	6
	Absorption (Vers)	7	6	7	8	5	7
<b>PEIG</b>	Persistance	6	8	8	<b>13</b>	<b>13</b>	12
	Division (De)	5	<b>10</b>	6	7	6	7
	Absorption (Vers)	6	<b>13</b>	<b>13</b>	<b>9</b>	6	8
<b>PIG</b>	Persistance	10	9	9	<b>14</b>	<b>11</b>	11
	Division (De)	10	7	7	8	7	7
	Absorption (Vers)	8	6	9	6	7	7
<b>SECFI</b>	Persistance	4	2	3	3	4	3
	Division (De)	4	3	4	3	3	3
	Absorption (Vers)	5	2	2	3	4	3
<b>SECNP</b>	Persistance	2	1	1	3	7	4
	Division (De)	6	2	4	2	3	3
	Absorption (Vers)	1	4	3	3	6	4

*Note : j'ai préféré indiquer le % du total de transitions plutôt que par cohorte ou par type d'employeur. Cela permet d'avoir un point de vue d'ensemble et de comparer les secteurs en fonction du nombre de transitions dans lesquelles ils sont impliqués. Lecture : (a) parmi les transitions observées entre 1980 et 1989, 14 % concernent une arrivée dans la presse financière grand public depuis un autre type d'employeur. Pour chaque cohorte, les chiffres en rouge et en gras font partie des trois plus élevés (ou quatre en cas d'égalité).*

L'hypothèse de segmentation voudrait que, à mesure que l'on progresse dans le temps, les différents secteurs d'emploi de journalistes connaissent de moins en moins de transitions « frontières » et de plus en plus de transitions « persistantes ». Or, seules la presse économique et la presse d'informations générales suivent ce scénario.

Cette dynamique de frontières morphologiques est par ailleurs soumise à un marché du travail contingent. La période 1995-2000 montre que les pôles attractifs pour les journalistes dans le monde de l'information financière sont la presse économique (13 % des transitions y sont dirigées) et la presse financière grand public (10 % des transitions y sont dirigées et 13 % en sont des transitions persistantes, signe d'une mobilité individuelle importante dans cette zone)<sup>135</sup>. L'observation détaillée des transitions-frontières montre que la mobilité individuelle pendant la période de la bulle internet répond à une logique de désécialisation : les individus sont aspirés vers un type de presse moins spécialisée. 32 % des mobilités vers la presse financière grand public viennent de la presse financière technique et professionnelle ; les mobilités inverses (depuis la PFGP) sont à 6 % seulement vers la presse financière technique et professionnelle, et à 43 % vers la presse économique. La presse économique recrute aussi beaucoup dans la presse financière technique et professionnelle (trois fois plus fréquemment que l'inverse) et, donc, dans la presse financière grand public. Seule la presse d'information générale présente une balance des transitions excédentaire avec la presse économique. En résumé, le schéma de flux dominants qui se dessine pendant la bulle internet est le suivant : les individus de la presse technique et professionnelle sont attirés dans la presse spécialisée grand public, ceux de la presse spécialisée grand public sont attirés dans la presse économique, et ceux de la presse économique sont attirés dans la presse d'informations générales.

Pour autant, la population de la presse spécialisée ne se vide pas : elle se renouvelle en recrutant des nouveaux entrants sur le marché du travail. Sur les 112 nouveaux entrants de la cohorte 1995-2000, 27 % ont été recrutés en PFTP et 18 % en PFGP, pour 15 % en presse d'information générale et seulement 7 % en presse économique. Tout confondu, la presse spécialisée (c'est-à-dire la presse financière grand public, la presse financière technique et professionnelle, et la presse spécialisée dans un autre secteur que la finance) représente 58 % des nouveaux entrants de 1995 à 2000. Ce taux oscille entre 42 % et 46 % pour les autres cohortes (voir tableau 2.5 pour les chiffres de la presse spécialisée en finance seulement).

---

<sup>135</sup> Je qualifie les secteurs de « dynamiques » et « d'attractifs » dans un sens purement morphologique, à savoir pour indiquer qu'il y a une forte mobilité individuelle dans ce secteur. En tant que telle, ces indicateurs de transitions disent peu de choses de ce que recouvre exactement ce dynamisme démographique. Un secteur peut être dynamique simplement parce qu'il regroupe une population plus importante (les transitions y sont mécaniquement plus élevées) ou parce que le turn-over y est plus fort. Je décrirai plus finement les logiques de mobilité individuelle dans la section IV, dans laquelle j'estimerai aussi la quantité de population dans les différents types de presse. Je me borne pour l'instant à objectiver les frontières morphologiques.

Tableau 2.5. La mobilité individuelle de déspecialisation depuis 1980.

Cohortes de transitions (colonnes 1 et 2 puis 5 et 6) ou d'entrée sur le marché du travail (colonnes 3 et 4)	Balance des transitions entre la presse spécialisée en finance et la presse économique ou généraliste	Nb de transitions concernées	Part des nouveaux entrants débutant dans la presse spécialisée en finance (%)	Part des nouveaux entrants dans la presse économique et généraliste (%)	Balance des transitions entre la presse et le secteur financier (nombre de transitions concernées)	Balance des transitions entre la presse et le secteur non-financier
1980-1989	1,4 <sup>(a)</sup>	12	30 <sup>(b)</sup>	26 <sup>(c)</sup>	1,2 (11)	0,1 (8)
1990-1994	1,4	29	28	29	1,3 (9)	1 (10)
1995-2000	2,2	74	45	22	0,3 (24)	0,9 (27)
2001-2007	1,1	66	28	32	1,2 (32)	1,1 (29)
2008-2011 (/2015)	1,4	73	22	33	2,1 (40)	1,5 (61)
Ensemble	1,5	254	32	28	1,1 (116)	1,1 (135)

Notes de lecture :

(a) De 1980 à 1989, il y a 1,4 fois plus de transitions qui vont de la presse spécialisée en finance (PFGP et PFTP) à la presse généraliste (PEIG et PIG) que de transitions qui vont de la presse généraliste à la presse financière.

(b) Parmi les nouveaux entrants sur le marché du travail de 1980 à 1989, 30 % ont eu leur premier emploi dans la presse spécialisée en finance.

(c) Parmi les nouveaux entrants sur le marché du travail de 1980 à 1989, 26 % ont eu leur premier emploi dans la presse économique ou la presse d'informations générales.

L'analyse des transitions ne permet donc pas de conclure à la clôture du marché du travail, même au niveau plus fin des types de presse qui emploie des journalistes financiers. Les journalistes circulent relativement fréquemment entre les différents types de presse considérés. Les observations faites ci-dessus montrent que la presse spécialisée fonctionne comme un « sas d'entrée » pour la presse plus généraliste et souvent plus prestigieuse. Cependant, l'efficacité de ce sas est très dépendante du dynamisme du marché du travail. La période faste 1995-2000 coïncide avec une balance des transitions très excédentaire pour la presse économique et généraliste : il y a 2,2 fois plus de transitions de la presse spécialisée à la presse économique et généraliste que de transitions inverses (voir tableau 2.5). Cette balance est toujours excédentaire, mais à des niveaux moins importants dans les autres périodes. Le caractère exceptionnel de cette période ressort également si l'on observe la balance des transitions entre la presse (tout confondu) et le secteur hors presse, financier ou non. Le nombre d'observations est trop faible pour tirer des interprétations robustes des cohortes avant 1995. En revanche, la balance des transitions est excédentaire pour la presse de 1995 à 2000, en particulier avec le secteur financier (trois fois plus de transitions dirigées du secteur financier vers la presse que l'inverse). La dégradation des conditions d'emploi dans la presse a contribué à inverser ce rapport. De 2008 à 2015, on observe deux fois plus de transitions de la presse au secteur financier que de transitions inverses. Dans l'ensemble, les transitions qui impliquent la presse et un secteur hors-presse sont de plus en plus fréquentes, signe que la frontière morphologique entre la presse et les secteurs hors-presses tend à s'effacer.

Finalement, on peut retenir des analyses conduites dans cette section deux enseignements majeurs. Il s'agit en premier lieu d'un mouvement de double ouverture du marché du travail des journalistes dans le monde de l'information financière. La distinction large presse/non-presse correspond de moins en moins à une frontière d'un point de vue morphologique : les journalistes circulent de plus en plus entre les deux secteurs, et cette mobilité individuelle est de plus en plus déficitaire pour la presse<sup>136</sup>. Les distinctions plus fines selon le type de presse considéré ne font pas apparaître non plus de nettes frontières morphologiques internes au journalisme financier. La presse spécialisée en finance ne contribue pas à la segmentation du marché du travail des journalistes mais fonctionne plutôt comme un sas d'entrée vers des titres de presse plus généralistes. Dit autrement, la presse spécialisée ne concurrence pas l'attractivité de la presse économique et généraliste, mais constitue une étape supplémentaire pour y

---

<sup>136</sup> Dans les deux derniers chapitres de cette thèse, j'aurai l'occasion de montrer les ajustements dans la conduite de vie des journalistes auxquelles conduit ce type de mobilité

parvenir. Le second enseignement est la forte sensibilité de cette logique de mobilité individuelle aux chocs exogènes comme une bulle ou un krach boursier. Le contexte exceptionnel d'opportunités de la bulle internet a, dans un laps de temps très court, largement facilité l'accès à la presse économique et généraliste depuis la presse spécialisée. Si la mobilité individuelle est globalement structurée selon une logique de déspecialisation, l'intensité de cette logique est fonction du dynamisme du marché du travail.

### III.3. Une maîtrise symbolique des frontières morphologiques ?

Dans son analyse, Denis Ruellan (Ruellan, 1997a) traite le problème du contrôle collectif du marché du travail de manière synchronique. L'enjeu pour le groupe est que l'on puisse distinguer, à chaque instant, les journalistes professionnels des amateurs, et que cette distinction soit légitime y compris pour les exclus du groupe des « pros »<sup>137</sup>. Cette action symbolique est également visible si l'on prend, comme je l'ai fait, le problème du contrôle du marché de travail de manière diachronique, c'est-à-dire comme un problème de contrôle de la mobilité individuelle visant à limiter la dispersion des journalistes. Si le groupe des journalistes n'a pas d'actions contraignantes sur les carrières des journalistes, il exerce en revanche une contrainte symbolique dans la présentation des carrières individuelles. Comme on l'a vu dans la section I, les individus sous-déclarent leurs activités indépendantes lorsqu'ils décrivent leur carrière dans l'annuaire professionnel des journalistes économiques et financiers.

Cette contrainte symbolique se perçoit également dans les différences de fréquences de certaines transitions selon que les carrières ont été reconstituées depuis LinkedIn ou depuis l'annuaire. Les transitions de déspecialisation apparaissent significativement plus fréquemment dans l'annuaire professionnel que sur LinkedIn. Elles concernent respectivement 44 % et 26 % des carrières (voir tableau 2.6<sup>138</sup>). Les carrières faites d'au moins un passage de la presse

---

<sup>137</sup> Il cite comme illustration le cas des correspondants de presse, contributeurs privilégiés de la presse quotidienne régionale, moins bien rémunérés que les journalistes et qui eux-mêmes ne prétendent généralement pas à ce statut.

<sup>138</sup> Les écarts de fréquence reportés dans le tableau 2.6 peuvent bien sûr être dus à des variables cachées. Par exemple, un individu a plus de chances d'avoir connu un passage à un poste de rédacteur en chef financier s'il est un homme et si son entrée sur le marché du travail est ancienne (voir section IV de ce chapitre). Or, les hommes et les carrières anciennes sont (légèrement) surreprésentés dans l'annuaire par rapport à LinkedIn. Le test du khi-deux réalisé sur le tableau d'effectifs dont est tiré le tableau 2.6 ne permet pas de contrôler le risque d'attribuer les écarts observés à un effet de représentation de la carrière selon les supports alors qu'ils s'expliquent en réalité par un effet de composition des deux sous-échantillons. J'ai donc également produit, pour chaque type de transition présentant un écart important selon la source, une régression logistique sur la probabilité de connaître au moins une fois dans la carrière la transition considérée en mettant la source, le sexe et la longueur de la carrière en variables indépendantes. Afin de ne pas alourdir le texte, les résultats sont donnés dans l'annexe 2.2. Ils appuient

spécialisée en finance à la presse économique ou d'informations générales sont surreprésentées dans l'annuaire par rapport à LinkedIn.

L'autre écart significatif concerne les « exits » hors de la presse, dans le secteur financier ou dans un autre secteur. Ces événements apparaissent respectivement dans 19 % et 24 % des carrières « LinkedIn » contre 3 % et 4 % des carrières « Annuaire ». Toutefois, cet écart doit être attribué à un biais de sélection plutôt qu'à une différence dans la logique de représentation des carrières, puisque les individus sont nécessairement journalistes au moment où ils renseignent leur carrière pour l'annuaire professionnel. La mesure de la fréquence des transitions d'entrée dans la presse après une expérience dans un autre secteur laisse aussi apparaître un écart important, quoique statistiquement non-significatif<sup>139</sup>. La probabilité d'un tel type de transition est deux fois plus importante pour les carrières « LinkedIn » que pour les carrières « annuaire ». Si l'on s'intéresse aux emplois occupés, 48 % des carrières « annuaires » contiennent des passages à un poste de rédacteur en chef financier contre seulement 19 % des carrières « LinkedIn ». Pour résumer, les logiques de déspecialisation et de mobilité verticale, qui peuvent être considérées comme les mobilités les plus prestigieuses sont surreprésentées dans l'annuaire par rapport à LinkedIn, à l'inverse des mobilités qui font apparaître une frontière morphologique poreuse vis-à-vis des secteurs hors-presse.

*Tableau 2.6. La contrainte symbolique de présentation de la mobilité individuelle.*

Type de mobilité	Transitions	p Lkd (%)	p Annuaire (%)	Ensemble (%)
<b>Déspecialisation</b>	PFTP/PFGP -> PEIG/PIG	<b>26<sup>(a)</sup></b>	<b>44</b>	34
<b>Spécialisation</b>	PEIG/PIG -> PFTP/PFGP	22	24	23
<b>Exit secteur financier</b>	Presse -> SECFI	<b>19</b>	<b>3</b>	12
<b>Exit autre secteur</b>	Presse -> SECNP	<b>24</b>	<b>4</b>	15
<b>Entrée depuis finance</b>	SECFI -> Presse	16	8	13
<b>Entrée depuis autre</b>	SECNP -> Presse	18	9	14
<b>Mobilité ascendante</b>	... -> RedChefFin	<b>19</b>	<b>48</b>	31

*Lecture : on observe une transition de la presse spécialisée en finance à la presse économique et généraliste dans 26 % des carrières. Le résultat du test du khi-deux sur l'ensemble du tableau d'effectifs est significatif : khi-2 = 96,374, df = 6, p = 2,2e-16. Les chiffres en gras sont ceux pour lesquels les résidus du test du khi-deux laissent apparaître un écart significatif avec la situation théorique d'indépendance.*

largement l'hypothèse d'une différence forte de représentation des frontières morphologiques dans le monde de l'information financière selon la source des données obtenues.

<sup>139</sup> Les modèles de régression logistique conduits (voir note précédente) montrent en revanche que « toutes choses égales par ailleurs », les carrières reconstituées depuis l'annuaire ont une probabilité significativement plus faible de faire apparaître une transition dans la presse depuis un autre secteur. Voir annexe 2.2.

Il demeure difficile de savoir dans quelle mesure ces écarts s'expliquent par une logique de sélection (les individus contactés par l'éditeur de l'annuaire, ou qui répondent favorablement à la sollicitation, sont les plus visibles, c'est-à-dire plus souvent des journalistes de grandes rédactions et des rédacteurs en chef), ou par une logique de description de la carrière (dans l'annuaire professionnel, les individus ont tendance à gommer les éléments qui ne correspondent pas à ce modèle et à mettre en valeur ceux qui y correspondent). Quoiqu'il en soit, il est clair que les frontières morphologiques font l'objet de représentations symboliques qui dévient par rapport à la mobilité réelle des journalistes. On peut dès lors compléter les propositions de Denis Ruellan (1997b, 2007, 2011) : la perpétuation du journalisme (en l'occurrence du journalisme économique et financier), ne tient pas qu'à un accord symbolique sur ce que les « journalistes professionnels » font que les « amateurs » ne font pas, mais aussi aux trajets que les « journalistes professionnels » suivent que « les amateurs » ne suivent pas<sup>140</sup>. Autrement dit, de même que le groupe des journalistes exerce une contrainte symbolique sur la qualification des travailleurs (qui est journaliste et qui ne l'est pas) malgré le flou historique des savoir-faire professionnels mobilisés par les journalistes, il exerce une contrainte symbolique sur la représentation des carrières individuelles malgré la forte exposition de sa population aux aléas du marché du travail<sup>141</sup>.

#### IV/ Population des journalistes et mobilité individuelle dans le monde de l'information financière.

En l'absence d'un processus net de clôture du marché du travail, comment la mobilité individuelle des journalistes se règle-t-elle ? Dans cette section, je décris dans un premier temps le portrait sociographique des nouveaux arrivants dans le journalisme financier, puis je propose une estimation quantitative de l'évolution démographique de la population des journalistes financiers. Cela me permettra enfin de mettre en évidence des logiques plus ou

---

<sup>140</sup> Il ne s'agit cependant pas tout à fait d'un complément, dans la mesure où la question de la perpétuation du journalisme ne se pose pas exactement de la même manière dans ma thèse que dans les travaux de Denis Ruellan. Ce dernier s'intéresse à la stabilisation historique du journalisme en tant que groupe professionnel, tandis que je m'intéresse à la stabilisation du journalisme financier en tant qu'entité sociale (à sa « choséité », selon les termes d'Abbott (1995)), dont la professionnalisation importe moins que la stabilisation de sa population.

<sup>141</sup> Dans le cas du *Guide des journalistes économiques*, la dimension symbolique est d'autant plus évidente qu'il est destiné aux élites économiques et politiques susceptibles de prendre contact avec les journalistes. Ces derniers sont légitimes à être dans le *Guide* du fait de leurs compétences et leur capacité d'influence, comme interface entre le monde politique et le monde des affaires.

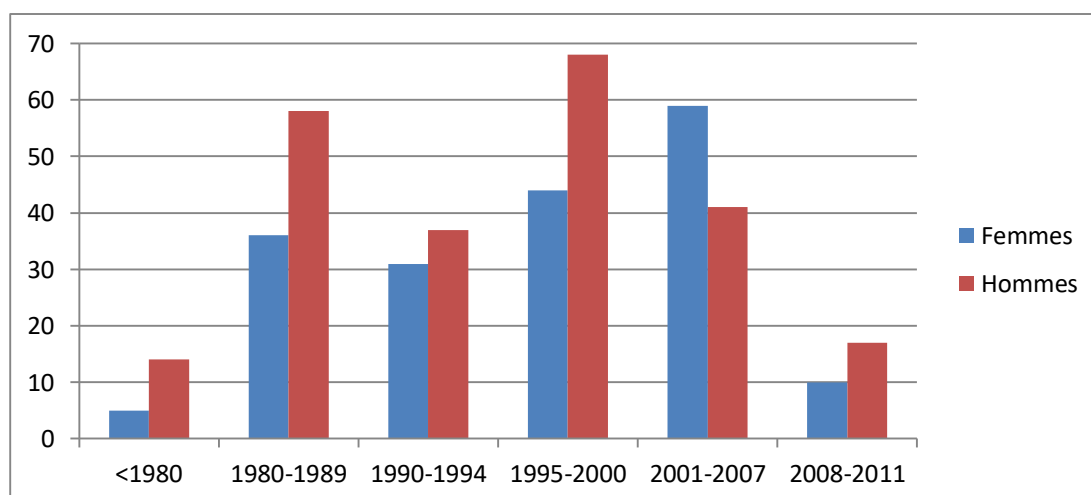


moins stabilisées de mobilité individuelle des journalistes dans le monde de l'information financière.

#### IV.1. Un portrait sociographique

Les caractéristiques sociographiques des journalistes passés par le monde de l'information financière laissent apparaître quelques différences intéressantes avec celles de la population générale des journalistes. La première différence a trait à la féminisation des nouveaux entrants sur le marché du travail journalistique, illustrée par le graphique 2.4. La proportion de femmes dépasse celle des hommes pour la cohorte 2001-2007. Cependant, avant cette cohorte, la féminisation n'est pas linéaire : la proportion de femmes parmi les nouveaux entrants diminue pour la cohorte 1995-2000 par rapport à la précédente. De plus, la proportion des hommes est de nouveau plus élevée pour la cohorte 2008-2011. Cette tendance diffère de celle documentée dans les enquêtes menées sur la population générale. Une étude quantitative sur les journalistes de la presse d'information générale et politique à partir des données de la Commission de la carte d'identité du journaliste professionnel (CCIJP) montre que le nombre de femmes dépasse le nombre d'hommes chez les nouveaux entrants en 2001 (Leteinturier, Devillard et Laville, 2010). La féminisation y apparaît plus linéaire. J'aurai l'occasion par la suite de commenter la féminisation réversible de la population des journalistes dans le monde de l'information financière.

*Graphique 2.4. Nouveaux entrants sur le marché du travail selon le sexe*



La distribution des disciplines du diplôme obtenu parmi les journalistes laisse voir plus de différences avec l'ensemble des journalistes étudiés par Christine Leteinturier et ses collaboratrices (tableaux 2.7-a et 2.7-b).

*Tableau 2.7-a Diplômes supérieurs des nouveaux entrants pour les journalistes passés par le monde de l'information financière (%)*

Discipline	<1980	1980-1989	1990-1994	1995-2000	2001-2007	2008-2011	Ensemble
<b>Economie-Gestion-Finance</b>	38,5	52,4	50,8	51,5	51,0	33,3	49,9
<b>Journalisme (dont écoles agréées)</b>	38,5 (15,4)	31 (21,4)	34,4 (21,3)	39,8 (29,1)	39,6 (16,7)	54,2 (12,5)	37,8 (21,5)
<b>Droit Sciences Politiques (dont IEP)</b>	92,3 (38,5)	46,4 (27,4)	42,6 (29,5)	38,8 (25,2)	36,5 (24)	41,7 (20,8)	42,5 (26,2)
<b>Lettres</b>	15,4	13,1	13,1	10,7	8,3	4,2	10,8
<b>SHS</b>	7,7	11,9	13,1	12,6	13,5	8,3	12,3
<b>N</b>	13	84	61	103	96	24	381

Note : chiffres calculés sur l'ensemble des individus déclarant au moins une formation.

*Tableaux 2.7-b Diplômes des nouveaux entrants pour les journalistes d'information politique et générale.*

Discipline (en %)	1990	1998	2008
<b>Information Communication</b>	19,7	24,1	23
<b>SHS (dont Histoire Géographie)</b>	15 (9,8)	16,1 (11,4)	19,54 (14,3)
<b>Droit &amp; Sc. Pol (dont IEP)</b>	12,7	14,1	18 (9,5)
<b>Lettres / Langues / Arts</b>	22,5	18,3	17,5
<b>Sciences dures / Technique / Santé</b>	13,8	10,4	5,6
<b>Economie / Gestion / Commerce</b>	10,5	13,2	5

Formation au journalisme (en %)	1990	1998	2008
<b>Ecoles Agréées</b>	8,9	14,8	21,4
<b>Ecoles non agréées (dont filières universitaires)</b>	7,3	8,1	21,7
<b>Formations en alternance</b>	NC	NC	6,5
<b>Formation continue</b>	17	25	11,4
<i>Ensemble formation professionnelle</i>	<i>33,2</i>	<i>47,9</i>	<i>62</i>

Source du tableau 2.7-b: Leteinturier, Devillard, et Laville (2010).

La différence majeure concerne sans surprise la proportion des individus dotés d'un diplôme d'économie-gestion. Le taux de diplômés en économie-gestion est quatre à cinq fois plus

importante dans mon échantillon que dans celui des journalistes d'information générale et politique. Les deux échantillons laissent apparaître une baisse notable de la part de ces diplômés à partir de 2008. Les diplômés en droit et sciences politiques sont également beaucoup plus fréquents chez les journalistes passés par le monde de l'information financière (42,6 % pour la cohorte 1990-1994 contre 12,7 %, l'écart se réduit légèrement par la suite). Les autres diplômés (en lettres, SHS et journalisme) sont en revanche sous-représentés par rapport aux journalistes d'informations générales et politiques. En particulier, la tendance à l'augmentation du nombre de diplômés en journalisme (tous cursus confondus) est moins marquée chez les journalistes financiers que chez les journalistes d'informations générales et politiques (de 34,4 % à 54,2 % de la cohorte 1990-1994 à la cohorte 2008-2011, alors que celle des journalistes d'information générale et politique passe de 33,2 % en 1990 à 62 % en 2008). Le point le plus étonnant concerne sans doute les individus qui ont suivi un cursus dans une école de journalisme agréée par la profession. Leur proportion est plus importante chez les journalistes passés par le monde de l'information financière que chez ceux passés par la presse d'informations générales, jusqu'aux années 2000 où leur proportion diminue.

Les données construites ne permettent pas de distinguer très finement les formes d'emplois occupés par les nouveaux entrants. Il n'est pas possible, par exemple, de distinguer CDD et CDI. Les activités de pigiste ne sont pas toujours explicitement indiquées, mais il est néanmoins possible de repérer les activités d'indépendant en les présument lorsque les individus mentionnent plusieurs employeurs différents (voir tableau 2.1). Il ressort des chiffres présentés dans le tableau 2.8 une assez nette augmentation des stages et des activités d'indépendant à l'entrée dans la carrière, qui est plus importante chez les femmes que chez les hommes. Certes, cela tient en partie au fait que les utilisateurs les plus âgés de LinkedIn ont probablement moins tendance que les plus jeunes à mentionner les activités de stages réalisés au début de leur carrière. Toutefois, cette tendance rejoint celle d'une étude résumée par Valérie Devillard (2002a) sur deux échantillons issus des données de la CCIJP en 1990 et 1998. Elle montrait une augmentation de la part des nouveaux entrants qui déclarent des activités de stagiaires et de pigistes avant la première demande d'obtention de la carte. Leur proportion atteint 11 % en 1990 et 17,4 % en 1998, soit en-deçà des 22 % et 25 % des premières activités de mon échantillon des cohortes 1990-1994 et 1995-2000<sup>142</sup>.

---

<sup>142</sup> Le recours à l'annuaire comme source d'informations sur les carrières m'a pourtant probablement conduit à sous-estimer la fréquence des activités indépendantes, puisque celles-ci ne sont que très rarement présentées comme telles (c'est-à-dire par les termes « pigiste », « indépendant » ou « freelance ») dans les fiches

*Tableau 2.8. Part des activités de stagiaires et d'indépendants parmi les premières activités de la carrière (%).*

<b>Cohortes</b>	<b>Hommes</b>	<b>Femmes</b>	<b>Ensemble</b>	<b>N</b>
<b>1980-1989</b>	24 (58)	14 (36)	20	94
<b>1990-1994</b>	16 (37)	29 (31)	22	68
<b>1995-2000</b>	19 (68)	33 (44)	25	112
<b>2001-2007</b>	41 (41)	44 (59)	43	100
<b>2008-2011</b>	47 (17)	70 (10)	56	27
<b>Ensemble</b>	26 (235)	33 (185)	30	421

*Note : entre parenthèse, le nombre d'observations*

## IV.2. L'attractivité conjoncturelle du monde de l'information financière

Une population stable de journalistes financiers se constitue-t-elle progressivement ? L'estimation quantitative de cette population est relativement facile à produire, bien qu'elle comporte quelques limites importantes. Puisque les données sont longitudinales, il est possible de déterminer les dates auxquelles les individus débutent et quittent le journalisme financier, et par différence entre les débuts et fins d'activité de calculer une évolution annuelle du nombre de journalistes financiers. L'estimation de la population s'obtient alors par somme de cette évolution et de la population estimée l'année précédente. En termes mathématiques, la formule d'estimation de la population des journalistes financiers de 1980 à 2012 (soit sur 33 ans) s'énonce très simplement de la manière suivante :

- Soit  $P_i$  la population de journalistes financiers l'année  $i$ ,
- Soit  $B_j$  le nombre de début d'activités de journalistes financiers l'année  $j$ ,
- Soit  $E_j$  le nombre de fins d'activités de journalistes financiers l'année  $j$ , alors on a :

---

biographiques. Le fait que le renseignement des activités et de la datation sur ces fiches soit de fait plus standardisé que sur LinkedIn et que les individus soient sollicités pour les remplir, alors que l'initiative est leur sur le réseau social professionnel, ne les incite sans doute pas à être exhaustif dans la mention des emplois instables et dans celle des employeurs. Cela rend plus délicate la présomption d'activité indépendante pour les carrières « annuaire ». Toutefois, une autre enquête fondée sur d'autres sources que les fichiers de la CCIJP a déjà abouti à la conclusion que ces dernières sous-estiment la fréquence des emplois d'indépendants (Pilmis, 2013). Une dernière précision importe quant à la portée de la comparaison avec les chiffres de Valérie Devillard : ces derniers portent sur l'activité exercée au moment de la première demande de la carte de journaliste, tandis que mes chiffres portent sur la première activité professionnelle indiquée dans la carrière.

$$\forall i \in [1:33],$$

$$P_i = P_{i-1} + B_i - E_i$$

Avec  $P_0 = 7$  (sept journalistes de l'échantillon exercent dans le monde de l'information financière en 1980).

L'estimation de la population ainsi obtenue est théorique. Prenons l'exemple d'un individu Y qui commencerait une activité de journaliste financier en octobre 2002 et la terminerait en septembre 2003. D'après la formule ci-dessus, il contribuerait à l'estimation de la population des journalistes financiers positivement en 2002 et négativement en 2003. Cela peut paraître erroné puisque cette personne aurait exercé son activité de journaliste financier plus longtemps en 2003 (huit mois) qu'en 2002 (trois mois) ; autrement dit elle aurait compté plus longtemps parmi la population des journalistes financiers en 2003 qu'en 2002. Toutefois, c'est moins la population de journalistes qui est intéressante ici que son évolution d'une année sur l'autre, puisque c'est la dynamique du marché du travail des journalistes financiers qui m'importe. Dans cet exemple, si l'on considère que l'individu Y est le seul à changer d'emploi, il y a création d'un emploi en 2002 et destruction d'un emploi en 2003<sup>143</sup>. J'interpréterai donc les flux annuels de population plutôt que les stocks.

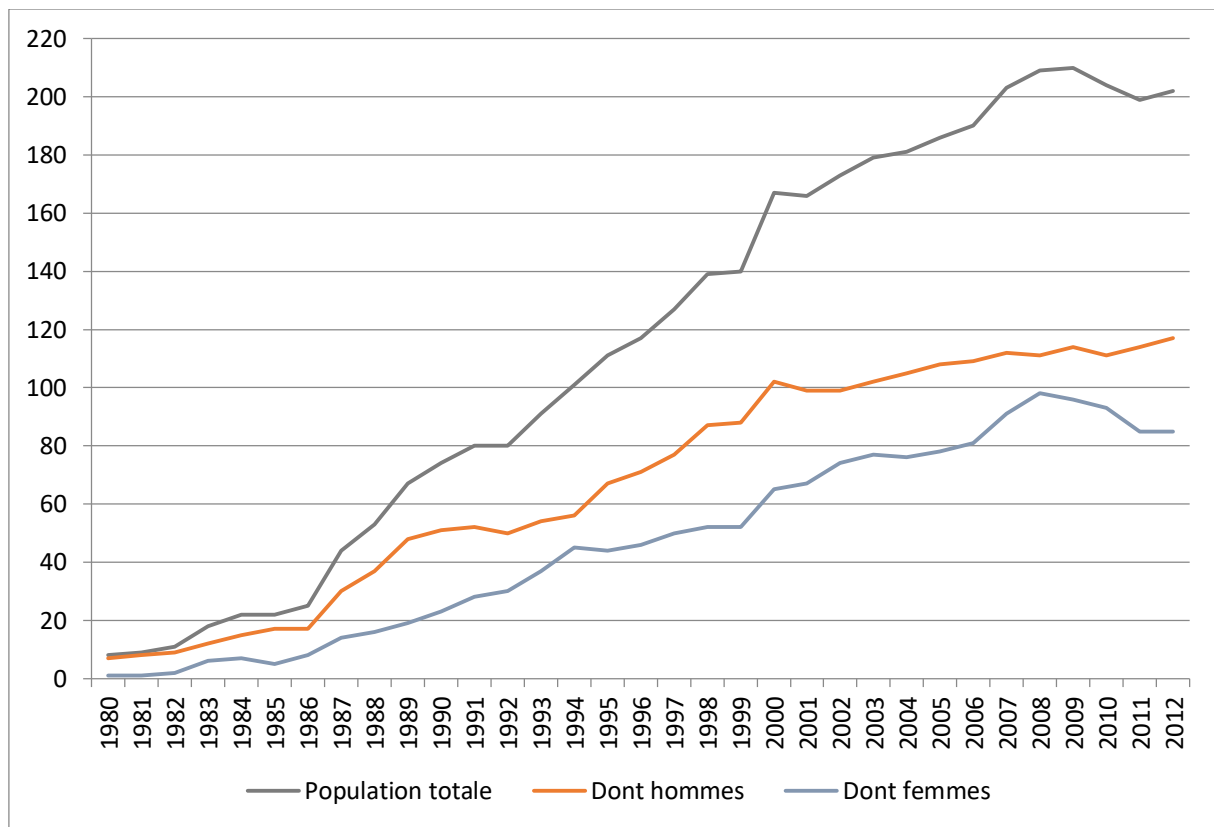
Le graphique 2.5 montre les résultats annuels donnés par la formule. Ces résultats doivent être interprétés avec beaucoup de précaution. Le fait que les jeunes journalistes sont mieux représentés numériquement dans l'échantillon que les journalistes les plus âgés constitue un biais important : il donne *a priori* une tendance haussière à l'évolution de la population qui ne reflète pas la réalité des opportunités d'emploi. Malgré cette limite importante, l'estimation paraît satisfaisante, si on la compare avec les informations issues d'autres sources. Serge Guérin estimait par exemple que le nombre de journalistes économiques et financiers en 1991 était compris entre 250 et 300 journalistes. L'estimation proposée ici donne une population théorique

---

<sup>143</sup> Ce raisonnement peut faire penser à celui utilisé dans les modèles de « vacancy chains » qui visent à déterminer la part de la mobilité des individus qui s'explique par un simple phénomène de vacance de postes créée par la mobilité des autres individus (voir par exemple une application au cas des coachs de football américain dans Smith et Abbott 1983). Ce type de modèle statistique est cependant adapté à l'analyse de marchés du travail fermés pour lesquels la délimitation de la population analysée n'est pas ambiguë, ce qui n'est pas le cas du journalisme financier. Je ne dispose pas de la population entière et même au sein de mon échantillon, le niveau agrégé de codage ne me permet pas de savoir si le poste laissé vacant par l'individu Y a été comblé par un autre individu ou non. Je centre ici mon attention sur le gain net relatif en population, sans pouvoir déterminer dans quelle mesure les flux d'individus sont liés les uns aux autres. J'aurai toutefois l'occasion de donner des indices de phénomènes de vacancy chains dans certaines régions du monde de l'information financière.

de 80 individus cette année-là, sachant qu'il ne s'agit que de journalistes financiers et non seulement économiques. Un autre point de comparaison est l'enquête, publiée en 2011 par *Investir.lesechos.fr*, en collaboration avec l'*Observatoire des métiers de la presse*. Elle recense 1 594 journalistes encartés « travaillant pour des supports économiques ou financiers clairement identifiés comme tels » en 2010<sup>144</sup>. Parmi ces journalistes, si l'on applique le ratio de 20 % observé dans le *Guide des journalistes économiques et financiers*, on peut supposer qu'il y avait environ 300 journalistes financiers. Ce chiffre n'est à nouveau pas très éloigné de l'estimation proposée ici, qui conclut à une population théorique de 204 journalistes financiers en 2010.

*Graphique 2.5. Évolution annuelle de la population des journalistes financiers de 1980 à 2012*



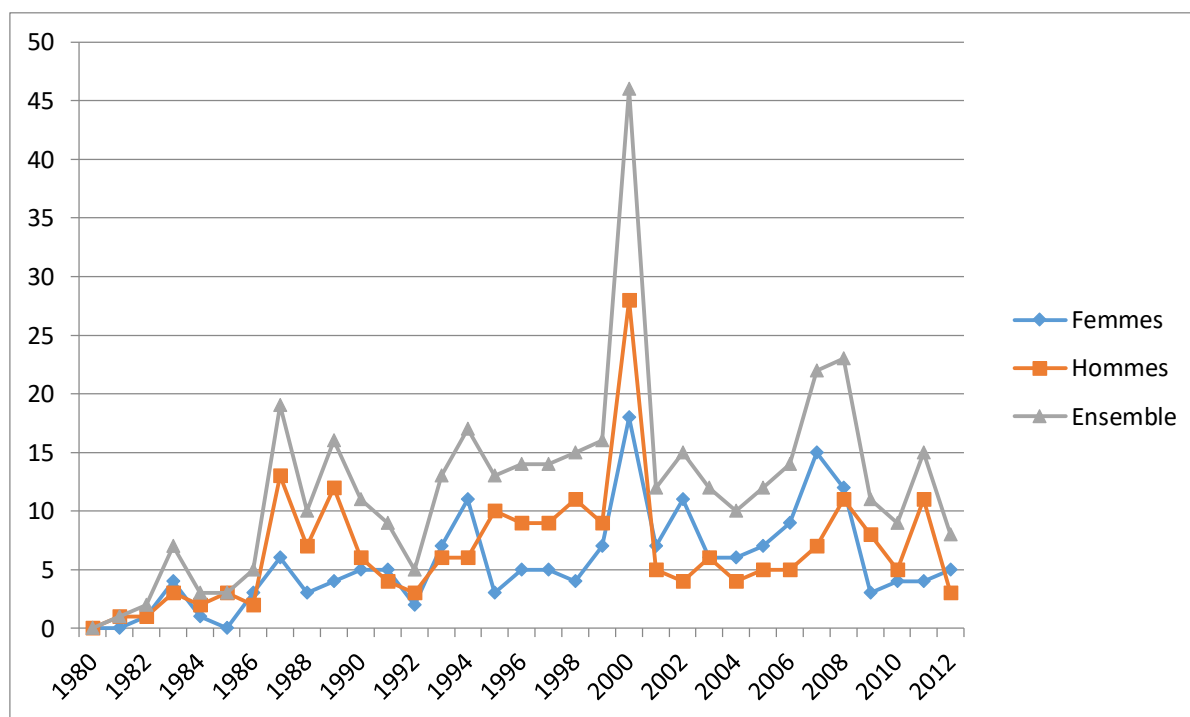
On peut décrire à partir du graphique 2.5 une évolution démographique en trois phases. La première, de la fin des années 1980 jusqu'en 2000, est une phase de croissance rapide du nombre de journalistes dans le monde de l'information financière. Après un premier tassement en 2001, la croissance reprend de façon un peu plus modérée au cours d'une deuxième phase

<sup>144</sup> Voir « journaliste financier, une profession à la croisée des chemins », le 14 mai 2011. URL : <https://investir.lesechos.fr/dossiers/les-metiers-de-la-bourse/journaliste-financier-une-profession-a-la-croisee-des-chemins-347112.php>

jusqu'en 2009. À partir de cette année-là, commence une phase de décroissance démographique, sur laquelle on manque toutefois de recul puisque l'observation s'arrête en 2012. Si l'on se penche de plus près sur cette évolution démographique, c'est son caractère conjoncturel qui est le plus frappant.

D'emblée, il est assez nettement visible que la phase haussière de la bulle internet (1995-2000) a constitué une structure d'opportunités d'emplois de journalistes dans le monde de l'information financière. Si la phase haussière de la bulle internet a duré environ cinq ans, la période la plus spectaculaire court de la fin 1999 jusqu'à septembre 2000 (voir chapitre 1). C'est également sur cette période que le monde de l'information financière a été particulièrement attractif pour les journalistes. La population des journalistes financiers dans son ensemble a augmenté de 19 % de 1999 à 2000, augmentation annuelle de loin la plus élevée sur toute la période 1980-2012. Le nombre de débutants en journalisme financier<sup>145</sup> a augmenté de façon spectaculaire entre 1999 et 2000 pour retomber dès l'année suivante (voir graphique 2.6).

*Graphique 2.6. Nombre de journalistes débutant dans le monde de l'information financière par année*



<sup>145</sup> La catégorie « débutants » regroupe l'ensemble des individus qui exercent pour la première fois une activité de journaliste financier, qu'ils soient nouveaux entrants sur le marché du travail ou non.

Au total, 46 individus ont connu leur première expérience de journalisme financier sur cette seule année-là, soit 11 % de l'ensemble des individus de l'échantillon, pratiquement quatre fois plus que ce qu'aurait donné une distribution annuelle égalitaire de 1980 à 2012.

Il y a en outre des indices sérieux que ces débutants ont eu accès à des situations d'emplois favorables. Le tableau 2.9 indique que les carrières qui débutent pendant la phase ascendante de la bulle internet sont moins concernées par les périodes de « sas » d'entrée sur le marché du travail. La probabilité de connaître une activité de journaliste financier indépendant pendant les cinq premières années de la carrière est de 7 % pour la cohorte 1995-2000 contre 12 % pour la cohorte précédente (1990-1994). Cette probabilité augmente fortement ensuite et atteint 20 % pour les carrières qui débutent entre 2001 et 2007 et 30 % pour celles qui débutent entre 2008 et 2011.

*Tableau 2.9. Fréquence des activités indépendantes par cohortes.*

Cohortes d'entrée sur le marché du travail	Fréquence des activités de journaliste financier indépendant dans les 5 premières années de la carrière (%)	Fréquence des activités de journaliste financier indépendant dans les 5 années suivantes de la carrière (%)	Total individus
<1980	0	11 <sup>(a)</sup>	19
1980-1989	5	10	94
1990-1994	12	13	68
1995-2000	7	12	112
2001-2007	20	24	100
2008-2011	30	19 <sup>146</sup>	27
<b>Ensemble</b>	<b>12</b>	<b>15</b>	<b>420</b>

Lecture : (a) 11 % des individus entrés sur le marché du travail avant 1980 ont connu au moins une activité indépendante entre la cinquième et la dixième année de leur carrière.

Un autre indice de l'attractivité du monde de l'information financière pour les journalistes est le temps de carrière écoulé avant de débiter dans ce monde. Les indicateurs repris dans le tableau 2.10 montrent que les journalistes qui sont entrés sur le marché du travail pendant la période de bulle internet ont été attirés particulièrement rapidement dans le monde de

<sup>146</sup> Cette probabilité est sous-estimée, puisque certaines carrières qui débutent dans cette cohorte ne dépassent pas cinq ans.



l'information financière. 53 % d'entre eux l'ont été dès la première activité exercée, proportion la plus élevée de toutes les cohortes. Il a fallu en moyenne deux ans et deux mois à ces journalistes (soit en moyenne 13 % de la longueur de leur carrière<sup>147</sup>) pour débiter comme journaliste financier, contre près de cinq ans pour la cohorte précédente (soit 21 % de la longueur de leur carrière).

*Tableau 2.10. Les débuts comme journaliste financier dans les carrières*

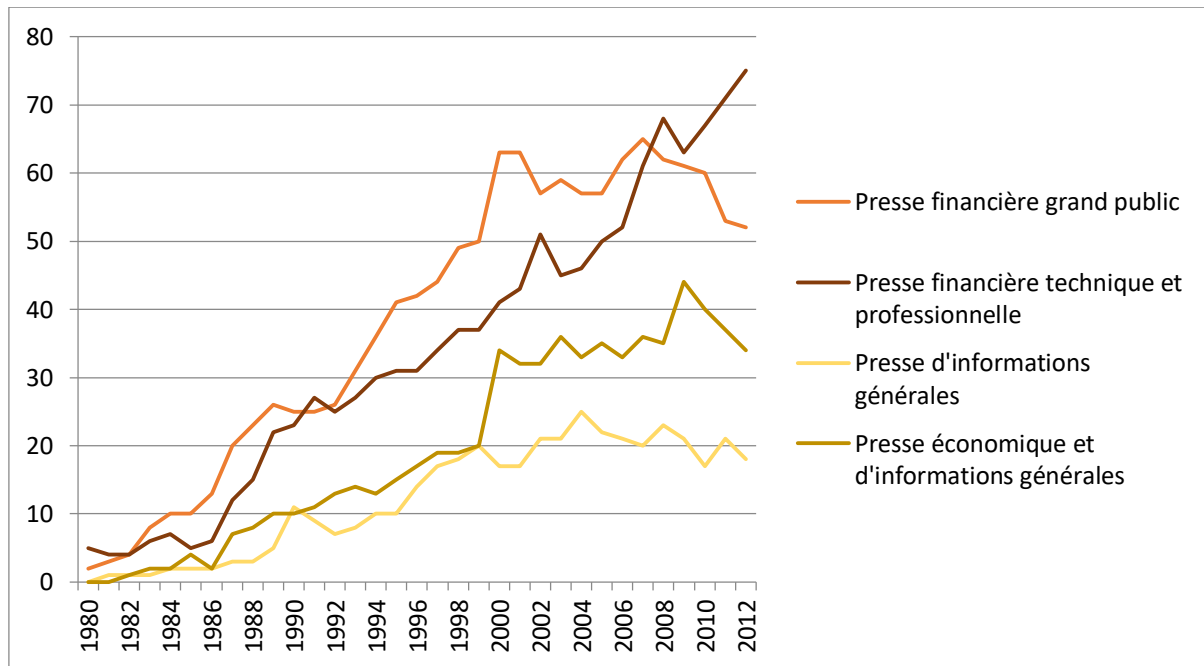
<b>Cohortes</b>	<b>Temps moyen écoulé avant de débiter comme journaliste financier (années)</b>	<b>Longueur moyenne des carrières (années)</b>	<b>Temps moyen /Longueur moyenne (%)</b>	<b>Part des journalistes financiers parmi les nouveaux entrants (%)</b>	<b>Position moyenne de la première activité de journaliste financier dans la carrière</b>	<b>N</b>
<1980	6,6	41,0	16	42	2,9	19
1980-1989	3,9	29,3	13	41	2,2	94
1990-1994	4,8	23,1	20	34	2,5	68
1995-2000	2,3	17,6	13	53	2,1	112
2001-2007	2,6	11,0	24	37	2,7	100
2008-2011	1,9	6,9	27	26	3,1	27
<b>Ensemble</b>	<b>3,3</b>	<b>19,9</b>	<b>18</b>	<b>41</b>	<b>2,4</b>	<b>420</b>

Si l'on distingue la population des journalistes financiers en fonction du type de presse employeur (graphique 2.7), il apparaît assez nettement que le contexte de la bulle internet a attiré les journalistes principalement dans la presse financière grand public (essentiellement composée de la presse boursière) et dans la presse économique d'informations générales, ce qui confirme les observations faites à ce sujet dans le chapitre 1. L'augmentation des effectifs dans ces deux types de presse est particulièrement importante de 1999 à 2000 (respectivement +

<sup>147</sup> Le temps moyen qu'il faut pour débiter dans le journalisme est un indicateur insuffisant en soi. En effet, il est par construction tiré vers le haut dans les cohortes les plus anciennes par des valeurs extrêmes plus élevées que dans les cohortes les plus jeunes, du simple fait que la longueur des carrières y est plus grande. Par exemple, l'indicateur de temps moyen peut aller jusqu'à 35 ans pour les carrières qui commencent en 1980 tandis qu'il ne peut pas dépasser 15 ans pour celles qui commencent en 2000. J'ai donc standardisé cet indicateur en le divisant par la longueur moyenne de la carrière dans chaque cohorte. Le nouvel indicateur donne ainsi le pourcentage du temps de carrière qu'il faut attendre avant de débiter comme journaliste financier (voir colonne 3 du tableau 10).

26 % et + 70 %, soit des gains de 13 et 14 individus). Sur l'ensemble de la décennie 1990-2000, la population en presse financière grand public a été multipliée par 1,5 (+ 38 individus) et celle en presse économique par 2,5 (+ 24 individus). L'évolution de la population dans la presse financière technique et professionnelle et dans la presse d'informations générales est plus modérée pendant cette période.

*Graphique 2.7. Évolution de la population des journalistes financiers depuis 1980 selon le type de presse.*



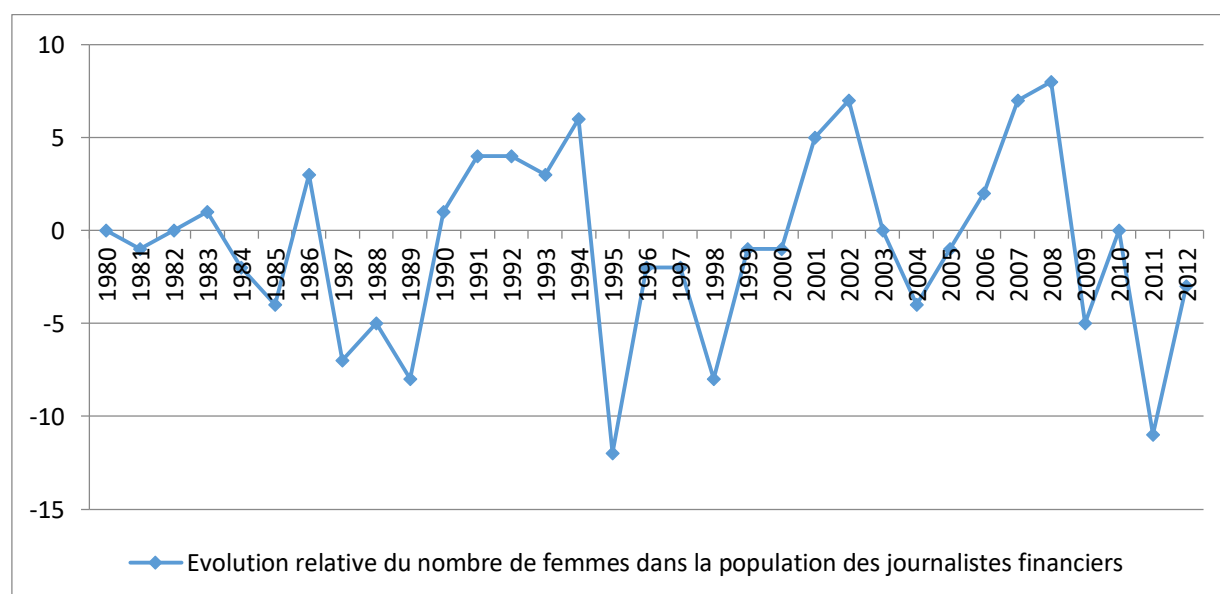
Le choc conjoncturel de la crise financière de 2008 est tout aussi frappant. La population de journalistes dans la presse financière grand public, qui avait fortement augmenté entre 1993 et 2000, décline nettement à partir de 2008 (année de la faillite de *La Vie financière*). Le nombre de journalistes financiers de la presse économique décline également, à partir de 2010, tandis que la population de journalistes financiers de la presse d'informations générales s'étirole progressivement depuis 2005. La situation de la presse technique et professionnelle contraste, puisqu'elle connaît une croissance démographique particulièrement importante depuis 2006, hormis une baisse en 2009. Cela confirme le tournant remarqué dans le premier chapitre, en faveur d'un monde professionnel de l'information financière technique depuis 2008, au détriment d'un monde grand public de l'information boursière.

### IV.3. Une première approche des logiques de mobilité individuelle. La féminisation réversible de la population des journalistes financiers

La population des journalistes dans le monde de l'information financière se caractérise donc par une croissance démographique récente et par une sensibilité importante aux chocs financiers conjoncturels.

Un fait intrigant entoure l'essor démographique des journalistes financiers. Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, la féminisation du journalisme financier n'est pas linéaire. Au contraire, elle laisse la place à des périodes de remasculinisation. Ceci est clairement visible sur le graphique 2.8, qui fait apparaître l'évolution relative du nombre de femmes dans la population des journalistes financiers par rapport à celle des hommes. Quand le chiffre est positif, cela signifie que la population des journalistes financiers s'est féminisée, quand il est négatif, cela signifie au contraire que la population des journalistes financiers s'est masculinisée.

*Graphique 2.8. La féminisation en dents de scie du journalisme financier depuis 1980*



La féminisation du journalisme financier s'amorce à partir de 1990 jusqu'en 1994, à une période où l'emploi journalistique traverse une situation assez générale de crise. Les analyses rapportées par Valérie Devillard montrent que le nombre de premières demandes de la carte professionnelle décroît de 1990 à 1998. Elle conclut que « [l]es membres de la cohorte 90 évoluent donc dans un contexte de crise généralisée dont les années charnières sont 1991 et 1992 » (Devillard, 2002, p. 26). Or, s'il est clair ici que la population masculine de journalistes

financiers augmente modérément de 1990 à 1994 (+ 10 % sur cette période), celle des femmes double (+ 96 %<sup>148</sup>). Pendant la période de six ans qui suit, l'évolution de la population masculine repart en hausse plus soutenue et le journalisme financier se déféminise (+ 82 % pour les hommes contre + 44 % pour les femmes de 1994 à 2000, soit des gains nets respectifs de 46 et 20 individus). Les opportunités de la bulle internet semblent avoir attiré plus nettement les hommes que les femmes. Deux autres faits marquants ajoutent à la crédibilité de cette hypothèse. Le premier est que si la population des femmes augmente nettement pendant la phase haussière de la bulle internet, elle le fait plus tardivement que celle des hommes : de 1994 à 1999, la population des femmes n'augmente que de 16 % (57 % pour les hommes), puis elle croît de 25 % sur la seule année 2000. L'augmentation de la population des hommes est plus également distribuée sur les cinq années de la bulle Internet. Le second fait est que dès 2001, alors que ce contexte d'opportunités disparaît, la population d'hommes connaît une augmentation plus modérée (+ 12 % jusqu'en 2008) alors que celle des femmes, au contraire, connaît toujours une croissance aussi soutenue (+ 46 % jusqu'en 2008). De 2008 (année du krach boursier relatif à la crise des « subprimes ») à 2012, en revanche, alors que la population d'hommes augmente toujours (+ 3 %), celle des femmes se réduit (-13 %). Finalement, si l'on raisonne en stock, le surplus de population masculine par rapport à la population féminine atteint ses niveaux les plus faibles d'abord en 1994 (11 % de la population totale) puis repart à la hausse avant de redescendre à un niveau similaire en 2002 et 2003 (14 %) puis d'atteindre son minimum en 2008 (6 %).

Les hommes ont été particulièrement attirés dans le monde de l'information financière au moment où les conditions d'emploi y étaient particulièrement favorables. Précisons que le déséquilibre du sex-ratio en faveur des hommes de 1995 à 2000 s'explique bien statistiquement du côté des entrants et non pas des sortants. Pendant cette période, en moyenne 9 % des hommes et 10 % des femmes ont quitté le journalisme financier. En revanche, les débutants sont majoritairement des hommes, à 66 % en moyenne. Ce taux est de 48 % pour la période 1990-1994, et de seulement 38 % pour la période 2001-2007. De même, il est plus fréquent de 1995 à 2000 que les hommes reviennent dans le journalisme financier alors qu'ils l'avaient quitté auparavant. Parmi les retours d'hommes, 20 % ont eu lieu entre 1995 et 2000, contre 15 % pour ceux des femmes. C'est l'écart le plus important entre ces proportions depuis

---

<sup>148</sup>L'échantillon ne compte que 23 femmes en 1990, contre 51 hommes. Cela explique en partie l'écart d'évolution mesurée en pourcentage, mais pas entièrement : en valeur absolue, le gain net de femmes dans la population des journalistes financiers de 1990 à 1994 est de 22 individus contre seulement cinq individus pour les hommes.

1990<sup>149</sup>. Toutes années confondues, hommes et femmes font des allers-retours en proportions équivalentes.

De même, la période de féminisation de 1990 à 1994 est liée à la mobilité des hommes plus qu'à celle des femmes. Statistiquement, l'équilibrage du sex-ratio s'explique en effet par l'augmentation des sorties masculines plutôt que par celle des entrées féminines. Comme cela est visible sur le graphique 2.6, le nombre de débutants en journalisme financier est plus élevé que celui des débutantes sur cette période. En revanche, les femmes quittent moins le journalisme financier que les hommes<sup>150</sup>. Se dessine finalement un constat paradoxal : c'est dans la mobilité des hommes que réside la clé de la féminisation du journalisme.

Cette féminisation heurtée du journalisme financier s'explique grandement par les logiques fortement conjoncturelles de l'attraction vers le monde de l'information et de la mobilité individuelle dans ce monde. La première explication qui vient à l'esprit est celle des contraintes du marché du travail dont on sait qu'elles s'exercent spécifiquement sur les femmes, et les défavorisent par rapport aux hommes dans leur capacité à saisir des opportunités d'emplois. Il a été établi que les femmes sont plus concernées par le travail à temps partiel et plus susceptibles d'interrompre leur carrière par des congés parentaux (Maruani et Meulders, 2013). Ce phénomène est notamment expliqué par la dévolution des femmes aux activités de *care* dans la répartition sexuelle des tâches, qui inscrit leur parcours de vie dans une temporalité faite de disponibilité permanente, de double engagement constant dans la sphère professionnelle et personnelle, de synchronisation et de présence aux proches, soit un rapport au temps autrement plus contraignant que celui des hommes (Bessin, 2013).

Il est clair que la contrainte féminine de la temporalité du *care*, mise en évidence d'un point de vue général, s'exerce en particulier sur le marché du travail des journalistes dans le monde de l'information financière. Le récit de vie de certaines journalistes rencontrées en est parfaitement illustratif. Anne-Sophie (entretien #27), directrice des relations presse d'une grande entreprise a démissionné de son travail – certes à un moment où elle commençait à s'en lasser – et est restée pendant un an sans emploi pour prendre soin de son mari tombé gravement

---

<sup>149</sup> De 1980 à 1989, l'écart entre le taux masculin et le taux féminin de retours dans le journalisme financier est plus élevé, mais cela s'explique largement par le faible nombre de femmes dans l'échantillon à cette période.

<sup>150</sup> Cela s'explique au moins en partie par un simple effet de séquence : les hommes ont en moyenne commencé plus tôt leur carrière de journaliste financier et sortent donc en moyenne plus tôt également.

malade<sup>151</sup>. Autre exemple, Yasmina (journaliste pigiste d'information financière technique et professionnelle, douze ans d'ancienneté) a démissionné de son poste de rédactrice en chef adjointe d'un magazine spécialisé dans l'information financière technique et professionnelle pour quitter Paris et suivre son mari, amené à travailler dans une autre ville. Cela l'a contrainte à poursuivre sa carrière à la pige, dans une ville où les interlocuteurs de son secteur très spécifique manquent.

**« C'est beaucoup plus frustrant »  
(Yasmina, entretien #10)**

*« (...) du coup je suis... enfin cantonnée à des sujets que je dois traiter, enfin des sujets froids que je dois traiter au téléphone, en faisant des interviews au téléphone en ne rencontrant plus du tout mes interlocuteurs, donc oui c'est beaucoup plus frustrant, ce n'est pas du tout le même intérêt, en plus je n'ai pas le choix de mes sujets, quand j'étais... rédchef adjointe de mon canard c'était moi qui choisissais, qui trouvais les angles »*

Dans les récits masculins, la vie personnelle détermine différemment les choix de carrière. Par exemple, Guido explique de la manière suivante sa décision de rester dans le journalisme après avoir quitté un journal boursier à l'occasion de sa vente à un autre propriétaire :

**« Je pouvais faire des concessions salariales »  
(Guido, entretien #14)**

*« (...) à l'époque j'étais encore, je n'étais pas marié j'avais pas d'enfants, on va dire que je faisais attention à ma carrière, mais, bon, je pouvais faire par exemple des concessions salariales, enfin voilà c'était pas... c'était pas encore un vrai sujet, voilà. Donc je me suis dit bon, ce n'est pas grave, même si ce n'est pas là que je vais faire fortune même si peut-être que (...) le canard, le nouveau canard que j'intègre aujourd'hui fermera ses portes dans 4 ou 5 ans bon, j'ai quand même tenté »*

Lorsqu'il raconte que, quelques années plus tard, il quitte le journalisme pour un emploi plus rémunérateur, il précise :

*« là entre temps je m'étais marié, j'ai eu un enfant, mon premier fils, et donc là, mes questionnements n'ont pas été tout à fait les mêmes »*  
**(Guido, entretien #14)**

---

<sup>151</sup> La prise en charge de la dépendance en cas de perte d'autonomie d'un individu est en majorité assumée par les femmes. En 2008, les femmes représentaient deux tiers des aidants, et 74 % lorsque la perte d'autonomie s'aggrave. Pour une synthèse qui reprend notamment ces chiffres, voir (Maisonasse, 2016).

À partir de ces quelques exemples on peut, sans les systématiser<sup>152</sup>, typifier les contraintes de la vie personnelle sur les choix de carrière selon le genre. Les événements de la vie personnelle ont conduit Anne-Sophie et Yasmina à mettre leur carrière entre parenthèse, alors qu'ils ont conduit Guido à choisir une option rentable et stable.

Une autre contrainte qui pèse particulièrement sur la mobilité professionnelle des femmes a trait aux exigences croissantes de sociabilités professionnelles dans les processus de recrutement de certains secteurs d'emplois. Cela pénalise les femmes qui ont tendance à consacrer moins de temps aux sociabilités professionnelles et sont souvent moins bien insérées dans les réseaux sociaux utiles pour avoir connaissance des offres d'emplois et candidater à des postes. Isabelle Backouche, Olivier Godechot et Delphine Naudier observent par exemple une régression de la féminisation des recrutements des enseignants chercheurs à l'EHESS à partir du moment où le mode de recrutement repose beaucoup sur une socialisation très en amont de la candidature elle-même, décourageant les candidatures féminines (Backouche, Godechot et Naudier, 2009).

Or, la dimension relationnelle du recrutement prend une place de plus en plus importante sur le marché du travail des journalistes<sup>153</sup>. La recommandation des uns par les autres joue un rôle d'autant plus important dans le mode de recrutement journalistique que celui-ci n'est régulé par aucune exigence de diplôme ni épreuve formelle comme un concours. La sociabilité professionnelle est particulièrement efficace dans le contexte d'essor très rapide du monde de l'information boursière dans les années 1980 et 1990, dans lequel la mobilité individuelle est d'autant plus aisée que la concurrence est faible. Un journaliste raconte les conditions de son embauche dans un hebdomadaire boursier au début des années 1990, alors qu'il souhaitait quitter son emploi dans un mensuel du même secteur :

**« Il a fait le nécessaire pour me cornaquer »  
(Alain, entretien #25)**

*« Le hasard a voulu que je rencontre dans la rue un type que j'avais connu à [hebdomadaire boursier 1], qui était toujours à [hebdomadaire boursier 2], et il m'a dit 'bah nous... le journal vient d'être racheté par [propriétaire], c'était en 1993, et donc... s'il y a des départs, des clauses de cession. (...) Je*

---

<sup>152</sup> Il y a bien évidemment des exceptions. Une des femmes rencontrées raconte par exemple avoir quitté le journalisme et opté pour un emploi plus rémunérateur en banque afin de gagner en stabilité dans sa vie personnelle.

<sup>153</sup> Cela concerne plus particulièrement la population croissante des pigistes. Ces derniers affutent leurs compétences communicationnelles pour écarter la concurrence et stabiliser leurs relations avec ses employeurs : il s'agit de « se vendre » autant que de vendre ses articles (Pilmis, 2007).

*vais signaler que t'es sur les rangs'. Donc il m'a aidé, effectivement, ce n'est pas lui qui me recrutait mais il a fait le nécessaire pour me cornaquer. »*

La sociabilité est un opérateur tout aussi important dans la manière dont les individus qui gravitent autour du monde de l'information financière sont attirés dans ce monde. Jusqu'à l'informatisation du système de cotation boursière en 1987, les transactions se font à la criée, autour de la corbeille<sup>154</sup> disposée au centre du palais Brongniart. Journalistes, agents de change et autres professionnels des marchés financiers se rencontrent sur ce territoire disparu du monde de l'information boursière, qui constitue parfois une interface de la mobilité professionnelle. Jacques en a fait l'expérience, lui qui se destinait au travail d'agent de change pour finalement faire carrière dans le journalisme :

**« Le gars me répond : ‘ passionnant, faites-moi un article’ »  
(Jacques, entretien #15)**

*« J : je faisais un stage de... une alternance de fin de six mois chez X qui est un agent de change. Et ça c'était en 1984. Et à l'époque, on allait à la corbeille, à la Bourse qui était matérialisée au palais Brongniart à Paris et la Bourse était entre midi et quatorze heures et il y avait tous les échanges des titres à la criée. Et donc se retrouvaient autour de la corbeille les agents de change, les commis de Bourse et il y avait pas mal de journalistes financiers. Il y avait ceux de la cote bleue, ceux de la Cote Desfossés, il y avait ceux de l'Agefi, il y avait ceux du Journal des finances, d'Investir et tout ça. Et... le responsable de mon stage à la Bourse connaissait le responsable de [hebdomadaire boursier]. Et un jour il était là et je lui ai dit 'les introductions en Bourse sur le plus grand marché qui avait été créé en 1983 c'est n'importe quoi, c'est le casino, la manière dont sont fait les prix, les cours et tout'. Le gars me répond, 'passionnant, faites-moi un article' (il rit). Et donc... et donc, je ne m'y attendais pas. Et puis j'ai trouvé ça amusant donc je lui ai fait un article sur les introductions en Bourse. Et euh... il l'a publié. J'étais très fier, j'avais euh... 21 ans, et euh... et j'ai trouvé ça très sympa. Ensuite il m'a commandé un article comme pigiste... »*

Dans une spécialité de niche comme la presse boursière, mobilité individuelle et système de recommandation s'engendrent l'un-l'autre. Le système de recommandation est d'autant plus efficace que la mobilité individuelle est importante, et celle-ci renforce encore l'efficacité des sociabilités professionnelles : plus les journalistes peuvent circuler d'un titre à l'autre, plus la

---

<sup>154</sup> Cette corbeille contenait du sable, destiné à recueillir les cendres des cigares des agents de change regroupés autour d'elle, réalisant les transactions pour lesquels ils étaient mandatés.



probabilité est grande qu'ils connaissent d'anciens collègues dans un titre concurrent qui pourraient les coraquer.

Le paradoxe de cette logique d'engendrement réciproque est que, dans les conjonctures économiques favorables où le marché du travail est particulièrement dynamique, la contrainte de sociabilité s'allège fortement. Dans une conjoncture comme celle des années 1999 et 2000, la mobilité individuelle est essentiellement régie par un mécanisme de chaînes de vacance (la mobilité d'un individu s'explique par la vacance d'un poste du fait de la mobilité d'un autre individu) qui se substitue aux initiatives individuelles. Si cela est difficile à objectiver statistiquement avec les données que j'ai obtenues (voir note de bas de page p. 123), plusieurs récits de carrières en portent la trace. Voici l'exemple très net (et loin d'être isolé) d'une journaliste de la presse professionnelle qui raconte son recrutement aux Échos en 2000.

**« Tout le monde montait d'un cran »  
(Danièle, entretien #32)**

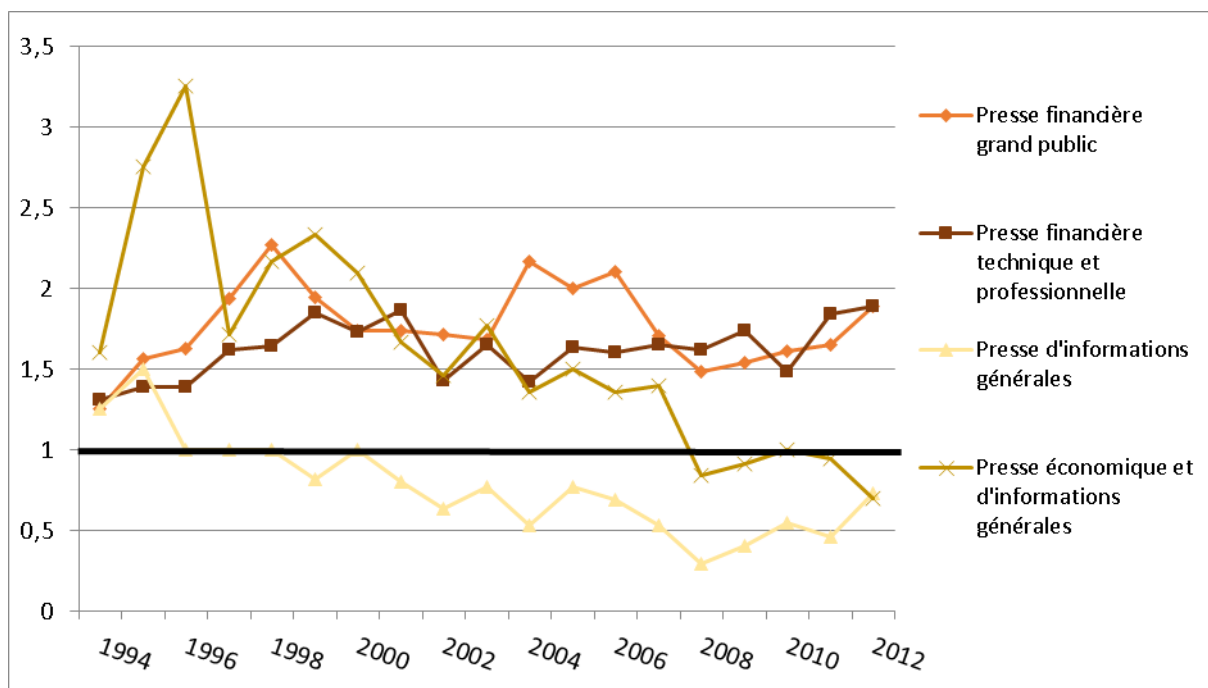
*« (...) en fait ce qu'il s'est passé c'était l'énorme vague de recrutement liée à la bulle internet dans tous les journaux (...) et donc en six mois sont partis tous ceux qui étaient plus anciens que moi. A est partie au Figaro. B est partie au Monde. C et D sont partis aux... Echos. Avec E d'ailleurs, elle est partie à ce moment-là. Bon et donc moi qui était la jeune débutante, je me suis retrouvée rédactrice en chef adjointe. Donc en fait tout le monde montait d'un cran et donc j'étais la dernière plus ancienne, [j'avais l'impression] d'être extrêmement légère, en bagage, en capacité de rédaction etc. Et en fait c'est C qui est venu me chercher, qui a vendu mon poste dans le service finance [d'un titre de Presse économique national] où ils cherchaient quelqu'un. C s'entendait bien avec le chef de service. Et il lui a fait tout le topo etc et il est venu me voir en me disant ce poste est pour toi tu vas l'avoir. Donc j'ai postulé évidemment mais n'y croyant pas du tout. Et en fait il y a eu un entretien et j'ai été embauchée. (Danièle, journaliste indépendante spécialisée en finance, 23 ans d'ancienneté) »*

Danièle a été véritablement aspirée vers un poste à responsabilités, puis aux Échos. Ce phénomène explique que l'effet d'opportunités de la bulle internet ait été essentiellement concentré sur l'année 1999-2000 pour les femmes, alors qu'il a été plus étalé entre 1995 et 2000 chez les hommes. La mobilité des femmes par chaînes de vacance est en effet conditionnée à la

mobilité préalable des hommes. Cela se perçoit du reste dans le récit de Danièle. Celle-ci a été recommandée dans son nouveau journal par un collègue homme qui l'a précédée<sup>155</sup>.

Cependant, deux faits marquants montrent que le bénéfice des chaînes de vacances est limité pour les femmes dans la presse financière. Le premier fait est que la presse spécialisée en finance (grand public ou technique et professionnelle) résiste à la féminisation même après 2000, au contraire de la presse économique et la presse d'informations générales (graphique 2.9).

*Graphique 2.9. Sex-ratio (H/F) par type de presse depuis 1994.*



Le second est que la presse financière n'offre pas les mêmes chances aux hommes et aux femmes d'accéder à un poste de rédaction en chef. La probabilité de connaître une activité de rédacteur en chef financier au cours d'une carrière d'au moins dix ans est plus importante pour les hommes (42 %) que les femmes (30 %)<sup>156</sup>. Cet écart est plus important encore si l'on ne considère que la presse financière. Les probabilités d'y exercer une activité de rédaction en chef

<sup>155</sup> Outre que les hommes sont prédisposés plus que les femmes à investir dans les sociabilités professionnelles, le simple fait qu'ils sont entrés en moyenne plus tôt qu'elles dans le journalisme financier explique qu'ils les devancent. Les inégalités de genre sur le marché du travail des journalistes s'expliquent autant par des effets de dispositions et de contraintes sociales différenciées que par de purs effets de séquence de mobilité.

<sup>156</sup> Probabilités calculées sur les carrières qui durent au moins dix ans, pour contrôler *a minima* l'effet de l'ancienneté, étant donné que les femmes sont entrées en moyenne plus tard sur le marché du travail que les hommes. Un test du khi-deux avec la correction de continuité de Yates (adaptée pour les tableaux de contingence 2x2), a été réalisé sur la répartition des effectifs en fonction du genre et du fait d'avoir ou non connu une activité de rédacteur en chef. Il donne un résultat significatif au seuil de 5 % (Khi-2 = 5,14, df = 1, p = 0,02336).

sont de 33 % pour les hommes et 19 % pour les femmes<sup>157</sup>. Ainsi les mécanismes de chaînes de vacances, s'ils limitent la dimension relationnelle du recrutement, ne sont-ils pas pour autant aveugles au genre : d'une part ils n'opèrent pas au-delà du plafond de verre. Ce plafond de verre est du reste spécifique à la presse spécialisée en finance. En effet, toute carrière incluse, la différence de probabilité est en grande partie imputable au fait qu'en moyenne, les femmes comptent moins d'ancienneté que les hommes, tandis qu'une différence non-expliquée importante demeure si l'on ne prend en compte que les carrières dans la presse financière. Afin de contrôler plus strictement cet effet de l'ancienneté, j'ai réalisé deux régressions logistiques, la première sur la probabilité d'exercer une activité de rédaction en chef financier quelle qu'elle soit, la seconde sur la probabilité d'exercer une activité de rédaction en chef dans la presse financière. Dans les deux modèles, le sexe est inclus en variable indépendante et contrôlé par la longueur de la carrière et par la source des données. Or, il en ressort que si l'effet du sexe n'est pas significatif dans le premier modèle, essentiellement capté par la longueur de la carrière, il est en revanche significatif dans le second modèle. Les résultats des régressions sont présentés de façon plus détaillés dans l'annexe 2.3.

D'autre part, les mécanismes de chaînes de vacances profitent d'abord aux hommes, ensuite aux femmes<sup>158</sup>. Pour le dire de façon lapidaire, il semble que dans un univers démographiquement dynamique et aux règles de mobilité très flexibles, les hommes aient toujours l'initiative, y compris de la mobilité des femmes.

Comme on l'a vu ici, ce phénomène semble décaler la mobilité des femmes en aval de celle des hommes plus qu'il ne la limite (jusqu'au plafond de verre en tout cas). Les mondes de l'information spécialisée sont moins concurrentiels que les mondes de l'information généraliste, et il y est par conséquent plus facile d'y trouver du travail. Olivier Pilmis montre que le positionnement des pigistes sur des secteurs spécialisés, dont la finance fait partie, est un moyen pour eux d'alléger cette pression concurrentielle (Pilmis, 2007). La segmentation de la presse financière fait que les journalistes qui s'y engagent ont tendance à se spécialiser sur des secteurs très précis (les secteurs du capital investissement et de la gestion d'actifs décrits dans le chapitre 1 sont de bons exemples). Ce type de spécialisation des journalistes dans des secteurs

---

<sup>157</sup> Probabilités calculées sur les carrières qui durent au moins 10 ans et comptent au moins une activité dans la presse spécialisée. Résultat du test du khi-2 avec la correction de continuité de Yates significatif au seuil de 5 % (Khi-2 = 6,5072, df = 1, p = 0,01074).

<sup>158</sup> Du reste, cela est visible dans l'extrait d'entretien proposé ci-dessous : Danièle a été recommandée dans son nouveau journal par un collègue homme qui l'a précédé. Le fait que les hommes sont entrés en moyenne plus tôt que les femmes dans le journalisme financier explique bien sûr pour une part qu'ils les devancent.

faiblement concurrentiels leur permet d'être facilement visibles et mobiles, sans avoir à prendre d'initiatives particulières. Une journaliste qui a fait carrière dans la presse boursière résume ainsi ses changements d'emploi au cours des décennies 1980 et 1990 :

*« Bah ensuite, j'avais un profil qui était très recherché et j'avais des propositions... ça c'est fait vraiment sans passoire »*  
**(Anne-Sophie, entretien #27).**

Dans des spécialités où les candidats sont peu nombreux, une attitude de retrait peut tout à fait conduire à une situation très avantageuse. Ça a été le cas pour cette journaliste, qui a obtenu son premier poste dans des conditions d'emploi très avantageuses dans un titre de presse professionnelle, où elle avait réalisé un stage qui l'avait conduit à écrire quelques articles financiers, notamment sur les *fintechs*.

**« Ils m'ont appelée pour me recruter »**  
**(Anne, entretien #34)**

*« En fait ils ont vu... ça a failli se faire avec une ou deux personnes et puis c'est difficile de recruter sur ce genre de... créneau et donc ils m'ont appelée pour me recruter, et moi j'avais une collègue quand j'étais encore en stage qui m'avait dit 'oh mais pourquoi tu ne postules pas ?' et j'avais répondu 'non attends ils cherchent quelqu'un de senior et puis bah moi je n'y connais rien...' et à l'époque je pensais en plus demander un CDD à [titre de PQR] en sortant juste après. Et... et puis ça me paraissait hyper spécialisé, c'était pas vraiment ce que je j'avais envie de faire, et donc quand il m'a appelée j'étais un peu perdue, et quand il m'a rappelée justement le collègue qui partait, je lui ai dit 'mais qu'est-ce que t'en penses, est-ce que tu crois que je peux le faire ?' il m'a dit 'bah oui, moi j'y connaissais rien quand je suis arrivé', etc, je lui ai demandé des conseils pour demander mon salaire, parce que je n'avais aucune idée tu vois, donc combien est-ce que je peux demander, et d'ailleurs c'est lui qui m'avait dit vas-y demande beaucoup et puis t'auras moins' et... il m'avait fait demander 34 [34 000 euros par an] je crois... [elle obtiendra 29 000 plus un intéressement, soit un salaire très confortable pour un premier poste dans la presse] quand je vois ce qu'ils sont payés chez Challenges... »*

Au-delà des effets de conjoncture décrits, les logiques d'aspiration et de mobilité vers et dans la presse financière semblent finalement reposer sur deux principes stables aux effets contraires. Premièrement, un principe de « petit monde », qui induit un engendrement réciproque entre l'ampleur de la mobilité individuelle et l'efficacité de la sociabilité professionnelle (voir supra). Ce principe paraît plutôt faciliter la mobilité des hommes. Deuxièmement, un principe de forte spécialisation qui allège la pression concurrentielle et du même coup la contrainte de sociabilité,

ce qui facilite la mobilité des femmes (tout comme celle des hommes). Cependant, même dans ce cas, les hommes semblent profiter d'un effet de séquence qui les conduit à occuper en premier les postes à responsabilités dans la presse financière.

Une hypothèse alternative à celle des logiques de mobilité pour expliquer le caractère réversible de la féminisation du journalisme financier peut être avancée. Elle porte sur un changement dans le profil des recrues du journalisme financier. Selon cette hypothèse, le dynamisme du marché du travail journalistique dans le monde de l'information financière aurait attiré dans la presse des individus qui trouvaient portes closes dans les entreprises d'un autre secteur, en particulier du secteur financier. Plusieurs journalistes entrés sur le marché du travail à la fin des années 1990 racontent avoir envoyé à leurs sorties d'école des dizaines de CV dans des entreprises, notamment des banques, et quelques-uns dans la presse financière, ayant vu par hasard l'une de ses multiples offres d'emploi. De nombreux individus qui se destinaient plutôt à une carrière dans la finance, notamment de marché, se sont de cette manière finalement engagés dans une carrière journalistique.

Or, les individus qui se destinent à la finance de marché sont plus souvent des hommes que des femmes (Longin et Santacreu-Vasut, 2017). Le fait que l'effet d'attraction du monde de l'information financière ait plus joué sur les hommes que sur les femmes n'est donc pas lié à des différences de stratégie en fonction du genre. En réalité, l'effet d'attraction aurait concerné des aspirants financiers, qui se trouvent être plus souvent des hommes que des femmes, plutôt que des aspirants journalistes. Si une telle hypothèse est valable, alors on devrait pouvoir observer au moins un de ces trois faits pour la période 1995-2000 : 1/ les individus diplômés en économie-gestion-finance sont plus fréquemment recrutés, en particulier chez les hommes ; 2/ ceux diplômés en journalisme sont au contraire moins fréquemment recrutés 3/ la probabilité de débiter une activité de journaliste financier après avoir exercé hors de la presse est plus élevée.

D'après les indicateurs retenus, aucun de ces trois faits n'est avéré. Parmi les individus qui ont débuté en journalisme financier entre 1995 et 2000, la part des diplômés en économie-gestion-finance est plus faible qu'aux autres périodes. Elle est de 49 % pour les hommes et 47 % pour les femmes, contre 55 % et 52 % de 2001 à 2007 (voir tableau 2.11). Les diplômés en journalisme sont un peu moins fréquents, mais leur proportion augmente fortement chez les hommes par rapport à la période 1990-1994, où ils étaient significativement sous-représentés. Étonnamment, la proportion chez les diplômées en journalisme baisse en revanche assez

fortement (de 41 % à 26 %)<sup>159</sup>. Concernant le troisième fait, la probabilité de débiter comme journaliste financier dans les cinq premières années de la carrière après avoir exercé en-dehors de la presse est en réalité plus faible pour la cohorte 1995-2000 que pour les suivantes. La bulle internet ne semble donc pas avoir particulièrement attiré d'individus qui se destinaient au monde de la finance. Si le profil des recrutés varie selon les cohortes, il ne le fait pas d'une façon qui pourrait expliquer le caractère réversible de la féminisation du journalisme financier.

Deux phénomènes principaux caractérisent finalement la constitution d'une population de journalistes financiers depuis les années 1980. Il s'agit d'abord de la sensibilité du marché du travail des journalistes dans le monde de l'information financière au dynamisme de l'activité boursière, comme en atteste la fenêtre d'opportunités d'emplois exceptionnelle et rapide ouverte par la bulle internet et à l'inverse la baisse globale de la population des journalistes financiers qui suit le krach boursier de 2008. Il s'agit ensuite de logiques très flexibles de la mobilité individuelle des journalistes dans ce monde.

Jusqu'ici, j'ai pu décrire comment une population de journalistes avait pu être attirée dans le monde de l'information financière. Cette population forme-t-elle pour autant une « entité sociale » proprement dite ? Peut-on identifier des frontières morphologiques qui s'édifient progressivement et se stabilisent ? La section suivante approfondit l'analyse du marché du travail des journalistes dans le monde de l'information financière. Elle a pour objectif de déterminer dans quelle mesure ce marché du travail est marqué par un processus de fermeture relative depuis les années 1980, susceptible de limiter la dispersion de la population des journalistes et de rendre lisibles leurs chances de vie dans le monde de l'information financière, ou au contraire d'ouverture relative qui en fait un « sas » d'entrée dans d'autres mondes de l'information.

---

<sup>159</sup> Si l'on ne considère que les individus qui débutaient leur carrière à ce moment-là, ces indicateurs ne changent pas significativement.

*Tableau 2.11. Part des diplômés en économie-gestion-finance et en journalisme parmi les débutants en journalisme financier (%)<sup>160</sup>.*

Débuts comme journaliste financier	Hommes (EcoGestion)	Femmes (EcoGestion)	Ensemble (EcoGestion)	Hommes (Journalisme)	Femmes (Journalisme)	Ensemble (Journalisme)	f transitions depuis hors presse (5 premières années) - hommes	f transitions depuis hors presse (5 premières années) - femmes	f transitions depuis hors presse (5 premières années) - ensemble
1980-1989	53 (55) <sup>(a)</sup>	55 (53)	54 (54)	25 (24)	30 (29)	27 (26)	14 <sup>(b)</sup>	11	13
1990-1994	78 (77)	55 (56)	65 (66)	17. (15)	41. (44)	31 (31)	5	6	6
1995-2000	48 (50)	47 (54)	48 (51)	42 (40)	26 (29)	36 (36)	7	9	8
2001-2007	55 (55)	52 (55)	53 (55)	52 (59)	37 (28)	42 (39)	10	15	13
2008-2015 (2008-2011)	39 (40)	32 (22)	36 (33)	44 (40)	54 (78)	48 (54)	29	0	19
<b>Ensemble</b>	<b>51</b>	<b>48</b>	<b>50 (52)</b>	<b>38 (37)</b>	<b>38 (35)</b>	<b>38 (36)</b>	<b>10</b>	<b>11</b>	<b>10</b>

*Lecture : (a) parmi les hommes qui ont exercé leur première activité de journaliste financier entre 1980 et 1989 et qui déclarent au moins une formation, 53 % ont suivi une formation en économie-gestion-finance. Si l'on ne prend en compte que ceux qui ont commencé leur carrière dans la même période, ce taux est de 55 %.*

*(b) parmi les hommes qui ont exercé leur première activité de journaliste financier entre 1980 et 1989 et qui déclarent au moins une formation, 14 % l'ont fait dans les cinq premières années de leur carrière après une expérience hors presse.*

<sup>160</sup> Un test de Fisher d'égalité des proportions (hommes/femmes) a été produit pour chaque type de formation dans chaque cohorte. '.' = au seuil de 10 %.

## Conclusion

J'ai essayé dans ce chapitre d'objectiver les contraintes qui pèsent sur la mobilité individuelle des journalistes dans le monde de l'information financière. Cette tentative m'a conduit à mettre l'accent sur le caractère incertain de cette mobilité individuelle : le marché du travail, considéré d'un point de vue diachronique, est sensible aux chocs exogènes et est relativement peu segmenté, tandis que le contrôle par le groupe professionnel de la mobilité individuelle se borne à un travail de limitation symbolique de la dispersion des trajectoires journalistiques. Dans ce contexte, les règles de la mobilité individuelle sont particulièrement flexibles. Si les hommes semblent pouvoir disposer d'une capacité d'initiative plus grande que les femmes, il est plus juste de dire que les individus sont attirés dans le monde de l'information financière et aspirés de pôle en pôle au gré des conjonctures et des opportunités. On comprend mieux alors qu'il soit difficile d'identifier une figure professionnelle susceptible de constituer une référence en matière de journalisme financier, symbolisant une carrière réussie et reproductible. À titre de comparaison, aux États-Unis, les journalistes financiers peuvent identifier parmi eux des « *keys players* », en l'occurrence le *Wall-Street Journal* et le journaliste Andrew Ross Sorkin du *New York Times* (Ragas et Tran, 2015).



---

## Chapitre 3. Convention et discipline professionnelle dans le monde de l'information financière

---

### Introduction

Les deux premiers chapitres ont montré que l'installation de journalistes dans le monde de l'information financière tenait plus au pouvoir d'attraction de ce monde qu'à l'initiative d'un collectif organisé de journalistes. Ce troisième et dernier chapitre de la première partie prolonge cet argument sur le terrain des activités professionnelles. Comme je l'ai évoqué dans l'introduction générale de cette thèse, la dynamique des groupes professionnels, comme celle des champs sociaux, est généralement liée à un processus d'autonomisation. Michael Schudson a problématisé, dans le domaine du journalisme, la question de l'autonomie en demandant *de quoi* le journaliste devrait être autonome, argumentant que la réponse à cette question n'a rien d'évident (Schudson, 2005). Dans ce chapitre, je problématise cette question en demandant *pour quoi* (dans quel but) le journalisme devrait être autonome. Je défends que l'émergence d'un journalisme dans le monde de l'information financière dépend en premier lieu de l'existence préalable de conventions efficaces pour intégrer ce type particulier d'activités, qui détermine par avance ce *pour quoi*. Le « système des professions » d'Andrew Abbott (1988) tire sa dynamique des conflits juridictionnels auxquels se livrent les groupes professionnels. Mais les mondes sociaux sont aussi des mondes de conventions partagées sans lesquelles ne pourraient se stabiliser les réseaux d'activités qui lient des professionnels entre eux.

Dans *Les mondes de l'art*, Howard Becker définit les mondes sociaux comme l'ensemble des activités développées par des réseaux de coopération en vue de produire quelque chose (en l'occurrence, une œuvre d'art). La stabilité des mondes sociaux dépend de la capacité de ces réseaux à se pérenniser autour de conventions qui non seulement facilitent la coordination des activités, la reconnaissance ou la disqualification des œuvres et des artistes, mais encore donnent le sentiment d'appartenir au même monde (Becker, 2006a). La *coordination* (qui

recouvre aussi bien la compétition que la coopération<sup>161</sup>) des activités professionnelles est cruciale pour la pérennité des mondes sociaux.

Dans une perspective en termes de professionnalisation, le réglage des relations professionnelles est organisé discursivement dans une déontologie. Celle-ci est « *un discours identitaire, une manière de régler les relations, et non un instrument de morale pratique* » (Ruellan, 2011, p. 239), qui permet au journalisme d'afficher ponctuellement son unité tout en maintenant une très grande diversité de pratiques. On peut cependant imaginer que chaque monde de l'information a ses propres dispositifs de réglage des interactions professionnelles. Dans certains de ces mondes, le réglage émane du « *drame social du travail* » au sens de Hugues (Hughes, 1996) ; il en va ainsi du monde de l'information européenne, dont les interactions sont très concentrées dans un lieu concret, la salle de presse de la Commission européenne, et régulées par des dispositifs techniques « *d'intéressement* » à des objets, comme l'activation de la lumière rouge signalant que les propos tenus doivent être considérés comme du « off » (Bastin, 2003, p. 302-315). Chez Howard Becker, le concept de convention est indexé aux interactions concrètes qui se déroulent dans des lieux précis. La métaphore de l'improvisation musicale sur scène est, selon lui, celle qui permet le mieux de comprendre comment les personnes agissent à partir de compréhensions partagées des situations qu'ils rencontrent (Becker et Faulkner, 2011 ; Vezinat, Peretz et Pilmis, 2015).

La difficulté que je rencontre ici est qu'une telle scène, qui justifierait d'y accorder toute mon attention pour identifier une forme de régulation des relations professionnelles, n'existe plus dans le monde de l'information financière. La carrière historique de ce monde se distingue en effet par l'éclatement de son territoire en de multiples lieux. Le palais Brongniart pouvait autrefois constituer le cœur local de ce monde, une scène sociale où gravitaient nombre d'acteurs des marchés financiers<sup>162</sup>. Du fait de l'informatisation du système de cotation, la Bourse de Paris est matérialisée dans un hangar farci de serveurs, délocalisé dans la banlieue

---

<sup>161</sup> Lorsque Daniel Cefaï rappelle l'importance de la coordination dans les mondes sociaux, il est clair que cela n'implique pas une vision irénique de ces mondes : « [Les acteurs d'un monde social] *peuvent se tromper sur le sens des réponses des autres, sur leurs attentes et sur leurs évaluations ; ils peuvent s'entendre sur des conventions auxquelles ils donnent des sens très différents, chacun depuis sa perspective – mais ils réussissent à coopérer. Les artistes peuvent se leurrer sur les raisons qui poussent des amateurs ou des musées à acheter leurs œuvres, mais ils « créent leurs œuvres, tout au moins en partie, en anticipant comment ceux qui vont les recevoir y réagiront, par leurs cognitions et par leurs émotions* ». *Agir signifie alors se projeter dans des champs d'attentes (et d'attentes d'attentes) et de réponses (et de réponses à des réponses).* » (Cefaï, 2015).

<sup>162</sup> La rencontre, décrite au chapitre 2, de Jacques, alors stagiaire agent de change, avec le rédacteur en chef d'un journal financier, qui l'attira dans une carrière de journaliste, est une illustration des drames sociaux du travail qui se concentraient à la Bourse.

de Londres<sup>163</sup>. Dans l'introduction de son ouvrage sur les *traders*, Olivier Godechot donne à voir ce dépeuplement lorsqu'il décrit l'une des dernières séances de cotation à la criée, le 26 janvier 1998 : « *Devant les grilles, on ne voit pas la foule des agents de change, des fondés de pouvoir, des commis, des grouillots et de ces « aigrefins de la finance » que mettent en scène d'innombrables photos, tableaux et romans d'un autre âge. L'informatisation du commerce des actions et des obligations a fait son œuvre. Seuls quelques individus isolés, de temps à autre, fendent d'un pas résolu la place vide, présentent à la grille d'entrée leur laissez-passer aux deux gardiens sous la guérite, escaladent les marches du palais, font de nouveau valoir leurs droits devant les gardiens d'intérieur et gagnent leurs salles de transactions financières.* » (Godechot, 2001, p. 9). Les interactions professionnelles du monde de l'information financière sont dispersées dans de multiples scènes, essentiellement des conférences de presse et parfois des voyages de presse (mais ces derniers sont moins fréquents). En conséquence, les relations entre les journalistes sont relativement distendues. Quelques témoignages peuvent ici être utiles. Celui de Ludovic, concernant les relations entre journalistes financiers, est ici parlant.

**« Tout le monde est pressé de rentrer dans sa rédaction »  
(Ludovic, entretien #5)**

« A : Vos collègues que vous rencontrez aux conférences de presse, vous ne les voyez pas en-dehors ? Vous coopérez des fois sur certaines choses ou c'est plutôt de la concurrence ?

L : ça a pu... j'ai quelques bonnes relations avec certains confrères, on peut déjeuner ensemble euh... ça reste quand même assez... enfin peu sont des amis quoi ce n'est pas... c'est peut-être l'époque aussi qui veut ça, il y a moins de voyages de presse, des trucs qui pourraient faire que les gens ne viennent plus... là vous vous croisez à une conférence de presse, après tout le monde est pressé de rentrer dans sa rédaction, ça fait que les liens ne sont pas forcément... »

De même, le drame social du travail structure assez peu les relations entre les journalistes et leurs sources. La médiation de ces relations par les services d'attachés de presse est devenue pratiquement incontournable. Ceci est particulièrement vrai à propos des institutions bancaires qui, depuis la crise financière de 2008, ont renforcé le contrôle de la diffusion de l'information les concernant. C'est ce que raconte Audrey, spécialisée dans les Sicav dans un mensuel financier grand public.

---

<sup>163</sup> Le marché des actions a fermé en 1988 et le marché des produits dérivés en 1998. Alexandre Laumonier propose une description captivante du fonctionnement des Bourses dématérialisées dans un récit anthropologique dont le narrateur est un algorithme (Laumonier, 2014).

**« Si vous avez le malheur de contacter un professionnel »...**  
**(Audrey, entretien #3)**

« Audrey : (...) je pense qu'effectivement les sociétés abreuvent de communiqués de presse dont 90 %, j'exagère un peu mais 90 % n'ont pas forcément d'intérêt. En revanche effectivement quand vous les contactez pour avoir des informations sur un sujet qui n'est pas dans leur intérêt qui n'est pas dans leur plan de communication, et ben là c'est dur. Là c'est dur sans compter que la plupart des grosses boîtes maintenant ont des circuits de communications qui sont incontournables, c'est-à-dire que... et je retourne sur les banques parce que c'est quand même un bon exemple, certains établissements, si vous avez le malheur de contacter un professionnel sans passer par le service de communication, d'un le professionnel vous rappelle la semaine d'après en vous disant 'ohlàlà mais c'est terrible j'ai accepté de vous parler, j'avais pas le droit de vous parler il ne faut absolument pas que vous me citiez, non non non' donc c'est l'horreur et euh... bon ça dépend qui vous êtes mais vous vous faites rappeler dans la foulée par l'attaché de presse qui vous engueule comme du poisson pourri (...) c'est arrivé à une collègue qui était juste à côté de moi et qui voilà qui s'est pris une soufflante pendant trente minutes parce qu'elle avait osé contacter un professionnel qu'elle avait rencontré je ne sais plus comment, qui lui avait donné sa carte de visite »

D'où une énigme centrale : comment les activités des journalistes sont-elles coordonnées dans un monde où leurs interactions avec les différents professionnels sont très ponctuelles et dispersées ?

Pour répondre à cette question, j'ai pris le parti dans ce chapitre de rester à distance de ces interactions professionnelles. Certes, je manque donc *a priori* tout ce qui pourrait avoir trait au drame social du travail, de même que la dimension symbolique et identitaire qui émerge de ces interactions. Ce choix me paraît pourtant justifié étant donné la dissolution de ce qui constituait la scène sociale du monde de l'information financière.

La première section de ce chapitre porte sur les rhétoriques professionnelles du monde de l'information financière. Elle décrit la structuration normative du monde de l'information financière et la convention de la « transparence » qui en découle. Elle montre ensuite ses affinités avec une conception particulière des pratiques journalistiques, à savoir celle qui unit ces pratiques par la norme professionnelle d'objectivité. J'ai cherché les traces de l'unité normative des pratiques journalistiques du monde de l'information financière dans le

« *Handbook of journalism* »<sup>164</sup> de l'agence d'information financière Thomson-Reuters (très intégrée au fonctionnement des marchés financiers et implantée en France), dans le livre blanc publié en 2010 par l'Association des journalistes économiques et financiers (AJEF) et enfin dans un manuel de journalisme spécialisé dans l'information économique et financière, rédigé par un praticien (Le Brun, 2010). Ces deux derniers supports sont engagés dans une construction rhétorique assez large du journalisme économique et financier ; ils me permettront de caractériser les modalités de la diffusion d'une doctrine de l'objectivité en France.

La seconde section de ce chapitre porte sur les pratiques journalistiques elles-mêmes. Cette section ajoute aux matériaux susdits le discours réflexif des individus exerçant ou ayant exercé une activité de journaliste dans le monde de l'information financière. Elle montre comment les journalistes fondent leur métier sur une pratique « prudentielle » au sens proposé par Florent Champy (2011), c'est-à-dire une pratique qui nécessite d'appliquer un savoir abstrait à des cas concrets. Je décris les modalités de ces pratiques prudentielles dans deux régions du monde de l'information financière dans lesquelles la presse s'est investie (voir chapitre 1) : le monde de l'information boursière (les pratiques des agenciers et celles des journalistes qui produisent des recommandations boursières) et le monde de l'information technique et professionnelle (les pratiques des journalistes pour qui sources et lecteurs sont homologues)<sup>165</sup>.

## I/ La structure normative du monde de l'information financière

Dans un premier temps, je vais décrire synthétiquement l'idéal vers lequel la construction institutionnelle des marchés financiers est orientée, et ses implications en termes de définition de ce qui constitue une bonne information financière. Je prends pour ce faire le point de vue de la théorie économique des conventions (Orléan, 1999, 2011), qui permet à mon avis de produire efficacement cette synthèse.

---

<sup>164</sup> Ce document de plus de 500 pages entend définir les principes éthiques qui guident la pratique journalistique, en proposant des « principes de confiance » et un « code de conduite ».

<sup>165</sup> Je laisserai de côté dans cette section le cas particulier des journalistes des rubriques financières de la presse d'informations générales, PQN en particulier, qui cherchent plutôt à faire de la vulgarisation auprès d'un lectorat, et dont les sources sont souvent plus des économistes dont ils attendent des compétences en décryptage, que des acteurs du monde de la finance. Je place mon regard au plus près du cœur du monde de l'information financière, c'est-à-dire de l'information produite par et destinée aux marchés financiers.

## I.1. Qu'est-ce qu'une bonne information financière ? Le principe d'efficacité informationnelle dans la théorie financière

L'information occupe une place centrale dans le système normatif de la théorie financière standard. Celle-ci défend que les marchés financiers sont l'organisation la plus efficace d'allocation du capital. Cette idée repose sur l'hypothèse d'efficience des marchés financiers, introduite par Eugène Fama (1970), selon laquelle le prix des actifs financiers est la plus juste évaluation possible des sociétés cotées. Autrement dit, le prix des actions d'une entreprise est la meilleure estimation de sa « valeur fondamentale ». Dans les nombreux développements qui ont suivi cette hypothèse fondatrice, l'idée d'information a pris une importance centrale, qui peut être résumée dans la proposition suivante : un marché est dit efficient si les prix qui s'y forment intègrent l'ensemble de l'information disponible à chaque instant. Pour reprendre une analogie de Christian Walter, « *de la même manière que l'efficacité d'un moteur est sa capacité à transformer l'énergie contenue dans l'essence en travail utile, l'efficacité d'un marché dans le sens informationnel serait sa capacité à transformer de l'information en prix.* » (Walter, 2012, p. 4).

Une conséquence importante de la capacité des prix sur les marchés financiers à refléter instantanément l'ensemble de l'information disponible est que l'évolution des cours de bourse suit une marche aléatoire. En cela, le concept d'efficience des marchés financiers est paradoxal. Comme le note Olivier Godechot (Godechot, 2013), il se construit à la fois contre les théories hétérodoxes de la finance (qui ne croient pas à l'expression objective de la « valeur fondamentale », voir infra) et, de façon plus surprenante, contre les professionnels de la finance. En effet, si l'efficience des marchés financiers est vraie, alors il est nécessairement impossible de « battre le marché », sauf à disposer d'informations que d'autres n'ont pas. Si les cours de bourse suivent réellement une marche aléatoire, alors ils sont par définition imprévisibles. Par conséquent, on ne devrait pas pouvoir construire un portefeuille de titres qui offre durablement un rendement supérieur aux indices de marché comme le CAC 40. C'est pourtant la raison d'être des gestionnaires de fonds<sup>166</sup>.

---

<sup>166</sup> En tout cas des professionnels de la gestion dite « active ». En effet, certains gestionnaires de fonds pratiquent la gestion « indicielle », qui consiste à élaborer ses portefeuilles d'actifs de telle sorte qu'ils ne font que répliquer les indices de marché. Ces gestionnaires ne promettent pas de rendements supérieurs à celui du marché. La gestion indicielle prend une importance de plus en plus importante depuis la crise de 2008. Voir Éric Albert, « L'investissement « passif », talon d'Achille des marchés ? », *Le Monde*, 6 février 2019. Pour une généalogie intellectuelle de la gestion indicielle, voir (Walter, 2005).

Mais, comme le montrent les travaux de sciences sociales sur l'histoire de la construction des marchés financiers, le concept d'efficience des marchés financiers est passé du statut de postulat au statut de but à atteindre. Alors qu'initialement, cette hypothèse avait été posée pour justifier intellectuellement le modèle de marche au hasard gaussienne<sup>167</sup>, elle est progressivement devenue un objectif théorique d'organisation des marchés. Le principe d'efficacité informationnelle ne fonde plus le fonctionnement *réel* des marchés financiers, mais leur fonctionnement *désirable* (Walter, 1996). Il opère désormais performativement<sup>168</sup>. Ce renversement s'est traduit par un travail très poussé de codification institutionnelle du monde de l'information financière, dont le chapitre 1 a partiellement décrit les formes pour le cas français. La « juste valeur » des actifs financiers dépend en effet du bon traitement de l'information concernant les entreprises cotées. De ce point de vue, pour que les marchés financiers soient efficaces, il faut 1/ que l'information qui forme la matière première des cours de Bourse soit pertinente, et non un bruit parasite 2/ que cette information soit correctement retraitée pour évaluer les entreprises qu'elle concerne. Ces deux critères définissent une information *transparente* (Walter, 1996, p. 5).

Outre l'objectif d'efficience des marchés financiers, la codification du monde de l'information financière tient plus pragmatiquement à la nécessité à partir des années 1970, d'inciter les individus et les organisations à placer leur argent en Bourse. Cela impliquait d'organiser structurellement une forte liquidité des marchés financiers, c'est-à-dire d'assurer la liberté pour un investisseur de pouvoir échanger ses actions ou de s'en séparer à tout moment. Dans l'esprit de la théorie économique des conventions, pour qu'un marché soit liquide, il faut que la qualité des produits qui s'y échangent soit la même pour tout le monde (Husser, 2010). Il faut donc définir conventionnellement cette qualité et la rendre facilement mesurable. C'est en effet la condition pour qu'il ne soit pas nécessaire d'être un spécialiste pour y faire des échanges : la seule observation du prix devrait suffire à percevoir la qualité du produit. Sur les marchés financiers, la qualité conventionnelle par excellence est la capacité des entreprises à générer des rendements pour l'actionnaire<sup>169</sup>, censée être reflétée par sa valorisation boursière. Pour décider d'acheter des actions d'une entreprise, un investisseur financier a besoin de

---

<sup>167</sup> Selon ce modèle, l'évolution des cours de Bourse est un processus stochastique (c'est-à-dire non prévisible) et sa distribution peut être représentée sous la forme d'une courbe de Gauss. Voir (Bayle et Schwartz, 2005 ; Jovanovic, 2001).

<sup>168</sup> On trouve dans la sociologie de la finance diverses études de la performativité de la théorie financière sur la réalité des marchés financiers. Pour une particulièrement édifiante, voir (Mackenzie et Millo, 2003).

<sup>169</sup> Ce à quoi renvoie l'imposition récente dans les entreprises de la « valeur actionariale », vecteur central du processus de financiarisation. Voir parmi d'autres travaux (Lordon, 2000a)

s'assurer non pas de la valeur de l'entreprise au moment de l'investissement, mais de sa capacité à générer des profits dans le futur.

Pour organiser les « structures de la liquidité », il a donc fallu spécifier la façon dont on mesure la profitabilité des entreprises d'une part, et en rendre obligatoire la publicité d'autre part. Comme l'explique André Orléan, « *ce faisant, on restreint le champ laissé à l'interprétation privée requérant l'intervention de spécialistes et l'on crée un vaste espace public où les informations sont partagées par tous les intervenants. Plus les données stratégiques sont largement communiquées et de manière équitable, moins il y a de « barrières à l'entrée », plus le marché sera liquide car ouvert à tous dans des conditions de stricte équité. L'incertitude n'est évidemment pas supprimée, mais son espace d'expression est strictement limité. Pour ce faire, il convient de standardiser les informations et d'en réglementer la diffusion* » (Orléan, 1999, p. 41). Or, dans l'idéal de la théorie financière standard, les marchés d'actions sont précisément « *l'acteur collectif qui centralise les informations, les interprète et produit une estimation pertinente des valeurs fondamentales. (...) Dans un monde marchand dominé par l'incertitude, c'est cette activité d'information, de prévision et de calcul qui rendrait les marchés financiers essentiels. Grâce à eux, on pourrait "triumpher des forces secrètes du temps et de l'ignorance de l'avenir" [Keynes, p. 169]* » (Orléan, 1999).

Il s'agit donc de rassembler les jugements subjectifs dispersés autour d'un jugement collectif objectivé, une « opinion des marchés » qui formera la valorisation consensuelle des entreprises cotées<sup>170</sup>. L'efficience des marchés est solidaire de l'existence d'investisseurs bien informés. Cela est dit explicitement dans cette définition du Comité des instances comptables internationales (IASC), chargé d'harmoniser les normes comptables de très nombreux pays : « *la juste valeur d'un actif est le montant pour lequel il pourrait être échangé entre des parties bien informées et bien disposées, dans le cadre d'une transaction effectuée dans des conditions de concurrence normale* » (cité dans Walter, 2010). En France, la publicité financière est régulièrement audité au cours de la décennie 2000, afin d'évaluer et d'encourager les efforts de standardisation et de clarification de l'information financière délivrée par les sociétés cotées<sup>171</sup>.

L'important finalement, c'est que la Bourse soit un jeu de hasard équitable, dans lequel aucun des investisseurs n'est avantagé par rapport à l'autre. Cela n'est possible que si l'on

---

<sup>170</sup> Je reviendrai sur la forme matérielle que prend « l'opinion des marchés » dans la section II.2 de ce chapitre.

<sup>171</sup> L'agence de communication Euro RSCG publie annuellement un « Observatoire de la publicité financière » qui recense notamment le nombre d'indicateurs utilisés dans la communication des résultats des sociétés cotées.



dispose d'une information « transparente » qui permette à chacun de prendre des risques en connaissance de cause. Il s'agit d'une condition indispensable à l'efficacité informationnelle des marchés financiers, et une réponse au « désir de liquidité » des investisseurs. La théorie économique hétérodoxe (celle que défend André Orléan) prétend que dans un tel système, la conformité des cours de Bourse à la valeur fondamentale des sociétés cotées compte en réalité peu aux yeux des investisseurs : ce qui importe, c'est leur prévisibilité. De fait, selon Jacques-Olivier Charron, les analystes financiers ne se préoccupent guère de leur propre expression de la valeur fondamentale (Charron, 2010). Mais ils sont légitimés dans cette expression, parce qu'il faut bien un appui aux jugements des investisseurs. S'ils ne le faisaient pas, d'autres s'en chargeraient. Les journalistes jouent ici un rôle secondaire. Ils se sont légitimés comme moyen d'expression de la valeur fondamentale auprès des petits porteurs, qui n'ont pas d'accès direct aux analystes financiers, contrairement aux investisseurs institutionnels.

## I.2. Quelques éléments sur la réglementation de l'information financière.

Dans l'esprit de l'idéal d'efficience des marchés financiers, la réglementation en vigueur contraint les règles de la diffusion de l'information financière pour qu'elle parvienne à tous les investisseurs au même moment. Aujourd'hui, l'information financière est sans doute le seul type d'information confronté à des textes spécifiques qui réglementent sa diffusion et sanctionnent les écarts à la norme<sup>172</sup>. L'Autorité des marchés financiers (AMF) est chargée de veiller en France au respect de ces textes. Elle a remplacé en 2004 la Commission des opérations en bourse (COB) instituée par ordonnance du 28 septembre 1967, et possède la qualité « *d'autorité administrative indépendante* », comme le CSA ou le Conseil de la concurrence. Concrètement, cela signifie qu'elle peut enquêter au nom de l'État et sanctionner pénalement ceux qui contreviennent à la réglementation, journalistes compris (encadré 3.1).

---

<sup>172</sup> C'est-à-dire d'autres textes que la loi du 29 juillet 1881, qui réglemente l'essentiel de la liberté de l'information en France, et qui ne sanctionne pas les contenus mais le respect de procédures formelles dans des cas très particuliers comme l'injure ou la diffamation. On peut penser à l'information politique et à l'obligation faite par le CSA de donner un égal temps de parole aux candidats à l'élection présidentielle, mais cette règle est aisément contournée (par exemple en diffusant des discours la nuit) et ne conduit jamais à des sanctions des contrevenants.

### *Encadré 3.1. L'AMF et la réglementation de l'information financière*

La mission de l'AMF est officiellement définie comme suit : « *veiller à la protection de l'épargne investie en valeurs mobilières ou tous autres placements donnant lieu à appel public à l'épargne, à l'information des investisseurs et au bon fonctionnement des marchés de valeurs mobilières* », (article 1<sup>er</sup> de la loi de 1989). Le règlement européen sur les abus de marchés, dont l'AMF est chargée de la bonne application sur le territoire français, publié le 16 avril 2014 au Journal officiel de l'UE, veille au respect du principe de transparence.

*« Pour qu'un marché financier puisse être intégré, efficace et transparent, l'intégrité du marché est nécessaire. Le bon fonctionnement des marchés des valeurs mobilières et la confiance du public en ces marchés sont des préalables indispensables à la croissance économique et à la prospérité. Les abus de marché nuisent à l'intégrité des marchés financiers et ébranlent la confiance du public dans les valeurs mobilières et les instruments dérivés. »* (« Règlement européen sur les abus de marché », Journal officiel de l'UE 16 avril 2014, p. 1)

Les « abus de marché » qui justifient l'intervention de l'AMF sont de trois ordres :

- Le délit d'initié (loi du 24 juillet 1966) désigne le fait d'utiliser des « informations privilégiées », (c'est-à-dire non publiques, suffisamment précises et de nature à influencer les cours), pour réaliser ou permettre de réaliser une opération boursière avant que le public ait connaissance de ces informations. Les journalistes peuvent être accusés de délit d'initié.
- Le délit d'informations fausses ou trompeuses (loi du 23 décembre 1970) désigne le fait de communiquer des infos fausses ou trompeuses sur les perspectives d'un titre sur un marché réglementé, et de nature à agir sur les cours. Il s'agit du délit le plus susceptible de s'appliquer à l'activité journalistique. Mais la charge de la preuve est portée par l'AMF. C'est elle qui doit démontrer le caractère faux ou trompeur et de l'effet sur le cours et diffusion volontaire par le journaliste).
- Le délit de manipulation de cours désigne le fait de manœuvrer (ou tenter une manœuvre) pour entraver le fonctionnement des cours de bourse.

L'AMF est une institution très puissante qui, comme son ancêtre la COB, cumule les pouvoirs de réglementation, d'enquête et de sanction (Bézar, 1989). Les enquêteurs de l'AMF peuvent notamment « *accéder aux locaux à usage professionnel* » (art 5B) *sans se voir opposer « le secret professionnel », sauf par les auxiliaires de justice* ». Ces dispositions réglementaires sont susceptibles d'entraver la liberté d'exercice des journalistes amenés à traiter l'information financière, ce qui les rend en théorie difficilement applicables (Bigot, 1999). Il est cependant déjà arrivé que l'AMF conduise des enquêtes à l'encontre de journalistes. En 1999, Hubert Levet, pigiste à *L'Agefi*, dévoile par exemple dans un article les piètres résultats de l'entreprise Aérospatiale-Matra (ex-EADS), deux jours avant leur publication officielle. Le lendemain de la publication du scoop, la valeur du titre boursier de l'entreprise perd 6,10 %. Après la

déposition d'une plainte de la part du groupe, le journaliste et le directeur de la rédaction de *L'Agefi* ont été mis en examen respectivement pour délit d'initié et recel, bien que l'enquête de la COB (ex-AMF) n'ait conclu à aucun mouvement boursier suspect. Les deux ont été jugés non coupables en 2002 par le Tribunal correctionnel de Paris<sup>173</sup>.

Progressivement, la presse a intégré la réglementation de l'AMF dans ses chartes déontologiques. La charte éthique des *Échos* prévoit que les journalistes « *s'interdisent d'écrire à propos d'entreprises dans lesquelles eux-mêmes ou leurs proches détiennent des participations significatives* ». L'anticipation de la sanction est explicite dans la charte d'indépendance et de déontologie de *La Tribune*, qui enjoint ses journalistes à « *ne pas recourir à la gestion directe d'un portefeuille de valeurs mobilières afin de ne pas s'exposer au reproche de bénéficiaire d'avantages tirés d'informations privilégiées* ». Étant donné que la réglementation de l'AMF introduit des restrictions au principe de liberté de la presse, une association « d'autorégulation », Fideo, a été créée par les éditeurs de presse en 2006 dans le cadre de la directive européenne sur les abus de marché<sup>174</sup>. Il s'agit plus d'une association d'éditeurs que d'une institution représentative des journalistes et elle se présente comme une « *association pour la transparence de l'information financière* »<sup>175</sup>. Elle dispense ses membres de la surveillance de l'AMF à condition de respecter les chartes déontologiques rédigées par l'association. Ces chartes reprennent pour l'essentiel les dispositions prévues par l'AMF pour les journalistes amenés à produire des recommandations boursières. Depuis sa création, elle n'a à ma connaissance instruit aucun dossier et a très peu (sinon pas du tout) de relations réelles avec les journalistes financiers. La majorité de ceux que j'ai rencontrés ne connaissent pas l'existence de Fideo. Mis à part le cas particulier de Nicolas Miguet, condamné par l'AMF (voir chapitre 1), je n'ai recensé aucun cas de journaliste condamné en France pour manquement à la réglementation boursière. On ne peut cependant lire ce phénomène comme le triomphe des droits attachés à la liberté d'informer des journalistes. Le monde de l'information financière n'engage simplement pas les journalistes dans des relations agonistiques. Si Fideo est peu

<sup>173</sup> Une affaire similaire concernant la fusion entre Carrefour et Promodès en 1999 avait conduit à la mise en examen en 2003 d'une journaliste du *Figaro*, Nazanine Ravaï, pour communication illicite d'informations privilégiées et du directeur de rédaction du journal, Jean de Belot pour délit d'initié. La première n'a pas été poursuivie et le second a bénéficié d'un non-lieu. Cette affaire n'avait pas été lancée suite à une plainte, mais à l'initiative de la COB.

<sup>174</sup> De ce fait, Fideo est un organe dépendant de l'AMF plutôt qu'une organisation professionnelle. La directive européenne sur les abus de marché prévoit en effet que « *Sans préjudice des compétences des autorités judiciaires, chaque État membre désigne une autorité administrative compétente unique [en l'occurrence, Fideo] aux fins du présent règlement. Les États membres en informent la Commission, l'AEMF et les autres autorités compétentes des autres États membres. L'autorité compétente veille à l'application des dispositions du présent règlement sur son territoire.* »

<sup>175</sup> On peut trouver cette présentation sur le site internet de Fideo : <http://www.fideo-france.org/>.

connue, et si la plupart des journalistes n'ont jamais eu affaire à l'AMF, les routines endogènes à la pratique journalistique intègrent cette norme. L'extrait ci-dessous est assez typique des réponses que l'on obtient lorsque l'on questionne les journalistes sur leur adaptation aux règles de traitement de l'information financière :

**« Je ne suis pas maso »  
(Ludovic, entretien #5)**

*« L : C'est très codifié, une entreprise elle communique au moment de ses résultats de son rapport annuel... elle n'a pas le droit de divulguer à un analyste financier une information et pas à l'autre, c'est gravissime ça. La règle c'est que le marché doit être prévenu à un instant t et tout le monde doit être prévenu en même temps d'une information. Il m'est arrivé de faire des interviews sous embargo, alors là évidemment j'ai les résultats avant le marché, ça ça m'est arrivé.*

*A : et vous avez toujours respecté... ?*

*L : bah oui, bah oui. Je ne suis pas maso. Pour quel intérêt ? (...) on s'engage sur une date on va pas s'amuser à rompre ça quoi. Je m'attirerais des ennuis et pour en gagner quoi ? » (Journaliste, site d'informations financières).*

Outre le simple rapport coût/bénéfice, la réglementation de la diffusion de l'information financière a des effets pacificateurs sur les rapports des journalistes avec leurs sources et les journalistes concurrents. Comme le suggère cette journaliste qui travaille pour un mensuel spécialisé dans le placement financier à destination du grand public, la coordination de la communication des entreprises dispense les journalistes de se faire concurrence pour obtenir un scoop :

**« Les règles du jeu sont connues »  
(Audrey, #entretien 3)**

*« Audrey : [je lui demandais s'il lui arrivait d'obtenir des scoops] C'était le cas (...) des directeurs financiers qui me disaient ça : 'je n'ai pas le droit de vous dire parce que j'ai mon rapport annuel qui sort demain et donc sans le rapport annuel je ne peux pas vous dire', bah c'est pas un souci parce que de toute manière il le dira pas aux petits copains, ce sera le même problème pour tout le monde donc quelque part voilà...*

*A : pour le coup c'est clair*

*Audrey : bah voilà, c'est clair, les règles du jeu sont connues... »*

Les relations professionnelles entre les sources et les journalistes mettent en jeu des intérêts opposés, qui forment le « drame » de la coproduction de l'information : les journalistes considèrent que leur rôle est de veiller à ce que les entreprises ne trompent pas le marché quant à la réalité de leur santé économique. Pour cela, ils aimeraient pouvoir transformer en « faits » des informations que les sources souhaitent généralement maintenir dans le flou.

**« C'est un peu un jeu de cache-cache »  
(Charlotte, entretien #26)**

*« (...) l'information est réglementée mais la façon de présenter l'information n'est pas du tout réglementée, chaque entreprise va communiquer très différemment ses résultats, et du coup ça peut être plus ou moins transparent. Donc... mais ça on apprend aussi à... parce que souvent, il y a l'espèce de bullet point au début, mais en fait t'as pas l'info, l'info elle est en bas ou dans le commentaire de marché de... le commentaire du dirigeant ou tout en bas d'une petite ligne, voilà. Ou perdu au milieu ou... et puis après il y a toujours des chiffres qui sont mis en avant par les entreprises, qui va falloir aller chercher dans le tableau en annexe, le chiffre qui en fait est le plus pertinent. Donc voilà c'est un peu... parfois c'est un peu un jeu de cache-cache mais bon. C'est le jeu hein. Eux ont intérêt à présenter bien la chose et nous on a intérêt à aller chercher l'information pertinente. »*

Ces drames sociaux, cependant, se déroulent toujours dans le cadre des normes de la transparence. Les journalistes ne peuvent construire des faits sur la santé économique des sociétés cotées qu'à partir des informations comptables contenues dans les prospectus officiels, qui doivent être diffusés à l'ensemble du marché au même moment, selon le principe d'équité informationnelle. En cas de non-respect à ce principe, les journalistes peuvent s'exposer à une enquête de l'AMF sur un éventuel délit d'initié, en particulier si le fait diffusé a un effet sur le cours de Bourse<sup>176</sup>. Cependant, les services communication des entreprises sont plus exposés à la surveillance de l'AMF, et les entreprises ont beaucoup à perdre si leur communication à l'attention du marché est défectueuse. Si bien que les journalistes n'ont que peu de chances, d'obtenir des faits en-dehors des prospectus officiels, ni vraiment intérêt à cela. Ils peuvent même être amenés à renoncer à des faits obtenus en dehors du cadre de la transparence. Ainsi, un journaliste rencontré raconte-t-il avoir accepté de se dédire pour protéger une entreprise et

---

<sup>176</sup> Un journaliste m'a ainsi raconté avoir été convoqué pendant deux jours par l'AMF après avoir révélé un scoop ayant eu un effet sur la valeur de l'action Eurodisney (**Jocelyn, entretien #12**).

ne pas compromettre l'opération financière qu'elle préparait. Cette situation mérite d'être raconté en détail<sup>177</sup>.

Une PME nommée W prévoit une augmentation de capital par offre au public sur Alternext<sup>178</sup>. Elle espère lever ainsi plusieurs dizaines de millions d'euros afin de relancer certaines de ses activités et prévoit d'embaucher plusieurs dizaines de personnes. Comme le veut la règle dans ce cas, un prospectus est transmis à l'AMF. Ce prospectus indique les informations que la société W prévoit de diffuser auprès du marché. Il est notamment indiqué dans ce prospectus que la société W n'a pas l'intention de communiquer de prévisions de résultats au marché. Peu de temps après, les dirigeants de l'entreprise organisent un déjeuner de presse à propos de cette augmentation de capital. Sont présents à ce déjeuner les principaux dirigeants de la société, des employés du conseil en communication financière de la société, des employés d'un cabinet d'accompagnement à ce type d'opérations financières, qui vend ses services à la société W et, enfin, un certain nombre de journalistes. Or au cours de ce déjeuner de presse, alors qu'un journaliste s'enquiert des niveaux de rentabilité d'exploitation espéré, le dirigeant –qui manque d'expérience dans cet exercice- glisse que la société pense pouvoir atteindre un chiffre d'affaires de X millions d'euros et un taux de marge d'exploitation prévisionnels de Y %, chiffres qui ne se trouvaient pas dans le prospectus. Quelques jours plus tard, l'un des journalistes retranscrit l'échange, qu'il avait enregistré, puis rédige son article sous la forme d'une interview du dirigeant de la société W, en indiquant ces chiffres. Le jour même, l'AMF contacte la société W pour lui demander des comptes. Le service de communication financière réagit aussitôt et demande au journaliste de retirer la citation contenant le chiffre d'affaires prévisionnel, ce qu'il fait. Trente minutes après la publication de l'article, ces informations ont disparu. Cependant, le lendemain matin, l'AMF exige que lui soit envoyé un courrier explicitant les circonstances qui ont conduit à la publication de chiffres prévisionnels, alors que le prospectus indiquait explicitement que de telles informations ne seraient pas communiquées au marché. Elle demande également que le courrier soit contresigné par le journaliste, afin de démontrer la bonne foi de l'ensemble des parties. Si le courrier ne lui est pas parvenu à une certaine heure, l'opération sera tout bonnement annulée.

---

<sup>177</sup> J'ai changé les noms et les chiffres impliqués. Je retire les informations d'un entretien avec un journaliste, ainsi que des échanges de mail qu'il m'a transmis.

<sup>178</sup> Alternext, aujourd'hui renommée Euronext Growth, est une plateforme de transactions à destination des PME de la zone euro. Cette plateforme constitue une alternative de cotation moins coûteuse que sur les plus grosses plateformes où les plus grosses capitalisations sont présentes.

S'engage alors un processus de négociation entre l'attaché de presse et le journaliste, afin de répartir les responsabilités concernant ces faits qui n'auraient pas dû sortir du déjeuner de presse. Le journaliste est d'emblée conciliant : il a de bonnes relations avec la société de communication et ne souhaite pas voir l'opération financière de la société W échouer, des dizaines d'emplois étant en jeu. Le taux de marge d'exploitation d'Y % étant mentionné dans la note de l'analyste financier qui évalue l'opération, il accepte que la lettre laisse entendre que c'est là qu'il a trouvé l'information. L'origine du montant du chiffre d'affaires prévisionnel est plus complexe à attribuer : celui-ci ne figure pas plus dans la note d'analyste que dans le prospectus. Or, il en va aussi de son intégrité du journaliste. Celui-ci ne peut simplement signer une lettre laissant entendre qu'il aurait inventé le chiffre. Il refusera par exemple la formulation « le journaliste me fait dire que nous espérons atteindre un chiffre d'affaires de X % », utilisée dans une première version de la lettre destinée à l'AMF. La formulation finalement retenue exonérera le directeur de la production du fait, et le journaliste de sa simple invention : « un journaliste a évoqué notre capacité à pouvoir doubler notre chiffre d'affaires [de l'année en question] et j'ai rétorqué hâtivement que cela était réalisable ». Le journaliste est finalement supposé avoir calculé le chiffre d'affaires prévisionnel à partir de l'année précédente. Le directeur de la société W a laissé échapper un indice, tout au plus.

La transparence repose donc sur des normes qui disciplinent les pratiques journalistiques, en partie du fait de l'efficacité coercitive de la réglementation financière. Cette discipline, cependant, tient aussi à l'efficacité des conventions du monde de l'information financière, ce vers quoi je me tourne à présent.

### I.3. La transparence comme convention

Le cas particulier des agences de presse spécialisées me paraît être un bon point de départ pour décrire les affinités entre la convention de transparence informationnelle des marchés financiers et les règles professionnelles de l'activité journalistique. En même temps qu'un dispositif de marché, elles constituent en tant qu'agences de presse un modèle d'excellence journalistique. *Reuters* est, avec *Bloomberg*, la plus grosse agence de presse financière du monde. L'agence a vocation à couvrir tout type d'actualité, mais elle se distingue par sa spécialisation dans l'information financière et est implantée en France où elle embauche<sup>179</sup>. Ces

---

<sup>179</sup> L'organigramme de *Reuters* dans le *Guide des journalistes économiques* fait apparaître 35 journalistes au service Français en 2013

agences de presse ont profité des développements technologiques pour associer leur fil d'informations continues à un système qui permet directement de faire des échanges sur les marchés financiers. Elles ne sont donc pas un simple médiateur informatif entre les marchés financiers et les investisseurs, mais font partie de l'infrastructure de ces marchés. Elles sont directement impliquées dans la production des croyances et des opinions qui façonnent ces marchés (voir chapitre 1).

J'ai cherché les traces d'un système de règles professionnelles dans le *Handbook of journalism* de Reuters, dont une version actualisée a été publiée en 2008, soit au moment de la fusion de l'agence de presse Reuters avec la société d'édition professionnelle Thomson. Ce document de 578 pages a été rédigé par les journalistes de l'entreprise pour réaffirmer les « principes de confiance » (« *Trust principles* ») établis en 1941, alors que Reuters appartenait à l'agence de presse coopérative *Press Association*. Ce manuel à valeur déontologique a pour objectif de formuler les règles éthiques qui permettent de concilier des valeurs journalistiques fondamentales, au premier rang desquelles l'indépendance et l'objectivité, avec la contrainte pour la plus grosse agence internationale d'information financière de produire une information « précise, rapide et exclusive » (*Handbook*, p.1).

Ce document n'a probablement en tant que tel aucun effet socialisateur sur les journalistes de l'agence<sup>180</sup> et il ne peut prétendre traduire leurs pratiques réelles. Il n'est pas pour autant que pure rhétorique déconnectée de ces pratiques. Il permet en effet de décrire les « formats d'objectivité » (Lagneau, 2010) qui encadrent la production et la diffusion des dépêches d'agence et sont des points d'appui aux journalistes dans l'anticipation des critiques susceptibles d'être adressées à leur travail et dans le respect attendu des règles de distanciation<sup>181</sup>. C'est donc, à la suite de Gaye Tuchman, comme un ensemble de rituels d'anticipation de la critique et de routinisation de l'imprévu que je propose de décrire la mise en forme journalistique de l'objectivité (Tuchman, 1972, 1973).

Le *Handbook* s'ouvre sur cette phrase: « *Everything we do as Reuters journalists has to be independent, free from bias and executed with the utmost integrity* ». La norme journalistique

---

<sup>180</sup> Les journalistes embauchés par l'agence sont censés lire ce code. Toutefois, leur apprentissage des techniques d'écriture se fait essentiellement sur le tas, ce qui ne signifie pas que leur pratique réelle n'a rien à voir avec la synthèse qu'en fait le *Handbook*. Comme le dit un journaliste du service français de Reuters, « *il s'impose de lui-même* ».

<sup>181</sup> « *Certains formats de diffusion et de production augmentent considérablement les chances des journalistes de respecter une ou plusieurs règles de distanciation (sans pour autant garantir un tel résultat). Je les appelle formats d'objectivité.* » (Lagneau, 2010)



est ici implicitement définie en relation à une vérité préexistante, qui peut être observée au moins partiellement, à condition que le regard ne soit pas « biaisé », c'est-à-dire détourné de cette vérité. On reconnaît là une définition classique de l'objectivité telle qu'elle s'est développée dans l'histoire du journalisme américain (Schudson, 2001). Les conditions d'un regard non-biaisé (« *free from bias* ») sont l'indépendance vis-à-vis de ceux qui sont susceptibles d'influencer la perception de la réalité (les sources d'information), et l'intégrité vis-à-vis de ceux qui la reçoivent (les lecteurs). L'équilibre est une autre métaphore courante de l'objectivité à laquelle l'agence a recours : « *take no side, tell all sides* » (p. 7.)<sup>182</sup>.

Pour décrire les affinités entre les prétentions à l'excellence journalistique et la convention de transparence des marchés, j'ai relevé toutes les occurrences du mot « *transparency* » (six occurrences) et du mot « *transparent* » (une occurrence), puis celles du mot « *objectivity* » (huit occurrences) et « *objective* » (une occurrence) dans ce guide<sup>183</sup>. Le tableau 3.1 donne des illustrations typiques des références à ces termes, et résume les interprétations que j'en propose.

Le terme « *transparency* » est employé soit pour qualifier une attitude générale de l'agence (« *Reuters is transparent about errors* » (*Handbook*, p. 3), soit comme une convention de niveau supérieur à respecter (« *identify where the story was written to ensure transparency* », *Handbook*, p. 6 je souligne). Les références à la transparence sont accompagnées d'attributs qui qualifient cette fois l'information ou la bonne manière de la traiter dans des situations risquées. Il s'agit pour l'essentiel de la rapidité avec laquelle elle est publiée, sa crédibilité, sa précision et sa clarté.

Pour reprendre un exemple du guide, lorsqu'un journaliste réalise une série d'interviews sur le niveau des taux d'intérêts, la rapidité avec laquelle il traitera et publiera ses informations réduira le risque qu'elles soient invalidées par un événement nouveau, comme un choc inflationniste. La rapidité permet ici au journaliste de garder le contrôle de l'information sans risquer d'être dépassé par les événements. (« *The faster you publish, the less likely you'll be overtaken by events* » (*Handbook*, p. 99). La nécessité paradoxale propre à la production de l'information de « routiniser l'imprévu », selon l'expression de Gaye Tuchman (1973), repose sur un ensemble de procédures d'écritures extrêmement précises. Il s'agit par exemple de préciser explicitement où les informations ont été obtenues dans une « *dateline* », de signaler

<sup>182</sup> Sur les métaphores de l'objectivité, voir (Mindich, 2000).

<sup>183</sup> voir annexe 3.1 et 3.2 où sont recensées ces occurrences ainsi que les éléments sur lesquels j'ai fondé mes interprétations.

systématiquement une modification par la mention « *Update* » en début d'article, en précisant dans un encadré spécifique les raisons de la modification (notamment en cas d'erreur).

*Tableau 3.1. Transparence et objectivité dans le manuel de l'agence Reuters*

Transparence (7 références)	Objectivité (9 références)
<p>« il est essentiel <b><u>pour la</u></b> transparence de... »</p> <p>« servir <b><u>les intérêts de</u></b> la transparence »</p> <p>« <b><u>assurer la</u></b> transparence »</p> <p>⇒ La transparence correspond à une situation dans laquelle le lecteur n'est pas confus</p> <p>⇒ Elle est un principe désirable, un but à viser commun à l'ensemble des acteurs engagés sur les marchés financiers.</p>	<p>« <b><u>nos normes</u></b> exigeantes d'objectivité »</p> <p>« <b><u>nos valeurs fondamentales</u></b> de précision, de rapidité et d'objectivité »</p> <p>« <b><u>Notre réputation</u></b> d'objectivité et d'impartialité »</p> <p>⇒ L'objectivité implique l'éthique propre au journaliste</p> <p>⇒ Il s'agit d'un principe distinctif propre au métier de journaliste, qui définit et distingue l'agence d'autres acteurs du monde de l'information financière.<sup>184</sup></p>

Ces procédures ont vocation à répondre à des situations régulières du processus de production de l'information, qui comporte une part irréductible d'incertitude. Elles permettent avant tout à l'agence de se prévaloir du respect du principe de transparence. Pour autant, les attributs qui définissent la qualité de l'information ne sont pas des synonymes de la transparence : elles permettent d'en respecter le principe. La transparence est invoquée comme un principe supérieur incontestable mais apparemment indéfinissable. Le fait que la définition du principe de transparence ne soit pas l'essentiel se perçoit bien dans l'abécédaire du *Handbook*. La définition lexicale proposée pour le terme transparence est la suivante : « *a vogue word. Openness will often serve as a substitute.* » (*Handbook*, p. 443). Quand il s'agit de décrire

<sup>184</sup> Ces extraits ont été traduits par mes soins.

la situation dans laquelle un journaliste hésiterait à employer le mot « transparence » dans un article, le guide considère qu'il s'agit d'un mot vague, invite à ne pas l'utiliser dans les dépêches et à lui préférer le mot « *openness* », qui peut être traduit par « franchise ».

Si l'acception du terme transparence est difficile à déterminer, il est en revanche possible de définir les situations qui correspondent au principe de transparence par contraste avec celles qui n'y correspondent pas. Il s'agit des situations dans lesquelles le lecteur n'est pas confus, c'est-à-dire jamais pris d'un doute quant à la véracité des informations rapportées<sup>185</sup>. De même, il est possible de définir le type de traitement de l'information adéquat vis-à-vis du principe de transparence. Peu utile pour décrire des événements concrets, la signification floue du mot « transparence » en fait par contre un excellent terme conventionnel. Suffisamment peu précis pour que lui corresponde un type de traitement routinisé de l'information dans des situations variées, il désigne une référence commune suffisamment large pour qu'elle paraisse évidente à un groupe professionnel dont les codes normatifs sont *a priori* indépendants de ceux du monde de la finance<sup>186</sup>.

Jacques-Olivier Charron, qui s'est intéressé à la transparence (conçue par lui comme une idéologie (Charron, 2004) plutôt que comme une convention) telle qu'elle est mobilisée par les régulateurs de la finance, montre qu'elle est invoquée pour protéger les investisseurs, plus particulièrement les petits épargnants<sup>187</sup>. Or, comme je l'ai montré dans le chapitre 1, le public auquel les journalistes prétendent pouvoir rendre service dans le monde de l'information financière, à partir des années 1980, est constitué d'un type particulier d'investisseurs, les petits porteurs. Les journalistes les plus engagés à la fois dans le monde de l'information financière et dans le monde professionnel du journalisme entreprennent d'y défendre les intérêts des petits

---

<sup>185</sup> Cela fait écho au « désir de certitude » des investisseurs (Charron, 2004 ; Lordon, 2000b), solidaire de l'impératif de liquidité décrit plus haut.

<sup>186</sup> Cette propriété de la convention a aussi été décrite par Harrison White comme la marque de ce qu'il appelle des « disciplines », au sens de configurations stables de réseaux et de pratiques : « *Ces conventions ne sont pas une simple affaire de perception. C'est précisément parce qu'une convention, un ensemble d'histoires, correspond peu ou prou à n'importe quelle situation que son existence ne peut être réfutée par l'observation courante. Et d'ailleurs, plus une convention est répandue et plus elle est ambiguë* » (White, 2004). Cela rejoint la notion « d'idée simple » que Lordon utilise pour caractériser les indicateurs utilisés pour objectiver la valeur actionnariale : « *Il entre à coup sûr dans l'essence d'une idée simple, au sens particulier qu'on a donné à cette notion, de demeurer dans le flou et la polysémie, et l'idée simple tire une bonne partie de son pouvoir d'une sous-détermination qui la destine à accueillir, par projection, une multitude de contenus, c'est-à-dire une multitude d'adhésions* » (Lordon, 2000a, p. 157) Sur cette notion, voir aussi (Lordon, 2000b).

<sup>187</sup> « *Dans ce cadre, la fonction du régulateur est de protéger les épargnants/investisseurs contre la prise de risques excessifs par les intermédiaires auxquels ils confient leurs économies et de s'assurer, via des règles contraignantes, que ces épargnants ne s'engagent qu'après avoir été correctement informés des risques qu'ils encourent* » (Charron, 2016, p. 132). Voir aussi l'encadré 1.1 de ce chapitre.

épargnants face à ceux des grandes institutions financières, en corrigeant les asymétries d'informations qui nuisent aux premiers et profitent aux secondes.

Le monde de l'information financière est ainsi structuré que, pour déterminer l'action adéquate, chacun doit adopter le point de vue de l'investisseur (au détriment d'autres points de vue, comme celui de l'investi (Charron, 2016, p. 136-137)). Pour reprendre les termes de la perspective en termes de mondes sociaux, l'investisseur est dans le monde de l'information financière l'« Autrui généralisé » qui fait office de référence centrale et organise la réciprocité des attentes des individus engagés dans ce monde (Mead, 2006) cité par (Cefaï, 2015).

#### I.4. L'objectivité comme valeur professionnelle

Observons à présent l'emploi des termes « *objectivity* » et « *objective* ». Le premier élément notable est que l'objectivité n'est pas, comme la transparence, un principe qui surplombe l'activité de l'agence. Elle est sa « valeur centrale » (« *Reuters core value* »). Elle est employée aux côtés de la précision et de l'indépendance pour désigner l'excellence propre à l'agence (« *our rigorous standard* », je souligne). Voici les mots qui lui sont associés : équité, impartialité, clarté, précision, calme, fait. À nouveau, certains mots se rapportent à l'information elle-même, comme la précision ou la clarté. En revanche, les attributs associés à l'objectivité viennent également qualifier le bon comportement du journaliste. L'objectivité, plus que la transparence, exige l'adhésion du journaliste et un comportement adéquat de sa part. Elle engage sa responsabilité éthique propre. Le journaliste doit se montrer impartial, équitable, scrupuleux, consensuel et indépendant : « *Correspondents should say nothing that could provoke controversy [and] undermine our reputation for objectivity and impartiality* » (*Handbook*, p.12).

On pourrait dire, dans les termes de Weber, que l'application quotidienne de ces recommandations renvoie à un « training éthique » du journaliste (Bastin 2005). La réticence à employer des contributeurs externes le montre (« *We use reputable journalists who are able and willing to adhere to our rigorous standards of accuracy, objectivity, sourcing and freedom from bias.* », je souligne). Le recours à des pigistes est possible à condition que ces derniers s'engagent à lire le code de conduite de *Reuters* et à s'y tenir.

À partir d'observations de salles de rédaction, Gaye Tuchman a mis en évidence les « rituels stratégiques » qui permettent aux journalistes de prétendre être objectifs et se prémunir

ainsi des critiques potentielles de leur hiérarchie ou de leurs lecteurs (Tuchman, 1972). Les routines d'écriture formalisées par le *Handbook* peuvent être comprises comme de tels rituels. Il s'agit de se montrer équilibré en donnant, autant que possible, la parole à toutes les parties prenantes, ou de se montrer calme et distancié en se gardant d'utiliser des termes à la signification émotionnellement et normativement chargée. Ces rituels définissent opérationnellement l'objectivité mais ne disent rien de sa signification conceptuelle. Comme la transparence, le concept d'objectivité est indéfini. En revanche, sa mobilisation pratique est le propre du travail journalistique<sup>188</sup>. Contrairement à la transparence, qui a un pouvoir signifiant à l'intersection de plusieurs groupes professionnels, l'objectivité prend sa signification à l'intérieur d'un ensemble particulier de travailleurs de l'information ; elle définit la réputation des journalistes et les distingue des autres professionnels de l'information. A l'instar de l'éthique du moine de Weber pour qui « *la moindre volée de cloche* » est dirigée vers le but ultime du salut de l'âme (Weber, 1992b, p. 382), l'ensemble des actions qui font l'éthique de l'objectivité du journaliste d'agence de presse financière est ainsi comme dirigé vers le but ultime de la transparence des marchés financiers. Autrement dit, la transparence est une valeur morale désirable là où l'objectivité est une valeur professionnelle distinctive.

### I.5. La portée de la doctrine d'objectivité

Ces éléments se confirment par le fait que ni le manuel de pratique journalistique de l'information économique et financière étudié (Le Brun, 2010), ni le livre blanc de l'Association des journalistes économiques et financiers (AJEF, 2010) ne font usage du terme transparence. Ces deux documents sont écrits par des praticiens des rubriques économiques de la presse quotidienne nationale (en particulier *Le Monde*, *Le Figaro* et *Les Échos*). Ils se tiennent à distance du monde de l'information financière, mais sont malgré tout engagés dans une construction rhétorique du « journalisme économique et financier ». François Le Brun a notamment travaillé dans la presse boursière (à *La vie financière*) avant d'être responsable des pages patrimoine des *Échos*. Au moment de la publication de son traité, il est responsable des pages « enquêtes » aux *Échos*. Le livre blanc de l'AJEF entend porter un débat sur « *le métier de journaliste* » par le biais de l'information économique, dans un contexte de « *révolution numérique* ». Le manuel de pratique journalistique a été rédigé prioritairement à l'intention

---

<sup>188</sup> Ce qui ne signifie pas que les journalistes sont les seuls à avoir des rituels d'objectivité. Les sociologues aussi en ont, mais ils correspondent à une procédure différente, qui repose sur une logique de réflexivité plutôt que sur une logique d'équilibre.

d'aspirants journalistes. La déontologie qui s'y diffuse relève d'un travail de frontière à deux niveaux. Le premier consiste à mettre en évidence la solidarité du groupe : ce qui fait que les journalistes se ressemblent, et en particulier ce qui fait que les journalistes économiques et financiers sont des journalistes comme les autres. Le second insiste sur la distinction du groupe professionnel : ce qui fait que les journalistes sont différents des autres professionnels de l'information. Ces deux documents se démarquent du *Handbook* en ce qu'ils ne visent pas simplement à anticiper des situations risquées, mais relèvent surtout d'un travail identitaire qui consiste à apporter une réponse collective à la question : « *qui sommes-nous que les autres ne sont pas ?* » (Ruellan 2011, p. 21).

Ce n'est pas le travail déontologique en tant que tel qui m'intéresse ici, mais la place qu'y occupe une certaine doctrine d'objectivité. Il me semble qu'on peut la comprendre comme une manière d'unifier les pratiques journalistiques déployées dans les mondes de l'information économique et financière, qui partagent un degré de technicité relativement élevé. Je me propose de décrire cette doctrine pour mettre l'accent ensuite sur une de ses conséquences importantes, à savoir la prédisposition qu'elle organise.

Plusieurs travaux d'historiens du journalisme ont déjà mis en évidence le caractère central de l'objectivité dans la construction historique du journalisme<sup>189</sup>. L'objectivité journalistique postule une vérité déjà-là qu'il est souhaitable d'atteindre, sans s'opposer à la subjectivité (Schudson, 1996). La vérité existe, mais elle n'est observable que par l'adoption d'une perspective particulière, qu'il faut assumer. Cette reconnaissance d'une forme de subjectivité dans l'attitude objective est en général exprimée par l'exigence d'assumer un « angle » dans les articles journalistiques. Dans cette conception, la subjectivité ne s'oppose pas à l'objectivité, mais en est une caractéristique.

Ces éléments se retrouvent dans le manuel pratique. La morale du bon journaliste est soutenue par une « *philosophie du vrai* », traduite en pratique par une primauté accordée aux faits, comme le résume ce slogan : « *les faits d'abord, les commentaires peuvent attendre* » (p. 29)<sup>190</sup>. Il y a une vérité certes inatteignable, mais néanmoins préexistante à la production de

---

<sup>189</sup> Cette construction ne s'est pas déroulée uniformément partout dans le monde. Le besoin de se distinguer des professionnels des relations publiques a contribué à l'émergence de la norme d'objectivité aux États-Unis dans les années 1920 et 1930, d'après Schudson (2001). Cela explique en partie selon lui que l'objectivité ait été articulée plus tardivement et moins systématiquement à la pratique journalistique en Europe, où le développement des relations publiques n'a pas la même ampleur.

<sup>190</sup> Cette formule rappelle celle de David Mindich, « just the facts », titre du livre dans lequel il montre que l'invention historique de l'objectivité comme définition de l'excellence journalistique aux États-Unis est solidaire de cette primauté accordée aux « faits » (Mindich, 2000)

l'information et dont on peut « *s'approcher au plus près* » (p. 29). Le comportement objectif est alors un comportement équilibré. Le bon journaliste est décrit comme un « médiateur », situé à équidistance entre « *ceux qui savent* » et « *ceux qui veulent savoir* » (p. 27). La déontologie ainsi présentée s'appuie sur une éthique de la distanciation. Elle permet de régler les relations des journalistes avec leurs sources et leurs lecteurs. C'est à ces derniers que la demande d'exactitude factuelle est attribuée.

*« Nul ne tiendra rigueur à un journaliste de ne pas avoir su prévoir la crise financière de 2007-2008. Mais qu'il se trompe dans le prénom d'un P-DG ou d'un ministre : ça, le public ne lui pardonnera pas ».*

Le caractère incitatif de l'information économique et financière rend d'autant plus impérative l'interdiction de se tromper :

*« Le cas échéant, à la suite ce qu'ils auront lu, [les lecteurs] seront tentés de modifier leur comportement. Ils décideront de souscrire à un produit d'épargne, de demander à bénéficier d'une incitation fiscale, de modifier leur contrat de mariage. S'ils ont été induits en erreur à cause d'une inexactitude dans l'article, ils n'oublieront pas de sitôt quel média les a trompés » (Le Brun, 2010, p. 35).*

L'aspiration à l'objectivité implique également d'équilibrer son rapport aux sources, et de relater aussi bien les informations des directions que celles des syndicats, celles des attachés de presse de l'entreprise A et de l'entreprise B, etc. Certaines sources d'information paraissent néanmoins plus prolifiques que d'autres, comme par exemple les décideurs politiques et économiques susceptibles d'apporter des informations à haute valeur ajoutée. Par comparaison, les « *blagues d'un chauffeur de taxi* » (AJEF p. 91) peuvent être illustratives mais restent anecdotiques.

L'AJEF s'est associée avec le Codice (Conseil pour la diffusion de la culture économique) pour organiser les « ateliers de Bercy » qui prévoient des rencontres informelles entre les hauts-fonctionnaires du ministère des finances et les journalistes. Cette préférence élitiste est liée à la mission pédagogique assignée au journalisme, aussi bien dans le manuel que dans le livre blanc. Elle est revendiquée dans un contexte d'action publique volontariste en matière d'éducation à

la « culture financière » des Français (Lazarus, 2014)<sup>191</sup>. L'équilibre est alors à trouver dans la construction d'un rapport durable avec ces sources, avec qui il faut tisser des rapports de confiance mais non de connivence. Dans cette mission, journalistes et économistes font un travail distinct, mais ne sont pas concurrents : la tâche de construire un discours vrai est laissée aux économistes, les journalistes sont là pour le vulgariser. Cette reprise sans distance des « vérités » économiques est particulièrement frappante dans cet exemple :

*« La crise de ces dernières années a eu le mérite de réhabiliter les idées simples. Notamment qu'il n'est pas possible de dépenser plus que l'on ne gagne ou en tout cas que l'on ne peut rembourser. Ce constat d'évidence pour un ménage ne l'était pas encore pour un État. Il l'est devenu. Et le message peut très bien passer en termes compréhensibles par tous, sans qu'il soit besoin de convoquer un inspecteur des finances (...) » (Le Brun, 2010, p. 66-67).*

Ce manque de distanciation vis-à-vis des économistes orthodoxes peut paraître contradictoire avec une aspiration à l'objectivité. Il marque en réalité une des dimensions de l'habileté journalistique dans un monde complexe : le décryptage. Les travaux de Schudson sur l'invention de l'objectivité aux États-Unis à la fin du XIXe siècle montrent que cette compétence est thématisée par le groupe professionnel naissant<sup>192</sup>. Le besoin de décryptage nécessite une attitude objective et centrée sur les faits, dont les économistes sont ici les producteurs. Par ailleurs, les journalistes se distinguent des économistes par leur habileté dans le discours de vulgarisation plutôt que le discours analytique. Ils peuvent utiliser une variété « d'angles » pour raconter la vie économique, là où les économistes se concentrent sur des grandes analyses microéconomique, macroéconomique ou financière.

*« L'angle démarque le journaliste de l'économiste » (Le Brun, 2010, p. 28) ;  
« Si une séparation peut être établie entre le journaliste et l'économiste, elle réside peut-être là : dans la place accordée à l'homme par rapport au chiffre » (Le Brun, 2010, p. 91).*

---

<sup>191</sup> Quand bien même la promotion de l'inculture financière est d'une ampleur beaucoup plus faible que dans d'autres pays financiarisés comme la Grande-Bretagne, comme le montre Jeanne Lazarus.

<sup>192</sup> « *In the 1930's (...) [I]eading journalists and journalism educators insisted that the world had grown increasingly complex and needed to be not only reported but explained.* » (Schudson, 2001).



Une référence implicite aux théories de la finance comportementale légitime le recours à la narration :

*« Longtemps, la science économique a reposé sur le postulat que l'homo oeconomicus était un être sensé. En réalité, ses comportements sont tout sauf rationnels. C'est pourquoi la psychologie vient de faire une entrée fracassante dans cet univers a priori régi par la froide rigueur des chiffres. »*  
(Le Brun, 2010, p. 42).

Les théories financières qui postulent l'efficacité –même imparfaite- des marchés financiers, expliquent leur dysfonctionnement par des asymétries informationnelles et par le mauvais comportement de certains investisseurs. Le « salut par l'éthique » (Lordon, 2003) pour préserver l'intégrité des marchés est en affinité avec la quête de prestige du journalisme économique et financier. Après une référence à l'affaire Madoff, le manuel pratique conclut ainsi :

*« Le journalisme économique accomplirait alors une œuvre de salubrité publique en s'attendant à débusquer tous ceux qui dénaturent le système. (...) La communauté des journalistes écrivant sur l'économie se trouve donc en charge d'une mission pédagogique. Elle se voit même dotée d'un statut d'auxiliaire de la démocratie. »* (Le Brun, 2010, p. 42)

La rhétorique du manuel peut être qualifiée de « prestigieuse » dans la mesure où elle défend la spécialité économique et financière comme une forme d'excellence journalistique. L'économie est devenue une catégorie digne d'intervention journalistique par la multiplicité des angles qu'elle offre pour décrire le monde dans lequel on vit.

*« Pour être les chroniqueurs d'une planète qui change, il est plutôt bien vu de se placer sous l'angle de l'économie. Car tout peut être observé à travers ce prisme »* (Le Brun, 2010, p. 16), *« La cause est désormais entendue : l'économie, c'est la vie »* (Le Brun, 2010, p. 51) *« tout est économisable »* (Le Brun, 2010, p. 97) ; *« ceux qui ont décidé d'observer le monde à travers l'économie ont choisi un bon poste d'observation. Là où ils sont, ils ont vocation à pratiquement tout couvrir »* (Le Brun, 2010, p. 153).

La rhétorique de l'objectivité journalistique, telle qu'on en trouve la trace dans le livre blanc de l'AJEF et le manuel de traitement journalistique de l'information économique et financière,

constitue une valeur professionnelle distinctive plutôt qu'une marque d'autonomie. L'intégration des journalistes dans la division du travail de l'information financière s'explique par la force conventionnelle de la transparence plutôt que par la capacité d'un collectif journalistique à y conquérir une zone d'autonomie.

## II/ L'Expertise journalistique dans le monde de l'information financière.

On peut évidemment à ce stade objecter que la transparence n'est qu'une convention ; elle ne susciterait d'adhésion que rhétorique et n'aurait pas d'effet sur les pratiques réelles des individus. Elle ne serait pas *prescriptive*. La section qui s'ouvre à présent prend pour objet non plus les rhétoriques, mais les pratiques professionnelles. La démonstration qui y est conduite est la suivante. Les marchés financiers, tels qu'institués vers l'idéal de transparence, sont des dispositifs de facturation du monde. Pour cette raison, ils organisent les routines professionnelles des journalistes. C'est par une référence constante aux marchés financiers que les journalistes hiérarchisent l'actualité, évaluent la pertinence des informations et se défendent de la critique en subjectivité ; en bref, qu'ils sont pragmatiquement objectifs (et non seulement rhétoriquement).

### II.1. Les marchés financiers comme dispositif de facturation.

Éric Lagneau montre que la production des faits à l'AFP se caractérise par un haut degré de formatage (Lagneau, 2010). Loin d'être un carcan, celui-ci permet la mise en récit journalistique de l'actualité<sup>193</sup>. Cette logique de formatage est prégnante dans les routines d'écriture prescrites par le *Handbook* de l'agence *Thomson-Reuters*. Le fait de mentionner la source avant l'information, de façon systématique lorsque celle-ci est sensible ou polémique, fait office de routine de distinction entre faits et opinions.

*« If a story is inflammatory or is an allegation, give the source first. Write, for example: "Gallic leader Vercingetorix accused Emperor Julius Caesar of*

---

<sup>193</sup> « J'ai montré que les faits journalistiques ne sont assurément pas des objets naturels que l'on pourrait ramasser simplement en se penchant comme des pierres. Certaines descriptions indigènes (par exemple la « collecte des faits ») sont à cet égard des raccourcis trompeurs. Mais il n'est pas sûr qu'on les définisse de manière beaucoup plus éclairante en les qualifiant de « constructions sociales ». Ils sont plus précisément les produits du travail des journalistes et des formats utilisés. Les faits effectivement sont formatés par l'Agence, mais si ce n'était pas le cas, ces faits ne pourraient pas être vérifiés, ni même sélectionnés et mis en récit ». Cette citation est issue du résumé de sa thèse (Lagneau, 2010), accessible ici : <http://www.afsp.msh-paris.fr/activite/salontez10/docteurs/lagneau.pdf>

*genocide*". Do not write: "Roman Emperor Julius Caesar has committed genocide, Gallic leader Vercingetorix said." » (Handbook, p. 561).

Or, la production en continue des indices de valorisation boursière sur les marchés financiers constitue un point d'appui précieux dans cette entreprise de formatage. En tant que synthèse de l'opinion du marché, ces indices offrent par exemple un moyen imparable de distinguer événement et rumeur. Voici ce qui est recommandé lorsqu'un agencier est confronté à une rumeur de marché :

*« If we hear about a market rumour and it is clearly affecting the market our normal procedure is to:*

- Make sure from at least two sources that we are clear what the rumour is without spreading it ourselves.*
- Attempt to determine whether it is true or not.*
- Write a report, if necessary saying that a spokesman or spokeswoman was unavailable for comment, or that no comment was available and that we are continuing to check. In that report **also write why the rumour is moving the market.** » (Handbook, p. 568, je souligne)*

Le premier élément déterminant pour distinguer la rumeur de l'évènement est le mouvement du marché. L'évolution inattendue ou d'une ampleur inhabituelle d'un cours boursier est le signe que quelque chose est en train de se passer. Elle est un fait, auquel le journaliste peut confronter les attachés de presse des entreprises concernées. D'après un journaliste de *Reuters*, le traitement de la rumeur se déroule de la manière suivante :

**« Sortir la rumeur du marché »  
(Nathan, entretien #36)**

*« Souvent ce qu'il se passe c'est que les équipes marché appellent leurs contacts dans les salles de marché qui leur disent 'bon bah voilà ça bouge parce qu'il y a telle rumeur'. À ce moment-là ils [l'équipe marché] nous préviennent, et puis ils préviennent le journaliste qui suit la valeur en question qui va appeler le service presse pour savoir s'ils démentent la rumeur, s'ils font un commentaire... s'ils ne font pas de commentaire on peut s'interroger, s'ils ne font pas de commentaire ... il y a peut-être un soupçon de vérité, et... et voilà mais c'est vrai que les médias ont tendance à faire sortir la rumeur du marché. C'est-à-dire on la rend publique et ça permet à*

*l'entreprise qui est visée éventuellement de démentir ou de confirmer qu'effectivement il se passe quelque chose »*

Au-delà de la rumeur, toute chose qui n'a pas d'impact sur les cours de Bourse, ou a peu de chances d'en avoir n'est pas un évènement digne d'être rapporté.

*« As with all other pick-ups, we should pick up only stories which are likely to be market-moving or of significant general interest. » (Handbook, p. 10)*

Ce principe de sélection des évènements digne d'intérêt<sup>194</sup> est également suggéré dans le livre blanc de l'AJEF, dans sa version 2010. Parmi les « *dix droits et devoirs du journaliste économique et financier* » énoncés par l'association, le strict respect des faits consiste par exemple à ne pas colporter les rumeurs, sauf si « *sa circulation a déjà eu des effets concrets* », traduits notamment par un « *fort mouvement en hausse ou en baisse d'un cours de Bourse* » (AJEF, 2010, p. 70). Les journalistes financiers sont invités à raconter tous les mouvements significatifs des marchés : tout ce qui produit ces mouvements doit être rapporté et expliqué (rapidement). Les mouvements du marché forment les histoires à raconter.

*« The fact that the market is moving is the story and we must tell our customers why fast. » (Handbook, p. 569).*

Les cours de bourse fonctionnent donc comme un dispositif de qualification de l'évènement et de « *gatekeeping* » (Shoemaker et al., 2001 ; White, 1950). L'existence d'une telle routine de sélection des nouvelles favorise paradoxalement l'autonomie d'exercice des journalistes spécialisés face à leur hiérarchie et les annonceurs, comme l'explique un journaliste d'une agence d'informations boursières :

**« Celui qui décide finalement c'est la Bourse »  
(Marc-Olivier, entretien #1)**

*« Tout l'avantage qu'on a à l'agence c'est que sur les sujets on est assez libres. On est libres par rapport à la hiérarchie, par contre le... celui qui décide finalement c'est la Bourse. À la fois c'est bien, parce qu'on n'a pas les contraintes du genre 'tiens tu fais tel article parce que il y a tel annonceur qui veut...' (...) Personne ne va venir nous dire 'tain vous n'avez parlé de nous aujourd'hui, franchement c'est pas sympa.' Si la boîte avait perdu 10 %... c'est l'actualité du jour, c'est le marché qui a décidé. Ça devient incontournable. »*

---

<sup>194</sup> « *newsworthy* », disent les anglos-saxons.

Dispositif de *sélection* en amont de la production de l'information, le mouvement des cours de bourse constitue également, en aval cette fois, un dispositif d'*évaluation* de la qualité de l'information. Dans le monde de l'information boursière, les informations pertinentes sont des informations « nouvelles », qui ne sont pas encore intégrées dans les cours. Par conséquent, l'évolution du cours de bourse est un marqueur rétrospectif de la pertinence de l'information, comme l'explique une journaliste d'agence de presse financière :

**Marquer la pertinence de l'information  
(Charlotte, entretien #26)**

*« Ce que je dois traiter dans les résultats c'est ce qui est pertinent. S'il y a une information nouvelle, qu'elle soit bonne ou mauvaise hein. Mon papier il va être sur cette information nouvelle, que le marché ne connaît pas. J'anticipe sur ce qu'il va se passer sur le marché, comment les investisseurs ils vont le prendre. Si je titre, je sais pas bah "le résultat net a bondi de 15 %", et qu'en fait il y a un vrai problème opérationnel parce que le résultat net ne dépend pas que de l'activité même, et que derrière bah le marché... le titre perd 15 % le lendemain si tu veux j'ai l'air un peu con quoi. Parce que ma dépêche est complètement, est en décalage complet. Ça ne sera pas faux, le résultat net aura bien bondi de 15 % mais l'info elle n'est pas là. »*

Ce dispositif d'évaluation rétrospective est imparable, moyennant une qualification spécifique à l'information boursière. Celle-ci n'est pas qualifiée de « vraie » ou « fausse », comme c'est communément le cas dans d'autres mondes de l'information ; elle est qualifiée de « bullish » (susceptible de faire monter les cours) ou de « bearish » (susceptible de faire baisser les cours). L'information est pertinente lorsqu'elle peut être qualifiée de « bullish » et que le lendemain, le cours de l'entreprise concernée monte effectivement, ou lorsqu'elle peut être qualifiée de « bearish » et que le lendemain, le cours considéré baisse effectivement. Si un article met en avant une information « bullish » (« le résultat net a bondi de 15 % », pour reprendre l'exemple de l'extrait ci-dessus) et que le prix de l'action de l'entreprise en question baisse, alors cela signifie que le marché a pris en compte d'autres informations, plus pertinentes à ses yeux. Autrement dit l'auteur de l'article s'est trompé : quelque chose lui a échappé. Dit formellement, le marché boursier n'est pas seulement une convention du juste prix des actifs. Il est également une convention de la qualité d'une information et un étalon pour l'évaluer. Il formate la distinction entre ce qui relève d'un *événement* de ce qui relève d'une *rumeur*, de même qu'il formate l'évaluation par les journalistes –mais aussi par les investisseurs - de la *pertinence* d'une information.

## II.2. Prédire en toute objectivité.

Une autre catégorie de journalistes pour qui l'information boursière est la matière première est celle des journalistes qui sont amenés à formuler des recommandations financières. Ces journalistes fondent leur recommandation sur une évaluation dite « fondamentale », qui consiste à s'enquérir de la rentabilité des entreprises sur la base de leur performance économique (c'est-à-dire de leur « valeur fondamentale »). Cette activité est particulièrement risquée puisqu'elle est systématiquement sanctionnée par l'évolution des cours boursiers. C'est aussi ce qui la rend gratifiante :

**« Ça force à réfléchir plus »  
(Kevin, entretien #7)**

*« Le côté intéressant c'est qu'on peut donner notre avis, ce que ne va pas donner... ce que font très rarement les journalistes généralement. Ils ne sont pas légitimes à donner leur avis ou alors s'ils le donnent c'est entre les lignes quoi. Moi je dois, on me demande de donner mon avis. Faut acheter ou pas et pourquoi. Et le fait d'avoir à donner son avis force... ça force à réfléchir plus, ça force à trouver des cohérences, à... je veux dire tous mes confrères qui vont écrire sur le pétrole qui baisse, voilà ils sont factuels, le pétrole baisse mais euh... enfin moi je dois me demander, oui le pétrole il baisse mais alors qu'est-ce qu'on fait. Qu'est-ce qu'il faut faire, il faut vendre Total ou pas ? Lui il s'arrête à 'le pétrole baisse pour telle, telle et telle raison, maintenant démerde-toi avec ça'. Moi il faut que je prenne la responsabilité de qu'est-ce qu'on fait de Total. Mais bon voilà quand tu donnes ton avis bah tu prends le risque de te planter. »*

La spécificité en matière de recommandation boursière est que la qualification de l'erreur est peu sujette à interprétation. Si un journaliste recommande une action à l'achat et que le prix de l'action correspondante baisse substantiellement, le marché lui donne tort de façon implacable. Le problème est que l'évaluation journalistique de la « valeur fondamentale » d'une entreprise cotée est hautement incertaine.

La structure des articles boursiers est assez rigide : présentation de l'entreprise, commentaires sur sa stratégie telle qu'elle a été communiquée par les dirigeants, analyse de son cours de bourse à l'aide de divers indicateurs financiers, puis recommandation d'investissement qui comprend trois modalités dominantes : acheter, conserver ou vendre. Puisque la valeur relève largement d'une convention, la méthode consiste en premier lieu à rapporter « l'opinion des marchés », saisie à travers sa matérialisation dans un consensus d'analystes (Charron,

2010). Les analystes financiers sont certifiés professionnellement par l'AMF et sont plus spécialisés que les journalistes. Ils suivent en général les valeurs d'un seul secteur (par exemple le secteur de l'énergie), voire d'un sous-secteur, tandis que les journalistes sont spécialisés sur plusieurs secteurs à la fois. Les analystes sont les acteurs légitimés de l'évaluation de la valeur fondamentale des entreprises cotées.

Le consensus d'analystes n'est toutefois pas directement le fruit du travail des analystes financiers : il est établi par des opérateurs de données, dont les structures spécialisées comme *Thomson-Reuters*, qui calculent un consensus à partir des recommandations et des prévisions de résultats des analystes considérés comme les plus significatifs. Le consensus permet ainsi aux acteurs des marchés financiers (et aux journalistes) de disposer d'un état perceptible de « l'opinion du marché ». Les journalistes fondent également leur argumentaire sur le travail individuel des analystes (et non collectivisé sous la forme d'un consensus). Ils utilisent notamment les notes de recherche des « *brokers* », destinées aux traders des salles de marché mais qui peuvent leur être communiquées ensuite<sup>195</sup>. Ces notes de recherche leur sont cependant beaucoup moins accessibles depuis la crise issue de la bulle internet.

Les journalistes peuvent également compter sur leurs contacts personnels avec des analystes. Néanmoins, comme l'a montré Jacques-Olivier Charron, les analystes qui acceptent de répondre aux journalistes font partie des bureaux d'analystes les moins en vue : ils espèrent par ce biais établir une notoriété qui leur fait défaut auprès de leurs clients, les gestionnaires de fonds (Charron, 2010, p. 61-87). La volonté de démarcation de ces analystes les incite à produire des conseils qui s'éloignent du consensus de marché. En conséquence, les jugements que peuvent collecter les journalistes auprès des professionnels de la finance sont généralement multiples et hétérogènes, sinon parfaitement contradictoires.

Quoique déconcertant en première expérience, cet état de fait peut finir par avoir des propriétés désinhibantes pour les journalistes, comme en témoigne l'un d'eux, pigiste à la suite d'une longue carrière dans la presse boursière.

---

<sup>195</sup> Les « *brokers* » sont les sociétés de courtage qui vendent des titres financiers aux investisseurs. Elles emploient les analystes dits « *sell-side* ». Ces derniers produisent leurs recommandations à destination de leurs clients, les salles de marché des banques. À l'inverse, les analystes « *buy-side* » travaillent au service de ceux qui achètent les titres financiers, c'est-à-dire les investisseurs : gestionnaires de fonds, fonds de pension ou fonds spéculatifs (*hedge funds*). Les notes des analystes « *buy-side* » sont à usage interne et ne circulent pas en-dehors de la structure qui les emploie. Les notes des analystes « *sell-side* » sont destinées aux clients des *brokers* mais peuvent en partie être diffusées plus largement dans l'espace public.

**« Je vais faire ma sauce »  
Alain, entretien #25)**

*« [il raconte comment il a récolté trois opinions divergentes à propos de la valeur d'une entreprise du secteur aéronautique] ça m'a rendu... au lieu que ça m'inhibe en me disant bah je ne sais pas quoi penser, je me suis dit bah finalement - j'ai mis quand même du temps hein avant d'arriver à ce constat, je sais pas s'il est bon hein – je me suis dit ben je suis peut-être plus bête que les autres mais en tout cas mon point de vue peut avoir un sens, donc j'ai pris les arguments de trois personnes et je vais faire ma sauce »*

Avec l'expérience, les journalistes prennent de l'assurance et acquièrent des compétences dans la recommandation. Ils gagnent en acuité dans l'interprétation des indicateurs financiers, le décryptage des stratégies de recommandation des sociétés, la détection d'une information cruciale reléguée en fin de communiqué de presse, l'estimation lors d'une interview du niveau de fiabilité du dirigeant d'une entreprise. Ce melting-pot de compétences, cependant, n'aide pas à clarifier les règles d'inférence utilisées par les journalistes pour formuler leurs recommandations. Voici comment l'un d'eux explique sa méthode :

**Des notes d'analyste et de la confiance  
(Kevin, entretien #7)**

*« J'essaye de comprendre le métier de la société, je lis des notes d'analystes, on lit beaucoup de notes d'analystes financiers. On passe notre temps à faire ça. On rencontre les patrons. C'est un peu un mixte de 'est-ce qu'ils sont sur un secteur porteur ou pas, est-ce que les patrons ont pris les engagements, sont sérieux enfin... inspirent confiance.' (...) Ensuite on regarde les ratios boursiers, donc est-ce que son cours de bourse, enfin son PER [price earning ratio], son bénéfice par action par rapport au cours de bourse, est-ce qu'il est élevé par rapport à la moyenne historique, est-ce qu'il est faible, qu'est-ce qu'il vaut par rapport aux concurrents. »*

En première approche, l'activité de recommandation boursière relève de l'intuition. « *C'est que du feeling* » dit ce même journaliste, à propos du conseil boursier<sup>196</sup>. Le problème du « feeling » est qu'il s'agit d'un mode d'inférence idiosyncratique impossible à légitimer auprès des lecteurs<sup>197</sup>. C'est pourquoi les journalistes boursiers convoquent les ratios financiers à

---

<sup>196</sup> L'expression « sentir le marché » revient régulièrement pour décrire l'activité de recommandation.

<sup>197</sup> Selon Abbott, le niveau d'inférence est décisif pour la survie des professions impliquées dans un travail expert qui, selon sa définition, appliquent un savoir abstrait à des cas concrets. Selon lui, le freudisme a conquis la juridiction des psychiatres grâce à des règles d'inférence claires et donc aisément transposables d'un cas à un autre. Le système de Meyer, qui prévalait jusque-là, faisait entièrement reposer l'inférence sur la virtuosité individuelle des thérapeutes à comprendre les spécificités de chaque patient. Ce système idiosyncratique d'inférence souffrait de sa difficulté à se légitimer scientifiquement : « *To an outsider, Meyer's system seemed like a mass of personal*



l'appui de leur recommandation. Suffisamment standardisés pour faire autorité mais trop peu homogènes pour être univoques, ces ratios correspondent à une forme d'inférence routinisée qui peut être convoquée pour chaque recommandation boursière. Cet autre extrait d'entretien illustre très bien cette idée :

**« Tu peux un peu faire dire ce que tu veux au ratio »  
(Kevin, entretien #7)**

*« Ma façon de faire c'est que très souvent, j'ai une conviction sur une société parce que je ne sais pas, le patron m'inspire confiance, j'estime qu'ils sont... ils sont une belle boîte quoi. Donc je vais mettre à l'achat dessus, par exemple, je vais trouver les ratios de valo[risation] qui me vont bien, parce que il y a plein de ratios possibles, j'en prends un qui montre qu'elle n'est pas chère. On pourrait en trouver un autre qui montre qu'elle est chère. Enfin tu peux un peu faire dire ce que tu veux au ratio. ».*

Dans une activité caractérisée par la tension entre un désir de certitude (besoin de prédire le rendement futur d'un titre boursier) et une incertitude épistémique radicale (impossibilité d'accéder à la valeur fondamentale des entreprises cotées), l'enjeu pour les journalistes n'est pas de « dire le vrai » mais de sauvegarder leur intégrité (comme le résume l'un : « *C'est un marché de dupes. Donc il faut être irréprochable* » (Alain, entretien #25)). C'est la raison pour laquelle ils utilisent des règles d'inférence dont ils ne croient pourtant pas à la capacité à exprimer réellement la valeur fondamentale d'une société, ou l'évolution de son cours de bourse<sup>198</sup>. C'est ce qu'exprime clairement et facétieusement Alain :

*« Si j'étais vicieux, je tirerais à pile ou face et puis je ferais le contraire. Mais je ne suis pas vicieux. Donc... » (Alain, entretien #25)*

Cependant, l'estimation de la valeur fondamentale ne suffit pas pour produire une bonne recommandation, du fait du caractère autoréférentiel des marchés financiers. Ce n'est pas tant la valeur fondamentale des entreprises elle-même qui importe que les décisions effectives de vente ou d'achat des investisseurs. Ce sont ces opérations qui *in fine* déterminent l'évolution du cours des actions<sup>199</sup>. Par conséquent, les investisseurs ne peuvent se contenter d'une

---

*judgment, well-informed, but ultimately idiosyncratic. It was effective, to be sure, but only because Meyer's and those he trained were good therapists individually. There was no abstractable, portable system independent of those individuals, and hence no scientifically legitimate basis for efficacy.* » (Abbott, 1988, p. 52).

<sup>198</sup> On reconnaît là un cas exemplaire de « rituel stratégique d'objectivité » d'après la définition de Tuchman (Tuchman, 1972), voir supra)

<sup>199</sup> Le caractère autoréférentiel des marchés financiers a été décrit en premier par Keynes à travers sa métaphore célèbre du concours de beauté. Imaginons, propose-t-il, un concours dans lequel chacun doit désigner la femme qu'il estime être la plus belle. Imaginons que ceux qui ont choisi la femme qui gagne effectivement le concours de beauté soient récompensés. Dans cette configuration, chacun a intérêt non pas à évaluer la beauté des femmes

estimation de la valeur fondamentale des entreprises cotées, ils doivent aussi scruter les jugements de leurs homologues. Comme le veut l'adage, sur les marchés financiers « avoir raison tout seul, c'est avoir tort ».

L'activité de recommandation est donc rendue extrêmement ambiguë d'un point de vue cognitif par l'existence d'un deuxième registre d'évaluation boursière, au côté de l'évaluation fondamentale : l'évaluation « spéculative », qui consiste à s'enquérir de la psychologie du marché, c'est-à-dire des mouvements probables de l'opinion collective des investisseurs à propos des titres financiers en circulation. Deux « *attitudes cognitives* » différentes coexistent finalement : « *l'attitude fondamentaliste scrute l'économie réelle alors que l'attitude spéculative est centrée sur le marché lui-même. Ce qui importe pour le spéculateur, c'est la manière dont le prix évoluera demain. Ce sont les croyances du marché* » (Orléan, 1999, p. 27). D'un point de vue pragmatique, « suivre le marché » (c'est-à-dire faire des recommandations consensuelles) est la meilleure stratégie pour s'éviter des réprimandes :

**« C'est très difficile d'être à contre-courant »  
(Hervé, entretien #9)**

*« [à propos des conseils dans la presse boursière]. Il y a quand même un « moutonnisme ». Mais c'est quasiment forcé, parce que c'est très difficile d'être à contre-courant. Quand on est à contre-courant surtout en négatif, contre-courant en positif bon on peut se faire tirer un peu les oreilles, se faire engueuler par des gens mécontents qui disent 'ah vous êtes encore optimistes, vous voyez, vous n'arrêtez pas de vous tromper', mais quand on est pessimiste sur une affaire qui marche, là il y a des affaires juridiques. Parce que les gens ils disent mais voilà, vous portez atteinte à mon image, à mes intérêts financiers, vous dénigrez, vous diffamez, vous calomniez, voilà quoi. »*

Or, ces deux types d'analyse, fondamentale et spéculative (les analystes préfèrent dire « technique »), ont chacune des règles d'inférence fortement routinisées et remarquablement simples. Ces règles sont assez proches de certaines formes de savoirs scolaires (des sciences économiques notamment) et sont reprises par les journalistes<sup>200</sup>. L'inférence fondamentaliste repose sur des règles d'interprétation de ratios calculés à partir des bilans comptables des entreprises (voir supra et encadré 3.2). L'analyse graphique (le « chartisme ») relève de

---

selon ses propres critères, mais à estimer les critères canoniques de la beauté. Ce n'est plus la beauté qui est en jeu, mais l'opinion des autres sur la beauté. Pour résumer, « *la sagesse universelle enseigne qu'il vaut mieux échouer avec les conventions que réussir contre elles* » (Keynes, 1969 [1988], pp. 169–170), cité dans (Orléan, 1999, p. 54).

<sup>200</sup> Sur la diversité des savoirs mathématiques utilisés dans les salles de marché, de leur niveau de complexité et de leurs usages, voir les pages que Godechot consacre à ce qu'il appelle le « *bazar de la rationalité* » (Godechot, 2001, p. 189-239)

l'inférence technique (voir infra et figure 3.2). Les journaux boursiers distinguent les deux types d'analyses. La séparation est nette dans *La lettre des placements*, publication confidentielle éditée par *Le Figaro*. Les analyses techniques font l'objet de pages spécifiques et distinctes des analyses fondamentales. Dans les hebdomadaires boursiers *Le Revenu* et *Investir*, les deux analyses sont moins strictement séparées. Certaines pages sont consacrées à des valeurs particulièrement suivies, qui font l'objet de recommandations un peu plus détaillées que les autres. Ces recommandations contiennent généralement à la fois des arguments qui relèvent d'une analyse fondamentale (la santé économique de l'entreprise) et des arguments qui relèvent d'une analyse technique (ce que l'évolution passée du cours de la valeur laisse augurer de son évolution future) sans que les deux soit explicitement distinguées. Cependant, dans l'ensemble les deux types d'inférences sont distinguées dans l'argumentation des recommandations.

Par exemple, la cote du *Revenu* propose un tableau synthétique de 140 recommandations pour autant de valeurs, sélectionnées pour leur haut niveau de volume d'échanges, sur la base d'une inférence fondamentale (voir encadré 3.2). L'hebdomadaire contient ailleurs une page intitulée « analyse graphique », dont les recommandations sont faites exclusivement sur la base d'une inférence technique. Les cotes d'*Investir* sont moins fournies en indicateurs d'analyse fondamentale mais contiennent une part importante d'analyse de tendance graphique.

### *Encadré 3.2. Les règles de l'inférence fondamentale.*

L'inférence fondamentale consiste à évaluer la « valeur fondamentale » d'une société cotée, c'est-à-dire la valeur de son activité économique dite « réelle ». Cette valeur découle du niveau et de la stabilité de la rentabilité économique d'une part (la capacité de l'activité économique à dégager des bénéfices) et de la rentabilité financière d'autre part (la capacité à dégager des rendements pour l'actionnaire, c'est-à-dire à verser des dividendes).

Les routines inférentielles sont explicitement présentées en préambule du tableau de cotation des valeurs sélectionnées par *Le Revenu* (voir figure 3.1 ci-dessous). Le tableau est constitué de 16 colonnes. La première contient le nom de l'entreprise, la deuxième le cours de son action. Les 9 colonnes suivantes contiennent un indicateur de la santé économique de l'entreprise (ampleur des bénéfices, dividendes versés, niveau d'endettement...). Puis, une colonne donne l'état du consensus des analystes à propos de la valeur en question, tel qu'il est fourni par l'opérateur de données *Factset Estimates*. La colonne suivante précise le « profil de la valeur », c'est-à-dire son niveau de volatilité. L'avant-dernière colonne donne le conseil du journal (acheter, conserver ou vendre) et la dernière colonne contient un « objectif de cours », c'est-à-dire le seuil jusqu'auquel le conseil s'applique. Un conseil à l'achat pour un objectif de cours à 50 euros signifie qu'il est recommandé d'acheter l'action en question et d'attendre qu'elle atteigne 50 euros pour la vendre.

La routinisation des règles d'inférence ne tient pas qu'aux d'indicateurs stables qui facilite la comparaison des différentes valeurs entre elles. L'interprétation même des ratios est routinisée. Par exemple, l'interprétation de l'indicateur de valorisation de croissance se fait de la manière suivante : « *inférieur à 1, l'action est bon marché, supérieur à 1, c'est l'inverse* ».

Figure 3.1. Les routines d'inférence dans la cote boursière du Revenu



L'analyse technique consiste à anticiper l'évolution future des cours de bourse à partir de leur évolution passée. La description de l'évolution passée des cours permettrait de repérer des séquences de mouvements susceptibles de se répéter sous la même forme<sup>201</sup>. Plusieurs outils de visualisation graphiques permettent de régler ce type d'inférence en caractérisant la tendance – haussière, neutre ou baissière – de l'évolution d'un titre donné. Les journaux boursiers utilisent principalement deux outils : les moyennes mobiles et les lignes de tendance. Ces indicateurs graphiques ne sont pas tracés par les journalistes eux-mêmes mais fournis par un bureau d'analystes<sup>202</sup>.

- Les moyennes mobiles sont les courbes d'évolution de la moyenne quotidienne de la valeur du titre lors des jours précédents (en général les 20 et les 50 derniers jours). En clair, la moyenne de la valeur d'une action lors des 20 (ou 50) derniers jours est calculée chaque jour. La courbe de moyenne mobile relie ces différentes valeurs entre elle sur plusieurs mois, faisant apparaître une tendance (voir figure 3.2).
- Deux lignes de tendance sont utilisées comme support à l'interprétation. La première est appelée « ligne de support ». Elle est tracée à partir de deux points bas (ou plus), c'est-à-dire des points minimum sur lesquels la courbe a « rebondi » : une fois ces points atteints, la valeur de l'action est remontée. À l'inverse, la « ligne de résistance » est tracée à partir de deux points hauts (ou plus), c'est-à-dire deux points maximums qui, une fois atteints, ont marqué le début d'une baisse du cours de l'action (voir figure 3.2). L'interprétation est grandement facilitée par ces deux droites. Une droite de résistance s'oppose à la hausse d'un titre : par conséquent, une courbe qui se rapproche d'une telle droite permet d'inférer légitimement que sa valeur va baisser et d'argumenter en faveur de la vente du titre correspondant. En revanche, si un seuil de résistance est franchi, cela signifie que l'action entre dans un nouveau cycle haussier, qui nécessite de déterminer une nouvelle droite de résistance et une nouvelle droite de support. Le raisonnement est symétriquement inverse concernant les courbes qui se rapprochent des droites de support.

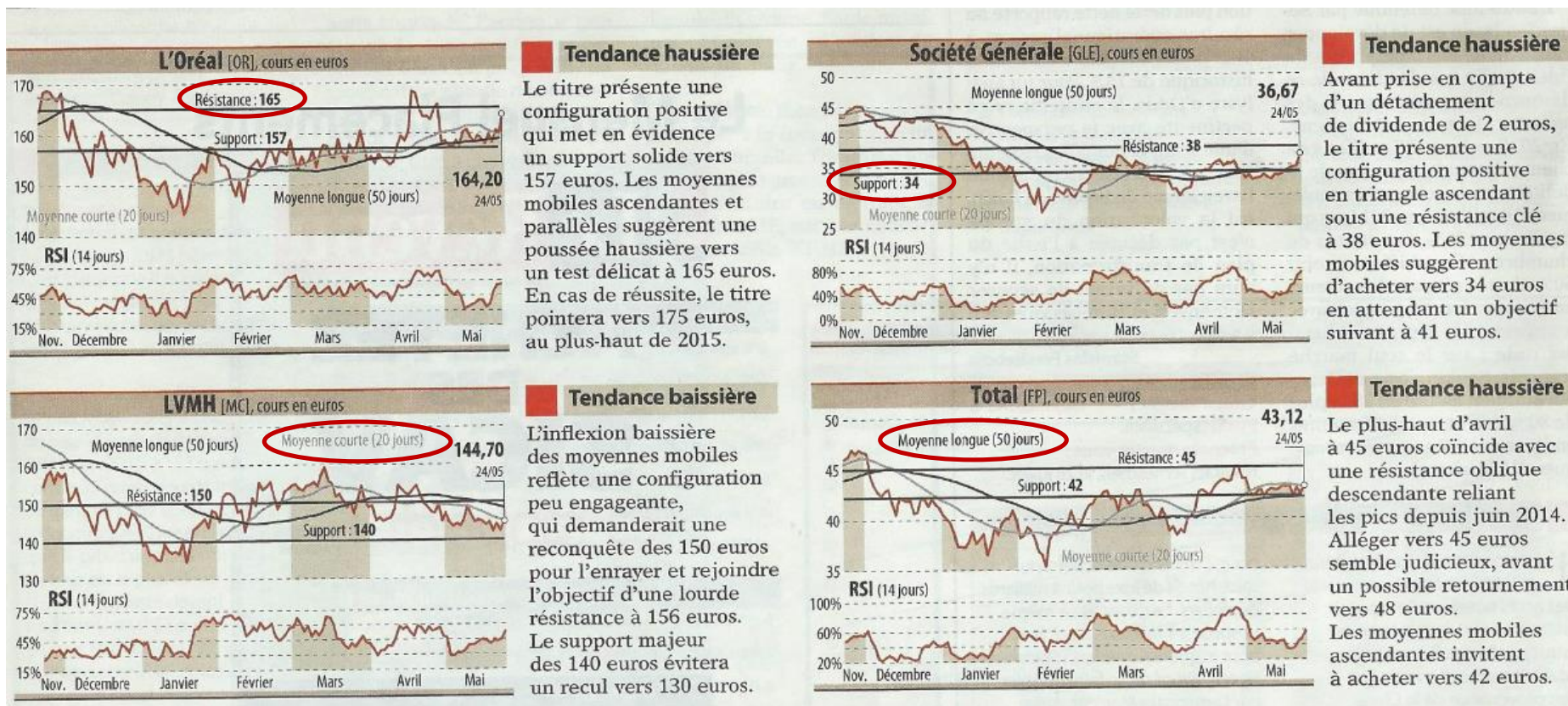
---

<sup>201</sup> Cette répétition est parfois interprétée comme l'effet de biais psychologiques communs chez les investisseurs.

<sup>202</sup> Bien que, si l'on en croit les nombreux sites qui introduisent aux fondamentaux de l'analyse technique, le traçage des lignes de tendance se fasse « à l'œil » et ne requiert aucun calcul mathématique. Par ailleurs, les moyennes mobiles requièrent de passer par un calcul mathématique tout à fait rudimentaire.



Figure 3.2. Un exemple d'analyse graphique dans Le Revenu.



La conformation des journalistes aux conventions de sélection, d'évaluation et de traitement de l'information boursière est un fait remarquable. En effet, au sein des organisations de presse, les journalistes ont plutôt tendance à résister aux modes d'objectivation de la qualité de leur travail, parce que ceux-ci reposent sur un amalgame entre mesure de la qualité et mesure de la productivité (Lardeau, 2011). Les journalistes sont très attachés à leur autonomie d'exercice, qu'ils protègent par la séparation organisationnelle entre « l'Église et l'État », c'est-à-dire entre la rédaction et les services gestionnaires (Benson, 2000 ; Lardeau, 2011) et par leur implication dans les stratégies économiques des entreprises de presse (Dupuy, 2016). Cette lutte pour l'autonomie d'exercice masque peut-être une forte hétéronomie de contrôle<sup>203</sup>. Dans le monde de l'information boursière, l'utilité des journalistes, c'est-à-dire de leur capacité à être de bons informateurs, est sanctionnée par le marché lui-même.

### II.3. Un lieu de conversion éthique ?

En construisant rhétoriquement leur unité autour de la valeur professionnelle de l'objectivité, solidaire d'une conception stricte des faits, les journalistes se disposent à une conduite professionnelle qui trouve sa discipline dans les conventions des marchés financiers. Cette valeur ne caractérise cependant pas le journalisme de manière uniforme. Comme l'ont montré les travaux d'historiens, la norme d'objectivité est une invention anglo-saxonne (Chalaby, 1996 ; Schudson, 2001). Non qu'elle n'existe pas en Europe, mais la rationalisation d'un savoir-faire journalistique centré sur le traitement de faits ne s'est pas autant imposée sur le vieux continent, *a fortiori* en France, par rapport à des pratiques plus littéraires et attachées au registre du commentaire sensible<sup>204</sup>. L'arrivée d'organisations de presse comme *Reuters*, d'origine anglo-saxonne, contribue certainement à diffuser des normes d'objectivité parmi les journalistes français. La construction d'une unité professionnelle rhétorique également (voir I.4.).

Est-ce à dire que l'installation de journalistes dans le monde de l'information financière relève de l'adhésion de professionnels bien disposés par la doctrine de l'objectivité à en accepter les conventions ? Cette hypothèse ne résiste pas aux logiques morphologiques décrites

---

<sup>203</sup> Je reprends la distinction proposée par (Paradeise, 2008) entre « autonomie d'exercice » (qui relève d'une forme particulière d'organisation du travail) et « autonomie de contrôle » (qui relève de la capacité pour une organisation professionnelle à définir et maîtriser son utilité macrosociale).

<sup>204</sup> Comme le rappelle Erik Neveu, c'est toutefois en termes d'hybridation plutôt que d'opposition stricte qu'il faut se représenter les relations complexes entre doctrine de l'objectivité et doctrine littéraire (Neveu, 2013a).



dans le chapitre 2. Les journalistes ne sont pas sélectionnés sur la foi de leurs compétences techniques ni de leur affinité avec la doctrine de l'objectivité. Il est plus juste de dire que les aspirants journalistes sont mis en orbite de plusieurs mondes de l'information, et qu'ils sont attirés par ces mondes en fonction de leur force gravitationnelle réciproque. La conjoncture boursière de la fin des années 1990 a doté le monde de l'information financière d'une force gravitationnelle telle que beaucoup de journalistes se sont trouvés aspirés dans ce monde sans s'y être destiné, ni disposer de compétence technique, ni avoir nécessairement été exposé à la doctrine de l'objectivité (voir chapitre 2, en particulier section IV).

Je compléterai donc l'hypothèse d'une prédisposition des journalistes par l'hypothèse d'un processus de socialisation éthique, caractérisé par la manière dont les journalistes s'attachent à leur activité et développent leur crédibilité professionnelle. Les journalistes qui parcourent le monde de l'information financière y découvrent de nouvelles modalités de leur « conduite de vie »<sup>205</sup>. Anne, une journaliste spécialisée dans la presse d'information technique et professionnelle, le dit clairement :

**« Ici il faut montrer de la 'business intelligence' »  
(Anne, entretien #34)**

« Anne [elle raconte son premier emploi en presse financière professionnelle] : (...) *il y a eu un gros truc en arrivant chez [titre de presse professionnelle financière] parce que je me suis mise beaucoup plus de pression, parce qu'en arrivant je me suis dit ce n'est pas du tout la même exigence, on n'est pas payés de la même manière... je parle à des gens qui connaissent déjà, ce n'était plus grand public tu vois. Donc je ne pouvais pas me permettre... et puis bon, j'ai été briefée aussi en arrivant par mes chefs, ils m'ont dit 'ici il faut montrer de la 'business intelligence', on veut vraiment expliquer ce qui marche ce qui marche pas, si on investit c'est combien, quel ROI [return on investment], et... et puis quels indicateurs de succès' et puis voilà... au début je ne les avais pas mais après chez [nom du titre] mon rédac chef a aussi imprimé des... il appelle ça des 'canvas' [je lui demande de m'épeler] par exemple pour une étude de cas ou pour un dossier il a fait des cases et puis il a mis, 'bon bah qu'est-ce qu'il faut demander, quelle est la proposition de valeur avec des questions là-dedans, quelles sont les KPI [Key Performance Indicators], les indicateurs de succès, quelles sont les... les ressources', tu vois des questions à se poser à chaque fois quand tu parles à une boîte. (...) par exemple, vous avez combien de salariés ok bah tu ne vas pas demander que ça, tu vas dire, ok mais combien de stagiaires, combien de*

<sup>205</sup> Chez Weber, la conduite de vie renvoie aux comportements pratiques empiriquement observables, qui ne sont ni indépendants, ni entièrement réductibles aux « incitations pratiques à l'action » formées par les structures institutionnelles (Colliot-Thélène, 2014)

*debt officers, combien de data scientists, et puis dans l'allocation de vos ressources vous mettez combien en marketing, vous mettez combien... bon ils ne te répondent pas toujours mais... »*

Ce processus de socialisation éthique tient au caractère hautement technique de ce monde. Les journalistes doivent y faire face à des interlocuteurs dont la maîtrise technique est généralement supérieure à la leur. Dans ce type particulier de relations professionnelles, la capacité à être centré sur les faits est une modalité essentielle de la crédibilité professionnelle des journalistes. Cette crédibilité est caractérisée dans l'extrait précédent par une habileté spécifique à traquer les faits. Un malhabile se contenterait du nombre de salariés, tandis qu'un journaliste habile demande en détail la composition des emplois occupés. La maîtrise du lexique technique du monde des affaires en général et des activités financières en particulier, (« *ROI* », « *business model* », « *debt officer* »), sanctionne cette habileté particulière. La pratique journalistique dans le monde de l'information financière est loin de se résoudre intégralement dans les principes de routinisation décrits dans la section II. Elle demande au contraire de l'esprit ; un esprit de l'expertise critique semblable à celui dont Padioleau a perçu la forme chez les journalistes spécialisés dans l'éducation : compétence technique, capacité de synthèse et sens de l'argumentation (Padioleau, 1976). La conduite de vie des journalistes dans le monde de l'information financière procède d'une forme de socialisation éthique à l'expertise critique. On pourrait même, dans le cas d'Anne, parler de conversion éthique.

**« Une vision radicalement différente aujourd'hui »  
(Anne, entretien #34)**

*« Anne : Moi justement je voulais faire des papiers société. Ou santé, la santé m'intéressait bien. Mais tu vois ce qui m'intéressait c'était de raconter des histoires de gens, de faire des portraits et... le style m'intéressait aussi tu vois. Et... c'est pour ça que j'en ai une vision radicalement différente aujourd'hui... quand je suis arrivée chez [journal de la presse professionnelle spécialisée en finance] en plus ils m'ont dit... nous on ne veut pas de style en fait. On ne veut pas de métaphore, enfin tu vois. On veut un style... (elle se reprend) non, on veut un papier propre... avec... faut que ce soit... je ne trouve pas vraiment les mots mais... »*

*A : sobre*

*Anne : précis, sobre, exactement, c'est ça voilà pas de fioritures et si tu pouvais mettre sujet verbe complément et qu'un chiffre... tu vois c'est vraiment... »*

Si l'on se place ici dans la perspective wéberienne des « types humains », on peut lire dans la conversion d'Anne au contact du monde de l'information financière une marginalisation d'un

type journalistique au profit d'un autre. Certains journalistes sont socialisés à la crédibilité de l'expertise au cours de leurs études supérieures, ce qui facilite leur intégration dans des rédactions spécialisées malgré l'absence de formation et d'expérience journalistiques. C'est le cas de Nathan, formé en droit.

**« c'était assez naturel »  
(Nathan, entretien #36)**

*« A : ça s'est passé comment votre intégration dans la rédaction [de presse financière technique et professionnelle, son premier emploi] ? Vous n'aviez pas d'expérience du tout de journalisme avant... ? »*

*N : Du tout. Non, pas du tout pas du tout. Je n'y avais jamais songé. Et en fait, bon comme à Sciences-Po je connaissais les matières financières, j'étais à l'aise avec des sujets de droit aussi... C'est-à-dire qu'en droit on écrivait beaucoup, donc l'écriture... j'avais une forme d'écriture assez carrée en fait... et puis aussi, j'ai étudié pendant un an en prépa HEC, où on a... quand même l'habitude d'écrire, de structurer... donc finalement c'était assez naturel. »*

Comme l'a noté Jean-Christophe Padioleau, la rhétorique de l'expertise critique est le résultat rationnel de l'emprise du « système d'interactions » dans lequel sont pris les journalistes, dans la configuration particulière où les sources et les lecteurs sont fortement homologues et dotés d'une maîtrise technique supérieure (Padioleau, 1976). La compétence technique vient contre les risques du journalisme d'opinion qui, expressif et sans souci systématique de la précision, s'expose trop fortement à la critique pour être tenable dans un tel système d'interactions professionnelles. L'expertise critique est en cela solidaire des routines d'objectivité. La distanciation du journalisme d'opinion est une des modalités de la socialisation à l'expertise critique. Kevin, journaliste dans un journal de recommandations boursières à destination du grand public, en offre une illustration intéressante.

**« En-dehors du champ de la politique »  
(Kevin, entretien #7)**

*« A : et toi la macroéco ça t'intéresserait ? »*

*K : bah au début c'est ce que je voulais faire, pour moi journaliste éco c'était ça. Aujourd'hui pas tant... ça m'intéresse... je ne sais pas. C'est... ça dépend dans quel journal, parce que c'est quand même très politique, enfin de mon point de vue. Faire de la macroéco au Figaro, je ne pourrais pas. Même Les Echos, je pense que... je suis de trop de gauche pour Le Figaro clairement, et pour Les Echos.*

*A : et tu n'es pas trop de gauche pour bosser à [journal boursier] ?*

K : *et bah non, et c'est ça le paradoxe. Le paradoxe c'est que [nom du journal] c'est clairement de droite de fait, enfin nos lecteurs sont de droite. Des gens qui ont de l'argent, du patrimoine, mais je n'ai quasiment pas de cas de conscience au jour le jour. Parce que je ne vais pas écrire que... enfin je m'intéresse à une société, est-ce qu'elle va bien marcher ou pas. C'est en-dehors finalement du champ de la politique. Alors que si j'écrivais de la macro, et que je disais il faut baisser les... enfin, on ne dit jamais il faut baisser les déficits mais on sent bien dans le ton des articles que le déficit et la dette ce n'est pas bien, alors que moi je pense l'inverse, ce serait embêtant. J'aurais du mal à le... et puis interviewer tout le temps des libéraux, des... des ultralibéraux, ça m'énerverait. »*

On tient là un premier élément du récit causal qui doit permettre d'expliquer, *in fine*, comment un type historique de journalisme émerge dans un système de marché, une société financiarisée. Tout ne se joue pas dans la capacité du monde de l'information financière à attirer des journalistes bien disposés (par exemple issus de formations techniques). Joue aussi un phénomène de socialisation éthique des journalistes au contact du monde de l'information financière. Si l'on en croit les faits démographiques décrits dans le chapitre 2, ce phénomène de socialisation a pris de l'importance, puisque les individus formés en journalisme sont de plus en plus présents dans le monde de l'information financière. Néanmoins, la localisation de cette socialisation est probablement plutôt du côté du monde de l'information technique et professionnelle que du monde de l'information boursière. Le premier pèse plus démographiquement ces dernières années, tandis que le second périclité et la population des journalistes y décline. L'épaisseur historique de cette socialisation éthique dépend par ailleurs de la capacité des journalistes à durer dans ce monde, c'est-à-dire à y développer des engagements longs (c'est l'objet du chapitre 4) et à y stabiliser une authenticité (c'est l'objet du chapitre 6).

## Conclusion

Dans le monde de l'information financière, la coordination est organisée par une convention définie en amont. La transparence apparaît comme le principe conventionnel par excellence en référence auquel les activités se coordonnent dans le monde de l'information financière. Dans le monde de l'information boursière, la transformation des mots en « faits » passe par des objets

techniques (les courbes des cours de bourse) qui débordent des lieux particuliers<sup>206</sup>. Les nombreux dispositifs de factualisation de ce monde permettent d'intégrer les activités journalistiques de sorte que les journalistes peuvent préserver leurs rituels d'objectivité et prétendre à une expertise critique. Dans le monde de l'information financière et technique, c'est l'emprise du système d'interactions qui conduit les journalistes à centrer leur pratique sur les faits.

On peut argumenter du caractère exceptionnel de la convention de la transparence par un essai de comparaison préliminaire avec le monde de l'information politique. Ce monde est coordonné par des dispositifs comparables à celui du monde de l'information financière. Les sondages de popularité y sont un équivalent formel du cours de bourse, et le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) un équivalent formel de l'AMF. Historiquement, les sondages d'opinion sont venus à l'appui de la rhétorique d'impartialité nouvellement adoptée par les journalistes politiques à partir des années 1960 (Kaciaf, 2013). On peut dire que les sondages répondent à une aspiration à l'objectivité dans la mesure où l'évaluation de leur qualité repose généralement sur deux critères. Le premier est leur capacité à refléter justement « l'opinion publique », de la même manière que le cours de bourse matérialise « l'opinion des marchés ». Le second est leur capacité à prédire le résultat d'une élection, de la même manière que l'estimation de l'évolution du cours de bourse des sociétés cotées repose sur des routines d'inférence. Or, sur ces deux points, les sondages sont sans cesse contestés, par les lecteurs, les hommes politiques voire les journalistes eux-mêmes. Il est fréquent de rencontrer des réactions d'électeurs doutant de la représentativité des sondages. C'est également une stratégie classique pour un homme politique que de dévaloriser les capacités prédictives des sondages qui lui sont défavorables.

Les ratios boursiers ne font pas l'objet de ce type de contestation : leur critique est restreinte aux spécialistes de la théorie financière qui affinent les modèles de valorisation boursière. De même, les entreprises cotées dont les ratios financiers envoient des signaux défavorables n'ont pas pour stratégie de déqualifier la pertinence des indicateurs en tant que tels : elles tentent plutôt d'influencer leur interprétation, par exemple en liant un niveau d'endettement élevé à la réalisation d'investissements prometteurs à long terme.

---

<sup>206</sup> Là où, pour reprendre la comparaison esquissée en introduction, les routines de factualisation du monde de l'information européenne sont fortement indexées à un « laboratoire » très localisé : « *La possession d'un laboratoire comme le Centre de presse analysé ici est d'une aide précieuse pour le porte-parole parce que celui-ci permet de stabiliser ces cours d'action autour de routines qui consistent à « inscrire » des mots dans des objets qui les pondèrent et leur donnent une plus ou moins grande valeur de « faits »* » (Bastin, 2003, p. 314-315)

Par ailleurs, il est difficile de déterminer une convention centrale du monde de l'information politique. La convention démocratique du pluralisme se détache sans doute. Le CSA est chargé en depuis 1989 de veiller au respect du pluralisme politique dans les médias audiovisuels. Il s'agit d'une autorité administrative indépendante dont la mission peut être interprétée comme une façon de consacrer la convention du pluralisme. C'est en vertu de cette convention que le CSA a établi la règle fameuse d'équilibre des temps de parole des différents candidats à une élection présidentielle. Or, les exemples de résistance des journalistes à cette convention sont nombreux. Ils n'ont de cesse de contourner cette règle, par exemple en diffusant en boucle les discours des « petits » candidats la nuit, ou par une inégalité de ton qui consiste à ne médiatiser ces candidats que dans des émissions satiriques. Autrement dit, les journalistes préservent une part d'indiscipline en contestant ou en limitant la portée de la convention démocratique du pluralisme. Certes, ces éléments mériteraient d'être confortés par une comparaison systématique des mondes de l'information financière et politique. Il me semble néanmoins raisonnable de conclure que l'hétéronomie de contrôle est une modalité importante de l'intégration des activités journalistes dans la division du travail de l'information financière, à la différence de ce qu'on peut observer à propos de la division du travail de l'information politique. Cette dernière relèverait peut-être plutôt de la lutte –comme dans le système des profession d'Abbott (1988), ou au moins de l'« *ordre négocié* » - comme dans le système d'interactions professionnelles de Strauss (1991).

Les marchés financiers constituent donc une puissance de convention plutôt qu'une puissance de compromission. En creux, ce chapitre caractérise l'hétéronomie du journalisme dans le monde de l'information financière. Il s'agit d'une « hétéronomie de contrôle » (Paradeise, 2008). De cette situation d'hétéronomie de contrôle émerge un ethos spécifique de journalisme, auquel le monde de l'information financière apparaît comme un lieu de socialisation. En l'absence d'une régulation formelle à l'entrée du monde de l'information financière, beaucoup de journalistes qui entrent dans ce monde ne sont en effet pas particulièrement sensibles à la doctrine de l'objectivité. J'aurai l'occasion de caractériser l'ampleur de ce processus de socialisation dans le chapitre 6 de cette thèse. Par ailleurs, ce chapitre ne débouche que sur une condition de possibilité de l'émergence d'un type singulier de journalisme. Il faut encore que ce type soit porté par les individus tout au long de leur carrière individuelle. Les activités journalistiques dans le monde de l'information financière sont stables, mais les individus eux-mêmes exercent-ils durablement ces activités ?

À ce stade de l'enquête, c'est la question de l'accomplissement individuel, c'est-à-dire la possibilité pour les journalistes de faire carrière dans ce monde qui se constitue en énigme principale. La suite de la thèse s'attaque à cette énigme en deux temps. Premièrement, en étudiant comment émergent des formes stables de trajectoires susceptibles de réduire l'incertitude de la mobilité individuelle (ce que je traiterai dans la partie II comme un problème d'engagement individuel). Deuxièmement, en s'intéressant à la tension entre les attentes des journalistes lorsqu'ils s'engagent dans le monde de l'information financière et leurs chances de vie dans ce monde (ce que je traiterai dans la partie 3 comme un problème d'authenticité). C'est donc vers les carrières individuelles des journalistes que la thèse se tourne à présent.





## Partie II.

# Les trajectoires de journalistes dans le monde de l'information financière.



---

## Introduction de la Partie II : effets d'engagement et itinéraires

---

La partie I visait à montrer comment une population de journalistes a pu se constituer dans le monde de l'information financière. Cela tient à des mécanismes morphologiques d'attraction et à la puissance conventionnelle du monde de l'information financière. Les journalistes sont aspirés dans ce monde par une structure historique d'opportunités économiques et d'emplois. Ils peuvent ensuite développer un sentiment d'appartenance à ce monde du fait de la portée de ses conventions morales.

La partie II entame un déplacement de l'attention de la carrière historique du monde de l'information financière aux carrières individuelles des journalistes. Au sortir des analyses de la première partie, est rendu visible un phénomène de socialisation éthique des journalistes dans le monde de l'information financière. On ne comprend cependant à ce stade que la structure d'opportunités qui rend possible cette socialisation : structure économique, structure d'emplois et structure normative. Si le tableau général du monde de l'information financière apparaît plus clairement, il surplombe encore largement les journalistes eux-mêmes. Il me faut à présent, dans la continuité du mouvement esquissé à la fin du chapitre 3, tourner le regard vers les individus et saisir le monde de l'information financière à travers l'expérience qu'en font les journalistes. Il s'agit désormais de suivre l'évolution des journalistes eux-mêmes plutôt que celle du monde de l'information financière. La deuxième partie s'intéresse donc aux trajectoires professionnelles individuelles des journalistes. C'est la « convergence » ou la « divergence » (Bastin, 2016b) des trajectoires, et non plus leurs frontières (comme au chapitre 2) qui forme l'objet de cette partie.

Ni le groupe professionnel, ni le marché du travail ne sont ressortis comme des principes organisateurs susceptibles de limiter sensiblement l'incertitude des journalistes qui se trouvent attirés dans le monde de l'information financière. En conséquence, c'est la consistance même de leurs trajectoires qui constituent l'énigme de la partie à venir. Les journalistes font-ils carrière dans le monde de l'information financière ? L'entrée dans ce monde constitue-t-elle un réel tournant de leur existence ?

La thèse prend ici un tour séquentiel : jusqu'ici, j'ai essayé de *localiser spatialement* les journalistes dans le monde de l'information financière. Désormais, je chercherai à les *localiser temporellement* dans ce monde et hors de ce monde (avant et après qu'ils y sont entrés). Je suis ici une inflexion importante qu'Abbott a fait subir à la tradition sociologique de Chicago : l'analyse des séquences prend le pas dans son œuvre sur l'analyse des interactions. Ce faisant, il donne un poids plus fort au contexte temporel par rapport au contexte spatial dans l'analyse des processus sociaux (Abbott, 2015). Cette inflexion se justifie dans le cadre du « positivisme narratif », qu'il identifie au tournant des années 2000 comme un paradigme susceptible de dépasser le « paradigme des variables » (ou de la « réalité générale linéaire »)<sup>207</sup>.

Je fais ici mien le postulat essentiel du « positivisme narratif » : « *social reality happens in sequences of actions located within constraining or enabling structure* » (Abbott, 2001, p. 183). C'est en effet dans les séquences d'activités individuelles que je chercherai la trace de la « réalité sociale » de l'émergence d'un nouveau type historique de journalisme. Je me suis déjà appuyé sur ces séquences dans le chapitre 2, mais pour concentrer l'analyse sur certains de leurs éléments particuliers ; en l'occurrence les transitions (voir chapitre 2, section III). Les analyses de cette partie portent sur les séquences comme un tout. Dans l'esprit narratif défendu par Abbott, c'est en effet par une suite d'événements et d'actions coordonnées qu'il faut rendre compte de l'émergence d'une forme de journalisme dans le monde de l'information financière.

En l'absence de mécanisme exogène d'encadrement des trajectoires (fermeture du marché du travail ou contrôle du groupe professionnel), la dispersion de la population des journalistes peut être limitée par des mécanismes endogènes aux trajectoires. La logique de succession des choix individuels est le plus évident de ces mécanismes. Or, la connaissance des opportunités qui s'offrent aux journalistes ne permet pas de comprendre leurs choix effectifs. Les opportunités changent les possibilités en les rendant plus ou moins probables et plus ou moins avantageuses. Elles ne réalisent pas pour autant ces possibilités. Ce sont les journalistes qui les font advenir par leurs choix. Les journalistes peuvent choisir de parcourir durablement le monde de l'information financière et de s'y investir fortement. Ils peuvent au contraire chercher à s'extirper de ce monde ou à s'y limiter à des activités brèves et peu engageantes. De la logique de ces choix dépend le caractère « convergent » ou « divergent » des trajectoires journalistiques

---

<sup>207</sup> Voir la présentation critique de la trajectoire intellectuelle d'Abbott depuis une position de lecteur dans (Fabiani, 2003, 2015, p. 91- 116). Il en est depuis partiellement revenu, en « fusionnant l'espace et le temps » (Abbott 2016a) dans le concept de « localité » et en préférant le « lyrisme sociologique » (attaché à décrire la posture émotionnelle du sociologue) à la narration (le récit d'une succession d'événements) comme mode d'écriture de la réalité sociale (Abbott, 2007, 2016b).

et donc *in fine* la stabilité démographique de la population des journalistes. J'en reste ainsi encore dans cette partie à un critère très minimal de l'émergence d'un type historique de journalisme : le critère d'une population stable.

Les deux chapitres de cette partie explorent chacun une hypothèse générale concernant les logiques de choix individuels susceptibles d'orienter durablement les journalistes vers et dans le monde de l'information financière. La première hypothèse est celle d'effets d'engagement, au sens d'Howard Becker (1960; 2006). Selon cette hypothèse, la suite des choix des journalistes constitue elle-même une structure contraignante susceptible de limiter la dispersion des journalistes. Les journalistes (comme tous les individus) auraient tendance à se contraindre à la cohérence ; par conséquent, chacun de leur choix implique des choix futurs –il rend certains choix futurs plus probables et d'autres moins probables - sans quoi cette cohérence est mise à mal. Le choix d'entrer dans le monde de l'information financière peut être *en lui-même* très engageant. C'est ce que je propose de vérifier dans le **chapitre 4**. La seconde hypothèse a trait à une logique d'itinéraires. Selon cette hypothèse, les journalistes laissent des traces de leurs parcours dans les mondes sociaux, les rendant visibles à d'autres journalistes, qui peuvent suivre ces traces. Autrement dit, dans un monde hautement incertain et en l'absence de carrière prescrite par un groupe professionnel ou une quelconque organisation, les parcours des journalistes sont des repères qui orientent les autres journalistes. Ils forment des itinéraires faits de points de passage obligés et de points d'arrivée désirable. Selon cette hypothèse, les choix des journalistes procèdent d'une forme de synchronisation qui lie les trajectoires les unes aux autres. Les journalistes se guideraient entre eux de façon informelle et suivraient ainsi des trajectoires similaires. Le **chapitre 5** tente d'identifier de tels itinéraires et d'en évaluer la stabilité.

Apparaît en filigrane de cette seconde hypothèse un critère plus consistant que celui de population pour caractériser l'émergence d'une forme de journalisme dans le monde de l'information financière ; le critère d'une « communauté interprétative » (Zelizer, 1993) qui partage des représentations communes du monde dans lequel ses membres sont engagés, et des vies qu'il est possible et désirable d'y mener.



---

## Chapitre 4. La mécanique des engagements individuels

---

### Introduction

Dans le deuxième chapitre de cette thèse, j'ai objectivé les contraintes qui orientent la mobilité individuelle des journalistes dans le monde de l'information financière. Cette tentative m'a conduit à mettre l'accent sur le caractère incertain de cette mobilité individuelle : le marché du travail est sensible aux chocs économiques exogènes et est relativement peu segmenté, tandis que le contrôle par le groupe professionnel de la mobilité individuelle se borne à un travail de limitation symbolique de la dispersion des trajectoires journalistiques.

Les analyses de ce chapitre portent sur 420 carrières de journalistes passés par le monde de l'information financière et reconstituées depuis les informations renseignées par ces journalistes sur le réseau social professionnel LinkedIn ou sur le *Guide des journalistes économiques* (voir chapitre 2 et annexe 2.1). Là où les analyses du chapitre précédent reposaient sur des hypothèses de limitation exogène de la dispersion des trajectoires (par le contrôle ou la fermeture relative du marché du travail), celles de ce second chapitre reposent sur une hypothèse de limitation endogène, liée non pas aux contraintes externes qui pèsent sur les choix de carrière, mais aux contraintes engendrées par ces choix eux-mêmes. En effet, « *l'attraction exercée par les mondes sociaux sur les individus ne peut pas être séparée d'une logique de choix successifs dans un univers contraint non pas par des normes ou des phénomènes de domination mais [par la logique] de la décision elle-même, à savoir un rétrécissement progressif du spectre des choix suivants possibles* » (Bastin, 2016b, p. 202).

Dans quelle mesure le choix de débiter une activité de journaliste financier engage-t-il celui ou celle qui fait ce choix ? J'utilise ici le terme « d'engagement » dans le sens d'Howard Becker (Becker, 2006c, 2012). Becker utilise le concept d'engagement (« *commitment* ») pour expliquer la cohérence des « lignes d'actions » des individus. Après avoir écarté d'autres types d'explications traditionnelles de la cohérence des comportements humains (par exemple celles qui avancent la stabilité des besoins psychologiques individuels), il invite à considérer le fait que les « lignes d'actions » sont contraintes par ce qu'il appelle les « paris subsidiaires » (« *side*

*bets* ») que font les individus. Chaque choix implique des paris subsidiaires, en théorie indépendants de ces choix, mais qui contraignent pourtant les choix futurs. Becker prend l'exemple d'un individu qui, deux mois après avoir commencé un nouvel emploi, se voit proposer un autre emploi, qu'il estime supérieur. Il décide cependant de ne pas accepter cet emploi, estimant que cela nuirait à sa réputation d'homme de confiance de quitter son emploi si vite. Dans cet exemple, en commençant son emploi deux mois auparavant, l'individu fait sans le savoir un pari subsidiaire sur sa réputation qui contraint ses actions futures. Il s'engage implicitement à rester un certain temps dans cet emploi, sans quoi il risquerait de se voir affubler d'une « réputation d'homme fantasque et instable »<sup>208</sup>. Pour le dire simplement, le concept « d'engagement » explique la cohérence des lignes d'actions par le fait que les actions présentes des individus sont contraintes par leurs actions passées et qu'elles contraignent leurs actions futures en mettant en jeu des intérêts étrangers à ces actions (les paris subsidiaires). On peut imaginer que faute d'un marché du travail segmenté ou contrôlé par un groupe professionnel, la dispersion des journalistes financiers se trouve malgré tout limitée par la mécanique même de leurs engagements. On peut par exemple s'attendre à ce que chaque choix de spécialisation augmente la probabilité de se spécialiser encore plus dans l'avenir, parce qu'un tel choix engage une réputation d'expert.

Cette hypothèse générale guide les analyses de ce chapitre en trois temps. J'objective en premier lieu les effets d'engagement de l'entrée dans le monde de l'information financière en la soumettant à deux conditions empiriques (section I). La première condition est la longévité des activités de journaliste dans ce monde. La seconde est que l'entrée dans le monde de l'information financière devrait être un *turning point* dans la carrière des journalistes, c'est-à-dire un événement qui réoriente durablement cette carrière, lui fait prendre une direction radicalement nouvelle. En deuxième lieu, j'étudie le cas particulier des trajectoires qui conduisent à une sortie de la presse pour mettre au jour une structure possible des effets d'engagement. Cette structure est liée d'une part aux aspirations avec lesquelles les journalistes entrent dans le monde de l'information financière et d'autre part à la direction prise par leur trajectoire dans ce monde (section II). La formation suivie (qui contribue à former des aspirations particulières), et le type de presse où l'entrée a lieu (qui donne une certaine direction à la trajectoire) sont des facteurs structurants de l'engagement individuel. Ils contribuent à

---

<sup>208</sup> Cet exemple est issu de (Becker, 2006c, p. 185)



façonner le caractère « convergent » ou « divergent » (Bastin, 2016b) de l'entrée dans le monde de l'information financière sur les trajectoires journalistiques.

## I/ Stabilité des engagements de journaliste dans le monde de l'information financière

Dans la mise au point qu'il fait du concept d'engagement, Becker (2006d) insiste sur la distinction entre le fait d'être engagé (« *being committed* »), et l'engagement (« *commitment* »). Il ne s'agit pas d'expliquer un processus comme une carrière professionnelle de manière tautologique par le fait d'être engagé. Il faut distinguer le constat (le fait d'être engagé) de l'explication (le processus d'engagement). Cette première partie est consacrée au constat (les journalistes financiers sont-ils engagés ?). La seconde partie est consacrée à l'engagement comme système d'explication (qu'est-ce qui produit quels effets d'engagements ?).

### I.1. La longévité des activités journalistiques

La manière la plus simple d'objectiver dans un premier temps le caractère engageant du journalisme financier est la longévité moyenne des activités de journaliste financier au cours de la carrière. Le graphique 4.1 représente le temps moyen des dix premières années de carrière passé dans chaque activité en fonction de la cohorte d'entrée sur le marché du travail<sup>209</sup>. Du point de vue de cet indicateur, le journalisme financier est l'activité la plus stabilisatrice dans toutes les cohortes. Ce résultat est évidemment biaisé par le fait que l'échantillon est constitué d'individus qui ont été journaliste financier pendant au moins un mois, alors qu'il n'y a aucune condition de temps passé concernant les autres activités.

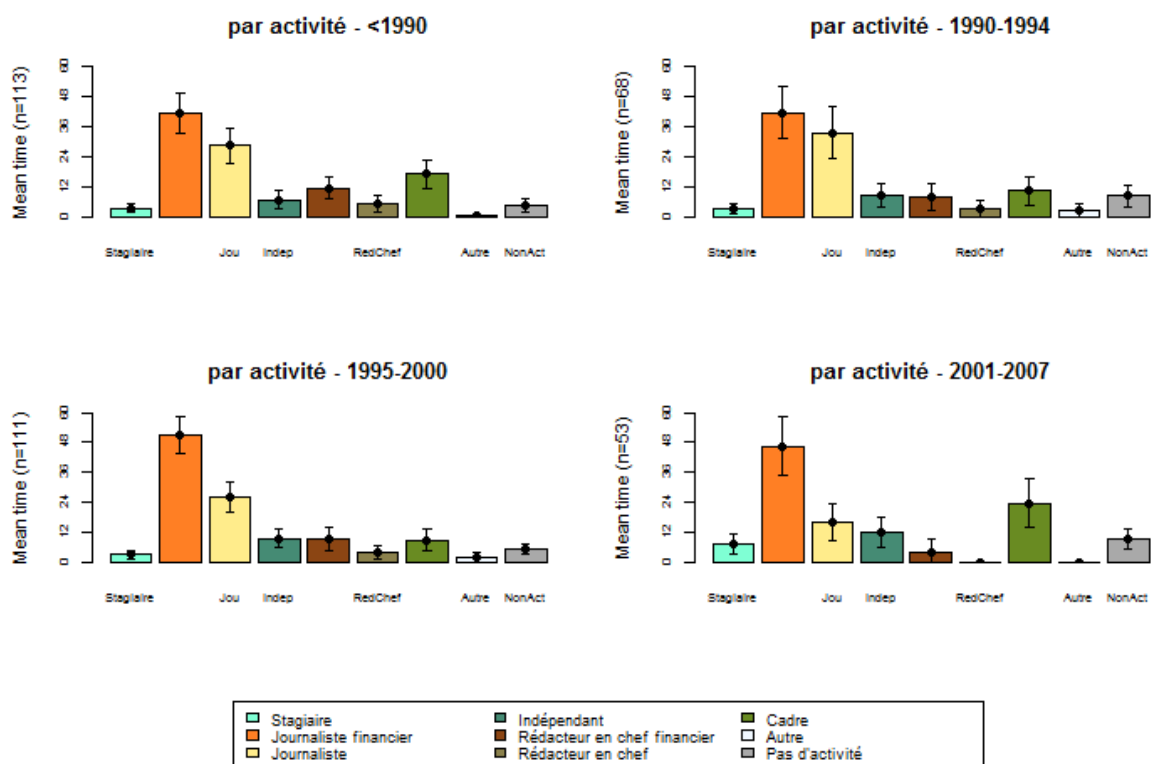
Toutefois, l'accroissement de l'écart entre le temps passé dans le journalisme financier et le temps passé dans les autres activités est notable. Les individus entrés sur le marché du travail entre 1995 et 2000 ont passé en moyenne 51 mois (4 ans et 3 mois) des dix premières années de leur carrière dans le journalisme financier, soit 9 mois de plus que pour la cohorte d'avant 1990. Cette moyenne retombe légèrement pour la cohorte 2001-2007 (47 mois, près de 4 ans) mais reste supérieure à celle de la cohorte la plus ancienne. Plus particulièrement, les activités de journalistes dans le monde de l'information financière (l'état « Journaliste financier »)

---

<sup>209</sup> Pour que les cohortes puissent être comparées, les moyennes ont été calculées sur les dix premières années des carrières, en excluant celles qui durent moins de dix ans. La cohorte 2008-2011, qui ne compte aucune carrière d'au moins 10 ans, est traitée à part (voir graphique 4.3).

occupent de plus en plus de temps par rapport aux activités de journalistes (l'état « Journaliste ») dans d'autres mondes de l'information. L'écart entre le temps moyen passé dans le journalisme financier et celui passé dans une autre activité journalistique (l'état « Journaliste ») est statistiquement significatif pour les cohortes 1995-2000 et 2001-2007. On ne constate pas d'écart significatif pour les cohortes d'avant 1995. Les individus entrés sur le marché du travail entre 2001 et 2007 passaient en moyenne 31 mois (2,5 ans) de plus dans le journalisme financier que dans une autre activité journalistique au cours des dix premières années de leur carrière. Cet écart est de 25 mois (plus de 2 ans) pour la cohorte 1995-2000 et de seulement 8 et 12 mois pour les cohortes 1990-1994 et <1990.

*Graphique 4.1. Temps moyen passé dans les différentes activités au cours des dix premières années de carrière*



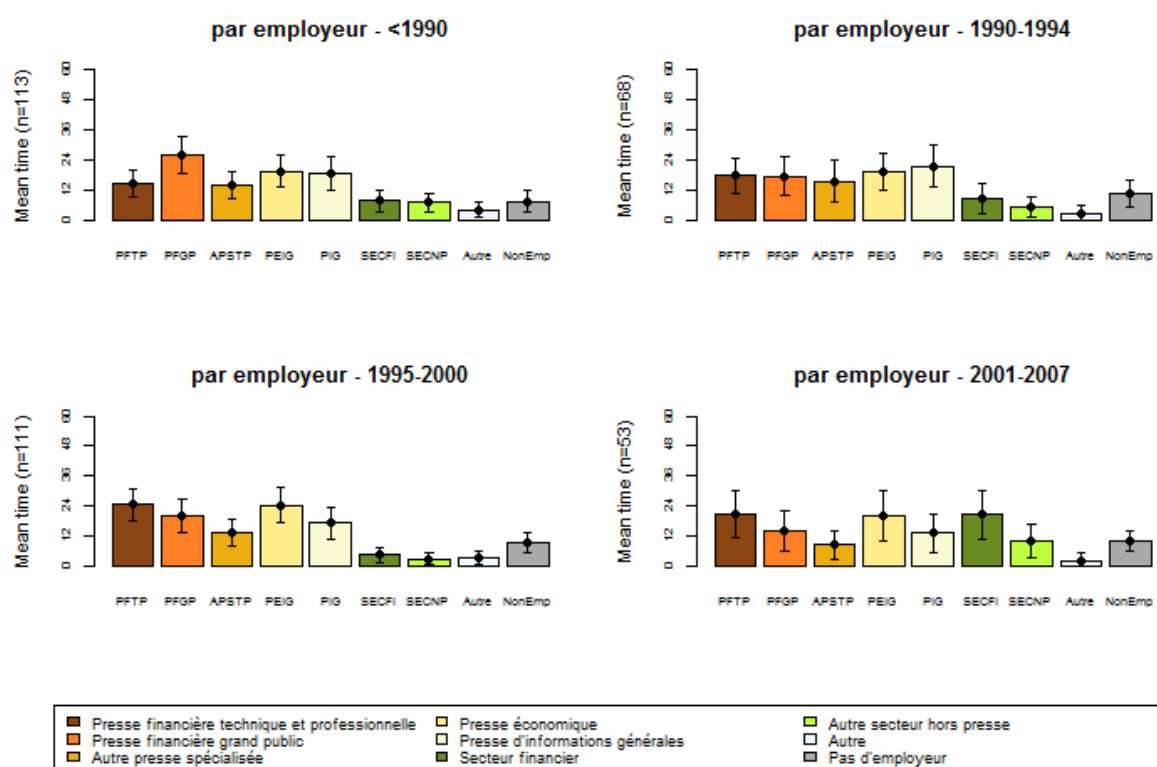
*Note : les barres indiquent la déviation standard (comme pour chaque graphique de durée).*

Le dernier enseignement marquant concerne les activités hors-presse. Celles-ci sont devenues, dans la cohorte 2001-2007, la deuxième forme d'activité la plus engageante du point de vue de la longévité. Les individus s'engagent en moyenne 24 mois (2 ans) dans des activités de cadre hors-presse au cours des dix premières années de leur carrière. C'est finalement les lieux des engagements principaux des journalistes qui apparaissent avoir changé. Ces lieux étaient autrefois les différents mondes de l'information (financier et non financier). Depuis les

années 2000, les engagements principaux se concentrent *au sein* du monde de l'information financière<sup>210</sup>. Simplement les formes de cet engagement sont plus variées, notamment entre activités journalistiques et activités non journalistiques.

La longévité des engagements varie moins si l'on considère non plus les activités mais les types d'employeurs où elles se déroulent (graphique 4.2). Aucun de ces types d'employeurs ne se dégage comme étant beaucoup plus persistant que les autres. Certaines évolutions d'une cohorte à l'autre sont néanmoins marquantes. En particulier, la dépendance au cycle économique de la longévité des engagements dans le monde de l'information financière apparaît nettement. Le déclin de la presse boursière à partir de 2001 est visible dans l'affaiblissement des engagements dans la presse financière grand public. La durée moyenne de temps passé dans ce type de presse au cours des dix premières années de la carrière a été divisée pratiquement par deux entre la cohorte d'avant 1990 et la cohorte 2001-2007 (26 mois contre 14).

*Graphique 4.2. Temps moyen passé dans les différentes activités au cours des dix premières années de carrière*



<sup>210</sup> Les activités devenues les plus engageantes après le journalisme financier sont en effet des activités de cadre dans le secteur financier. Voir le commentaire concernant les états d'employeurs plus bas.

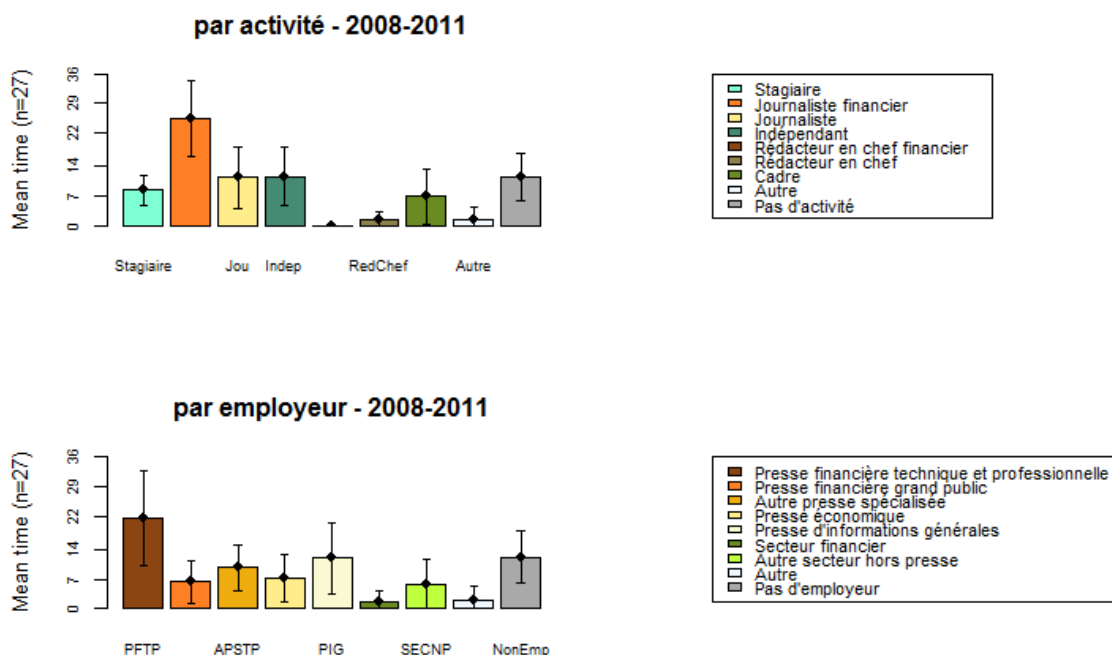
À l'inverse, le temps moyen passé dans le secteur financier (hors de la presse) passe de 8 à 21 mois, et caractérise l'engagement le plus persistant des dix premières années de carrière pour la cohorte 2001-2007, à égalité avec la presse financière technique et professionnelle. Les individus qui ont passé le moins de temps hors de la presse dans les dix premières années de leur carrière sont entrés sur le marché du travail entre 1995 et 2000 (en moyenne 4,5 mois dans le secteur financier, 3 mois dans un autre secteur hors de la presse). Pour ces individus, les engagements les plus longs se situent dans la presse économique et la presse financière technique et professionnelle (un peu plus de deux ans de temps moyen).

La cohorte 2008-2011 ne contient que 27 carrières d'une longueur comprise entre 3,75 et 7,6 ans, pour une moyenne de 6,5 ans. Les temps moyens représentés sur le graphique 4.3 sont de ce fait plus difficilement comparables à ceux calculés pour les autres cohortes, mais ils encouragent néanmoins à confirmer un constat important. Il s'agit de la dépendance de la longévité des activités au contexte économique. Les individus entrés à partir de 2008 sur le marché du travail ont passé en moyenne 11,7 mois (près d'un an) en activité indépendante, soit presque autant que les individus de la cohorte 2001-2007 au cours des dix premières années de leurs carrières. Les phases pendant lesquelles les individus de la cohorte 2008-2011 ne mentionnent aucune activité sont plus longues : 11,5 mois contre 9,6 mois pour la cohorte 2001-2007. Enfin, les engagements les plus longs se situent dans la presse financière technique et professionnelle, dont l'attractivité croissante a déjà été relevée dans le chapitre 2. Depuis la crise financière de 2008, les engagements journalistiques dans le monde de l'information financière sont finalement plus fragmentés entre activités « stables » et activités indépendantes<sup>211</sup>.

---

<sup>211</sup> Comme j'aurais l'occasion de le décrire dans la partie III, les activités indépendantes caractérisent souvent des activités journalistiques combinées à d'autres activités dans le monde de l'information financière. Cela explique en partie que la longueur des activités dans le secteur financier diminue pour la cohorte  $\geq 2008$ . En effet, en cas de multiactivité, j'ai donné la priorité à la presse financière dans le codage des types d'employeur (masquant ainsi une éventuelle activité dans le secteur financier).

*Graphique 4.3. Temps moyen passé dans les différents emplois (Cohorte 2008-2011)*



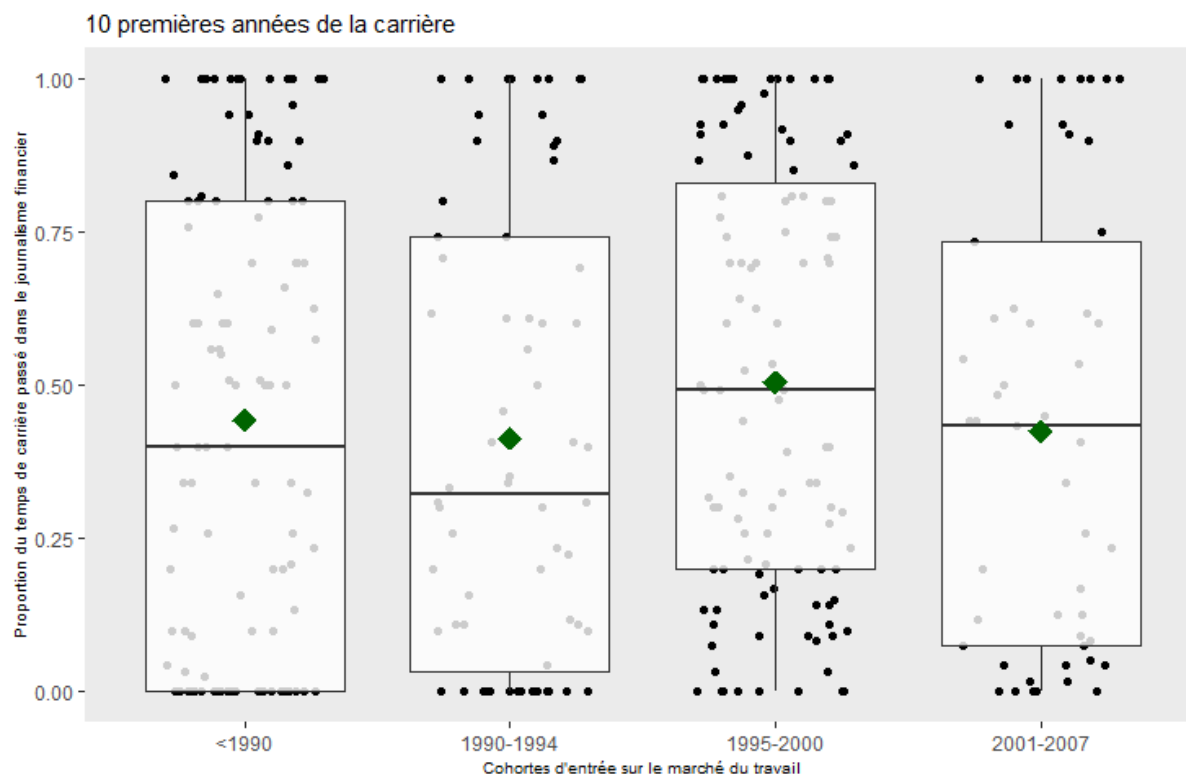
Pour résumer, deux faits sont importants à retenir. Premièrement, les engagements dans le journalisme financier sont temporellement de plus en plus concentrés dans le monde de l'information financière par rapport à d'autres mondes de l'information. Deuxièmement ces engagements sont cependant de plus en plus fragmentés entre des activités stables de journalistes d'une part, et des activités hors de la presse et/ou indépendantes d'autre part.

## I.2. Niveaux d'engagement et chances de mobilité verticale dans le monde de l'information financière

Si l'écart de longévité du journalisme financier avec les autres types d'activités s'accroît, le journalisme financier est rarement un engagement exclusif. Les moyennes de longévité masquent en effet la grande disparité des niveaux d'engagement journalistique dans le monde de l'information financière. Cette disparité apparaît nettement sur le graphique 4.4, qui représente la proportion des dix premières années de carrière passée dans le journalisme financier selon la cohorte d'entrée sur le marché du travail. Quelle que soit la cohorte considérée, des niveaux d'engagement très forts comme très faibles sont représentés. La

moyenne de la proportion des dix premières années de carrière passée dans le journalisme financier varie relativement peu d'une cohorte à l'autre<sup>212</sup>.

*Graphique 4.4. Disparité du poids temporel de l'engagement dans le journalisme financier*



*Note : un point situé au niveau de la valeur zéro correspond à un individu qui n'est pas encore entré dans le monde de l'information financière au cours de ses dix premières années de carrière. Un point au niveau de la valeur 1 correspond au contraire à un individu qui a passé l'intégralité des dix premières années de carrière comme journaliste.*

Toutefois, si les niveaux temporels d'engagement varient peu, leurs effets sur la carrière sont de plus en plus différenciés. Un engagement long est ainsi de plus en plus décisif dans la probabilité d'avoir une mobilité verticale dans la presse.

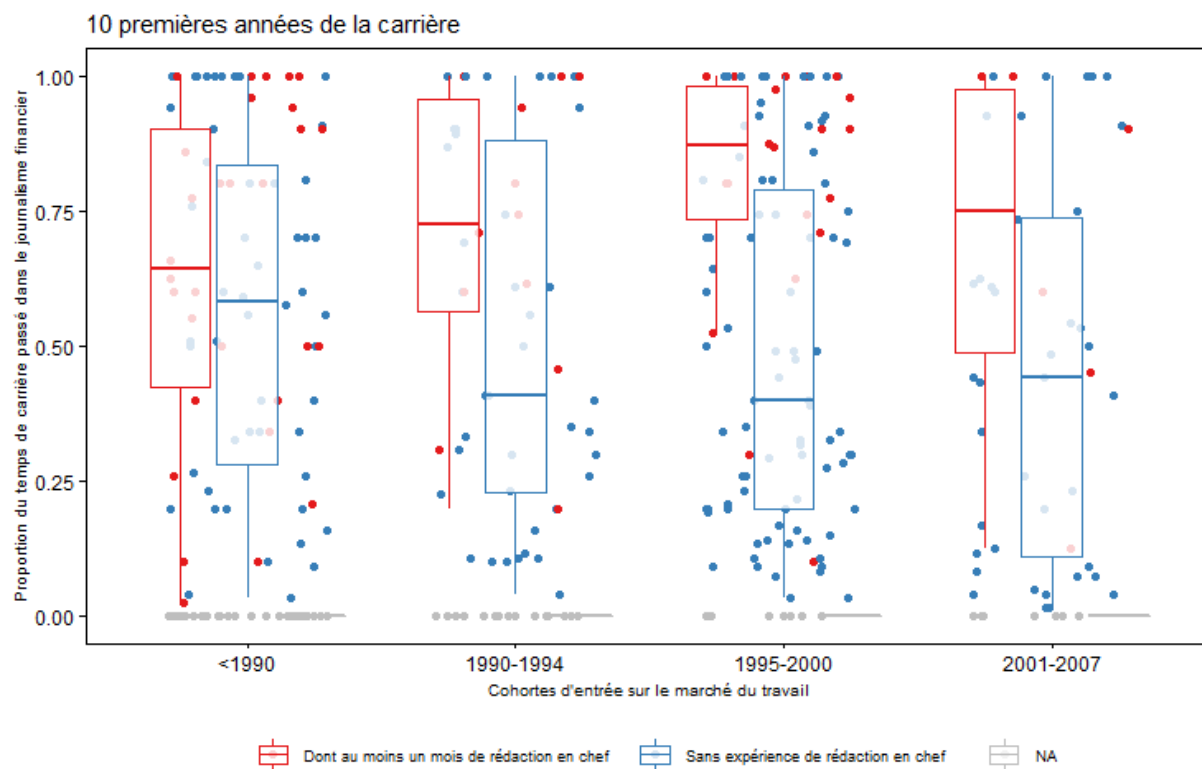
Le graphique 4.5 distingue les niveaux d'engagement de journaliste dans le monde de l'information financière selon que l'individu a connu une activité de rédacteur en chef ou non dans sa carrière. Les médianes de ces deux niveaux d'engagement sont proches pour la cohorte d'avant 1990, puis l'écart grandit jusqu'à la cohorte 1995-2000. Pour cette cohorte, la moitié des individus qui ont connu une activité de rédacteur en chef financier au cours des dix premières années de leur carrière a passé plus de 87 % de ces dix années dans le journalisme

<sup>212</sup> Les moyennes sont indiquées sur le graphique 4.4 par les losanges verts.

financier (la « boîte à moustache » rouge). Ce seuil tombe à 40 % pour les individus qui n'ont jamais été rédacteurs en chef (la « boîte à moustache » bleue).

Cet écart diminue ensuite pour la cohorte 2001-2007 : la médiane pour les individus qui comptent au moins une activité de rédaction en chef financier au cours des 10 premières années de leur carrière est de 0,75 contre 0,44 pour ceux qui n'en comptent aucune. Autrement dit, le niveau temporel d'engagement des rédacteurs en chefs se concentre de plus en plus vers le haut, tandis que le niveau des engagements des autres journalistes se concentre plutôt vers le bas, et cette structure est particulièrement marquée dans les trajectoires débutées entre 1995 et 2000.

*Graphique 4.5. Dualité du niveau des engagements dans le journalisme financier*



NB 1 : le temps passé dans le journalisme financier ne comprend pas les activités de stage et d'indépendant.  
 NB 2 : les individus qui ne comptaient encore aucune activité de journaliste financier au bout de dix ans de carrière ont été exclus du calcul des médianes (valeurs manquantes en gris).  
 NB 3 : pour la cohorte 1995-2000, deux outiers (visibles sur le graphique) n'ont pas été pris en compte dans le calcul des quartiles pour les individus qui ont exercé au moins une activité de rédaction en chef. Une observation est considérée comme un outier dès lors qu'elle est inférieure à la valeur du 1<sup>er</sup> quartile (ou supérieure à celle du 3<sup>ème</sup> quartile) moins (ou plus) 1,5 fois l'intervalle entre le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> quartile (ou le 3<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup>).

Un mécanisme de sélection par le niveau temporel d'engagement pour l'accès aux postes hiérarchiquement élevés dans les rédactions se met donc progressivement en place dans le monde de l'information financière. Cela peut s'expliquer par une concurrence accrue qui rend

les postes de rédacteurs en chef financiers à la fois plus difficile d'accès et plus engageants. De fait, la fréquence des expériences de rédaction en chef au cours des dix premières années de la carrière a fortement diminué. Elle est de 35,7 % pour la cohorte des individus entrés sur le marché du travail avant 1990, de 23,5 % pour la cohorte 1990-1994, de 19,6 % pour la cohorte 1995-2000 et de 13 % pour la cohorte 2001-2007 (voir tableau 4.1)<sup>213</sup>. Jusqu'aux années post-bulle internet, ces expériences tendent également à être de plus en plus engageantes, comme l'indique la durée moyenne des périodes de rédaction en chef spécialisée en finance qui se déroulent dans les dix premières années de la carrière. Elle est de 53 mois pour les individus de la cohorte 1995-2000 contre 44 mois pour les individus de la cohorte <1990. L'écart par rapport à la durée des autres formes d'activité augmente également : pour la cohorte 1995-2000, une période de rédaction en chef durait en moyenne 17 mois de plus que les autres périodes d'activité, contre un écart de six mois pour la cohorte <1990<sup>214</sup>.

Il faut en outre garder à l'esprit que les durées ne sont calculées que pour les dix premières années de la carrière. Cela pose quelques difficultés d'interprétation : si la période de rédaction en chef se poursuit au-delà de la dixième année, la durée après dix ans n'est pas prise en compte. Le risque de cette standardisation est que les périodes de rédaction en chef financière soient en moyenne plus longues pour la cohorte 1995-2000 non parce qu'elles sont plus engageantes, mais simplement parce qu'elles arrivent plus tôt dans la carrière. J'ai contrôlé ce risque en calculant le temps de carrière moyen avant d'exercer une première activité de rédaction en chef, dont il s'avère qu'il n'est pas particulièrement faible pour la cohorte 1995-2000.

De plus, 37 % des individus de la cohorte <1990 qui ont été rédacteur en chef financier au moins une fois au cours des dix premières années de leur carrière ont quitté ce poste au cours de ces dix années, alors qu'ils sont seulement 17 % dans ce cas pour la cohorte 1990-1994 et 25 % pour la cohorte 1995-2000 (voir tableau 4.1). Ce sont donc à la fois la fréquence de l'engagement et celle du désengagement d'une activité de rédaction en chef financière qui diminuent jusqu'à la cohorte 1995-2000.

Résumons-nous : 1/ par rapport aux cohortes précédentes, les individus de la cohorte 1995-2000 ont accédé plus rarement à un poste de rédaction en chef financière ; 2/ lorsque cela a été le cas, cette période d'activité a duré plus longtemps et 3/ ils l'ont moins fréquemment quittée.

---

<sup>213</sup> Ces fréquences ont été calculées sur les carrières qui durent au moins dix ans, et qui comptent au moins une activité de journaliste dans le monde de l'information financière au cours des dix premières années de la carrière.

<sup>214</sup> Cette différence de moyenne n'est cependant pas statistiquement significative.



*Tableau 4.1. Fréquence et niveau de l'engagement comme rédacteur en chef financier au cours des dix premières années de la carrière*

	p de connaître une activité de RcfFin (%)	Durée de l'engagement (mois)			Tps écoulé avant la 1ère act. de RcfFin (mois)	p de désengagement de RcfFin (%)	N
		RcfFin	Autre act.	Ensemble			
<b>&lt;1990</b>	35,7	43,6	38	<b>40,8</b>	59,6	36,7	<b>30</b>
<b>1990-1994</b>	23,5	44,8	50,4	<b>48</b>	65,8	16,7	<b>12</b>
<b>1995-2000</b>	19,6	53,1	36,1	<b>42,2</b>	59,7	25	<b>20</b>
<b>2001-2007</b>	13	38,7	39,6	<b>39,2</b>	70	33,3	<b>6</b>
<b>Total général</b>	<b>24</b>	<b>47,3</b>	<b>39,3</b>	<b>42,2</b>	<b>61,6</b>	<b>29,4</b>	<b>68</b>

*NB : La dernière colonne indique le nombre d'individus ayant connu au moins un mois de rédaction en chef financière au cours des dix premières années de la carrière et non pas le nombre total d'individus.*

Finalement, jusqu'aux années 2000, les activités de rédaction en chef sont de moins en moins fréquentes, requièrent pour y accéder un niveau de plus en plus élevé d'engagement temporel, et sont elles-mêmes de plus en plus engageantes. Ce processus s'explique en partie par la concentration de la presse financière au cours des années 1990. Dans les années 1980, alors que le journalisme ne connaît pas encore une crise de l'emploi importante, la concurrence dans la presse financière est faible, ce qui a pu conduire des individus à des postes hiérarchiquement élevés en dépit d'un engagement faible dans le monde de l'information financière. Alain en donne une illustration nette, lorsqu'il raconte la quête de son premier emploi au début des années 1980. Sans idées claires de ce qu'il souhaitait après des études en architecture puis en philosophie, mais ayant commencé à piger pour divers titres de presse, il est mis en contact avec le directeur de la publicité d'un journal boursier.

**« J'ai été rédacteur en chef adjoint stagiaire »  
(Alain, entretien #25)**

*« Alain : (...) j'ai acheté le journal dans un kiosque, et quand j'ai vu ce que c'était j'ai dit 'pourvu qu'ils ne me prennent pas !' Que des chiffres, des côtes, des papiers sur les valeurs. Donc le type me dit 'mais non j'ai rien pour vous.' Donc... une semaine après il me rappelle ou quinze jours après et puis il me dit... 'bonjour monsieur vous recherchez toujours du travail ?' Je dis 'oui monsieur -vous seriez libre quand ?' - je lui dis 'quand vous voulez' il m'a dit 'venez demain matin', il m'a engagé. Et là j'ai été rédacteur en chef adjoint stagiaire...*

*A: Tout de suite dès le début ?*

*Alain : Oui ! (il rit) D'un journal qui s'appelait [nom du journal], qui n'existe plus, qui était un organe [connu dans la finance] à l'époque, où j'étais l'homme à tout faire. Je réceptionnais les papiers (...) et puis je m'occupais des photos, on avait un dessinateur, je rédigeais moi-même des trucs, sur*

*différents sujets, la motivation des cadres, des trucs très à la mode. Sur des livres, je coordonnais ça parce que j'étais tout seul sous la direction des types qui avait pris ça en main et puis à un moment le journal s'est arrêté ».*

Jacques a facilement atteint un poste qualifié de rédaction en chef dans un journal professionnel financier relativement confidentiel, mais ce poste n'est pas réellement distinctif d'un point de vue hiérarchique (il est pratiquement le seul journaliste permanent et avait le statut de rédacteur en chef dès sa période de stage). Si le poste est facile d'accès, il n'engage pas dans une carrière longue de rédaction en chef. Jacques doit quitter le poste deux ans après, lorsque le journal cesse de paraître, mais il est embauché à un poste de journaliste dans le journal de presse financière grand public propriétaire du journal disparu.

On peut aisément imaginer que, la presse financière se concentrant autour d'un nombre plus restreint de titres, les postes du type de celui occupé par Jacques se raréfient et que l'accès aux positions de rédaction en chef soit plus systématiquement conditionné au cumul d'expérience. À la fin des années 1990, la concurrence entre les journalistes s'est accrue alors que le monde de l'information financière offre des possibilités nouvelles et prometteuses de carrières aux journalistes, y compris dans les titres de la presse économique et généraliste, attirant plus fortement des individus formés en école de journalisme (voir chapitre 1 et 2). Même si cela est difficile à objectiver statistiquement, il est probable que dans ce contexte, l'accès aux positions élevées se fasse plus fréquemment par ascension progressive au sein d'un secteur restreint, voire dans une seule organisation.

Hugo offre un bon exemple de ce type de mobilité verticale. Il est entré sur le marché du travail en 1999 et a été embauché pour développer la rubrique boursière du site web d'un quotidien d'information économique et politique un an plus tard. Sa trajectoire est faite d'une mobilité verticale graduelle dans ce journal, de rubriques en rubriques au gré des postes devenus vacants.

#### **Une progression graduelle dans un quotidien (Hugo, entretien #4)**

*« Hugo : Donc en fait pendant trois ans je me suis occupé du site internet, sur la partie Bourse/finance ; on était deux au départ et puis on a terminé à 4 ou 5, quand même, parce que c'était une partie qui marchait plutôt pas mal. Après ça, donc en 2003 j'ai voulu euh... donc à l'époque les deux rédactions étaient séparées, me dire faut que j'ai une expérience sur le journal papier, le print. Un poste s'ouvre un peu par hasard au service finance pour suivre l'assurance. Donc j'ai suivi l'assurance pendant trois ans, de 2003 à 2006. En*

*2006, toujours au sein du service finance, chargé de rubrique, je suis devenu responsable du secteur bancaire, bancaire français. Donc de 2006 à 2009, là encore trois ans (...) et puis en 2010 l'ancien chef du service finance qui s'appelle [nom] qui est aujourd'hui directeur délégué de la rédaction, me propose de changer de service et de prendre la tête d'un service. (...) En 2013 je suis devenu donc rédacteur en chef, je suis responsable de deux services qui sont finance que j'ai connu pendant six ans et puis marché où j'étais chef de service pendant trois ans, donc maintenant je suis rédacteur en chef et responsable des deux services ».*

Cette tendance à la sélection par l'engagement ne s'est pas poursuivie de la même manière pour la cohorte 2001-2007. Pour les nouveaux entrants de cette période, les postes de rédaction en chef financière sont à la fois plus difficiles d'accès (les journalistes y accèdent moins fréquemment et lorsqu'ils y accèdent, ils le font plus tardivement), et moins engageants (le taux de désengagement remonte à 33 %<sup>215</sup>).

La raréfaction de l'accès aux postes de rédaction en chef s'est poursuivie dans les années 2000 (voir tableau 4.1, colonne 1). Trois paramètres constituent une explication plausible. Premièrement, la continuation du mouvement de concentration de la presse décrit plus haut. Deuxièmement, l'installation d'une crise durable de l'emploi journalistique, à laquelle échappait jusque-là le monde de l'information financière du fait de la conjoncture exceptionnelle de la bulle internet. Troisièmement, un phénomène de goulot d'étranglement lié à l'arrivée à maturité au cours des années 2000 de la génération nombreuse entrée pendant la bulle internet, susceptible de postuler aux postes de direction.

Curieusement, la difficulté croissante à accéder à ces postes s'est accompagnée d'une sélection par le niveau temporel d'engagement plus faible (voir graphique 4.5). Ce fait paradoxal s'explique bien par le fait que la crise de l'emploi joue à la fois en amont et en aval de l'accès aux postes de rédaction en chef financière. En amont, les phases d'indépendance sont plus fréquentes ; or, elles ne sont pas comptabilisées dans le temps de carrière dédié au journalisme financier dans l'indicateur utilisé pour le graphique 4.5<sup>216</sup>. En moyenne, les individus de la cohorte 2001-2007 qui ont accédé à un poste de rédaction en chef l'ont fait au bout de 70 mois (près de 6 ans), soit plus tardivement que pour les cohortes précédentes (entre

---

<sup>215</sup> Ce chiffre doit néanmoins être considéré avec beaucoup de précaution, étant donné qu'il n'a été calculé qu'à partir des six individus de la cohorte 2001-2007 qui ont été rédacteur en chef financiers au cours des dix premières années de leur carrière.

<sup>216</sup> Cela se justifie, de même que la non-prise en compte des activités de stagiaire, dans la mesure où l'on peut considérer qu'il s'agit de formes faibles d'engagement.

5 et 5,5 ans, voir tableau 4.1). D'après mon observation des profils publiés sur LinkedIn, il n'est pas rare que la gestion de pages consacrées à un secteur spécifique, forme d'activités de « chef de service » ou « chef de rubrique », soient confiées dans la presse spécialisée à des pigistes. En aval, le désengagement plus fréquent des activités de rédaction en chef traduit la tendance plus forte à l'exit hors du secteur de la presse, perçu comme déclinant<sup>217</sup>. Les deux individus de la cohorte 2001-2007 qui ont quitté leur activité de rédaction en chef financière au cours des dix premières années de leur carrière l'ont fait pour quitter la presse, alors que la majorité des individus de la cohorte <1990 qui ont quitté leur activité de rédaction en chef financière l'ont fait pour une autre forme d'activité dans la presse.

J'ai caractérisé le journalisme financier comme un engagement dont on peut évaluer le niveau en mesurant sa longévité. L'engagement des journalistes dans le monde de l'information financière est ainsi, en moyenne, d'une longévité relativement élevée, mais de niveaux très divers. Le niveau temporel des engagements n'est pas sans effet sur les chances de vie objectives des journalistes. La « mobilité verticale »<sup>218</sup>, en particulier, requiert de plus en plus un engagement fort. Des mécanismes de sélection par l'engagement pour l'accès aux postes les plus élevés hiérarchiquement se sont développés dans le monde de l'information financière, du fait de la concentration de la presse financière. La sélection par l'engagement s'est accentuée de façon paradoxale dans les années 2000, à mesure que les conditions d'emplois journalistiques dans le monde de l'information financière se sont dégradées. En effet, les journalistes accèdent plus tardivement à des postes de « chef », mais ils le font plus souvent en tant qu'indépendant. Cela explique qu'ils abandonnent plus souvent ce type de poste. La dualisation observée des niveaux temporels d'engagement temporel a donc pris un tour paradoxal ces dernières années. D'un côté, l'accès aux postes de rédaction en chef sont l'aboutissement d'engagements longs et multiples dans le monde de l'information financière. D'un autre côté, ces postes sont de plus en plus incertains.

Dans la sous-section qui suit, je vais analyser l'effet de l'engagement dans le monde de l'information financière sur l'ensemble de la trajectoire des journalistes.

---

<sup>217</sup> L'effet de la perception collective du déclin de la presse sur les choix de carrière individuels sera traité plus en détail dans les chapitre 5, 6 et 7.

<sup>218</sup> J'utilise l'expression « mobilité verticale » dans un sens « objectif », simplement pour décrire le fait d'atteindre un statut plus élevé dans le même secteur professionnel, par contraste avec la « mobilité horizontale » qui consiste à changer de secteur. C'est dans ce sens que les utilise Howard Becker lorsqu'il étudie la carrière des enseignants de l'école publique à Chicago (Becker, 2006b, p. 211-228).

### I.3. Réversibilité et prévisibilité des activités journalistiques

La notion de « turning point », généralement traduite en français par le terme « bifurcation », a été formellement présentée par Andrew Abbott comme un concept central pour les sociologues qui voudraient analyser des processus sociaux dans une perspective structurale (Abbott, 2009). Dans l'épilogue de *Time matters*, Abbott définit simplement les *turning points* comme des « points » séparant les trajectoires qui composent les processus sociaux (Abbott, 2011). Ces points indiquent le changement d'orientation d'une tendance générale, qu'il s'agisse de processus micro ou macrosociaux. Une révolution est par exemple un *turning point* qui sépare deux trajectoires stables de régimes gouvernementaux d'un pays (l'une monarchique, l'autre républicaine, par exemple). L'obtention d'un diplôme constitue souvent un *turning point* qui fait passer un individu d'une trajectoire d'études à une trajectoire professionnelle (il s'agit cette fois d'un *turning point* programmé, inscrit dans un calendrier institutionnel).

Je me servirai de ce concept pour qualifier non plus les engagements des journalistes *dans* le monde de l'information financière, mais le caractère engageant de l'entrée dans ce monde elle-même. S'agit-il d'un *turning point* dans les carrières journalistiques ? Si tel est le cas, lorsqu'un individu fait le choix de s'engager dans une activité de journaliste financier, ce choix, quelle qu'en soit la raison, devrait être difficilement réversible. L'entrée comme journaliste dans le monde de l'information financière est un *turning point* si elle fait en outre prendre une direction radicalement nouvelle à la trajectoire des individus. Dans ce cas, les carrières individuelles peuvent être plus stables après cet événement qu'avant (ce qu'Abbott propose d'appeler un « *turning point* convergent »). Mais l'inverse est également possible, les carrières passant d'un régime de stabilité à un régime d'instabilité (on aurait alors affaire à un « *turning point* aléatoire »)<sup>219</sup>.

On peut évaluer si l'entrée dans le monde de l'information financière répond à ces deux caractéristiques d'un *turning point*, irréversibilité et convergence/divergence, *via* une méthode simple : comparer à l'aide de divers indicateurs les trajectoires individuelles avant la première activité de journaliste dans le monde de l'information financière et après<sup>220</sup>. Pour ce faire, j'ai

---

<sup>219</sup> Voir (Abbott, 2009, p. 197) : « le turning point devient soit un « turning point convergent » si le mouvement va d'une trajectoire aléatoire à une trajectoire directionnelle et orientée, soit un « turning point aléatoire » si le mouvement va d'une trajectoire stable vers une trajectoire aléatoire. »

<sup>220</sup> Abbott précise que l'identification d'un turning point est nécessairement rétrospective, puisqu'elle repose sur la mise en évidence de deux trajectoires distinctes, ce qui nécessite qu'un certain temps se soit écoulé après le turning point. Cette propriété ne disparaît que dans une conception normative des turning points. Le mariage, par

réaligné les séquences individuelles non plus à gauche, sur la première activité professionnelle de la carrière, mais sur la première activité de journaliste dans le monde de l'information financière, selon une technique de resynchronisation suggérée par Simon Paye et Denis Colombi pour identifier les *turning points* (Colombi et Paye, 2014)<sup>221</sup>. Le résultat de ce réalignement est affiché sur le graphique 4.6.

Je caractériserai les différents types de transition d'entrée dans le monde de l'information financière à partir du changement d'orientation de la trajectoire qu'elles augurent. En fonction de ce critère et à partir du graphique 4.6-b, on peut distinguer quatre types de transitions d'entrée. Pour près de la moitié des individus (43 %), cet événement correspond au début de la vie professionnelle (j'appellerai cette transition « Début carrière »). Parmi les individus pour lesquels le journalisme financier n'est pas la première activité professionnelle, la plupart (42 %) exerçait une activité de journaliste (parfois à un poste de rédaction en chef) dans un autre monde de l'information au cours du mois qui précède l'entrée dans le monde de l'information financière (cette entrée correspond donc à une transition de « Spécialisation »). Une troisième catégorie de transitions caractérise cette entrée lorsqu'elle suit une trajectoire fragmentée ou faite d'engagements multiples (l'entrée semble donc réorienter la trajectoire vers une logique de « Stabilisation »). Cette catégorie décrit la part importante des individus dont la transition d'entrée suit une période de non-activité (19 %) ou d'activités d'indépendants (13 %). On peut également situer dans cette catégorie les individus dont la trajectoire précédant la transition se compose essentiellement d'activités de stagiaire (7 %), même si ladite trajectoire est très courte. Enfin, on peut regrouper dans une quatrième et dernière catégorie les transitions qui se font depuis une activité hors de la presse (18 %, transition qui marque le début d'une carrière dans la presse (« Début presse »))<sup>222</sup>.

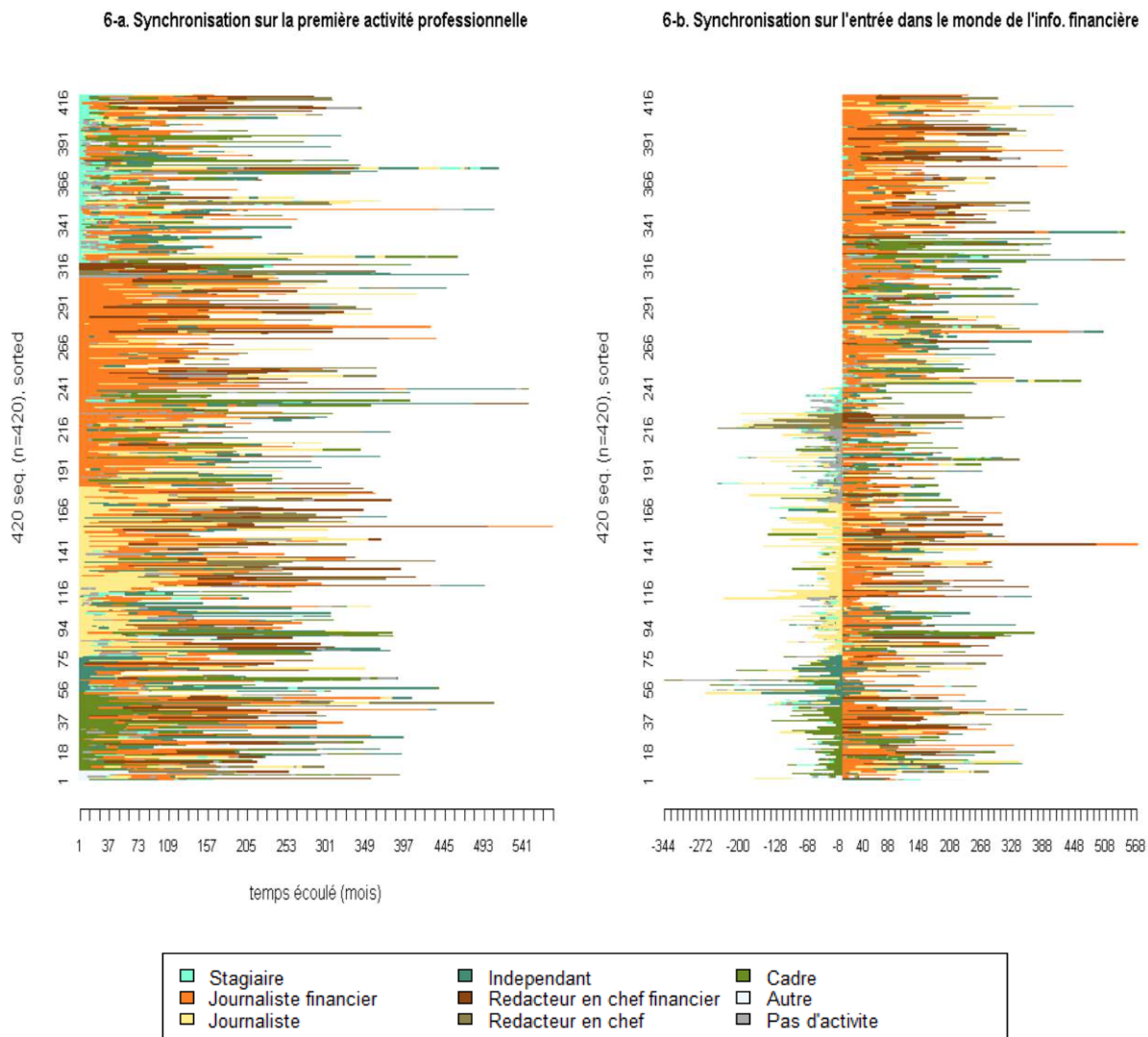
---

exemple, peut être considéré comme un *turning point* normatif puisqu'il définit à l'avance ce dont la trajectoire qui suit l'événement doit être faite (Abbott, 2009, p. 199).

<sup>221</sup> Je suis très reconnaissant envers Simon Paye et Denis Colombi qui ont accepté de partager avec moi les éléments de code nécessaires à l'application de cette technique.

<sup>222</sup> Les carrières ont été classées dans les différents types de transition en fonction de l'activité exercée le mois précédent l'entrée dans le monde de l'information financière. S'il s'agissait d'une activité de journaliste non-financier, alors j'ai considéré que l'entrée dans le monde de l'information financière correspondait à une réorientation de la trajectoire dans une logique de « Spécialisation ». S'il s'agissait d'activités d'indépendant, de stagiaire ou d'une absence d'activité, j'ai qualifié le changement d'orientation de « Stabilisation ». S'il s'agissait d'activités de « Cadre », j'ai qualifié le changement d'orientation annoncé par l'entrée de « Début presse ». Ce sont des appellations provisoires, dans le but de vérifier s'il y a bien changement d'orientation radicale et durable des trajectoires vers la nouvelle logique (de spécialisation pour les trajectoires qui n'étaient pas spécialisées, de stabilisation pour les trajectoires qui étaient fragmentées, etc),

Graphique 4.6. L'entrée dans le monde de l'information financière comme événement de vie professionnelle



Note de lecture : sur le premier graphique (6-a), les séquences d'activités sont représentées du premier mois de la carrière au 577<sup>e</sup> mois (48 ans, durée de la carrière la plus longue). Sur le second graphique (6-b), elles sont synchronisées sur le mois « 0 » qui correspond au moment de l'entrée dans le monde de l'information financière. Les chiffres indiquent la distance temporelle en mois par rapport au moment de l'arrivée dans le monde de l'information financière comme journaliste. La séquence la plus longue à gauche du zéro correspond à la carrière de l'individu pour qui cet événement est survenu le plus tardivement (344 mois - environ 29 ans - après le début de la carrière). La séquence la plus longue à droite du zéro correspond à la carrière la plus longue après cet événement (571 mois, 47,5 ans). Sur le graphique de gauche, les séquences sont ordonnées selon la première activité exercée. Sur le second, elles sont ordonnées selon la dernière activité exercée avant l'entrée dans le monde de l'information financière.

### I.3.1/ Un changement irréversible ?

Voyons, pour chaque type de transition, si la trajectoire change radicalement de direction. Pour prendre un exemple, si l'hypothèse du *turning point* est vraie, les trajectoires qui se déroulent selon une logique d'activités fragmentées ou multiples devraient ensuite se dérouler selon une logique de stabilisation et d'engagements durables. Le graphique 4.7 rend visible les changements de direction selon le type de transition d'entrée dans le monde de l'information financière (c'est-à-dire selon la réorientation potentielle de la trajectoire, étant donnée ce qu'elle était avant l'entrée). Il est clair que si les trajectoires présentent bien dans l'ensemble une nouvelle orientation, celle-ci est assez largement réversible. Les individus pour lesquels l'entrée dans le monde de l'information financière est une transition que j'ai qualifiée de « spécialisation » (ceux qui entrent dans le monde de l'information financière après avoir exercé dans un autre monde de l'information) ne sont que 9 % à exercer une forme d'activité décrite par l'état « journaliste »<sup>223</sup> ou « rédacteur en chef » au mois qui suit cet événement (voir graphique 4.7). Cette proportion monte à 27 % cinq ans plus tard et 37 % dix ans plus tard. Une part importante des nouvelles trajectoires de « spécialisation » a donc fini par subir une inflexion inverse de « déspecialisation ».

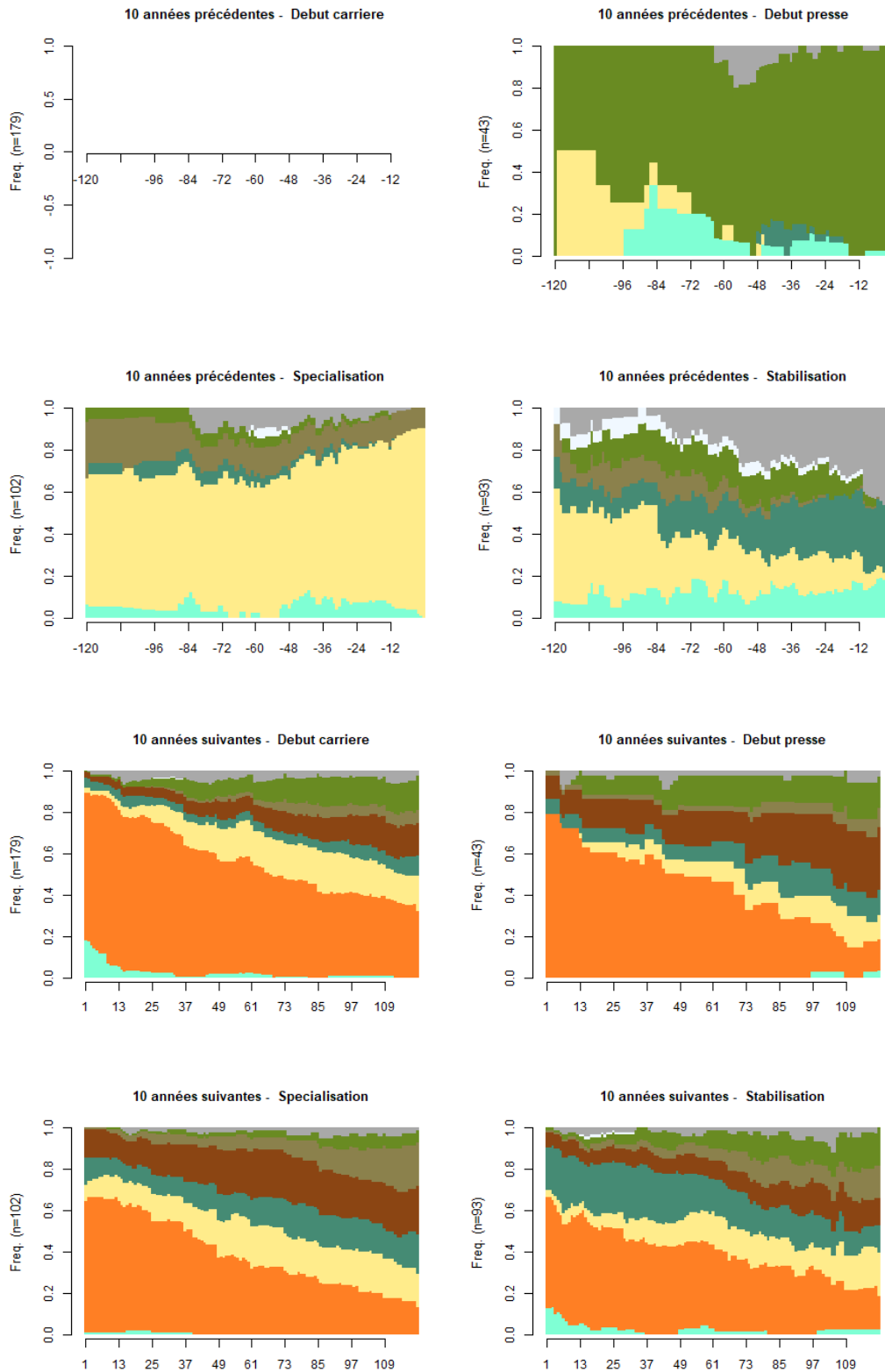
De même, les transitions qui font passer les trajectoires d'une logique de carrière hors de la presse à une carrière dans la presse ne présentent pas un caractère marqué d'irréversibilité. Cinq ans après « l'entrée », 15 % des individus ont de nouveau une forme d'activité de « cadre », et ils sont encore un peu plus nombreux 10 ans après.

---

<sup>223</sup> Ceux-là ne sont pas codés « Journaliste financier » parce qu'ils ont précisé travailler pour une rubrique relativement généraliste (« géopolitique », par exemple). J'ai malgré tout considéré qu'ils faisaient partie du monde de l'information financière lorsque leur employeur est un titre de presse financière.



Graphique 4.7. Distribution mensuelle des activités avant et après l'entrée dans le monde de l'info. fi., par type de transition d'entrée



NB : la transition « Début carrière » ne contient par définition aucune activité les 10 années précédant l'entrée dans le monde de l'info. financière, puisque le premier poste occupé dans la carrière se situe dans ce monde

La transition dite de « stabilisation » est plus contrastée : les états « stables » deviennent bien de plus en plus probables, mais cette nouvelle orientation met du temps à s'installer. Au cours du premier mois passé dans le monde de l'information financière, les individus qui ont connu cette transition étaient encore 20 % à mentionner une forme d'activité indépendante (contre 33 % le mois précédent). Ce taux se réduit ensuite progressivement jusqu'à 16 % cinq ans plus tard, et 13 % 10 ans plus tard. La nouvelle orientation de stabilisation est relativement fragile : il est frappant que cinq ans après « l'entrée », 9 % des individus aient quitté la presse et qu'ils soient 18 % dix ans plus tard. Pour résumer, dix ans après l'entrée, 66 % des individus qui avaient, avant cette entrée, une trajectoire fragmentée, mentionnent une activité stable de journaliste (financier ou non). Cependant, ils sont 31 % à avoir quitté la presse, ou à être toujours en activité « indépendante ». Cet effet d'inertie des trajectoires qui précèdent l'entrée se perçoit, pour finir, dans la distribution des positions élevées du monde de l'information financière. Les individus qui avaient auparavant une trajectoire fragmentée ne sont que 13 % à exercer une activité de rédaction en chef spécialisée en finance 10 ans après l'entrée, soit une fréquence comparable à celle des individus dont la carrière a démarré dans le monde de l'information financière (15 %), à l'ancienneté pourtant moindre<sup>224</sup>. Cette proportion est de 24 % pour les individus qui avaient une trajectoire de journalistes non-financiers avant l'entrée dans le monde de l'information financière et 30 % pour ceux dont la trajectoire se déroulait essentiellement hors de la presse.

### I.3.2/ Un « turning point » convergent ?

L'effet « convergent » ou « divergent » de l'entrée dans le monde de l'information financière sur les trajectoires individuelles peut être objectivé par le niveau de prévisibilité des trajectoires auxquelles elle conduit. J'ai utilisé comme indicateur de prévisibilité « l'entropie transversale » de la distribution mensuelle des états, adaptée à l'analyse de séquence par Gabadinho et al. (2011). La valeur de cet indicateur est comprise entre 0 et 1. Il vaut 0 lorsque tous les individus sont dans le même état (on peut donc prédire avec certitude le type d'activité qu'exerce ce mois-là un individu pris au hasard) et il vaut 1 lorsque tous les états sont représentés dans la même proportion (l'incertitude est maximale quant au type d'activité que peut exercer un individu). En l'occurrence, l'entropie au mois  $i$  est de 0 si toutes les activités

---

<sup>224</sup> Tous mondes de l'information confondus, les trajectoires de stabilisation ont toutefois plus de chances de conduire à une activité de rédaction en chef (29 % sont dans ce cas au bout de dix ans) que les trajectoires post-études supérieures (21 %).

individuelles sont décrites ce mois-là par l'état « journaliste financier », par exemple. Elle est de 1 si les états sont équiprobables, en l'occurrence si 1/9<sup>e</sup> des activités sont décrites par l'état « journaliste financier », 1/9<sup>e</sup> par l'état « cadre », et ainsi de suite pour chacun des neuf états possibles.

J'ai calculé séparément deux indicateurs d'entropie, l'un pour les dix années qui précèdent l'entrée dans le monde de l'information financière, l'autre pour les dix années qui suivent, en ne tenant compte que des trajectoires qui comptent au moins une activité professionnelle avant cet évènement (les détails du calcul sont donnés dans l'encadré 4.1). Le résultat de ce calcul est représenté sur le graphique 4.8.

#### *Encadré 4.1. L'indicateur d'entropie transversale*

Le concept d'entropie a été initialement introduit en théorie de la communication. Shannon a construit un indicateur d'entropie dans le but de quantifier l'information produite dans un message diffusé dans un processus classique de communication, d'un émetteur vers un récepteur *via* un canal de communication (Shannon, 1948). Cet indicateur est depuis plus largement utilisé pour mesurer l'hétérogénéité de distributions discrètes (dites aussi catégorielles), pour lesquelles les calculs de moyenne ou de variance n'ont pas de sens (Widmer et Ritschard, 2009). La formule mathématique, appliquée à une distribution « d'états » est la suivante :

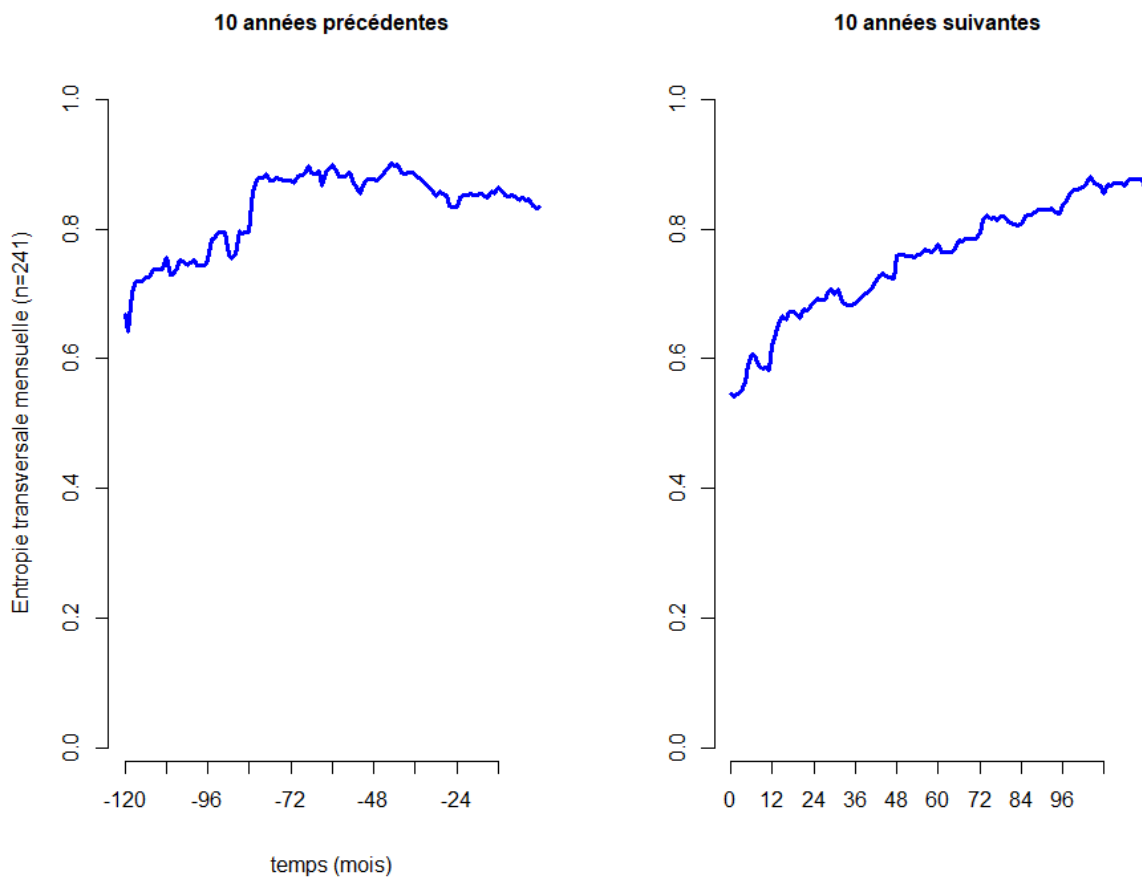
$$h(p_1, \dots, p_n) = - \sum_{j=1}^n p_j \log(p_j)$$

où  $p_j$  est la fréquence de l'état  $j$  dans la distribution transversale des états au mois considéré. Cet indicateur est généralement standardisé en divisant  $h(p_1, \dots, p_n)$  par l'entropie maximum qu'il est possible d'obtenir avec un alphabet de taille  $n$  (le cas où, pour tout  $j$ ,  $p_j = 1/n$ ). L'indicateur ainsi normalisé est compris entre 0 et 1. Or, dans mon cas, l'alphabet des états n'est pas le même avant l'entrée dans le monde de l'information financière et après. En effet, par définition, l'activité des individus ne peut pas être décrite par l'état « journaliste financier » ni « rédacteur en chef financier » s'ils ne sont pas encore entrés dans le monde de l'information financière. Avant cet évènement, l'alphabet des séquences ne se compose donc que de sept états au lieu de neuf. J'ai pour cette raison normalisé l'entropie avant l'entrée dans le monde de l'information financière en divisant la somme ci-dessus par l'entropie maximum possible avec un alphabet de sept états au lieu de neuf (sans quoi l'entropie aurait été sous-estimée).

Le maximum d'entropie est de 0,9 et est atteint 44 mois (3 ans et 8 mois) avant l'entrée dans le monde de l'information financière (voir graphique 4.8). En moyenne, les formes d'activité qu'exercent les individus sont statistiquement plus difficile à prédire avant cet évènement

(entropie moyenne de 0,83) qu'après (entropie moyenne de 0,76). Cela est néanmoins dû à un effet de construction : l'entropie est minimisée au moment de l'entrée dans le monde de l'information financière. Au mois « 0 », les activités des individus sont logiquement en grande majorité (62 %) décrites par l'état « journaliste financier », ce qui minimise le niveau d'entropie (0,55, puis 0,54 le mois d'après). Le fait marquant est la pente nettement croissante de la courbe d'entropie à partir de ce mois. Le niveau d'imprévisibilité s'accroît de manière pratiquement linéaire après l'entrée jusqu'à un maximum de 0,88 atteint à la fin de la 9<sup>e</sup> année (0,88). Autrement dit, plus l'on s'éloigne du moment de l'entrée, plus il est difficile de prédire la forme d'activité exercée par un individu.

*Graphique 4.8. Prévisibilité des trajectoires avant et après l'entrée dans le monde de l'information financière*



Cette divergence des destins individuels s'observe toujours si l'on prend en compte la date à laquelle l'entrée dans le monde de l'information financière a lieu. Quelle que soit la cohorte d'entrée, l'incertitude quant aux formes d'activités exercées va croissante après l'événement (voir graphique 4.9). Le rythme de divergence s'est en outre notablement accéléré, comme le

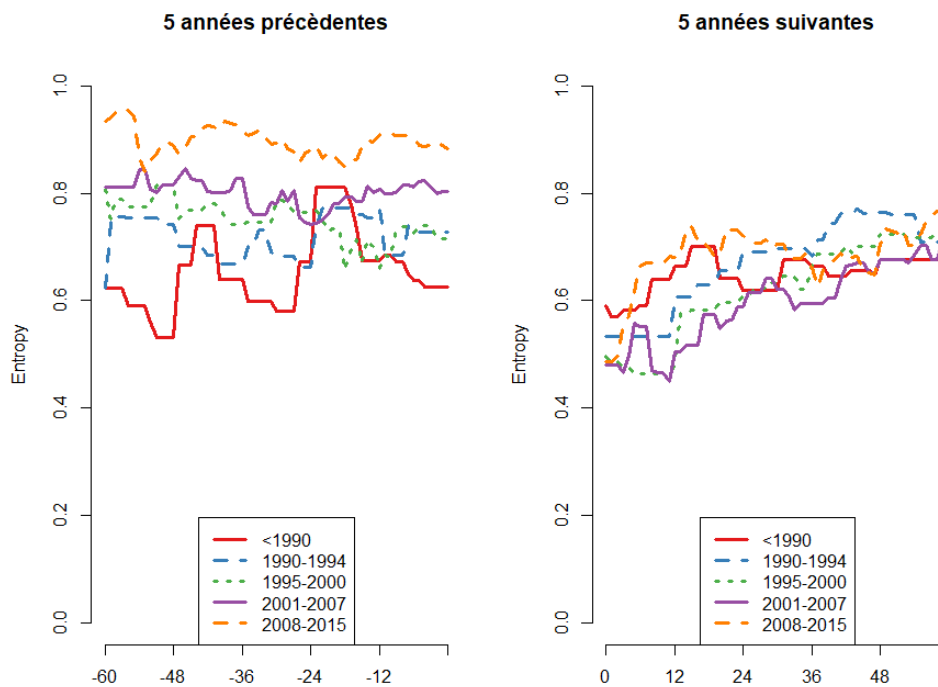
montre la pente de la courbe correspondant à la cohorte 2008-2015, fortement croissante pour les 14 mois qui suivent l'entrée (voir graphique 4.9, partie droite. L'entropie augmente de 49 % sur cette période, contre un maximum de 16 % pour les autres cohortes).

Par ailleurs, les trajectoires qui conduisent au monde de l'information financière sont également de plus en plus imprévisibles (voir graphique 4.9, partie gauche). Les individus qui sont entrés dans le monde de l'information financière entre 2008 et 2015 avaient avant cela des trajectoires plus divergentes que celles des individus entrés plus tôt. Cela s'explique statistiquement par le fait que jusqu'en 2000, la plupart des entrées suivent une période d'activité dans un autre monde de l'information (caractérisée par l'état « journaliste », respectivement 57 %, 48 % et 43 % pour les trois cohortes <1990, 1990-1994 et 1995-2000), alors que dans les années post-2000 ce type de séquence est de plus en plus partagé avec des entrées depuis une période de non-activité (respectivement 24 % pour la cohorte 2001-2007 et 27 % pour la cohorte 2008-2015)<sup>225</sup>. La divergence des trajectoires est donc un phénomène qui s'accroît globalement, que ce soit en amont ou en aval de l'entrée dans le monde de l'information financière.

---

<sup>225</sup> Cela est en partie lié au fait que les trajectoires d'entrées post 2000 ont majoritairement été reconstituées depuis des profils LinkedIn, où les individus déclarent plus fréquemment des périodes de non-activité que sur l'annuaire professionnel. J'ai reproduit l'analyse en ne retenant que les trajectoires « LinkedIn ». La tendance est sensiblement la même, quoique les chiffres diffèrent parfois significativement. Les chiffres obtenus pour la proportion des entrées depuis l'état « journaliste » sont respectivement 46 %, 36 % et 25 %, ceux pour l'entrée depuis une période de non-activité sont respectivement 32 % et 33 %.

*Graphique 4.9. Prévisibilité des trajectoires avant et après l'entrée dans le monde de l'information financière, selon la date de l'évènement.*



*Lecture : chaque courbe correspond à l'entropie transversale calculée pour une cohorte. Ces cohortes correspondent aux dates d'entrée dans le monde de l'information financière et non pas aux dates d'entrée sur le marché du travail. Comme pour le graphique précédent, l'entropie n'a été calculée que pour les trajectoires qui ne débutent pas directement par une activité journalistique dans le monde de l'information financière. L'intervalle temporel a été réduit à cinq ans, puisque la cohorte 2008-2015 est constituée de carrières post-entrée d'une longueur inférieure à dix ans.*

En fin de compte, les effets de l'entrée dans le monde de l'information financière sur les chances de vie objectivées des individus ne sont finalement ni totalement irréversibles, ni tout à fait convergents. D'un point de vue sociologique, les conclusions à tirer de la divergence des destins individuels sont ambivalentes. Premièrement, l'entropie est avant tout un indicateur de divergence des trajectoires d'un point de vue collectif plutôt que d'incertitude d'un point de vue individuel. Une entropie élevée signifie simplement que les trajectoires individuelles suivent des logiques variées, ce qui n'implique pas que les individus ont une perception opaque de leur avenir. Cela peut au contraire traduire le fait qu'ils ont un large spectre de choix possibles<sup>226</sup>. L'intérêt sociologique du concept de « divergence » se situe surtout dans son interprétation

<sup>226</sup> Le lien entre la dispersion des trajectoires et la façon dont les individus perçoivent leur avenir et font leur choix de carrière sera étudié en détail dans les chapitres de la partie suivante, consacrée à la construction de l'authenticité des journalistes. Ce qui m'intéresse pour l'heure est seulement de décrire l'effet de l'entrée dans le monde de l'information financière sur les chances de vie objectivées des journalistes.

morphologique, c'est-à-dire comme indicateur de l'incapacité d'un monde social à attirer et à « accrocher » des individus (Bastin, 2016b).

Deuxièmement, il est possible que la divergence globale des destins individuels masque des formes diversifiées de convergence qui dépendent du profil des journalistes attirés dans le monde de l'information financière. On peut en particulier s'attendre à ce que les trajectoires convergent en fonction du type d'études supérieures suivies, et plus spécifiquement selon le fait d'avoir suivi des études de journalisme ou non. J'évalue cette hypothèse dans la deuxième partie de ce chapitre, en mettant la focale sur un type particulier de dispersion individuelle, à savoir les sorties hors de la presse (« l'exit »).

## II/ La structure des effets d'engagements. Le cas des trajectoires d'exit

### II.1. L'hypothèse d'un effet d'engagement des études sur les trajectoires professionnelles

Souhaitant identifier une perspective biographique évitant les excès symétriques de « *l'illusion de la pertinence tous azimuts d'une expérience singulière* » (Passeron, 1990, p. 5) et d'un « *structuralisme dogmatique* » qui oublie les individus dans l'analyse statistique, Jean-Claude Passeron distingue parmi les options désirables ce qu'il appelle un « *modèle balistique* » de description des trajectoires. Dans la métaphore physique qu'il emploie, la description balistique des trajectoires doit « *composer une force et une direction initiales propres à un mobile avec les champs de forces et d'interactions qu'il traverse* » (Passeron, 1990, p. 21). Pour adapter le propos passeronien à la perspective interactionniste qui est la mienne, on peut dire que la direction des trajectoires dépend d'une part des contraintes des mondes sociaux que les individus traversent et qui mettent à l'épreuve leurs engagements ou bien en suscitent de nouveau, d'autre part des événements qui surviennent tout au long de leur vie.

L'un des paramètres susceptibles de différencier la force initiale des trajectoires est le type d'études supérieures suivies avant l'entrée sur le marché du travail journalistique. Il y a de bonnes raisons de penser qu'un cursus en école de journalisme impulse aux trajectoires une force qui les rend plus résistantes aux attractions d'autres secteurs que la presse. En école de journalisme, l'apprentissage de la crédibilité professionnelle s'appuie fortement sur la distinction entre journalisme et communication (Siméant, 1992). Dans son analyse fondée sur

une observation et des entretiens menés au centre de formation des journalistes (CFJ), Johanna Siméant remarque que la déontologie ne s’y réduit pas à un dispositif rhétorique, mais relève d’un réglage de relations professionnelles difficiles à normer entre les journalistes et leur public, leurs sources et leurs pairs. Concernant ce dernier type de relations, la chercheuse note que « [d]evenir journaliste, au CFJ, c’est apprendre à intégrer le jugement des pairs, des confrères, comme une des dimensions qui organisent sa pratique. « Faire partie de la famille » implique à la fois que l’on voie sa crédibilité évaluée par ses confrères, et qu’on accepte de prendre sur soi la crédibilité d’une entité nouvelle : « la profession » (...) » (Siméant, 1992, p. 49). La transmission des normes du métier passe par une observation constante de la pratique des uns et des autres plutôt que par la conformation à un code moral stable et sans ambiguïté, si bien que les élèves se trouvent à mettre en pratique un discours qu’ils rejettent pourtant « quand il est formulé hors des conditions concrètes de son énonciation » (Siméant, 1992, p. 51)<sup>227</sup>.

Je fais ici l’hypothèse que ce mode d’inculcation de normes sociales peut rendre les trajectoires journalistiques plus résilientes, c’est-à-dire moins susceptibles de dévier hors de la presse. Autrement dit, je fais l’hypothèse que les études en journalisme produisent un effet d’engagement qui limite la dispersion des trajectoires. En effet, l’investissement personnel attendu dans la défense de la crédibilité professionnelle du journalisme auquel fait référence Johanna Siméant implique implicitement de ne pas se laisser attirer au cours de sa carrière par les métiers connexes au journalisme, en particuliers ceux de la communication. En entrant en école de journalisme, l’étudiant fait toute sorte de paris subsidiaires : il met en gage sa réputation, la réputation de son école tous les efforts qu’il a dû faire pour entrer dans l’école (préparer et passer un concours exigeant, parfois à plusieurs reprises), ainsi que la promesse de se tenir à sa vocation.

Dans ce qui suit, je vérifie empiriquement si les trajectoires des individus formés en journalisme sont effectivement moins faites d’activités hors de la presse que les autres. Ensuite, j’évaluerai la capacité de l’hypothèse balistique (ou d’engagement)<sup>228</sup> à expliquer les résultats obtenus.

---

<sup>227</sup> L’investissement total dans la vie professionnelle et l’indistinction entre vie professionnelle et vie personnelle fait partie de ces normes mises en pratiques bien que rejetées rhétoriquement.

<sup>228</sup> Becker a une vision plus continue de l’engagement que ce que laisse supposer l’hypothèse « balistique » de Passeron. Les deux ne me paraissent pas nécessairement contradictoires. Dans l’esprit de Becker, on est sans cesse (à chaque choix) conduits à faire des paris, mais on peut très bien imaginer que certain de ces paris ait des effets persistants dans le temps. Ce peut être le cas de ceux faits au moment de la formation (c’est l’hypothèse que je vérifie dans cette section).



## II.2. Études supérieures et longévité des engagements hors presse

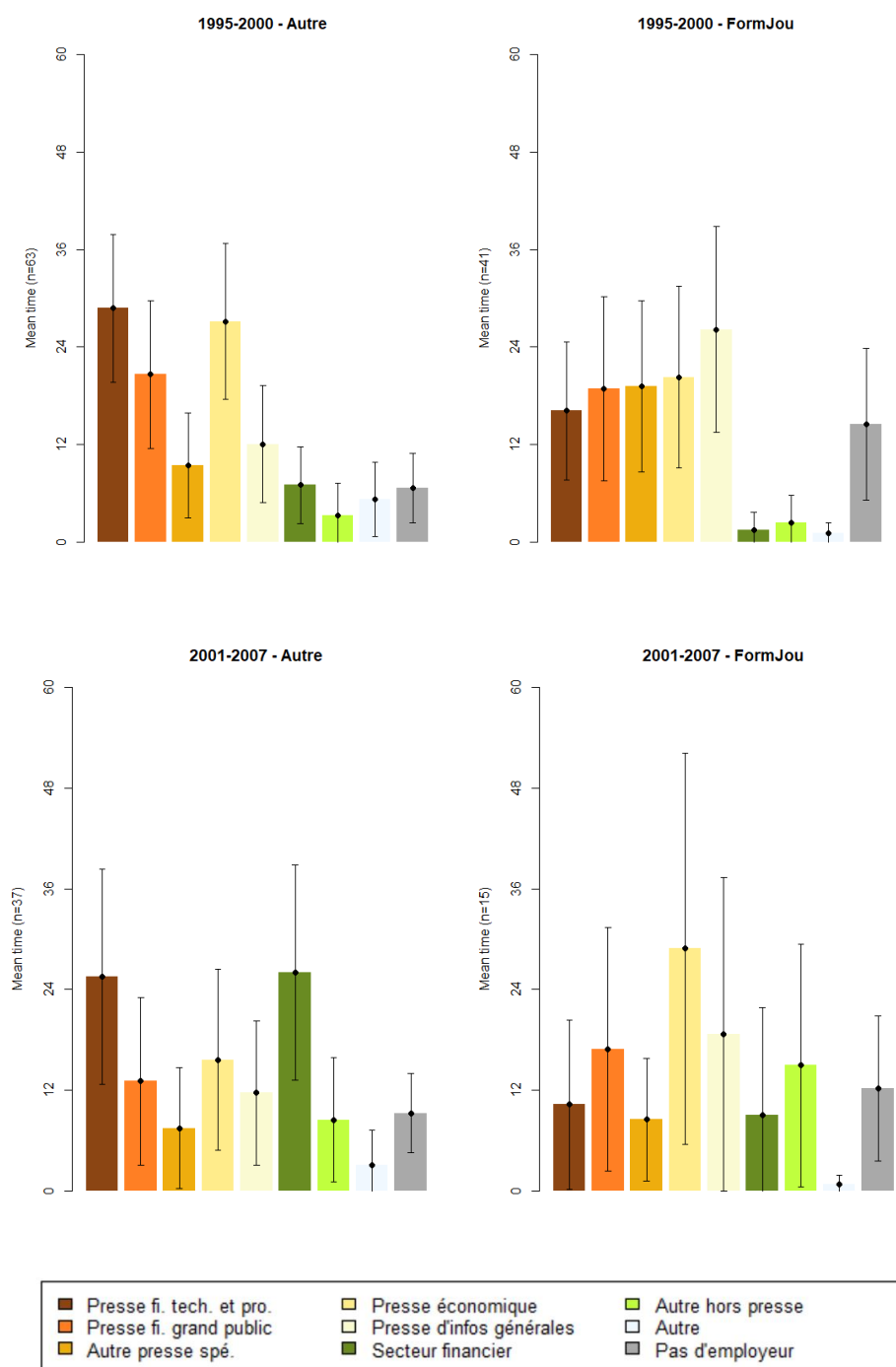
Les premières analyses de ce chapitre avaient permis de constater une dépendance au cycle économique de la longévité des engagements individuels. Toutefois, si l'on s'intéresse à la durée passée en-dehors de la presse, il s'avère que cette dépendance n'a pas la même ampleur lorsque l'on prend en compte le fait d'avoir suivi ou non une formation en journalisme<sup>229</sup>. Les niveaux moins élevés des engagements hors presse observés chez les individus qui ont débuté leur carrière entre 1995 et 2000 le sont d'autant moins pour les personnes qui ont suivi une formation en journalisme (voir graphique 4.10). Ces derniers ont passé, en moyenne, quatre mois des dix premières années de leurs carrières dans une activité hors presse, contre dix mois pour les individus qui n'ont pas suivi de formation en journalisme. Les formés en journalisme de la cohorte 2001-2007 ont fortement augmenté leurs engagements hors presse, mais ces engagements demeurent moins longs que ceux des individus qui n'ont pas été formés en journalisme. Les premiers ont passé en moyenne 24 mois (deux ans, six fois plus que pour la cohorte 1995-2000) hors de la presse pendant les dix premières années de leur carrière, contre 35 mois (près de trois ans, 3,5 fois plus que la cohorte 1995-2000) pour les seconds<sup>230</sup>.

---

<sup>229</sup> Pour avoir un point de vue général dans un premier temps, je ne distingue pas les écoles reconnues par la profession des autres. Je le ferai par la suite. Par ailleurs, rappelons qu'une minorité de personnes mentionne une formation en journalisme (34 % pour l'ensemble de l'échantillon, taux en augmentation pour les cohortes les plus récentes, voir chapitre 2. Ce taux est de 20 % si l'on ne retient que les écoles reconnues par la profession, et celui-ci a en revanche tendance à diminuer pour les cohortes les plus récentes).

<sup>230</sup> Ces chiffres cumulent tous les engagements hors-presse, c'est-à-dire dans le secteur de la finance et dans un autre secteur hors presse (respectivement en vert foncé et clair sur les graphiques).

Graphique 4.10. Niveaux d'engagement temporel par type d'employeur selon le fait d'avoir suivi une formation en journalisme ou non.



Note : « Autre » signifie « Sans formation au journalisme » ; « FormJou » signifie « Avec formation en journalisme ».

Cette différence dans les niveaux d'engagement journalistique ne traduit pas nécessairement un effet d'engagement lié aux études supérieures suivies. Cela peut s'expliquer par l'effet d'une « direction » donnée au départ par des logiques d'insertion dans les mondes professionnels variables selon les institutions d'enseignement supérieur. Pour prendre l'exemple de direction

initiale le plus évident, il est clair que les études de journalisme mènent plus directement dans des rédactions que les autres formations. Dans les écoles de journalisme reconnues par la Commission paritaire nationale de l'emploi des journalistes (CPNEJ)<sup>231</sup> en particulier, les accords avec les rédactions pour l'accueil d'étudiants en stage sont fréquents. Plus prosaïquement encore, les étudiants en journalisme se destinent *a priori* tous à travailler dans la presse sitôt leurs études finies, là où les autres peuvent se destiner initialement à une autre carrière et exercer dans la presse à la suite d'une opportunité inattendue, après avoir exercé dans d'autres secteurs professionnels<sup>232</sup>. De fait, si 25 % des individus qui ne renseignent aucune formation en journalisme mentionnent un employeur hors-presse pour la première activité de leur carrière, ce taux descend à 16,9 % chez les individus qui ont suivi des études de journalisme non reconnues par la profession et à 12,3 % chez ceux qui ont suivi une formation en école de journalisme reconnue (voir graphique 4.11).

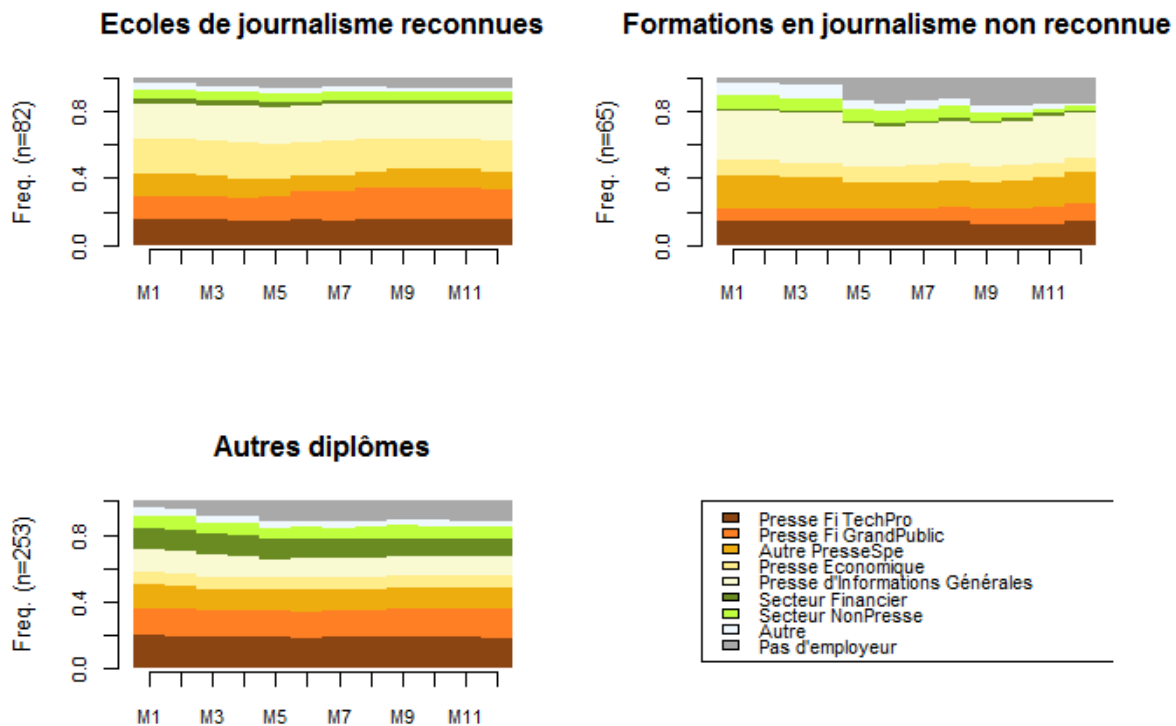
Outre cet accès plus direct aux mondes de l'information, les trajets empruntés en début de carrière dans ces mondes diffèrent sensiblement selon la formation. Les individus formés en école de journalisme reconnue débutent plus fréquemment que les autres dans la presse économique et la presse d'information générale. Ces deux types de presse représentent 42 % des activités exercées au premier mois de la carrière, 40 % au bout d'un an. Pour les individus formés au journalisme dans un cursus non reconnu par la CPNEJ, la proportion des activités en presse économique et en presse d'information générale est de 38 % au premier mois et de 35 % au bout d'un an. Enfin, pour les individus qui mentionnent un autre diplôme que le journalisme, ces proportions sont respectivement de 21 % et 19 %. Les individus sans diplôme de journalisme commencent plus fréquemment leur carrière dans la presse spécialisée. C'est le cas de 50 % d'entre eux au premier mois de la carrière (36 % si l'on ne compte que la presse spécialisée en finance), contre 42 % des formés en école non reconnue (22 %) et 42 % des formés en école reconnue (29 %).

---

<sup>231</sup> Instituée par la convention nationale des journalistes adoptée en 1974, cette commission réunit des représentants des syndicats de journalistes et des employeurs et supervisent les écoles de journalisme françaises. À ce jour, 14 d'entre elles sont reconnues par la CPNEJ.

<sup>232</sup> Cette différence ressort nettement dans les récits biographiques qui seront analysés en détail dans les chapitres 6 et 7. Ces récits se répartissent entre deux registres de présentation de ses aspirations professionnelles initiales, l'une « vocationnelle » très propre aux personnes qui ont suivi une formation en journalisme, l'autre du « hasard » employé spécifiquement par les individus qui n'ont pas fait d'études de journalisme. Voir à ce sujet l'annexe 6.1.

Graphique 4.11. Distribution mensuelle des types d'employeurs pour la première année de carrière



Or, les trajectoires qui conduisent à une sortie de la presse (un « exit ») ont fréquemment suivi soit une logique de fragmentation, soit une logique de spécialisation. 59 % des exits suivent directement une période de non-activité, 27 % une période d'activité dans la presse spécialisée (financière ou non) et 11 % une période dans la presse économique ou la presse d'informations générales. Si l'on s'intéresse aux trajectoires d'exit dans leur ensemble (et non plus à la seule transition d'exit), 48 % des trajectoires qui ont conduit à un exit dans le secteur de la finance comptent, avant cet exit, une période d'activité dans la presse financière technique et professionnelle, 36 % une période d'activité dans la presse financière grand public, 23 % dans la presse économique et 18 % dans la presse d'informations générales.

Concernant les trajectoires qui ont conduit à un exit dans un autre secteur que la finance, ces chiffres sont plus équilibrés (respectivement 46 %, 30 %, 26 % et 35 %). Les journalistes de la presse technique et professionnelle, du fait qu'ils travaillent sur des secteurs plus restreints que dans la presse économique et généraliste, développent une expertise potentiellement valorisable hors de la presse. En outre, une carrière de journaliste dans la presse spécialisée offre plus d'opportunités de quitter la presse. L'attention fine portée à un secteur professionnel restreint

donne accès à des informations privilégiées sur des secteurs économiques émergents prometteurs mais peu visibles pour les non-initiés, et peut servir une attitude de « veille » professionnelle<sup>233</sup>.

La plus grande résistance à l'exit des trajectoires des formés au journalisme ne traduit donc pas nécessairement un effet d'engagement. Elle peut être simplement le reflet d'une direction spécifique prise par la trajectoire, qui diminue les possibilités concrètes d'emplois hors de la presse. Les analyses suivantes visent à distinguer statistiquement dans l'explication de l'exit la part de ce qui relèverait de l'effet d'un engagement initial plus ou moins fort, de la part qui relèverait de l'effet d'une direction prise par la trajectoire.

### II.3. Les trajectoires d'exit

#### II.3.1. Présentation des modèles d'estimation des causes des exits

Je vais ici utiliser la méthode statistique d'analyse de régression afin de déterminer si, une fois prise en compte la direction prise par la trajectoire, il subsiste un lien statistique entre le fait d'avoir suivi une formation en école de journalisme et le fait de ne pas quitter la presse. Dit d'une autre manière, je cherche à savoir si les journalistes qui exercent essentiellement dans la presse spécialisée ont tendance plus que les autres à exercer des activités hors de la presse, *quelles que soient les études suivies*. Un tel constat appuierait l'hypothèse que la force des engagements pèse peu face à la direction prise par la trajectoire. J'ai choisi de m'appuyer sur une série de modèles statistiques de régression logistique dans lequel la variable dite à expliquer est le risque<sup>234</sup> d'exercer une activité hors de la presse après avoir connu une période d'activité dans la presse (voir encadré 4.2). Sur les 420 carrières, 102 comptent au moins un « exit », soit 24 %<sup>235</sup>. C'est le cas de seulement 6 des 82 carrières d'individus qui ont suivi une formation en école reconnue de journalisme (7 %).

---

<sup>233</sup> J'aurai l'occasion de détailler ce processus d'exit dans le chapitre 7.

<sup>234</sup> Dans les modèles logistiques, la notion de « risque » ne doit pas être confondue avec celle de « probabilité ». Il s'agit d'estimer un rapport des chances (« *odds ratio* », en anglais), et non pas simplement une probabilité (voir encadré 4.2). Le terme est ici employé ce sens statistique et non au sens normatif qui renvoie à une possibilité non souhaitable. Pour une explication détaillée du fonctionnement et de l'interprétation de la régression logistique, voir l'encadré dédié.

<sup>235</sup> Dans cette sanction, les analyses portent sur l'intégralité des carrières et non plus seulement les dix premières années. J'ai considéré qu'il y avait un exit dès qu'une activité hors-presse suivait une période d'activité journalistique dans le monde de l'information financière. Si une carrière est faite d'une activité de journaliste, puis

#### Encadré 4.2. Régression logistique et « odds ratio »

Soit « y » une variable binaire qui prend la valeur 1 si l'événement considéré est observé et 0 sinon. Dans un modèle logistique multiple, la fonction qui lie la variable dépendante « y » à un nombre k de variables dépendantes « x » s'écrit :

$$\log \left[ \frac{p(y = 1)}{1 - p(y = 1)} \right] = \log \left[ \frac{p(y = 1)}{p(y = 0)} \right] = \sum_{k=0}^k b_k x_k$$

où les coefficients  $b_k$  désignent les paramètres estimés par le modèle pour chaque variable dépendante avec  $x_0 = 1$  et  $b_0 x_0 =$  constante. Le rapport  $\frac{p}{(1-p)}$  est appelé en anglais *odds*, généralement traduit en français par « chances » ou « risques » selon le contexte. Il ne s'agit pas d'une probabilité mais plutôt d'une « cote », au sens des turfistes. Plutôt que de dire qu'on parie sur un cheval qui a une probabilité de 25 % de gagner, on parle d'un pari sur un cheval « à trois contre un ». Cela revient à dire que ce cheval a une probabilité de gagner ( $p = 0,25$ ) trois fois plus grande que sa probabilité de perdre ( $1-p = 0,75$ ). Dans le cas présent, j'utilise le modèle de régression logistique pour estimer, en fonction de plusieurs variables indépendantes présentées dans le tableau 4.2, la probabilité de connaître un exit dans la carrière *contre* la probabilité de ne pas le connaître, autrement dit les chances d'exit. L'effet des variables indépendantes sur ces « chances » sont interprétées en fonction d'une modalité de référence, *via* le calcul d'un *odds ratio*. Prenons l'exemple (fictif) de l'effet de la variable « sexe » sur le risque d'exit. Mettons que les femmes ont des chances de connaître un exit de 10 contre 100 (leur probabilité de connaître un exit est dix fois plus faibles que celle de ne pas le connaître). Ces chances peuvent être comparées à celles obtenu pour les hommes (modalité de référence de la variable « sexe »). Mettons que les chances des hommes de connaître un exit sont de 20 contre 100, on peut calculer un « odds ratio » en faisant  $\frac{\frac{10}{100}}{\frac{20}{100}} = \frac{10}{20} = 0,5$ . Cela signifie que les femmes ont *deux fois moins* de chances de connaître un exit que les hommes. L'*odds ratio* est toujours un nombre positif ; s'il est inférieur à 1, cela signifie que, par rapport à la modalité de référence, la modalité considérée réduit les « chances » de connaître l'événement que l'on cherche à expliquer. S'il est supérieur à 1, cela signifie que la modalité considérée augmente les chances de connaître l'événement.

Puisque le modèle de régression logistique n'estime pas la chance mais le logarithme de la chance (voir l'équation ci-dessus), l'*odds ratio* s'obtient en calculant l'exponentiel des coefficients de l'équation donnée plus haut. Pour une présentation pédagogique du principe et de l'application de la régression logistique (dont est repris ici l'exemple des turfistes), voir Cibois (2007, chapitre 5 et suiv.)

Les variables explicatives utilisées dans les modèles pour estimer la variable à expliquer sont synthétisées dans le tableau 4.2. Les quatre premières variables sont des indicateurs de la

---

une activité dans le secteur financier et une autre dans un autre secteur hors-pressé, je considère qu'elle contient un exit dans le secteur financier, et un dans un autre secteur.

formation suivie par les individus. Je suppose que l'engagement dans la presse des individus qui ont suivi des études de journalisme a plus de force<sup>236</sup> que celui des autres diplômés, tout particulièrement lorsque ces études se sont déroulées dans une école reconnue, pour les raisons exposées plus haut (section II.1). Je suppose au contraire que l'engagement des individus qui ont suivi des études en économie, gestion ou finance a moins de force. Enfin, je suppose que l'engagement des individus formés en droit et science politique est intermédiaire. La variable qui suit est un indicateur du degré de spécialisation des carrières. Les autres variables sont insérées à titre de contrôle, afin de limiter le risque de fonder les analyses des résultats sur des liaisons statistiques fallacieuses (voir tableau 4.2).

*Tableau 4.2. Variables explicatives utilisées dans les modèles de régression logistique et multiple.*

Nom de la variable	Type de variable et modalités <sup>237</sup>	Signification et commentaires
Ecole	Binaire, « oui » (N=82), « <u>non</u> » (N=318)	Mention ou non d'un diplôme en école de journalisme reconnue
Journalisme	Binaire, « oui » (N=71), « <u>non</u> » (N=329)	Mention ou non d'un cursus en journalisme, non reconnu par la profession.
Ecogestion	Binaire, « oui » (N=190), « <u>non</u> » (N=210)	Mention ou non d'un diplôme en économie et/ou gestion et/ou finance
Droit Sciences Po	Binaire, « oui » (N=139), « <u>non</u> » (N=261)	Mention ou non d'un diplôme en droit et/ou sciences politiques
Type de spécialisation	Nominale, « presse spe » (N=116), « presse ecoge » (N=69), « <u>autre</u> » (N=235)	Indicateur du niveau de spécialisation de la carrière journalistique. J'ai utilisé comme approximation du niveau de spécialisation une forme d'exclusivité de la carrière journalistique. La modalité « presse spe » correspond aux carrières qui contiennent une ou plusieurs activité en presse spécialisée en finance

<sup>236</sup> La notion de force est à comprendre au sens balistique de Passeron : elle ne vise pas à hiérarchiser des individus, mais des engagements. On ne peut pas montrer que les individus formés en école de journalisme sont plus persévérants que les autres ; en revanche on peut montrer que l'arrivée dans le monde de l'information financière a pour eux des effets d'engagement plus élevés que pour les autres, du fait des « paris subsidiaires » liés à leur formation qui sont faits au moment de cette arrivée.

<sup>237</sup> Les modalités soulignées sont utilisées comme modalités de référence dans les modèles de régression, c'est-à-dire comme modalités par rapport auxquelles est calculé l'effet des autres modalités sur la variable dépendante.

Nom de la variable	Type de variable et modalités <sup>237</sup>	Signification et commentaires
		mais aucune en presse économique ou généraliste, la modalité « presse eco » correspond aux carrières qui contiennent une ou plusieurs activités en presse économique ou en presse généraliste mais aucune en presse spécialisée en finance, et la modalité « autre » concerne les carrières non-exclusives, c'est-à-dire celles qui mentionnent une ou plusieurs activités dans les deux types de presse, ou dans aucun des deux types de presse (ce dernier cas concerne seulement 20 individus sur les 235 de la modalité « autre ») <sup>238</sup> .
Sexe	Binaire, « <u>homme</u> » (N=235), « femme » (N=185)	Sexe de l'individu, inféré à partir du prénom et de la photo du profil en cas d'ambiguïté. Cette variable est importante à contrôler puisque les hommes sont surreprésentés dans certaines formations (économie/gestion/finance par exemple) et dans la presse spécialisée en finance (voir chapitre précédent).
Cohortes_MIF	Nominale, « <1990 > » (N=76), « 1990-1994 » (N=55), « 1995-2000 » (N=118), « 2001-2007 » (N=97), « 2008-2015 » (N=74)	Cohortes d'entrée dans le monde de l'information financière comme journaliste. Variable utilisée comme contrôle de l'état du marché du travail pour les journalistes. Ceux qui ont exercé leur première activité de journaliste dans le monde de l'information financière au cours de la période 1995-2000 l'ont fait dans un contexte d'emplois particulièrement favorable, contrairement aux nouveaux arrivants des années post 2001.
Origine.données	Binaire, « <u>LinkedIn</u> » (N=239), « Annuaire » (N=181)	Contrôle du support à partir duquel les informations de carrières ont été recodées. L'effet de cette variable est importante à contrôler étant donné que, par construction, les carrières reconstituées à partir des informations de l'annuaire professionnel des journalistes économiques comptent moins d'exits (voir les remarques à ce sujet dans le chapitre précédent)

<sup>238</sup> Par sécurité, j'ai reproduit les modèles de régression en remplaçant cette variable d'exclusivité par une variable de proportion du temps de carrière journalistique passé dans la presse spécialisée. Les résultats se sont avérés stables.



Nom de la variable	Type de variable et modalités <sup>237</sup>	Signification et commentaires
Tps.journalisme	Continue, M=185,6, écart-type=106,48	Temps de carrière passé dans le journalisme, activités indépendantes et de rédaction en chef incluses (en mois). Il s'agit d'une variable de contrôle liée au fait que la variable « Type de spécialisation » n'indique pas strictement le caractère plus ou moins spécialisé de l'engagement individuel (ce dont on veut estimer l'effet sur le risque d'exit) : elle capte aussi le niveau global des engagements dans le journalisme. Par exemple, le fait qu'une carrière journalistique se déroule exclusivement dans la presse spécialisée en finance (modalité « presse spe ») peut indiquer que le journaliste est fortement engagé dans la presse spécialisée, mais cela peut aussi indiquer une expérience dans le journalisme très courte avec un exit qui intervient tôt. En effet, plus une carrière de journaliste est courte, plus la probabilité est forte qu'elle ne se déroule que dans un type de presse. Il est donc important que le modèle estime l'effet de la variable « Type de journalisme » en maintenant constant le temps passé dans le journalisme.

### II.3.2. Résultat des modèles et interprétation

Je présente ici les résultats de trois modèles de régression différents. Le premier modèle estime le risque de connaître un exit au cours de la carrière ( $n = 102$ ), quelle que soit la destination de cet exit. Le deuxième estime le risque d'exit seulement dans le secteur financier ( $n = 56$ ) et le troisième estime le risque d'exit ailleurs que dans le secteur financier ( $n = 66$ )<sup>239</sup>. Chaque modèle se compose d'une variante<sup>240</sup>. La première version des modèles inclut parmi les variables explicatives la cohorte d'entrée dans le monde de l'information financière. L'intérêt de cette variable est de prendre en compte le contexte d'emploi au moment de l'arrivée dans ce monde. La seconde version n'inclut pas cette variable de cohorte. Elle inclut à la place

<sup>239</sup> 20 carrières comptent à la fois une activité dans le secteur financier et une dans un secteur non-financier après une période d'activité comme journaliste dans le monde de l'information financière.

<sup>240</sup> Dans le tableau 4.2, qui présente les résultats des estimations des différents modèles, ces derniers sont numérotés de 1 à 3, et les variantes sont signalées par les lettres a et b (modèle n°1-a ; modèle n°1-b ; modèle n°2-a, etc.)

une variable de temps total de carrière passé comme journaliste, destinée à distinguer l'effet du niveau de spécialisation de la carrière d'un simple effet de longueur de la carrière journalistique (voir encadré 4.2). La variable de cohorte d'entrée dans le monde de l'information financière et celle de temps de carrière passé comme journaliste étant très corrélées entre elles, j'ai préféré les séparer dans deux modèles distincts pour éviter que les résultats ne soient trop sensibles à des observations extrêmes<sup>241</sup>. Le tableau 4.3 synthétise les résultats (valeurs des *odds ratio* estimés et *p-values*) des trois modèles et de leur variante.

Trois enseignements majeurs peuvent être tirés des résultats du premier modèle. Premièrement, indépendamment du niveau de spécialisation de la carrière (et des autres variables incluses dans le modèle), le fait d'avoir suivi une formation en école de journalisme reconnue diminue assez fortement les risques d'exit (voir tableau 4.3, modèle n°1-a)<sup>242</sup>.

Deuxièmement, à l'inverse, quelle que soit la formation suivie, les individus qui consacrent exclusivement leur carrière journalistique à la presse spécialisée en finance ont tendanciellement un risque plus élevé de quitter la presse que ceux dont la carrière journalistique n'est pas exclusive –la catégorie « autre » - (entre 1,3 et 3,5 fois plus de risque, voir tableau 4.3, modèle n°1-b). Pour le dire autrement, d'une part, à niveau de spécialisation égal, les journalistes formés en école reconnue ont moins de risque que les autres de quitter la presse et d'autre part, à formation égale, les journalistes dont la carrière se déroule exclusivement dans la presse spécialisée en finance ont davantage de risques de quitter la presse que les autres.

Troisièmement, l'effet estimé de la cohorte d'arrivée dans le monde de l'information financière indique que l'exit semble correspondre à une logique de fin carrière plutôt qu'à un effet d'opportunités exceptionnelles lié à un état particulier du marché du travail. Les journalistes arrivés dans ce monde entre 1995 et 2000 ont moins de chances de connaître un

---

<sup>241</sup> Il s'agit d'un problème classique en analyse de régression, connu sous le nom de « multicollinéarité », qui peut produire des résultats significatifs de façon artefactuelle. Une synthèse accessible de ce problème est disponible sur le site de Joseph Larmarange (<http://larmarange.github.io/analyse-R/multicolinearite.html>). Pour une illustration (moins accessible) sur le cas du lien entre aide au développement et croissance économique, voir (Chatelain et Ralf, 2012).

<sup>242</sup> L'*odds ratio* (OR) estimé est de 0,3, ce qui signifie que les journalistes formés en école de journalisme reconnue ont environ trois fois moins de risques de quitter la presse que ceux qui n'ont pas suivi cette formation. Toutefois, du fait de la taille relativement faible de l'échantillon, l'intervalle de confiance à 90 % est large (pour ce niveau de confiance, l'OR est compris entre 0,11 et 0,6, soit entre deux et neuf fois moins de risques). Autrement dit, le modèle ne donne pas une très bonne approximation de l'intensité de l'effet des différentes variables. J'appuierai donc mes commentaires essentiellement sur la significativité de ces effets. Ce qui importe ici est que l'*odds ratio* estimé soit significativement inférieur à 1.

exit que ceux arrivés avant 1990, mais cette différence est encore plus marquée pour les individus arrivés entre 2001 et 2007 ou entre 2008 et 2015<sup>243</sup>.

Deux résultats particulièrement instructifs s'ajoutent à ces enseignements si l'on distingue les passages de la presse au secteur financier des autres types d'exit. Premièrement, les individus qui sont formés en économie-gestion-finance ont plus de risque que les autres de passer de la presse à la finance (de façon légèrement significative, au seuil de 10 %, soit entre 1,1 et 3,5 fois plus de risque, voir tableau 4.3, modèle n°2-a.), mais ils n'ont pas plus de risque de quitter la presse pour un autre secteur que la finance (voir tableau 4.3, modèle n°3-a). Le même fait s'observe pour les individus formés en droit et/ou sciences politiques, dans des proportions similaires<sup>244</sup>. On peut supposer que ce lien s'explique par le caractère technique de ces formations, qui facilite les engagements hors de la presse dans un secteur qui nécessite de maîtriser une information particulièrement technique. Ceci est compatible avec une explication en termes d'engagement. Les personnes formées en économie-gestion-finance ou en droit sont moins engagés par des paris subsidiaires comme la vocation.

Deuxièmement, les exits vers le secteur de la finance semblent liés à un effet d'opportunité plus qu'à une logique de fin de carrière. Hormis les individus entrés très tardivement dans le monde de l'information financière (entre 2008 et 2015), seuls ceux entrés entre 1995 et 2000 avaient significativement moins de risque de quitter la presse pour la finance que ceux entrés avant les années 1990 (voir tableau 4.3, modèle n°2-a). Les exits vers un autre secteur répondent eux à la logique d'ancienneté selon laquelle plus les individus sont arrivés récemment dans le monde de l'information financière, moins ils ont de risque d'avoir quitté la presse (voir tableau 4.3, modèle n°3-a).

---

<sup>243</sup> La variable de temps passé dans le journalisme (incluse dans les modèles –b) ne me paraît pas pertinente telle qu'elle pour tester cet effet d'ancienneté. En effet, par définition, les individus qui ne sortent pas ont une carrière dans le journalisme plus longue que ceux qui sortent (à date d'entrée sur le marché du travail égal). Dans le cas d'un effet d'ancienneté, la relation entre le temps passé dans le journalisme et le risque d'exit n'est donc probablement pas linéaire, (type de relation testée ici par les modèles) mais serait plutôt en U. La relation devrait être linéaire si les exit ne répondent pas à une logique de fin de carrière et arrivent relativement tôt dans la carrière (ce qui est le cas pour les exits en finance, voir modèle n°2-b, commenté plus bas).

<sup>244</sup> Il faut noter que si l'on contrôle par le temps total passé dans le journalisme (modèle 2-b), l'effet de la variable « Ecogestion » (économie-gestion-finance) n'est plus significatif au seuil de 10 %, tandis que l'effet de la variable « Droit Sciences Po » (droit ou-sciences politiques) l'est toujours. Cela ne doit toutefois pas s'interpréter comme une liaison fallacieuse entre la variable Ecogestion et le risque d'exit en finance : cela signifie simplement que lorsque les individus formés en économie, gestion et/ou finance quittent la presse pour la finance, ils le font en moyenne tôt dans la carrière, tandis que ceux formés en droit et sciences politiques, ont tendance à quitter la presse à tout moment de la carrière. Comme expliqué dans le tableau 4.2, la variable de temps total passé dans la carrière sert uniquement à contrôler l'effet de la variable d'exclusivité de la carrière journalistique. Les estimations pertinentes sont celles des modèles « a » pour les variables de formation, et celles des modèles « b » pour la variable de type de spécialisation.

*Tableau 4.3. Risques d'exits en fonction de la formation et du niveau de spécialisation de la carrière en journalisme*

	<b>1-a: Tous exits confondus</b>	<b>1-b</b>	<b>2-a: Exits dans le secteur financier</b>	<b>2-b</b>	<b>3-a: Autres exits</b>	<b>3-b</b>
Intercept	1.20 [0.60; 2.40]	0.63 [0.32; 1.23]	0.31* [0.14; 0.66]	0.32* [0.14; 0.73]	0.60 [0.29; 1.24]	0.36* [0.17; 0.76]
Ecole - oui (ref=non)	0.28* [0.11; 0.62]	0.31* [0.12; 0.67]	0.40 [0.12; 1.04]	0.43 [0.13; 1.13]	0.42 [0.15; 1.03]	0.46 [0.16; 1.10]
Journalisme - oui (ref=non)	1.17 [0.66; 2.06]	0.93 [0.53; 1.59]	1.10 [0.53; 2.18]	0.89 [0.43; 1.74]	1.01 [0.53; 1.88]	0.86 [0.46; 1.58]
Ecogestion - oui (ref=non)	1.40 [0.87; 2.27]	1.28 [0.80; 2.05]	1.97* [1.12; 3.52]	1.72 [0.97; 3.05]	0.98 [0.57; 1.66]	0.95 [0.56; 1.60]
Droit Sciences Po - oui (ref=non)	1.42 [0.86; 2.34]	1.33 [0.82; 2.15]	1.97* [1.10; 3.54]	1.87* [1.05; 3.32]	0.65 [0.35; 1.15]	0.60 [0.33; 1.06]
Type spécialisation - presse écogé (ref=autre)	1.64 [0.84; 3.14]	1.27 [0.67; 2.35]	1.27 [0.54; 2.81]	0.90 [0.38; 1.95]	1.90 [0.91; 3.88]	1.66 [0.81; 3.30]
- presse spé	2.63* [1.60; 4.35]	2.16* [1.32; 3.54]	2.40* [1.35; 4.31]	1.86* [1.03; 3.36]	2.08* [1.20; 3.61]	1.87* [1.08; 3.25]
Sexe - femme (ref=homme)	0.99 [0.62; 1.58]	0.86 [0.56; 1.33]	0.79 [0.44; 1.38]	0.73 [0.43; 1.24]	1.14 [0.68; 1.92]	1.04 [0.63; 1.69]
Cohorte_MIF - 1990-1994 (ref=<1990)	0.56 [0.24; 1.30]		0.54 [0.20; 1.39]		0.97 [0.39; 2.43]	
- 1995-2000	0.29* [0.14; 0.58]		0.37* [0.17; 0.80]		0.49 [0.23; 1.06]	
- 2001-2007	0.26* [0.12; 0.56]		0.50 [0.23; 1.10]		0.34* [0.15; 0.77]	
- 2008-2011	0.16* [0.07; 0.34]		0.17* [0.06; 0.43]		0.30* [0.13; 0.68]	
Origine.données - annuaire (ref=LinkedIn)	0.06* [0.03; 0.11]	0.10* [0.05; 0.20]	0.09* [0.03; 0.20]	0.17* [0.07; 0.38]	0.05* [0.01; 0.12]	0.07* [0.02; 0.17]
Tps.journalisme		1.00 [1.00; 1.00]		1.00* [0.99; 1.00]		1.00 [1.00; 1.00]
AIC	369.75	380.79	289.14	288.20	311.20	314.72
BIC	421.64	420.70	341.03	328.11	363.09	354.64
Log Likelihood	-171.87	-180.39	-131.57	-134.10	-142.60	-147.36
Deviance	343.75	360.79	263.14	268.20	285.20	294.72
Num. obs.	400	400	400	400	400	400

\* 1 outside the confidence interval

Résultats de l'estimation des odds ratio [intervalles de confiance à 90 %] pour chaque modèle de régression logistique



Par ailleurs, on peut noter que l'effet de la variable « Ecole » sur le risque d'exit n'est plus significatif lorsque l'on distingue le secteur destinataire de ces exits, ce qui peut être attribué à la baisse du nombre d'observations de la variable à expliquer. L'effet est stable : l'estimation de l'*odds ratio* pour ces modèles demeure proche de celle du modèle n°1 (respectivement de 0,12 à 1,04 et de 0,13 à 1,13). En revanche, les individus qui concentrent leur expérience journalistique dans la presse spécialisée en finance ont toujours un risque plus élevé de quitter la presse, que ce soit pour le secteur financier ou pour un autre secteur, que ceux qui ont une carrière journalistique non-exclusive (modèles 2-b et 3-b). Autrement dit, l'effet estimé de la « direction » prise par la trajectoire sur le risque d'exit est plus fort que l'effet estimé de l'engagement du fait des études supérieures suivies.

Les résultats de ces différents modèles sont à considérer avec précaution. Ils ne sont pas extrêmement robustes du fait de la relative faiblesse de l'échantillon. Néanmoins, ils demeurent instructifs pour décrire les éléments structurants des trajectoires journalistiques qui permettent d'expliquer ce qui fait dévier ces trajectoires hors de la presse. En particulier, il ressort que la moindre tendance des individus formés en école de journalisme reconnue à quitter la presse ne peut pas simplement s'expliquer par le fait qu'ils font moins souvent carrière dans la presse spécialisée. Réciproquement, et de façon plus nette, le fait que la presse spécialisée conduise plus fréquemment à des engagements hors de la presse ne peut s'expliquer uniquement par le fait qu'elle attire plus souvent à elle des individus dotés d'une formation technique et rarement formés en école de journalisme reconnue.

Dans son analyse du devenir professionnel des étudiants des écoles de journalisme, Géraud Lafarge montre que parmi ces étudiants, la probabilité de se maintenir dans le journalisme est liée à l'origine sociale des individus (sept ans après la sortie des études, les enfants de parents de classes populaires sont 28 % à avoir quitté le journalisme contre 15 % des enfants de parents de classes supérieures) et à leur réussite scolaire (ceux qui ont été admis à trois concours d'école de journalisme ou plus se sont tous maintenus, contre 87 % des bi-admis et 82 % des mono-admis). L'auteur explique ces faits par un « *mélange d'assurance sociale et scolaire et de vocation que procurent les succès à l'entrée des écoles, qui peut favoriser l'investissement dans la vie active journalistique* » (Lafarge, 2018, p. 22). Cette interprétation dispositionnelle des effets différenciés de l'engagement dans le journalisme entre dans le cadre plus général de l'hypothèse balistique au sens de Passeron. Il me semble que l'analyse des modèles présentés ci-dessus incite à compléter ce type d'interprétation par une analyse séquentielle. Le fait d'avoir fortement investi pour devenir journaliste, notamment en préparant des concours exigeants,

rend sans doute plus difficile d'envisager de quitter le journalisme (en plus des autres paris subsidiaires présentés en hypothèse au début de la section II.3)<sup>245</sup>. Un autre effet de séquence, que je développerai dans le chapitre suivant, est le processus de socialisation à la « crise de la presse », notamment dans les écoles de journalisme, qui prépare les impétrants à ajuster leurs attentes à des conditions d'emploi difficiles<sup>246</sup>. De cette sorte, ils sont mieux préparés à durer dans le journalisme malgré des trajectoires de plus en plus fragmentées, avec des conditions d'emplois et de travail dégradées par rapport à d'autres secteurs professionnels à niveau d'études comparable. J'aurai l'occasion de décrire plus en détail ces effets séquentiels des études supérieures dans les deux chapitres suivants.

## Conclusion

Les types d'engagement dans le monde de l'information financière sont très variés. Certains journalistes font carrière dans ce monde, tandis que d'autres n'y travaillent que très temporairement. Les niveaux d'engagement deviennent cependant de plus en plus discriminants du point de vue du devenir professionnel des journalistes, pour qui l'accès à une position de rédaction en chef spécialisée en finance est conditionnée à un niveau temporel d'engagement de plus en plus fort dans le monde de l'information financière. Mais, globalement, l'entrée dans ce monde est pour un journaliste un événement réversible et incertain.

Malgré tout, une structure des engagements se dégage, compte tenu de certains facteurs. Les individus formés en école de journalisme reconnue ont un risque plus faible de quitter la presse que les autres, indépendamment du niveau de spécialisation de leur carrière journalistique. Inversement, le niveau de spécialisation de la carrière est un facteur qui augmente le risque d'exit, et ce quelle que soit la formation suivie. Ce second phénomène, tel qu'estimé dans les modèles construits, est plus marqué.

Le phénomène de divergence globale des trajectoires de journalistes n'interdit cependant pas que les individus disposent de repères, voire d'itinéraires auxquels ils peuvent se fier pour se guider dans les mondes sociaux qu'ils parcourent et qui contribuent à stabiliser, au moins

---

<sup>245</sup> J'aurai l'occasion de décrire, dans la partie III, comment les individus formés en école de journalisme « résistent » à l'exit et comment, au contraire, cela devient une option envisageable à leurs yeux.

<sup>246</sup> Il faudrait ici conduire des analyses supplémentaires pour évaluer plus finement cette hypothèse, notamment en vérifiant si, à temps de non-activité ou à temps d'activités indépendantes égal, les individus formés en école reconnue quittent effectivement moins fréquemment la presse que les autres.

temporairement, des formes régulières de carrières. L'observation de la carrière des autres journalistes est un de ces repères. Lorsqu'ils organisent narrativement leur trajectoire *a posteriori*, les journalistes justifient parfois leur choix par référence aux carrières d'autres journalistes qu'ils ont rencontrés. Les recrutements par cooptation que j'ai pu décrire dans le chapitre 2, notamment dans la presse financière, sont un autre signe du fait que les individus peuvent se suivre. Dans le chapitre qui suit, j'explore plus en détail cette structure possible des engagements de journalistes dans le monde de l'information financière, en déterminant les circonstances dans lesquelles les trajectoires se standardisent.



## Chapitre 5. Itinéraires de vie professionnelle et dispersion des trajectoires

---

Dans le chapitre précédent, l'analyse d'une forme particulière de dispersion, l'exit, montre que l'on peut déterminer des éléments structurels susceptibles de limiter cette dispersion, comme les effets d'engagement relatif produits par la formation en journalisme. Dans ce chapitre, j'évalue une autre hypothèse concernant la logique des choix individuels des journalistes. Est-il possible, malgré la forte imprévisibilité de ces trajectoires, de déterminer des itinéraires auxquels les journalistes pourraient se fier pour évaluer leurs possibilités d'avenir et se guider dans le monde de l'information financière ? Ces itinéraires pourraient être produits par les journalistes eux-mêmes, qui peuvent laisser des traces de leurs parcours, susceptibles d'être suivies par d'autres journalistes. Il est courant qu'un journaliste justifie ses choix de carrière par référence aux choix faits par d'autres journalistes. La stratégie analytique utilisée pour évaluer cette hypothèse consiste à réduire la dispersion des trajectoires jusqu'à identifier des « carrières-types », des schémas de trajectoires que les journalistes sont susceptibles de suivre. Cette stratégie s'appuie sur la combinaison d'une méthode d'appariement optimal (« *optimal matching analysis* », voir Abbott et Hrycak 1990) pour calculer les niveaux de « dissimilarités » entre les séquences, et d'une méthode d'agglomération (« *clustering* ») pour regrouper les séquences semblables en classes (« *clusters* ») les plus homogènes possibles et les plus différents possibles les uns des autres.

### I/ Problématiques et méthode de la technique d'Appariement Optimal

#### I.1. Trajectoires et structures sociales

Le recours aux métriques de distances, dont la plus courante est de loin l'appariement optimal (AO dans ce qui suit, pour une description de son fonctionnement, voir encadré 5.1), est rapidement devenu incontournable dans les enquêtes qui proposent une analyse structurelle de séquences sociales. La grande flexibilité de la méthode fait qu'elle est utilisée pour des

objectifs analytiques très divers<sup>247</sup>. Pour prendre un point de vue assez général, les manières d'articuler analytiquement trajectoires et structures sociales dans les travaux qui y ont recours varient beaucoup. Elles peuvent être présentées, à gros traits, en trois catégories.

Le premier mode d'articulation trajectoires/structures sociales fait de l'analyse des premières un moyen de décrire l'évolution des secondes. Les trajectoires sociales sont implicitement conçues comme déterminées par les structures sociales dernières. Décrire les trajectoires revient alors à décrire les structures. La description des phénomènes de standardisation ou de déstandardisation de processus sociaux sont typiques de cette manière de problématiser. La première application d'un algorithme d'AO en sciences sociales porte sur des séquences de pas d'une danse traditionnelle anglaise (Abbott et Forrest, 1986). La forte dissimilarité entre les séquences de pas de danses d'un village à l'autre et d'une génération à l'autre a encouragé les auteurs à relativiser le niveau de rigidité, réputé élevé, des traditions et des solidarités dans les campagnes anglaises entre la fin du XIXe siècle et les années 1930. Dans le même ordre d'idée, Abbott et Barman (1997) ont codé des articles publiés dans l'*American Journal of Sociology* sous la forme de séquences de motifs rhétoriques, pour évaluer la thèse d'une standardisation historiquement continue de l'écriture des articles scientifiques de sociologie (thèse, à nouveau, fortement nuancée). La question de la (dé)standardisation est particulièrement courante dans la littérature sur les parcours de vie, bien que, comme les exemples précédents le montrent, elle ne s'y limite pas. Un exemple de ce type de travaux est la comparaison des trajectoires de vie familiale des jeunes adultes de plusieurs pays européens (Elzinga et Liefbroer, 2007)<sup>248</sup>. Les auteurs ne trouvent pas de signes concluant du fait que ces trajectoires sont de plus en plus turbulentes, mais montrent qu'elles sont de plus en plus diversifiées (de moins en moins standardisées). Ces résultats ne valent pas en eux-mêmes mais sont utilisées comme moyen de décrire l'évolution de grandes institutions qui structurent traditionnellement les parcours de vie, en premier lieu l'État providence ou la famille.

Le deuxième mode d'articulation consiste à endogénéiser le rapport entre trajectoires et structures en mettant en avant le caractère séquentiel des processus sociaux analysés (c'est-à-dire en montrant l'importance de l'ordre d'apparition des événements). L'attention est ici portée

---

<sup>247</sup> La recension d'Abbott et Tsay (2000), quoiqu'un peu datée, rend bien compte de cette diversité, comme plus récemment l'ouvrage collectif consacré à l'analyse de séquences dirigé par Blanchard, Bühlmann, et Gauthier (2014).

<sup>248</sup> Il s'agit aussi d'une exception parmi les autres travaux cités, puisque l'étude utilise une autre métrique de distance que l'AO. La distance entre deux séquences y est mesurée par le nombre de « sous-séquences » distinctes qu'elles comportent.

sur des points de transition ou de changements majeurs dans les trajectoires. Autrement dit, la trajectoire constitue en elle-même une structure. La forme la plus nette de ce type d'articulation est le mécanisme dit de la « dépendance au sentier » privilégié dans les travaux d'économistes ou de politistes, où l'effet de séquence constitue l'essentiel de la structure mise au jour. Un cas exemplaire d'effets de séquence concerne les processus de démocratisation. L'idée souvent défendue que les systèmes démocratiques fondés sur un régime présidentiel ont fréquemment été précédés par des régimes politiques fondés sur une dictature militaire a pu être empiriquement attestée (Wilson, 2014). La question de l'ordre des événements est précisément celle qui a incité Abbott à s'intéresser aux analyses de séquences. L'un de ses premiers travaux a consisté à déterminer s'il existait un ordre stable dans lequel apparaissent les événements typiques du processus de professionnalisation (fondation d'une association professionnelle, création de formations spécialisées, diffusion de journaux professionnels...) (Abbott, 1991). Les travaux sociologiques et démographiques qui portent sur des transitions essentielles dans les parcours de vie empruntent aussi à ce mode d'articulation. Michel Oris et Gilbert Ritschard considèrent par exemple le mariage comme un événement parmi d'autres dans la séquence sociale plus générale des « routes vers la reproduction légitime » (Oris et Ritschard, 2014). Un dernier exemple, plus singulier mais néanmoins très instructif, est l'étude de Pierre Mercklé et Claire Zalc des « trajectoires de persécution » des juifs de Lens pendant la seconde guerre mondiale (Mercklé et Zalc, 2014). Un des résultats principaux de cette étude est que les trajectoires des juifs de Lens avant le début de la guerre mondiale ont en partie façonné leurs trajectoires de persécution pendant la guerre. Parmi les juifs arrivés tôt dans leurs parcours de vie en France, ceux arrivés tardivement à Lens ont moins fréquemment été recensés par l'administration puis déportés et tués, probablement parce qu'ils avaient des possibilités plus élevées de fuite ailleurs en France.

Enfin, le troisième mode d'articulation consiste à rechercher les structures inconnues ou hypothétiques qui guident les trajectoires. Typique du « positivisme narratif » qu'Andrew Abbott a imaginé tout au long des années 1990 comme une alternative viable au « programme standard » de l'analyse par variables (Abbott, 2001), ce type d'approche vise à dévoiler des « schémas narratifs » susceptibles de prescrire des formes régulières de séquences historiques macrosociales<sup>249</sup>. Katherine Stovel montre par exemple que le rythme d'occurrence des

---

<sup>249</sup> Les schémas narratifs renvoient à ce qu'Abbott appelle des « configurations narratives », qu'il prend soin de distinguer de la notion de discours : « Malheureusement le mot « narration » est devenu complètement assimilé à ce que les Français appellent le discours, le fait de raconter une histoire. Tout au long de cet article, j'utilise la notion de « configuration narratives » **qui renvoie aux régularités effectives dans le processus social, et**

lynchages qui ont lieu dans le Sud profond des États-Unis à la fin du XIXe et au début du XXe siècle pouvait être expliqué par des « scripts narratifs » (Stovel, 2001). Dans les comtés où les lynchages étaient associés à un rite, ces lynchages se sont produits à intervalles réguliers. Par contraste, dans les comtés où les lynchages revêtaient une forme plus contingente, indépendante de « scripts », ces lynchages se sont produits à des rythmes irréguliers, imprévisibles, avec des mouvements de brusque accélération pendant une courte période suivie d'une longue période d'accalmie. Les schémas narratifs peuvent aussi structurer des trajectoires individuelles telles que des carrières professionnelles. Au cours des années 1970, la discrimination positive en faveur de l'emploi des femmes dans les grandes entreprises américaines, coordonnée notamment par l'*Equal Employment Opportunity Commission* a pu inciter les femmes à tenter leur chance dans la finance et les a aidées à y gravir des échelons (Blair-Loy, 1999). Par la suite, les choix professionnels des femmes dans la finance se sont progressivement détachés de la lutte pour leurs droits civiques. Ces femmes lui ont substitué un modèle narratif proche du modèle masculin, insistant sur le mérite personnel dans la réussite professionnelle, ce qui a eu pour effet de rendre les carrières féminines plus rigides et plus ressemblantes à celles des hommes<sup>250</sup>. Les schémas narratifs peuvent enfin être structurants pour des trajectoires collectives comme celles des groupes professionnels ou des formes professionnelles plus floues dans des mondes incertains. Thomas Collas a par exemple recours à l'AO sur des séquences de participation à des concours de pâtisserie pour comprendre sous quelles conditions des « *marques de considération* » dans le monde professionnel des pâtisseries peuvent orienter la carrière de ces derniers (Collas, 2015). Selon lui, la considération du pâtissier en artiste créateur est indexée à des compétences et des tâches comme la décoration ou la conduite d'entreprise. Cette indexation (qui constitue dans les termes proposés ici un « schéma narratif ») ne contraint que faiblement les carrières individuelles, hormis dans quelques espaces très restreints. En revanche, elle concourt à stabiliser un principe hiérarchique dans ce monde grâce auquel des « *formes professionnelles* » peuvent émerger et se reproduire.

---

*appréhende toute la question du discours et de la représentation de ces régularités comme si cela ne posait pas problème.* » (Abbott, 2009, p. 190), je souligne). On peut imaginer que ces régularités du processus social dont parle Abbott ne soient pas simplement *décrites* par des configurations narratives, mais aussi *prescrites* par des schémas narratifs.

<sup>250</sup> Mary Blair-Loy donne une interprétation critique intéressante de cette évolution : « *There is some evidence to suggest a paradox : as women experience more freedom in pursuing and succeeding in finance careers, their career pathways have become more rigid. (...) Executive women in finance-related fields have transformed themselves rather than the organizations to which they devote most of their waking hours* » (Blair-Loy, 1999, p. 1390).

Les analyses de ce chapitre relèvent de ce dernier type de problématisation. Elles visent à identifier des logiques narratives dans le déroulement des trajectoires de journalistes dans le monde de l'information financière selon deux propriétés essentielles. La première propriété est la capacité des logiques narratives à décrire des types de trajectoires effectivement observées, de manière relativement fréquente. La seconde propriété est la capacité de ces logiques à engendrer des trajectoires, c'est-à-dire à être utilisées par les journalistes eux-mêmes pour se guider et faire leurs choix de carrière dans les mondes de l'information. La première étape consiste donc à chercher des régularités dans les trajectoires professionnelles des journalistes. C'est ce que je ferai dans la section II. J'évaluerai ensuite dans la section III la performativité des logiques auxquelles répondent les trajectoires-types.

La classification de séquences est adaptée pour identifier des formes régulières de trajectoires et les schémas narratifs auxquels elles peuvent être associées. L'identification de trajectoires-types de journalistes dans le monde de l'information financière repose sur la construction d'une matrice de distance entre les couples de trajectoires à partir d'un algorithme d'appariement optimal, puis à la classification de ces trajectoires en groupes de trajectoires semblables, à l'aide d'un algorithme de classification ascendante hiérarchique (voir encadré 5.1). J'ai choisi de construire cette typologie à partir des carrières synchronisées sur l'entrée dans le monde de l'information financière, et seulement sur les séquences qui suivent cet événement. Je ne m'intéresse pas aux modes d'entrée dans ce monde, déjà traités dans le chapitre précédent. Afin que les différences de longueur des séquences ne pèsent pas dans l'analyse (et en particulier dans le calcul de la matrice de distance), les analyses sont produites seulement sur les dix premières années dans le monde de l'information financière, en ne conservant que les carrières qui durent au moins dix ans ( $n=297$ ). J'ai également simplifié les séquences en modifiant la granularité temporelle des séquences : un état correspond à trois mois d'activité, au lieu d'un mois précédemment. En cas de conflit dans le regroupement des états par trois, j'ai privilégié le premier état afin de ne pas risquer de faire disparaître le premier état occupé dans le monde de l'information financière (une sous-séquence « JouFin – Jou – Jou » est transformée en « JouFin »). Cela ne risque de faire disparaître que les activités d'une durée inférieure ou égale à deux mois, ce qui me paraît être une perte d'informations peu coûteuse, voire bénéfique. D'une part, ces activités sont relativement rares, et d'autre part elles contribuent à produire des différences superficielles entre les trajectoires, dont la logique générale est ici plus intéressante que leurs petites variations. Ce passage à une granularité trimestrielle est une manière d'arbitrer en faveur de la lisibilité des trajectoires au détriment de

leur exhaustivité (voir encadré 5.2, section III). Pour finir, une particularité ici est que la classification, et donc l'AO, ne porte pas sur un jeu de séquences mais sur deux : les séquences d'activités d'une part, les séquences d'employeurs d'autre part. Je me suis inspiré des ajustements de l'AO pour l'analyse de séquences dite multidimensionnelle, utilisées pour étudier des trajectoires qui se déroulent simultanément dans deux sphères distinctes (privée/professionnelle, par exemple). Philippe Blanchard a par exemple étudié de cette façon les interdépendances entre les carrières militantes, professionnelles et sociosexuelles de militants de l'association française *Aides* (Blanchard, 2011). Mon enquête n'est toutefois par réellement multidimensionnelle, dans la mesure où les deux types de séquences se déroulent dans la sphère professionnelle. La distinction de ces deux dimensions de la trajectoire professionnelle avait surtout pour objectif de produire des analyses plus flexibles et plus lisibles qu'en utilisant un seul jeu de séquences concaténant activités et employeurs, qui aurait compté 70 états distincts. Au lieu de cela, je dispose de deux jeux de séquences, chacun comptant neuf états distincts. Les « distances » entre les séquences seront donc liés à des dissemblances dans les séquences d'activités, des dissemblances dans les séquences d'employeur, ou bien à une combinaison des deux.

## I.2. Fonctionnement de l'appariement optimal

L'appariement optimal est une technique utilisée pour calculer une dissimilarité entre deux séquences<sup>251</sup>. L'AO était initialement utilisé en informatique pour comparer des chaînes de caractères et en biologie pour comparer des séquences d'ADN ou de protéines et a été introduit en science sociale par Abbott et Forrest (1986). Selon cette technique, la distance entre deux séquences X et Y est définie comme le nombre minimum d'opérations auxquelles il est nécessaire de recourir pour transformer la séquence X en séquence Y (ce qu'on appelle un « alignement »). Trois types d'opérations sont possibles : l'insertion d'un état dans la séquence X, la suppression d'un état de cette séquence, et la substitution d'un état par un autre. Le coût des opérations de substitution peut être pondéré en fonction des états impliqués, de sorte que la substitution d'un état « a » par un état « b » soit plus coûteuse que la substitution d'un état « a » par un état « c ». Prenons un cas simple, proposé par Philippe Blanchard (2011), pour décrire le processus d'alignement de séquences. Soient  $S_1 = abacc$  et  $S_2 = aabac$ . La première possibilité

---

<sup>251</sup> on parle aussi de « distance », mais ce terme implique que soient garanties certaines conditions mathématiques propres aux objets situés dans des espaces géométriques euclidiens, ce qui n'est *a priori* pas le cas des séquences. Sur ces conditions voir (Elzinga, 2014 ; Studer, 2012, p. 15-17)

d'alignement repose sur des opérations de substitution : les trois états au milieu des deux séquences diffèrent, on substitue donc dans la première séquence le « b » en deuxième position par un « a », puis le « a » en troisième position par un « b », puis le « c » en quatrième position par un « a ».

abacc

aabac

Trois substitutions permettent d'aligner les deux séquences. Mais l'alignement est possible avec un nombre plus faible d'opérations si l'on utilise l'insertion et la suppression d'états. Il suffit d'ajouter un état « a » en deuxième position dans la séquence 1, et de supprimer le dernier état « c ». Deux opérations suffisent à aligner S1 et S2. En l'absence de pondération des coûts, cette seconde solution est la moins coûteuse et la distance entre S1 et S2 est de 2.

aabace

aabac

L'AO utilise ces opérations jusqu'à trouver l'alignement le moins coûteux et en déduire la distance entre chaque paire de séquences. Le résultat de cette opération est une matrice de distance dont la dimension dépend du nombre de paires de séquence (dans le cas présent, elle est de dimension 297\*296). Pour que l'algorithme puisse calculer cette matrice, il faut en premier lieu spécifier les coûts des trois opérations possibles pour aligner les séquences. La détermination des coûts est l'étape la plus délicate de la procédure d'AO, et la plus critiquée. L'absence de règle de fixation des coûts a été pointée comme un signe de faiblesse de l'analyse de séquences, qui manque de ce fait d'une procédure rigoureuse de validation des résultats pour réellement faire avancer les connaissances en sciences sociales (Levine, 2000). Pour Abbott, cette absence de règles est au contraire au principe de la flexibilité de la technique, l'analyse de séquences visant justement à prendre ses distances avec les modèles causaux routinisés, pour en revenir aux objectifs de découverte et de description des processus sociaux, au moins aussi importants que celui de leur validation statistique (Abbott, 2001).

Les différentes stratégies possibles de fixation des coûts ont été synthétisées dans quelques articles de présentation de l'AO (Blanchard, 2011 ; Macindoe et Abbott, 2004). Certains auteurs considèrent que des coûts constants devraient s'imposer, sans quoi l'analyse est soumise à l'arbitraire du choix des chercheurs. D'autres considèrent au contraire qu'il peut y avoir des

raisons théoriques de considérer que les états qui composent les séquences ne sont pas également distincts mais plus ou moins distants, ce qui justifie de pondérer les coûts. D'autres enfin optent pour une pondération « issue des données ». Les pondérations sont dérivées de la probabilité des transitions entre états : plus une transition entre deux états est fréquente, moins le coût de substitution est élevé. Deux états sont d'autant plus distants que le passage de l'un à l'autre dans une séquence est rare. J'ai choisi pour ma part de pondérer les coûts de substitution en fonction de considérations théoriques quant à ce qui constitue un critère de dissimilarité entre deux séquences.

1) Le premier critère repose sur un principe de distance « objective » liée aux secteurs d'activités dans lesquels les individus sont employés et à des considérations démographiques. De ce point de vue, deux carrières qui se déroulent dans le secteur de la presse sont par exemple plus proches l'une de l'autre qu'elles le sont d'une carrière qui se déroule essentiellement dans le secteur de la finance, parce que cette dernière induit une perte démographique d'un journaliste, au contraire des deux premières. Pour cette raison, si l'on prend comme exemple deux séquences d'employeurs, la substitution de l'état « PFGP » (presse financière grand public) par l'état « SECFI » (secteur financier) coûte plus que sa substitution par l'état « PEIG » (presse économique et d'informations générales)<sup>252</sup>. En revanche, ce dernier type de substitution coûtera plus que le remplacement de « PFGP » par « PFTP » (presse financière technique et professionnelle), les deux états désignant des employeurs de la presse spécialisée en finance.

2) Le second critère repose sur un principe narratif. Certaines trajectoires peuvent se ressembler du point de vue d'une certaine logique générale de déroulement. Par exemple, une carrière qui débouche sur une activité dans un secteur financier sera, selon le critère 1), dissimilaire à une carrière qui débouche sur une activité dans un autre secteur hors-presse. En revanche, d'un point de vue narratif, elles correspondent toute deux à une même logique générale « d'exit ». Les autres logiques narratives que j'ai identifiées comme importantes dans la détermination de la (dis)similarité entre les séquences sont la spécialisation, la déspecialisation, la fragmentation et la mobilité verticale. Dans cette logique, entre deux séquences d'activité, la substitution d'un état « stagiaire » par un état « indépendant » coûtera moins que sa substitution par l'état

---

<sup>252</sup> Une autre façon d'expliquer les choix de hiérarchie des coûts et de les exprimer en termes de préférences : en supposant que l'algorithme ait à choisir entre les deux scénarios ci-après, j'ai préféré choisir que soit regroupées les carrières de journalistes quel que soit l'employeur (monde de l'information financière ou non) plutôt que de voir regroupées les carrières dans le monde de l'information financière qu'il s'agisse d'activité journalistique ou non.



« Journaliste », parce que l'on peut considérer que les deux premiers états participent d'une même logique de fragmentation de la trajectoire. La fixation des coûts qui résulte de cette logique théorique est récapitulée dans l'encadré 5.1. Après plusieurs essais faisant varier l'écart entre les différents coûts (sans contrevenir aux principes explicités ci-dessus), j'ai finalement retenu la solution présentée dans les matrices des coûts ci-dessous.

*Matrice des coûts de substitution des états d'activité*

	[,Stag.]	[,JouFin]	[,Jou]	[,Indep.]	[,RcfFin]	[,Rcf]	[,Cadre]	[,Autre]	[,NonAct]
[Stag.,]	0.0	1.5	1.5	1.3	2.0	2.0	1.9	1.6	1.3
[JouFin,]		0.0	1.5	1.5	1.3	1.7	2.0	1.8	1.7
[Jou,]			0.0	1.5	1.7	1.3	2.0	1.8	1.7
[Indep.,]				0.0	1.7	1.7	1.8	1.6	1.3
[RcfFin,]					0.0	1.5	1.9	1.8	2.0
[Rcf,]						0.0	1.9	1.8	2.0
[Cadre,]							0.0	1.6	1.7
[Autre,]								0.0	1.5
[NonAct,]									0.0

*Matrice des coûts de substitution des états d'employeurs*

	[,PFTP]	[,PFGP]	[,APSTP]	[,PEIG]	[,PIG]	[,SECFI]	[,SECNP]	[,Autre]	[,NonEmp]
[PFTP,]	0.0	1.3	1.3	1.7	1.7	1.8	2.0	2.0	1.8
[PFGP,]		0.0	1.3	1.7	1.7	1.9	2.0	2.0	1.8
[APSTP,]			0.0	1.7	1.7	2.0	1.8	2.0	1.8
[PEIG,]				0.0	1.3	2.0	1.9	1.8	1.8
[PIG,]					0.0	2.0	2.0	1.8	1.8
[SECFI,]						0.0	1.6	1.6	1.8
[SECNP,]							0.0	1.5	1.8
[Autre,]								0.0	1.8
[NonEmp,]									0.0

*Encadré 5.1. Les enjeux théoriques et méthodologiques de la détermination des coûts des opérations d'alignement de séquences*

Les coûts de substitution sont renseignés dans une matrice de coûts de dimension  $9 \times 9$  (correspondant au nombre d'états), avec une diagonale faite de 0 (lorsque X et Y sont composées du même état au même endroit, aucune opération d'alignement n'est nécessaire à cet endroit, ce qui revient à dire que la substitution d'un état à lui-même coûte zéro). Cette matrice est symétrique le long de la diagonale : le coût du remplacement de A par B est le même que le remplacement de B par A. Sans entrer dans le détail, cette condition est nécessaire au respect des propriétés élémentaires des métriques de distance (voir Macindoe et Abbott 2004, traduit dans Demazière et Jouvenet 2016, 357-396; Studer 2012, 15-17; Elzinga 2014). Le coût de substitution maximal (ici 2) n'est généralement pas supérieur au double du coût minimum (ici 1.3). Dans le cas contraire, le coût maximum ne serait jamais utilisé. Reprenons comme exemple  $S1 = abacc$  et  $S2 = aabac$  et mettons les coûts de substitution suivant :  $a > b$  coûte 3,  $a > c$  coûte 1 et  $c > b$  coûte 1,5. Dans ce cas l'AO, qui repose sur un algorithme de minimisation, n'utilisera jamais la substitution  $a > b$  : il remplacera a par c, puis c par b, pour un coût de 2,5 au lieu de 3. Autrement dit, la distance entre S1 et S2 serait réduite *via* une troisième séquence  $S3 = acccc$ . D'un point de vue formel, cela conduirait à ne pas respecter l'une des propriétés fondamentales d'une métrique de distance, appelée inégalité triangulaire. Cette propriété pose l'idée géométriquement intuitive que la distance entre deux points x et y correspond au chemin le plus court entre x et y, indépendamment des autres points du même espace. Dit autrement, la distance entre x et y ne peut pas être réduite en passant par un troisième point z (elle peut au mieux être égale de cette façon). Comme le rappelle Blanchard (2016), l'importance de cette propriété fait débat. Les auteurs les plus rigoureux, plus proches de l'usage modélisateur de l'AO, considèrent que son respect est indispensable. En réalité il existe des contextes dans lequel le non-respect de l'inégalité triangulaire est défendable théoriquement. C'est le cas des réseaux sociaux, pour lesquels on peut considérer que la connaissance d'un ami commun (z) peut « rapprocher » deux individus qui ne se rencontrent pourtant jamais (x et y). Un tel contexte faisant ici défaut, j'ai respecté le principe d'inégalité triangulaire. En prenant en compte l'ensemble de ces paramètres, une matrice de coûts a été constituée pour chaque type de séquences (d'activités et d'employeurs, voir supra).

La détermination du coût pour les opérations d'insertion et de suppression d'états, appelées « indel » (pour insertion-deletion), est-elle aussi délicate. Les deux opérations (insertion et suppression) sont confondues dans la mesure où, dans le processus d'alignement d'une séquence X et d'une séquence Y, insérer un état dans la séquence X revient à le retirer dans la séquence Y. La particularité de l'opération d'indel est qu'elle distord l'échelle temporelle. En revanche, contrairement aux opérations de substitution, elle respecte l'ordre d'apparition des états dans l'alignement des séquences. Dans l'exemple pris plus haut, les deux séquences  $S1 = abacc$  et  $S2 = aabac$  sont ressemblantes du point de vue de l'ordre d'apparition des états (a, puis b, puis a, puis c), mais sont moins ressemblantes du point de vue de leur temporalité, du moment où apparaissent les états (la sous-séquence « abac » apparaît « plus tard » dans S2 que dans S1). Dit autrement, S1 et S2 ont la même logique d'ordre, mais n'ont pas la

même temporalité. Or comme on l'a vu plus haut, le recours à l'indel minimise la distance entre S1 et S2 par rapport au recours aux substitutions. Il faut donc fixer un coût relativement faible à l'indel si l'on souhaite préserver les logiques d'ordre, et un coût relativement fort si l'on souhaite préserver les logiques de temporalité.

La fixation du coût d'indel est une manière d'arbitrer entre une préférence pour l'existence de longues sous-séquences communes ou pour la contemporanéité des événements dans ce qui constitue une proximité entre deux séquences (Robette et Bry, 2012, p. 3). La contemporanéité des événements est par exemple essentielle dans les travaux de Laurent Lesnard qui compare des emplois du temps journalier où les états sont décrits heure par heure. Le fait d'être au travail à 9 heures ou à midi constitue une différence essentielle. Pour en tenir compte au mieux, Lesnard a développé une métrique de distance appelée *Dynamic Hamming Distance* dont une des caractéristiques principales est d'interdire les opérations d'indel (Lesnard, 2010). Par ailleurs, l'AO est généralement plus sensible dans la comparaison de deux séquences à la longueur des périodes passées dans un même état plutôt qu'à l'ordre d'apparition des états (Elzinga et Studer, 2015 ; Robette et Bry, 2012). Cela est particulièrement vrai pour des séquences d'emplois, généralement caractérisées par de longues périodes passées dans le même « état », puisque les individus changent rarement d'emplois plusieurs fois par an. Pour cette raison, et après plusieurs essais, j'ai préféré favoriser le recours aux opérations d'indel en leur fixant un coût relativement faible, égal au coût de substitution minimum (1,3). La logique d'ordre des états est en effet importante à prendre en considération dans la comparaison des séquences d'employeurs. D'un point de vue narratif, une séquence composée de cinq ans d'activités dans la presse professionnelle puis de cinq ans d'activités dans la presse économique est qualitativement différente d'une autre séquence composée des mêmes sous-séquences mais dans l'ordre inverse. La première séquence correspond à une logique de déspecialisation, tandis que la seconde correspond à une logique de spécialisation.

À partir des deux matrices de coûts spécifiées plus haut, l'AO produit deux matrices de distance de dimension 296\*297 (une pour les séquences d'activité, une pour les séquences d'employeurs). Puis, elle fait la somme de ces deux matrices pour n'avoir plus qu'une matrice de distance globale des séquences par paire. La classification des séquences est produite à partir de cette matrice.

## II/ Les trajectoires-types de journalistes dans le monde de l'information financière

La construction des classes de trajectoires a été faite au moyen d'un algorithme de classification ascendante hiérarchique. Son fonctionnement est simple : au départ chaque séquence constitue un groupe. De manière itérative, l'algorithme regroupe deux par deux les groupes les plus proches (au départ, les séquences les plus proches) jusqu'à ce qu'il n'y ait plus

qu'un seul groupe. Le résultat de cet algorithme est donc un schéma en forme d'arbre qui représente les regroupements faits à chaque étape. Il reste alors à choisir la meilleure partition en « coupant » l'arbre de regroupement au niveau correspondant au nombre de groupes choisi<sup>253</sup>. Cet arbre de regroupement est présenté en annexe par le graphique A5.1 grâce à l'outil graphique d'arbre de séquences implémenté dans TraMineR. Après quelques modifications apportées à la solution proposée par l'algorithme de classification afin d'optimiser le niveau d'homogénéité des classes (voir annexe 5.1), j'ai retenu une solution de regroupement en neuf classes, représentée ci-dessous sur le graphique 5.1 par la distribution trimestrielle des états pour chacune des neuf classes.

Les classes issues de ce regroupement correspondent à trois grandes logiques narratives. Cinq classes de trajectoires répondent à une logique de spécialisation, c'est-à-dire durablement faites d'activités de journaliste dans le monde de l'information financière. Quatre de ces classes se distinguent par le type de presse où se déroule l'essentiel de ces trajectoires : par ordre décroissant de fréquence la presse financière grand public (20 %), la presse financière technique et professionnelle (20 %), la presse économique (11 %) et enfin les autres types de presse spécialisée (6 %). La cinquième classe avec une logique de spécialisation se distingue par un accès très rapide, voire immédiat, à un poste de rédaction en chef (8 %). Au total, 65 % des trajectoires peuvent être identifiées à une logique claire de spécialisation après l'entrée dans le monde de l'information financière.

Ensuite, deux classes permettent de décrire une logique de « tremplin », selon laquelle le journalisme financier a permis d'accéder rapidement à des postes moins spécialisés respectivement dans la presse d'information générale (8 %) et dans la presse économique (7 %). Dans ces deux classes, les activités de « journaliste financier » décroissent rapidement au profit des activités de « journaliste » et de « rédaction en chef » (non-financier). Cette logique est moins nette en ce qui concerne la presse d'information générale, qui inclut aussi les trajectoires durablement installées dans les rubriques financières, trop rares pour être classées à part (6 trajectoires sur les 24 de la classe).

Enfin, les deux dernières classes répondent à une logique de dispersion, relative pour l'une puisque les trajectoires qu'elle regroupe se maintiennent dans les mondes de l'information mais

---

<sup>253</sup> Ce choix est fait avec l'aide d'un algorithme capable d'évaluer les meilleures partitions, c'est-à-dire celles pour lesquelles les classes sont le plus homogènes possibles (homogénéité intra-classes), et les moins ressemblantes entre elles (hétérogénéité inter-classes). J'ai utilisé un indicateur de « silhouette » pour déterminer la meilleure partition (voir annexe 5.1)

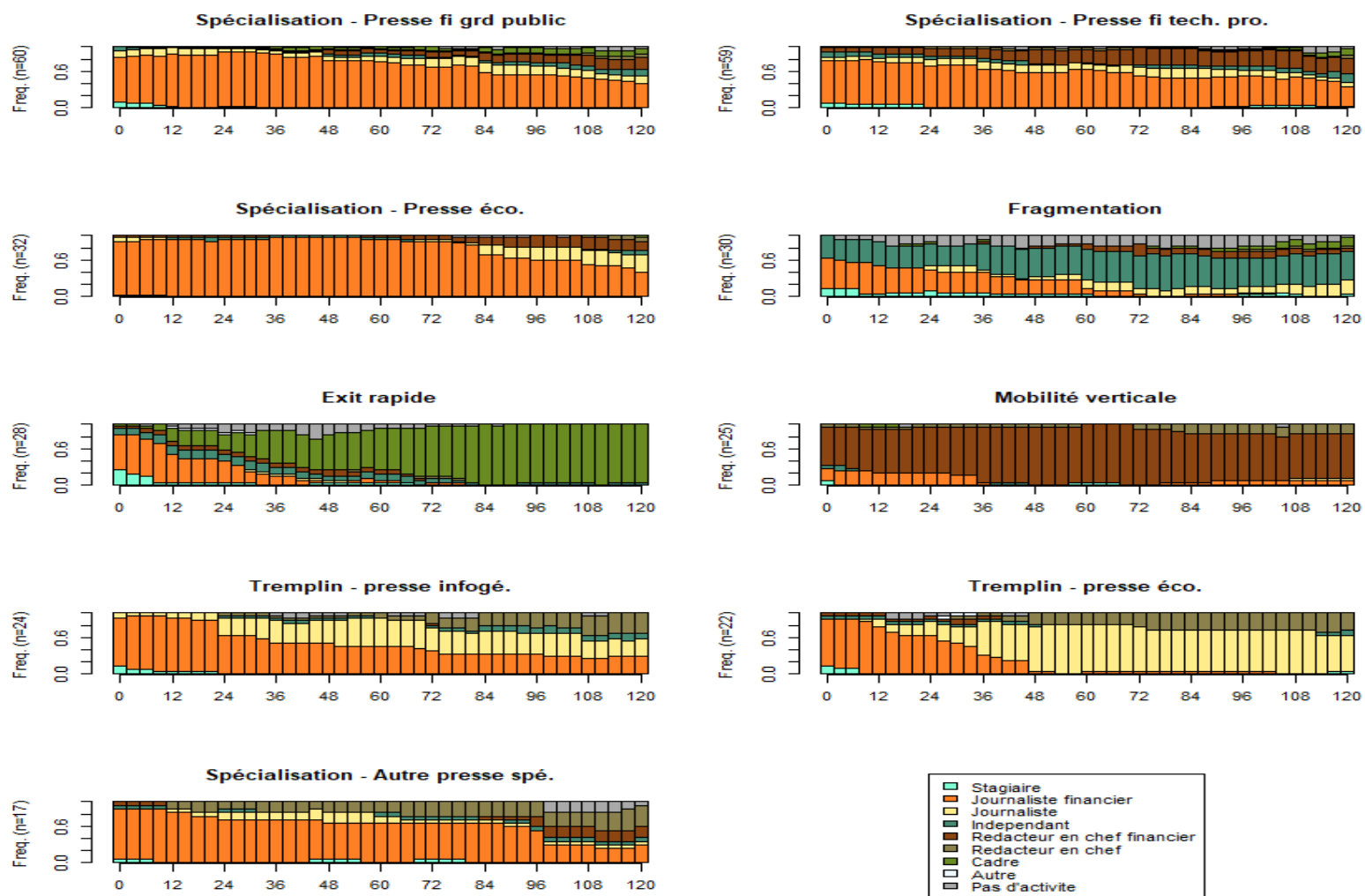
sont fragmentées par des phases d'indépendance ou de non-activité (classe « Fragmentation », 10 %), absolue pour l'autre puisque les trajectoires concernées dévient très vite hors des mondes de l'information (classe « Exit rapide », 9 %). Quatre ans après l'entrée dans le monde de l'information financière, 54 % des individus de cette dernière classe avaient quitté la presse et 18 % étaient sans activité. De manière cohérente à l'effet de « direction » perçu dans les trajectoires d'exit au chapitre précédent (section II), 50 % des individus de cette classe sont entrés dans le monde de l'information financière par la presse financière technique et professionnelle, 25 % dans la presse financière grand public et 18 % dans la presse économique.

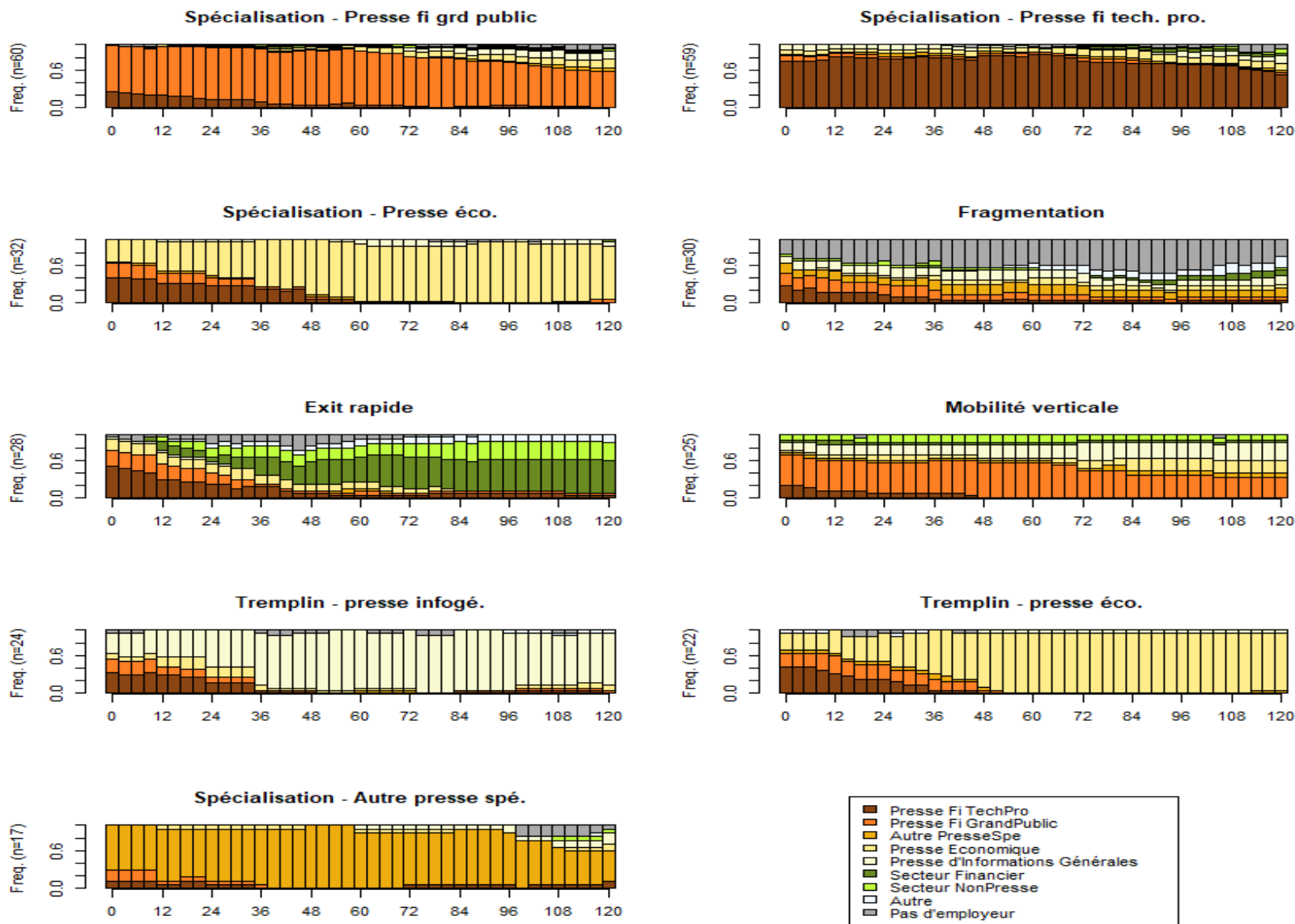
Ces trois grandes logiques (de spécialisation, de tremplin et de dispersion) sont plus ou moins coercitives, c'est-à-dire que les classes de trajectoires qui s'y rapportent sont plus ou moins homogènes<sup>254</sup>. Leur force coercitive peut être résumée par les niveaux de centralisation des classes de trajectoire, caractérisés dans le graphique 5.2 par la distance des séquences à la séquence centrale de leur classe. Par construction, la classe « Fragmentation » est la moins centralisée, puisqu'elle regroupe des trajectoires caractérisées par des phases longues d'activités indépendantes pour des employeurs divers et d'autres par des phases longues de non-activité. Les trajectoires de cette classe sont logiquement fortement dispersées autour de son centre. Il en va de même pour la classe « Exit rapide », du fait du regroupement des trajectoires qui dévient vers le secteur financier et de celles qui dévient vers un autre secteur.

---

<sup>254</sup> Je reprends le terme « coercitif » employé par Abbott pour désigner le caractère contraignant des logiques narratives : « *Et nous avons le sentiment que ces narrations sont « coercitives » au sens où, au-delà d'un certain point, elles induisent un dénouement, un résultat* ». (Abbott, 2009, p. 190). On peut considérer que les logiques descriptives sont coercitives si les trajectoires qu'elles décrivent convergent vers un même état.

Graphique 5.1. Distribution trimestrielle des activités et employeurs dans chaque classe de trajectoires (10 premières années dans le monde de l'information financière).





Les classes les plus centralisées (les plus à gauche sur le graphique 5.2) sont celles qui répondent à une logique de spécialisation ou à une logique de tremplin. Toutefois, les niveaux de dispersion autour du centre (indiqués par la forme plus ou moins étirée des « violons » sur le graphique 5.2) sont très variables. Les trajectoires de spécialisation dans la presse financière sont en effet plus hétérogènes que la spécialisation en presse économique ou que les logiques de tremplin. En effet, la classe de spécialisation en presse financière grand public se compose à la fois d'un noyau important de trajectoires proches du centre de ce groupe<sup>255</sup> et d'une part importante de trajectoires éloignées de ce noyau. Autrement dit, il y a à la fois des manières très typiques (dix ans de journalisme financier dans la PF grand public) et des manières très atypiques de se spécialiser dans ce type de presse (les graphiques 5.3 et 5.4 représentent les carrières respectivement les plus typiques et les plus atypiques de chaque classe). Cette structure est encore plus marquée pour les trajectoires spécialisées dans la presse financière technique et professionnelle<sup>256</sup>.

À l'inverse, les trajectoires les plus atypiques des classes de « tremplin » demeurent relativement proches des trajectoires les plus typiques de ces classes. L'hétérogénéité plus grande des classes de spécialisation dans la presse financière vient en partie du fait qu'une part importante des trajectoires de ces classes finissent par dévier de la presse financière. 40 % des trajectoires spécialisées dans la presse financière grand public ont dévié de ce type de presse au bout de dix ans, en grande partie pour la presse économique (13 %) ou la presse d'information

---

<sup>255</sup> La séquence centrale est constituée de dix ans d'activité de journaliste financier dans ce type de presse. voir graphique 5.3.

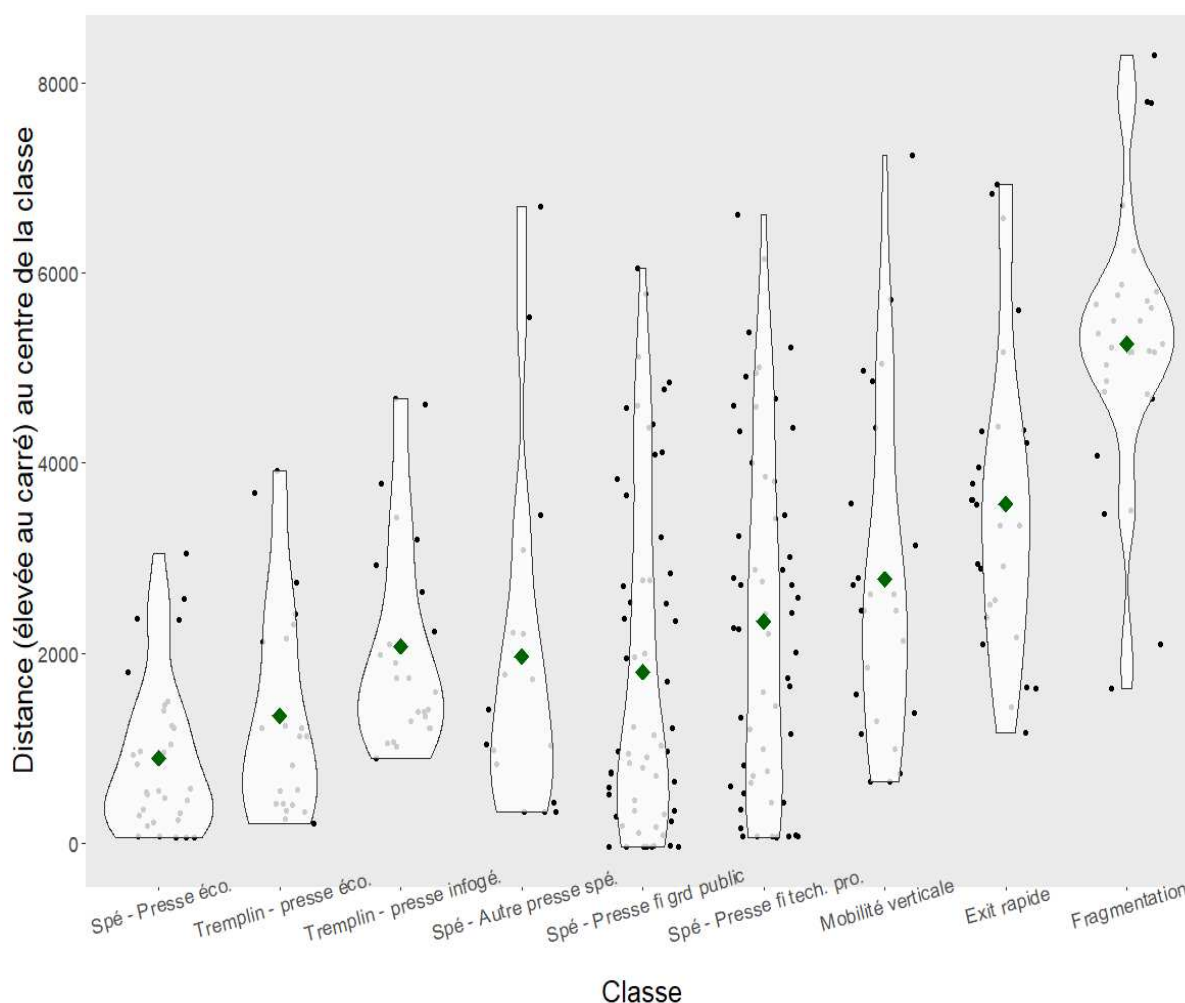
<sup>256</sup> La séquence la plus éloignée du centre de cette classe se compose d'un an de journalisme financier en presse professionnelle non-financière (APSTP), puis d'un an et demi de rédaction en chef financière (dont quatre mois en Presse financière grand public, puis huit en PF technique et professionnelle, puis 5 de nouveau en PF grand public) pour finir par une année sans activité (voir graphique 5.4), soit au total un an en presse professionnelle dans un autre secteur que la finance, neuf mois en presse financière grand public et huit en presse financière professionnelle. Cette séquence paraît de ce fait ressembler plutôt à une séquence de spécialisation dans la PF grand public plutôt que dans la PF technique et professionnelle et on serait tenté d'interpréter cela comme une preuve de la faillibilité des algorithmes de classification. On pourrait alors dire que cette séquence « mal classée » contribue de façon non pertinente à la dispersion des trajectoires de cette classe. Je préfère toutefois qualifier cette séquence « d'atypique » plutôt que de « non-pertinente ». Car, si elle contient plus d'activités en PF grand public qu'en PF technique et professionnelle, elle contient en revanche des phases d'activité qui sont généralement plus fréquentes dans les trajectoires de spécialisation qui se déroulent en PF technique et professionnelle que dans celles qui se déroulent en PF grand public, à savoir les mois de rédaction en chef. Les trajectoires qui se déroulent essentiellement dans la PF grand public se caractérisent en effet soit par des phases longues d'activités de journaliste financier, soit par des accès rapides et durables à une position de rédaction en chef (trajectoires représentées dans la classe « mobilité verticale »). En revanche, les périodes courtes de rédactions en chef et les transitions nombreuses avec d'autres types de presse sont plus fréquentes dans les trajectoires spécialisées en PF technique et professionnelle. En d'autres termes, du point de vue de la turbulence de la trajectoire et du caractère peu durable de l'expérience en rédaction en chef, cette trajectoire est plus typique de la spécialisation en PF technique et professionnelle que de la spécialisation en PF grand public ou en Autre presse spécialisée (APSTP), même si elle se déroule plus longuement dans ces deux derniers types de presse.



générale (12 %). De même, 47 % des individus qui se sont spécialisés dans la presse professionnelle avaient quitté ce type de presse au bout de dix ans, dont 12 % vers la presse économique et 12 % vers la presse d'information générale (voir graphique 5.1). Autrement dit, certaines trajectoires de spécialisation dans la presse financière ressemblent à des trajectoires de tremplin. Mais elles s'en distinguent sur deux points. D'une part, elles atteignent plus tardivement la presse généraliste (jamais avant cinq ans, contre quatre ans maximum pour les trajectoires « tremplin »), et d'autre part elles le font *via* les rubriques financières de cette presse (dans l'état « Journaliste financier » et pas « Journaliste »).

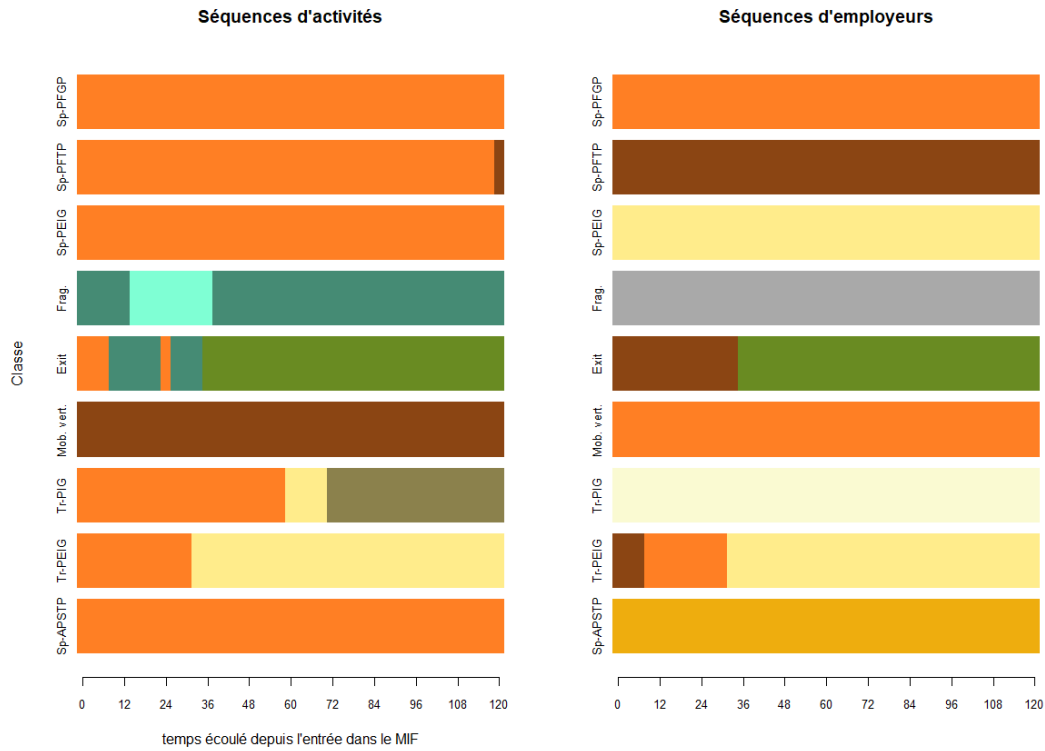
De même, si la classe de spécialisation dans la presse économique est la plus homogène, certaines trajectoires qui font partie de cette classe se déspecialisent (28 % se terminent par une période d'activité de « Journaliste »), et ressemblent également aux trajectoires « tremplin ». Là encore, la longévité des activités a fait la différence : au-delà de cinq ans de journalisme financier dans la presse économique, une trajectoire a été allouée à la classe « spécialisation » plutôt qu'à celle de « tremplin ». Ces ambiguïtés montrent que ces logiques narratives sont faiblement coercitives, c'est-à-dire qu'elles n'impliquent pas une très grande homogénéité des séquences qu'elles décrivent. La logique narrative de spécialisation n'implique pas que la trajectoire concernée ne se compose que de sous-séquences de spécialisation. D'un point de vue sociologique, on peut interpréter le degré de coercition de ces logiques comme une marque du caractère plus ou moins stable des itinéraires susceptibles d'émerger et de guider les journalistes dans le monde de l'information financière. La logique de tremplin correspond à un itinéraire stable, dont les étapes varient peu d'une trajectoire à l'autre, tandis que la logique de spécialisation correspond à un itinéraire moins stable, dont les étapes sont plus susceptibles de varier d'une trajectoire à l'autre. La section suivante traite ce problème de la capacité des logiques descriptives identifiées à guider véritablement les journalistes. Je cherche à déterminer si ces logiques *descriptives* correspondent à des logiques *narratives*, c'est-à-dire engendrent les trajectoires qu'elles décrivent.

Graphique 5.2. Centralité et hétérogénéité des classes de trajectoires

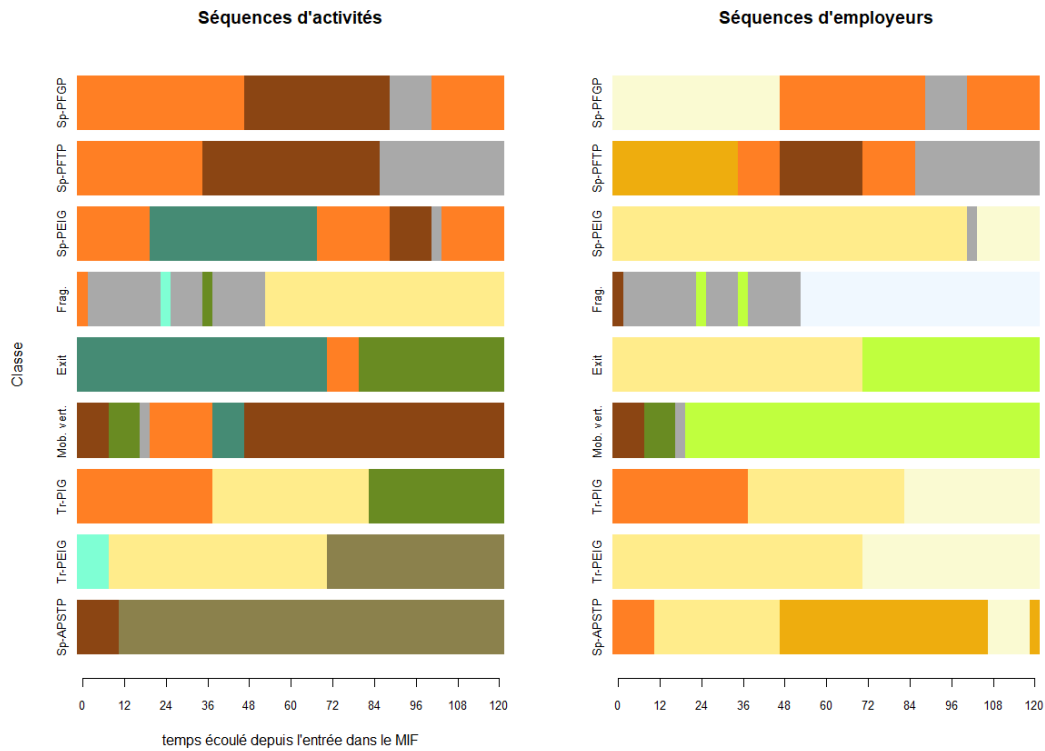


Note de lecture : le centre d'une classe est la séquence (réelle ou théorique) qui minimise la somme du carré des distances aux autres séquences de la classe (Studer et al., 2011). Cette séquence peut être théorique (c'est-à-dire qu'elle n'est pas nécessairement observée dans le jeu de données). Les losanges verts représentent les moyennes de distance au centre. Les points proches de la valeur zéro correspondent aux séquences semblables (identiques si = 0) au centre de leur groupe. Les « violons » représentent la densité et la dispersion des observations. Plus la densité des points à un certain niveau de distance est forte, plus le violon est large à ce niveau. La hauteur des violons indique le niveau de dispersion globale des points. Les classes sont ordonnées par niveau croissant de décentralisation et de dispersion globale autour du centre. Par exemple, la classe « Spé – Presse éco » se caractérise à la fois par un noyau dense de séquences proches du centre du groupe (le violon est large au niveau de son extrémité inférieure), et par un niveau de dispersion globale assez faible des séquences autour de ce centre (la hauteur du violon est faible). La classe « Spé – Presse fi grd public » se caractérise également par un noyau dense de séquences centrales, mais avec cette fois un nombre important de séquences éloignées de ce centre, représenté par un violon très étiré. À l'autre extrémité, la classe « Fragmentation » comporte un noyau dense de séquences très éloignées du centre du groupe.

Graphique 5.3. Séquences les plus typiques des classes de trajectoires dans le monde de l'information financière



Graphique 5.4. Séquences les plus atypiques des classes de trajectoires dans le monde de l'information financière



### III/ Les schémas narratifs des trajectoires dans le monde de l'information financière

Dans cette section, je distingue quatre grands types d'interprétations proposées par les journalistes lorsqu'ils racontent leur parcours et justifient leurs choix de carrière. J'explique les classes de trajectoire en confrontant systématiquement les contextes du marché du travail dans lesquels ces classes se stabilisent aux types d'interprétations produites par des journalistes qui ont suivi les trajectoires correspondantes. Cette confrontation vise à éclairer la manière dont les journalistes comparent leur trajectoire à celles de leurs homologues pour maîtriser l'incertitude. Ces tentatives peuvent donner lieu à des « schémas narratifs », des interprétations collectivement partagées des possibilités de parcours, des points de passage obligé ou des points d'arrivée désirables, auxquelles les journalistes se réfèrent pour s'orienter dans les mondes de l'information, et qui ont pour effet d'homogénéiser leurs parcours. Autrement dit, les schémas narratifs ont la propriété particulière d'engendrer effectivement des trajectoires semblables. Ils sont explicatifs des trajectoires observées, là où les logiques narratives identifiées plus haut ne sont que des descriptions *ex-post* de ces trajectoires.

Mon objectif est aussi de montrer que des schémas narratifs peuvent générer des trajectoires pendant un temps, puis s'évanouir du fait de nouvelles contraintes/opportunités structurelles, de même qu'ils peuvent varier selon les études supérieures suivies. Cela implique d'analyser le lien statistique entre la distribution des trajectoires dans les différentes classes et des variables individuelles comme la date d'entrée dans le monde de l'information financière, la formation suivie, le sexe, etc. Il est possible de relier les trajectoires-types décrites ci-dessus à des facteurs qui permettent d'expliquer les différentes manières de faire carrière dans le monde de l'information financière, moyennant quelques précautions méthodologiques (voir encadré 5.2). Le tableau 5.1 résume la distribution des trajectoires dans les neuf classes en fonction de quelques variables individuelles. À partir de cette distribution et des récits faits par les journalistes de leur propre trajectoire, j'explique dans ce qui suit dans quel contexte un type de trajectoire émerge et se stabilise dans le monde de l'information financière. Je le fais en examinant tour à tour les principales interprétations que les journalistes font de leur parcours.

Tableau 5.1. Distribution des trajectoires par classe en fonction de quelques variables (%)

		Classe									N
		Spé. - PFGP	Spé. - PFTP	Spé. - PEIG	Frag.	Exit rapide	Mob. Vert.	Tremplin - presse infogé.	Tremplin - presse éco.	Spé. - APST P	
Cohorte d'entrée dans le Monde de l'info. fi. (a)	<1990 (ref)	27,6	14,5	14,5	9,2	11,8	6,6	5,3	3,9	6,6	76
	1990-1994	21,8	20	9,1	1,8	9,1	16,4	10,9	5,5	5,5	55
	1995-2000	18,8	22,2	7,7	12	3,4*	8,5	10,3	12,8*	4,3	117
	2001-2005	10,2*	20,4	14,3	16,3	20,4	2	6,1	2	8,2	49
Etudes sup. suivies (b)	ECG	22,4	19	12,9	3,4*	14,7*	7,8	9,5	6	4,3	116
	DSP	14,3	20	2,9	14,3	11,4	17,1	2,9	14,3	2,9	35
	Ecole	23,7	10,5*	18,4	21,1*	0	2,6	10,5	7,9	5,3	38
	Ecole-ECG	31,8	22,7	4,5	0	0	0	13,6	9,1	18,2	22
	Jou	17,2	17,2	6,9	13,8	13,8	13,8	6,9	6,9	3,4	29
	Autre (ref)	14	26,3	10,5	15,8	5,3	8,8	7	5,3	7	57
Sexe (c)	Homme (ref)	20,8	20,2	11	10,4	9,2	8,7	8,1	8,1	3,5	173
	Femme	19,4	18,5	10,5	9,7	9,7	8,1	8,9	6,5	8,9	124
Transition d'entrée dans le monde de l'info. fi. (d)	Debut carrière (ref)	23,7	17,9	13,5	4,5	12,8	4,5	9,6	7,7	5,8	156
	Début presse	17,6	23,5	5,9	17,6**	11,8	8,8	5,9	5,9	2,9	34
	Spécialisation	16,2	19,1	8,8	13,2**	1,5	17,6**	10,3	8,8	4,4	68
	Stabilisation	15,8	23,7	7,9	18,4*	7,9	7,9	2,6	5,3	10,5	38
	Ensemble (%)	20,2	19,9	10,8	10,1	9,4	8,4	8,1	7,4	5,7	100
	N	60	59	32	30	28	25	24	22	17	297

Lecture (première cellule du tableau) : 27,6 % des individus arrivés dans le monde de l'information financière avant 1990 ont suivi une trajectoire de spécialisation dans la Presse financière grand public.

(a) Khi-2 = 44,114; df = 24; p-value = 0,007401, signif. au seuil de 1 %.

(b) Khi-2 = 58,63; df = 40; p-value = 0,02882, signif. au seuil de 5 %.

(c) Khi-2 = 4,2784; df = 8; p-value = 0,8312, ns.

(d) Khi-2 = 36,958; df = 24; p-value = 0,04419, signif. au seuil de 5 %.

En bleu, gras et souligné, résidu du test du khi-2 significativement supérieur à la situation théorique d'indépendance (> 2). En rouge, gras et souligné, écart résiduel significativement inférieur (< -2).

Les symboles '\*\*\*', '\*\*', '\*' et '.' indiquent le niveau de significativité (aux seuils respectifs de 0,1%, 1%, 5% et 10%) de l'effet calculé « toutes choses égales par ailleurs » via une régression logistique. Les chiffres en rouge indiquent une diminution significative « toutes choses égales par ailleurs » des chances d'appartenir à la classe

considérée, ceux en bleus une augmentation significative. La variable dépendante prend comme modalités : 1 = appartient à la classe indiquée en colonne; 0 = appartient à une autre classe. Les variables incluses dans le modèle sont celles indiquées en ligne, plus le support dont sont issues les informations (annuaire professionnel ou LinkedIn). Les modalités de référence sont indiquées par la mention « (ref) ».

### Encadré 5.2. Lier trajectoires-types et facteurs explicatifs

L'analyse statistique de séquences porte sur la matrice de distance produite par l'algorithme d'AO à partir des coûts fixés (voir encadré 5.1). L'analyse de séquences est aujourd'hui partagée entre les deux grands usages des statistiques en sciences sociales, modélisateur pour l'un, descriptif pour l'autre (Blanchard, 2016). La classification de séquences emprunte plutôt au second usage. Je me suis orienté vers cet usage non par préférence générale pour la description plutôt que pour la modélisation, mais plutôt parce que mon enquête m'a progressivement conduit à faire des hypothèses sur l'existence de schémas narratifs susceptible de guider les journalistes vers et dans le monde de l'information financière. Or, la recherche de trajectoires types est particulièrement adaptée pour mettre au jour de telles logiques (voir section II).

Cela pose quelques difficultés lorsque l'on souhaite vérifier l'existence d'un lien statistique entre la distribution des trajectoires dans les différentes classes et des variables individuelles. La pertinence d'une telle analyse est en effet conditionnée au fait que les trajectoires sont correctement classées, c'est-à-dire qu'il y ait à la fois une forte homogénéité au sein des classes et une forte hétérogénéité entre les classes. Or, selon Matthias Studer, cette condition n'est pratiquement jamais remplie de manière satisfaisante (Studer 2012). Pour lui, la classification est une technique efficace dans un but de description statistique, mais faible lorsqu'il s'agit d'expliquer les trajectoires-types par des facteurs individuels. L'alternative qu'il propose consiste à ne plus chercher à expliquer des distances entre des classes, ce qui implique de gommer les distances qui persistent au sein de ces classes, mais à expliquer des différences interindividuelles, entre les trajectoires. Cette alternative repose sur une méthode d'analyse de dispersion globale (« *discrepancy analysis* »), qui lie directement les variables individuelles à la matrice de distances par paire de séquences, sans en passer par une classification préalable, de sorte à déterminer et hiérarchiser les facteurs qui expliquent le mieux la dispersion des séquences (Studer et al. 2011, voir aussi Studer 2013, 23-26).

Mais si l'idée que des schémas narratifs peuvent effectivement générer des trajectoires est sociologiquement pertinente, ce qui est mon hypothèse ici, il est nécessaire d'objectiver dans un premier temps l'existence de formes régulières de trajectoires, ce pour quoi la classification de trajectoires s'impose. Suivant cependant l'avertissement de Matthias Studer, la mise en relation de ces modèles avec des variables individuelles explicatives ne peut être faite qu'à condition d'optimiser l'homogénéité de la classification avant de l'expliquer statistiquement par des variables individuelles. C'est dans ce but que j'ai choisi de produire l'AO seulement sur les dix premières années qui suivent l'entrée dans le monde de l'information financière, en ne retenant que les séquences qui durent au moins dix ans après cet événement. Ainsi, toutes les séquences sont de longueur homogène. C'est également pour cela que j'ai réduit la variabilité interne des séquences en passant à une granularité

trimestrielle au lieu de mensuelle (voir la fin de la section I.1). Une fois ces précautions prises, il me semble que l'on peut interpréter l'homogénéité des classes non comme une limite méthodologique, mais comme un indicateur du degré de coercition des logiques narratives identifiées. Voir à ce sujet les analyses de la section II/ et l'annexe 5.1.

La distribution des trajectoires dans les différentes classes est croisée avec la cohorte d'arrivée dans le monde de l'information financière, le type d'étude supérieures suivies, le sexe et le type de transition d'entrée dans le monde de l'information financière (cette dernière variable a été construite dans le chapitre 4, section I.3).

### III.1. L'interprétation vocationnelle

La fréquence des neuf classes n'est pas également distribuée en fonction du contexte historique d'entrée dans le monde de l'information financière. Les trajectoires qui accèdent directement ou très rapidement à un poste de rédaction en chef sont surreprésentées parmi celles des individus entrés dans ce monde entre 1990 et 1994 (la classe « mobilité verticale » représente 16 % de la cohorte 1990-1994 contre 8 % en moyenne)<sup>257</sup>. À cette période, ces trajectoires sont le produit de l'essor continu de la presse boursière, mais aussi d'un effet opportunités lié au fait que la presse généraliste et économique développe ses rubriques consacrées à l'actualité des marchés financiers, en leur affectant des équipes de journaliste dédiées<sup>258</sup>. Cela offre à certains journalistes employés dans ce type de presse une possibilité inattendue de promotion dans une rubrique montante de leur journal. Cette logique d'opportunité d'accession à un statut élevé est indiquée par la forte surreprésentation dans cette classe des individus qui avaient une trajectoire de journalistes non-spécialisés avant d'entrer dans le monde de l'information financière. Les récits de trajectoires qui débutent au début des années 1990 contiennent la trace d'un schéma narratif vocationnel qui s'est constitué à cette période et a incité des journalistes à prendre des responsabilités dans les rédactions boursières.

Hervé, qui a été recruté pour créer le service finance d'un hebdomadaire économique en 1992, environ deux ans après son premier emploi dans le monde de l'information financière, offre un bon exemple de constitution d'une vocation individuelle pour le journalisme financier malgré l'absence de modèle de référence.

<sup>257</sup> Sauf mention contraire, tous les chiffres commentés dans cette section sont issus du tableau 5.1.

<sup>258</sup> Les trajectoires de cette classe se déroulent en effet en majorité dans la presse financière grand public, dans la presse économique et/ou dans la presse d'information générale (voir graphique 5.1).

**« Les privatisations de 1987, un petit jeu amusant »  
(Hervé, entretien #9)**

« H : j'étais un petit peu journaliste de caractère, c'est-à-dire des gens curieux qui... qui se posent des questions et qui ne se contentent pas des réponses parce que c'est comme ça quoi et puis un goût pour la pédagogie et l'explication en général. Mais alors comment je suis tombé spécifiquement dans le journalisme financier, c'est parce que je suis arrivé à la fac, à une époque... je voulais être plutôt du côté image au début, photo, etc, vidéo enfin voilà et je suis arrivé à la fac à une époque où c'était les privatisations de 1987, et... c'était un petit jeu amusant auquel je me suis intéressé et c'est comme ça que j'ai commencé à lire les journaux économiques, [titre de presse économique], et ensuite à faire des demandes de stage dans ce domaine (...) j'étais à [journal boursier] pas très longtemps parce que j'ai été rappelé 6... 8 mois plus tard par une collègue du [presse économique spécialisée] qui était passée à [magazine économique], qui m'a demandé de la rejoindre pour créer le service finance. ».

Le schéma narratif de la vocation pour la bourse a pu engendrer des trajectoires de spécialisation et de mobilité verticale dans la presse financière grand public et dans les rubriques boursières de la presse économique et généraliste. Mais il n'a toutefois pas pu s'affirmer durablement, du fait de la dégradation de la juridiction de l'intermédiation boursière, décrite dans le chapitre 1. Les individus arrivés dans le monde de l'information financière après 2000 ne sont plus que 2 % à faire partie de la classe « mobilité verticale », et 10 % à avoir suivi une trajectoire de spécialisation dans la presse financière grand public (contre 28 % de la cohorte <1990). Un tel schéma narratif ne constitue guère plus que la mémoire d'un âge d'or révolu, dont on trouve une réminiscence dans des récits biographiques qui empruntent à un registre héroïque<sup>259</sup>.

### III.2. L'interprétation opportuniste

Les trajectoires les plus typiques des journalistes arrivés dans le monde de l'information financière entre 1995 et 2000 sont celles contenues dans les deux classes de « tremplin ». 23 % des trajectoires de cette cohorte ont été assignées à ces classes, alors que cette proportion varie entre 8 % et 16 % pour les autres cohortes. Ces trajectoires sont fortement liées à une conjoncture singulière concentrée sur un temps très court, dont j'ai pu décrire les effets d'attraction dans le monde de l'information financière (voir chapitre 2). Au cours de cette

---

<sup>259</sup> J'aurai l'occasion de revenir sur ce registre dans le chapitre 6.



période, de nombreux journalistes se sont positionnés sur l'information financière sans connaissances particulières<sup>260</sup>, alors que cette spécialité était vue comme une des rares voies d'accès au journalisme, notamment pour des individus qui n'étaient pas passés par des écoles de journalisme. Or, pendant cette période, la circulation des journalistes financiers de la presse spécialisée vers la presse économique et généraliste est particulièrement intense (voir chapitre 2, section II). Un nouveau schéma narratif s'est alors montré capable de conduire effectivement certains aspirants journalistes dans le monde de l'information financière, que j'appelle le schéma du « sas d'entrée ». Le récit de Danièle, qui souhaitait travailler comme journaliste après un début de carrière professionnelle dans l'audit financier insatisfaisant, en offre une illustration particulièrement nette.

### **Une voie d'accès au journalisme (Danièle, entretien #32)**

*« Danièle : j'ai appelé une de mes consœurs, qui s'appelle [nom] qui travaille maintenant à [Titre de PQN] qui était une amie d'amie, on avait un parcours assez proche, elle avait fait une école de commerce elle était à Rouen, et puis après Rouen elle faisait du contrôle de gestion chez [nom entreprise] et puis un beau jour elle était devenue journaliste, et je ne savais pas comment. Donc elle était devenue journaliste chez [journal financier professionnel], vous avez dû en entendre parler.*

*A : Oui, tout à fait*

*D : pas mal de gens ont fait ça, et... comme c'était une connaissance, enfin voilà on n'était pas très proches, mais je pouvais l'appeler en lui disant 'comment est-ce que t'es devenue journaliste ?', et en fait sa réponse a été extrêmement sympathique, elle m'a dit 'non seulement je peux t'expliquer, mais surtout on est en train de recruter chez [journal financier professionnel], il y a une annonce qui part cette semaine, et si je te briefe correctement tu peux avoir le job.' Et elle a passé un dimanche, on s'est vues un week-end et elle a passé un dimanche après-midi où elle a passé 4 ou 5 heures non seulement à m'expliquer ce qu'était [journal financier professionnel] etc, mais également, (...) elle m'a expliqué comment ça marchait et toutes les réponses que je devais donner quoique j'en pense. Et donc la semaine d'après j'ai répondu à l'annonce*

---

<sup>260</sup> Une journaliste engagée en 2000 aux Échos raconte ainsi son entretien d'embauche : « Pour tout vous dire j'ai été embauchée pour deux trucs, faire des enquêtes transverses en finance. Une fois par mois j'avais un dossier financier qui traitait de sujets techniques. C'est vraiment là-dessus que j'ai été embauchée, la capacité à faire trois pages sur la titrisation, les... financements privés-publics, (...) donc j'ai passé tout l'entretien d'embauche au cours duquel j'ai été embauchée, il m'a expliqué que je devais faire ça, et je n'ai pas osé lui dire de tout l'entretien que je ne savais pas ce que c'était. »

*et la semaine d'encore après je passais un entretien où j'étais prise. »*

Cet extrait montre que la capacité des journalistes à observer le parcours des autres et échanger sur les possibilités qui s'offrent à eux est cruciale pour qu'émergent des schémas narratifs. C'est le point de différence essentiel avec le concept de « script de carrière », très indexé à un encadrement institutionnel strict de la manière dont les individus se représentent les parcours professionnels possibles<sup>261</sup>. Dans le monde de l'information financière, le travail d'interprétation et d'évaluation des possibilités de carrière journalistique dans des contextes spécifiques, qui donnent lieu aux schémas narratifs, n'est pas pris en charge par les institutions mais réalisé de manière plus ou moins coordonnée par les individus eux-mêmes. Cela peut avoir pour effet de stabiliser des itinéraires, parfois très localisés (« *c'était clairement vu par tout le monde y compris par l'amie qui me l'a présentée comme une des rares voies d'accès au monde journalistique avec notre parcours.* », dit Danièle). Trois années plus tard, Danièle a été recrutée dans un titre de presse d'informations économiques et générales, recommandée par un confrère rencontré dans le journal financier professionnel. D'autres transfuges ont suivi exactement le même itinéraire<sup>262</sup>. Eux-mêmes sont devenus susceptibles de recruter des journalistes rencontrés dans le journal professionnel, et ainsi de suite. C'est de cette sorte que le schéma narratif du « sas d'entrée », a pu orienter relativement beaucoup d'aspirants journalistes à la fin des années 1990 sur des trajectoires de déspecialisation.

Mais un tel schéma a lui aussi fait long feu. Dans les mois qui ont suivi le krach de la bulle internet, la contraction du marché de la publicité financière, les nombreuses faillites d'entreprises et la baisse du nombre des opérations financières dont l'actualité alimentait les rubriques financières de la presse, notamment sur les sites web naissant, ont diminué

---

<sup>261</sup> « *Un script est une structure cognitive qui décrit des événements, des attitudes ou des séquences d'événements ou de comportements appropriés dans un contexte particulier (Gioia et Poole, 1984). Les scripts suggèrent des façons d'interpréter et de se comporter dans ces contextes spécifiques. Même s'ils sont stockés dans les mémoires individuelles, ils sont fournis par les institutions qui, de cette façon, limitent à la rationalité individuelle en restreignant les opportunités et les alternatives que perçoivent les sujets. Les « scripts de carrière » constituent un ensemble de règles et de normes relatives à la carrière, « un ensemble d'hypothèses fondamentales à partir desquelles les individus comprennent et agissent au sujet de leurs carrières » (Duberley et al., 2006) ». (...) Ils fournissent des ressources interprétatives permettant aux acteurs de se représenter leurs parcours passés et futurs. D'autre part, ils médiatisent la relation entre les individus et les institutions. Grâce aux scripts, les institutions organisent et limitent la variété des trajectoires possibles. » (Pralong et Peretti-Ndiaye, 2016). Les deux principaux scripts de carrière de cadres dans les entreprises occidentales correspondent *grosso modo* à une trajectoire faite de mobilité interne qui repose sur la loyauté, et à une trajectoire de mobilité externe pour progresser dans l'échelle hiérarchique.*

<sup>262</sup> Dans les informations de carrière issues de LinkedIn, j'ai pu recenser quatre passages exactement identiques à celui de Danièle en moins d'un an, entre décembre 1999 et juillet 2000.

drastiquement les besoins en main d'œuvre journalistique pour traiter l'information financière. Les journaux comme *Les Echos* ont revu leurs ambitions à la baisse, notamment quant au développement de leur rédaction web (voir chapitre 1). De fait, seuls 2 % des journalistes arrivés dans le monde de l'information financière après l'éclatement de la bulle internet ont eu une trajectoire de déspecialisation rapide dans la presse économique.

L'espoir d'un effet de « sas » d'entrée peut toujours constituer une raison pour les journalistes de s'engager dans le monde de l'information financière, mais un tel projet se heurte de plus en plus à des effets d'engagement objectif. Marc, journaliste dans la presse boursière alors qu'il ne se destinait pas particulièrement à une carrière spécialisée dans la finance, en offre un témoignage clair. Attiré par le journalisme, il est entré dans le monde de l'information financière par un contrat d'alternance obtenu pendant ces études dans un journal boursier en 2000, le seul à l'époque à avoir donné suite à sa candidature.

**« Ma plus-value elle se situe-là »  
(Marc, entretien #30)**

*« A : et tu ne te vois pas par exemple... enfin je sais pas t'envisages pas de... changer de journal de te déspecialiser par exemple ?*

*M : euh écoute... disons qu'à partir du moment où t'as acquis une spécialisation quand même pointue, ma plus-value elle se situe là quoi. J'ai déjà démarché d'autres journaux et... (...) par exemple à l'éco à libé, je me suis retrouvé face à quelqu'un qui m'a dit 'non mais vous connaissez qui dans les syndicats ?' et caetera, moi j'ai dit 'bah je ne connais personne dans les syndicats, c'est pas du tout cette... donc j'ai dit bon c'est pas grave je peux m'adapter' et il m'a dit 'non mais moi ce que je veux c'est que tu sois opérationnel tout de suite, donc que t'aies déjà ton carnet d'adresses et que voilà tu puisses travailler.' Donc ça risque d'être compliqué quoi... »*

Les ressources que les journalistes accumulent en se spécialisant (le carnet de contacts dans le cas de Marc) sont un exemple typique de ce qu'Howard Becker appelle des « *paris subsidiaires* » au principe des effets d'engagement (Becker, 2006d, voir l'introduction de ce chapitre). Marc rationalise son engagement *a posteriori* en identifiant l'avantage comparatif que cela lui procure sur un marché du travail hautement concurrentiel (« *ma plus-value elle se situe là* »). Or, plusieurs signes sont visibles du fait que ce travail de rationalisation se fait de plus en plus en amont de l'entrée sur le marché du travail journalistique. La spécialisation est devenue une stratégie pour les journalistes qui souhaitent se maintenir durablement dans la presse sans en passer par des années incertaines de piges. Confrontés rapidement à une

évaluation négative de leurs chances de vie (en particulier les diplômés d'école de journalisme, précocement mis au fait de la situation du marché du travail), les jeunes journalistes choisissent parfois de rationaliser leur vocation en se construisant un profil spécialisé pour maximiser leurs chances d'obtenir un emploi stable rapidement, sur un secteur qui rebute généralement les impétrants. Dit dans les termes proposés dans cette section, le compromis fait *a posteriori* par Marc s'est constituée en schéma narratif susceptible de générer des trajectoires de spécialisation homogène. C'est ce schéma que je vais à présent décrire.

### III.3. L'interprétation réaliste

Plusieurs enquêtes ont déjà montré que les écoles de journalisme ajustent leurs maquettes de cours au marché du travail journalistique en encourageant leurs étudiants à se spécialiser sur des secteurs professionnels prometteurs en termes d'embauche et susceptible d'être une source importante de revenu *via* la taxe d'apprentissage (Marchetti, 2003). La mise en place de cursus spécialisés correspond surtout au modèle préférentiel des écoles de journalisme les plus récentes et les moins installées (Bouron, 2015), mais les écoles les plus anciennes et les plus réputées essaient aussi de développer des filières spécifiques, à l'instar de l'ESJ Lille et sa filière de journalisme agricole, disparue en 2005 (Chupin et Mayance, 2013). Outre les stratégies de maquettes, le recours aux intervenants extérieurs contribue à stabiliser le schéma narratif de la rationalisation des vocations (que j'appelle plus simplement « réaliste »). Anne-Sophie, journaliste indépendante d'informations boursières, très expérimentée (plus de 30 ans de carrière) sensibilise les étudiants de l'école de journalisme reconnue dans laquelle elle intervient aux conditions d'emploi avantageuses qu'apporte une spécialisation technique en période de crise.

**« C'est toujours ce que j'ai dit aux étudiants »  
(Anne-Sophie, entretien #27)**

« A-S : [Elle raconte l'une des dernières expériences professionnelles de sa carrière en rédaction, dans un magazine d'information économique]. *C'est vrai que par la suite le groupe [groupe de presse du magazine d'information économique qui l'employait] avait des plans de suppressions de postes, moi j'étais un peu la dernière à rester dans le groupe. Les gens me regardaient de travers d'ailleurs parce que... mais c'est toujours pareil, je remplissais une fonction qui était rare dans le truc c'était de la finance. C'était encore rare dans certains endroits. Toujours le truc que les gens n'aiment pas alors, quand on fait ça on trouve du boulot quoi. C'est toujours ce que j'ai dit aux*

*étudiants. Parce que, il y a ceux aussi que... quand j'ai fait le M2 en 2010, c'est ce que je leur ai dit, en 2010 on était juste après la crise financière. Et il y en a qui ont suivi d'ailleurs mes recommandations, et qui maintenant sont dans la finance. Je leur ai dit en cours, 'si vous choisissez de suivre les banques, c'était avant la nouvelle crise de 2011 dans le secteur public, vous allez être dans un secteur très difficile, vous allez apprendre énormément, mais on va vous foutre la paix et on va être content que vous soyez là parce qu'ils ne trouvent pas tellement de gens finalement qui comprennent ce qu'il se passe.' C'est moins vrai aujourd'hui, mais quand même. »*

Ce modèle d'interprétation méliorative d'une spécialisation réputée terne, ainsi transmis à la génération suivante, peut devenir un opérateur d'orientation des trajectoires de jeunes journalistes vers le monde de l'information financière. Il contribue à socialiser les impétrants à la crise de la presse et à les préparer à adapter leurs aspirations en amont de l'entrée sur le marché du travail.

**« Là ça a été un peu la douche froide »  
(William, entretien #38)**

*« W : (...) c'est vrai que le journalisme ça m'a toujours un peu titillé, je suis un fan d'actu, j'adore ça, je suis abonné au monde depuis... ça doit faire dix ans maintenant, enfin bon voilà. Donc voilà, j'écoute France Inter tous les matins, donc je suis vraiment un fan d'actu, et en fait... c'est pour ça que je me suis un peu lancé là-dedans (...) Donc j'ai passé les concours des écoles, je suis arrivé en école, et là ça a été un peu la douche froide parce que on m'a dit que ça allait être très dur en fait de rentrer dans le métier parce que c'est un métier qui en ce moment a pas mal de difficulté etc, et on m'a dit 'bah en fait ce qui est intéressant c'est l'économie', parce que c'est quelque chose qui est en plein développement dans les rédactions, et surtout il y a pas beaucoup de journalistes qui veulent faire journaliste économique parce que c'est réputé difficile, c'est réputé ardu, beaucoup de journalistes veulent faire de la culture, de la politique, de la société, enfin des choses comme ça. Donc progressivement en fait j'ai orienté un peu tous mes stages là-dedans. (...) Et puis je me suis dit... bon en plus l'éco moi ça ne me rebutait pas, loin de là, donc je me suis dit bah pourquoi pas. »*

Le travail d'adaptation vocationnelle de William ne l'a toutefois pas conduit à suivre un itinéraire très clair. C'est en réalité la combinaison d'une stratégie de spécialisation très générale en « économie » et d'un « concours de circonstances » qui a conduit William dans le monde de l'information financière.

**« Un concours de circonstances »  
(William, entretien #38)**

*« W : je suis arrivé [dans un quotidien économique] parce que j'avais une amie qui travaillait là-bas, et elle m'a dit 'tiens, ils cherchent quelqu'un au web.' Et donc j'ai dit bon bah très bien donc j'ai posé ma candidature pour le web. Et puis en fait pour le web c'est une autre personne qui a finalement été prise. Et moi je me suis retrouvé [au cahier « business » du journal] qui est le troisième cahier du lundi, et je me suis retrouvé au moment de la création de Business à remplacer une personne qui était partie en congé maternité. Donc au départ ça devait durer quatre mois et puis finalement ça a été prolongé ça a duré un petit peu plus longtemps, et par un concours un peu de circonstances, je me suis retrouvé à faire la direction financière et la direction juridique. En fait à m'occuper de deux rubriques. Alors ce qui est un peu un paradoxal parce que je n'ai jamais fait de finance et de droit dans mon parcours. Donc bon c'est un peu paradoxal. Et donc maintenant ça fait trois ans... plus de trois ans que j'y suis. Donc j'ai eu un CDD d'abord, qui s'est prolongé, puis en fait quand la personne est revenue de congé maternité ils ont ouvert un poste, donc j'ai candidaté à ce poste qui était mon poste en fait, et j'ai été cdéisé à ce moment-là. »*

Comme cet exemple le montre, les schémas narratifs n'ont pas nécessairement pour propriété de fournir des itinéraires très balisés. Simplement, ils sont des outils d'orientation qui aident à faire des choix professionnels, bon gré mal gré, et qui peuvent faire converger les trajectoires des journalistes selon une même logique<sup>263</sup>. Le cas de William n'est en effet certainement pas isolé : les individus formés en école reconnue sont légèrement surreprésentés dans les trajectoires de spécialisation en presse économique. Cette dernière continue d'attirer des journalistes dans les rubriques financières, malgré des chances de déspecialisation moindres et plus tardives. Or, les trajectoires de spécialisation dans la presse économique sont deux fois plus fréquentes pour les individus de la cohorte 2001-2005 que pour la cohorte 1995-2000.

Généralement, les compromis que font les jeunes journalistes pour s'ajuster aux contraintes du marché du travail traduisent la préférence momentanée de certains d'entre eux pour les trajectoires de spécialisation plutôt que pour les trajectoires de fragmentation. Ceci est visible statistiquement dans les choix d'études supérieures que font les journalistes, et le type de trajectoires qu'ils suivent en fonction de ce choix. Parmi les individus qui cumulent une formation en école reconnue de journalisme et en économie-gestion-finance, 77 % ont suivi une trajectoire durable de spécialisation dans le monde de l'information financière (tous types de

---

<sup>263</sup> En l'occurrence, comme on l'a vu dans la section II, le schéma de la « spécialisation » est moins coercitif que le schéma de « tremplin ».

presse confondus), contre 59 % des formés uniquement en économie-gestion-finance, 58 % des formés uniquement en école de journalisme reconnue, et 45 % des formés en école de journalisme non reconnue. Tous ces individus ont évité une trajectoire de fragmentation ou une trajectoire d'exit. Yasmina, qui se dit « *littéraire contrariée* » d'abord formée en école de commerce et professionnalisée dans le secteur de l'audit financier avant de s'orienter en école de journalisme reconnue, offre une illustration limpide de cette logique de compromis.

**« Correspondante pour Le Monde c'était déjà pris »  
(Yasmina, entretien #10)**

*« Y : j'ai fait une école de journalisme et après comme je me suis rendue compte que le journalisme était un peu bouché et que correspondante pour Le Monde au Moyen-Orient c'était déjà pris, j'ai fait ce que je savais déjà faire et pour lequel j'avais un argument différentiel donc j'ai fait la presse professionnelle, économique [dans le secteur des achats] et puis au final financière. Parce que c'était là où il y avait du boulot et puis finalement c'est là aussi où j'avais une expertise »*

Ce type de compromis à l'entrée sur le marché du travail journalistique n'est pas nécessairement spécifique à la dernière décennie, mais il oriente plus systématiquement la trajectoire dans une logique de spécialisation durable, du fait de la diminution des possibilités perçues de déspecialisation.

**« Ça me paraissait bouché d'avance »  
Yasmina, entretien #10)**

*« A : vous n'avez pas envie justement de mettre en avant votre profil spécialisé auprès de rédactions plus généralistes ? Vous voulez rester dans la presse spécialisée ?*

*Y : ben... (elle soupire) je ne sais pas si vous êtes au courant mais ça ne recrute pas des masses dans la presse, c'est plutôt le contraire et honnêtement la presse régionale ne m'excite pas des masses, donc de toute façon ma spécialité ils en ont... enfin ils s'en fichent parce que le capital investissement ils ne le couvrent pas, enfin un sujet tous les cinq ans donc ça ne les intéresse pas et ça voudrait dire que je... que je fasse de l'éco générale enfin, de la micro entreprise, couvrir en fait les entreprises de la région, et ça il y a des supports qui le font mais... mais déjà ils ne recrutent pas, s'ils recrutaient ce serait dans des conditions qui ne me conviendraient pas aussi bien financières que... en termes de charge de travail etc, donc non j'ai pas tenté parce que ça ne me semblait pas... ça me paraissait bouché d'avance. »*

Le caractère objectivement engageant d'une spécialisation de niche compte certainement dans le fait que Yasmina suive une trajectoire de spécialisation. Mais c'est aussi une affaire de perception : en l'absence d'itinéraires de tremplin tels qu'il pouvait y en avoir à la fin des années 1990, la possibilité même de se déspecialiser n'existe pas (puisqu'elle n'est pas visible), aux yeux de Yasmina.

Pour autant qu'on puisse en juger par les récits que les journalistes font de leur trajectoire, il est très rare qu'ils envisagent de faire carrière comme journaliste financier avant leur entrée sur le marché du travail. À l'instar de William, les journalistes imaginent plutôt une spécialisation assez large de journaliste économique. Mais ce profil leur permet incidemment de confronter rapidement les différentes options de carrière possibles, et la presse spécialisée est généralement celle qui offre le plus de garanties pour obtenir un emploi stable et rémunérateur. Après des études d'économie et un master (non reconnu par la profession) spécialisé dans l'information économique et financière, qui forme notamment des journalistes, Kevin explique pourquoi lorsqu'il a eu le choix, il a choisi un stage à dans la presse boursière plutôt que dans les rubriques économiques de la presse généraliste.

**« On peut avoir des rêves mais après... »  
(Kevin, entretien #7)**

*« A : vous vous n'êtes pas dit 'moi je veux faire journaliste économique au Monde' ?*

*K : bah si on se dit tous ça, ou à alter éco, au début c'est ce que je me disais, mais faut être réaliste quoi. On peut... avoir des rêves mais après... c'était un peu le truc quand j'avais le choix entre faire mes stages, mes petits stages alter éco, le monde éco, le parisien, ça a l'air cool comme ça mais c'était un mois à chaque fois. En face [presse boursière], la Bourse je n'y connaissais rien (il appuie sur le mot 'rien'), j'ai fait très peu de finance, voire pas du tout de finance quoi. Moi j'ai fait beaucoup de théorie de la pensée, de la macro parce qu'on avait pas le choix, de la micro mais bon... ce que j'aimais bien c'était les théories de la pensée, de l'histoire économique mais bon... donc je n'y connaissais rien, mais j'ai choisi [presse boursière] parce que c'était cinq mois, que c'était payé 700 € [par mois], contre 400 voire 0 pour les autres ... et euh, enfin tu sais pertinemment que tu fais un mois au Monde éco tu vas pas être embauché au Monde éco derrière hein, ça c'est sûr, Le Parisien c'est pareil Alter éco c'est pareil. »*

Comme déjà noté plus haut, les trajectoires de spécialisation durable dans la presse financière grand public sont devenues rares (10 % de la cohorte 2001-2005). En revanche, celles qui se déroulent dans la presse financière technique et professionnelle sont restées fréquentes



(20 %). Les bi-formés en école reconnue et en économie-gestion-finance suivent relativement fréquemment ce dernier type de trajectoire, mais les mono-formés en école reconnue de journalisme sont significativement sous-représentés dans les trajectoires de spécialisation en presse financière technique et professionnelle.

Rien ne dit cependant que cette segmentation des trajectoires entre les formés en économie-gestion-finance d'un côté et les formés en école de journalisme reconnue se maintienne. On peut en effet s'attendre à ce que la rationalisation des vocations journalistiques, combinée à la forte concentration de la presse boursière désormais faiblement pourvoyeuse d'emplois, oriente de plus en plus durablement les trajectoires des diplômés en journalisme dans la presse financière technique et professionnelle, qui reste fortement attractive (voir chapitre 3). La distribution en trajectoires-types, qui ne concerne que les trajectoires débutées en 2005 au plus tard, ne permet pas de vérifier cette hypothèse. On peut cependant avoir de la visibilité sur les trajectoires arrivées plus récemment dans ce monde en observant le temps moyen passé dans la presse professionnelle au cours des cinq premières années. Il s'avère que les journalistes formés en école reconnue arrivés dans le monde de l'information financière à partir de 2008 ont passé 48 % des cinq premières années dans la presse financière technique et professionnelle, contre un maximum auparavant de 30 %, pour la cohorte 1990-1994 (voir tableau 5.2). Cet indicateur est relativement fragile, étant donnée la faiblesse du nombre d'observations (seuls neuf individus formés en école de journalisme reconnue ont atteint le monde de l'information financière après 2007). Il est néanmoins conforté par le fait que la tendance est la même pour les individus formés dans un cursus en journalisme non reconnu, tandis qu'elle s'inverse pour les individus qui n'ont pas suivi d'études de journalisme.

*Tableau 5.2. Temps passé en presse financière professionnelle parmi les cinq premières années dans le monde de l'info. fi. (%)*

	<b>&lt;1990</b>	<b>1990-1994</b>	<b>1995-2000</b>	<b>2001-2007</b>	<b>2008-2015<sup>a</sup></b>	<b>Ensemble</b>
<b>Ecole reconnue</b>	23 (10)	30 (11)	17 (28)	23 (24)	48 (9)	24 (82)
<b>Cursus non reconnu</b>	31 (8)	48 (5)	24 (15)	26 (17)	37 (26)	29 (71)
<b>Autre que journalisme</b>	15 (51)	31 (37)	35 (68)	29 (56)	26 (41)	28 (253)
<b>N</b>	69	53	110	94	74	400 <sup>b</sup>

*Lecture (première cellule du tableau) : Les individus formés en école de journalisme reconnue par la profession et entrés dans le monde de l'information financière avant 1990 (n = 10) ont passé en moyenne 23 % des cinq premières années dans ce monde dans la presse financière technique et professionnelle.*

*<sup>a</sup> Certaines trajectoires arrivées dans le monde de l'information financière après 2008 comptent moins de cinq ans dans ce monde. Pour celles-ci, la proportion a été calculée sur moins de cinq ans.*

*<sup>b</sup> N'ont été pris en compte que les individus qui mentionnent au moins une formation (NA = 20).*

### III.4. L'interprétation décliniste

Comme on l'a vu dans le chapitre 1, la période qui suit le krach de la bulle internet est marquée par le déclin du monde de l'information boursière et le recul général de la diffusion de la presse financière, en particulier la presse boursière, et de nombreux titres de la presse spécialisée en économie. Le secteur de la presse financière est marqué par une succession de liquidations, fusions et rachats de journaux qui conduit les journalistes à mettre plus fréquemment un terme à leur contrat et dégradent leurs chances de retrouver un emploi dans la presse. Cela se traduit dans les récits biographiques par une perception collective d'un déclin général de la presse, qui crée de la dispersion dans les trajectoires de journalistes.

Une première forme de dispersion est l'exit. 20 % des journalistes arrivés dans le monde de l'information financière entre 2001 et 2005 ont rapidement quitté la presse, contre seulement 3 % pour la cohorte précédente. Une seconde forme de dispersion est la fragmentation des trajectoires qui se maintiennent dans la presse. Les trajectoires de la classe « Fragmentation »

sont également les plus fréquentes chez les journalistes de la cohorte 2001-2005 (16 %), avec un écart significatif vis-à-vis de la période 1990-1994, où seulement 2 % des individus ont suivi une trajectoire fragmentée après l'entrée dans le monde de l'information financière. Le fait le plus instructif ici est que la dispersion des trajectoires n'a pas la même forme selon la formation suivie. Les individus formés en économie-gestion-finance sont significativement sur-représentés dans la classe d'exit rapide (15 % d'entre eux font partie de cette classe) et significativement sous-représentés dans la classe de fragmentation (3 %). Cette distribution indique sans doute la moindre tolérance des individus ayant suivi ce type de formation à l'égard des situations incertaines et potentiellement peu confortables matériellement. Le parcours de Guido est typique à cet égard.

**« Je tapais comme tout le monde un peu sur tous les tableaux »  
(Guido, entretien #14)**

*« G : J'ai en fait comme beaucoup de journalistes qui quittent les titres de presse, j'ai fait des piges, j'ai fait un peu de consulting éditorial, donc les piges, piges corporate et piges presse. Enfin bon je tapais un peu comme tout le monde un peu sur tous les tableaux, et je me suis dit à un moment j'avais passé les entretiens, j'avais passé un entretien chez Challenges notamment, mais... pour... mais pour un profil qui me correspondait à moitié (...)*

*A : C'était compliqué pour retrouver une rédaction...*

*G : oui, bon j'avais repigé pour [titre de PQN], j'ai refait des dossiers à droite à gauche, mais le problème c'est que c'est pas ça qui vous fait vivre, quand vous voyez le, enfin voilà, t'as été dans la presse tu vois ce qu'on est payé au feuillet c'est ridicule, et quand effectivement t'as la possibilité de, d'être rémunéré soit 60 ou ouais 80 euros le feuillet dans la presse et 250 chez un corporate, bon le calcul est vite fait »*

À l'inverse, aucun individu formé en école de journalisme reconnue n'a suivi une trajectoire d'exit rapide. 21 % d'entre eux ont en revanche suivi une trajectoire fragmentée, soit parce que les contrats stables dans les rédactions sont de plus en plus rares, soient parce qu'ils sont de moins en moins désirables<sup>264</sup>. Ce type de trajectoires est loin d'être propre au monde de l'information financière et caractérise plus généralement l'évolution récente des carrières de journaliste dans les mondes de l'information (Bastin et Machut, 2016 ; Leteinturier, 2014a ; Leteinturier-Laprise et Mathien, 2010).

---

<sup>264</sup> La confrontation dans les rédactions des jeunes journalistes à la séniorité, souvent faite au mieux d'incompréhension réciproque, est une raison qui conduit les journalistes à préférer exercer en indépendant. J'aurai l'occasion d'y revenir dans le chapitre 7.

Les piges régulières dans la presse financière ou dans les rubriques spécialisées de la presse généraliste peuvent être une activité parmi d'autres dans le portefeuille des journalistes indépendants, qui se positionnent ainsi durablement à la périphérie de plusieurs mondes de l'information. Cela se perçoit ici dans le fait qu'une part significativement importante (18 %) des journalistes aux trajectoires fragmentées dans le monde de l'information financière avaient déjà une trajectoire fragmentée avant d'entrer dans ce monde. Ces observations éclairent le fait constaté précédemment (voir chapitre 4, section II.3) que les individus formés en école de journalisme reconnue ont, toutes choses égales par ailleurs, une probabilité plus faible de quitter la presse que ceux qui n'ont pas suivi cette formation : ils préfèrent se maintenir dans des trajectoires d'indépendance, parfois très instables, plutôt que de quitter la presse.

Comme on a pu le voir dans le chapitre précédent, cela ne signifie pas que les individus qui suivent des écoles de journalisme ne quittent pas la presse. Certains contextes de travail comme les conférences de presse donnent à voir que l'exit est une possibilité de carrière qui s'offre à eux. Ludovic, formé en école reconnue témoigne ainsi, alors que je lui demande s'il envisage de quitter la presse :

**« Je vois tout le monde »  
(Ludovic, entretien #5)**

*« Je connais des exemples autour de moi, je connais une fille notamment qui est passée à... qui était journaliste financier et qui est devenue directrice de la communication d'une grande entreprise (...) J'en croise hein des attachés de presse qui étaient journalistes, quand je fais des interviews de PDG bah je vois tout le monde. »*

Il exprime sa réticence à quitter le journalisme, mais il s'agit bel et bien d'un itinéraire possible et visible dans le monde de l'information financière. Un autre journaliste, rencontré deux ans après Ludovic, m'a appris que ce dernier avait quitté la presse et travaillait désormais dans une agence de communication financière. Ainsi les itinéraires se reproduisent-ils : les journalistes s'observent, et se suivent.

Selon les aspirations professionnelles des journalistes, le contexte de crise de l'emploi journalistique dans la presse produit donc des effets contrastés sur la manière de faire carrière dans le monde de l'information financière. Il fait rapidement dévier de la presse les individus dont les aspirations professionnelles sont les plus ouvertes et il incite les individus dont les aspirations sont les plus exclusivement tournées vers le monde du journalisme à orienter leur

trajectoire selon une logique durable de spécialisation, ou à accepter des périodes longues d'indépendance.

## Conclusion

Certaines trajectoires d'ascension rapide dans la presse boursière ont autrefois épousé le schéma de la vocation, où l'information financière constitue un territoire professionnel à conquérir aussi bien face aux professionnels de la finance que des autres professionnels du journalisme. D'autres trajectoires de déspecialisation ont épousé pendant un temps le schéma du sas d'entrée, où la presse financière pouvait n'être qu'un moyen de pénétrer le monde du journalisme. Parmi les schémas narratifs que j'ai pu relever, le sas d'entrée est le plus coercitif (c'est-à-dire associé à un itinéraire précis) qui ait existé pour les journalistes dans le monde de l'information financière : il correspond à un type très homogène de trajectoires. La perception largement partagée du déclin de la presse conduit simultanément à la dispersion croissante des trajectoires journalistiques dans le monde de l'information financière, et à une forme nouvelle de convergence de ces trajectoires. Le schéma du « compromis », sans fournir d'itinéraires très précis, tend à faire converger les trajectoires des aspirants journalistes selon une logique de spécialisation durable. Certains signes, certes fragiles, indiquent que ce schéma profite de plus en plus à la presse d'information financière technique et professionnelle.

La description des schémas narratifs montre que les journalistes partagent des interprétations du monde social dans lequel ils sont engagés. Ces interprétations sont un principe organisateur de leurs trajectoires dans un monde incertain et turbulent. Néanmoins, la manière dont les journalistes ajustent continuellement leurs attentes subjectives en fonction de la direction objective prise par leur trajectoire reste mystérieuse. Comme on a pu le voir, si la spécialisation s'affirme comme une stratégie de carrière pour les aspirants journalistes, il faut la plupart du temps un concours de circonstances inattendues pour que cela conduise effectivement les journalistes à exercer dans le monde de l'information financière. Les chapitres de la partie qui suit, consacrés aux ressorts biographiques des trajectoires journalistiques, visent à éclairer la manière dont les journalistes maintiennent un sens ordinaire de leur authenticité malgré des parcours turbulents, inattendus, surprenants et parfois subis.



**Partie III.**  
**Authenticité des journalistes et mémoire  
du journalisme**





## Introduction de la partie III : sociologie événementielle et analyse positive des récits biographiques

---

Les deux premières parties de la thèse ont permis de mettre en évidence la structure d'opportunités qui a attiré des journalistes dans le monde de l'information financière, et les effets d'engagement susceptibles de les maintenir dans ce monde. Il est ressorti de ces paramètres le caractère fortement conjoncturel de la force gravitationnelle du monde de l'information financière. Cela a conduit de nombreux journalistes à s'engager dans ce monde sans qu'ils s'y soient destinés. Le choix des journalistes d'entrer dans le monde de l'information financière est à la fois pris par défaut et incertain. Par ailleurs, deux conséquences du passage des journalistes dans ce monde ont pu être mises en évidence. La première est une forme de socialisation éthique des journalistes, dont la crédibilité professionnelle repose sur le développement d'une expertise et d'une pratique professionnelle centrée sur les faits (chapitre 3). La seconde est un phénomène de dispersion : les carrières concentrées dans la presse financière ont tendance à attirer les journalistes hors de la presse. Cet effet d'attraction, tel que j'ai pu l'estimer dans le chapitre 4, est apparu plus puissant que les effets contraires d'engagement liés au fait d'avoir suivi une formation en école de journalisme.

La structure séquentielle des trajectoires journalistiques « objectives » ne cependant dit rien de ce que les individus retiennent de ces trajectoires. Il faut ici faire un pas supplémentaire vers les individus. Cette troisième partie porte sur l'expérience individuelle de l'incertitude du monde de l'information financière, des événements inattendus comme l'exit et des décalages entre les aspirations professionnelles et les chances de vie perçues. Les deux chapitres de cette dernière partie portent l'attention sur la temporalité vécue et les principes de conduite de vie adoptés par les individus au fil de leurs expériences du monde de l'information financière. De ces conduites de vie découlent des mémoires individuelle et collective du journalisme.

Paradoxalement, il me semble que le projet d'accorder la primauté aux conduites de vie individuelles gagne à prendre quelque distance avec la tradition d'analyse de « carrières ». Cela peut surprendre quand on sait que le concept de « carrière » hérité de la sociologie interactionniste a précisément mis l'accent sur la dimension subjective des carrières et sur les processus de construction du soi social tout au long de cette carrière. Le concept a été forgé

pour rendre compte de la relation dialectique entre les structures sociales et les comportements et représentations individuelles. Curieusement, toutefois, les individus paraissent toujours devoir être mis au second plan dans l'analyse de ces processus. Dans les travaux emblématiques de sociologie de la déviance d'Howard Becker et d'Erving Goffman, qui ont mis en œuvre le concept de carrière dans les années 1960, l'action des individus se situe essentiellement dans la réaction aux processus d'étiquetage (Becker, 2012) ou de stigmatisation (Goffman, 1968) dont ils font l'objet. C'est la manière dont les individus fabriquent et se situent les uns et les autres dans des catégories qui est scrutée dans les approches en termes de carrières. Leur activité identitaire reste largement enchâssée dans une forme de contrôle social dont ils ne peuvent jamais se libérer tout à fait et qui détermine finalement leur manière de devenir fumeur de marijuana, musicien de jazz, ou aliéné. Les luttes d'étiquetage et de contre-étiquetage chez Becker, ou de renversement du stigmate chez Goffman, apparaissent sous la forme de sous-cultures déviantes comme des échappatoires symboliques à ce contrôle social indépassable.

Comme Marielle Poussou-Plesse l'a argumenté de manière très convaincante, les récits biographiques, lorsqu'ils sont convoqués dans ce type d'analyse, sont traités sous la forme négative de la recherche de symptômes (Poussou-Plesse, 2009). L'écriture sociologique passe en effet les récits individuels au tamis de modèles de carrière sous-jacents, dont il s'agit de reconstituer les étapes essentielles. Marielle Poussou-Plesse remarque que l'écriture sociologique de la carrière est fondamentalement concentrée sur deux phénomènes sociaux : le rite de passage<sup>265</sup> comme étape obligée et inexorablement structurante d'une part, et la « réussite catégorielle » (le fait d'être effectivement devenu musicien de jazz ou aliéné) comme horizon indépassable du devenir biographique d'autre part. Ces modèles ont généralement été issus de l'analyse des récits biographiques, mais ce sont eux qui guident ensuite la restitution de ces récits par le sociologue. Se produit ainsi un curieux inversement qui fait passer l'enquêté du statut de narrateur à celui de *spécimen* d'un processus de modelage social<sup>266</sup>.

Les récits biographiques sont traités « négativement », selon Poussou-Plesse, puisque le caractère sociologique de leur analyse est conditionnée à une prise de distance vis-à-vis de ces

---

<sup>265</sup> La notion de trajectoire est également conçue pour porter l'attention sur des moments cruciaux dans la légitimation des relations objective de domination, ce que Bourdieu appelle « rite d'institution » (voir Poussou-Plesse, *Ibid.*).

<sup>266</sup> Cette inversion s'explique, d'après Murielle Poussou-Plesse, par la volonté implicite des utilisateurs du concept de carrière de produire une version sociologique capable de concurrencer des versions institutionnelles légitimes d'interprétation des phénomènes sociaux (l'interprétation médicale du problème de la maladie, par exemple).

récits et, surtout, de leurs sujets<sup>267</sup>. Cette prise de distance est une des marques du caractère finalement incomplet de la rupture d'avec l'analyse multivariée, à laquelle se confrontent les tenants de l'analyse dite « qualitative »<sup>268</sup>. Il est remarquable en effet que les choix méthodologiques des interactionnistes de Chicago reposent sur un argumentaire très défensif, à une époque où ce sont plutôt les grandes analyses statistiques agrégées qui façonnent l'humeur académique dominante. Le texte qu'Howard Becker consacre aux analyses biographiques (Becker 1986, dont la première version est rédigée pour l'introduction à une réédition de *The Jack-Roller* de Clifford Shaw, paru en 1966) est frappant à cet égard : il justifie ces méthodes biographiques par des arguments plutôt défensifs, qui les présentent comme une sorte de voiture-balai des méthodes statistiques agrégées à prétention généralisatrice<sup>269</sup>. Elles ne semblent pouvoir intervenir que là où les analyses statistiques échouent, dans un contexte où les règles de la communication scientifique leur sont de toute façon défavorables<sup>270</sup>.

Dans une perspective en termes de carrière, l'analyse de récits biographiques viserait à identifier des symptômes qui permettent de repérer l'étape essentielle du « devenir journaliste » dans laquelle se situent, ou au contraire que manquent, les individus. Mon problème est, comme je l'ai déjà indiqué, qu'il n'y a pas de bonne raison de penser qu'un modèle institutionnel ou social de carrière journalistique, à l'aune duquel on pourrait situer les carrières « réelles » des

---

<sup>267</sup> « Le concept de carrière [...] dispense de recourir abusivement aux déclarations de l'individu sur lui-même ou sur l'idée qu'il se fait de son personnage [Goffman, 1968] » (cité dans Poussou-Plesse, 2009).

<sup>268</sup> La question des catégories illustre bien cette incomplétude. Le problème de la pertinence et de la stabilité des catégories figées au départ de l'analyse est une des limites les plus connues des méthodes statistiques. Les analyses en termes de carrière ne font cependant que déplacer ce problème en aval de l'analyse. Les catégories sont certes indigènes, mais elles guident toujours l'analyse, cette fois depuis son point d'arrivée, puisque c'est la manière dont les individus entrent dans une catégorie sociale qui est observée.

<sup>269</sup> « La biographie, toujours par sa richesse en détails, peut-être importante quand et là où la recherche stagne, ayant épuisé l'analyse de quelques variables avec une précision toujours accrue, mais avec un rendement décroissant de la connaissance. » (Becker, 1986). Becker présente également quelques arguments en faveur de la possibilité de généraliser des observations faites sur des documents biographiques, notamment par la description détaillée des « cas négatifs », susceptibles à eux seuls d'invalider une théorie. De ce point de vue, l'analyse biographique n'est qu'une « pierre de touche pour la théorie » (Becker, 1986, p. 107).

<sup>270</sup> « Toutes les habitudes, les traditions et les pratiques institutionnelles de la sociologie contemporaine concourent à nous faire adopter ce point de vue [celui du mur de briques, du test d'hypothèses par "études isolées"]. L'article de revue de longueur constante, moyen le plus ordinaire de la communication scientifique, est conçu pour la présentation de résultats qui confirment ou réfutent des hypothèses. En ce qui concerne la thèse, on exige que son auteur obtienne des résultats fondés sur ses propres travaux, qui produisent des conclusions susceptibles d'être défendues devant un jury. Une autre forme fréquente de littérature sociologique, la demande de subvention, conduit son auteur à formuler ce que son projet aura démontré quand l'argent aura été dépensé. » (Becker, 1986). On peut retrouver cette attitude défensive chez Goffman, par exemple lorsqu'il justifie la sélection non-aléatoire des corpus de texte qu'il analyse dans son ouvrage sur les cadres de l'expérience sociale et son texte sur la « ritualisation de la féminité » (Goffman, 1977, 1991). Sa justification traite, certes avec une forme de désinvolture, des problèmes de la représentativité dudit corpus et du caractère général de ses interprétations, problèmes qui se posent habituellement comme préalable aux inférences statistiques. Il reste difficile toutefois de déterminer dans quelle mesure Goffman considérait ces problèmes comme véritablement importants, ou s'il ne faisait que répondre rituellement à des injonctions qu'il savait inévitables.

journalistes, existe vraiment. Ce sont plutôt les journalistes, en passant le cap des événements dont ils font l'expérience, qui assurent le devenir du journalisme. Il faut donc leur redonner la place qu'il leur revient : celle de personnages et non de spécimens<sup>271</sup>.

Le traitement positif des récits biographiques ouvre la voie à une analyse sociologique des événements. Ces récits, en effet, ne sont pas seulement suscités par le plaisir narcissique de se raconter, ils sont aussi nécessités par la survenance d'événements marquants. Jean Peneff fait ainsi l'hypothèse que l'inflation des publications de récits autobiographiques à la fin des années 1960 est liée à l'arrivée à la retraite d'une génération qui a connu une fréquence improbable d'événements extraordinaires. Ces événements de grande ampleur font l'objet de multiples expériences singulières et structurent des récits de vie individuels, là où des périodes historiques traversées par des tendances de fond dépourvues de choc collectif se prêteraient moins à ce type de récits<sup>272</sup>.

Cette inflation biographique, toutefois, a été accueillie avec une grande méfiance en France, au cours des années 1980. La controverse à laquelle elle a donné lieu a conduit à réaffirmer le schéma balistique, qui conçoit des trajectoires largement déterminées par leur point de départ et les logiques de fonctionnement des champs sociaux qu'elles traversent (Bourdieu, 1986 ; Passeron, 1990). Au cours de cette controverse, s'est dessinée en quelque sorte une ligne de partage juridictionnelle concernant l'explication de l'individu : aux sociologues l'interprétation

---

<sup>271</sup> Il s'agit donc en partie d'un problème d'écriture sociologique, comme l'indique Murielle Poussou-Plesse : « *En se donnant comme sens du point final une « réussite catégorielle » (la manière dont des cas réalisent une catégorie dont l'authentification relève déjà du ressort d'autres spécialistes), le récit de carrière mobilise des ingrédients narratifs classiques, indispensables pour que le lecteur suive ce qui se trame, mais déroutés par un style impersonnel du sociologue. Sa visée n'est pas en effet d'installer des personnages dans leurs histoires. Elle est de produire une version proprement sociologique doublant les versions légitimes en place. Et à ce compte, une première ressource stratégique est d'en reprendre le style : celui neutre du diagnostic-pronostic. Le devenir du carriérisé fait l'objet d'une lecture symptomatique, les moments charnières étant systématiquement codés comme indices de l'avancement d'un processus.* » (Poussou-Plesse, 2009)

<sup>272</sup> « *Ils ont vu l'explosion de la scolarité primaire et professionnelle. Ils ont vécu l'accélération de la mobilité sociale, une forte augmentation du niveau de vie après 1950, le développement des techniques (communication, médecine). Ils ont traversé deux guerres et supporté une crise mondiale. Autant de chocs qui ne se produisent pas couramment au cours d'une seule génération. L'inquiétude sourde de notre temps ou le lent déclin de catégories touchées par le chômage ne se racontent pas aisément et ne seront guère évocateurs demain pour une quelconque nostalgie. La guerre de 1939-1945, la Résistance, la Déportation sont des événements frappants, réservoirs d'anecdotes, de souvenirs spectaculaires alors que les guerres coloniales ou la menace nucléaire ne sont pas mobilisateurs pour des récits de vie.* » (Peneff, 1990, p. 13). Daniel Bertaux, qui fut au milieu des années 1970 l'un des acteurs centraux de l'essor de discussions autour des analyses biographiques en sociologie, raconte par exemple que mai 68 a été à titre personnel une « *secousse historique* » qui le « *réveilla de [s]on rêve positiviste* ». Le titre d'un de ses ouvrages nés de cette trajectoire intellectuelle singulière, *Destins personnels et structure de classe* (paru en 1977) suffit à attester que sa révolution biographique n'appelle pas à un strict retour à l'individu. C'est bien la relation dialectique entre individu et structure sociale que fait apparaître l'activité biographique.

de ses déterminations sociales, aux psychologues celle des tourments du sujet<sup>273</sup>. Au sortir de cette controverse, les récits biographiques ne se laissent toujours pas appréhender positivement du point de vue sociologique. Personne n'accordait encore de véritable importance à l'événement.

Comme le montre Gérôme Truc (2005), une alternative s'esquissait pourtant bien dans le sillage de Paul Ricoeur. Alors que pour Pierre Bourdieu, le rôle du sociologue est de restituer aux agents le sens objectif de leurs actions qu'ils croient pouvoir percevoir subjectivement et restituer biographiquement, pour Paul Ricoeur la fiction biographique est la seule ressource que les individus ont à disposition. Aucun sens objectif n'étant atteignable, les individus ne peuvent être, au mieux, que des narrateurs. Cette proposition théorique, si elle prend au sérieux les narrations individuelles, ne sort pas en revanche d'un schéma balistique. Si l'*ipse* (les prétentions éthiques d'un individu) résiste suffisamment pour être distinguable dans une narration, elle demeure largement recouverte par l'*idem* (les dispositions durables qui constituent le caractère d'une personne) (Truc, 2005, p. 50-53). Comme Gérôme Truc le conclut, la différence de perspective entre Paul Ricoeur et Pierre Bourdieu est plus fine qu'il n'y paraît au premier regard : tous deux se refusent à faire des individus les personnages principaux de leur propre histoire, et les ensèrent dans une ultime transcendance. « *Tandis que pour Ricoeur, l'auteur, c'est Dieu, de sorte que l'acteur ne pourra jamais accéder au sens divin de son existence, pour Bourdieu, fidèle en cela à Durkheim, « la société, c'est Dieu » (et il n'est pas anodin qu'il achève sur ces mots son dernier grand livre théorique, les Méditations pascaliennes [ici une note de bas de page]), de sorte que le sociologue pourra atteindre au sens ultime, divin car social, des actions dont la société elle-même est en définitive le seul véritable auteur.* » (Truc, 2005, p. 56). L'évènement a finalement une place résiduelle chez Ricoeur (il permet, en faisant advenir l'inattendu, de révéler ponctuellement le sujet –l'*ipse* derrière l'*idem*) et nulle chez Bourdieu (tout se joue dans l'ajustement entre dispositions sociales et positions objectives dans un champ limité et relativement autonome).

---

<sup>273</sup> Cette démarcation finale apparaît nettement dans la réponse du professeur de psychologie Yves Clot, qui renvoie dos à dos « l'illusion biographique » qui croit percevoir un sujet sans limite, dénoncée par Bourdieu (Bourdieu, 1986) et une « illusion sociologiste » qui croit pouvoir contenir l'individu tout entier dans l'agent socialement déterminé : « *l'illusion secrètement complémentaire de l'illusion biographique si justement dévoilée, est celle d'un imaginaire savant qui croit possible de rendre raison de la personnalité « sans sortir de la sociologie », selon l'expression de P. Bourdieu.* » (Clot, 1989). Le travail de clarification théorique réalisé ultérieurement par Claude Dubar prend également soin de distinguer le « soi essentialisé » des psychologues du « soi relativisé » des sociologues, relativisé par la notion de « rôles sociaux » (Dubar, 1998).

Sans utiliser de méthode biographique proprement dite, Andrew Abbott a contribué à tracer un sillon qui leur est plus favorable à partir des années 1990, avec des prétentions épistémologiques plus offensives, notamment par ses tentatives de fondation d'un « positivisme narratif » qui définit la structure sociale comme un ensemble de « lignages d'événements » (Abbott 2001)<sup>274</sup>. En France, le retour offensif des méthodes biographiques a été porté par les travaux d'analyse des « bifurcations » à tous les niveaux des processus sociaux (Bessin, Bidart, et Grossetti 2010).

Ces travaux montrent très bien que les narrations biographiques ne se réduisent pas à des artifices rhétoriques mais, en tant que travail mémoriel, dérivent des expériences que les individus font du monde social<sup>275</sup>. Comme l'introduction générale de cette thèse l'indiquait, dans une perspective processuelle la mémoire joue un rôle essentiel, aux côtés de ce qu'Abbott appelle « l'encodage », dans « *l'itération instant par instant du temps historique* » (Abbott 2016a, 455) par laquelle le passé a des effets sur le présent. Katherine Stovel note en ouverture de son étude sur les séquences de lynchages que « *nos capacités à se souvenir de notre passé et à lui donner suite dans nos actes sont fondamentales à une telle dynamique [l'articulation entre des changements macro et des décisions au niveau micro]. La manière dont les événements sont liés au travers de la mémoire et la durée effective des événements, sont des questions que l'on ne se pose généralement pas* »<sup>276</sup>.

L'analyse positive des récits biographiques permet de comprendre comment des événements marquants sont liés dans une mémoire, à condition qu'elle ne se réduise pas à un exercice d'exégèse non contrôlée. Une telle analyse nécessite en effet de se défier des réflexes rhétoriques qui écartent les situations réelles traversées, et de s'attacher à ne jamais perdre de vue le monde social dans lequel les individus sont engagés. Dans les chapitres qui suivent, les discours ne sont analysés que lorsqu'ils sont mobilisés pour expliquer des choix concrets de carrière ou interpréter des événements marquants, et laissés de côté lorsqu'ils sont mobilisés à titre d'identification symbolique. À la vigilance concernant la tentation héroïque propre à tout

---

<sup>274</sup> Abbott a rapidement abandonné la formule « positivisme narratif » et n'a jamais vraiment développé non plus l'idée selon laquelle les configurations narratives sont « coercitives », qu'il évoque dans l'épilogue de *Time Matters*, traduit par Claire Lemerrier (Abbott, 2011). Ses réflexions théoriques se sont orientées sur l'intrication entre les processus relatifs à l'action individuelle et ceux relatifs à la reproduction des structures sociales.

<sup>275</sup> Dans cette perspective, pour reprendre le mot de Fischer-Rosenthal, la mémoire n'est pas un piège artificiel dont il faut se méfier, mais un « trésor » auquel seul le récit de soi partagé permet d'accéder : « *since the memory is an inaccessible treasure for all others but the one who holds it, the put in store events can be shared by thirds only via talking about it* » (Fischer-Rosenthal, 1989).

<sup>276</sup> Traduction libre de « *Fundamental to such dynamics is our capacity to remember and act on our past. How events are linked through memory, and the effective duration of events, are questions we do not generally ask* ». (Stovel, 2001, p. 871) Sur le concept d'encodage, voir (Abbott 2016b, chapitre 1, 2 et 3).

récit biographique, est associée la vigilance à ne pas faire violence au sens que les personnes font de leur propre histoire (voir les remarques méthodologiques du chapitre 6).

Cette approche a en cela une dimension normative du même ordre que celle argumentée par Andrew Abbott. Celui-ci met en avant la dimension humaniste d'une approche de sociologie processuelle, solidaire en cela d'une sociologie de la traduction plutôt que d'une sociologie du dévoilement : « [S]ociology must begin with sympathy, with immediate understanding of others and their particularities, rather than with symbolic reception of them as universal abstractions endowed with particular properties. (...) It also means "giving voice to the subject" –not necessarily by the quaint but absurd procedure of quoting him or her at length out of context, but by figuring out how to translate the being and moral activity of that subject into our own ways of imagining what happens in the social process. This project of humane translation can, I think, avoid the Scylla of self-referential disengagement (pure meaning in the Peircean triad) and the Charybdis of dogmatic politicization (pure action). It avoids these because it starts with sympathy, which is prior to both pure action and universalist disengagement. Any subject I study is a human being, deserving of the same dignity and care I would take in understanding myself. Yet all are other to me in various ways and at various levels, and can be reached only by a continuing effort at translation » (Abbott, 2016b, p. 287-288).

Le **chapitre 6** de cette partie porte sur les formes d'authenticité qui émergent de la conduite de vie des journalistes qui passent par le monde de l'information financière. Le **chapitre 7** porte sur la mémoire collective qui émerge des expériences individuelles des événements marquants du monde de l'information financière.





---

## Chapitre 6. Conduite de vie et authenticité journalistique dans le monde de l'information financière.

---

### Introduction. Un problème d'authenticité individuelle

Les chapitres des deux premières parties ont permis de mettre au jour, notamment par les moyens de l'objectivation statistique, l'émergence de frontières morphologiques et l'existence d'effets d'engagement dans le monde de l'information financière. Paradoxalement, les frontières sont mouvantes et les effets d'engagement tendent à attirer progressivement les journalistes hors de la presse.

La complémentarité de ce chapitre avec les précédents repose sur une idée assez simple : le maintien des journalistes dans le monde de l'information financière n'est pas seulement lié à la possibilité d'y développer des formes stables d'activités (éventuellement dans des formes stables d'emplois), elle est aussi tributaire de la capacité de ces journalistes à maintenir une « *constance dans [leur] conduite de vie* » (Bastin, 2015b, p. 121). Comme la définition hughesienne de la carrière subjective l'indique clairement, la manière dont l'individu perçoit la cohérence de sa vie est marquée par de profonds changements. Ces changements dans la perception de la cohérence individuelle forment la « carrière subjective »<sup>277</sup>.

L'attention portée à la double dimension (objective et subjective) des carrières n'implique pas de hiérarchiser les relations entre la structure sociale « objective » et les individus « subjectifs » mais invite à les étudier dans un rapport dialectique. Cependant, il me semble que les apports théoriques d'Abbott sur le rôle de la mémoire dans la reproduction des structures sociales comprises comme « lignages d'événements » font défaut à la définition du versant subjectif de la carrière proposée par Hughes. Celle-ci laisse finalement « l'ordre social »

---

<sup>277</sup> « Dans sa dimension objective, une carrière se compose d'une série de statuts et d'emplois clairement définis, de suite de positions, de réalisations, de responsabilités et même d'aventures. **Dans sa dimension subjective, une carrière est faite des changements dans la perspective selon laquelle la personne perçoit son existence comme une totalité** et interprète la signification de ses diverses caractéristiques et actions, ainsi que tout ce qui lui arrive » (Hughes, 1937, traduit par Lallement, 2012, p. 193, je souligne).

sociologiquement intact<sup>278</sup>. Tenant compte des réserves formulées dans l'introduction de cette partie sur le modèle interactionniste de la carrière, je décrirai le versant subjectif des carrières comme un travail de mémoire qui articule les événements décisifs dont les journalistes font l'expérience. En ordonnant biographiquement ces événements, les journalistes stabilisent leur propre authenticité sous la forme d'une mémoire personnelle du journalisme. Cette mémoire peut dès lors être transmise et faire advenir un ordre social (« le journalisme »), au regard duquel les individus ajustent leurs principes de conduite de vie.

Anselm Strauss fait référence par la négative au besoin d'authenticité des individus comme une des modalités des mécanismes gravitationnels par lesquels les individus sont aspirés et restent accrochés aux mondes sociaux, ou au contraire en décrochent<sup>279</sup>. Un individu « en orbite » autour d'un monde qui ne s'y sentirait pas authentique serait tenté de le quitter pour un autre. Lorsque leur authenticité est menacée, les individus peuvent former un nouveau monde et laisser l'ancien à de nouveaux arrivants.

Strauss ne définit positivement l'authenticité que pour poser le problème des luttes de pouvoir dans les mondes sociaux. Ces luttes s'expriment en termes d'authenticité. Certaines personnes, du fait qu'elles sont associées à certaines activités, sont considérées comme plus authentiques que d'autres, au sens où elles sont plus représentatives du monde social dans lequel elles sont engagées : « *At first blush, anyone who is in a world (or subworld) is associated with its activities. But some are thought to be (or think of themselves as being) more authentically of that world, more representative of it. Authenticity seems to pertain to the quality of action, as well as to judgments of which acts are more essential* » (Strauss, 1978, p. 123). L'enjeu

---

<sup>278</sup>La carrière subjective relève clairement de l'évolution de la conception personnelle de l'ordre social. L'expérience individuelle compte en tant qu'expérience de l'ordre social qui prescrit des ordres de vie. Faute d'événements, l'ordre social a toujours l'initiative ; il est toujours « plus grand » que les individus, c'est-à-dire moins perméable au changement. « *Whatever the importance of early signs of budding careers, they rarely remain unchanged by experience. The child's conception of the social order in which adults live and move is perhaps more naive than are his conceptions of his own abilities and peculiar destiny. Both are revised in keeping with experience. In the interplay of his maturing personality and an enlarging world the individual must keep his orientation. Careers in our society are thought of very much in terms of jobs, for these are the characteristic and crucial connections of the individual with the institutional structure.* » (Hughes, 1937, p. 409-410). Ce sont des lignes typiques de carrières, au cours desquelles la vie d'un individu « touche » l'ordre social, qu'invite à chercher le sociologue de Chicago (« *there are other points [than jobs] at which one's line touches the social order, other lines of social accomplishment* »).

<sup>279</sup> « *Most socialization theory assumes de novo entry, but probably most social world and subworld entries involve orbiting processes; i.e., moving from one to another, retaining both or dropping the original, plus simultaneous memberships. Hence, there is a calculus of compatibility, neutrality, and incompatibility. This stands in relation of ease of movement, to probability of remaining, to marginality and to **experienced nonauthenticity*** » (Strauss, 1978, p. 124).

central est alors de déterminer qui a le pouvoir d'authentifier dans un monde social donné<sup>280</sup>. Autrement dit, pour Strauss, les discours d'authenticité traduisent des luttes symboliques sur la qualité des activités et des produits d'un monde social donné : l'art conceptuel est-il vraiment de l'art ? L'impressionnisme relève-t-il vraiment de la peinture ? Une enquête sociologique dépourvue de statistiques peut-elle vraiment prétendre être scientifique ? Curieusement, en décrivant les mondes sociaux en termes évolutifs, Anselm Strauss paraît à l'inverse appréhender la notion d'authenticité comme une modalité relativement stable de l'engagement des individus dans un monde social donné. Chacun est convaincu de savoir ce qu'est l'art et n'en tolère pas d'autres conceptions. L'authenticité ne paraît pas pouvoir être perturbée par la dimension troublante de l'expérience. Elle est pour ainsi dire déconnectée des événements qui surgissent dans le monde social et résiste apparemment à l'épreuve du temps.

J'ai besoin de me doter d'une définition de l'authenticité plus sensible aux événements et attachée à une conception plus incertaine des activités. Cela peut être fait en renversant la conception straussienne de l'authenticité, c'est-à-dire en considérant que celle-ci est *accomplie* dans l'expérience que les individus font de leurs activités professionnelles plus qu'elle ne *traduit* la valeur de ces activités. Je définirai sommairement l'authenticité comme la capacité individuelle à durer dans les mondes sociaux traversés – non plus selon la conception chronologique d'un temps objectif, mais selon une conception subjective et plurielle de la temporalité. Durer dans un monde social signifie y stabiliser son propre passé et son propre futur ; cela n'est possible qu'en tournant la page d'événements décisifs (l'entrée dans le monde de l'information financière, un licenciement, etc). Par contraste avec les trajectoires que j'ai étudiées jusqu'ici et qui s'objectivaient par la continuité et l'ordonnement d'une séquence de formes stables d'activités, l'authenticité s'objective par la continuité et l'ordonnement d'une forme stable de narration de soi. L'authenticité journalistique est définie par une temporalité biographique particulière et la confrontation de soi à ce que Mead appelle un « autrui significatif » (Mead, 2006). L'authenticité se rapproche en cela de la « conscience de soi » au sens interactionniste<sup>281</sup>. Je la conçois plutôt comme un opérateur de médiation entre une mémoire individuelle d'un « soi journaliste » et une mémoire collective du journalisme. Les

---

<sup>280</sup> « So there are analytic questions about who decides (or which organizations decide) which members are more authentic and via what social mechanisms? Who has the "power" to authenticate? and how? and why? Do the subprocesses include sponsoring, launching, assigning, placing, licensing? Is not coaching an important subprocess pertaining to the giving of competence and sponsorship? » (Strauss, 1978, p. 123)

<sup>281</sup> « la conscience de soi se construit dans la temporalisation ( « composition du présent avec un passé retenu et un futur anticipé » ) et avec la conscience de l'autre (réactions et anticipations des évaluations de ses actions par autrui), dans « l'entrelacement de l'altérité et de la temporalité » » (Menger, 1997, p. 604, cité dans Bidart, 2006).

individus stabilisent leur authenticité en passant le cap d'événements marquants ; ces événements forment ensuite des « repères narratifs » (Leclerc-Olive, 1999) de la mémoire individuelle. Par cette mémoire, qui oriente la conduite de vie individuelle, les journalistes font durer un certain type de journalisme dans le temps.

Pour être correctement analysé, le sentiment d'authenticité doit être soigneusement distingué de tous les artifices de présentation de soi recensés par Erving Goffman (1974) qui permettent à l'interaction d'avoir lieu. Pour cela, les interprétations des personnes rencontrées doivent toujours être mises en lumière par les situations réelles qu'elles ont traversées. C'est en contraignant les individus à décrire le plus précisément possible le monde qu'ils parcourent quotidiennement que l'on peut les faire quitter la scène du théâtre social chère à Goffman. Chercher à décrire l'authenticité des journalistes ne vise pas à les réinscrire, à partir de leur récit biographique, dans un processus modélisé dont on cherche à identifier les étapes. Il vise à installer des personnages dans leur histoire pour comprendre et décrire l'épaisseur éthique qu'ils prennent à mesure des expériences qu'ils font du monde de l'information financière. En cela, l'authenticité est très différente de l'identité, dans la mesure où cette dernière relève d'un jeu de « masques » (chacun anticipe dans son comportement le jugement de l'autre) et de « miroirs » (chacun perçoit son propre reflet dans le jugement des autres) (Strauss, 1997), et se structure donc en réaction à un ordre social symbolique plutôt que sous le coup des événements<sup>282</sup>.

Après un préambule méthodologique, je décrirai dans un premier temps la tension fondamentale qui me semble structurer la formation de l'authenticité des journalistes, à savoir le rapport au journalisme comme communauté abstraite d'une part, et l'engagement dans le monde de l'information financière d'autre part. (II.1). Je décrirai ensuite, au regard de cette tension, quatre formes idéales-typiques d'authenticité et les contextes historiques dans lesquelles chacune de ces formes s'épanouit le mieux (II.2). Enfin, j'en reviendrai pour conclure à l'argument théorique de cette partie III, à savoir à la manière dont ces types d'authenticité *accomplissent* le journalisme dans les mémoires individuelles.

---

<sup>282</sup> En indexant la quête d'identité aux jugements des autres, Strauss la caractérise en effet d'une façon proche des processus de contre-étiquetage et de retournement du stigmaté qu'ont décrit plus tard Howard Becker et Erving Goffman (ce qui témoigne de la cohérence théorique de l'École de Chicago). Voir l'introduction de la partie III.

## Stratégie méthodologique

Le matériau empirique mobilisé pour mener cette analyse est le corpus de récits biographiques menés avec 37 individus qui exercent ou ont exercé une activité de journaliste dans le monde de l'information financière, que j'ai déjà utilisé à divers moments de cette thèse. Comme je l'ai indiqué dans l'introduction générale, j'ai cherché à rencontrer des personnes aux trajectoires variées. J'ai ainsi rencontré des individus qui n'appartiennent plus à ce monde et d'autres qui continuent à le parcourir hors de la presse, généralement dans des agences de communication ou de « conseil éditorial » (voir tableau 1 de l'introduction générale. Voir aussi le tableau récapitulatif A1 des entretiens en annexe). Ces critères de variation étaient importants, dans la mesure où les biographies ne m'intéressent pas en tant que telles, mais comme moyen de comparer des contextes de construction de l'authenticité de journaliste dans le monde de l'information financière.

Si l'on reprend les critères retenus par Jean Peneff, le discours est (auto)biographique (par opposition à une histoire de vie racontée sans contrôle) sous trois conditions :

- 1) Le récit repose sur une forme de dédoublement par lequel le narrateur prend du recul et tente d'objectiver son passé.
- 2) Le récit prend la forme d'une trajectoire continue et non pas de la mobilisation anarchique de séquences isolées sans lien entre elles.
- 3) Le récit descriptif fait l'objet d'une interprétation, le passé est expliqué logiquement et un sens lui est attribué. Les comportements et les choix ne sont pas simplement exposés, ils sont justifiés. (Peneff, 1990, p. 104)

La question utilisée systématiquement pour amener les personnes enquêtées à s'engager dans un récit biographique était la suivante : « Est-ce que vous pouvez me raconter comment vous êtes devenu(e) journaliste financier ? »<sup>283</sup>. La plupart du temps, mais de façon moins systématique, la thématique « biographique » de l'entretien se refermait avec la question « et

---

<sup>283</sup> Lorsque la personne n'exerçait plus une activité de journaliste financier, la question inaugurale était : « comment êtes-vous devenu(e) journaliste financier et comment en êtes-vous sorti(e) ? » On pourra trouver maladroit l'expression « devenir journaliste financier ». S'il avait fallu coller à la perspective processuelle adoptée dans cette thèse, il aurait été plus précis et plus juste de demander « Comment en êtes-vous arrivé à exercer l'activité de journaliste dans le monde de l'information financière ? ». Plus juste mais avec un risque élevé d'externalités négatives, dans la mesure où le caractère alambiqué de la seconde formulation risquait de faire prendre à l'échange un tour plus formel et risquait d'inciter mes interlocuteurs à une prudence analytique inappropriée. La facilité de langage « devenir journaliste financier » se justifie de ce point de vue.

maintenant, comment voyez-vous les années à venir ? ». J'incitais toujours mes interlocuteurs à respecter *a minima* l'ordre chronologique des événements et à les dater le plus précisément possible. Cette discipline ne devait jamais prendre le pas sur la manière dont mes interlocuteurs interprétaient leur parcours, mais visait à indexer leurs interprétations sur les situations réelles traversées. Je me suis beaucoup appuyé sur des relances pour encourager, au besoin, cette activité interprétative. De plus, j'ai toujours consacré une partie de l'entretien à une description fine des activités professionnelles, parfois en utilisant les articles écrits par les journalistes, afin de les inciter à ancrer leur récit dans les situations réelles traversées. L'enjeu dans la conduite des entretiens biographiques a finalement été de créer les conditions d'une bonne entente entre le journaliste et le sociologue (voir l'annexe 6.2, qui décrit cet enjeu en s'appuyant sur l'étude d'un cas d'entretien où cette entente n'était pas évidente).

Entre autres avantages de ce mode d'analyse biographique, Jean Peneff distingue que « [g]râce à ce procédé, on porte son attention sur les faits biographiques plutôt que sur les représentations qu'en a chaque individu (encore que cela ne soit pas exclu). On évite donc les spéculations sur ce qu'a voulu signifier l'enquêté. On évite l'impasse qui réduit la sociologie à plaquer un discours sur le discours d'autrui. » (Peneff, 1990, p. 81).

Dans l'analyse du corpus obtenu, j'ai prêté attention à trois éléments : comment les individus confrontent-ils leurs attentes vis-à-vis du métier de journaliste à celles des autres journalistes et à l'expérience concrète qu'ils font du monde de l'information financière ? Quels sont les principaux événements biographiques relatés et comment sont-ils intégrés à la carrière ? Quel est finalement le dénouement du récit, comment parvient-il à « *dominer l'événement* » (Leclerc-Olive, 2010b) de sorte à ce qu'il soit possible d'interpréter sa vie professionnelle comme un tout ? La diversité des récits produits est bien sûr très forte, au moins à la hauteur de la diversité des parcours professionnels. Néanmoins, des régularités sont observables aux regards des questions posées ci-dessus, qui ont donné lieu à une description idéal-typique exemplifiée (voir Section II). Suivant les remarques faites dans l'introduction de cette partie à propos des conditions d'une approche « positive » des récits biographiques, j'ai associé à la stratégie de conduite et d'analyse des entretiens, une stratégie d'écriture sociologique des événements (voir encadré 6.1).

*Encadré 6.1. Remarques méthodologiques sur l'écriture sociologique des événements*

Les analyses de ce chapitre reposent sur la comparaison des récits à propos de trois événements marquants qui, lorsqu'ils surviennent, sont des repères narratifs essentiels des carrières des journalistes dans le monde de l'information financière. Le premier événement est celui de l'entrée dans le monde de l'information financière. Le deuxième est l'engagement ou le désengagement subjectif du journalisme. Le troisième est le fait de quitter la presse, événement que j'appelle « l'exit ». J'ai comparé la manière dont ces événements sont convoqués dans les récits biographiques en distinguant systématiquement deux dimensions. La première est celle de l'événement comme concept phénoménologique relatif à l'expérience, qui relève du surgissement et perturbe l'expérience du monde social. La seconde, plus abstraite, est celle de l'événement comme concept narratif, qui n'est pas directement observable. Ils ne peuvent être décrits empiriquement que par association avec des « occurrences » concrètes (voir Abbott, 1991). La différence principale entre événements et occurrences est que les événements ont une durée, tandis que les occurrences sont instantanées et peuvent survenir à divers moments de la durée de l'événement. Par exemple, l'événement abstrait « entrée dans le monde de l'information financière » prend du temps, mais il se manifeste par des occurrences concrètes et instantanées comme le fait de choisir une spécialisation en économie-finace au cours de ses études, d'obtenir un stage dans un journal destiné aux actionnaires individuels, de voir ce stage transformé en CDD, etc. L'engagement subjectif est de même un événement qui prend du temps. Il peut être repéré par des occurrences concrètes, comme celles qui ont trait au travail effectué (par exemple couvrir un événement majeur, comme la faillite de Lehman Brothers, et voir son article publié pour la première fois en Une de son journal) ou encore à l'emploi occupé (par exemple, se voir confier la responsabilité d'une rubrique exclusivement consacrée à la gestion d'actifs). L'exit n'est pas non plus instantané : il s'agit d'un processus de longues hésitations et de réflexions mûries. Un licenciement ou une opportunité d'emploi hors de la presse font typiquement partie des occurrences qui correspondent à cet événement.

Je me suis attaché, dans l'écriture de ce chapitre et du suivant, à décrire aussi bien l'événement dans sa forme vécue, dans sa soudaineté, perturbateur des représentations du monde dans lequel vivent les individus, que dans sa forme narrative, dans toute sa durée avant d'être clôt, transformé en souvenir qui sert de repère au récit biographique et aide à stabiliser une représentation du passé et des aspirations concernant le futur.

## I/ Le journalisme comme communauté abstraite

L'un des traits les plus massivement partagés des récits biographiques est l'absence dans ces récits des institutions représentatives du journalisme. Il est clair que le format des récits biographiques incite à mettre en avant la dimension personnelle de l'engagement journalistique. Pour autant, il est significatif que la plupart des personnes rencontrées ne soient engagées dans aucun collectif de journalistes (association professionnelle, syndicat, groupe de pigistes). Ces collectifs leur inspirent généralement des sentiments qui vont du simple désintérêt à la franche hostilité.

**« Si c'est pour renforcer notre aigreur... »  
(Marc-Olivier et Damien, entretien #1 et #2)<sup>284</sup>**

*« A : Vous ne faites pas partie de l'AJEF par exemple ? »*

*Marc-Olivier : moi j'ai la flemme, mais à chaque fois j'imprime le bordereau et j'oublie de l'envoyer. Je n'ai pas compris l'intérêt tellement. Je ne vois pas l'intérêt.*

*A : Et vous non plus ?*

*Damien : non non non*

*A : ça ne vous intéresse pas ?*

*D : Non je ne vois pas trop l'intérêt non plus. (...)*

*M-O : Si c'est pour renforcer notre aigreur ça ne sert à rien !*

*A : Pourquoi ça renforcerait votre aigreur ?*

*M-O : Bah parce que ils gagnent plus en travaillant moins, globalement. »*

Dans le cas ci-dessus, la défiance vis-à-vis des organisations représentatives du journalisme naît d'un hiatus entre journaliste presse d'informations générales et journalistes de presse spécialisée. Les premiers peinent simplement à reconnaître les seconds comme des journalistes à part entière<sup>285</sup>. Les seconds valorisent généralement l'expertise et ont tendance à stigmatiser

---

<sup>284</sup> L'entretien était initialement prévu avec Marc-Olivier, mais celui-ci a pris l'initiative de convier l'un de ses collègues (Damien), qui était intéressé par la rencontre. Celui-ci nous a rejoints un peu plus tard et l'entretien a été conduit avec Marc-Olivier et Damien à la fois.

<sup>285</sup> Un journaliste indépendant, spécialisé dans l'enquête sur des affaires financières, a par exemple réagi ainsi lorsque, à la fin des entretiens, je lui expliquais que je m'intéressais également aux journalistes de presse financière spécialisée : « ah, oui mais ce ne sont pas des journalistes »



le goût du style des premiers<sup>286</sup>. Un autre hiatus source d'hostilité est générationnel, typiquement cristallisé dans l'opposition entre jeunes journalistes des rédactions web et journalistes anciens à des postes plus confortables dans la rédaction du journal papier.

**« Ils ne comprennent rien, ils jugent... »  
(Nathalie, entretien #6)**

*« Nathalie : les vieux journalistes entre guillemets... c'est un peu aussi une lassitude hein, j'en ai marre en fait de me justifier de faire du journalisme sur le web. Donc il y a aussi ce côté-là. Par exemple il y a un copain là récemment qui a sorti un bouquin, dans lequel il me citait donc je suis allée à la sortie de son bouquin. Et c'était très sympa il avait loué un... petit (inaudible) italienne avec plein de vieux journalistes de (elle cite des noms de journaux financiers et de PQN), tout ça et... j'ai plus l'impression, enfin... j'ai l'impression que c'est un peu des mohicans quoi. Ils ne comprennent rien, ils jugent... bon et du coup c'est moi qui les juge en disant ça mais je préfère être dans le mouvement et puis ensuite je ferai un bilan. (...) Se retrouver entre deux petits fours avec deux vieux ronds de bière, enfin c'est... je ne vois pas du tout l'intérêt quoi. Voilà c'est... c'est mon point de vue un peu étriqué et agacé, j'avoue. »*

La manière dont un journaliste, impliqué dans le bureau de l'AJEF, explique la difficulté croissante de l'association à réunir les journalistes, illustre également bien ce hiatus générationnel.

**La tendance du journalisme « assis »  
(Thierry, entretien #8)**

*« Thierry : La difficulté de ce monde journalistique, c'est que d'une part les journalistes sont de moins en moins nombreux dans les rédactions, tout confondu, et qu'ils ont de plus en plus d'obligations, de conférences de machin, donc on a du mal à les faire venir. Là où avant j'avais 40 personnes, quand j'en ai 20 je suis content. Ça a diminué de moitié. Le deuxième volet, ce sont les effets induits d'internet. C'est-à-dire que beaucoup vont se dire 'à quoi ça sert d'aller là si je vais avoir le communiqué sur internet ou je vais avoir l'info sur internet'. Donc il y a une tendance qui est celle qui est la création du journalisme que j'appelle 'assis'. C'est-à-dire que beaucoup sont devant l'ordinateur et bossent à travers internet. Il y a des contraintes très fortes dans beaucoup de rédactions, où les jeunes journalistes qui sont sur le web, ont quasiment interdiction de sortir, voire de prendre leur téléphone*

---

<sup>286</sup> Voir aussi l'encadré 6.1 sur la critique des prétentions journalistiques (section II.4).

*pour vérifier une info. Donc on se copie les uns les autres, et des fois on dit une connerie on est répercutés »*

De plus, les rencontres entre journalistes financiers sont rares et se limitent généralement aux conférences ou déjeuners de presse (voir les remarques à ce sujet dans l'introduction du chapitre 3). La socialisation au métier se fait essentiellement dans les salles de rédaction, mais la dimension encore ésotérique des rubriques financières et boursières dans les grandes rédactions nationales isole ces journalistes, qui y gagnent généralement en autonomie vis-à-vis de leur hiérarchie mais peuvent y perdre en intégration dans un collectif rédactionnel. La situation est similaire dans les titres de presse professionnelle, dont les services sont souvent répartis en secteurs d'activité, chacun ayant sa spécialité propre (pétrole, aéronautique...).

Cependant, de manière tout aussi nette, la plupart des journalistes rencontrés font référence à une représentation normative commune du journalisme pour situer leur parcours et évaluer leur situation professionnelle. Cette représentation implique des valeurs professionnelles abstraites telles que l'indépendance vis-à-vis des pouvoirs économique et politique, l'intérêt général, l'objectivité, tout ce que l'on est, semble-t-il, en droit d'attendre d'un journaliste quel qu'il soit. Sans être nécessairement liés dans des collectifs concrets, les journalistes sont liés par cette représentation très abstraite et largement partagée de ce qu'un « vrai » journaliste devrait être, et il leur paraît le plus souvent nécessaire de justifier leur parcours au regard de cette représentation, quitte à s'en distancier. Même les journalistes très isolés dans leur travail, peu confrontés à leurs confrères sinon en conférences de presse, paraissent avoir à rendre des comptes de ce point de vue. C'est par exemple le cas de Ludovic, seul journaliste d'un site qui diffuse de l'actualité financière à destination du grand public.

**« Il y a quand même une frontière »  
(Ludovic, entretien #5)**

« [Alors que je lui demande s'il envisage de quitter le journalisme]

Ludovic : (...) *je ne veux pas faire de langue de bois parce que je ne sais pas ce que l'avenir me réserve bon... moi je me... enfin pourquoi pas s'il y avait une opportunité hyper intéressante qui se présentait mais voilà, c'est pas mon but non plus et voilà, je ne ferais pas tout pour voilà, pour passer de l'autre côté comme on dit dans le métier, c'est-à-dire passer côté com'. Je crois que quand on est journaliste c'est difficile quand même, de se dire...*

A : *Vous faites un... il y a une frontière pour vous ?*

L : *Il y a quand même une frontière. (...) Je ne sais pas vous ce que vous en*

*pensez mais c'est quand même... la frontière est quand même... existe »*

Deux ans après cet entretien, Ludovic a pourtant été embauché par une agence de communication financière. Cela suggère que la fidélité aux représentations normatives du journalisme est subjectivement peu engageante, puisqu'elle ne résiste pas aux opportunités d'emplois plus confortables et plus rémunératrices hors de la presse. Néanmoins, certains des ex-journalistes rencontrés font eux aussi largement référence dans leur récit à la haute mission civique que le journalisme est supposé remplir. Un ancien journaliste, qui dirige le département « news content » d'une agence de communication à Paris explique par exemple qu'il considère toujours être journaliste (« *je n'ai pas quitté le journalisme financier* »). Après avoir occupé rapidement des postes dans des rédactions réputées (cinq ans dans un titre de PQN, un an dans une radio nationale et deux ans dans une agence de presse financière), Frédéric a repris des études dans une grande école de commerce pendant un an. Ces études terminées, il dit avoir eu envie de retourner dans le journalisme. Mais, d'une part, il considère que sa carrière journalistique dans la presse est aboutie (« *j'avais fait le tour* »). D'autre part, l'évaluation des chances de vie qui lui étaient offertes dans la presse ne l'incite pas à y persister. Il justifie ensuite longuement son départ de la presse au regard de la mission civique que les journalistes sont censés remplir.

**« Ma curiosité de journaliste est plus satisfaite ici »  
(Frédéric, entretien #11)**

« A : [après qu'il a expliqué se considérer toujours comme journaliste] *Vous vous dites que vous êtes journaliste ?*

Frédéric : *Face à des journalistes je ne peux pas dire que je suis journaliste, j'ai une honnêteté intellectuelle à préserver, et face à des non-journalistes, je peux expliquer que je suis journaliste pour des marques, en expliquant que bah je ne suis pas impartial, mais qui est impartial, je voudrais bien qu'on me présente un journaliste vraiment impartial. (...) Donc moi quand je travaille pour une Banque, que je leur fais leur contenu, leur magazine etc, ça ne me pose pas spécialement [plus] de problème, je veux dire en termes d'éthique, qu'un journaliste qui va faire un papier en interrogeant des experts sans forcément dire qui sont ces experts. Ils n'ont pas le temps ou pas la place d'expliquer. Donc finalement, de mon point de vue on est parfois un peu tous dans le même panier. La vraie question, est-ce qu'il y a la place pour un journaliste économique et financier vraiment indépendant, qui décrypte les enjeux de qui est qui. (...) Donc la grande différence, non je ne suis pas indépendant, je ne vais pas aller prendre l'avis de la concurrence, je ne vais pas aller... chercher des poux, je ne vais pas faire de l'investigation. Mais on*

*peut parler d'un journaliste économique et financier, un journaliste noble, mais c'est... mon impression à peine 10 % des gens qui font ça. Donc entre être dans la masse des 90 % qui sont journalistes et qui servent la soupe un peu... à tout le monde sans trop pouvoir démontrer les enjeux ou être de l'autre côté de la barrière avec plus d'outils, de moyens et promouvoir des messages, bah pfff bon voilà, moi je m'éclate plus, ma curiosité de journaliste est plus satisfaite ici en ayant en plus des beaux projets à mener. »*

Le récit de Frédéric laisse apparaître une forme de discordance biographique : son parcours personnel n'épouse pas la mission qu'est supposé remplir un journaliste et qui nécessite notamment son impartialité. Cette discordance est atténuée par l'évaluation que Frédéric fait du journalisme dans le monde de l'information financière (« *est-ce qu'il y a la place pour un journaliste économique et financier vraiment indépendant ?* »). Ces explications ne suffisent pourtant pas à tourner la page du journalisme. Frédéric tient à défendre la continuité de son activité concrète avec le travail qu'il réalisait comme journaliste :

**« En fait je reste un journaliste »  
(Frédéric, entretien #11)**

*« F : J'applique mon raisonnement, ma méthode à d'autres univers qui ne sont pas purement journalistiques et où... c'est un peu comme le livre la stratégie de l'océan bleu, où il y a des perspectives de développement plus roses, plus ambitieuses que dans les médias aujourd'hui où les gens sont un peu plus déclinistes. (...) moi je suis en news content, c'est-à-dire que je produis des contenus sérieux, en lien avec l'actualité, en lien avec une ligne éditoriale, un fil narratif pour des marques. Donc en fait je reste un journaliste, les journalistes ne me considèrent plus comme tel, mais c'est pas grave, je le vis très bien. (...) Je travaille pour une filiale de [grande entreprise] qui fait de la recherche médicale, et dès qu'ils trouvent de nouvelles choses, dès qu'ils permettent d'améliorer la vie des gens, ben... autant le raconter, et autant bien le raconter. Comme le ferait un journaliste, alors le journaliste de presse sérieuse économique et financière ou autre irait citer les concurrents pour mettre en perspective, alors nous on ne peut pas trop le faire parce que faut pas trop dénigrer la concurrence, c'est un peu plus glissant, et puis il irait appeler des scientifiques indépendants mais ça peut nous arriver aussi de le faire mais quelque part, je fais un peu du journalisme scientifique. »*

Cet extrait est cette fois dominée par une forme de concordance biographique qui lie les traits de caractère personnels de Frédéric, comme sa curiosité, et la nature du travail journalistique, contenue en l'occurrence dans la pratique du *storytelling*, qu'il estime réaliser au mieux hors de la presse. C'est finalement dans le contrôle de son travail que la vocation de

Frédéric s'exprime plutôt que dans le rapport à la mission civique du journalisme. Ce second rapport est nettement source de tension biographique et Frédéric ne peut défendre son authenticité sans délégitimer les prétentions civiques du journalisme. C'est seulement en faisant le deuil de ces prétentions que Frédéric peut maintenir son authenticité de journaliste financier.

Deux lignes de tension structurantes pour la stabilisation de l'authenticité journalistique dans le monde de l'information financière se sont dessinées ici : le contrôle de la mission civique prêtée à son métier d'une part, et le contrôle de son travail concret d'autre part<sup>287</sup>. Selon les récits, ces deux lignes de tension sont plus ou moins nettes. Certains évaluent leur parcours en insistant fortement sur la mission civique du journalisme et beaucoup moins sur la nature du travail journalistique, et inversement<sup>288</sup>. Chacune de ces deux lignes de tension peut constituer la trame d'une carrière subjective d'engagement dans le journalisme, ou au contraire d'une carrière subjective de désengagement du journalisme.

Dans le cas de Frédéric, l'évaluation de son parcours est discordante du point de vue de la mission qu'il prête au journalisme. Il atténue cette discordance en expliquant l'écart entre la mission et la réalité par un contexte de déclin des organisations médiatiques plutôt que comme son propre échec. La mission civique du journalisme est pour lui un critère important, mais le contexte dans lequel les journalistes évoluent n'est pas favorable à l'accomplissement personnel de cette mission, et constitue une menace pour son authenticité. Il n'a aucune prise sur cette mission. En revanche, l'évaluation de son parcours est concordante du point de vue de la nature du travail journalistique : il continue à exercer une activité journalistique hors des organisations médiatiques classiques. L'authenticité journalistique de Frédéric se stabilise dans un rapport au journalisme comme ensemble de pratiques et de compétences spécifiques, plutôt que dans un rapport à une mission civique. Pour cette raison, malgré l'exit, Frédéric est toujours subjectivement engagé dans le journalisme. Il se refuse à en faire un passé révolu.

Cette carrière subjective, cependant, est un processus jamais terminé, pour deux raisons principales. La première est que son propre passé est toujours susceptible d'être réinterprété à

---

<sup>287</sup> Ces lignes de tension correspondent à ce que Meyers et Davidson, (2014) ont appelé des types d'explications du fait de devenir journaliste respectivement « externe » - liée à une volonté d'influencer le monde social et d'y remplir une mission - et « interne » -liée à des traits personnels comme la curiosité ou des talents d'écriture.

<sup>288</sup> Cette distinction entre contrôle de la mission et contrôle du travail rejoint celle d'Howard Becker entre « *identification par le statut* » et « *identification par la tâche* », issue de la comparaison entre le discours professionnel des ingénieurs, des enseignants et des physiologistes (Becker et Carper, 2006). Toutefois, le problème de l'identification est très lié dans ce texte à celui des relations entre l'individu et les représentations collectives de son groupe de référence.

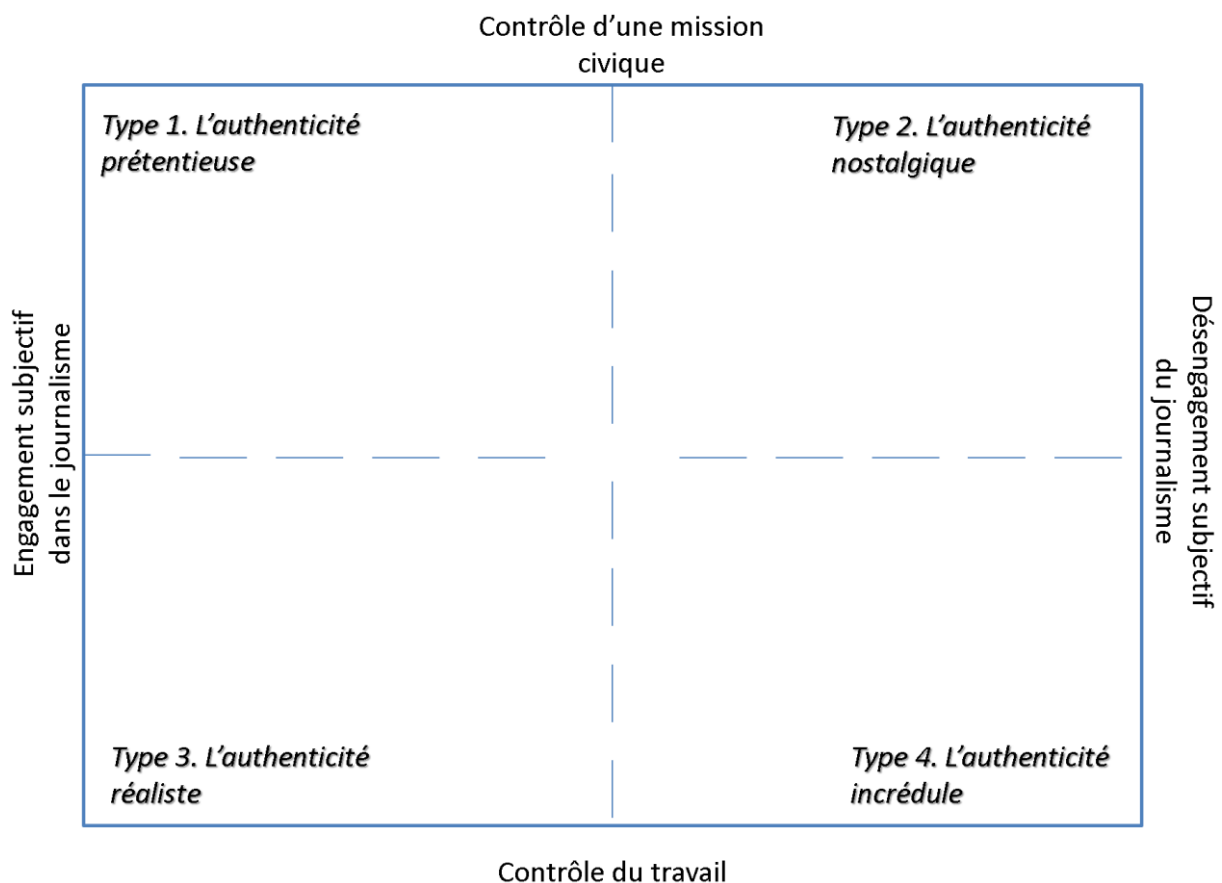
l'aune d'événements nouveaux. Comme le dit joliment Husserl, le récit du passé est une « *évidence jusqu'à nouvel ordre* » (cité dans Leclerc-Olive, 1999). Il ne peut être définitivement stabilisé qu'en l'absence absolue du futur, puisque cela suppose qu'aucun événement nouveau ne survienne. La deuxième raison est que les événements ont une durée irréductible à l'instantanéité d'une occurrence particulière (comme le fait de quitter la presse). Comme je le montrerai ultérieurement, la sortie du journalisme est un événement qui prend du temps. Sa durée va bien au-delà du simple fait d'abandonner une relation d'emploi dans la presse. Il est donc possible que Frédéric n'ait simplement pas encore fini son deuil du journalisme. Autrement dit, la pérennité de son authenticité de journaliste n'est pas certaine.

D'après les commentaires préliminaires faits ci-dessus, on peut typifier l'authenticité journalistique dans le monde de l'information financière selon deux axes. Le premier axe reprend les deux lignes de tension évoquées plus haut (mission civique et nature du travail concret). Il contraste deux formes de « l'Autrui généralisé » auquel les journalistes se confrontent pour stabiliser leur authenticité : un autrui ancré dans l'univers moral abstrait du journalisme d'une part, un autrui ancré dans le monde concret de l'information financière d'autre part. Le second axe reprend les deux types de carrière subjective suggérés : l'engagement dans le journalisme et le désengagement du journalisme. Il contraste cette fois deux formes particulières de temporalité subjective : l'une qui fait du journalisme un passé révolu (voir quelque chose qui n'a jamais vraiment existé pour soi), l'autre qui fait du journalisme un présent consistant et un futur souhaitable. Puisqu'il s'agit de carrière subjective, la notion d'engagement n'est pas tout à fait la même que celle définie dans les chapitres précédents. Comme l'exemple de Frédéric a déjà permis de le montrer, les trajectoires objectives d'exit ne correspondent pas toujours à des carrières subjectives de désengagement du journalisme. Inversement, des trajectoires de journalisme spécialisé ne correspondent pas nécessairement à une carrière subjective d'engagement dans le journalisme. Comme on l'a vu dans le chapitre 5, ce type de trajectoire résulte parfois de phénomènes d'engagement objectif par lesquels il est de plus en plus difficile pour un journaliste d'inverser la tendance d'une trajectoire de spécialisation, même s'il l'aurait souhaité. Cela suggère qu'une trajectoire journalistique de spécialisation peut nourrir une frustration et correspondre de ce fait à une carrière subjective de désengagement du journalisme.

La figure 6.1 résume les types idéaux d'authenticité en croisant ces deux dimensions (contrôle de la mission vs. contrôle du travail ; engagement subjectif vs. désengagement

subjectif). Conformément à une démarche idéal-typique, il ne s'agit pas de caractériser des individus. Il n'arrive jamais en effet que les journalistes n'attachent par exemple d'importance qu'à leur mission abstraite et pas du tout à leur travail concret quotidien. Chaque récit de vie professionnelle peut emprunter à plusieurs des modèles que je vais décrire, et peut s'en rapprocher ou s'en éloigner au cours du temps. L'objectif est de purifier les modes d'interprétation des vies professionnelles des journalistes et de leurs événements significatifs, afin de montrer comment la découverte du monde de l'information financière structure l'authenticité des journalistes. Je vais à présent décrire chacune des quatre configurations idéal-typiques de stabilisation de l'authenticité dans l'ordre indiqué sur le schéma. Je m'appuierai pour conclure sur cette typologie pour discuter du problème de la continuité du journalisme dans les mémoires individuelles.

*Figure 6.1. Les idéaux-types d'authenticité des journalistes dans le monde de l'information financière.*



## II/ Les types d'authenticité journalistique dans le monde de l'information financière.

### II.1. Type 1 : l'authenticité prétentieuse

Le premier type d'authenticité est caractérisé par une carrière subjective d'engagement dans le journalisme défini par sa mission civique. La stabilisation d'une authenticité journalistique est dans cette configuration solidaire d'une défense morale de la communauté des journalistes financiers. La trame des récits biographiques est structurée par une quête de prestige. Le narrateur est alors enclin à raconter sa vie professionnelle sous la forme d'un récit héroïque et « *donner à certaines actions, certains faits biographiques singuliers, la dimension d'un geste, au sens épique du terme* » (Burgos, 1989, p. 1). Les récits qui expriment le mieux ce type sont typiquement celle des personnes entrées sur le marché du travail à une période où les opportunités d'emploi journalistique dans le monde de l'information financière sont importantes et qui ont rapidement occupé des positions centrales dans ce monde.

Thierry a commencé sa carrière de journaliste au début des années 1970, après quelques années à travailler comme banquier. Attiré par le journalisme et l'écriture, il saisit l'opportunité de travailler dans la rubrique économique d'une grande agence de presse dont il deviendra chef de service. Dans les années 1980, il est embauché dans un titre de presse quotidienne nationale à la rubrique des affaires financières et boursières, alors presque atone et peu réputée. Il obtiendra ensuite des responsabilités importantes dans cette rédaction, dans un contexte historique qui lui offre de profiter de l'extension du monde de l'information financière. Le registre héroïque apparaît bien lorsqu'il raconte l'aboutissement des dix premières années de sa carrière journalistique.

**« Ça me semble important, il faut faire ça sérieusement »  
Thierry (entretien #8)**

« T : À l'époque très peu de journalistes parlaient couramment anglais voire d'autres langues. J'ai eu cette chance, donc ça a beaucoup aidé pour... par exemple j'étais un des premiers à faire des reportages sur les marchés à terme à Chicago ou ailleurs. (...) à [titre de PQN] il y avait quelqu'un qui avait laissé tomber sa rubrique, c'était la Bourse et ça n'intéressait personne, donc moi j'ai dit je prends. Voilà. Pour dire que ce n'était pas très important c'était à mi-temps, à l'époque. La Bourse et les affaires financières c'était à mi-temps, le gars travaillait à mi-temps. Moi j'avais dit 'écoutez, ça me semble



*important, il faut faire ça sérieusement on ne peut pas faire ça à mi-temps'. Donc ils ont un peu tiqué et ils ont dit oui et puis voilà, c'est parti comme ça. Et j'ai eu la chance qu'après il y ait eu l'arrivée de Mitterrand, donc les nationalisations, qui font que la Bourse a été intéressée, bon après ça a été la droite et les privatisations et puis après j'ai élargi mon champ. »*

Dans cet extrait, Thierry donne à des faits biographiques singuliers (la prise en charge d'une rubrique boursière) une dimension épique (il a participé directement au développement du journalisme financier dans le contexte exceptionnel de la financiarisation). Le récit héroïque ne témoigne pas d'une disposition psychologique à la vantardise, il est une forme particulière de connexion d'une carrière personnelle à une carrière historique plus générale. Cette opération narrative est au contraire compatible avec l'humilité, dont Thierry fait preuve lorsqu'il dit avoir profité d'une forte autonomie dans la rédaction du fait de la technicité du monde de l'information financière.

**« Une aura inappropriée »  
(Thierry, entretien #8)**

*« On a aussi un truc qui était important c'est que déjà au sein de la rédaction, même encore un peu aujourd'hui, les journalistes économiques disaient 'on ne comprend pas grand-chose donc on te laisse faire' et à l'intérieur du service économique, les financiers en gros on les laissait faire parce qu'on ne comprenait pas grand-chose : comment ça marche la Bourse, qu'est-ce que c'est un cash-flow, des trucs comme ça. Donc on pouvait bénéficier d'une aura inappropriée si je puis dire.*

*A : pourquoi inappropriée ?*

*T : Bah parce que on n'est pas plus intelligents que les autres, mais d'une aura due au fait que... du peu d'intérêt que suscitait... pas du peu d'intérêt... oui une méconnaissance »*

Les responsabilités que Thierry a prises dans son journal puis à l'association des journalistes économiques et financiers témoignent de son engagement dans une activité que l'on pourrait qualifier avec Everett Hugues de « prétentieuse »<sup>289</sup>, qui consiste à définir le « mandat social » (toujours selon les termes du sociologue de Chicago) des journalistes financiers auprès des autres journalistes. L'expression de son authenticité prend la forme d'une quête de prestige.

---

<sup>289</sup> Everett Hugues qualifie de « prétentieuses » les professions dont les membres cherchent à « dissimuler l'envers du décor » (Hughes, 1997, p. 125), c'est-à-dire qui enrobent la réalité de leur travail quotidien de rhétoriques professionnelles qui visent à justifier ce travail et les privilèges qui en découlent.

**« Comptables des intérêts financiers de l'entreprise »  
(Thierry, entretien #8)**

« T : [il raconte sa participation au conseil d'administration de son journal] *Pas mal de journalistes économiques ont siégé dans ce... ça s'appelle actuellement conseil de gérance, pourquoi parce qu'il fallait traiter des affaires financières, quand vous êtes membres de la société de rédacteurs, moi je dis toujours notre mission elle est double : nous sommes garants des intérêts moraux de la rédaction et nous sommes comptables des intérêts financiers de l'entreprise. [Nom du journal] a subi crise sur crise, et c'était des crises financières. Donc il était presque logique que les journalistes économiques soient au conseil d'administration, parce qu'ils étaient censés savoir lire un bilan, vous voyez des choses comme ça. Et moi j'ai eu la chance, vous voyez j'ai toujours été vice-président du conseil d'administration, donc c'est peut-être une reconnaissance du fait d'avoir été journaliste économique avant (...)* ».

Un point remarquable du récit biographique de Thierry est la place centrale qu'y occupent des événements historiques de grande ampleur. La prise de conscience de la fragilité du système financier avec la répétition de crises financières ne constitue pas dans son récit une simple toile de fond historique. Elle justifie son parcours professionnel. Pour ainsi dire, Thierry s'est découvert une cause à l'occasion des crises financières. Les événements historiques de grande ampleur auxquels il a été confronté justifient sa revendication de prestige.

**« Vous gardez la Une tout le temps de la crise »  
(Thierry, entretien #8)**

« A : *et aujourd'hui, l'économie c'est devenu un grand sujet, parce que tout à l'heure vous disiez que politique et international c'était des grands sujets, ça a basculé ?*

T : *bah disons c'est vrai que ça a pris de l'importance. Et je me souviens aussi, il y a au moins une dizaine d'années, parce que je faisais une sorte de petit séminaire dans mon service du [nom du journal, rubrique économie], et j'avais dit voilà notre orientation ça va être maintenant, travaillons à la fois sur les à-côtés de la mondialisation et sur l'émergence des pays émergents si je puis dire. Et c'était les années 1995-1997 un truc comme ça. Après la crise de 1997 en gros, c'était une prise de conscience en gros. Je suis désolé je parle beaucoup de ça mais euh...*

A : *non mais... c'est ce qui est intéressant justement. Et à partir de la crise de 1997 et tout est-ce qu'il y a eu une question de prestige aussi, est-ce que vous diriez que les journalistes économiques ont eu un prestige nouveau ?*

*T : oui parce que déjà, déjà on a fait la Une. En 1997 surtout après la grande crise aussi de 1989. Il y a eu la crise de 1987 aussi, plus celle de 1989. Moi je suis arrivé à New-York, c'était en octobre hein. En octobre 1989, un de mes collègues de Libé, on se connaissait je me souviens on avait déjeuné ensemble à New-York, on avait demandé à nos rédactions qu'ils nous fichent la paix pendant quinze jours le temps de s'installer. C'était un vendredi et le lundi c'était le krach à Wall Street. Donc ce qui vous sert dans ces cas-là, bien sûr c'est l'actualité. Donc les gens au journal ils vous donnent la Une tout de suite et vous gardez la Une tout le temps de la crise. C'est ça, on est servi par les crises, faut le reconnaître. Donc dans la mesure où l'économie est devenue de plus en plus importante dans la vie de la société, la finance également, donc il est évident que ceux qui en sont les messagers, c'est-à-dire les journalistes économiques, sont devenus plus importants qu'avant. »<sup>290</sup>*

La trajectoire de Thierry l'a rapidement propulsé à une position centrale des mondes de l'information et encouragé à défendre la cause du journalisme financier (et par extension, du journalisme économique). Pour autant, certaines trajectoires qui conduisent à une position marginale dans le monde de l'information financière se prêtent également bien au récit épique. Hervé fait ses premiers pas dans le monde de l'information financière à la fin des années 1980, dans des rédactions de la presse boursière. Au bout de trois ans, une ancienne collègue lui propose de créer le service finance dans un magazine hebdomadaire. Il part à la fin des années 1990 aux États-Unis comme correspondant itinérant de ce magazine, qu'il quittera un an plus tard pour prendre le poste de rédacteur en chef adjoint d'un journal boursier. Il écrit cette année-là la première chronique boursière d'un hebdomadaire généraliste. Sa carrière, qui a commencé par la création du service finance de cet hebdomadaire, est à l'instar de celle de Thierry marquée par le faible prestige du traitement journalistique de l'information financière.

**« La finance c'était quand même un peu le diable »  
(Hervé entretien #9)**

*« H : (...) c'était en plein boom quoi, la seule difficulté presque c'était de... de trouver notre place dans un... un monde éditorial qui avait ses habitudes, qui était le journal un peu institutionnel des cadres, du patronat tout ça, de l'industrie, et voilà. Ce qui était sérieux à l'époque c'était l'industrie. Et donc la finance ce n'était pas sérieux donc on avait plutôt... le problème c'était de*

---

<sup>290</sup> Cet échange montre que je me laisse prendre moi-même dans la dimension épique du récit en le questionnant non plus sur sa carrière, mais sur celle des « journalistes économiques » (« est-ce que vous diriez que les journalistes économiques ont eu un prestige nouveau ? »). Thierry fait partie de ces « grands personnages » à qui il est difficile de faire raconter une routine quotidienne. Il est clair que je ne me suis pas « imposé à un imposant » (Chamboredon et al., 1994), mais ce qui importe ici est d'interpréter correctement le texte qui ressort de cette rencontre (c'est du reste ce que concluent Hélène Chamboredon et ses co-auteurs). En l'occurrence, je ne vise à analyser ni la trajectoire au sens que Passeron (1990) donne à ce terme, ni les pratiques de Thierry, mais sa narration autobiographique.

*trouver de la place, à la fois de l'espace pour traiter les sujets, pour embaucher les gens, et puis euh... pour être compris de nos confrères.*

*A : Et comment... compris... compris par vos confrères, qu'est-ce que ça veut dire exactement ?*

*H : que euh... au départ, pour eux, ils n'avaient pas complètement tort d'ailleurs, la finance c'était quelque chose d'un peu vulgaire, sulfureux, les écotiers, les boursicoteurs qui euh... qui ne sont pas des gens sérieux. Les gens sérieux c'est les économistes, enfin pour eux hein, à l'époque, c'était les économistes qui réfléchissaient sur l'économie, et puis les capitaines d'industrie qui faisaient... des produits quoi, c'est un peu la tradition française, c'est les ingénieurs, c'est... c'est un peu ça l'idée. Voilà, la finance c'était quand même un peu le diable, un peu suspect etc. »*

La revendication d'authenticité d'Hervé ne se limite pas à la quête de prestige professionnelle. Elle prend aussi la forme d'une entreprise de morale professionnelle, au sens d'Howard Becker (2012), de définition des normes qui constituent le bon journalisme financier, dans un contexte d'extension rapide et peu encadrée du monde de l'information financière. Il vaut la peine ici de citer longuement Hervé, lorsqu'il lie sa vie professionnelle à la multiplication de mensonges boursiers au cours des années 1990.

**« On m'avait dit 'ben t'es naïf, c'est les affaires' »  
(Hervé, entretien #9)**

*« H : (...) c'était à l'époque par exemple, Claude Bébéar, la veille du week-end de la Toussaint de l'automne 96 ou 95, je ne me souviens plus exactement, Claude Bébéar, il y avait des rumeurs d'une OPA [Offre publique d'achat]<sup>291</sup> d'Axa sur l'UAP, et Claude Bébéar dément. 'Nous ne sommes pas en train de préparer une OPA sur l'UAP'. Le week-end passe, et le lundi il lance une OPA... le Crédit foncier... le Crédit foncier annonce... dans ses comptes semestriels un actif net de 110 francs par action. Trois mois plus tard il est en faillite. Parce que ce sont des actifs, valorisation bidon quoi. Et... donc il y avait une série de mensonges comme ça, alors on ne parle même pas d'Eurotunnel hein, Eurotunnel c'était toutes les semaines... avec délits d'initié, des banques derrière qui diffusaient des bonnes nouvelles et en même temps se dégageaient de leurs titres enfin des trucs... c'était assez monstrueux. Toujours est-il que j'étais... j'avais été choqué de ça et on m'avait dit 'ben t'es naïf, c'est les affaires on est bien obligés de mentir'. (...) Et donc... j'avais fait cet article, avec notamment une enquête aux États-Unis pour comparer où en était leur réglementation et eux, ils avaient seulement, donc pas*

---

<sup>291</sup> Cette opération financière consiste pour une entreprise à se déclarer publiquement acquéreuse des actions d'une autre entreprise.

*beaucoup plus hein, ils avaient seulement une petite dizaine d'années d'avance sur nous puisque depuis 1986, ils avaient établi une jurisprudence de la SEC [Securities and Exchange Commission, le régulateur boursier étatsuniens], [selon laquelle] un faux démenti était un mensonge au marché et était répréhensible. Donc j'avais fait cet article-là. Alors c'est un peu anecdotique mais c'est pour dire qu'on n'était vraiment pas mûr au niveau des mœurs financières, même notre autorité boursière, la COB [Commission des opérations de bourse] à l'époque, découvrait le sujet quoi pareil, moi quand je les avais interrogés ils m'avaient dit 'mais où est le préjudice ?' [Il détaille en quoi, selon lui, certains actionnaires ont été lésés par le faux démenti de Claude Bébéar] donc c'est quand même de la désinformation de la manipulation de cours. Et donc... alors ce n'était pas encore répréhensible en France mais ça l'est devenu, puisque dans le rapport de la COB de l'année suivante, mes collègues m'ont dit 'ah Hervé on parle de toi dans le rapport', c'était pas exactement de moi qu'on parlait, mais du fait que les mensonges au marché devenaient interdits, la COB disait 'bah non maintenant on ne va plus laisser faire ça parce que c'est pas normal'. »*

Comme Thierry, Hervé mobilise des événements historiques pour justifier son engagement subjectif dans une entreprise de morale professionnelle. Comme en témoigne le souvenir de ses premiers articles consacrés aux mensonges boursiers (dont la précision est parfois édifiante : « *Le Crédit foncier annonce dans ses comptes semestriels un actif net de 110 francs par action. 3 mois plus tard il est en faillite* »), la dimension fortement morale de son récit est loin de n'être que rhétorique : elle est un principe de conduite de vie professionnelle dans un monde en plein essor, aux normes balbutiantes. Son entreprise de morale l'incite à explorer un équivalent plus mature de ce monde aux États-Unis, où il sera correspondant itinérant pendant un an. Comme Thierry, Hervé s'est engagé dans des institutions représentatives des journalistes, mais cet engagement est moins orienté vers la quête de prestige que vers un travail de frontière, c'est-à-dire de démarcation du « bon » journalisme financier de sa version compromise par les intérêts des institutions du monde de la finance. Il finit par éditer son propre site internet d'informations financières, financé par l'abonnement d'épargnants à ses services de conseils financiers<sup>292</sup>, par des dons et des interventions dans des conférences, et s'engage en parallèle dans des syndicats et associations de défense de la déontologie et des droits des journalistes.

---

<sup>292</sup> Cette activité signe l'engagement d'Hervé dans un travail de frontière : le caractère opportun pour un journaliste de vendre des conseils financiers, et de disposer lui-même d'un portefeuille de placements financiers, ne fait pas consensus parmi les journalistes. L'association Fidéo recommande même de ne pas donner de recommandations à propos de titres que le journaliste détient (voir chapitre 3).

**« Une préoccupation centrale dans l'exercice de mon métier »  
(Hervé, entretien #9)**

« [Après qu'il a raconté son engagement syndical et déontologique]  
A : *et pourquoi tu participes à tout ça ?*

H : *et ben parce que la déontologie de l'information est un sujet qui est devenu une préoccupation centrale dans l'exercice de mon métier à partir du moment où j'ai touché certaines limites de... d'indépendance rédactionnelle vis-à-vis des pressions des annonceurs et des éditeurs asservis à ces annonceurs, voire asservis à d'autres conflits d'intérêt quand ils sont vendeurs d'assurance-vie... et par ailleurs, le vendeur d'assurance-vie en question il est quand même secrétaire général de [une association de régulation déontologique de la presse financière] qui est censée être l'association de déontologie de la pratique boursière, donc c'est quand même un peu trop le foutage de gueule pour ne rien dire à ce sujet donc je... je me suis mis moi de mon côté, à partir du milieu des années 2000, de 2007 à peu près à la même période, assez actif dans tout ce qui est déontologie de l'information. »*

Ce travail de démarcation fonde l'authenticité d'Hervé temporellement (sous la forme de souvenirs) mais aussi relationnellement : la défense active d'une forme de déontologie de l'information financière est un argument pour vendre ses services d'expert-conseiller indépendant auprès des épargnants individuels. Tout en étant en permanence engagée dans des situations concrètes de travail, son authenticité se stabilise en s'élevant au niveau de la cause de la transparence financière, qui dépasse la seule déontologie journalistique et constitue comme on l'a vu la convention morale centrale du monde de l'information boursière.

L'engagement subjectif dans le journalisme compris au travers de sa mission civique fonde l'authenticité prétentieuse, non pas au sens de la vanité mais au sens de la revendication d'un mandat social propre au journalisme financier. Les événements marquants qui structurent biographiquement l'authenticité ont une grande ampleur historique : crises financières, privatisations, alternance politique, scandales boursiers... Dans un monde de l'information financière en forte expansion mais encore très peu réglementé, ces événements perturbent l'expérience individuelle de ce monde. Cette configuration relativement anomique laisse la place aux prétentions morales des journalistes, prétentions qui sont aussi un moyen de digérer biographiquement ces événements. L'authenticité prétentieuse s'épanouit bien dans ce contexte où les chances de vie dans le monde de l'information financière sont particulièrement ouvertes et où l'accès à des positions hiérarchiquement élevées peut se faire rapidement. Au contraire,

elles se stabilisent plus difficilement lorsque les chances de vie des journalistes se dégradent, comme c'est le cas à partir des années 2000. Les journalistes ont alors tendance à laisser leurs prétentions derrière eux. Ils stabilisent ce faisant une forme nostalgique d'authenticité, que je vais maintenant décrire.

## II.2. Type 2 : l'authenticité nostalgique

Certains journalistes connectent leur vie professionnelle à la mission civique du journalisme tout en ayant suivi une carrière subjective de désengagement du journalisme. Ils expliquent ce paradoxe par l'émergence d'un environnement défavorable à la réalisation de cette mission. Ces récits décrivent généralement des engagements vocationnels dans le journalisme qui se dispersent progressivement, jusqu'à ce que le journalisme relève d'un passé révolu.

Karine dit avoir décidé de devenir journaliste à 14 ans, après avoir écouté un journaliste du Monde raconter son métier à un forum carrière et lu un roman sur la profession de reporter. La haute mission d'intérêt général qu'elle prête au journalisme structure ses attentes vis-à-vis du métier. Elle poursuit des études d'économie en songeant à tenter sa chance dans le journalisme économique. De retour d'un voyage à l'étranger, elle cherche du travail, se souvient avoir envoyé 25 CV, 20 dans des entreprises privées et cinq dans la presse. Elle est embauchée en 1990 par un titre de presse en développement qui possède des journaux patrimoniaux. Lorsque l'entreprise qui l'emploie fait faillite quelques années plus tard, elle décide de quitter la presse pour travailler dans la filiale d'une grande banque française.

### **« Il y avait énormément de journalistes sur le carreau » (Karine, entretien #19)**

*« K : (...) à l'époque je me mariaais, je voulais avoir des enfants je voulais acheter un appart, et comme la presse allait très mal, la 5 allait fermer, il y avait un grand magazine qui s'appelait 'Contemporaine' qui avait disparu, il y avait énormément de journalistes sur le carreau et je me suis dit bon, ma spécialisation c'est la finance, donc je vais rentrer dans une banque, puisqu'en plus j'avais plein de contacts dans les banques qui me proposaient de venir chez eux, et je me suis dit que c'était la meilleure des solutions pour pouvoir rebondir, attendre que ça se passe, me stabiliser un peu, avoir un crédit pas trop cher et pouvoir retourner à la presse après. (...) Mais maintenant que je vois comment mes anciens collègues travaillent, je me dis que je suis contente de ne pas être restée parce que, ce n'est pas le métier tel que je le conçois. ».*

Les chances de vie instables offertes par le monde de l'information financière ne concordent pas avec les besoins personnels de Karine et la conduisent donc à quitter la presse. Elle raconte son expérience journalistique sous un angle positif et dit en même temps sa résolution ferme de ne jamais retourner dans la presse. Le récit de son passé journalistique est très lié aux standards journalistiques d'investigation et de révélation.

**« J'ai déterré des trucs énormes »  
(Karine, entretien #19)**

*« K : Ah pour rien au monde je n'y reviendrais, et d'autant plus que je trouve que le métier s'est extrêmement dégradé, parce que... je me rends compte qu'il y a de moins en moins de journalistes d'investigation, que le seul journalisme d'investigation est réservé à ceux qui ont les moyens encore, à savoir les télévisions et quelques journaux et sites web qui mettent vraiment les moyens sur la recherche, et j'ai l'impression que maintenant le journalisme est devenu un métier de copié-collé (...) moi je vois maintenant quand dans mon service on produit un communiqué de presse, on met des... on met des citations dedans pour que le journaliste puisse reprendre l'info en donnant l'impression qu'il a interviewé la personne, je trouve que c'est quand même assez triste. C'est-à-dire que... il y a 20 ans, quand j'étais journaliste, tous les soirs on devait sortir, on devait aller à des cocktails, on devait aller à des dîners, on devait participer à un maximum de choses, pour rencontrer des gens, écouter leurs infos, et notamment ils nous filaient plein d'infos en off, on n'avait plus qu'à les recouper après, enfin... moi j'avais 21 ans à l'époque, j'ai déterré des trucs énormes, parce que justement, même au restau j'écoutais les tables d'à-côté enfin, c'était un métier... entre guillemets de fouilles-merde mais... de fouilles-merde positifs, c'est-à-dire que... je me souviens j'avais fait fermer une banque un jour qui n'avait pas pignon sur rue parce que j'ai entendu parler de cette banque, elle ne faisait pas partie du registre de l'association bancaire de... bancaire française à l'époque, je... j'ai enquêté dessus, en fait c'était un truc complètement pourri en banlieue qui s'était donné une fausse, un faux nom de banque. Et la banque de France l'a fait fermer derrière mais, c'était parce qu'on était sans arrêt au taquet pour débusquer des trucs qui n'étaient pas normaux. »*

Ce sentiment d'authenticité est fortement lié à une interprétation morale passéiste qui durcit la distinction entre bon (ancien) et mauvais (actuel) journalisme. L'idéalisation du passé se perçoit bien chez Karine dans sa tendance à l'exaltation de certains souvenirs (« j'ai déterré des trucs énormes »). Karine entretient en fait un rapport nostalgique au journalisme.

La nostalgie des journalistes qui quittent la profession a pu être interprétée comme un frein à l'innovation qui pourrait permettre au journalisme de surmonter la crise qu'il traverse : en



faisant sempiternellement référence à un passé idéalisé qui n'a jamais réellement existé, les journalistes se priveraient des moyens d'imaginer un meilleur futur pour leur profession (Usher, 2010)<sup>293</sup>. Il me semble cependant que la nostalgie est aussi un indice d'une capacité à stabiliser un passé, certes sous une forme idéalisée, mais qui permet de constituer durablement un sentiment d'authenticité malgré les difficultés à tenir sa vocation. La nostalgie de Karine peut ici être comprise comme une marque du fait que son expérience de journaliste constitue un souvenir, qui est la forme close de l'événement, pacifié et constitué en repère stable du récit biographique. Le journalisme relève pour elle d'un passé révolu, par rapport auquel une page est tournée. La description qui suit de ses rapports professionnels actuels avec les journalistes montre comment Karine atténue la discordance entre son exit et l'importance biographique qu'a pour elle la mission civique du journalisme. Elle décrit par exemple sa position professionnelle de directrice de la communication d'une banque mutualiste comme un moyen de suggérer aux journalistes des « sujets » et des « questions » qu'ils ont tendance à délaissier, faute de sortir sur le terrain.

**« Faire réfléchir les journalistes à un sujet »  
(Karine, entretien #19)**

*« K : On a notre calendrier d'information et quand par exemple en été on n'a pas d'informations, on va envoyer ce qu'on appelle une alerte pour faire réfléchir les journalistes à un sujet. Donc l'année dernière on avait fait un sujet sur... sur l'épargne solidaire. Cette année, là on en a fait un sur le développement durable, quels sont les impacts de la banque par rapport notamment à l'écologie, le fait que nous on soit des émetteurs de gaz à effet de serre, le fait qu'on puisse encourager nos clients ou non à faire de... faire attention au respect de l'environnement, etc et donc on a fait une alerte presse pour leur dire, c'est pas pour nous regarder nous mais c'est 'posez-vous les bonnes questions' et comme nous entre guillemets on sait qu'on est bons sur ces sujets-là, bah interroger tout le monde et puis faites un vrai article de fond. On... parce que, ils n'ont pas l'idée de faire certains sujets et ce sont des sujets importants. »*

Sans le formuler comme tel, Karine se fait déontologue du journalisme. Elle considère que l'on ne peut plus veiller à la mise en pratique de la morale journalistique que depuis l'extérieur du métier.

---

<sup>293</sup> « their nostalgia is self-limiting because it fails to produce a vision of the future that catapults traditional journalists into the new media world and new media economics » (Usher, 2010, p. 923)

Ce type d'ajustement est bien entendu très propre aux individus qui suivent une trajectoire d'exit. Karine a facilement stabilisé une authenticité stable de nostalgique parce qu'elle est désengagée à la fois objectivement et subjectivement du journalisme. Mais il arrive que des individus se désengagent subjectivement du journalisme tout en y étant toujours engagés objectivement. Le deuil du journalisme est en effet un processus qui prend du temps et qui commence en fait avant la fin effective de toute relation d'emploi dans la presse. Martin en offre un très bon exemple. Il occupe un emploi de rédacteur en chef d'un journal spécialisé dans l'information boursière, atteint à la fin d'une carrière faite d'une succession d'emplois stables et relativement confortables. Au début de l'entretien, il décrit une motivation initiale vocationnelle particulièrement élaborée du point de vue du rôle qu'il prête au journalisme économique et financier, notamment construite pendant son cursus universitaire en partie consacré à l'étude de la microéconomie. Il est l'un des rares journalistes rencontrés à associer explicitement son envie professionnelle à un corpus idéologique libéral qui fait du journaliste un pilier de la liberté économique individuelle des acteurs. Lorsque la dynamique de l'entretien le conduit à réévaluer ses motivations initiales au regard de ses 25 ans d'exercice, il les qualifie de « *gentille illusion* » du fait de la montée des services de communication d'entreprise et des pratiques de « *storytelling* » dans la presse.

**« Ça n'existe plus des informations exclusives »  
(Martin, entretien #16)**

*« M : (...) il y a côté ancien combattant qui est assez, qui est assez... qui est assez pénible dans ce que je vous dis là mais, mais il y a quinze ans, quinze-vingt ans... des informations exclusives ça existait. Aujourd'hui ça n'existe plus des informations exclusives, quelque chose qui sort est quelque chose qui n'a pas été trouvé par hasard, c'est quelque chose qui a été apporté aux journaux et qui est... pour x raisons qui est envoyé... qui est envoyé à la communauté financière pour voir comment ça réagit, des informations qui sortent alors qu'on ne veut pas qu'elles sortent...il n'y en a pas. Il n'y en a pas. Il n'y en a pas... on peut opposer les gens comme Mediapart, mais ce n'est pas... c'est la même chose ils ne sortent rien, ils ne sortent... les sites en ligne ne sortent pas d'informations exclusives c'est de l'information qu'on leur a amenée. Par des opposants par des... donc, à une certaine époque on pouvait trouver des informations que les boîtes ne voulaient pas sortir parce qu'on avait su identifier des parties prenantes qui étaient prêtes à parler et qui étaient moins contraintes dans leur liberté de parole. Aujourd'hui c'est très difficile. Chacun est très encadré. »*

Martin généralise son constat décliniste jusqu'au journalisme d'investigation, pour appuyer une interprétation morale passéiste du journalisme, loin de la haute idée qu'il s'en faisait

initialement. Comme pour Karine, l'interprétation générale de son récit biographique n'est pas qu'il a failli à atteindre les régions du monde de l'information où l'on peut faire du journalisme conforme au modèle vocationnel, mais que cette région n'existe plus et que la vocation ne peut être qu'usurpée. Il peut alors confier qu'il envisage de quitter la presse sans trahir son engagement vocationnel.

**« Une certaine lassitude de ce métier »  
(Martin, entretien #16)**

« M : [alors qu'il imagine les années à venir] *J'ai une certaine lassitude de... de ce métier qui est... qui, bah parce que ça fait longtemps que j'y travaille, que j'y suis et aujourd'hui, aujourd'hui... sans doute... sans doute aurais-je besoin et envie de tester autre chose, de tester autre chose... on tourne un peu en rond au bout d'un moment. Et compte tenu des contraintes que je viens de vous exposer. (...)*

A : *Et si vous deviez donc, changer de voie ce serait plutôt pour aller dans quel secteur ou quel type de métier ?*

M : *Et bah je n'en sais rien pour l'instant. Sans doute dans le, toujours dans le domaine de la finance... toujours dans le domaine de la finance, peut-être... je n'en sais rien, je n'en sais rien... peut-être de la communication financière, passer de l'autre côté... devenir celui qui murmure à l'oreille des journalistes.*

A : *ça vous, ça ne vous dérangerait pas de passer... justement comme vous dites de passer de l'autre côté ?*

M : *Oh si si, si si ça me dérangerait, bien sûr c'est pour ça que je ne l'ai pas encore fait. Si si ça me dérangerait bien sûr... enfin ça me dérangerait c'est... c'est un changement d'état d'esprit hein. »*

Le contexte du monde de l'information financière dans lequel se déroule l'essentiel de la trajectoire de Martin explique largement ce désengagement subjectif. Recruté 5 ans avant l'éclatement de la bulle internet, il gravit les échelons dans un journal boursier à une période où la réglementation de l'information relative aux cours boursiers s'accroît fortement et où les banques réagissent au krach boursier en renforçant le rôle des attachés de presse dans la diffusion de l'information les concernant. La très forte contraction de la juridiction particulière de l'intermédiation entre la bourse et les petits actionnaires contraste fortement avec le contexte des décennies 1980 et 1990, où la conquête de cette juridiction favorisait l'émergence d'authenticité structurée par la mission civique du journalisme dans le monde de l'information financière.

Le trait saillant de l'authenticité nostalgique est en effet l'écart entre des attentes individuelles structurées par les standards élevés prêtés au journalisme, et la crise importante du monde du travail dans lequel la trajectoire se déroule. Le développement d'une authenticité nostalgique est typique de trajectoires où l'entrée dans le monde de l'information financière se situe avant le krach de la bulle internet mais dont l'essentiel se déroule après ce krach. Il s'agit pour cette raison d'un type d'authenticité probablement transitoire, lié à la difficulté à digérer biographiquement un tel décalage entre des attentes très élevées et une dégradation spectaculaire, au cours de la décennie 2000, des perspectives d'emplois journalistiques dans le monde de l'information financière. Alors que les journalistes financiers ont dû renoncer aux prétentions qui pouvaient façonner de l'authenticité prestigieuse au cours des décennies 1980 et 1990, l'engagement subjectif dans le travail a pris une importance croissante dans la stabilisation de leur authenticité. C'est ce que je vais maintenant essayer de montrer.

### II.3. Type 3 : l'authenticité réaliste

Pour certains journalistes, la conception civique du métier de journaliste est secondaire. C'est classiquement le cas des individus engagés comme journaliste dans le monde de l'information financière sans avoir investi pour cela dans une formation initiale dédiée, ni même toujours imaginé cette possibilité avant d'avoir une proposition d'embauche dans la presse. La capacité de ces journalistes à durer est très liée à leur attachement à leur travail concret. De ce point de vue, la bourse, décrite plus haut comme un territoire de conquête professionnelle capable de susciter des entreprises de prestige et de morale, offre aussi des contextes de travail grisants, et même fascinants pour les journalistes, comme l'illustre ce florilège :

#### **« Dans la Bourse il y a tout »**

**(Alain, entretien #25)**

*« C'est important le travail, c'est structurant. En plus dans ces métiers là il y a beaucoup d'agilité, il y a beaucoup d'intelligence, dans la Bourse il y a tout. Il y a l'ingéniosité humaine jusqu'à la cupidité, la peur, il y a tout, tous les secteurs d'activité, les cosmétiques, la défense, les transports, c'est dingue ce qu'il y a ! Les produits alimentaires j'en parlais, il y a dix grands secteurs et puis après si on décline il y en a 40 et puis après on arrive à... dans la gestion collective c'est pareil au début il y avait 3 catégories, les régulières c'est aujourd'hui les monétaires, la trésorerie, les actions et les obligations. Et aujourd'hui vous arrivez à plus de 100. Parce que vous avez les petites valeurs japonaises, les grandes valeurs japonaises, les valeurs de croissance*

*américaine, les valeurs value je ne sais pas quoi, canadiennes. Après vous avez en livre sterling, en dollar... donc vous arrivez à des... c'est infini. »*

Hervé reprend ci-dessous le propos qu'il a tenu à une journaliste intriguée par son intérêt pour la Bourse :

**« C'est extrêmement séduisant pour un jeune journaliste »  
(Hervé, entretien #9)**

*« H : Elle me dit 'voilà c'est des chiffres, les gens ils sont quand même bizarres, voilà la Bourse tout ça...' et je lui disais 'non mais moi ce qui me fascine dans la Bourse c'est que finalement, quel que soit le sujet aujourd'hui, on peut le lire à travers la Bourse.' Et puis parce que les financiers produisent énormément de littérature. (...) [I]ls produisent, ils écrivent ils écrivent une quantité de trucs incroyable. Et finalement, quand on a accès à cette recherche financière entre guillemets, on n'a pas besoin de lire les journaux. On est presque en avance sur les journaux (...) Donc c'est extrêmement séduisant pour un jeune journaliste qui découvre l'économie. À travers la finance, on a un poste d'observation sur toute l'économie, tous les secteurs industriels, toutes les problématiques macroéconomiques, de financement public, les Etats, les dettes, les déficits, l'inflation, les matières premières, les taux d'intérêt. Tout passe par le prisme boursier »*

Les relations professionnelles avec des sources souvent haut placées peuvent aussi être une source de fascination :

**« Être dans l'actu c'est assez grisant »  
(Guido, entretien #14)**

*« Guido : c'est passionnant de rencontrer des gens qui effectivement intellectuellement parlant vous apporte quand même énormément de choses au-delà des sujets que vous traitez avec eux, c'est vrai que quand vous vous retrouvez à 20 ans à interviewer des Jean-Marc Espagnou d'Accor ou d'autres patrons du CAC 40, alors... à la fois vous sentez un très grand décalage en fait avec vous et eux, c'est-à-dire si bien même que vous vous dites bon je ne sais pas dans quelle mesure je ne suis pas un peu manipulé (...) mais au final c'était, c'est vrai que la balance penchait en faveur de cet intérêt que j'avais à faire mon métier tous les jours parce que, parce que je pouvais raconter des histoires nouvelles assez souvent, que j'ai été... être dans l'actu c'est en fait aussi assez grisant »*

Le monde de l'information financière comme monde de travail peut engager subjectivement dans le journalisme des individus qui sont détachés de ses représentations civiques.

Bien qu'il ne s'y limite pas, l'engagement subjectif structuré par le travail est typique de journalistes qui ne se destinaient pas à exercer ce métier. Éric est rédacteur en chef pour le site web spécialisé dans l'information boursière d'un quotidien économique qu'il a intégré à la fin des années 1990 « par hasard ». Il a pu en gravir progressivement les échelons, ce qui l'a incité à rester malgré des opportunités de départ à l'occasion de rachats du journal. Sa trajectoire a abouti à un emploi stable et relativement enviable dans un métier pour lequel il n'avait initialement pas développé d'ambitions particulières.

**« La Bourse a toujours été une passion »  
(Éric, entretien #18)**

*« A : (...) donc au départ vous ne vouliez pas spécialement devenir journaliste, ce n'était pas ça votre objectif.*

*Éric : Pas du tout. Mais de toute façon je pense que je ne serai pas devenu journaliste non plus si je n'avais pas... si je ne m'étais pas trouvé le goût d'écrire. (...)*

*A : Et vous avez envisagé après être entré dans le journalisme de devenir journaliste généraliste par exemple ou...*

*É : Non parce que j'aime bien la Bourse. Là pour le coup c'est vraiment quelque chose que j'ai aimé dès le début, que j'ai aimé avant, j'ai acheté mes premières actions en 87, donc bien avant d'intégrer une école de commerce. Donc ça pour le coup la Bourse j'ai toujours aimé, je regardais les chroniques de René Tendron, (...) c'était le petit résumé à 13h25 sur tf1 en direct de la Bourse de Paris à l'époque où il y avait encore du monde sur le parquet, donc ça pour le coup la Bourse a toujours été une passion depuis le début. Mais ça aurait pu être effectivement dans un autre cadre que le journalisme, ça c'est sûr. »*

L'engagement subjectif d'Éric dans le journalisme est fortement indexé au monde de l'information boursière. Cela s'explique moins par une logique rationnelle de spécialisation qui viserait par exemple à maximiser ses chances de durer dans la presse qu'à une logique affective et même esthétique, perceptible dans la description qu'il fait de sa « vocation » au début de l'entretien.

**« Ma grand-mère me découpait toutes les cotes »  
(Éric, entretien #18)**

*« É : Pour la petite histoire en fait c'est ma grand-mère qui me découpait toutes les cotes du règlement mensuel qui est le SRD [Service de Règlement*

Différé, qui permet aux investisseurs individuels d'acheter ou de vendre une action en différé par rapport au moment où l'ordre est passé] *que vous connaissez en tout cas en Bourse, et je récupérais ça le dimanche, donc je récupérais les cinq séances en fait de Bourse et je rentrais donc à la main tous les cours de toutes les sociétés du règlement mensuel, ce qui me faisait des moyennes mobiles que je regardais en fait sur mes écrans, donc voilà, une petite passion on va dire pour la Bourse, et comme j'étais passionné par la Bourse ou en tout cas par les cours tout du moins (...).*

[Quand je lui demande s'il envisage de travailler plus tard dans la finance]

É : *Non, je m'ennuierais (il rit), je n'aurais plus ce contact effectivement avec les écrans qui bougent, à part être trader mais bon être trader honnêtement j'aurais beaucoup à perdre en termes de salaire, de compétences, d'équipe si je devenais simple trader maintenant. C'est plus maintenant en tout cas. Un c'est plus de mon âge, je pense, et puis je ne redescendrais pas en tant que simple trader maintenant. »*

L'engagement d'Éric dans le journalisme tient entièrement dans son récit à un rapport sensible à l'information boursière comprise comme ensemble d'objets (côtes du règlement mensuel découpé dans le journal, transformées en courbes de moyennes mobiles qui défilent sur l'écran, « écrans qui bougent »). Éric épouse biographiquement sa trajectoire objective, si bien qu'il n'envisage finalement pas d'autre futur que celui de journaliste.

Sa carrière contraste fortement de ce point de vue avec celle de Martin, présenté plus haut pour exemplifier l'authenticité nostalgique, alors même que leur trajectoire objective est similaire. Celle-ci est faite d'une séquence ordonnée d'emplois stables avec une mobilité verticale progressive dans une seule organisation médiatique. Outre l'importance relative de la mission civique du journalisme, le contraste tient au fait que les traits de caractère d'Éric concordent avec la nature du travail journalistique alors que ceux de Martin discordent. Ce dernier met en avant un goût pour la compréhension et l'analyse dans l'explication de son choix de devenir journaliste financier (« *j'étais curieux et je voulais comprendre. Avant tout dans mon métier ce qui m'a toujours plus c'était de comprendre, comprendre ce qui se passe... (...) c'est un peu la définition du journalisme pour moi c'est quelqu'un qui transmet, qui transmet et qui met en perspective une information.* » (Martin, entretien #16)). L'infrastructure du monde de l'information boursière, perçue par Éric dans un sens esthétique qui l'engage subjectivement dans le journalisme, est précisément ce qui fait perdre à Martin le sens concret de son travail et l'empêche d'y épanouir son caractère (« *une information boursière ça a du poids, ça peut faire varier des cours et donc il y a toute une réglementation, tout un encadrement des règles de*

*procédures de comportement, ce qu'on peut faire ce qu'on ne peut pas faire, qui viennent corseter cette... l'aspiration à... à expliquer les faits tels qu'on les voit. Aujourd'hui on agit dans un... dans un cadre, qui est assez rigide... qui est beaucoup plus rigide qu'il y a 20 ans (...)* ». (Martin, entretien #16). L'expérience du travail concret est aussi décisive dans la carrière subjective de désengagement de Martin qu'elle l'est dans la carrière subjective d'engagement d'Éric.

Paradoxalement, l'exit peut s'intégrer à une carrière subjective d'engagement dans le travail journalistique. Il s'agit toujours d'un événement biographiquement marquant, mais dont le sens finalement constitué ne contribue pas à un rapport nostalgique au journalisme. Guido a été embauché à la fin 1999 dans un titre de presse boursière où il a postulé, suivant le conseil d'une connaissance, après des études en école de commerce et un stage insatisfaisant d'analyse financière dans une banque. Avant de quitter le journalisme, il a passé treize années de sa vie professionnelle dans la presse, qui l'ont conduit à un poste de chef de service d'un titre de PQN, jusqu'à sa liquidation. Les représentations civiques du journalisme n'ont pas pesé dans le fait qu'il ait été attiré dans la presse, et cela explique d'après lui qu'il n'ait pas hésité à plusieurs reprises à chercher des emplois hors de la presse lorsque les opportunités d'emplois dans ce secteur se sont réduites. (*« ça je pense que c'est peut-être aussi lié au fait que j'étais arrivé un peu là par hasard. Je ne suis pas arrivé dans la presse par vocation, je suis pas arrivé dans la presse pour être, pour être journaliste d'investigation, (...) je pouvais encore me remettre en cause quoi, en question, je pouvais remettre en question cette carrière »*) (Guido, entretien #14)). Malgré cela, son récit montre qu'il a mis du temps à tourner la page du journalisme. Il décrit ici sa découverte du travail journalistique dans un quotidien national, alors qu'il commençait à envisager de quitter la presse.

**« J'ai eu du mal à faire le deuil de la presse »  
(Guido, entretien #14)**

*« Guido : Là j'ai découvert en fait le... le journalisme qui me... bah que j'aurais peut-être pu... que j'aurais peut-être pu connaître un petit peu plus tôt, parce que c'était le journalisme qui m'a le plus passionné (...) en fait j'ai vraiment découvert comme fonctionnait un journal, un quotidien avec ses contraintes, le fait de mettre en place des astreintes qui font bosser le dimanche, le fait de parfois avoir à signer des bât [bon à tirer] vous êtes tout seul mais parce que comme vous êtes d'astreinte, toute la responsabilité pèse sur vous, la diversité des sujets alors là on en parle même pas parce que, je suis, en fait comme l'ambiance était un petit peu particulière à [titre de PQN] on ne pouvait pas dire que c'était une ambiance qui était propice*



*au boulot quoi, au travail donc... les anciens en faisaient le minimum, ce qui fait que ça laissait quand même un champ, enfin des espaces d'expression (...) Et donc... au final, ça m'a... bah au final ça m'a, j'ai eu du mal en fait à faire le deuil de la presse »*

Après une période de pige qui suit la liquidation du journal, Guido choisit de se lancer dans une activité indépendante de production de contenu éditorial pour des petites sociétés de gestion d'actifs qui n'ont pas les moyens de fournir elle-même une actualité suffisante<sup>294</sup>. Dans ces conditions d'engagement subjectif, lié au sens concret du travail plutôt qu'à son sens abstrait, le parcours sémantique de l'exit n'a pas à en passer par un procédé nostalgique. La forte continuité entre l'activité de « journaliste » et celle de « consultant éditorial » fait que l'exit éprouve finalement peu l'engagement subjectif dans le journalisme de Guido.

**« C'est exactement la même chose qu'avant »  
(Guido, entretien #14)**

*« G : J'écris des sujets d'analyse... en fait j'écris des papiers. Ça revient à écrire des papiers. C'est-à-dire que je suis l'actu, je sais qu'il y a des événements, des déclarations, il y a des chiffres qui tombent, donc en fait j'applique exactement la même méthodologie qu'à l'époque où j'étais journaliste, mais vraiment. Et finalement quand j'écris pour le client, ça revient à écrire exactement les papiers que j'écrivais avant mais sauf que là ils sont monosources parce que je suis payé pour ça et que je n'ai pas trois-quatre sources différentes. Parce que l'idée c'est aussi de valoriser leur expertise de manière intelligente, parce que... les faire dire qu'ils sont les champions du monde qu'ils ont les meilleurs fonds de la planète ça n'a aucun intérêt. Il faut... moi je les aide à contribuer au débat d'idée d'éco, à la réflexion, et c'est très facile pour moi parce que j'ai fait ça pendant quatorze ans en fait. (...) Après, c'est vrai que je ne suis pas calife à la place du calife mais enfin... mine de rien c'est quand même moi qui les [ses employeurs] fait parler parce que, en ce moment par exemple j'ai des clients qui me... qui me corrigent une virgule quoi, (...) c'est pour ça que je vous dis c'est exactement la même chose qu'avant hein, c'est exactement la même chose qu'avant. »*

Pour Guido, l'exit ne constitue finalement pas une rupture de son engagement subjectif dans le journalisme. Il n'y a pas un « avant » et un « après » comme c'est le cas dans les récits nostalgiques. L'exit s'intègre d'autant mieux à son récit que sa carrière de journaliste est accomplie et reconnue (il dit disposer d'« une expertise métier qui s'apprécie » chez les journalistes avec qui ils continuent à collaborer).

---

<sup>294</sup> J'aurai l'occasion de revenir sur cet épisode du processus d'exit de Guido dans le chapitre suivant.

Les carrières subjectives d'engagement dans le travail journalistique peuvent révéler des vocations sur le tard, comme celles d'Alain, Éric ou Guido, présentés ci-dessus. Mais l'expérience de ce travail dans le monde de l'information financière peut être éprouvante pour les vocations constituées plus précocement. C'est souvent le cas pour les personnes qui ont investi dans une formation initiale pour devenir journaliste, et qui s'aventurent dans le monde de l'information financière pour obtenir des conditions d'emplois dans la presse qu'ils ne peuvent espérer ailleurs. Comme on l'a vu, ce choix peut-être objectivement très engageant, de manière particulièrement nette après le krach de la bulle internet (voir chapitre 5). Les trajectoires de déspecialisation existent toujours mais sont beaucoup plus accidentées et coûteuse biographiquement. Nicolas a commencé sa carrière de journaliste dans le monde de l'information financière avant de se déspecialiser. Il est devenu chef de service économique d'un quotidien gratuit à très forte diffusion huit ans après son premier emploi. Le passage par le monde de l'information financière est thématiqué dans son récit comme un tremplin incontournable dans un contexte où l'emploi stable est rare et de plus en plus difficile à obtenir tôt dans la carrière.

**« J'avais peur de m'enfermer dans du journalisme vraiment financier »  
(Nicolas, entretien #17)**

« [Après que Nicolas a raconté les cinq premières années de sa carrière, qui l'ont conduit à se spécialiser comme pigiste spécialisé sur les marchés boursiers]

A : *et tu craignais pas que... de t'enfermer dans cette spécialisation ?*

N : *Si. Si, si complètement. Parce que je voyais les gens autour de moi qui étaient notamment à [titre de presse professionnelle financière dans lequel il a réalisé un stage] ou même dans d'autres médias qui avaient cette peur-là, non seulement une peur mais... pas complètement irrationnelle mais aussi avérée, c'est-à-dire que quand ils essayaient de postuler ailleurs, on leur disait 'ah mais ouais journaliste financier économique, ouais pfff non vous n'êtes pas...' enfin ça ne matchait pas. (...) Mais moi j'avais cette peur-là, oui oui. Parce que je trouvais ça intéressant, j'avais peur de m'enfermer en plus dans du journalisme vraiment financier. À la limite de revenir vers du journalisme économique pourquoi pas, mais dans le journalisme financier c'est quand même très spécialisé et c'est une matière que je trouvais intéressante comme ça mais de ne faire que ça... »*

Cet extrait montre bien les difficultés que fait peser l'incertitude des mondes de l'information sur la « construction de soi », qui se traduit chez Nicolas par un passé narrativement instable. La tension est en effet perceptible entre le souvenir de sa crainte de s'enfermer dans la

spécialisation financière et l'insistance sur la pertinence de ce choix, dont témoigne une rupture syntaxique dans le récit (« *Parce que je trouvais ça intéressant, j'avais peur de m'enfermer en plus dans du journalisme vraiment financier* »). Dans la suite de l'entretien, Nicolas décrit comment, en jouant sur un profil vague de journaliste spécialisé auprès des employeurs potentiels, il est parvenu à être embauché sur des postes de plus en plus détachés de l'information financière, en commençant par des thématiques « ressources humaines » dans des bulletins d'annonce d'emplois, pour finir par entrer dans la rubrique économique d'un quotidien gratuit où il traite d'information économique grand public, jusqu'à ce qu'il devienne chef de service de plusieurs rubriques de ce journal. Son récit finit par dominer la tension initiale d'un engagement dans le monde de l'information financière contraint par la dégradation nette du marché du travail, en sanctionnant une forme de virtuosité à savoir sentir et saisir les opportunités, qui a fini par payer. La convocation du souvenir du journalisme financier sous la forme d'une « bonne école » de la rigueur factuelle peut finalement participer de la construction de soi comme journaliste authentique.

**« J'ai été à bonne école »  
(Nicolas, entretien #17)**

*« N: Quand j'ai commencé comme journaliste à [titre de presse financière professionnelle] notamment, pour être tout à fait honnête je ne bitais pas grand-chose, j'ai fait des articles sur lesquels franchement j'avais l'impression de ne rien comprendre et je me suis arraché les cheveux pour essayer de comprendre, parce que c'est compliqué d'arriver devant les gens en les interrogeant tu vois des gestionnaires de fond, des gérants des analystes en leur disant 'écoutez je ne comprends rien, parlez-moi comme si j'étais un enfant de deux ans', tu vois... bosser dans un journal spécialisé et en plus interroger des experts bien pointus et leur dire je ne comprends pas c'est pas évident. Donc ça a été en ça une bonne école (...) c'est quand même très pointu et ça m'a appris moi je trouve une certaine rigueur. Également dans le choix des mots, alors comme on dit... certains disent ici vous voyez je n'ai pas une écriture très sexy ou très relâchée, mais je pense que ça ça... ça vient aussi de ce passage dans le journalisme financier, où quand même c'est un peu... il y a un côté un peu aride quoi. Donc voilà moi je pense que c'est... ouais c'est ce que j'ai gardé. J'ai été à bonne école »*

L'expérience de Nicolas dans le monde de l'information financière le constitue finalement dans un style qui le rend reconnaissable (« *certains disent que je n'ai pas une écriture très sexy ou très relâchée* »). Le passage par le monde de l'information financière constitue l'authenticité

de Nicolas en tant que passé stabilisé et révolu, mais il apparaît en filigrane que l'expérience de ce monde a éprouvé son engagement subjectif dans le journalisme.

Le caractère éprouvant du monde de l'information financière pour les carrières d'engagement subjectif dans le journalisme apparaît plus nettement dans le récit de Nathalie. Sa carrière est, comme celle de Nicolas, objectivement structurée par une logique de déspecialisation progressive. À sa sortie d'école de journalisme où elle a suivi des cours spécialisés en économie et finance, elle est embauchée en CDD pour trois mois dans la rubrique économique d'un titre de PQN et pige ensuite, toujours sur des sujets d'économie. Elle obtiendra son premier poste stable à la rubrique matières premières et devises d'une agence de presse à Londres en 2007. Cette expérience l'engage dans le monde de l'information financière, mais elle maintient des engagements hors de ce monde. Elle se porte notamment volontaire pour contribuer à la rubrique musicale couvrant des concerts. Elle rentre en France deux ans plus tard et, après une nouvelle période de pige où elle élargit son portefeuille à d'autres thèmes que la finance, puis un autre emploi dans la presse financière et professionnelle, elle répond à une annonce diffusée sur twitter et est embauchée comme journaliste économique dans la rédaction web d'un titre de PQN. Au cours de son parcours, le niveau de son engagement subjectif dans le journalisme a beaucoup varié<sup>295</sup>. Parfois, il est ressorti renforcé de ses expériences dans le monde de l'information financière. Son expérience dans la rubrique financière de l'agence de presse à Londres a eu cet effet. Elle se la remémore par exaltation du souvenir de l'enquête dans un monde de l'information opaque au moment de la crise financière des *subprimes*.

**« C'est nous qui sommes au fond de la mine »  
(Nathalie, entretien #6)**

*« N : C'était assez étonnant parce que du coup ma chef qui était rubricarde justice pendant 10 ans à Paris, au moment où elle m'a embauché, je lui ai dit 'écoute je vais te dire la vérité, j'ai pas de diplôme d'économie, moi j'ai fait de la philo', elle m'a répondu 'oh mais c'est pas grave moi non plus, tu sais je ne comprenais rien aux subprimes, et puis Loïc Roche [journaliste financier vedette du Monde] il vient nous voir régulièrement il ne comprend pas, on ne comprend pas, personne ne comprend'... Ok, bon (elle rit). Et de fait c'est vrai qu'on tâtonne un peu parce qu'on est les premiers sur l'info donc il ne faut pas trop qu'on se plante, mais c'est nous qui sommes au fond de la mine et qui découvrons les trucs, donc voilà on prend le risque aussi de défricher le*

---

<sup>295</sup> J'aurai l'occasion de décrire ces variations plus en détail dans le chapitre suivant.

*terrain pour les autres. Donc c'est assez gratifiant tout en étant ultimement flippant, mais ouais c'est une bonne expérience à faire quoi. »*

D'autres expériences en revanche ont contribué à désengager subjectivement Nathalie du journalisme. Cela se perçoit au caractère biographiquement discordant de ces expériences. C'est manifestement le cas de la période d'emploi dans la presse financière professionnelle : Nathalie l'avait simplement oubliée avant que je n'aborde le sujet<sup>296</sup>.

**« Ce n'est absolument pas du journalisme selon moi »  
(Nathalie, entretien #6)**

« A : *Et vous êtes passée aussi par [titre de presse professionnelle] ?*

N : *oui, oui oui c'est vrai je suis passée par [titre de presse professionnelle], j'avais complètement oublié, après [association de finance solidaire] et avant [site de PQN]. Mais c'était un an quelque chose hein. Bon. Voilà. D'où X [le journaliste qui m'a donné son contact]. C'était la bonne découverte de [nom du titre].*

A : *ah oui, parce que sinon...*

N : *le reste c'était assez atroce. (...) c'est vraiment très compliqué, parce que ça fait partie de ces boîtes comme... [autre site financier] que je n'ai pas mentionnée mais où travaille un copain de Marc-Olivier et moi, où moi j'ai travaillé aussi, enfin où beaucoup de journalistes éco sont passés hein, c'est des petites boîtes quand vous cherchez du boulot il y a toujours des CDI à prendre, et ce sont des petites boîtes très paternalistes, fondées par des gens qui ne sont pas journalistes au départ, qui ont été assez malins pour trouver des sources de revenus qui permettent de payer les charges salariales on va dire. (...) ce sont des petits groupes qui ne se portent plutôt pas mal en fait, hein. Aussi parce que ce sont des petits groupes qui ont une politique salariale dégueulasse. Enfin faut dire les choses comme elles sont, nous on n'avait pas d'eau potable dans les locaux quoi. Un peu particulier comme ambiance (...) On produisait des dépêches (elle mime des guillemets avec ses doigts). Ayant été agencière je peux vous assurer que ça n'a rien d'une dépêche ce qu'on faisait. C'était du copié-collé de... d'infos financières absolument... enfin... j'allais dire pas vérifiées mais il n'y avait pas grand-chose à vérifier, puisque c'était des lancements de produit donc en fait on faisait que relayer leurs thèmes. (...) donc ce n'est absolument pas du journalisme selon moi, il n'y a aucune valeur ajoutée... »*

---

<sup>296</sup> Je connaissais cette étape de sa carrière par un journaliste de ce titre, qui m'avait donné le contact de Nathalie.

Le fait que cette expérience ne s'insère pas spontanément dans le récit biographique de Nathalie est à mon sens très instructif. Il s'agit d'un exemple très net de discordance biographique que seuls le temps et le travail de la mémoire (qui consiste en l'occurrence à oublier) permettent de pacifier. De tels contextes de travail éprouvent fortement l'engagement subjectif dans le journalisme. Nathalie a pu profiter d'une clause de cession pour quitter son emploi avec des indemnités au bout d'un an, à l'occasion de la vente du titre. Cette expérience relève, pour le moment, du passé mort et enterré. D'autres en revanche sont plus longuement plongés dans des contextes de travail insatisfaisants, ce qui, comme on le verra dans la description du quatrième type d'authenticité, produit d'autres formes d'ajustement biographiques que l'oubli.

Au prix de quelques périls biographiques, les engagements transitoires dans le monde de l'information financière peuvent donc permettre de durer comme journaliste. Toutefois, comme j'ai pu le montrer au chapitre précédent, les trajectoires objectives de déspecialisation se sont significativement raréfiées depuis l'éclatement de la bulle internet. Il est plus fréquent ces dernières années que des individus qui ont un rapport vocationnel au journalisme soient durablement engagés objectivement dans le monde de l'information financière, auquel ils ne se destinaient pas (voir chapitre 5). Cette situation est source de tension biographique. Deux propriétés de l'entrée dans le monde de l'information financière en font en effet un tournant important : son imprévisibilité d'une part, et sa probable irréversibilité d'autre part. Tourner la page de l'entrée dans le monde de l'information financière requiert de pacifier son imprévisibilité et sa probable irréversibilité. Je terminerai la description de l'authenticité réaliste en explicitant les ressorts de cette double pacification.

William fait partie des journalistes qui ont confronté leur vocation à la rareté des emplois stables disponibles sur le marché du travail journalistique, et opté pour une stratégie de spécialisation. Après une classe préparatoire en lettres et sciences sociales, il est admis en école de journalisme reconnue, où il fait le choix de se spécialiser en économie. Comme cela a déjà été décrit au cours du chapitre précédent, un « *concours de circonstance* » le conduira à un CDI dans la rubrique juridique et financière d'un quotidien national, où ses sources sont essentiellement des directeurs juridiques et financiers de grandes entreprises. Il raconte ici sa découverte d'un monde de l'information qui lui était jusqu'alors parfaitement étranger.

**« Je suis arrivé de façon très humble »  
(William, entretien #38)**

« W : j'ai un souvenir comme ça à [titre de presse nationale], où ils m'avaient envoyé à une AG [assemblée générale des actionnaires], (...) Et moi je n'avais jamais vu ce qu'était une AG. Je ne savais pas ce que c'était. Et donc j'y suis allé, j'ai fait un article là-dessus en disant ce qu'il s'était passé, en le racontant, avec toute la fraîcheur on va dire des nouveaux convertis, on va dire ça comme ça. Et c'est un peu comme ça et j'ai vraiment appris en marchant. (...) Moi la direction financière d'une entreprise, heureusement que c'est anonymisé parce que... la direction financière d'une entreprise quand je suis arrivé, je ne savais pas du tout ce que c'était. (...) et puis ma jeunesse aidant c'est-à-dire que bah oui quand on a 24 ans et qu'on dit à quelqu'un qui en a 50 'bon alors, moi je ne connais pas grand-chose au sujet mais j'aimerais bien que vous m'expliquiez', la personne en plus préfère ça sur des sujets très techniques comme la finance, elle préfère ça plutôt qu'on arrive et puis qu'on écrive des conneries dans le journal, qu'on lui fasse dire des bêtises. Voilà je suis arrivé de façon très humble, enfin... et vraiment ça a été... j'ai construit ça petit à petit, aujourd'hui oui je pense avoir acquis un recul quoi. Mais je pense... en fait je pense que ça de toute façon on ne peut pas l'apprendre en école ou dans des études universitaires »

Bien que William n'ait pas été préparé à travailler dans le monde de l'information financière, l'apprentissage sur le tas reste une caractéristique de la condition du journaliste moderne, même dans un domaine aussi technique. L'incompréhension spontanée du monde de l'entreprise permet à William d'adopter une posture d'ingénu<sup>297</sup> peu coûteuse pour un jeune journaliste (« *ma jeunesse aidant* ») et utile dans la construction de relations de confiance avec ses sources. L'apprentissage sur le tas réduit le tranchant de l'imprévisibilité de l'entrée dans le monde de l'information financière.

Outre son caractère d'imprévu, le caractère irréversible de l'entrée dans le monde de l'information financière peut également perdre de son tranchant du fait de mécanismes endogènes d'engagements subjectifs. Ces mécanismes font que chaque pas fait selon une logique de spécialisation rend préférable de suivre la même logique pour le pas suivant.

Anne avait pour projet de travailler comme journaliste sur des sujets société ou santé (« *tu vois ce qui m'intéressait c'était de raconter des histoires de gens, de faire des portraits* »). **Anne,**

---

<sup>297</sup> Dans le langage courant, d'après le dictionnaire Littré, l'adjectif « ingénu » désigne une personne « *qui laisse voir avec naïveté ses sentiments* », mais il s'agit aussi d'un terme de droit romain qui désigne l'individu « *né libre et qui n'a jamais été dans une servitude légitime, par opposition à affranchi, comme libre s'oppose à esclave* ». <https://www.littre.org/definition/ing%C3%A9nu/>.

**entretien #34**). En fin d'études dans une école de journalisme reconnue, elle réalise deux stages de deux mois, le premier dans un site d'information professionnelle orientée sur l'actualité « high-tech », le second dans un grand titre de PQR. Alors qu'elle espérait être embauchée dans ce titre de PQR à la suite de son stage, le site d'information professionnelle a repris contact avec elle, en lui proposant un CDD dans des conditions financières très avantageuses pour un début en journalisme (34 000 € bruts par an, primes comprises). Deux ans et demi après avoir travaillé dans la rubrique « e-business », elle choisit à l'occasion d'une refonte des rubriques du site de se spécialiser dans le secteur des *fintechs*, qu'elle juge prometteur (« *parce que ça m'intéressait, j'en avais fait, que je sentais qu'il y avait un truc qui se passait et que... c'était intéressant de se positionner là-dessus.* ». Anne, entre). Neuf mois plus tard, elle est repérée par un journaliste d'un groupe de presse professionnelle, dont un des titres est exclusivement consacré au secteur des *fintechs*. Elle explique ici son choix d'accepter l'offre d'emploi qui lui est faite pour ce titre.

**« Ça a été dur de progresser »  
(Anne, entretien #34)**

*« Anne : en fait surtout ce qui m'a motivée, c'est que j'étais toute seule au [site d'information professionnelle qui l'emploie à ce moment-là], sur mes sujets et que donc, ça a été dur de progresser, et je me faisais corriger par des gens qui ne connaissaient rien au secteur, et donc qui peuvent te poser des questions par exemple, 'moi je ne comprends pas cette phrase', mais ils ne vont pas te challenger en te disant 'mais attends, là tu me dis ça mais il y a tel concurrent, ça n'a pas de sens' donc j'étais un peu seule face à mon truc, en étant débutante. Et là je me suis dit, on va être deux, et puis trois à terme parce que donc on veut être trois, on va être trois avec un mec qui connaît super bien les sujets bancaires-finance, qui va pouvoir m'expliquer, me corriger vraiment, tu vois et en fait c'est ça qui m'a vraiment motivée. »*

Cet extrait montre bien que les trajectoires de spécialisation, si elles tiennent parfois à une mécanique d'engagements *objectifs* (par exemple du fait de l'accumulation de ressources, voir chapitre 5), peuvent aussi être engendrées par une mécanique d'engagements *subjectifs* : chaque pas fait dans le sens d'une spécialisation plus pointue rend le pas suivant préférable (et pas seulement objectivement plus probable). En l'occurrence, la maîtrise de compétences pointues sur un secteur restreint est plus stimulante dans une rédaction spécialisée sur ce secteur, où d'autres journalistes partagent ces mêmes compétences. Les avantages comparatifs que la spécialisation offre sur le marché du travail concourent également à cette dynamique d'engagement subjectif.



**« Si tu n'es pas spécialisé, t'es interchangeable »  
(Anne, entretien #34)**

*« Antoine : donc tu ne t'es pas dit... enfin t'as pas eu peur de t'enfermer dans un truc, c'est plutôt l'inverse.*

*Anne : bah en fait, non parce que j'avais déjà pris conscience à ce moment-là de me dire... en fait quand t'es journaliste, t'es interchangeable, mais vraiment. (...) moi je vois tous les gens, tu vois à Challenges, au Figaro et tout ça, et je me dis si tu n'es pas spécialisé mais t'es interchangeable sur le web... tu prends n'importe quel sorti d'école il est capable de te faire une reprise de dépêche pas trop mauvaise, d'appeler une personne et... il y a plein de gens qui sont à peu près bons. Par contre, trouver une personne spécialisée sur un sujet comme les fintechs, bah on le voit aujourd'hui quand on essaye de recruter. Et par contre tu peux avoir... essayer de négocier ton salaire aussi, parce que je voyais les salaires ailleurs... non franchement ça joue. »*

La perception qu'Anne se fait d'une trajectoire de spécialisation passe de la crainte de l'hyperspécialisation pénalisante pour les possibilités futures, à une situation avantageuse du point de vue des possibilités d'épanouissement et des conditions matérielles d'existence. L'hyperspécialisation offre des avantages comparatifs qui facilitent en réalité la maîtrise de son destin. Anne n'a mentionné que tard dans son récit son souhait originel de travailler comme journaliste société. Or, la relégation dans le récit de cette aspiration de départ peut précisément être comprise comme une indication forte que, si la position finalement occupée ne correspond pas à ce qu'Anne avait imaginé, ce décalage a néanmoins pu être réglé biographiquement. C'est, une nouvelle fois, un processus d'oubli qui est à l'œuvre (voir plus haut l'exemple de Nathalie). Pour Anne, qui voulait initialement faire carrière comme journaliste culturel ou social, le tournant est acté, et même l'exit devient envisageable.

**« J'ai un peu cette idée-là en tête »  
(Anne, entretien #34)**

*« Je pense qu'à ce moment-là quand même j'ai fait le choix, bon bah je me spécialise dans les « fintechs », et a priori je resterai là-dedans quitte pourquoi pas à passer dans l'opérationnel après... tu vois je me dis (...) ils ont besoin de gens dans l'innovation... ils créent des accélérateurs, etc... ça pourrait être... enfin je ne sais pas si c'est vraiment possible, mais en tout cas j'ai un peu cette idée-là en tête. »*

L'accumulation de compétences et d'avantages comparatifs au cours du processus de spécialisation aide donc à tourner la page de l'entrée dans le monde de l'information financière.

Un autre mécanisme endogène d'engagement subjectif tient à la perception de la logique de spécialisation elle-même. Celle-ci est généralement perçue comme un processus en entonnoir : on suppose que chaque étape restreint le spectre des choix de carrière futurs possibles. Cette perception suscite souvent la crainte d'un enfermement professionnel pour les journalistes qui ne se destinaient pas au monde de l'information financière. Pourtant, dans l'expérience réelle de la spécialisation, les journalistes réestiment pas à pas à la hausse la diversité des matières journalistiques dans le monde de l'information financière. L'extrait suivant résume bien cette expérience commune de la spécialisation :

**« Il y a à boire et à manger »  
(Tiphaine, entretien #24)**

*« Quand tu rentres dans la finance tu te rends compte que tu peux bien connaître le marché du crédit et pas du tout connaître les matières premières, enfin tu vois la finance en soi c'est tellement riche que la notion de spécialisation est tout relative (...) j'ai fait la plupart de mes stages quand j'étais à l'école dans les secteurs économiques, tu te rends compte qu'il y a à boire et à manger dans tous les secteurs économiques et financiers »*

Il est utile ici de faire un petit détour formel pour décrire ce processus d'engagement subjectif propre à la spécialisation. En arrivant dans le monde de l'information financière au moment  $t$ , Tiphaine a découvert que la variété de ce qu'il est possible d'y faire est plus grande que ce qu'elle percevait au moment  $t-1$ , avant d'entrer dans ce monde. Autrement dit, la métaphore de l'entonnoir décrit la perception des choix futurs à un moment donné, mais elle décrit mal l'évolution de cette perception. La forme en entonnoir de notre perception momentanée des choix futurs possibles ne fait que refléter la limite de notre capacité à imaginer l'étendue de ces choix, cette limite étant plus prononcée pour le futur éloigné<sup>298</sup>. Quand bien même le spectre des choix possibles objectifs diminue réellement au cours du processus de spécialisation (selon le principe des mécanismes d'engagement objectif), la diversité perçue des choix possibles au moment  $t$  est plus importante lorsqu'elle est perçue à ce moment  $t$  que lorsqu'elle est perçue au moment  $t-1$ . Cela dit, la perception des choix futurs prend toujours la forme d'un entonnoir, en  $t-1$  comme en  $t$ , de sorte qu'en définitive, la forme en entonnoir des choix futurs *perçus* tend à être répliquée moment par moment. Cela a comme conséquence importante que la diversité des

---

<sup>298</sup> Arrivé à un point très éloigné du temps, il devient pratiquement impossible d'imaginer les choix réalistes qu'il sera possible de faire à ce moment-là. « A : comment est-ce que tu envisages les années à venir, dans 10 ans, 20 ans à ton avis tu feras quoi ?

Charlotte : 20 ans je ne pourrais pas te dire ! 10 ans même encore c'est compliqué »

choix possibles telle qu'elle est perçue *rétrospectivement* ne diminue pas, quand bien même cette diversité a objectivement diminué. Ainsi, lorsque l'on regarde vers le futur, on perçoit que la diversité des choix possibles va diminuer continûment. Mais lorsque l'on regarde vers le passé, il ne nous semble pas que la diversité des choix qui se sont offerts à nous a diminué avec le temps. L'évolution de la perception des choix futurs prend finalement une forme semblable à la tour 101 de Taipei, dont une photographie est reproduite ci-dessous (figure 6.2).

*Figure 6.2. La tour 101 de Taipei*



299

*La tour de Taipei est située à Taïwan. Elle est composée de huit strates d'une douzaine d'étages en moyenne. Si l'on considère que chaque strate correspond à la perception des choix futurs à un moment et que l'on se déplace dans le temps du haut de la tour vers le bas, alors à chaque moment est perçue une diminution de la diversité des choix possibles entre  $t$  et  $t+12$  (correspondant au nombre d'étages). Pourtant, la tour est globalement droite : la diversité des choix possibles telle que perçue moment par moment n'a pas diminué. Photographie sous licence Wikimedia Commons.*

---

<sup>299</sup> Je tiens à remercier Ismaël Benslimane à qui je dois l'idée de cette illustration.

Pour résumer, deux mécanismes endogènes d'engagement subjectif permettent de pacifier le caractère irréversible de l'entrée dans le monde de l'information financière pour les individus qui ne s'y destinaient pas. Premièrement, le développement d'une expertise sur un secteur précis et l'amélioration des conditions matérielles d'emploi font que chaque mouvement de spécialisation tend à rendre le suivant préférable. Deuxièmement, l'irréversibilité de la spécialisation est adoucie par la structure même de la perception de la diversité des choix futurs, dont la forme en entonnoir se réplique moment par moment, simplement du fait des limites de l'imagination humaine concernant le futur. Cette structure fait qu'il ne semble jamais aux journalistes que le spectre des choix qui s'offrent à eux ait diminué au cours du processus de spécialisation (quand bien même cela est objectivement le cas).

Finalement, les carrières subjectives d'engagement dans le travail sont jalonnées d'événements comme l'entrée inattendue dans le monde de l'information financière ou la sortie du journalisme. Ces événements sont marquants pour des raisons différentes selon que les personnes ont développé une vocation plus ou moins précoce pour le journalisme, mais le sentiment d'accomplissement de soi au travail pacifie de tels événements et permet aux journalistes de stabiliser leur authenticité au fil de trajectoires objectives aux logiques variées, qu'il s'agisse de mobilité verticale, d'exit, de déspecialisation ou de spécialisation.

Comme on l'a vu dans le chapitre précédent, les plus jeunes générations, entrées sur le marché du travail à partir de 2000 et à plus forte raison à partir de 2008, tendent à adapter leurs attentes au contexte très incertain. Ces journalistes évoluent en effet dès le début de leur carrière dans un monde où les emplois se font rares et flexibles, et où l'entrée dans un monde de l'information est de plus en plus marquée par des phénomènes de « tournoi »<sup>300</sup> (successions de stages, contrats courts...) qui mettent à l'épreuve la résistance des postulants. Les carrières fragmentées sont structurées par une série d'événements qui mettent à l'épreuve la vocation, mais dont le tranchant peut être réduit par des mécanismes d'engagement subjectif propres au processus de spécialisation, décrits plus haut. Par conséquent, la stabilisation de l'authenticité journalistique passe de plus en plus par un engagement subjectif dans le monde social de l'information financière lui-même, plutôt que dans un monde professionnel abstrait. On peut qualifier ce type d'authenticité de réaliste, dans le sens où elle est dépouillée des prétentions de l'âge d'or des années 1980 et 1990. Cela ne signifie cependant pas que les intérêts « idéels » des journalistes ont cédé face aux intérêts « matériels » des conditions d'emploi, mais plutôt

---

<sup>300</sup> Ce modèle a été décrit par Pierre-Michel Menger comme caractéristique des mondes du travail artistique (Menger, 2009).

qu'ils se sont reconfigurés au grès des expériences du travail concret dans le monde de l'information financière<sup>301</sup>.

L'une des particularités de cette configuration est qu'elle rend possible une forme paradoxale d'authenticité paradoxale, qui combinent désengagement objectif (exit) et engagement subjectif dans le journalisme (comme dans le cas de Guido). Cela a des effets sur la carrière historique du journalisme lui-même : tel que transporté dans les mémoires individuelles comme celle de Guido, il se rapproche du modèle théorique pur du « journalisme de communication », décrit par Charron et Bonville (1996)<sup>302</sup>. Dans ce modèle, le journalisme perd de sa spécificité vis-à-vis des pratiques communicationnelles, du fait notamment de la relégation du principe d'objectivité « *au grenier des idéaux* » (Charron et Bonville, 1996, p. 78)<sup>303</sup>. Il s'agit donc ici d'un type de journalisme concurrent à celui fondé sur la crédibilité de l'expertise (voir chapitre 3).

#### II.4. Type 4 : L'authenticité incrédule

Je propose de qualifier d'incrédule la dernière forme d'authenticité dans la mesure où elle consiste à douter de la spécificité de l'activité journalistique dans le monde de l'information financière. La description du précédent type d'authenticité a mis en avant les configurations dans lesquelles des caractères de journalistes s'épanouissent dans le monde de l'information financière, du fait des contextes de travail que ce monde offre plutôt que du fait des missions

---

<sup>301</sup> Les intérêts idéels des journalistes se reconfigurent notamment dans le sens de l'ethos décrit dans le chapitre 3, qui valorise l'expertise critique. La description proposée ici permet de montrer comment cet ethos peut devenir un principe de conduite de vie pour les journalistes. La tension entre intérêts idéels d'un côté et matériels de l'autre est fondamentale dans l'approche wéberienne de l'émergence des « ordres de vie » (Weber, 1992a).

<sup>302</sup> Parmi les caractéristiques principales du journalisme de communication qu'a condensées Érik Neveu, celles qui suivent me semblent ici particulièrement pertinentes : « *Parce qu'il se déploie dans des sociétés où les passions idéologiques se seraient tiédies, où le lecteur se pense comme consommateur, amateur de loisirs autant que citoyen, le journalisme de communication offre en deuxième lieu une information dont l'actualité chaude de l'événement n'est plus qu'un des ingrédients. Il valorise les soft news et une information-service dans des domaines comme la santé, les loisirs, la consommation. Interface entre une offre de biens, de services et de conseils et des publics de consommateurs, il peine désormais à marquer son autonomie à l'égard des promoteurs de cette offre. Cette ambiguïté désigne un troisième trait : le journaliste de communication agit comme intermédiaire, vulgarisateur, conseiller, voire comme un proche entretenant une relation de familiarité avec son public, le divertissant. Il se dépouille ainsi de toute posture de magistère, d'acteur d'une relation civique.* » (Neveu, 2013b, p. 99).

<sup>303</sup> Cette relégation apparaît par exemple nettement dans les propos de Frédéric (voir le début de la section I). Les auteurs expliquent le déclin du principe d'objectivité par les changements de pratiques journalistiques qui accompagnent la multiplication et l'hyperspécialisation des supports médiatiques.

civiques qu'il est possible d'y remplir. Il a permis de comprendre comment des journalistes pouvaient durer dans le monde de l'information financière sans s'y être destinés.

Dans certains contextes, toutefois, la carrière dans le monde de l'information financière engendre un processus de désengagement subjectif du journalisme. Cela tient parfois aux anticipations sur l'avenir de la juridiction des journalistes dans ce monde, à l'occasion de chocs historiques qui la remettent en cause. Les journalistes acquièrent en effet au cours de leur carrière une acuité sur les besoins concrets qui émergent et disparaissent dans le monde de l'information financière. Le développement de la diffusion d'informations boursières sur internet à la fin des années 1990 a par exemple convaincu certains journalistes spécialisés dans l'information boursière que les besoins qu'ils servaient allaient disparaître. Gauthier a renoncé à ce moment-là à son futur de journaliste.

**« Je savais que le métier allait disparaître »  
(Gauthier, entretien #13)**

*« A : Est-ce que vous vous souvenez des raisons qui ont fait que vous avez quitté le journalisme financier pour aller dans [un projet de banque en ligne] ?*

*G : Bah parce que oui le... ça faisait longtemps que je savais que le métier de journaliste allait... c'était un métier qui allait disparaître, que les médias allaient disparaître au sens tels qu'on les connaissait. (...) [L]es médias traditionnels papiers étaient en train d'essayer de rattraper... Grosso modo c'est Boursorama. Boursorama ça a été fait en 98 je crois, 97. Et donc, ce modèle de média en ligne, qui n'était pas vraiment un média parce qu'il n'y avait pas de journalistes hein. Mais c'était de la production d'information continue. Par rapport à des titres comme La Vie française, Investir qui étaient sur le marché de la Bourse, bah ils explosaient forcément parce qu'ils [les médias en ligne] avaient de l'information en temps réel, nous à l'époque on publiait encore les cours une fois par semaine quoi. Moi quand j'ai commencé, j'achetais une fois par jour les cours, enfin les journaux pour avoir les cours de Bourse. Aujourd'hui on n'imagine même pas quoi (...) Donc tout ce contexte-là faisait que...moi j'avais bien identifié que le métier de journaliste allait forcément évoluer (...) »*

Pour les personnes comme Gauthier, les compétences qu'ils développent ne font d'eux des journalistes que dans la mesure où les médias parviennent à préserver un monopole sur un type particulier d'activités, en l'occurrence la diffusion et le commentaire des cours de Bourse. Lorsqu'un choc important comme l'arrivée de médias en ligne vient rebattre les cartes, ils se

révèlent être des travailleurs de l'information financière au sens large, susceptibles de servir de nouveaux besoins. Pour Gautier, le journalisme n'avait de sens que comme médiation entre les marchés financiers et les petits actionnaires en demande de connaissances techniques. C'est son rôle d'expert qui structure finalement son authenticité, et qui se trouve épanoui dans une activité de conseil éditorial après qu'il a quitté la presse boursière.

**« Ils ne comprennent rien à la technologie »  
(Gauthier, entretien #13)**

*« G : J'ai toujours été plutôt techno (...) Aujourd'hui dans ce que je vends comme prestation à mes clients, parce que il y a beaucoup de gens qui font de la com' éditoriale, beaucoup d'agences qui font du 'agnagna', mais ils sont incapables de savoir ce que c'est que du code HTML ou du spss, ils ne comprennent rien à la technologie. Ils se font enfler par des agences de créa qui leurs vendent des trucs... enfin bref. Tout ça pour dire que... moi j'avais anticipé que ça allait bouger quoi. Et en plus le salaire était assez intéressant »*

Le développement d'une expertise engage subjectivement Gauthier dans le monde de l'information financière indépendamment d'une logique d'engagement professionnel dans le journalisme.

L'expertise permet aussi de s'ajuster biographiquement aux trajectoires d'indépendance, qui peuvent conduire à multiplier les formes d'activités dans le monde de l'information financière. Après huit années salarié dans la rédaction d'un journal boursier qui dépose le bilan en 2008, François exerce comme indépendant spécialisé dans la gestion d'actifs. Il pige, régulièrement ou ponctuellement selon les cas, pour les rubriques financières de titres de la PQN et pour la presse spécialisée, et complète par des activités de communication, comme des compte-rendu de réunion entre des sociétés de gestion d'actifs et leurs clients ou des traductions de textes financiers de l'anglais au français. Malgré la dispersion de ses activités professionnelles, il reste durablement engagé dans un réseau stable de relations professionnelles dans la presse, dont émane un flux régulier de sollicitations.

**« Je n'ai plus de chefs, j'ai des clients »  
(François, entretien #37)**

*« F : Je n'ai jamais vraiment fait de prospection. Donc bah c'est un petit milieu, on se croise souvent parce qu'il y a beaucoup de conférences, de déjeuners de presse, voilà donc... surtout sur une thématique la gestion d'actifs qui est... qui est très particulière quoi donc il n'y a pas beaucoup de gens, pas beaucoup d'acteurs ni de journalistes, et il y en a de moins en moins*

*parce que toutes les rédactions ont fondu, donc c'est vraiment... une spécialité qui est assez rare. Donc quand t'es bon, un peu sérieux dans ce que tu fais, les gens comptent vite sur toi (...) Je suis maintenant dans une logique, je parle même dans les journaux, où je n'ai plus de chefs mais j'ai des clients »*

La stabilité de ses relations professionnelles avec le monde du journalisme lui laisse le temps de développer d'autres formes de collaborations professionnelles. François s'est fait un nom dans le milieu de la gestion d'actifs, auprès de la presse comme des agences de communication et des sociétés de gestion de fond. La reconnaissance de ses compétences acquises dans le monde de l'information financière allège la tension liée à la démultiplication de soi dans le monde de l'information financière.

**« Je suis meilleur qu'une agence de traduction »  
(François, entretien #37)**

« F : [à propos des activités de traduction pour lesquelles il est sollicité] *C'est assez marrant parce que ça c'est une compétence complémentaire finalement, à force de bouffer de l'anglais financier, bah quand il faut traduire un texte financier d'anglais à français je suis... meilleur qu'une agence de traduction. C'est le client qui me disait 'ah ouais, c'est quand même autre chose'. On me dit à moi qui ne suis pas traducteur, on me dit 't'es plus cher mais c'est mieux'. Bon. Du coup voilà. Moi je suis aussi un peu... je suis assez éclectique dans mes goûts donc, j'aime bien aussi ne pas m'enfermer dans un truc quoi. (...) j'aime bien découvrir des trucs, de la même manière qu'à [journal boursier], j'ai traité... trois ou quatre secteurs différents, alors qu'il y a des gens qui pendant quinze ans font le même truc, le même secteur etc, mais je trouve que c'est aussi... t'as vite fait de t'enfermer d'être un petit peu la star de ton domaine dans la presse. T'es hyper-sollicité par des gens qui veulent te rencontrer etc etc, donc les gens qui ont peut-être un peu... un peu la grosse tête à la base, bah ça ne s'améliore pas. »*

L'authenticité incrédule n'épouse pas nécessairement que des trajectoires de dispersion. Certains individus sont objectivement engagés dans la presse financière sans toutefois considérer faire carrière dans le journalisme. Christian a de ce point de vue un parcours original. Il a d'abord travaillé en salle de marchés de banques d'investissement comme *trader*, avant de créer sa propre société de gestion de fonds. Cette dernière ne survit pas à la crise des *subprimes*, et Christian choisit de s'orienter dans la presse. Après six mois de piges pour un quotidien économique national, il est embauché dans un titre de presse professionnelle spécialisée en finance. Il raconte son passage du monde du *trading* au monde du journalisme.



**« Je ne me sens pas investi spécifiquement d'une mission »  
(Christian, entretien #35)**

*« C : je ne me suis pas senti complètement dépaycé, à l'ouest, non. Ça s'est fait plutôt naturellement, je trouve. Déjà peut-être aussi parce qu'avant j'écrivais beaucoup aussi, je faisais beaucoup de papiers sur le suivi de l'actualité économique, sur voilà.*

*A : mais tu les faisais pour ta boîte [la société de gestion de fonds qu'il a co-crée] ?*

*C : oui. Bah à la base, même aujourd'hui, si on me demande ce que je suis, à la base je me considère comme étant un économiste. Ayant exercé beaucoup d'activités connexes, mais ce qui pour moi est la beauté, enfin pour moi c'est la bonne manière d'être un économiste. C'est aussi de savoir ce que c'est que les marchés, de savoir ce que c'est que la recherche économique académique et de faire ça sans être complètement à l'ouest sur un domaine qui rentre dans le périmètre de la conjoncture internationale. Voilà. Bon après c'est vrai que je ne suis pas du tout corporatiste, donc... je ne me sens pas investi spécifiquement d'une mission, à part celle de... d'être le plus exigeant possible sur le service qui est rendu à des clients qui payent pour l'avoir. C'est... en salle de marché c'est pas très répandu mais c'est quelque chose dont j'ai eu conscience assez tôt, c'est que in fine quel que soit le métier qu'on exerce, il y a toujours derrière un client qui paye, qui fait vivre la boîte, et donc... pour moi ce n'est pas l'entreprise qui doit être l'essentiel, pour moi c'est les clients »*

Christian a beau travailler dans un journal de presse professionnelle réputé et disposer de la carte de presse, son rapport au travail concret ne l'engage pas subjectivement dans une carrière de journaliste. Il mène dans le monde de l'information financière une vie d'économiste.

Pour les « experts », le journalisme n'est finalement guère plus qu'un mot pour désigner la relation d'emplois qui les lie à un moment donné au type particulier d'organisation qu'est la presse. Les ajustements biographiques tels que ceux de Gauthier, François ou Christian ne sont cependant pas toujours accessibles : ils demandent d'avoir pu développer un ensemble de compétences suffisamment spécifiques. Sans cela, il peut être très difficile de se dégager des contraintes très fortes qui pèsent sur la conduite de vie et limitent la mobilité individuelle, comme l'illustre le cas de Damien. Celui-ci est objectivement engagé dans une carrière de journaliste. Après un contrat d'un an dans une banque d'investissement et des recherches d'emplois sans succès dans la gestion de portefeuilles, il a répondu en 2000 à une annonce pour un emploi sur un site d'information financière qui publie des dépêches pour des cours boursiers.

Il y travaille toujours après une quinzaine d'années. Bien qu'une carrière en banque d'affaires ait sa préférence, le journalisme est désormais tout ce qu'il envisage.

**« Au bout d'un moment on est devenu un journaliste »  
(Damien, entretien #2)**

*« A : Comment vous envisagez la suite de votre carrière, est-ce que vous envisagez de bouger ou pas ?*

*D : (il rit franchement) non moi j'ai travaillé... j'ai fait un peu de finance... non mais je pense qu'au bout d'un moment on est devenu un journaliste. Pour moi je suis estampillé journaliste. Après ça dépend de chacun, je veux dire, moi je pense que... de toute façon dans la banque c'est simple, soit il y a l'aspect commercial, soit vraiment on est quelqu'un de pointu, par exemple si j'étais super bon en maths ou en physique, je pourrais trouver un job, faire de la programmation... moi à mon niveau personnellement je ne peux pas évoluer... réévoluer vers la finance, ou peut-être du marketing quelque chose comme ça quoi mais...*

*A : Quand vous dites que vous êtes estampillé journaliste financier ça veut dire qu'après des autres entreprises, des banques si vous postulez et que vous donnez votre CV ils vont dire 'ah bah non lui c'est un journaliste financier donc on euh...' ?*

*D : Bah oui du coup ça serait plutôt peut-être marketing, peut-être relation presse, voilà quoi. Parce qu'après il y a des jobs qui demandent euh... enfin après qui seraient intéressants pour moi aussi hein, moi qui ai un DEA mais ça demanderait vraiment une technicité tu vois, que j'ai plus quoi, que j'ai peut-être eu il y a dix ans quand je savais ce que c'était que la formule de valorisation des options par exemple, des trucs complexes mais maintenant je... ça c'est du savoir-faire qui a disparu, qui a été remplacé par un autre. »*

Damien se trouve dans une situation de marginalité subie, engagé dans le monde déclinant de l'information boursière. Il ne peut espérer ni progresser dans ce monde, ni le quitter dans des conditions satisfaisantes.

L'entretien avait initialement été négocié avec Marc-Olivier, qui a ensuite pris l'initiative de convier Damien, l'un de ses collègues, qui nous a rejoints un peu plus tard. Cela a donné lieu à un entretien semi-directif à trois qui donne à voir directement que le processus de construction de soi n'est pas un processus introspectif abstrait. Il se construit dans des échanges concrets et informels entre journalistes qui partagent une condition de travail et peuvent se confier leurs sentiments, impressions et interprétations de leur rapport au métier. La carrière de marc-Olivier

et Damien les conduits à développer une authenticité frondeuse par rapport aux prétentions communes du journalisme (voir encadré 6.2).

*Encadré 6.2. Les critiques des prétentions journalistiques*

Les références sceptiques aux « mythes professionnels » du journalisme (la « *fierté du quatrième pouvoir* ») et l'indifférence à s'authentifier auprès d'autres journalistes attestent du désengagement subjectif de Damien et Marc-Olivier (tous deux formés en finance de marché). Ce désengagement structure leur rapport biographique au journalisme. Cette configuration est à comprendre non pas comme un rapport purement symbolique au groupe professionnel des journalistes, mais comme le dénouement biographique de carrières mises à l'épreuve d'une expérience insatisfaisante du travail journalistique. Le site d'informations financières où travaillent Damien et Marc-Olivier emploie de jeunes journalistes pour des missions minimalistes de rédactions de dépêches. Les journalistes y trouvent généralement la possibilité de se former sous contrat en attendant une opportunité d'emploi plus satisfaisant, et l'employeur peut maintenir des salaires relativement faibles. S'ils défendent leur travail et leur expertise, Damien et Marc-Olivier rapportent aussi leur frustration de voir leur mission et salaire ne pas évoluer, eux qui ne trouvent pas de possibilités d'évolution dans le monde de l'information financière

**« On n'a pas du tout cette fascination »**

**(Marc-Olivier, entretien #1 et Damien, entretien #2)**

*« M-O: comme on n'a pas été éduqués en école de journalisme, on n'a pas du tout cette fascination pour le journalisme, cette fierté du quatrième pouvoir que nos collègues jeunes... »*

*D: c'est vrai que nous on n'aime pas ça. Nous les gens qu'on a vus, c'est vrai qu'on a [tous les deux] le même background. C'est vrai que quand on voit les gens qui débarquent qui viennent de l'école je ne sais pas quoi... ils ont un peu les chevilles qui enflent. (...)*

*M-O: ...ils écrivent mal ils font des fautes d'orthographe et ils ne s'intéressent pas à leur sujet non plus et ils ne comprennent rien.*

*D: C'est vrai que c'est un peu... moi je ne connaissais pas le milieu avant et j'ai plutôt eu une mauvaise image des gens qui viennent de ces formations-là. »*

Gauthier (lui aussi formé en finance) s'en est pris lui aussi aux prétentions des journalistes, en l'occurrence celles de l'investigation.

**« L'image qu'il me donne, c'est qu'il se fout de moi »**

**(Gauthier, entretien #13)**

*« Frédéric : Pour moi un bon journaliste financier c'est quelqu'un qui fait une enquête mais c'est aussi quelqu'un qui sait de quoi il parle. Il n'y a rien*

*qui m'agace plus que quand je vois ces reportages sur France 2 où le mec il nous explique (il prend un ton moqueur) 'alors c'est passé par un paradis fiscal' et donc le mec il va faire 3000 bornes pour aller filmer la boîte aux lettres qui se trouve au Bahamas. Bon ok ça va, je sais ce que c'est qu'un paradis fiscal, je sais très bien qu'il n'y a rien, il y va quand même, c'est juste pour... voilà, ça ça m'insupporte parce que c'est... alors le mec n'est pas con, il sait très bien ce qu'il fait mais ce que je veux dire c'est que l'image qu'il me donne c'est qu'il se fout de moi quoi. »*

### III/ L'accomplissement du journalisme

On le voit bien, la critique sans concession des prétentions des journalistes (encadré 2) diffère du simple désenchantement qui affecte l'authenticité du type précédent. Les contraintes très fortes qui pèsent sur les conduites de vie peuvent perturber le lien entre l'ethos journalistique et l'authenticité individuelle. Il est difficile de lire cette tendance critique comme une tentative de subversion des logiques d'accumulation d'un capital symbolique spécifique à un champ relativement autonome. Il s'agit plutôt de prendre acte du fait que les journalistes n'appartiennent pas - ou qu'ils ne devraient pas appartenir- au même monde que les experts critiques. Authenticité réaliste et authenticité incrédule ne contribuent donc pas à la même dynamique professionnelle. Les premières contribuent à un processus de *segmentation* subjective du journalisme<sup>304</sup>, les secondes à un processus de *dilution* du journalisme dans un ensemble plus large de travailleurs de l'information financière. Par comparaison, l'émergence de l'authenticité prétentieuse contribue à un processus d'*extension* du journalisme : il étend son territoire au monde de l'information financière, et il étend ses missions à la transparence de l'information financière, la défense des actionnaires individuels, la surveillance des bilans financiers des journaux, etc. Enfin, l'émergence de l'authenticité nostalgique contribue à un processus d'*extinction* du journalisme : celui-ci relève d'un passé révolu dans les mémoires individuelles. Ainsi a-t-on, pour chaque type d'authenticité, un scénario pour la carrière historique du journalisme (voir la synthèse du tableau 6.1).

---

<sup>304</sup> Au sens donné à ce terme par (Bucher et Strauss, 1961), c'est-à-dire le développement de sous-groupes au sein d'une profession qui défendent une identité et un idéal professionnel distincts, de façon analogue à des mouvements sociaux. Une nuance importante de son emploi ici est que ce processus de segmentation se déroule sans réelle coordination collective. Ce sont les changements dans la stabilisation de l'authenticité journalistique qui segmentent, de fait, le journalisme.

Ce ne sont pas les propriétés individuelles qui déterminent l'authenticité mais plutôt le processus de spécialisation lui-même. Celui-ci, on l'a vu, facilite le travail de désillusion des jeunes journalistes. Il peut aussi engager subjectivement dans le journalisme des individus qui cultivent un rapport affectif à l'information financière, ou profitent de la bourse comme un « prisme pour voir le monde ». Cependant, l'authenticité réaliste est ancrée dans des carrières subjectives d'engagement dans le monde de l'information financière autant que dans le journalisme. Ce type d'authenticité participe de ce fait à un processus de segmentation subjective du journalisme, qui apparie la conduite de vie individuelle aux accomplissements possibles dans un monde de l'information plutôt que selon une représentation professionnelle morale du journalisme<sup>305</sup>. L'émergence d'authenticité réaliste apparaît ainsi comme une condition fondamentale de l'émergence d'une forme singulière d'ethos journalistique.

L'émergence de l'authenticité réaliste paraît toutefois liée à un processus de spécialisation relativement peu poussé, et plus propre au sous-monde de l'information boursière. Le processus de spécialisation plus fortement technique dans le sous-monde de l'information professionnelle tend à produire une forme d'authenticité d'expert plutôt qu'une authenticité de journalistes. Il permet de se faire un nom lié à un ensemble de connaissances techniques plutôt qu'au statut de journaliste, auprès d'un réseau d'acteurs resserré sur un secteur très précis, comme la gestion d'actifs ou les « *fintechs* ».

---

<sup>305</sup> La dimension objective de cette segmentation est perceptible dans la moindre circulation des individus entre la presse spécialisée et la presse économique ou généraliste (voir chapitre 2).

Tableau 6.1. Synthèse des formes d'authenticité

Forme de l'authenticité	Caractéristique distinctive	Temporalisation individuelle du journalisme	Type d'aspirations professionnelles
<b>Prétentieuse</b>	Quête de prestige ; entreprise de morale	Idéalisation du futur (monde à conquérir)	Vocation
<b>Nostalgique</b>	Déontologie externe du journalisme	Idéalisation du passé (journalisme révolu)	Vocation
<b>Réaliste</b>	Evolution des aspirations professionnelles	Continuité (du caractère de journaliste)	Vocation / Hasard
<b>Incrédule</b>	Critique des prétentions journalistiques	Continuité (du caractère d'expert)	Hasard

Tableau 6.1. (suite)

Forme de l'authenticité	Principales cohortes d'entrée	Contexte d'épanouissement	Trajectoires objectives typiques	Carrière historique journalisme
<b>Prétentieuse</b>	< 1990 ; 1990-1994	Âge d'or (1980-2000)	Mobilité verticale (presse boursière et généraliste) Indépendance	Extension
<b>Nostalgique</b>	1990-1994 ; 1995-2000	Post-âge d'or (> 2000)	Exit Mobilité verticale	Extinction
<b>Réaliste</b>	Toutes cohortes	Crise emploi journalistique (> 2001 ; >= 2008)	Spécialisation Mobilité verticale Exit Déspecialisation	Segmentation
<b>Incrédule</b>	Toutes cohortes	Crise emploi journalistique mais secteur finance dynamique (2001-2008)	Fragmentation Spécialisation (information technique) Exit	Dilution

Il n'y a toutefois pas de hiatus entre les différents types d'authenticité. En effet, l'authenticité n'est jamais donnée une bonne fois pour toute. Il est plus probable que les journalistes aient une carrière d'authenticité (l'authenticité nostalgique est par exemple un futur possible pour une authenticité prétentieuse). Guido (p. 318) est un bon exemple de composition de l'authenticité réaliste (qui n'a pas tout à fait accompli son deuil du journalisme) avec une authenticité incrédule (qui confond le métier de journaliste avec un travail plus général de l'information). De même, l'exemple d'Anne (p. 325), évoquée précédemment pour exemplifier l'authenticité réaliste, montre bien que les carrières de spécialisation hissent l'exit au rang des possibilités futures crédibles et souhaitables. Autrement dit on peut s'attendre à ce que, arrivé à un point du processus de spécialisation, l'authenticité réaliste se rapproche de l'authenticité incrédule. L'oubli des spécificités de l'activité journalistique par rapport aux autres formes d'expertise de l'information fait en effet partie d'un travail de mémoire nécessaire au deuil du journalisme. Cela suppose que les journalistes aient des possibilités de spécialisation suffisamment poussée pour se trouver attirés hors du journalisme. Or, comme on l'a vu dans le chapitre 2, le monde de l'information financière, en tant que système d'opportunités d'emplois tourne en faveur du processus de spécialisation technique. La population des journalistes qui résiste le mieux ces dernières années dans le monde de l'information financière se trouve en effet dans la presse technique et professionnelle. Alors qu'au cours des années 1980 et 1990, le monde de l'information financière était propice aux prétentions journalistiques, il est devenu de plus en plus dispersif à mesure que l'information boursière se délitait, au profit de segments plus techniques et ordonnés selon les secteurs professionnels de la finance, favorisant l'essor de formes d'authenticité réaliste et incrédule.

## Conclusion. Comment l'authenticité accomplit le journalisme

Il ressort des descriptions de ce chapitre que l'authenticité retient une forme stable du passé du journalisme et en perçoit également les contours futurs, tout ceci « dans le présent ». En oubliant un ancien présent (c'est-à-dire en le transformant en passé révolu) et en imaginant un nouveau futur du journalisme, les individus tissent le présent du journalisme au fil de leurs expériences du monde de l'information financière.

L'enseignement principal de cette analyse idéale-typique est que les prétentions morales des journalistes dans le monde de l'information financière sont en passe d'être oubliées. La caractéristique importante des personnes à l'authenticité nostalgique est qu'elles se souviennent

de l'âge d'or des années 1990. Mais les générations de la décennie 2000 n'ont pas connu cet âge d'or, qui est donc amené à être oublié, ce d'autant plus vite que les nostalgiques cherchent à quitter la presse, s'ils ne l'ont déjà fait<sup>306</sup>. Cela a pour conséquence que les prétentions qui pouvaient constituer l'authenticité journalistique dans les années 1990 sont amenés à sombrer dans l'oubli<sup>307</sup>.

De ce point de vue, les critiques récurrentes des journalistes à l'encontre de ces prétentions ne sont pas à comprendre ici comme une stratégie de subversion des logiques symboliques qui structureraient un champ journalistique, mais simplement comme un élément de ce processus d'oubli. De telles prétentions, en effet, ne pouvaient survivre qu'à condition d'être reproduites sous la forme d'aspirations professionnelles dans les mémoires individuelles et gagner ainsi en continuité. Autrement dit, les prétentions morales des journalistes<sup>308</sup> ont perdu toute leur force sociale dès lors qu'elles ont été désindexées de l'authenticité des journalistes. Ce processus d'oubli est essentiel comme condition d'émergence d'un nouveau type d'authenticité réaliste, qui permet aux journalistes de durer dans le monde de l'information financière malgré les fortes contraintes qui pèsent sur leur conduite de vie. C'est en quelque sorte par excès de mémoire que l'authenticité nostalgique, incapable d'oublier les prétentions civiques du journalisme, a tant de difficulté à durer dans le monde de l'information financière.

En stabilisant une forme d'authenticité, les journalistes « accomplissent » finalement le journalisme, compris comme communauté de mémoire. Par le processus d'oubli d'anciens présents du journalisme (c'est-à-dire de leur transformation en passé révolu) et d'imagination du futur du journalisme, ils mettent à l'épreuve et reconfigurent la mémoire collective du journalisme. C'est à ce processus de reconfiguration d'une communauté de mémoire qu'est consacré le chapitre suivant.

---

<sup>306</sup> Le délitement ces dernières années de la classe d'âge intermédiaire (35-45 ans) parmi les journalistes est un fait remarqué. Une étude conduite dans une société de production télévisuelle au Royaume-Uni montre par exemple que les membres de cette classe d'âge sont de moins en moins présents dans les salles de rédaction, ce qui prive les jeunes journalistes d'un opérateur de socialisation aux normes et aux pratiques du métier (Grugulis et Stoyanova, 2011). Ce chapitre contribue à montrer que c'est finalement autant une communauté de mémoire qu'une « communauté de pratiques » (concept proposé par Irena Grugulis et Dimitrinka Stoyanova) qui est déstructurée par ce phénomène démographique.

<sup>307</sup> L'oubli n'est pas synonyme d'absence de souvenirs, bien au contraire. Les individus peuvent éventuellement garder des souvenirs de telles prétentions, ces souvenirs peuvent surgir à tout moment. Simplement, il est acquis que ces prétentions relèvent du passé révolu (ce que signifie leur statut de souvenirs).

<sup>308</sup> Je renvoie ici à la quête de prestige journalistique dans le monde de l'information financière (voir l'exemple de Thierry p. 302) ou les entreprises de purification de l'information financière (voir l'exemple d'Hervé p. 305)



---

## Chapitre 7. La domestication collective du risque biographique

---

### Introduction du chapitre : un problème de mémoire collective.

L'analyse consacrée aux traitements biographiques de l'événement et à la structuration du sentiment d'authenticité ont porté l'attention sur une problématique individuelle de construction d'un « moi, journaliste » dans le monde incertain de l'information financière. La construction de soi n'est pourtant pas réductible à la problématique de l'individu face à son destin. La continuité individuelle est loin de reposer exclusivement sur la capacité individuelle à faire preuve de résistance biographique. L'hypothèse de ce chapitre est que l'activité biographique des journalistes fait en réalité l'objet d'une domestication collective.

Dans un monde où les temporalités qui organisent le cours de la vie sont faiblement institutionnalisées, la récurrence d'événements professionnels susceptibles de perturber les parcours individuels, voire les réorienter brutalement, met en effet en danger la continuité de l'authenticité individuelle.

Il est donc important de se doter des moyens théoriques et de méthodiques d'analyser les événements biographiques susceptibles de perturber cette continuité individuelle. Les discussions théoriques autour de la prise en compte des événements et des bifurcations par les sciences sociales ont connu un regain d'intérêt ces dernières années (Bessin, Bidart et Grossetti, 2010). L'événement y apparaît comme un concept paradoxal : il introduit de la discordance dans l'expérience individuelle du monde social, mais il contribue en même temps au développement de l'intrigue narrative et à la concordance du récit qui permet de rendre compte de cette expérience. Cette double face conceptuelle (l'événement comme rupture et l'événement comme repère temporel qui sert à la continuité narrative) est au principe des défis redoutables de repérage et d'analyse empirique des événements. Comment en effet rendre compte à la fois de la manière dont l'événement provoque une discordance dans l'expérience individuelle et la manière dont il confère sa stabilité au récit ?

Claude Dubar résume bien l'ambivalence théorique et empirique qui entoure le projet d'une analyse sociologique sérieuse des tournants de l'existence : « *les bifurcations ont un statut ambigu : en tant que « souvenirs » datés et souvent insérés dans des récits « clôturés par des intrigues » (Ricoeur), ils relèvent d'une temporalité biographique objectivée susceptible d'un traitement positif (positiviste) des événements comme le préconisent Abbott ou Sewell Jr.. Mais en tant qu'Événements biographiques, générateurs de calendriers subjectifs, intimes, constructeurs d'identité, ils relèvent d'une sorte d'herméneutique interprétative, d'un travail sur soi aidé, partagé, sanctionné par d'« autres significatifs » (G. H. Mead).* » (Dubar, 2010).

L'ambivalence du concept ne débouche toutefois pas sur une forme arbitraire d'analyse empirique : la façon dont les journalistes reconstruisent la cohérence de leur vie professionnelle en intégrant à leur carrière des événements marquants est précisément l'objet de l'analyse. L'étude des événements biographiques ne vise pas la reconstitution rétrospective des parcours des journalistes, mais l'observation d'un travail de « construction de soi »<sup>309</sup>. Les événements marquants des vies professionnelles retracées sont perceptibles à la fois par l'importance qu'ils occupent dans l'intrigue du récit, repérable au temps passé à les raconter, mais aussi aux délibérations, évaluations, réflexions qu'ils viennent appuyer. Comme l'indique Michèle Leclerc-Olive, « *Un événement marquant comporte une part de radicalement nouveau, irréductible à l'analyse – la consécution n'est pas réductible à une conséquence – mais il n'est pas pour autant une « boîte noire » irrémédiablement insondable. Il crée de multiples dissonances : cognitive – il donne à penser –, affective (voire physique) – il peut faire souffrir – et morale – on s'interroge sur l'injuste de la situation.* » (Leclerc-Olive, 2010b)<sup>310</sup>.

Toutefois, cette activité biographique ne se limite pas à un travail d'introspection dont l'aboutissement est la sauvegarde intime d'une intériorité toute personnelle. Le sentiment d'authenticité doit au contraire faire l'objet d'une légitimation sociale de la part d'« autrui significatif », selon l'expression de Mead.

---

<sup>309</sup> L'importance des tournants dans la construction de soi échappe aux constructions formelles des bifurcations. Andrew Abbott s'étonne ainsi de la perception subjective des turning points : « *Il y a pour les acteurs une curieuse inversion entre « la causalité » et « l'explication » dans le modèle « trajectoires-turning points » des carrières ou des parcours de vie. Du point de vue de l'acteur qui passe d'une trajectoire à une autre, les périodes « régulières » de la trajectoire sont loin d'avoir des conséquences aussi importantes que les périodes « aléatoires » des turning points. Les phases que l'on peut comprendre causalement semblent moins importantes que les phases qui sont incompréhensibles d'un point de vue causal* » (Abbott, 2009, p. 196).

<sup>310</sup> On voit bien ici la distinction avec le paradigme de la carrière qui traite narrativement les événements comme des « symptômes » du passage à une étape d'un modèle de carrière sociologiquement identifié. Je cherche au contraire à prendre au sérieux les événements dans leur capacité à faire advenir des représentations stabilisées.

Il me faut donc ici réintégrer l'individu dans un collectif des journalistes, sans toutefois finir par réintégrer *ex abrupto* un cadre social ou une forme institutionnelle prêts à encadrer les individus. Comme je l'ai esquissé au cours du chapitre précédent, ce collectif peut être décrit comme une communauté interprétative. La perspective en termes de « communauté interprétative » (Zelizer, 1993) met en avant la capacité des journalistes à partager un discours unifié à propos d'eux-mêmes. Comme le dit Zelizer, les journalistes ne cèdent pas leur autorité interprétative aux historiens (Ibid., 233). Ils partagent un « *répertoire d'événements passés* » (Ibid., 224) qu'ils utilisent pour générer des interprétations du journalisme contemporain et se construire une autorité sur la définition de pratiques convenables. Selon Zelizer, la mémoire du passé des journalistes échappe largement aux constructions formelles de la « profession » et se transmet entre les journalistes de façon informelle et routinière<sup>311</sup>. En l'absence d'un corpus unifié de savoirs et de pratiques, dont l'hétérogénéité ne semble jamais pouvoir être réduite, la capacité des journalistes à contrôler la prolifération des discours à propos du journalisme est une condition essentielle de sa perpétuation (Ruellan, 2011).

Ce chapitre s'appuie sur cette perspective théorique avec l'argument suivant. Le contrôle du discours des journalistes sur eux-mêmes ne recouvre pas seulement l'enjeu de la défense d'un mandat social que les journalistes se voient confier par la société. Il permet aussi de domestiquer collectivement les risques biographiques qu'il y a à s'engager dans une carrière incertaine. En interprétant leur vie professionnelle au regard d'une communauté de mémoire, les journalistes engagés dans le monde de l'information financière parviennent à réduire le « *tranchant* » (Leclerc-Olive, 2010b) d'événements récurrents qui perturbent la continuité biographique.

Les journalistes, en évaluant leur situation professionnelle et en faisant régulièrement face à des événements marquants, et en partageant informellement ces interprétations, construisent une « mémoire collective » et orientent en cela la trajectoire historique du journalisme vers une forme particulière. Cette mémoire constitue en retour une ressource pour la continuité biographique. Ils y font référence pour évaluer leur situation personnelle, leurs conditions de travail, leur autonomie professionnelle concrète et s'appuient sur cette évaluation pour déterminer des options de carrière convenables. Cela implique de prêter attention à ces perceptions telles qu'elles sont échangées entre les journalistes et non pas seulement telles

---

<sup>311</sup> Voir la présentation dans l'introduction générale de cette thèse de l'approche en termes de « communauté interprétative » proposée par Zelizer.

qu'elles sont exposées publiquement à intervalle régulier comme des « rituels bavards », selon l'expression de (Ruellan, 2011, p. 239) à propos des discours déontologiques des journalistes.

Je ferai donc l'hypothèse que les journalistes n'ont pas besoin de ressources d'*identification* auprès d'un collectif, mais qu'ils ont simplement besoin de *repères collectifs* pour conduire leur vie professionnelle dans un monde qui manque d'itinéraires. Plutôt que la manière dont les journalistes *s'identifient* à un groupe professionnel aux frontières symboliques stabilisées, j'ai observé leur manière de *mobiliser des histoires collectives* pour justifier leurs choix passés et appréhender leurs possibilités futures. Les journalistes ne se guident pas seulement selon des opportunités probables d'emplois, mais aussi par des représentations du monde social dans lequel ils sont engagés et de leur travail dans des organisations médiatiques. Ces représentations sont issues de l'évaluation et de la confrontation de leur propre expérience aux interprétations d'autres journalistes.

De ce point de vue, les nouvelles contraintes d'emploi sur le marché du travail restreignent les chances de vie des journalistes, mais stimulent aussi leur activité biographique. La fragmentation des carrières (comprises comme séquences d'activités) documentée dans les chapitres de la partie précédente multiplie de fait les occasions pour les journalistes de réévaluer leur situation et d'envisager leur avenir sous un jour nouveau. Avant d'en venir à l'articulation entre les événements individuels et les événements collectifs, il me paraît important de documenter dans un premier temps l'augmentation ces dernières années du « risque biographique » pour les journalistes. Je décrirai en particulier les conséquences biographiques de la fragmentation des carrières. Dans un second temps, je pourrai montrer comment l'activité biographique suscitée par l'accroissement des événements biographiques nourrit une mémoire collective du journalisme. Cette mémoire collective offre en retour aux individus un point d'appui pour domestiquer le risque biographique. Dans cette deuxième section du chapitre, je décris tour à tour trois modalités de la domestication collective des risques biographiques : premièrement, la sanction informelle des tournants significatifs de la vie professionnelle par d'un autrui significatif ; deuxièmement, la construction d'une mémoire collective de la crise de la presse ; troisièmement, l'enregistrement de cette mémoire dans des dispositions contractuelles historiquement conquises par les premiers syndicats professionnels de journalistes.

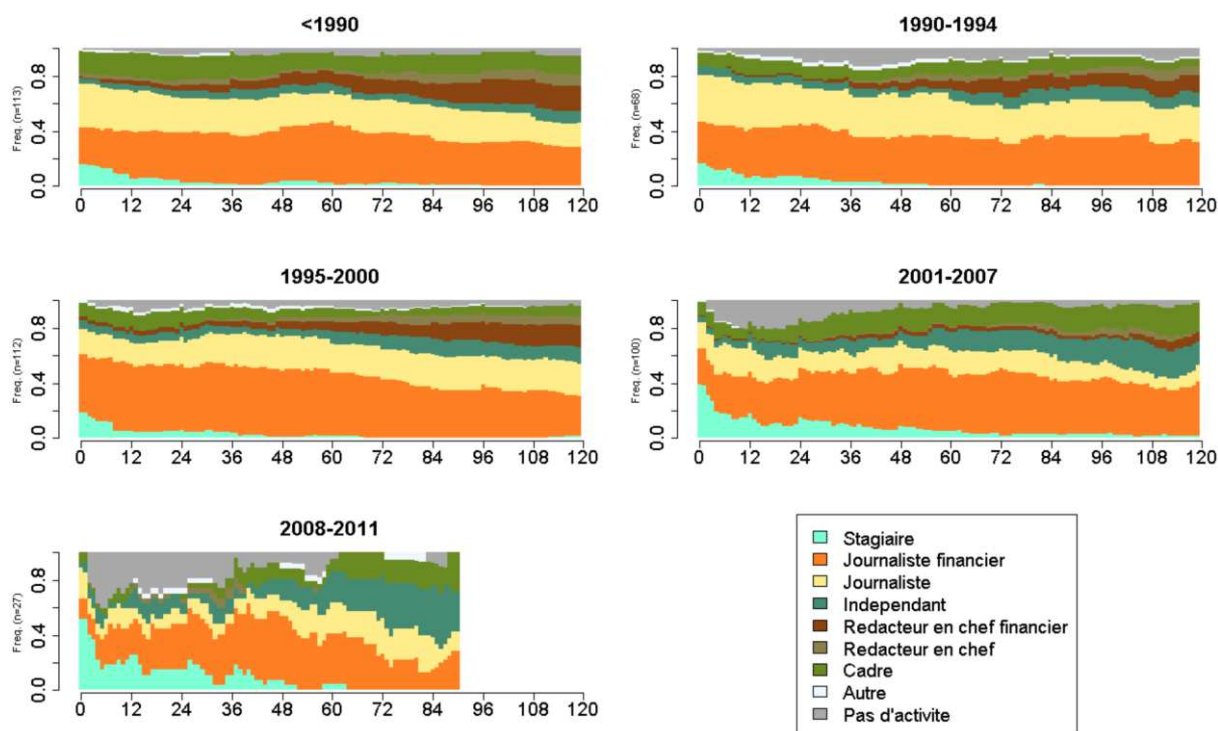
## I/ Fragmentation des carrières et événements biographiques

Il peut être utile ici de définir le risque biographique par analogie avec la définition générique proposée par les professionnels de la prévention des risques. Ceux-ci ont pour habitude de définir le risque par la combinaison d'un *niveau d'exposition* au phénomène dangereux, et d'un *niveau de danger* de ce phénomène<sup>312</sup>. On peut déjà suggérer ici que l'*exposition* des journalistes au risque biographique est de plus en plus forte. Les analyses statistiques de la partie précédente ont montré que les carrières sont de plus en plus fragmentées entre périodes d'emploi stable et périodes d'emploi instable. Ce phénomène est visible dans l'augmentation pour les cohortes récentes de la part des périodes sans activité déclarée en début de carrière, et de celle des activités d'indépendant et des activités hors-presse en fin de carrière (graphique 7.1). Mais à quel point ces événements sont-ils *dangereux* ? À quel point perturbent-ils les parcours individuels ? L'analyse statistique ne permet pas de le dire : transition ne vaut pas tournant biographique. L'identification statistique des transitions repose en grande partie sur des choix de codage qui ne peuvent intégrer le caractère subjectif du temps et la dimension éventuellement troublante du changement, de même qu'ils ignorent si les périodes d'emploi instable sont subies ou souhaitées. Seul un retour à l'activité biographique des individus peut permettre d'identifier ce que la sociologie a pris l'habitude de nommer des « bifurcations », notamment pour en repérer les propriétés essentielles de brutalité et d'irréversibilité du changement produit (Bessin, Bidart et Grossetti, 2010). C'est par l'analyse du récit biographique comme construction de soi, au sens interactionniste, que l'on peut passer d'une étude de transitions indifférenciées subjectivement à la distinction de tournants de l'existence.

---

<sup>312</sup> Cette définition est résumée dans l'équation « risque = danger\*exposition ».

Graphique 7.1. Fragmentation et dispersion des carrières journalistiques (10 premières années de carrière)



Le passage d'un contrat stable à une situation de pigiste peut aussi bien s'inscrire dans un processus de simple test d'un engagement subjectif dans le journalisme que dans un processus de désengagement subjectif. Prenons un exemple dans lequel la fragmentation de la carrière renforce finalement l'engagement dans le journalisme. Après une première expérience dans la rubrique « marchés financiers » d'une agence de presse à l'étranger, Nathalie rentre en France et décide d'arrêter le journalisme pour se donner le temps de réfléchir.

« N : j'ai arrêté le journalisme parce que je me posais pas mal de questions sur ce que je voulais faire, ce que je pouvais accepter sachant que le contexte professionnel est un peu compliqué » (Nathalie, entretien #6).

Pendant plusieurs mois, elle s'engage dans diverses activités, dont une dans une association de « finance solidaire ». Elle décide ensuite de reprendre un travail de journaliste et son profil spécialisé lui permet de retrouver assez facilement un emploi dans un site d'informations financières. Le travail n'est pas satisfaisant, elle profite d'une clause de cession pour quitter ce titre. De nouveau, elle s'accorde une phase de respiration pour s'engager dans d'autres projets associatifs (« j'ai profité de ma liberté chèrement acquise ») sans rompre totalement avec le journalisme puisqu'elle pige occasionnellement.

*« ça commençait à me manquer quand même donc j'ai recommencé à piger un peu notamment pour [titre de PQN, rubrique économique], et puis... un moment j'ai vu sur twitter que [site d'information de PQN] recherchait quelqu'un en éco, qui soit pas junior et donc j'y suis allé et voilà. Ça fait 2 ans et demi que j'y suis. »* (Nathalie, entretien #6).

Les deux périodes de pause de Nathalie lui ont permis d'éprouver son attachement au journalisme. La fragmentation de sa carrière relève finalement d'une forme de temporisation d'un engagement souvent coûteux et incertain, parfois fait d'expériences d'emploi stable mais de travail insatisfaisant.

Cependant, les périodes d'entre-deux peuvent au contraire être l'occasion d'envisager l'exit et de s'y préparer. Le récit de Guido peut-être ici convoqué pour montrer comment les « temps morts » de sa carrière l'ont orienté hors de la presse. Il quitte la presse boursière en 2007 après sept ans dans ce secteur, à l'occasion de la vente du journal qui l'employait, marqué par la précarisation des emplois dans ce secteur. Il prospecte des emplois hors de la presse, dans le secteur de la gestion d'actifs qu'il connaît bien pour l'avoir couvert comme journaliste. Il signe finalement un CDD dans un titre de PQN, qui renouvelle alors une grande partie de sa rédaction pour combler les nombreux départs qui ont suivi le rachat du titre. Il y travaille jusqu'à la faillite du journal. L'expérience qu'il fait du retour à la pige lui offre le temps à la fois de faire le deuil de la presse et de concrétiser son projet de travail hors de la presse.

**« Passer à autre chose »  
(Guido , entretien #14)**

*« G : Comme j'étais dans un mode bricolage je me suis dit bon bah tant qu'à bricoler, autant que ça me rapporte quelque chose quoi, et autant essayer de le faire correctement, sachant que voilà j'ai déjà fait, j'ai déjà renoncé de toute façon à me recaser dans un type de presse pour le moment du moins, donc **passons à autre chose, et essayons de, voilà essayons de faire les choses proprement.** Et du coup à un moment donné, donc pendant ces deux ans là, j'avais vers la fin, **j'ai commencé à réfléchir à quelque chose, à un projet d'activité.** Mais un peu plus structurant que ce qui existait jusqu'à maintenant, **dédié en fait aux sociétés de gestion puisque c'était une population forcément que je connaissais extrêmement bien, parce qu'ils faisaient partie de mes interlocuteurs quand je faisais mes papiers marché,** donc j'avais, j'avais... je me suis dit qu'il y avait peut-être quelque chose à faire dans la proposition, dans le content management et l'accompagnement média à destination des sociétés de gestion de portefeuille, et plus précisément de petite taille puisque, en l'occurrence les sociétés de gestion*

*de portefeuille de petite taille ont une contrainte qui est qu'elles n'ont pas une actu corporate suffisante pour pouvoir communiquer. Donc j'ai dit qu'il n'y avait pas de marché que personne ne s'occupait de ces petites boutiques-là, (...) j'ai envisagé ça tout seul jusqu'au moment où j'ai rencontré donc mon employeur actuel, comme ça un peu par hasard, enfin par hasard pas vraiment puisque c'est quelqu'un que je connaissais depuis dix ans et en lui exposant mon projet il m'a dit 'mais tu sais moi ça m'intéresse, parce que moi j'ai une société de fund services' (...) lui avait envie de développer un peu d'autres prestations de service à destination d'asset managers et donc il m'a dit bah écoute je te donne carte blanche pour développer une activité chez nous »*

La faillite du journal qui l'employait constitue un tournant clair dans la carrière de Guido, qui le conduit à l'exit. Il n'exclut pas de revenir un jour dans la presse, mais cela peut se comprendre dans une conception sociale du temps : Guido a beau avoir quitté la presse, il n'en a pas encore entièrement fait le deuil. « *Le passé insiste* » et tarde à passer, pour reprendre l'expression de Michèle Leclerc-Olive<sup>313</sup>. L'exit de Guido est un événement toujours en cours.

La fragmentation des carrières provoque donc des moments de réouverture des possibles et occasionnent pour les individus un temps de réflexion, de réinterprétation de leur passé et de réévaluation de leur avenir. Ces moments réflexifs peuvent conduire à orienter progressivement les journalistes sur une trajectoire d'exit. L'exit lui-même, cependant, n'est pas toujours un événement irréversible. Anne-Sophie a fait l'expérience d'un exit réversible après 11 ans passé dans la presse économique et financière. Le journal qui l'emploie comme rédactrice en chef est racheté et elle choisit de prendre sa clause de cession lorsqu'on lui annonce qu'une restructuration sera conduite, craignant une dégradation des conditions de travail. Elle pige pendant six mois, jusqu'à ce qu'une société d'assurances dont elle connaît le dirigeant, avec qui elle a de bonnes relations, lui propose un emploi particulièrement rémunérateur de directrice des relations extérieures (notamment relations presse). Deux ans plus tard, elle est recrutée par une autre entreprise pour un poste de relation presse également très rémunérateur. Après trois ans de ce travail, une série d'événements va réorienter sa trajectoire vers la presse. Son mari tombe gravement malade, au moment où des changements majeurs s'opèrent dans l'entreprise qui l'emploie, avec notamment l'arrivée d'un nouveau directeur avec qui elle ne s'entend pas. Elle quitte son emploi pour rester auprès de son mari, qui décède un an plus tard. Sa recherche

---

<sup>313</sup> Voir la description de l'authenticité de Guido au chapitre précédent, p. 318.



d'un nouvel emploi, alors que les opportunités dans la presse financière sont florissantes, l'attire à nouveau vers la presse.

**« J'étais un peu en vrac »  
Anne-Sophie (entretien #27)**

*« A-S : On est venu me chercher, [journal d'informations boursières], c'est un journaliste que j'avais côtoyé, il est venu me chercher parce qu'en fait c'était la crise financière, c'était la crise de 2000 c'était première crise des banques et des assurances quand même, donc il ne trouvait personne qui connaissait bien ce secteur-là. (...) Parce qu'à ce moment-là, il y avait une crise boursière, donc les journalistes étaient tellement demandés, les journalistes boursiers, qu'il y avait plein de sites qui se créent, plein de sites de bourse en ligne et tout ça, ils happaient tous les journalistes qu'il y avait sur la place, donc je pense que par défaut ils se sont dit 'qui est-ce qu'on pourrait embaucher' et ils ont pensé à moi, ils ne savaient même pas dans quelle situation j'étais, ils m'ont proposé le poste donc c'était sympa parce que j'étais un peu en vrac. »*

Anne-Sophie s'était engagée dans le monde de l'information financière au début des années 1980, alors que les offres d'emploi de journalistes y étaient très nombreuses et les demandes très faibles. Elle a débuté dans un journal orienté industrie, qui cherchait des candidats du monde professionnel hors journalisme (elle avait une expérience de contrôleuse de gestion). Le savoir-faire qu'elle a acquis à une époque où la concurrence était faible la distingue durablement dans le monde de l'information financière, même plusieurs années après qu'elle a quitté la presse. Une période de forte embauche a suffi à l'y attirer de nouveau. Six ans plus tard, le titre boursier qui l'emploie dépose le bilan. Anne-Sophie reste au chômage pendant six mois avant d'avoir de nouvelles propositions d'emploi dans la presse. Ce sera de nouveau une occasion de faire le bilan, puis de commencer à se lancer dans un projet de site d'informations indépendant, auquel elle finira par se consacrer à plein temps.

**« J'ai commencé à réfléchir à créer mon site internet »  
(Anne-Sophie, entretien #27)**

*« A-S : J'ai répondu à des annonces, c'était des annonces... ouais, mollement quoi. Je me demandais même si j'allais recommencer à travailler dans des rédactions. (elle rit) c'était tellement la décrépitude partout.*

*A : Et vous auriez fait quoi si vous n'aviez pas retravaillé pour des rédactions ?*

A-S : *C'est là que j'ai commencé à réfléchir à créer mon site internet. Pendant cette période de six mois [de chômage]. J'avais même... j'ai commencé à ce moment-là. (...) c'est pour ça que quand j'ai quitté [le magazine économique qui l'a employée après cette période] là, c'était assez mûr dans mon esprit ce que je voulais faire. Et entre temps j'avais aussi l'idée d'écrire un bouquin sur les banques, sur la crise (...) on attend de voir, on plante des graines on attend de voir si ça marche et puis... »*

Les 35 années de carrière d'Anne-Sophie sont faites d'aller-retour entre phase d'emplois stables et instables et phase d'emplois dans la presse et hors presse. Son authenticité ressemble pourtant au modèle de l'authenticité « prétentieuse »<sup>314</sup> tel que décrit dans le chapitre précédent. Sa carrière aboutit à la création d'un site d'informations financières indépendant qu'elle justifie par une entreprise de morale de défense des actionnaires individuels minoritaires dans le capital des grands conglomérats capitalistes. Finalement, la grande fragmentation de la carrière d'Anne-Sophie (au moins 12 changements d'employeurs, soit un tous les trois ans) marque la gestion de divers engagements au gré des opportunités qui se présentent sur le marché du travail et de tournants imprévus de l'existence. Cette multiplicité des engagements n'a pas compromis son authenticité de journaliste dans le monde de l'information financière. Cela tient en grande partie à la forte personnalité sociale dont elle dispose dans ce monde, ancrée dans une signature<sup>315</sup>. Anne-Sophie fait régulièrement référence à la « patte » qu'elle s'est construite, son goût pour l'enquête et la recherche qu'elle retrouvait dans son travail de contrôleuse de gestion puis de journaliste, et à la « *réputation de fouineuse* » qu'elle dit avoir dans le journalisme. Comme la description de l'authenticité incrédule avait permis de le remarquer dans le chapitre précédent, le nom que les journalistes spécialisés parviennent à se faire dans des « petits milieux » diminue amplement le danger biographique de la succession des changements d'activité. Ils sont protégés de l'oubli et difficiles à remplacer. Ils peuvent continuer à graviter à la périphérie du monde de l'information financière sans le quitter tout à fait, ni faire une croix sur leur carrière de journaliste.

Malgré cette résistance biographique, la carrière d'Anne-Sophie a été fortement déterminée par les aléas du marché du travail. Si elle avait dû chercher un nouvel emploi quelques années

---

<sup>314</sup> J'attire une nouvelle fois l'attention sur le fait que le terme « prétentieux » ne doit pas se comprendre dans son acception normative et négative, mais au sens d'Everett Hughes. C'est-à-dire simplement comme le fait de porter des revendications morales et de prétendre définir le besoin social (le « mandat ») auquel le métier exercé doit répondre.

<sup>315</sup> Par opposition au risque d'« anonymisation du monde » qu'il avait identifié dans son projet d'enquête sociologique sur la presse, Max Weber faisait de la signature un élément central de la construction des personnalités journalistiques (Bastin, 2001).

plus tard, au moment où l'exceptionnelle vague d'embauche liée à la bulle internet était révolue, serait-elle retournée dans la presse ? Rien ne permet de l'affirmer, alors même qu'elle présente biographiquement un fort engagement subjectif dans le journalisme à la fois comme profession et comme univers moral. D'un point de vue théorique, on peut interpréter ce paradoxe comme une trace du fait que l'absence d'une régulation morphologique efficace (voir chapitre 2) peut être en partie compensée par une domestication biographique qui permet aux journalistes de durer malgré des carrières accidentées, faites d'engagements paradoxaux.

## II/ Les dispositifs collectifs de réduction du « tranchant » des événements

En peu de mots, la réduction du tranchant de l'événement est une opération biographique qui transforme des événements marquants, qui introduisent une discordance, en tournants apaisés d'une histoire personnelle où tout concorde<sup>316</sup>. Cette section porte l'attention sur la façon dont les individus thématisent des événements marquants, intervenus à des moments importants de la carrière qui orientent la trajectoire dans des processus d'engagement différents. Selon Michèle Leclerc-Olive, la fonction d'un événement est d'inscrire une date dans un calendrier qui lui préexiste. L'événement donne à penser, oblige à produire des représentations et constitue finalement l'axe du temps. Le rapport structuré au temps est essentiel dans les processus de production de contrôle et de construction de soi. Un événement non-domestiqué ne permet pas de produire ce temps social maîtrisé (le propre de l'événement traumatique étant de déstructurer complètement le rapport au temps).

### II.1. Partage et sanction des événements marquants

D'après Michèle Leclerc-Olive, l'événement se constitue au sein de deux types d'interaction : le « partage » et la « sanction » (Leclerc-Olive, 1999). Le partage est l'interaction au cours de laquelle l'événement est déchiffré et individualisé « pour soi ». La sanction est l'interaction au cours de laquelle « *un autrui – personne ou institution : autrui*

---

<sup>316</sup> Pour des discussions épistémologiques, théoriques et empiriques très fines sur les événements biographiques, voir (Leclerc-Olive, 2010a, 2010b, 1999, 1998, 1997). Pour une perspective plus orientée sur la description de parcours de vie, on se référera à Claire Bidart (2013, 2006).

*spécifique dépendant de l'événement concerné – statue sur le « vrai » de l'événement »* (Leclerc-Olive, 1999). L'entretien biographique est une interaction de type « partage » : l'attitude compréhensive du sociologue offre une occasion d'interpréter sa vie professionnelle. Il peut aussi prendre la forme d'une sanction : il était assez fréquent que les personnes rencontrées me demandent la validation de leurs interprétations en s'enquérant des témoignages des autres journalistes que j'avais rencontrés.

J'ai montré dans le chapitre précédent que les carrières d'engagement subjectif de journaliste dans le monde de l'information financière s'expliquaient par un mécanisme endogène lié au processus de spécialisation lui-même. Toutefois, ces carrières tiennent aussi au *partage* et à la *sanction* par un autrui significatif d'événements marquants dans le monde de l'information financière. De ces deux opérations dépend en effet la stabilisation du sens des événements vécus et de l'authenticité des journalistes. Il ne suffit pas aux journalistes d'interpréter « pour eux » le sens de leur vie, il leur faut faire reconnaître collectivement la justesse de cette interprétation. Partage et sanction collective permettent à la fois de tourner la page des événements marquants, et de s'orienter concrètement dans un monde incertain. Plutôt que de passer par une comparaison systématique des entretiens, j'ai préféré ici détailler un cas particulier : la pacification de l'entrée dans le monde de l'information financière de Danièle. Comme on le verra, les opérations de partage et de sanction de cet événement ont été particulièrement difficiles pour elle. Ce cas ne peut prétendre avoir de valeur représentative (il détonne au contraire). Il a en revanche à mes yeux une très grande valeur d'exemplification, en ce qu'il est un des rares récits dans lequel la dimension troublante de l'événement apparaît autant que sa dimension de repère narratif. Il rend particulièrement saillant le caractère décisif de la sanction par l'autrui significatif qui, la plupart du temps, passe inaperçu.

Danièle débute son récit en présentant des aspirations singulières vis-à-vis du journalisme. Elles ne correspondent en effet ni au modèle vocationnel classique, ni à celui de l'opportunité inattendue, mais à une répulsion.

**« Toute mon enfance moi j'ai dit que jamais je ne ferai ça »  
(Danièle, entretien #32)**

*« A : Pour commencer peut-être j'aurais aimé que vous me racontiez simplement comment vous en êtes venue à exercer le métier de journaliste financier. »*

D : *Là c'est la moitié de ma vie que je vous raconte hein d'un coup ! On va reprendre à la base peut-être.*

A : *Oui, oui.*

D : *Mon papa est journaliste depuis... enfin journaliste et écrivain il est à la retraite maintenant. Lui était journaliste de guerre on va dire, grand reporter et sur des sujets essentiellement de guerre, de front. Toute mon enfance il voyageait, il partait en reportage pendant un mois, il revenait pendant un mois, voire quelques fois il pouvait être absent pendant des mois sur des sujets vraiment brûlants. (...) Sauf qu'en fait toute mon enfance moi j'ai dit que jamais je ne ferai ça. Notamment parce que mes parents avaient du mal à boucler les fins de mois et que donc je considérais que c'était un métier où on était continuellement dans le rouge et que ce n'était pas comme ça que moi je voulais vivre quand je serai grande. (...) j'ai fait une prépa HEC, j'ai fait mes concours qui fait que j'ai fini à [une grande école de commerce], euh... ah oui oui, pour vous donner l'ambiance, mon père ne m'a pas adressé la parole pendant une semaine quand j'ai refusé de faire une première L. Voilà, quand je dis que c'était une famille littéraire euh... ouais. 'C'est la honte de vendre des savonnettes' si je peux reprendre une expression qui était déjà sortie à l'époque. »*

Paradoxalement, alors que tout dans son univers familial la prédispose au journalisme, Danièle essaie de fuir ce destin dont elle ne veut pas. Elle réalise au cours de ses études plusieurs stages au Japon, s'oriente dans des matières financières sans y trouver son compte, et poursuit à sa sortie d'école un an d'étude de gestion des industries culturelles. Après un stage insatisfaisant et des perspectives d'emploi faibles dans ce domaine, elle choisit finalement de travailler dans un cabinet d'audit financier. Son travail est très rémunérateur et intellectuellement gratifiant, mais elle ne s'imagine pas son futur dans cette carrière. Elle dit se sentir « *coupée du monde* » (« *j'étais tellement 'nez dans le guidon' que j'écoutais plus les infos du soir, je ne lisais pas la presse, j'avais plus aucun bain intellectuel de culture générale* ») et souhaiter gagner en indépendance. Le fait d'avoir expérimenté un métier éloigné du journalisme lui permet de reconsidérer son rapport au journalisme sous l'angle d'une affinité (« *je m'en étais jamais rendu compte avant, mais toute ma vie, par mon parcours dans ma famille et même le parcours scolaire, j'avais toujours été au courant* »). Ses réflexions l'amènent à s'orienter vers le journalisme.

**« À ce moment-là je me suis faite engueuler »  
(Danièle, entretien #32)**

« D : D'où s'est reposée de façon assez inattendue parce que ça faisait dix ans que j'avais dit 'moi jamais', la question du journalisme. Parce qu'à la fois c'était un mélange d'information et de liberté parce que je l'avais vu en tout cas chez mon papa et même les gens autour de lui. [Elle raconte son embauche dans un titre de la presse financière professionnelle, voir chapitre 5] Et... quand j'ai annoncé à mon père il était convaincu que je rentrais dans un journal en tant que contrôleuse de gestion. Enfin en tant que banquier du journal. D'ailleurs à ce moment-là je me suis faite engueuler parce qu'à ce moment-là il m'a dit 'c'est n'importe quoi c'est un petit journal que personne ne connaît...' il venait [d'un titre de PQN] hein. Il a dirigé [titre de PQN], il a dirigé [titre de PQN]... 'c'est quoi ce petit journal que personne ne connaît alors que tu travailles dans une des boîtes les plus prestigieuses et garanties à long terme ? »

Après avoir décidé de devenir journaliste, Danièle a identifié un itinéraire pour y parvenir. Le titre de presse financier qui l'embauche a de fait été une porte d'entrée dans le journalisme pour de nombreux journalistes (voir chapitre 5). Un élément vient singulièrement structurer (mais aussi faire obstacle à) son activité biographique : sa relation avec son père. Cette référence clôt systématiquement le récit des événements biographiques de Danièle, parfois sous la forme du souvenir qui s'impose (« *ah oui oui, pour vous donner l'ambiance, mon père ne m'a pas adressé la parole pendant une semaine quand j'ai refusé de faire une première L* »). Ancien journaliste renommé, son père fait figure d'autorité susceptible de sanctionner certains événements biographiques de la vie de Danièle. En l'occurrence, il est clair ici que le choix de quitter l'audit pour le journalisme ne fait pas l'objet d'une sanction. D'après son père, Danièle n'est pas vraiment en train de devenir journaliste (« *c'est quoi ce petit journal que personne ne connaît ?* »). De fait, l'événement ne passe pas tout à fait. Son choix d'entrer dans le journalisme en visant à terme une situation d'indépendance est rudement mis à l'épreuve par le contexte de travail. Les horaires sont lourds, le rythme de travail intense, les relations avec la hiérarchie pesante et les bouclages peuvent s'accompagner de remontrances, voire de brimades.

Après trois ans dans cette rédaction, Danièle profite de l'importante vague de recrutements liée à la bulle internet pour partir au service finance d'un titre de presse nationale réputé (l'un de ses anciens collègues en était devenu l'un des rédacteurs en chef). Il lui faudra encore une dizaine d'années avant de pouvoir exercer son métier comme indépendante avec un flux d'activité continu et des revenus confortables. La façon dont elle se remémore l'entrée dans le

journalisme et l'apprentissage du métier montre de quelle manière cette page difficile a pu être tournée.

**« C'était vraiment des retours que j'ai eus par des confrères »  
(Danièle, entretien #32)**

*« D : En fait quelque part... autant je vous dis ça passe pas dans le sang, mais quelque part j'avais baigné là-dedans toute ma vie. Et donc j'ai eu des retours par des amis qui étaient arrivés un an ou deux ans avant eux à [titre de presse financière, son premier poste de journaliste], des gens comme [elle cite le nom de quatre journalistes], tout ce groupe-là, qui avaient tous un an ou deux de... d'ancienneté par rapport à moi et qui arrivaient comme moi. C'est-à-dire de l'extérieur ayant jamais été journaliste, étant financière d'origine, ce qui est vraiment le recrutement de [titre de presse financière]... Et j'ai eu des retours par eux en me disant 'c'est hallucinant le naturel, enfin l'évidence que ça semble avoir pour toi, alors que nous on a eu du mal à passer des coups de fil, à faire des enquêtes', etc. Je pense que quelque part, j'avais... quand mon père n'était pas en reportage il était à la maison. D'une façon ou d'une autre j'avais assisté à des coups de fil de mon père qui faisait des interviews, j'avais assisté à mon... il m'est arrivé d'être, je ne sais pas, dans la rue avec mon père, qu'il croise un responsable politique, et d'assister à une interview qui n'en était pas une. Et de lire l'article qu'il avait fait après. Donc ce genre de choses quelque part c'était assez... naturel pour moi. C'était vraiment des retours que j'ai eus par des confrères. (...) chez [titre de presse financière] c'était très clair, il y avait une période d'essai à la fin de laquelle on peut dégager parce que des fois ça marchait pas, c'est des paris à chaque fois de prendre des non-journalistes. La question n'a jamais été... enfin je pense qu'au bout d'un mois tout le monde savait que j'allais rester. »*

L'authenticité de Danièle fait problème et est dramatisée dans la relation avec un père manifestement intransigeant. Cette tension est réglée par la sanction confraternelle, qui se substitue à celle de son père (« *C'était vraiment des retours que j'ai eus par des confrères.* »).

À l'instar de nombreuses carrières journalistiques décrites au chapitre précédent, l'engagement dans le travail et la maîtrise de compétences propres au journalisme comptent pour beaucoup dans la stabilisation de l'authenticité Danièle. Ils sont de solides points d'appui à la stabilité biographique, comme le montre la façon dont Danièle partage certains souvenirs. Avant de choisir un travail d'auditrice comme premier poste, elle avait déjà songé à renoncer au secteur financier, ce qui l'avait amenée à une expérience de stage dans le secteur de la gestion culturelle, qui ne lui a finalement pas convenu. Elle explicite les raisons qui lui ont fait renoncer à travailler dans le domaine de la culture par une anecdote issue de son stage :

**« Ils avaient oublié la TVA »  
(Danièle, entretien #32)**

*« D : Pour vous dire on a sorti un nouveau produit machin, c'était le grand truc, et en fait le jour où... il fallait tout imprimer tout ça, le jour où c'est sorti... ils se sont rendus compte qu'ils avaient oublié la TVA. Personne ne s'était posé la question de la TVA, et donc il fallait considérer que c'était toutes taxes comprises, que c'était en pertes, qu'on pouvait plus rajouter la TVA, et donc je me suis dit que ce n'était pas possible, que je ne pouvais pas rester là-dedans »*

Cette anecdote ne prend tout son sens que lorsqu'on connaît la suite de son récit. Peu de temps avant notre entretien, Danièle avait réalisé un dossier de Une sur la TVA qu'elle donnera en exemple pour expliquer son goût à exercer son métier et illustrer le fait qu'elle a aujourd'hui un travail valorisé, pour lequel elle se sent estimée. La maîtrise d'un savoir spécifique, reconnue par ses pairs ou ses sources, sert d'appui à la convocation d'un passé stable et au récit pacifié des tournants de l'existence. L'anecdote de la TVA contribue à exalter son expérience du travail dans l'industrie culturelle dans le sens d'une confirmation de son choix, expérience qui témoigne de l'incertitude et des doutes et qu'elle a eus vis-à-vis de son avenir. Mais si cet événement marquant a introduit une discordance, c'est finalement la concordance du récit qui l'emporte : l'expérience de l'industrie culturelle contribue au développement de l'intrigue biographique et permet – parmi d'autres événements – à Danièle de décrire à la fois sa répulsion initiale vis-à-vis du journalisme et son accomplissement comme journaliste financier.

## II.2. La mémoire de la « crise de la presse »

De même qu'un récit biographique, la mémoire collective s'organise narrativement autour d'événements marquants. Certains événements marquants constituent les repères narratifs de vie individuelle (un licenciement, par exemple), tandis que d'autres constituent les repères narratifs d'une mémoire collective (la faillite d'un journal prestigieux, par exemple). Les événements marquants du journalisme ne sont pas toujours marquants individuellement, mais ils participent à la construction d'un récit collectif susceptible d'être subjectivé. Ces efforts de subjectivation sont déterminants dans la capacité des journalistes à faire des choix qui ne correspondent pas toujours à leurs aspirations initiales. La mémoire collective constitue un calendrier commun aux journalistes et synchronise les temporalités subjectives. La construction d'une mémoire de la crise de la presse a émergé du décalage entre la précédente mémoire, héritée de « l'âge d'or » des années 1990, et les anticipations des journalistes quant à leur futur



dans le monde de l'information financière. D'un point de vue empirique, cela implique premièrement que la « crise de la presse » est une référence interprétative partagée collectivement et deuxièmement que cette référence est effectivement mobilisée par les journalistes pour faire des choix de carrière et les justifier.

Convoquons à nouveau le récit de Guido, qui est ici très typique de l'expérience commune que les journalistes font des difficultés économiques de la presse. Pour rappel, il a passé treize ans dans la presse, d'abord dans un journal financier pour finir rédacteur en chef adjoint de la rubrique financière de la Tribune<sup>317</sup>, avant de quitter la presse et d'exercer comme consultant éditorial pour des petites sociétés de gestion d'actifs. Le récit de ses premières hésitations à quitter la presse montre bien comment « l'âge d'or » se constitue comme la mémoire d'un passé révolu en décalage avec les anticipations individuelles concernant le futur.

**« À force de voir les ventes des journaux chuter... »  
(Guido, entretien #14)**

*« G : moi quand je suis arrivé c'était encore l'âge d'or de la presse, les rédacteurs en chefs étaient payés... étaient payés une mine d'or, il y avait encore souvent des opportunités d'emploi dans la presse, on commençait à voir les ventes un petit peu chuter, mais ce n'était pas encore trop problématique parce que cette chute des ventes n'avait pas fait que le journal était passé en-dessous de son point mort. Je pense que ça, ça s'est... le mouvement s'est accéléré au cours des sept ans durant lesquels je suis resté [jusqu'en 2007], et donc à force de voir ce monde, ce monde de la presse changer, enfin surtout **voir les ventes des journaux chuter, voir les grandes directions de rédaction se poser des questions sur la façon dont il fallait adapter leur modèle**, je me suis dit bon, moi comme je suis encore trop junior pour avoir, pour trouver une solution ou un remède à la presse, peut-être qu'il serait temps que je quitte le navire et que j'aille vers quelque chose de plus pérenne. (...) au moment où je me suis posé toutes ces questions après [titre de presse financière] (...) je me suis dit bon, même si ce n'est peut-être pas le secteur le plus porteur qui soit, est-ce que moi quand même je n'ai pas intérêt à continuer dans ce secteur-là »*

La mémoire de la crise de la presse émerge d'une expérience individuelle qui contraste avec la mémoire de l'âge d'or. La chute des ventes est visible, les discussions pessimistes sont audibles, les dépôts de bilan et licenciements sont concrètement subis. Peu contraint

---

<sup>317</sup> Le fait qu'il s'agisse de La Tribune compte, comme la suite le montrera. Il me faut donc exceptionnellement rompre la règle d'anonymisation des employeurs que je m'étais fixée jusque-là.

personnellement (il n'était pas marié, sans enfant), Guido « *prend le risque* » de postuler pour un CDD à La Tribune. Il décrit son expérience à La Tribune comme la plus passionnante qu'il ait eue. Il y reste cinq ans, jusqu'au dépôt de bilan de La Tribune et sa disparition sous format quotidien en janvier 2012.

**« Tout était bouché »  
(Guido, entretien #14)**

*« G : entre temps je m'étais marié, j'ai eu un enfant, mon premier fils, et donc là, mes questionnements n'ont pas été tout à fait les mêmes. (...) Le problème c'est que, là alors pour le coup en 2012, les rédactions, enfin la situation de la presse, du monde de la presse s'était sensiblement aggravée par rapport au moment où je me posais les premières questions en 2007 donc, les rédactions avaient été dégraissées dans des proportions complètement dingues, pour vous donner un exemple moi je suis arrivé à La Tribune il y avait 140-160 cartes de presse, je suis parti de La Tribune il y en avait plus que 15 quoi, voilà ça vous donne un peu... (...) surtout que, moi en partant en tant que rédacteur en chef adjoint, dans un métier, dans une profession moribonde, ça diminuait d'autant en fait mes chances de retrouver un boulot dans la presse en fait, voilà de fait. Tout était bouché, aucun poste ne se libérait enfin bon c'était un peu, extrêmement précaire »*

L'exit se clôt biographiquement par la confirmation du fait que Guido a fait le tour de la presse, qu'un avenir pérenne n'y est pas envisageable et qu'il peut la quitter sans amertume après avoir été rédacteur en chef adjoint à 32 ans. Il y a toute fois une différence marquante avec d'autres exits, comme ceux de Karine et Frédéric, décrits dans le chapitre précédent. Contrairement à eux, Guido ne perçoit pas de décalage entre sa perception de sa propre trajectoire et celle qu'en ont les autres journalistes<sup>318</sup>. Alors qu'il appréhendait de prendre contact avec ces anciens confrères « *dans une autre peau* », il dit avoir vite été rassuré (« *tous mes anciens confrères c'est des gens... c'est des gens qui me considèreront toujours comme un journaliste. En fait je resterai éternellement dans la corporation quoi* »). Il interprète cela comme une conséquence de sa longue expérience dans la presse (14 ans) qui fait de lui un interlocuteur préférable à la plupart des attachés de presse<sup>319</sup>. Mais il y a plus que le simple

---

<sup>318</sup> Frédéric disait par exemple : « *en fait je reste un journaliste, les journalistes ne me considèrent plus comme tel, mais c'est pas grave, je le vis très bien.* »

<sup>319</sup> Le fait de se sentir toujours reconnu pour ses compétences de journalistes, est un moyen de faire sanctionner (au sens donné par Leclerc-Olive) son exit par des « autres significatifs » (Guido estime avoir travaillé avec 60 % des journalistes économiques actuellement en poste).

intérêt professionnel : les journalistes partagent son interprétation générale du monde auquel ils appartiennent.

**« La Tribune quand même ça a marqué beaucoup de gens »  
(Guido, entretien #14)**

*« G : Ils comprennent, alors, peut-être aussi parce que la presse est tellement précarisée qu'on n'a pas le choix quoi, parfois on n'a plus le choix. Je pense qu'à l'âge d'or de la presse, ça aurait à mon avis été un peu différent. (...) mais là le problème c'est que vous avez plein de raisons et parfois même des raisons qui vous échappent, dont vous n'êtes plus le maître, en l'occurrence voilà moi quand La Tribune... alors peut-être que c'est le fait d'appartenir à ce passé là parce que **La Tribune quand même ça a marqué beaucoup de gens, quand même, même à l'extérieur, ça a été quand même une aventure humaine assez particulière, et la liquidation de La Tribune ça a quand même été un événement hein**, donc c'est vrai que ça, je pense que ça facilite la compréhension, forcément, de tout un chacun (...). La corporation m'a pas lâché non. »*

Tout au long de leur vie professionnelle, les journalistes traversent des contextes économiques et sociaux extrêmement différents, et ces contextes sont narrativement liés entre eux par des événements collectivement marquants. La liquidation de La Tribune est un de ces événements collectivement marquant qui lient le contexte de l'âge d'or de la presse à celui de la crise de la presse, et contribuent à faire de l'âge d'or un passé révolu du journalisme. L'histoire de Guido épouse finalement l'histoire collective du journalisme.

Les carrières des journalistes de la génération de Guido, constituées à la fois de l'expérience de l'âge d'or et de l'expérience de la crise de la presse, sont décisives dans l'enregistrement de la mémoire de la crise de la presse, mais elles le sont aussi dans l'oubli de celle de l'âge d'or. Cet oubli se joue notamment dans la confrontation des journalistes à la séniorité.

**« Ce sont les mauvais qui sont devenus chefs »  
(François, entretien #37)**

*« F : quand je suis sorti de [journal financier], ce que je n'avais pas envie de faire, très clairement c'est de me remettre dans une rédac.*

*A : Ah oui ?*

*F : Parce que moi j'étais arrivé... en fait, quand je suis arrivé dans le groupe là, c'était en 2000, donc là on était en pleine bulle internet. (...) j'ai vu toute*

*la descente jusqu'au dépôt de bilan. Avec toutes les conséquences que tu peux imaginer sur le moral des troupes quoi, enfin... 'qu'est-ce qu'on va devenir, machin...' en plus des gens qui ont été habitués, alors moi j'étais, en 2000 j'étais un nouvel entrant mais il y a des gens qui étaient là depuis 5-6 ans ou plus, qui étaient habitués à tout avoir quoi. Moi quand je suis arrivé à [hebdomadaire financier] sur les Sicav avant ils étaient trois. Donc il y avait quatre pages sur les Sicav, (...). Et ils étaient trois pour faire... un poste, même pas un poste et demi. Ils étaient trois. Je veux bien qu'il y ait les vacances mais enfin... les mecs ils avaient leur boulot, ils pigeaient à droite à gauche histoire de gagner un peu plus... c'était... c'était le bonheur quoi. (...) Quand je suis arrivé c'était effectivement le moment où il y avait tout ce délire sur Internet, donc plein de gens étaient partis. Donc en gros, ce que j'ai compris après c'est que les gens qui étaient restés c'était... parce qu'ils n'ont pas trouvé autre chose parce qu'ils n'ont pas d'ambitions. Je caricature un petit peu mais c'est quand même un peu ça. Donc en gros t'avais la DRH qui les appelait pour dire ben on vous augmente. Et donc en gros... après on tombe encore dans la caricature mais, ce sont les mauvais qui sont devenus chefs quoi. Ceux qui sont montés c'est ceux qui ne trouvaient pas de boulots ailleurs dans l'internet, donc c'est plutôt les mecs qui sont restés. »*

Le fait que François ait quitté la presse pendant quelques mois pour y revenir en assumant une position de pigiste est fortement lié au peu d'estime qu'il porte à ses supérieurs hiérarchiques. Les évaluations dépréciatives de la séniorité sont souvent partagées chez les journalistes<sup>320</sup>. La plupart refuse de voir chez leurs aînés leur propre futur : « *Il y a autour de moi des vieux... je n'avais pas envie de devenir un vieux journaliste* », dit explicitement l'un d'eux pour résumer sa motivation à quitter la presse. Cette rupture s'explique en partie par le conflit autour des représentations du monde de l'information financière dans lequel ils sont tous engagés.

**« J'étais déjà sur un autre projet »  
(François, entretien #37)**

« François : [à propos de son licenciement alors que le journal boursier qui l'emploi dépose le bilan] *quand il y a Lehman qui tombe et que tout s'arrête, le titre était déjà... le titre était déjà un peu moribond et... donc c'est allé au tapis en quelques semaines quoi. Mais du coup moi j'avais un petit peu la... la prémonition de ça, enfin... je voyais bien aussi le comportement des gens qui voyaient que ça n'allait pas bien et les gens disaient mais... 'de toute façon*

---

<sup>320</sup> Elles sont du reste partagées par certains seniors, comme Alain : « *souvent trop ancien ça veut dire mauvaise réputation, alcoolique. Il y avait un patron qui disait 'il y a deux catégories de journalistes : les paresseux et les alcooliques.'* Alors il y en a un qui s'est cru plus malin que les autres qui a dit, il y a aussi les alcooliques paresseux ! Alors je pense que je n'en fais pas partie (il rit), mais c'est vrai qu'on vieillit très mal dans le journalisme. »

*on fait comme ça depuis 20 ans', parce que il y avait plein de gens qui étaient là depuis 20 ans, 'ça fait 20 ans qu'on fait comme ça, on ne change pas'. Bah oui mais il y a 20 ans il n'y avait pas Internet. Là il y a Internet, c'est tout à fait évident que ça nous bouffe notre business... pour te donner un exemple, avant Internet il y avait un service où les gens cochaient les rapports annuels des boîtes qu'ils voulaient recevoir, et on faisait ça pour eux. Maintenant ça n'a plus de sens. Enfin il y a tout un... une espèce de pré carré qu'avait la presse financière qui disparaît quoi. On sentait la crise donc moi, j'étais déjà sur un autre projet de site un peu de crowdfunding qui n'a malheureusement pas décollé parce qu'on n'avait pas de moyens. (...) Mais moi j'étais déjà dans... alors plein de gens disaient 'ah c'est la catastrophe', moi j'étais déjà parti dans un autre projet, donc je me disais enfin je vais pouvoir me consacrer à ça. Parce que je le voyais bien le truc. »*

L'oubli de l'âge d'or est décisif pour François, qui avait anticipé la contraction du « *pré carré* » de la presse financière (la diffusion des informations des entreprises cotées auprès des actionnaires individuels). Il a facilement digéré son licenciement qu'il interprète comme l'aboutissement d'une trajectoire individuelle qui épouse la trajectoire du monde de la presse. L'événement ne perturbe pas son calendrier personnel mais marque simplement la fin de l'âge d'or d'un métier qu'il est devenu légitime de quitter<sup>321</sup>.

Les conflits interprétatifs n'impliquent pas que le passé du journalisme, mais aussi son futur. L'opposition générationnelle autour du développement des réactions sur le web est un cas typique. Charlotte raconte son expérience dans le site internet d'un titre de PQN en 2006-2007, alors que les quotidiens commencent à investir massivement sur le développement de leur site.

**« C'était très méprisant »  
(Charlotte, entretien #26)**

*« C : Donc c'était le truc sur le web et il y avait l'ancienne génération de journalistes qui était très hostile à cette information gratuite, qui était considérée comme moins qualitative du coup, donc 'ah le web...' enfin c'était très méprisant et... et c'est là qu'il y a eu une espèce de dichotomie parce que les jeunes journalistes arrivés sur le web étaient payés au lance-pierre, bon le sont toujours d'ailleurs, mais du coup étaient sur des statuts différents même pour certains, par exemple Le Monde avait un statut différent, c'étaient pas les mêmes sociétés. À [Titre de PQN] ce n'était pas le cas déjà mais*

---

<sup>321</sup> Il ne quittera le journalisme que temporairement, avant de trouver un compromis qui lui permette de maintenir son engagement journalistique dans le monde de l'information financière. La connaissance fine de ce monde lui a permis d'identifier un nouveau « pré carré » (la gestion d'actifs) où la demande des journaux est forte (pour attirer de la publicité financière) et la concurrence faible, ce qui lui assure des commandes de piges régulières dans des titres de la presse nationale et professionnelle. Voir la description de sa carrière au chapitre précédent.

*c'étaient des statuts différents avec des écarts de salaire énormes dans une entreprise, avec des anciens journalistes qui étaient extrêmement bien payés et des journalistes juniors... et encore moi je ne suis pas trop à plaindre parce que j'ai pas démarré au smic mais... »*

La mémoire de la crise de la presse est aussi une mémoire du *futur* du journalisme, dont le développement de l'information sur le web est l'un des éléments. La capacité à imaginer un futur du journalisme différent de son passé révolu (l'âge d'or) est un point d'appui essentiel pour les jeunes journalistes, non seulement pour anticiper leur avenir, mais aussi pour digérer des événements marquants passés.

Brice en offre un bon exemple. Il dit avoir eu très tôt l'envie d'être journaliste spécialisé en économie, et est embauché peu de temps après sa sortie d'études en CDI sur un site internet boursier. Après une séquence de l'entretien consacrée à ses études supérieures, il fait la liste des stages qu'il a réalisés dans le journalisme. Puis, alors que l'entretien allait se poursuivre sur la suite de sa carrière, il ajoute, sur le ton de la confiance, son hésitation à abandonner son projet d'être journaliste pour travailler dans la finance<sup>322</sup>. Il convient ici de le citer longuement, pour faire sentir à la fois le tranchant de l'événement, et sa pacification.

**« J'ai failli bifurquer du côté obscur »  
(Brice, entretien #23)**

*« B : Alors pour être très précis, pour être très précis (il rit), en fin de troisième année j'ai failli bifurquer, passer du côté obscur de la force... »*

*A : ah oui ?*

*B : ... à savoir bosser dans la... finance pure.*

*A : ah oui ?*

*B : alors soit en gestion de patrimoine, soit en gestion de fond parce que c'est vrai qu'à travers mes stages j'ai rencontré... j'ai rencontré forcément les intervenants et les professionnels du métier de la finance et... la dernière année j'ai hésité à faire en plus du... enfin sur la troisième année du magistère [d'information économique et sociale] à combiner avec un DESS finance et finalement j'ai abandonné parce que c'était trop... c'était trop prenant quoi.*

---

<sup>322</sup> Cette confiance est intervenue alors que l'entretien se déroulait dans une « bonne entente » entre lui et moi. Cette entente a été difficile à installer. Voir à ce sujet l'annexe 6.2, qui s'appuie sur le début de cet entretien.

*Mais oui j'ai eu ce petit... une hésitation finale entre on va dire commentateur ou acteur du métier quoi.*

*A : et qu'est-ce qui t'a fait hésiter à ce moment-là ?*

*B : Bah les faiblesses, premièrement la faiblesse des débouchés en journalisme à travers les stages, c'est déprimant quoi. De voir les... les journalistes qui faisaient la gueule chaque matin quand ils voyaient les diffusions de la veille des journaux qui étaient toujours plus basses chaque jour (il soupire de dépit) c'était, c'était... en 2003 déjà à l'époque, donc je sentais bien que ça allait être très très difficile de trouver un travail tout simplement donc l'absence de débouchés d'une part et puis le côté attrayant aussi de la finance où voilà vous avez des postes beaucoup mieux payés que, que... que dans le métier de journaliste donc ça m'a fait hésiter oui (nouveau soupir ennuyé). Et puis... j'avais fait un stage en gestion de patrimoine aussi, à [grande banque française] et voilà, j'avais hésité... voilà c'était 2004 ça. Et puis voilà finalement [site d'information boursière] est arrivé donc j'ai dit banco on y va, revenons aux premières idées (il rit)...*

*A : D'accord.*

*B : Et puis en fait mes débuts chez [site d'information boursière] c'était le parallèle opposé à ce que j'avais vécu en stage où tout le monde était dans une ambiance quasi névrosée d'extinction de la presse. Et chez [site d'information boursière] au contraire c'était l'essor d'internet où on voyait que la diffusion ne cessait d'augmenter. D'ailleurs c'était une des conclusions de mon rapport de stage quand j'étais à [titre de presse professionnelle] (...). La conclusion c'était environnement déprimé et l'avenir passera forcément par un développement par le web de [presse professionnelle]. C'est ce qu'ils ont fait d'ailleurs quelques années après. »*

A priori, l'hésitation à abandonner le journalisme et le fait d'avoir fait un stage en gestion d'actifs s'accordent biographiquement mal à la vocation de Brice (le CV qu'il renseigne sur LinkedIn ne contient d'ailleurs pas cette expérience de stage en banque). Deux éléments de connexion de sa carrière à la mémoire collective du journalisme permettent au récit vocationnel de néanmoins dominer cette hésitation, qui aurait de fait pu l'orienter dans une toute autre voie. Le premier est le diagnostic partagé sur l'état de la presse, qui légitime l'hésitation à persévérer. Le second élément est l'identification du web comme le support d'avenir du journalisme qui permet d'y percevoir un futur désirable.

Cette opération narrative de connexion de la carrière individuelle à une mémoire collective ne se réduit pas à mon sens au jeu interactif goffmanien, dans lequel l'individu, suivant la

« logique de l'amour propre », cherche avant tout à sauver la face, aidé en cela par le sociologue, suivant la « logique de la considération » (Goffman, 1974). Le récit biographique permet d'exprimer et de partager des événements marquants. Le partage des tournants de l'existence est indispensable à leur « pacification » et à la maîtrise d'un calendrier de vie personnelle dans un monde incertain. Il ne s'agit pas seulement de faire bonne figure mais bien d'assumer une conduite de vie. La réticence de Brice à évoquer son hésitation, le fait que son stage en gestion d'actifs n'apparaisse pas sur son CV en ligne (qui est un outil de présentation de sa « face » professionnelle), montrent qu'il s'est livré et a, pour rester dans la terminologie de Goffman, tombé le masque (sans perdre la face, car les règles de l'interaction valent toujours<sup>323</sup>).

Selon la carrière des journalistes, leurs représentations du futur du journalisme peuvent s'opposer. Pour certains, comme Arthur, le web constitue déjà une page du journalisme à tourner.

**« L'avenir de la presse c'est la presse spécialisée »  
(Arthur, entretien #33)**

*« Arthur : j'ai toujours été dans la presse professionnelle et du coup je suis vraiment, j'en suis ravi je pense que l'avenir de la presse c'est la presse spécialisée... et qu'à l'heure où l'information est abondante sur internet, pas forcément juste mais gratuite et abondante, les gens sont plus prêts à payer mais ils vont y revenir je pense (...) le fait d'avoir été sur une niche, d'avoir fait des études d'économie et puis de m'être spécialisé sur une niche, sur quelque chose, fait que je pense avoir un niveau de connaissances du sujet qui me permet d'apporter une info précise, recherchée, fouillée, et qui fait que c'est de l'info qui devrait se vendre bien, contrairement à des news politique, généralistes ou... people ou même sportifs que les gens ne veulent pas payer parce que ils ne trouvent ça sur internet en deux clics »*

Au cours de leur carrière, les journalistes sont engagés dans la raréfaction des discours à propos de ce qui constitue, ou devrait constituer, le passé et le futur du journalisme. La mémoire de la crise de la presse qui se constitue ainsi se transmet aux générations suivantes, notamment sous la forme de schémas narratifs (voir chapitre 5). Elle devient ainsi un opérateur d'orientation des trajectoires de jeunes journalistes vers le monde de l'information financière. Si les journalistes ne disposent pas d'encadrement démographique efficace pour stabiliser leurs

---

<sup>323</sup> On peut notamment relever l'usage de rhétoriques qui ont spécifiquement pour but de respecter la « règle de l'amour propre » : « mais oui j'ai eu ce petit... une hésitation finale entre on va dire commentateur ou acteur du métier quoi ». La distinction acteur/commentateur du métier est une rhétorique souvent utilisée par les journalistes qui ont quitté la presse pour relativiser le changement produit.



chances de vie dans le monde de l'information financière, ils disposent en revanche d'une marge de manœuvre assez grande pour reconfigurer collectivement la mémoire du journalisme au grès des tournants de leur propre existence.

### II.3. Les dispositions contractuelles

La mémoire collective du journalisme n'est pas seulement enregistrée dans l'esprit des individus *via* leurs expériences professionnelles, mais aussi dans des dispositifs institutionnels *via* les usages qui en sont fait. Les institutions représentatives du journalisme ont historiquement œuvré pour ancrer le journalisme dans le salariat tout en donnant aux journalistes des moyens de limiter la subordination économique à l'employeur, de manière à préserver leur autonomie d'exercice (Dupuy, 2016 ; Ruellan, 1997b). Les sociétés de rédacteurs détentrices d'une partie du capital des entreprises de presse, massivement expérimentées dans les années 1960, comptent parmi ces innovations. Les clauses de cession et de conscience, créées par la loi de 1935 introduisant un statut de journaliste professionnel, en sont d'autres. Ces clauses permettent aux journalistes de rompre leur contrat de travail tout en bénéficiant d'indemnités, dans les cas d'un changement de propriétaire du journal employeur, ou d'une évolution significative de la ligne éditoriale<sup>324</sup>. On sait néanmoins peu de choses de l'utilisation concrète de telles dispositions. L'incertitude croissante qui caractérise les mondes de l'information, marquée par la multiplication des changements de directions et de propriétaires des titres de presse a multiplié les opportunités d'activation de ces clauses.

Parmi les personnes que nous avons rencontrées, au moins un tiers mentionne explicitement une clause ou plus, utilisée ou non, dans le récit de son parcours. Il n'était cependant jamais question d'autonomie vis-à-vis d'un pouvoir économique. L'ouverture de clauses, qu'elles soient finalement activées ou non, met le journaliste face à un choix de carrière, ouvre

---

<sup>324</sup> L'article L7112-5 du Code du travail précise qu'un journaliste peut activer sa clause de conscience en cas de « *changement notable dans le caractère ou l'orientation du journal ou périodique si ce changement crée, pour le salarié, une situation de nature à porter atteinte à son honneur, à sa réputation ou, d'une manière générale, à ses intérêts moraux.* » Dans ce cas, les dispositions d'indemnisations prévues en cas de licenciement s'appliquent. En l'occurrence, « *le salarié a droit à une indemnité qui ne peut être inférieure à la somme représentant un mois, par année ou fraction d'année de collaboration, des derniers appointements.* » (Article L7112-3 du Code du travail, modifié par la loi n°2008-67 du 21 janvier 2008 – article 3.) La clause de cession peut être activée, avec les mêmes conséquences, en cas de cession du journal dans lequel le journaliste est employé. Si le principe de liberté de conscience est reconnu pour tous les salariés, les journalistes sont les seuls salariés pour qui une telle clause est inscrite dans le Code du travail. Toutefois, le Conseil de l'Ordre des avocats admet la règle de la clause de conscience.

provisoirement les possibles qui se referment une fois que la décision est prise. Guido témoigne d'un usage de la clause de cession explicitement fait pour relancer sa carrière.

**« J'ai plutôt pris les indemnités »  
(Guido, entretien #14)**

*« G : Bon voilà je suis resté [au journal financier] jusqu'en 2007, ensuite donc j'ai pris ma clause, alors puisque... c'est un outil en fait assez pratique,*

*A : La clause de cession ?*

*G : Ouais, alors j'ai plutôt pris des indem [indemnités], faut être, faut être clair comme la majorité on va dire des journalistes qui restent longtemps dans une rédaction, qui un jour se disent 'est-ce que je ne me suis pas trop embourbé dans une situation de confort qui fera que je ne bougerai plus jamais', »*

Mais l'efficacité de cet outil est corrélée à l'âge, puisque le montant des indemnités perçues est fonction de l'ancienneté. La réticence des récents embauchés montre la solidarité des clauses avec la régulation des carrières individuelles. Marc le dit clairement, lorsqu'il justifie de ne pas avoir quitté son poste alors que son journal changeait de mains avec une diminution des effectifs à la clé.

**« Une clause de cession au bout d'un an, il n'y a rien »  
(Marc, entretien # 30)**

*« A : et donc là t'avais une clause de cession et tu ne l'as pas prise, c'est ça ?*

*M : ouais mais une clause de cession au bout d'un an... il n'y a rien (il rit) donc non... c'était intéressant pour des gens qui étaient là depuis très longtemps au [journal boursier], pas pour moi. »*

Même si elles ne sont pas toujours saisies, les clauses de conscience et de cession ouvrent un moment de nécessaire évaluation de sa carrière et mettent le journaliste face à l'obligation de choisir, quitte à choisir de rester. Elles offrent des moments pour éprouver son engagement dans le monde de l'information financière, sans lesquels il ne serait pas possible de s'assurer que cet engagement prend un autre sens que celui de la contrainte. Les clauses ont en outre des effets matériels confortables : elles offrent un matelas financier qui autorise à prendre du temps pour réfléchir, quitte à durer dans une position instable, en repassant temporairement à la pige avant d'avoir fini d'évaluer les possibilités désirables pour l'avenir, comme l'ont par exemple fait Guido et Anne-Sophie (voir la première section de ce chapitre). L'effet de ces clauses va

au-delà de la simple protection économique face à l'incertitude du marché du travail : elles institutionnalisent des événements biographiques. Elles facilitent la requalification biographique de licenciements en choix de carrières. Sans être toujours utilisées, elles viennent scander les récits individuels et sont des points d'appuis narratifs de connexion d'une carrière individuelle à la mémoire collective de la presse.

Charlotte s'est engagée dans le journalisme dans un registre fortement vocationnel<sup>325</sup>. La possibilité d'un CDD en remplacement d'un congé maternité l'attire dans le monde de l'information financière. Elle n'obtient pas de contrats stables, mais est rendue facilement repérable par sa spécialisation et est régulièrement démarchée, de sorte que les phases de recherche d'emplois ne durent jamais longtemps. Elle multiplie les contrats courts pendant sept ans avant d'obtenir un CDI.

**« J'en suis à ma quatrième cession de titre »  
(Charlotte, entretien #26)**

*« C : J'ai fait un peu plus d'un an chez [agence de presse] et ensuite j'étais en CDD renouvelé qui finalement a pas été renouvelé enfin bref... C'est la presse hein... de toute façon j'ai dix ans de métier dix ans de crise de presse donc bon. (...) »*

*A : et comment est-ce que tu te vois... enfin comment est-ce que t'envisages les années à venir, dans 10 ans, 20 ans à ton avis tu feras quoi ?*

*C : 20 ans je ne pourrais pas te dire ! 10 ans même encore c'est compliqué mais... voilà la crise étant que... moi j'ai... comme je te dis j'ai eu un parcours très heurté sur... et encore ça va tu vois j'ai été 5 ans à [titre de PQN, rubrique marchés] machin etc, mais j'ai un parcours où tu vois **en 10 ans j'en suis à ma quatrième cession de titres, tu vois licenciement éco, deux fins de CDD et encore j'ai eu deux CDI [dont l'un jusqu'au dépôt de bilan du journal] donc je ne me perds pas trop mais, c'est très... »***

Pour Charlotte, la succession édifiante des cessions dans son jeune parcours offre autant de repères significatifs de son calendrier personnel et de l'histoire de la presse. Il s'agit là d'une façon pour elle de s'ajuster à la condition du journaliste moderne. Autrement dit, la mémoire de la crise de la presse est un ordre narratif qui aide à ajuster les conduites de vie individuelles

---

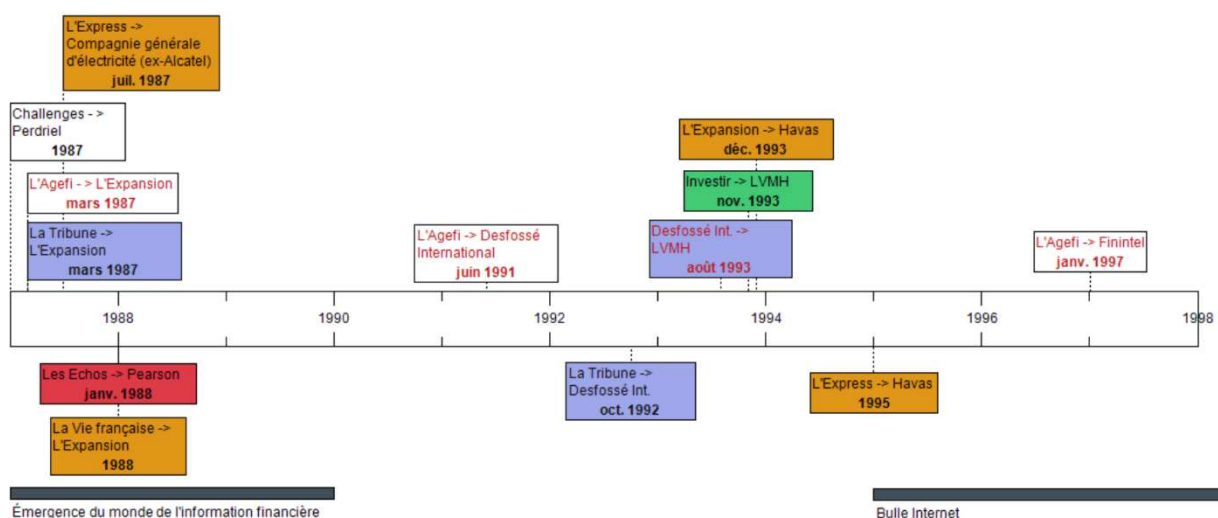
<sup>325</sup> « C : Moi l'objectif au départ c'était de devenir journaliste, pas de spécialité particulière... alors journaliste c'est une vieille vocation que j'ai depuis que je suis gamine et que... donc vraiment un métier par vocation et après la dimension financière est arrivée par les expériences on va dire »

dans un monde incertain. La trajectoire personnelle de Charlotte épouse celle de la presse (« *de toute façon j'ai dix ans de métier, dix ans de crise de presse donc bon* »). Cette interprétation permet de tourner la page de l'entrée chaotique dans la presse.

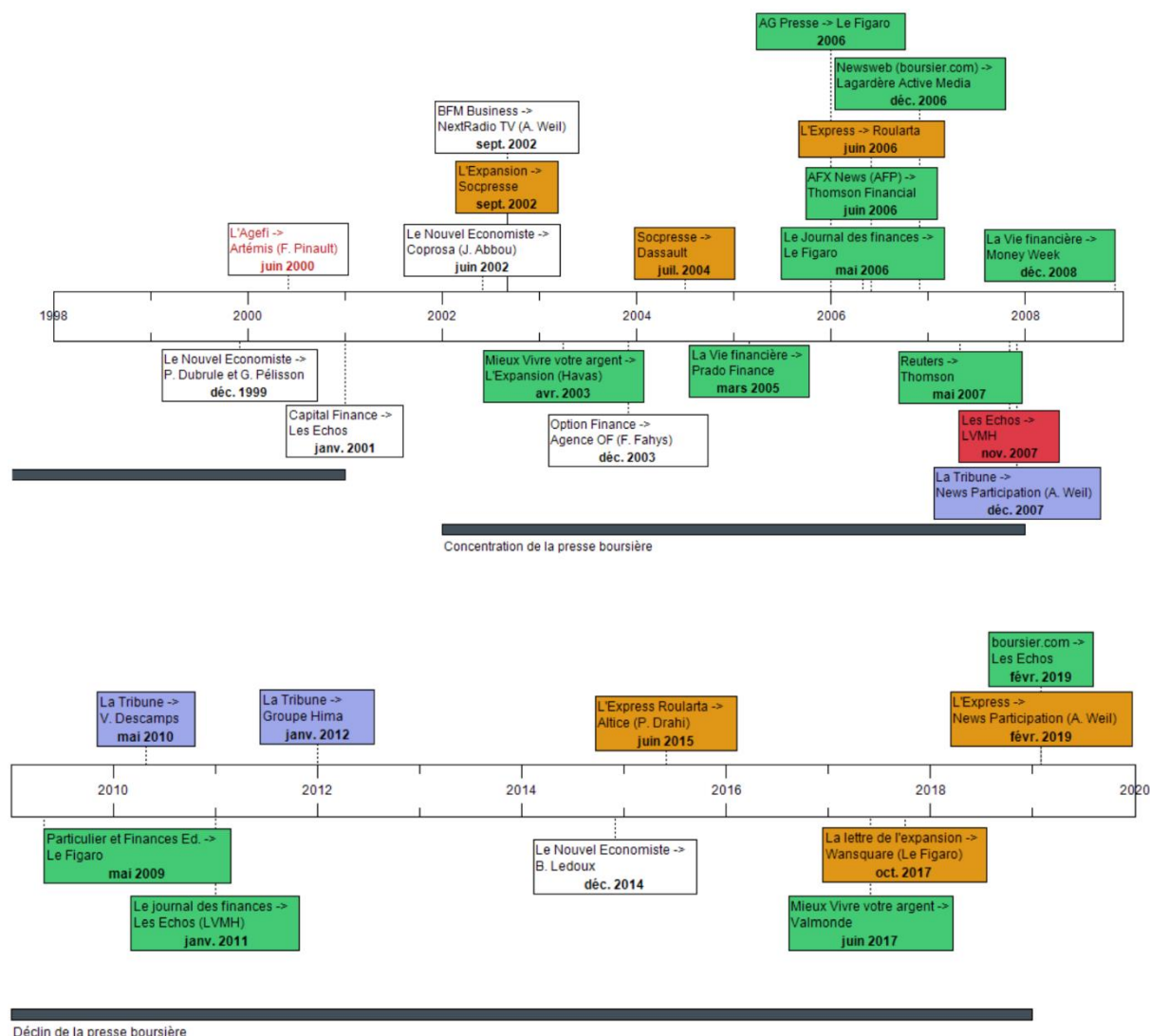
Comme rappelé plus haut, les clauses de cession et de conscience ne se destinaient originellement pas à cette fonction, mais visaient à offrir un outil contractuel pour assurer la protection de l'autonomie éditoriale des journalistes vis-à-vis des propriétaires capitalistes de leur journal. La mémoire collective de la mission civique du journalisme est enregistrée dans ces dispositifs contractuels. C'est en vertu de cette mission civique que les journalistes disposent de tels avantages contractuels. Mais ces clauses ont aujourd'hui une toute autre portée. Elles limitent le risque biographique des carrières de journalistes et elles font date dans les récits individuels. Autrement dit, ces clauses sont aujourd'hui de dispositifs d'enregistrement d'une toute autre mémoire du journalisme : celle de la crise de la presse.

Or, le nombre d'événements qui conduisent à ouvrir des clauses de cession a fortement augmenté après l'éclatement du krach de la bulle internet (voir figure 7.1)<sup>326</sup>. Entre 2001 et 2011, j'ai recensé 20 cessions de titres de la presse économique et financière (soit deux par ans en moyenne) liées notamment à la forte concentration de la presse boursière (en vert sur la frise ci-dessous) entre 2005 et 2008. C'est deux fois plus qu'entre 1990 et 2000 (neuf cessions).

*Figure 7.1. Chronologie des changements de propriétaires des principaux titres de la presse économique et financière depuis 1987*



<sup>326</sup> La frise présentée dans la figure 7.1 ne recense que les changements de propriétaire. Je n'y ai pas reporté les faillites de journaux, afin de ne pas la surcharger.



Cette frise a été réalisée à l'aide de l'outil en ligne [frisechronos.fr](http://frisechronos.fr). Elle recense les changements de propriétaire qu'ont connu les principaux titres de la presse économique et financière depuis 1987 (seul Le Revenu n'a connu aucun changement de propriétaire depuis sa création). Elle ne mentionne donc pas tous les changements dans l'actionariat lorsque ceux-ci ne débouchent pas sur un changement d'actionnaire majoritaire. Chaque case indique le titre ou le groupe de presse racheté (à gauche de la flèche), le nouveau propriétaire (à droite de la flèche) et la date de l'opération. J'ai parfois ajouté des informations entre parenthèse, comme la maison-mère lorsque le rachat est réalisé par une filiale ou, le cas échéant, les principaux titres du groupe vendu. Lorsque je n'ai pu obtenir la date exacte du changement de propriétaire, je n'ai renseigné sur la frise que l'année de l'opération. Pour améliorer la lisibilité de l'ensemble, j'ai utilisé le code couleur suivant : sur fond orange, les rachats de L'Express ou du groupe L'Expansion (puis groupe Express) ; sur fond bleu, les rachats de La Tribune ; sur fond rouge, ceux des Echos ; en rouge sur fond blanc, les rachats de L'Agefi ; sur fond vert, les rachats des titres de la presse boursière. La recension a été effectuée à partir de deux sites d'information spécialisés dans le secteur des médias, de l'édition et de la communication : [strategies.fr](http://strategies.fr) et [presseedition.fr](http://presseedition.fr). J'ai interrogé systématiquement le moteur de recherche de ces deux sites en utilisant les noms des principaux journaux économiques et financiers retenus. Lorsque celles-ci existaient, j'ai également consulté les notices wikipedia des journaux, en triangulant systématiquement les informations obtenues par ce biais. Malgré ces efforts, la recension n'est sans doute pas exhaustive.

Du fait de la multiplication de ce type d'événements, un nombre croissant de journalistes sont liés par la mémoire de la crise de la presse. Cette mémoire est ordonnée narrativement par

la succession d'événements de ce type. Une autre conséquence de ce phénomène permet d'argumenter le fait que la crise de la presse occupe une place de plus en plus importante dans la mémoire collective du journalisme. Cette conséquence est démographique : les journalistes qui prennent leur clause de cession sont généralement ceux qui ont suffisamment d'expérience pour que ces clauses soient financièrement intéressantes. Or, comme je l'ai montré, ils ont généralement de bonnes raisons de ne pas retourner dans une rédaction et préfèrent exercer en indépendant voire quitter le journalisme. L'ouverture de clauses de cession a donc un effet dispersif et aspire les classes d'âge intermédiaire hors des salles de rédaction. Cela facilite sans doute les processus d'oubli décrits en conclusion du chapitre précédent en perturbant la transmission de la mémoire du journalisme d'une génération à l'autre. Les jeunes journalistes sont essentiellement confrontés aux générations les plus anciennes, dans l'esprit desquelles la mémoire d'un ancien journalisme expire. Le fait que la mémoire se transmette peu entre la génération la plus ancienne du journalisme et la génération la plus jeune est accentué par la segmentation de la plupart des rédactions sur un modèle jeunes et précaires dans la rédaction internet / anciens et protégés dans la rédaction *print*.

## Conclusion du chapitre

Pierre François interprète le modelage des vocations des musiciens non comme un instrument de régulation du groupe (au contraire, il a tendance à entretenir un déséquilibre démographique où les aspirations à devenir musicien sont trop nombreuses par comparaison aux ressources disponibles), mais comme un élément qui structure séquentiellement le destin de ces musiciens et leur appropriation subjective de ce destin<sup>327</sup>.

Cette interprétation me paraît également pertinente pour décrire le modelage de l'authenticité des journalistes qui traversent le monde de l'information financière. Il n'y a pas de groupe qui

---

<sup>327</sup> « Ce n'est pas le groupe des musiciens qui coopte ses membres en impulsant leur vocation et en définissant leur identité. D'un côté, en effet, les musiciens sont loin d'être les seuls à intervenir dans la fabrique de la vocation musicale : les parents, nous l'avons vu, y jouent un rôle déterminant. Mais lorsque des musiciens interviennent, ce n'est pas en tant qu'ils sont membres d'un groupe constitué qui leur déléguerait l'autorité d'intégrer ses futurs membres. Ici, ce sont des musiciens isolés (souvent des professeurs) qui progressivement font naître chez des praticiens plus jeunes un projet professionnel qu'ils contribuent à modeler dans ses formes et dans ses attendus. (...) Ici, la formation joue bien un rôle décisif, mais pas en tant qu'elle serait le symptôme et l'outil de l'autocontrôle que le groupe exercerait sur lui-même. Elle intervient comme une longue séquence où se distribuent des signaux permettant, progressivement, de connaître son destin et parfois de le faire sien. Cette séquence n'a jamais été saisie, par le groupe, comme un instrument de sa propre régulation. » (François, 2009).

assure la régulation démographique du journalisme financier, mais il y a bien une « communauté interprétative » qui produit des ressources, matérielles et mémorielles, de domestication du risque biographique qu'il y a à indexer son engagement à une population en situation de déséquilibre morphologique<sup>328</sup>. Mais, alors que le processus de découverte de la vocation des musiciens semble avoir une fin – trouver « son » instrument, ou au contraire abandonner –, les journalistes mobilisent continuellement ces ressources au fil des événements qui surviennent tout au long de leur carrière. L'exit lui-même ne peut mettre instantanément fin à ce processus, qui se poursuit sous la forme d'un deuil.

Selon Michèle Leclerc-Olive (Leclerc-Olive, 2010a), les enquêtes biographiques montrent la nécessité d'un récit collectif appropriable individuellement et reconnu par une instance sociale ou publique<sup>329</sup>. J'ai essayé de montrer que cette remarque peut s'appliquer aux journalistes. La maîtrise de la mémoire du journalisme offre aux journalistes un point d'appui pour construire un calendrier personnel et conduire leur vie dans un monde social incertain. *« Ce temps discret, qui est à la fois le temps assujetti à la sanction et le temps du projet, est une condition de possibilité de la représentation du futur comme aléatoire – et non simplement indifférencié –, comme aléatoire rendant possible un choix, une décision. Le travail rétrospectif sur ce qui a été mais aurait pu ne pas être, cette expérience de l'aléatoire à travers l'événement qui surprend, constituerait en même temps des outils pour s'orienter en situation d'incertitude. »* (Leclerc-Olive, 1998, p. 189). Ce point distingue la notion de « mémoire collective » telle que je l'ai employée d'autres concepts qui visent à décrire les pratiques de justification des groupes sociaux, comme celui de « grammaire universelle » de Cyril Lemieux (2009), dont on retrouve la logique dans son approche sociologique des journalistes (Lemieux, 2000). Ce concept est explicitement transcendantal (voir les commentaires de Fabiani dans le

---

<sup>328</sup> Le modelage des vocations journalistiques n'est cependant pas complètement désindexé d'une forme de régulation démographique, comme en témoigne la multiplication des phénomènes de « tournoi » en début de carrière qui mettent de fait à l'épreuve la résistance des postulants (multiplication des stages en écoles de journalisme, succession de contrats courts en début de carrière, etc). Ce mécanisme de sélection est néanmoins limité par le fait qu'une proportion encore très importante de nouveaux entrants n'est pas passée par les écoles de journalisme, où l'expérience de stagiaire et le passage par une période de pigue sont plus fréquents.

<sup>329</sup> *« Les acteurs n'ont prise sur leur histoire qu'en inscrivant leur vie dans une mémoire collective »*. M Leclerc-Olive précise plus loin ce qu'il faut comprendre par-là : *« [L]es enquêtes sur les événements biographiques montrent comment les événements marquants, fussent-ils moins douloureux, doivent, pour devenir des repères calendaires ou simplement des souvenirs, avoir terminé leur parcours sémantique. Un événement inachevé, qui reste « en souffrance », pour ne pas avoir été partagé avec les proches, mais surtout pour ne pas avoir pu être inscrit dans un récit à la fois autorisé (proféré par l'instance sociale qui convient) et appropriable par la personne, (un récit « juste et légitime » à ses yeux), un tel événement se transmet, en dehors même d'un récit. »* (Leclerc-Olive, 2010a).

chapitre qu'il lui consacre (Fabiani, 2015)). La « mémoire collective » ne vise pas l'actualisation du rapport individuel à des règles transcendantes. Elle émerge au contraire de la description de vies individuelles qui se déroulent en l'absence (relative) de règles dans des mondes sociaux concrets<sup>330</sup>.

Légitimés collectivement, des événements comme l'exit peuvent être confiés dans un récit biographique, c'est-à-dire partagés et remis, délestés de leur poids. Les deux opérations de « partage » et de « sanction » permettent aux « *brèches dans une histoire personnelle* » de devenir « *un tournant, un repère apaisé de cette histoire* » (Leclerc-Olive, 2010a). Mais les journalistes peuvent aussi faire référence à cette mémoire collective pour ajuster et maintenir leur vocation malgré un avenir incertain et un exit probable. La confrontation de l'expérience individuelle du monde de l'information financière à une mémoire collective est un moyen pour les journalistes de découvrir progressivement leur destin et ajuster leur conduite de vie en conséquence. Est-ce là le récit d'une « pétrification » -pour reprendre le mot de Weber (Weber, 2004)- du journalisme face aux forces du marché ? Je ne le crois pas. L'interprétation dans les termes wébériens de la conduite de vie invite plutôt à suivre la suggestion d'Albert Camus et « imaginer Sisyphe heureux » (Camus, 1985). Les journalistes sont condamnés à passer le cap d'événements biographiques de plus en plus fréquents. Ils prennent leur épaisseur éthique au contact d'une mémoire de la crise de la presse, qui sans doute les dépouille de leurs prétentions d'autrefois. Ce faisant, ils font naître un nouveau type de journalisme.

---

<sup>330</sup> D'un point de vue théorique, ce chapitre s'inspire plutôt du volet narratif de la sociologie processuelle d'Andrew Abbott. On peut en quelque sorte considérer que cette partie et la précédente mettaient à l'épreuve empirique l'idée proposée par Abbott selon laquelle les individus sociaux sont engagés dans des configurations narratives « coercitives », c'est-à-dire qu'elles impliquent un dénouement particulier (Abbott, 2009). Abbott insistait sur le fait que l'analyse narrative vise à caractériser ontologiquement le processus social, et non pas à le réduire aux discours produits à son propos. La définition proposée de son « programme structural narratif » indique en effet que : « *la dynamique sociale elle-même est organisée de manière narrative. (...) Cette organisation narrative est réelle, inhérente aux processus sociaux eux-mêmes, et non pas seulement liée à notre manière d'en parler.* » (Abbott, 2011). Dit plus schématiquement, les narrations ne traduisent pas, elles impliquent. Le caractère implicatif plutôt que conjonctif des narrations distingue l'approche processuelle du « paradigme des variables » (voir la discussion par Goldthorpe des travaux d'Abbott auquel il fait référence dans (Abbott, 2009)).



## Conclusion générale

---

Cette thèse proposait de prendre pour objet la population singulière des « journalistes financiers » au prisme d'une problématique des rapports entre journalisme et marché. Il s'agissait de comprendre comment le système de marché dominant depuis une trentaine d'années en France, les marchés financiers, pouvait faire émerger un type de journalisme qui lui est spécifique. La perspective adoptée, morphologique et processuelle, visait à mettre les individus au centre de l'analyse. Du point de vue wébérien adopté, l'émergence d'un type de journalisme ne pouvait advenir que si ce type était porté par des individus journalistes à travers leur conduite de vie professionnelle, et transporté dans le temps à travers la mémoire collective que ces journalistes façonnent.

Tout au long de l'enquête, s'est dessinée une théorie des modalités selon lesquelles les journalistes financiers pouvaient être porteurs de l'émergence d'un ethos singulier de journaliste. Je voudrais la résumer dans cette conclusion, et dans le même mouvement présenter les résultats principaux de l'enquête. Cela me permettra ensuite de discuter des limites de cette thèse et d'esquisser les discussions sur lesquelles peuvent s'ouvrir les concepts que j'ai utilisés : type social, mémoire et authenticité.

La première modalité de l'émergence d'un ethos de journaliste dans le monde de l'information financière est simplement démographique. Elle regroupe l'ensemble des circonstances historiques et des mécanismes morphologiques qui ont attiré un certain nombre de journalistes dans le monde de l'information financière. La première circonstance tient aux opportunités de revenu dans ce monde. Celles-ci ont été largement saisies par la presse, alors que celle-ci connaissait ses premières difficultés financières durables. La manne de la publicité financière, ouverte par la multiplication des opérations financières d'ampleur au fil de la déréglementation des marchés financiers et de conjonctures exceptionnelles comme celle de la bulle internet, explique en grande partie que la presse ait de nouveau ouvert ses pages à l'information financière. C'est ainsi que le journalisme financier a refait son apparition dans le paysage des activités professionnelles des journalistes, après avoir été longtemps relégué dans une mémoire des vices du journalisme (chapitre 1). Des individus qui gravitaient autour des mondes de la finance ou du journalisme ont été aspirés dans le monde de l'information

financière au cours des années 1980 et 1990. Un pic spectaculaire de cet effet d'attraction morphologique est visible en 2000, au plus fort de la bulle internet. Plus de 10 % des individus de l'échantillon analysé a débuté cette année-là comme journaliste financier. L'attractivité du monde de l'information financière est cependant restée fortement conjoncturelle. Les sources de revenu issues de la publicité financière se sont tariées après l'éclatement de la bulle internet. La chute du nombre d'actionnaires individuels a aussi fait décliner le « grand public » auquel les journalistes pouvaient prétendre s'adresser dans le monde de l'information boursière. En somme, c'est l'ensemble de ce sous-monde qui a périclité. Le monde de l'information financière s'est progressivement métamorphosé en un monde plus technique et orienté vers les professionnels. Les entreprises de presse, dépourvues de la manne de la publicité financière, se muent en entreprises de service qui vendent, outre des articles journalistiques, des services d'animations de conférences et de salons d'entreprises et de conseils divers aux entreprises. Le groupe *Les Échos* est emblématique de cette mutation : le journal est aujourd'hui la tête d'affiche d'une constellation de marques *business-to-business* (*Les Échos Publishing, Les Échos Solutions...*).

Dans les années qui ont suivi le krach de la bulle internet, la population des journalistes dans le monde de l'information financière a décliné dans de nombreuses rédactions, à savoir celles de la presse d'informations générales, la presse économique et surtout la presse financière grand public (constituée pour l'essentiel de la presse boursière). En revanche, cette population continue d'augmenter dans la presse d'information technique et professionnelle, y compris après la crise de 2008. Les différents pôles de la presse dans le monde de l'information financière (presse économique et généraliste, presse spécialisée grand public et presse technique et professionnelle) segmentent les formes d'activité journalistique en fonction du public visé et du type d'information produite. Cependant, on ne retrouve pas nettement cette segmentation du point de vue de la morphologie des journalistes. Comme je l'ai montré dans le chapitre 2, les individus circulent fortement entre les différents types de presse, si bien qu'aucune frontière morphologique ne se constitue de manière évidente. En l'absence de telles frontières, si l'on suit le raisonnement abbottien (Abbott, 1995a, 2016c), on ne peut réellement associer une entité démographiquement consistante aux différentes formes d'activités journalistiques. On ne peut par exemple distinguer nettement un « journalisme de placements financiers » d'un « journalisme d'information professionnelle », d'un point de vue morphologique en tout cas. Par ailleurs, dans les années qui suivent la crise de 2008, le marché du travail journalistique a tendance à s'ouvrir vers le secteur hors presse, qui attire à lui un nombre important de

journalistes. Il s'agit là d'une inversion majeure par rapport aux flux démographiques observés dans les années 1980 et 1990, qui allaient plus fréquemment dans le sens inverse.

En l'absence d'une forme de clôture du marché du travail, les logiques de la mobilité individuelle sont très flexibles et soumises aux aléas de la conjoncture. Les périodes de dynamisme du marché du travail stimulent la mobilité individuelle en partie par des phénomènes de chaînes de vacances selon lesquels la mobilité d'un individu engendre la mobilité d'un autre individu, attiré par le poste laissé vacant. Au tournant des années 2000, de nombreux journalistes ont été aspirés vers le haut, soit vers des postes de rédaction en chef, soit de la presse spécialisée vers la presse généraliste. La presse spécialisée a alors comblé les départs en attirant des nouveaux entrants sur le marché du travail dans le monde de l'information financière.

Du point de vue de ces analyses morphologiques, le monde de l'information financière peine à se constituer en monde social, durablement capable d'attirer à lui des professionnels du journalisme et de stabiliser les flux démographiques susceptibles de structurer ses frontières. Néanmoins, comme je l'ai montré dans le chapitre 3, les activités professionnelles de ce monde sont coordonnées par la convention centrale de la transparence. Les activités journalistiques s'insèrent dans une « écologie » (Abbott, 2016d) où l'acteur public, *via* l'AMF, joue un rôle central, notamment coercitif. La coercition n'est pas la seule explication de l'adoption par les journalistes de la convention de la transparence. D'une part, celle-ci est en affinité avec les tentatives d'unification des pratiques journalistiques autour d'une doctrine de l'objectivité. D'autre part, la transformation des mots en « faits » est amplement prise en charge par les dispositifs techniques du marché, c'est-à-dire les cours de bourse eux-mêmes, si bien que les journalistes peuvent y trouver un point d'appui pour préserver leurs « rituels d'objectivité » (Tuchman, 1972). D'un point de vue synchronique, le monde de l'information financière apparaît comme un lieu de socialisation éthique, dans lequel les journalistes découvrent de nouvelles modalités de leur conduite de vie. Le développement d'une « expertise critique » centrée sur les faits, attachée à la précision et dotée d'une forte maîtrise technique, sont des éléments essentiels de cette conduite de vie. Par ailleurs, si le monde de l'information boursière a périclité, le monde de l'information technique et professionnelle continue d'être attractif.

Au sortir de ces analyses, qui forment la première partie de la thèse, nous sommes conduits à un paradoxe. D'un côté, le monde de l'information financière est doté d'une grande puissance conventionnelle et constitue un lieu d'émergence d'un éthos journalistique spécifique auxquelles les individus peuvent être socialisés, voire convertis. D'un autre côté, il manque à

ce monde une force gravitationnelle stable et une structure de mobilité individuelle qui lui permette d'attirer plus durablement les journalistes et de limiter leur dispersion.

La deuxième partie a permis de documenter précisément les formes de l'engagement des journalistes dans le monde de l'information financière, à travers l'analyse de la structure séquentielle de leurs choix. Comme je l'ai montré dans le chapitre 4, les journalistes qui exercent durablement une activité de journaliste dans ce monde ont par la suite plus de chances de progresser hiérarchiquement (surtout s'ils sont des hommes). Ceux qui ont suivi une formation en journalisme semblent être plus engagés que les autres dans une trajectoire de journaliste. Ils se laissent en effet moins fréquemment attirer hors de la presse, toutes choses égales par ailleurs. Cependant, faire carrière dans la presse spécialisée attire au contraire hors de la presse, et ce de façon plus nette que ne l'est la résilience issue de la formation en école de journalisme. un effet d'engagement dans le sens inverse qui semble plus fort. Reste que, ces effets spécifiques d'engagement mis à part, les trajectoires de journaliste sont globalement caractérisées par leur divergence. L'entrée dans le monde de l'information financière n'oriente pas les trajectoires vers un régime stable de probabilité, comme le voudrait le modèle trajectoires-*turning points* (Abbott, 2009). Le monde de l'information financière est un monde incertain.

C'est en se plaçant au plus près du point de vue des individus que l'on comprend comment ils contrôlent l'incertitude. En parcourant le monde de l'information financière, les journalistes dessinent des itinéraires susceptibles d'être suivis par des successeurs. Cependant, comme je l'ai montré dans le chapitre 5, ces itinéraires n'ont été que très temporaires et n'ont pour l'instant jamais pu se stabiliser au-delà d'une génération. C'est le cas de l'itinéraire du « sas d'entrée » qui conduisaient les journalistes à démarrer leur carrière dans la presse spécialisée pour s'orienter ensuite vers la presse économique. Cet itinéraire a émergé au tournant des années 2000, à la faveur de la bulle internet, avant de disparaître des trajets possibles aux yeux des journalistes, lorsque le marché du travail s'est dégradé. Dans l'ensemble, les itinéraires perceptibles par les journalistes furent trop peu, ou sont trop lâches, pour configurer des modèles d'accomplissement de soi. Néanmoins, certaines interprétations partagées orientent les journalistes, bon gré mal gré. L'interprétation réaliste de l'évolution du marché du travail, qui domine ces dernières années, conduit par exemple les aspirants journalistes à opter pour des stratégies de spécialisation. Ces stratégies s'ajoutent aux logiques purement gravitationnelles dans l'attraction des diplômés en journalisme dans le monde de l'information financière. L'essor de ce type de stratégies est congruent avec le fait que la part des formés au journalisme,

dans des cursus non-reconnu par la profession toutefois, augmente parmi les nouveaux arrivants dans le monde de l'information financière (fait documenté au chapitre 2).

Comme je l'ai décrit dans le chapitre 6, faute d'un modèle d'accomplissement de soi, les journalistes stabilisent un sens ordinaire de leur authenticité en passant le cap des événements marquants dont ils font l'expérience tout au long de leur vie professionnelle. Ce faisant, ils construisent une nouvelle mémoire du journalisme. Cette construction repose sur deux opérations essentielles : la stabilisation du passé du journalisme, qui suppose notamment l'oubli d'une partie de ce passé, et l'imagination du futur du journalisme, qui suppose notamment la distinction d'une manière désirable d'être journaliste. Les carrières des journalistes dans le monde de l'information financière sont marquées par des effets d'engagement objectif et subjectif, qui font naître une forme singulière d'authenticité journalistique. Dans le contexte des années 1980 et 1990, le monde de l'information boursière, en plein développement et dont les normes étaient encore immatures, pouvait être conçu par certains journalistes comme un territoire à conquérir, dans lequel une mission civique propre au journalisme devait être défendue. Ces « prétentions », au sens de Hughes (1997) forment une part importante de la mémoire individuelle du journalisme de cette époque. Cependant, comme je l'ai argumenté, elles sont en passe d'être oubliées. Du fait de la dégradation des chances de vie objectives des journalistes, de la montée du contrôle de l'information financière par l'AMF d'une part et les institutions bancaires d'autre part, les prétentions des journalistes sont apparues de plus en plus irréalistes. Parmi les journalistes qui ont connu la fin de l'âge d'or de l'information boursière et la dégradation du marché du travail journalistique, certains ont développé une forme nostalgique d'authenticité. Pour eux, les prétentions civiques du journalisme dans le monde de l'information financière relèvent du passé révolu. Cela a des conséquences importantes sur la transmission de ces prétentions dans le temps. D'une part, l'authenticité nostalgique incite les journalistes à poursuivre leur carrière hors de la presse, où l'herbe semble plus verte. Cette dispersion prive les jeunes journalistes de la mémoire de l'âge d'or et des prétentions civiques du journalisme. D'autre part, les journalistes qui préservent une authenticité prétentieuse peinent à transmettre cette mémoire du fait d'un double hiatus : un hiatus lié au type de presse (technique et experte *versus* généraliste et citoyenne) et un hiatus de génération (anciens *versus* nouveaux).

Malgré la dégradation des conditions d'emploi journalistique, les jeunes journalistes font preuve d'une résistance qui maintient leur carrière dans la presse. Cette résistance s'appuie sur une authenticité réaliste, désabusée quant à la réalité des prétentions que peuvent avoir les

journalistes, mais aussi fortement engagée dans le monde du travail de l'information financière. Cet engagement est en partie endogène à l'expérience du processus de spécialisation lui-même. Celui-ci fait découvrir aux journalistes la diversité des matières journalistiques dans ce monde, et les conduit à développer des compétences qui rendent préférable à leurs yeux de continuer à se spécialiser. Ces mécanismes d'engagement comme journaliste dans un monde de l'information technique, cependant, sont fortement atténués par un phénomène très important de dispersion. Cette dispersion est à la fois objective (déclin démographique du fait des exits de plus en plus fréquents) et subjective (les individus font du journalisme un passé révolu et requalifient leur métier comme une forme d'expertise du traitement de l'information technique). Cela débouche sur deux scénarios concurrents s'agissant du journalisme. Le premier scénario, porté par l'authenticité réaliste, est celui de sa « segmentation », qui fait émerger une forme singulière de journalisme, attachée à une expertise de l'information technique. Le second scénario est celui de la « dilution » du journalisme dans un ensemble plus vaste de travailleurs de l'information financière. Ces deux scénarios convergent en revanche dans la mémoire collective du journalisme qu'ils contribuent à alimenter, objet du chapitre 7. Que les journalistes « résistent » et durent comme journalistes dans le monde de l'information, où qu'ils se dispersent et se requalifient en expert, tous s'orientent et stabilisent leur authenticité en prenant appui sur une mémoire collective de la crise de la presse. L'armature narrative de cette mémoire repose sur une succession d'événements par lesquels la mauvaise santé économique du secteur marque les esprits (faillite de journaux importants, rachats de titres de presse, licenciements économiques...). Au terme du septième et dernier chapitre, la mémoire collective de la crise de la presse apparaît comme dispersive. Elle est un point d'appui important dans le processus de deuil du journalisme. De plus, les individus qui quittent le journalisme n'abandonnent pas les mondes de l'information. Ils y développent de nouvelles formes d'activités (conseil éditorial, traduction, communication...) et continuent le plus souvent à collaborer avec les journalistes. Ils rendent de ce fait visibles, comme j'ai pu le montrer dans le chapitre 5, des itinéraires de sortie du journalisme. La mémoire qu'ils gardent du journalisme ne s'évanouit de ce fait pas une fois l'exit survenu.

Cette thèse, en définitive, propose bien un récit causal de l'émergence d'un ethos singulier dans une société financiarisée, porté par les conduites de vie des journalistes dans le monde de l'information financière. En ce sens, on peut sans doute dire que les journalistes peuvent se convertir à un ethos plus adapté à un système de marché, bien disposé à l'égard de la doctrine de l'objectivité, orienté vers le développement d'une crédibilité de l'expertise et attaché à des

versions précises et sobres de l'écriture journalistique. Cet ethos, cependant, ne se s'est pas imposé à eux, pas plus qu'il ne s'est diffusé inconsciemment. Ils l'ont eux-mêmes inventé en situation de forte incertitude pour faire partie de leur monde.

C'est sans doute ici que l'on touche aux limites les plus évidentes de cette thèse. J'ai largement centré mon attention sur le monde de l'information financière, et l'enquête donne finalement peu de clés pour conclure sur la capacité du type de journalisme que j'ai décrit à marginaliser ceux qui existent déjà. Cela demanderait notamment de prêter une attention spécifique aux trajectoires de déspecialisation. Les journalistes retiennent-ils durablement des dispositions pratiques de leur passage dans le monde de l'information financière, telle qu'une attention centrée sur les faits ou une forme d'écriture plus standardisée ? On peut imaginer des protocoles d'enquêtes qui permettraient d'évaluer cette hypothèse. On peut pour par exemple comparer, toutes choses égales par ailleurs, les types d'écriture et les genres journalistiques privilégiés par les journalistes passés par le monde de l'information financière, à ceux privilégiés par les autres journalistes. Reste que d'un point de vue démographique, les journalistes qui sont durablement passés par le monde de l'information financière pèsent peu numériquement, comparés à la masse des journalistes en exercice. Leur nombre est difficile à estimer, mais à partir des calculs faits dans le chapitre 2, on peut estimer qu'il se situe entre 1000 et 2000, en comptant les journalistes qui exercent toujours dans le monde de l'information financière. Cela paraît dérisoire au regard des 35 066 cartes de presse recensées en 2017 par l'observatoire des métiers de la presse. En outre, j'ai déjà pu montrer que les trajectoires de déspecialisation s'étaient concentrées sur un temps très court, dans la conjoncture particulière de la bulle internet. Elles se sont fortement raréfiées depuis. Tout porte donc à croire que le type du « journalisme financier » n'a pas pu se diffuser par le biais des trajectoires des journalistes. Toutefois, il est probable que les conduites de vie journalistique décrites dans cette thèse se retrouvent dans d'autres mondes de l'information technique. La typification proposée dans cette thèse pourrait sans doute être confrontée à l'ensemble des trajectoires spécialisées. Toujours d'après l'Observatoire des métiers de la presse, la presse spécialisée est le troisième employeur de journaliste dans la presse écrite, derrière la presse magazine et la presse régionale.

De même, l'attention portée aux mémoires individuelles et collectives du journalisme me paraît pouvoir être élargie. La mémoire de la crise de la presse, telle que je l'ai décrite, circule parmi les journalistes qui sont engagés dans les mondes de l'information. Elle se transmet en école de journalisme. Mais en amont de l'entrée dans ces mondes, cette mémoire est probablement noyée au milieu d'autres mémoires, comme celle du journalisme d'investigation

ou celle du grand reportage, qui continuent à orienter des personnes vers une carrière de journaliste. Il est donc important de comprendre comment se font les ajustements qui permettent aux individus de gérer biographiquement le décalage entre la distribution des aspirations et la distribution des carrières réelles. Les aspirants investigateurs ou grand reporters sont beaucoup plus nombreux que ne le sont les carrières réelles d'investigateurs et de grand reporters. On retrouve ici une problématique proche des mondes de l'art, structurés par une forte tension entre les espoirs des nombreux aspirants artistes et les faibles chances objectives de succès (Menger 2009).

Un autre phénomène important à la compréhension duquel contribue cette thèse concerne les tensions qui pèsent non plus à l'entrée de la carrière journalistique, mais à la sortie de celle-ci. L'exit est un enjeu majeur pour le groupe professionnel, cristallisé dans la baisse du nombre de cartes de presse observée chaque année depuis 2013. En 2017, ce nombre est retombé au niveau qui était le sien 15 ans plus tôt<sup>331</sup>. Le raccourcissement des carrières de journalistes est un fait bien documenté, notamment par l'indicateur du temps nécessaire avant que la moitié d'une cohorte de nouveaux détenteurs de la carte de presse ne perde celle-ci. Alors que ce temps était de 18 ans pour la cohorte entrée en 1990, il n'est plus que de 11 ans pour la cohorte entrée en 1998 (Leteinturier 2014). L'approche en termes d'effets d'engagement et de formation de l'authenticité individuelle me semble utile pour décrire les processus qui engendrent cette dispersion. Le processus de découverte continue des mondes de l'information parcourus, l'expérience des contextes de travail et l'observation des trajectoires des autres journalistes sont autant de choses qui contribuent à rendre l'exit progressivement visible et désirable. Par ailleurs, la question de la persistance des effets d'engagement générés par les études en journalisme me paraît aussi centrale pour déterminer dans quelle mesure le groupe professionnel est capable de limiter la dispersion des carrières de journalistes.

Le raccourcissement des carrières journalistiques est par ailleurs lié aux formes d'emploi des journalistes dans les entreprises de presse. Le travail indépendant prend une place de plus en plus importante dans ces carrières. Représenté par des collectifs comme « Profession pigiste », il peut venir à l'appui d'une « critique artiste » qui valorise la liberté d'exercice, en contraste avec l'aliénation de son travail par la subordination salariale à une organisation (Pilmis 2010). Mais là encore, il me paraît essentiel d'avoir des réflexions diachroniques sur ce type de travail, c'est-à-dire de les étudier au sein d'une séquence d'emplois plus large, et comme des moments

---

<sup>331</sup> Source : Observatoire des métiers de la presse.



essentiels de la construction des personnalités journalistiques. D'un point de vue individuel, les phases d'indépendance sont des moments de réouverture des possibles, qui donnent à penser et offrent simplement le temps de revenir sur son passé et interroger ses souhaits pour le futur. Les journalistes disposent d'avantages matériels comme les clauses de cession qui leur permettent parfois d'avoir cette activité biographique dans des conditions meilleures que celles qu'ils auraient dans d'autres métiers, toutes choses égales par ailleurs. La crise de l'emploi journalistique a sans doute une incidence forte sur cet encadrement du risque biographique. La part des statuts d'autoentrepreneur, que la CCIJP ne reconnaît pas comme un statut d'emploi ouvrant droit à la possession de la carte de presse, est de plus en plus importante chez les journalistes. De plus, à mesure que les emplois qualifiés de journalistes se font de plus en plus rares, les moments de pause réflexive offerts par les carrières fragmentées ont toutes les chances d'être dispersifs, c'est-à-dire d'attirer les journalistes hors de la presse.

Tout ceci invite à prêter une attention forte aux conditions d'emploi des journalistes contemporains. La montée des logiques de rentabilité financière dans les entreprises de presse fait partie, de ce point de vue, des évolutions les plus marquantes. L'économie de l'information connaît de profondes mutations ces dernières années, avec l'arrivée en France d'une nouvelle génération de patrons de presse qui, plus qu'un pouvoir d'influence (à l'instar d'anciens propriétaires emblématiques comme Jean-Luc Lagardère et Serge Dassault (Halimi 2005)), espèrent des journaux un fort retour sur investissement financier. Dans leurs versions les plus crues, de telles stratégies conduisent parfois à écarter les rédacteurs en chef et les journalistes des rédactions, pour les remplacer par des « directeurs de marque » et des « chargés de contenu » contractuellement moins protégés. La production de l'information est aussi de plus en plus sous-traitée à des sociétés extérieures. L'enquête de la journaliste Justine Brabant sur le groupe Reworld, entré dans le paysage des entreprises de presse française à partir de 2013 après le rachat de plusieurs magazines français, offre un exemple extrême de ces évolutions<sup>332</sup>. Ce cas ne configure pas seulement le présent de la presse magazine de type « vie pratique », ciblée jusqu'ici par Reworld, mais aussi, comme le titre de l'enquête le dit explicitement, « le cauchemar de l'avenir du journalisme ».

Autrement dit, l'expérience de la dégradation des conditions d'emploi dépasse celle des journalistes directement touchés. La perspective d'un tel avenir constitue une menace pour leur authenticité de journalistes. Jusqu'à quel point, cependant, faut-il prendre au sérieux ces

---

<sup>332</sup> Voir Justine Brabant, « Reworld ou le cauchemar de l'avenir du journalisme », *arretsurimages.net*, 13 août 2019.

discours d'authenticité ? Ce problème fait écho à ce qu'Adorno appelait le « jargon de l'authenticité » (Adorno 1973). La critique du sociologue de Francfort est, en substance, que le jargon d'authenticité fournit une rhétorique de l'authenticité à une époque où l'industrie de la culture de masse détruit les subjectivités (Traverso 2012). C'est la métaphore de « l'orgue Wurlitzer », instrument capable de produire un vibrato d'apparence non-mécanique, mais en apparence seulement. La limite de cette critique est qu'elle essentialise l'authenticité. Je crois pour ma part qu'il n'y a pas lieu de se méfier de ce type de jargon si l'on traite les récits biographiques du point de vue d'une sociologie événementielle. Les événements sont inséparables de l'expérience individuelle du monde social. Lorsqu'ils ont cessé de troubler cette expérience, les événements forment des repères qui structurent les narrations de soi, donnant forme à l'authenticité. Par conséquent, il faut se mettre en quête des événements marquants plutôt que de la « vraie » authenticité. Par ailleurs, la formation de l'authenticité ne tient pas seulement à l'expérience temporelle du monde social mais aussi aux luttes dans la définition de l'authenticité (Strauss 1978). Qui a le pouvoir d'authentifier ? Qui est légitime à dire qui est authentique et qui ne l'est pas ? Qui a l'autorité pour attester de l'authenticité d'une œuvre d'art ou d'un journaliste ? Le concept d'authenticité est fortement lié à celui d'autorité. Dans le monde de l'information financière tel qu'il s'est métamorphosé en un monde de l'information technique, la capacité des journalistes à stabiliser une authenticité est très liée à leur capacité à y développer une signature, une autorité sur leur travail. Or, il semble que ce soit par le développement d'une forme d'expertise critique que les journalistes peuvent parvenir à développer une telle autorité<sup>333</sup>. Cette autorité, autrefois, pouvait reposer sur des prétentions morales dans le sous-monde particulier de l'information boursière. Mais celui-ci a périclité du fait de la succession de crises financières. Autrement dit, l'expérience d'événements marquants peut conduire à modifier la distribution du pouvoir d'authentifier.

Plus généralement, on peut aussi imaginer ce que l'étude des processus de financiarisation gagnerait à articuler les analyses structuralistes synchroniques à des analyses processuelles, attentives aux structures séquentielles et aux expériences sociales des événements. Cela pourrait par exemple permettre une meilleure compréhension de l'hypothèse de « conversion » des élites françaises au cours de leurs carrières à la valeur actionnariale dans les années 1970. Cette hypothèse semble prendre le dessus sur celle, concurrente, de « l'invasion » des normes financières depuis l'étranger (François et Lemerrier 2016; Foureault 2018). Le processus de

---

<sup>333</sup> Cette observation rejoint celles d'Olivier Pilmis à propos des pigistes, qui pour beaucoup parviennent à se stabiliser comme indépendant dans les mondes de l'information en développant une expertise sur certains thèmes (Pilmis 2007 ; 2010).

conversion, pour avoir pris un poids explicatif croissant, n'en est pas moins mystérieux quant à son déroulement concret. Peut-on identifier une série d'événements marquants et rendre compte de l'expérience qu'en ont fait les élites, d'une façon qui éclairerait ce processus ?

Comme Abbott l'a remarqué, nous cherchons beaucoup à expliquer des résultats et peu à décrire les processus au cours desquels ces résultats ne sont qu'un horizon. Or, ces processus ne cessent jamais. Il se pourrait que « *l'essence de la vie ne tienne pas tant à l'état qu'on finit par atteindre qu'à l'engagement dans le fait d'y parvenir* »<sup>334</sup>. Je ne crois pas qu'à la conclusion de cette thèse, on sache précisément dans quel état se trouve le journalisme financier mais si l'on suit Abbott, cela n'est pas très important. Ce qui compte en revanche est d'avoir compris la vie réelle des journalistes qui parcourent le monde de l'information financière, du moins telle que je l'ai traduite, moi qui m'intéresse tant au problème des relations entre journalisme et marché. J'espère que c'est le sentiment qui domine au moment de terminer la lecture de cette thèse.

---

<sup>334</sup> Traduction personnelle de « *the essence of life [is] not so much about where you ended up as it [is] a commitment to the getting there* » (Abbott, 2016b, p. 197).



# Annexes



## Annexes transversales. Construction des données

Annexe 1 : La reconstitution des carrières professionnelles à partir des informations issues de LinkedIn et du Guide des journalistes économiques.

Figure A1. Exemple de profil LinkedIn

**Financial Journalist at L'Agefi Actifs - Agefi SA**  
Région de Paris, France | Production audiovisuelle

Actuel: L'Agefi Actifs - Agefi SA  
Précédent: Investir Publications, Freelance, La Tribune  
Études et formations: Université Paris 1 Pantheon Sorbonne, Paris

330 relations

**Parcours**

**Résumé**

Passionné par l'économie politique et les politiques économiques dès ma plus tendre enfance, je suis rapidement revenu à mes premières amours après un passage par le consulting. J'ai aujourd'hui plus de sept ans d'expérience dans la production de contenus économiques et financiers, tant comme journaliste bi-média que comme auteur freelance. Je suis notamment un spécialiste de politique monétaire, des marchés de taux d'intérêts et de leurs répercussions sur l'économie réelle.

**Expérience**

**Journaliste économique et financier**  
L'Agefi Actifs - Agefi SA  
février 2014 – Aujourd'hui (9 mois) | Région de Paris, France

Suivi de l'actualité macroéconomique et des marchés financiers mondiaux, ainsi que de l'industrie de la gestion d'actifs. Rédaction d'articles sur les stratégies d'investissement des gestionnaires d'actifs, les nominations et les lancements de fonds au sein des sociétés de gestion.

**Journaliste financier**  
Investir Publications  
juillet 2013 – février 2014 (8 mois) | Région de Paris, France

Rédaction d'articles et suivi de l'actualité des marchés financiers, en particulier de la Bourse de Paris :  
- Actions (banque, assurance, sidérurgie, secteur minier, secteur papetier, jeux vidéo)  
- Obligations (vanille, convertibles, titres participatifs)  
- Bons de souscription d'actions

**Journaliste financier**  
Freelance  
mars 2012 – juin 2013 (1 an 4 mois) | Paris

Piges en gestion d'actifs pour le journal Les Echos.

**Profils similaires à**

Journaliste chez Gentside Découvertes / ...  
Se connecter

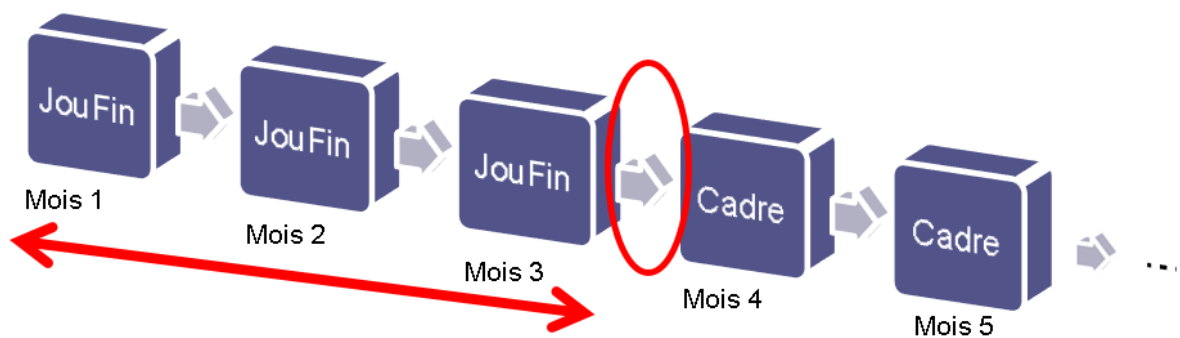
**Autres pages consultées**

- rédacteur en chef adjoint chez L'Agefi
- Journaliste chez Agefi Actifs
- Journaliste
- journaliste chez L'Agefi Newsmanagers
- Journaliste pour NewsManagers at Groupe AGEFI
- Journaliste at Challenges
- Journaliste Financier chez L'Agefi
- Président
- CEO and Owner New York Financial Press LLC
- Directeur de la rédaction chez Le Magazine.info

En commun avec

L'image ci-dessus montre comment se présente la page d'un profil sur LinkedIn. Le premier cadran contient une photo, le prénom et le nom, l'intitulé de l'activité exercée et le nom de l'entreprise employeuse. Un second cadran contient un résumé du parcours, puis la liste des expériences passées. Celles-ci contiennent systématiquement un intitulé d'activité, un employeur, une date de début et une date de fin, puis éventuellement une description de l'activité. Ces informations sont utilisées pour reconstruire la carrière mois par mois. Plus bas dans la page sont indiquées les études supérieures suivies. Le cadran à droite montre les autres pages qui ont été consultées, ou auxquelles le profil consulté est connecté.

Le schéma ci-dessous montre une carrière fictive de trois mois de journalisme financier et deux mois d'activité de cadre reconstruite comme une séquence d'états. Un état correspond à un mois d'activité. Outre qu'il est possible de travailler sur les carrières comme un tout, on conserve également les informations concernant la durée des activités (la flèche rouge) et les transitions importantes (ici un « exit » entouré en rouge).



Si l'on prend les lignes d'activité visibles sur le profil LinkedIn reprise plus haut, la carrière reconstituée se présenterait 1/ comme une séquence d'activités de 16 états « Indep » (correspondant aux 16 mois d'activité de « journaliste financier – freelance »), puis 8 états « JouFin » et enfin 9 états « JouFin » et 2/ comme une séquence d'employeurs de 16 états « PEIG » (presse économique et d'informations générales), 8 états « PFGP » (presse financière grand public) et 9 états « PFTP » (presse financière technique et professionnelle).

La reconstruction des carrières à partir des informations contenues dans les notices biographiques du *Guide des journalistes économiques* a dû prendre en compte des contraintes différentes. Outre la description plus synthétique et standardisée des formes d'activités (voir chapitre 2, section I), la datation est moins précise que sur LinkedIn : la plupart du temps, seule



l'année est indiquée (voir l'image ci-dessous, issue du guide). Pour garder une granularité mensuelle, j'ai considéré que la césure avait lieu en juin dans le cas où deux périodes d'activité se chevauchent sur une même année, et en janvier sinon. Ainsi, dans l'exemple fictif de l'image ci-dessous, je considère que la période 1989-1993 (correspondant à la deuxième activité recensée) commence en juillet 1989 et se termine en juin 1993 ; la suivante commence en juillet 1993. En revanche, je considère que la période d'activité 2001-2005 (huitième activité) se termine en décembre 2012 et que la période suivante 2006-2007 débute en janvier 2006. Il va de soi que ces principes de codage sont très insatisfaisants, notamment parce qu'ils conduisent vraisemblablement à gommer des périodes d'inactivités. Ils permettent néanmoins de mettre en valeur les logiques de représentation des trajectoires lorsque celle-ci est prise en charge par des institutions qui prétendent représenter les journalistes.

Figure A2. Notice biographique type du Guide des journalistes économiques 2013

**Photo**  
La plus récente possible : ne sont pas publiées, celles antérieures à 2005.

**Fonction principale**  
est précisée et datée.

**Prénom et nom**

**Fiche d'identité**  
Date et lieu de naissance ; diplômes obtenus ; métier ou corps d'origine.

**Autres fonctions actuelles**  
Tous les postes à responsabilité exercés parallèlement à la fonction principale ou détails de la fonction principale.

**Fonctions passées**  
Sont indiquées ici toutes les informations qui permettent de retracer la carrière de façon chronologique.

**La bibliographie**  
Les principaux ouvrages publiés.

**Les coordonnées**  
Où joindre la personne : par courrier, par téléphone, par fax général ou ligne directe et site, twitter, blog...

**Mise à jour**  
Toutes nos notices biographiques comportent une mise à jour. Les informations contenues dans la notice sont vérifiées et régulièrement remises à jour.

**Christine Laplume**  
Rédactrice en chef du magazine *l'Economie*, rubriques économie internationale et vie des entreprises (depuis 2010).

**Biographie** : Née le 17 juillet 1965 à Moulins (Allier). CFJ ; licence de sciences économiques. Journaliste.

**Autres activités en cours** : Directrice du supplément *L'Economie internationale* (depuis 2009) ; trésorière au bureau de l'Association des Journalistes économiques et financiers (depuis 2010).

**Carrière** : Débute en tant que pigiste à *Jeune Afrique* (1989) puis au service France du *Monde* (1989-1993) ; journaliste, rubriques finances, fiscalité, gestion et questions juridiques à *l'Entreprise* (1993-1995) ; chef du service Argent, chargée des rubriques finance, argent et bourse à *l'Entreprise* (1995-1997) ; rédactrice en chef de *l'Entreprise* (1997-1998) ; directrice de la rédaction de *l'Entreprise* (1998-1999) ; membre de l'Association des journalistes économiques et financiers (2000-2005) ; chargée de cours à HEC (2001-2005) ; directrice de la rédaction de *NewsEco* (2006-2007) ; directrice de la rédaction de la *Lettre des changes* (2007-2009) ; directrice de la rédaction et fondatrice de *Eco Magazine* (2009-2010).

**Autres informations** : Auteur de : *Les nouveaux capitalistes des années Mitterrand*, Editions Calmann Lévy (1992) ; *Les chroniques de Clément Juglar*, Editions Belfond (1997) ; *Le prix de l'incompétence, histoire des échecs de marketing*, Denoël (2000) ; *Les consommateurs gagants*, Denoël (2001) ; *La petite crise de nerfs*, Robert Laffont (2007).

**L'Economie**  
29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09  
Tél. 01 75 55 10 00 ; Fax 01 75 56 00 00  
ligne directe 01 75 55 12 12 ; Fax 01 75 56 56 56  
E-mail : christine.laplume@economie.fr  
www.christinelaplume.fr

mise à jour : 30 janvier 2013

La première image de la figure A2.3 ci-dessous indique la forme du fichier excel obtenu après extraction et précodage massif et automatisé des informations. Ce fichier est constitué de lignes d'activités. La carrière du premier individu contient cinq activités (lignes vertes), celle du second quatre et celle du troisième quatre également. La seconde image montre ce fichier transformé en un fichier « séquences », dans lequel chaque ligne correspond à la séquence d'activités mois par mois d'un individu. En pratique, j'ai construit deux fichiers séquences : l'un décrivant les carrières par des séquences d'état d'activité (« JouFin », « RedChef »...), l'autre décrivant ces carrières comme des séquences d'état d'employeur (« PFTP », « PEIG »...). La construction des fichiers séquences, comme la majorité des analyses statistiques de séquences conduites aux chapitres 4 et 5, a été réalisée grâce au package « TraMineR » (Gabadinho et al., 2011). Les calculs utilisés dans le chapitre 2 ont été réalisés sur Excel, à l'exception des tests statistiques (khi-deux et régressions logistiques). Pour plus de détail sur le protocole de collecte des données sur LinkedIn et de recodage automatisé des variables individuelles, voir (Bastin, 2015a).

Figure A3. Aperçu du fichier séquence avant et après transformation sur TraMineR

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	U	V	W
	ID_ACT	ID	BEGIN	BEGINDA	BEGINM	END	ENDDAYS	ENDM	DURATION	ACTIVITE	EMPLOI	ENTREPRI
1	139659	1	01/08/2008	39659	1303	01/08/2009	40024	1315	12	JouFin	Stagiaire	NonEmp
2	140450	1	01/10/2010	40450	1329	01/04/2011	40632	1335	6	CadreFi	Stagiaire	SECFI
3	140785	1	01/09/2011	40785	1340	01/01/2013	41273	1356	16	CadreFi	Cadre	SECNP
4	141454	1	01/07/2013	41454	1362	01/11/2014	41942	1378	16	Cadre	Cadre	SECFI
5	141942	1	01/11/2014	41942	1378	01/07/2015	42184	1386	8	CadreFi	Cadre	SECFI
6	234333	2	01/01/1994	34333	1128	01/09/1994	34576	1136	8	JouFin	Stagiaire	PFGP
7	234576	2	01/09/1994	34576	1136	01/01/1998	35794	1176	40	JouFin	JouFin	PFGP
8	235794	2	01/01/1998	35794	1176	01/01/2008	39446	1296	120	RedChef	RedChef	PEIG
9	239446	2	01/01/2008	39446	1296	01/07/2015	42184	1386	90	Jou	Indep	NonEmp
10	334484	3	01/06/1994	34484	1133	01/09/1994	34576	1136	3	JouFin	Stagiaire	PFTP
11	334576	3	01/09/1994	34576	1136	01/11/1996	35368	1162	26	JouFin	JouFin	PFTP
12	337041	3	01/06/2001	37041	1217	01/06/2011	40693	1337	120	CadreFi	Cadre	SECFI
13	340693	3	01/06/2011	40693	1337	01/07/2015	42184	1386	49	CadreFi	Cadre	SECFI

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q
	M1	M2	M3	M4	M5	M6	M7	M8	M9	M10	M11	M12	M13	M14	M15	M16	
1	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	NonAct	NonAct	
2	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	NonAct	NonAct	
3	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	NonAct	NonAct	
4	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	
5	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	
6	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	
7	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	JouFin	
8	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Jou	Jou	Jou	Jou	Jou	Jou	Jou	Jou	Jou	Jou	Jou	Jou	Jou	
9	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	
10	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	
11	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	
12	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	
13	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	
14	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	
15	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	
16	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	Cadre	
17	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	Stagiaire	
18	Autre	Autre	Autre	Autre	Autre	Autre	Autre	Autre	Autre	Autre	Autre	Autre	Autre	Autre	Autre	Autre	

*Tableau A1. Caractéristiques sociodémographiques et de trajectoires des personnes interrogées*

<b>Numéro d'entretien</b>	<b>Pseudonyme</b>	<b>Date entretien</b>	<b>Duree entretien (h:m)</b>	<b>Cohorte d'entrée sur le marché du travail</b>	<b>Type trajectoire</b>
#1	Audrey	19/04/2014	1:02	2008-2011	Spécialisation
#2	Damien	28/04/2014	0:55	1995-2000	Spécialisation
#3	Marc-Olivier	28/04/2014	0:55	2001-2007	Spécialisation
#4	Hugo	29/04/2014	1:11	1995-2000	Mobilité verticale
#5	Ludovic	30/04/2014	1:00	1995-2000	Spécialisation
#6	Nathalie	30/05/2014	1:10	2001-2007	Tremplin
#7	Kevin	04/11/2014	1:27	2008-2011	Spécialisation
#8	Thierry	05/11/2014	1:38	<1990	Mobilité verticale
#9	Hervé	07/11/2014	1:50	<1990	Mobilité verticale
#10	Yasmina	02/12/2014	1:04	2001-2007	Fragmentation
#11	Frédéric	20/05/2015		2001-2007	Exit
#12	Jocelyn	21/05/2015		<1990	Spécialisation
#13	Gauthier	22/05/2015		<1990	Exit
#14	Guido	23/05/2015	2:02	1995-2000	Exit
#15	Jacques	26/05/2015	0:44	<1990	Exit
#16	Martin	27/05/2015	0:54	1995-2000	Mobilité verticale
#17	Nicolas	28/05/2015	0:48	2001-2007	Tremplin
#18	Eric	29/05/2015	0:41	1990-1994	Mobilité verticale
#19	Karine	29/05/2015	0:42	1990-1994	Exit
#20	Thomas	31/05/2016	1:21	1990-1994	Mobilité verticale
#21	Pauline	02/06/2016	1:08	2008-2011	Tremplin
#22	Yoann	02/06/2016	1:15	2001-2007	Fragmentation
#23	Brice	03/06/2016	2:12	2001-2007	Spécialisation
#24	Tiphaine	09/06/2016	1:14	2008-2011	Spécialisation
#25	Alain	13/06/2016	2:42	<1990	Fragmentation
#26	Charlotte	15/06/2016	1:21	2001-2007	Spécialisation
#27	Anne-Sophie	15/06/2016	2:19	<1990	Mobilité verticale
#28	Benoit	21/06/2016		1990-1994	Fragmentation
#29	Paul	22/06/2016		1995-2000	Spécialisation
#30	Marc	23/06/2016	0:50	1995-2000	Spécialisation
#31	Albert	14/06/2017	1:41	<1990	non pertinent
#32	Danièle	15/06/2017	1:52	1990-1994	Fragmentation



#33	Arthur	16/06/2017	1:09	1995-2000	Spécialisation
#34	Anne	17/06/2017	1:18	2008-2011	Spécialisation
#35	Christian	20/06/2017	1:08	2001-2007	Spécialisation
#36	Nathan	20/06/2017	1:23	2001-2007	Spécialisation
#37	François	21/06/2017	2:00	1990-1994	Fragmentation
#38	William	22/06/2017	1:34	2008-2011	Spécialisation

Tableau A1. (suite)

Numéro d'entretien	Pseudonyme	Premier poste occupé	Type d'aspirations professionnelles	Formation suivie	Csp mère	Csp père
#1	Audrey	journafi	Vocation	EcoJou	5	3
#2	Damien	finance	Hasard	EcoGestionFi		
#3	Marc-Olivier	finance	Hasard	EcoGestionFi	4	4
#4	Hugo	journafi	Vocation	IEP-Lettres	4	3
#5	Ludovic	journafi	Vocation	EcoJou	9	3
#6	Nathalie	journafi	Vocation	Journalisme	4	3
#7	Kevin	journafi	Vocation	EcoJou	4	3
#8	Thierry	finance	Vocation	EcoGestionFi	6	6
#9	Hervé	journafi	Vocation	EcoGestionFi	9	4
#10	Yasmina	finance	Vocation	EcoJou		
#11	Frédéric	journafi	Vocation	EcoJou	4	5
#12	Jocelyn	journalisme	Vocation	EcoJou		
#13	Gauthier	journafi	Hasard	EcoGestionFi	3	4
#14	Guido	finance	Hasard	EcoGestionFi	4	2
#15	Jacques	finance	Hasard	EcoGestionFi		
#16	Martin	journafi	Vocation	EcoJou	2	2
#17	Nicolas	journafi	Hasard	EcoJou	4	3
#18	Eric	journafi	Vocation	EcoGestionFi		
#19	Karine	journafi	Vocation	EcoGestionFi		
#20	Thomas	journafi	Hasard	EcoGestionFi		
#21	Pauline	journalisme	Vocation	Journalisme	4	3
#22	Yoann	finance	Hasard	EcoGestionFi	3	3
#23	Brice	journafi	Vocation	EcoJou		
#24	Tiphaine	journafi	Vocation	IEP-Lettres		
#25	Alain	journalisme	Hasard	IEP-Lettres		
#26	Charlotte	journalisme	Vocation	Journalisme	3	6
#27	Anne-Sophie	finance	Hasard	EcoGestionFi		
#28	Benoit	journalisme	Hasard	EcoGestionFi		
#29	Paul	finance	Hasard	EcoGestionFi		
#30	Marc	journafi	Vocation	Journalisme		
#31	Albert	non pertinent	non pertinent	non pertinent		
#32	Danièle	journafi	Vocation	EcoGestionFi	3	3
#33	Arthur	journalisme	Hasard	EcoJou		3
#34	Anne	journafi	Vocation	Journalisme	3	3
#35	Christian	finance	Vocation	EcoGestionFi		

<b>#36</b>	Nathan	journafi	Hasard	IEP-Lettres	9	3
<b>#37</b>	François	finance	Hasard	EcoGestionFi		
<b>#38</b>	William	journafi	Vocation	EcoJou	5	6

## Annexes par chapitre

### Annexes au chapitre 1

*Figure A1.1 Proposition d'abonnement à une lettre confidentielle de placements financiers.*

Le 2 décembre 2016 à 19:55, [redacted]@gmail.com > a écrit :

Bonjour Mr Machut et merci de votre intérêt,

Je suis responsable d'une lettre quotidienne sur les marchés financiers depuis 3 ans. J'étais auparavant analyste marchés pour des professionnels, puis responsable des lettres de trading et marchés pour un groupe de presse.

C'est l'une des seules lettres indépendantes totalement, n'ayant aucune commission d'une banque, d'un broker ou d'un émetteur de produits dérivés. J'agis en toute indépendance et avec le souci constant de l'intérêt de mes clients, comme si c'était pour moi.

Ce n'est pas évident mais les abonnés sont très contents et les résultats sont bons, avec 29 gains pour 11 pertes en 2015 et 21 gains pour 10 pertes à ce jour en 2016, et 1 en cours, avec une performance moyenne de 7% par recommandation, gains et pertes comprises, sur les 3 dernières années.

Avec cette lettre, vous aurez:

- un point quotidien sur les marchés
- un point un peu plus détaillé le vendredi pour faire un point sur l'ensemble des actifs (indices, euro/dollar, or, pétrole)
- une recommandation en moyenne par semaine sur un turbo call ou put, clé en main (avec un mail pour l'achat, un mail pour la vente quelques jours après, avec un niveau d'invalidation et une cible, mais vous aurez de toute façon un mail de sortie de position).

Je recommande par ailleurs de mettre des montants limités, étant conscient comme vous des risques, mais avec des résultats depuis des années, qui vous permettent, sur une petite partie de vos capitaux, de booster votre épargne.

Si vous êtes intéressé, je vous offre pour cette fin d'année ce mois de décembre, soit l'abonnement jusque fin mars 2017 à 300 e au lieu de 400, ou de 600 au lieu de 700 pour le semestre jusque fin juin 2017.

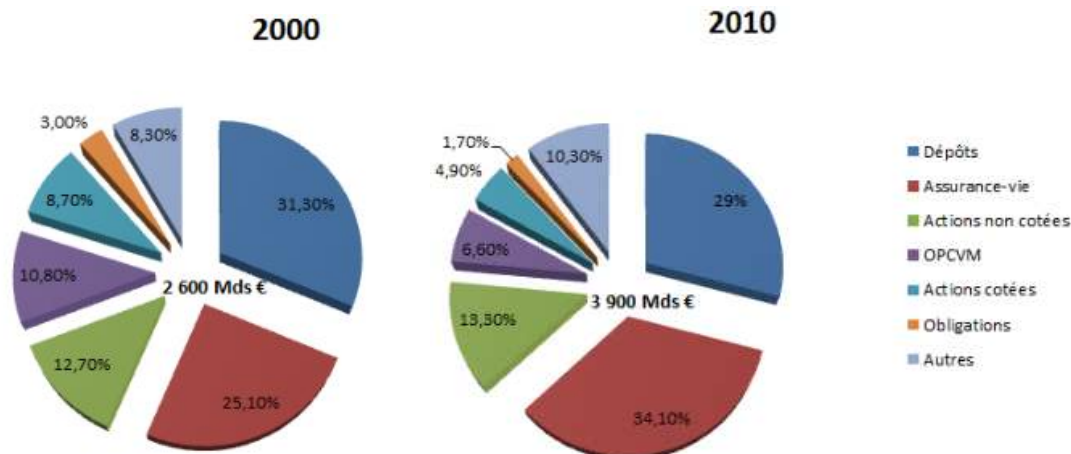
Pour vous abonner, il suffit de m'envoyer un chèque de 300 ou 600 à l'ordre de [redacted] d'ici la semaine prochaine.

Ou par virement: [redacted] IBAN: [redacted]

Dès votre confirmation, vous commencerez à recevoir les mails.

D'avance merci de votre retour et au plaisir de vous rencontrer si vous le voulez et de vous écrire longtemps pour vous accompagner sur les marchés.

*Graphique A1.1. Répartition des placements financiers des ménages*



Source : banque de France, reprise par la Fédération des Investisseurs Individuels et des Clubs d'Investissement (F2ic).

*Tableau A1.1. Déclin conjoncturel et structurel de quatre titres emblématiques de la presse économique et financière depuis 2008.*

Titres	2008	2012	2018	Evolution 2008-2012	Evolution 2012-2018
Capital	378 433	294 135	181 190	-22%	-38%
Alter éco	104 240	104 618	79 463	0,4%	-24%
Investir heb.	78 482	66 186	63 753	-16%	-4%
Mieux Vivre	252 382	218 090	129 674	-14%	-41%

*Tableau A1.2. Panorama des acteurs journalistiques du monde de l'information financière*

Titre de presse / média	Type	Parution	Création	Journalistes financiers (annuaire pro. 2013)
fAFP	Agence de presse	Continue	1835	6
Dow Jones	Agence de presse	Continue	1882	2
La cote bleue	Agence de presse	Continue	1963	5
Reuters	Agence de presse	Continue	1851	34
Bloomberg	Agence de presse	Continue	1990	5
BFM Business	PE.IG	Continue	1992	11
BFM TV	PE.IG	Continue	2005	3
Capital	PE.IG	Mensuelle	1991	2
Challenges	PE.IG	Hebdomadaire	1982	7
Economie matin	PE.IG	Hebdomadaire	2004	
Economie matin.fr	PE.IG	Web	2012	1
La lettre de l'expansion	PE.IG	Hebdomadaire	1970	1
La Tribune	PE.IG	Hebdomadaire	1985	2
Les Echos	PE.IG	Quotidien	1908	18
L'Express	PE.IG	Hebdomadaire	1953	1
Journal du dimanche	PE.IG	Hebdomadaire	1948	1
LCI	PE.IG	Télévision	1994	1
Le Point	PE.IG	Hebdomadaire	1972	1
Valeurs actuelle	PE.IG	Hebdomadaire	1966	1
Le Figaro	PE.IG	Quotidienne	1826	8
Le Monde	PE.IG	Quotidienne	1944	4
Le Parisien	PE.IG	Quotidienne	1944	1
Action Future	PFGP	Trimestriel	2000	11
Arrondir ses fins de mois	PFGP	Trimestriel	1998	1



boursier.com	PFGP	Web	1998	13
Investir	PFGP	Hebdomadaire	1974	20
La Bourse et la vie TV	PFGP	Web	2008	1
LBVA	PFGP	Web		1
Le Revenu	PFGP	Hebdomadaire	1968	21
Mieux Vivre votre argent	PFGP	Mensuel	1979	12
Publications Agora	PFGP	Variable	1997	7
Toutsurmesfinances.com	PFGP	Web		2
Le Nouvel Economiste	APSTP	Hebdomadaire	1976	2
Le Particulier	APSTP	Hebdomadaire	2004	2
Gestion de Fortune	PFTP	Mensuel	1991	3
Argus de l'assurance	PFTP	Hebdomadaire	1877	9
bfinance	PFTP	Web	2000	1
Capital Finance	PFTP	Hebdomadaire	1989	5
DAF Magazine	PFTP	Mensuelle	2011	1
Investissement conseils	PFTP	Bimestrielle	1992	4
L'agefi actifs	PFTP	Hebdomadaire	2000	9
L'Agefi Hebdo	PFTP	Hebdomadaire	2005	12
L'Agefi Quotidien	PFTP	Quotidienne	1911	11
L'agefi.fr	PFTP	Web		2
Option Finance	PFTP	Hebdomadaire	1988	11
Revue Banque	PFTP	Mensuelle	1926	6
Wansquare	PFTP	Quotidienne	2009	1

*PE.IG = Presse économique ou d'informations générales*

*PFGP = Presse financière grand public*

*PFTP = Presse financière grand public*

*APSTP = Autre presse spécialisée technique et professionnelle*

## Annexes au chapitre 2

### Annexe 2.1 : La contrainte symbolique de présentation des carrières individuelles.

*Tableau A2.1. Transitions fréquentes selon la source des données (régressions)*

	<b>debfi</b>	<b>debnp</b>	<b>despe</b>	<b>exitfi</b>	<b>exitnp</b>	<b>mobvert</b>
Intercept	-1.5472*** (0.5584)	-2.0345*** (0.5569)	-2.2425*** (0.4688)	-1.6328*** (0.5653)	-1.3941*** (0.5181)	233.9015*** (40.2861)
support - annuaire (ref = linkedIn)	-0.8223** (0.3499)	-0.6587* (0.3476)	0.9410*** (0.2413)	-2.1081*** (0.5044)	-2.1116*** (0.4369)	1.0583*** (0.2640)
sexe - femme (ref = homme)	0.2587 (0.3025)	-0.0967 (0.2972)	0.3105 (0.2204)	-0.1684 (0.3248)	-0.0005 (0.2941)	-0.4010 (0.2526)
Cohortes d'entrée - 1990-1994 (ref = <1990)	-0.9990* (0.5455)	-0.1291 (0.4437)	-0.1709 (0.3415)	-0.2487 (0.5051)	-0.3922 (0.4628)	
Cohortes d'entrée - 1995-2000	-0.5373 (0.4281)	-0.9857** (0.4907)	0.3435 (0.3038)	-0.4955 (0.4785)	-0.4050 (0.4201)	
Cohortes d'entrée - 2000-2007	-0.1878 (0.4337)	0.0999 (0.4343)	-0.0251 (0.3510)	-0.0445 (0.4635)	-0.4607 (0.4364)	
Cohortes d'entrée - 2008-2011	-1.1555 (0.8051)	0.2956 (0.5732)	-0.4223 (0.5643)	-1.1392 (0.8183)	-0.7300 (0.6351)	
Nb total de transitions dans la carrière	0.0278 (0.0485)	0.0971** (0.0459)	0.1450*** (0.0398)	0.0695 (0.0472)	0.0834* (0.0440)	0.0296 (0.0488)
Année de début de carrière						-0.1179*** (0.0201)
AIC	324.5120	335.6675	518.6228	286.0619	329.6003	407.1926
BIC	356.8341	367.9896	550.9448	318.3840	361.9223	427.1624
Log Likelihood	-154.2560	-159.8338	-251.3114	-135.0310	-156.8001	-198.5963
Deviance	308.5120	319.6675	502.6228	270.0619	313.6003	397.1926
Num. obs.	420	420	420	420	420	401

\*\*\*p < 0.01, \*\*p < 0.05, \*p < 0.1

Résultats des modèles logistiques simples pour chaque type de transition

#### Lecture :

*debfi* = transition d'une activité professionnelle dans la finance à une activité de journaliste financier

*debnp* = transition du secteur non-presse, hors finance, au journalisme financier

*despe* = transition de déspecialisation, de la presse spécialisée en finance à la presse non-spécialisée (comme journaliste financier ou non)

*exitfi* = sortie du journalisme (tout confondu) vers la finance

*exitnp* = sortie du journalisme (tout confondu) vers le secteur non presse

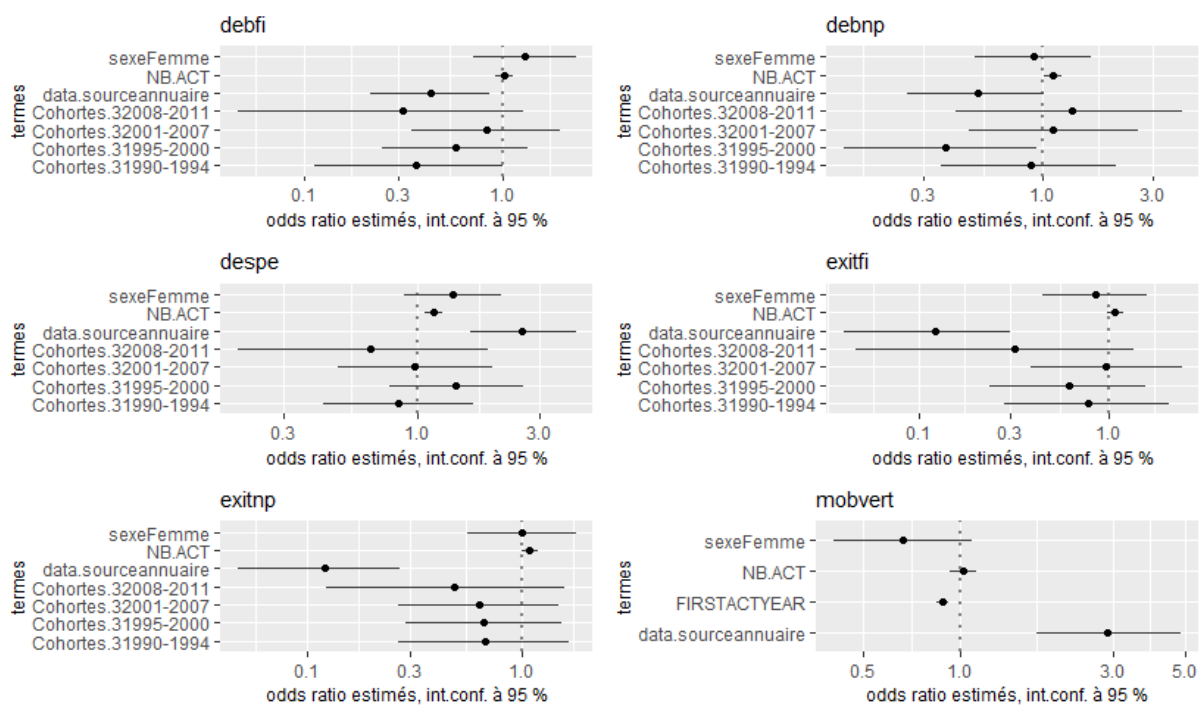
*mobvert* = mobilité verticale (transition vers un poste de rédacteur en chef financier).

Pour chaque type de transition, une variable binaire a été créée avec pour modalités : 1 = le type de transition apparaît au moins une fois dans la carrière et 0 = le type de transition n'apparaît jamais dans la carrière. Soit  $p$  la probabilité que la transition apparaisse dans une carrière, la variable régressée est  $\log(p/1-p)$ . Pour chacune des variables indépendantes des six modèles de régression, le tableau de résultat fait apparaître en première ligne le coefficient estimé et en deuxième ligne, entre parenthèses, l'erreur standard. J'ai inclus en variable indépendante le sexe, la cohorte d'entrée (afin de contrôler un effet de génération, lié par exemple à l'état du marché du travail, sachant que les carrières reconstituées depuis l'annuaire professionnel sont en moyenne plus anciennes) et enfin le nombre total d'activités

recensées dans la carrière (afin de contrôler le fait que plus les carrières sont anciennes, plus elles comptent un grand nombre de transitions par rapport aux plus jeunes).

Le sixième modèle (« mobilité verticale ») n'a été appliqué que sur les carrières qui débutent au plus tôt en 1980, les carrières plus anciennes pesant trop fortement sur le modèle. J'ai en outre préféré privilégier dans ce modèle le contrôle de l'effet d'ancienneté, dont on peut supposer qu'il joue beaucoup sur les transitions vers la rédaction en chef, sur celui de l'effet de génération en substituant en variables indépendantes l'année de début de carrière à la cohorte d'entrée sur le marché du travail. Comme les coefficients sont difficiles à interpréter en tant que tels, les graphiques ci-dessous reportent la valeur des *odds-ratio* pour rendre plus lisibles les différents modèles.

*Graphique A2.1 Odds-ratio estimés par modèle (types de transitions)*



## Annexe 2.2 : Le plafond de verre dans la presse financière

Tableau A2.2 Accès aux postes de rédaction en chef selon le sexe (régressions)

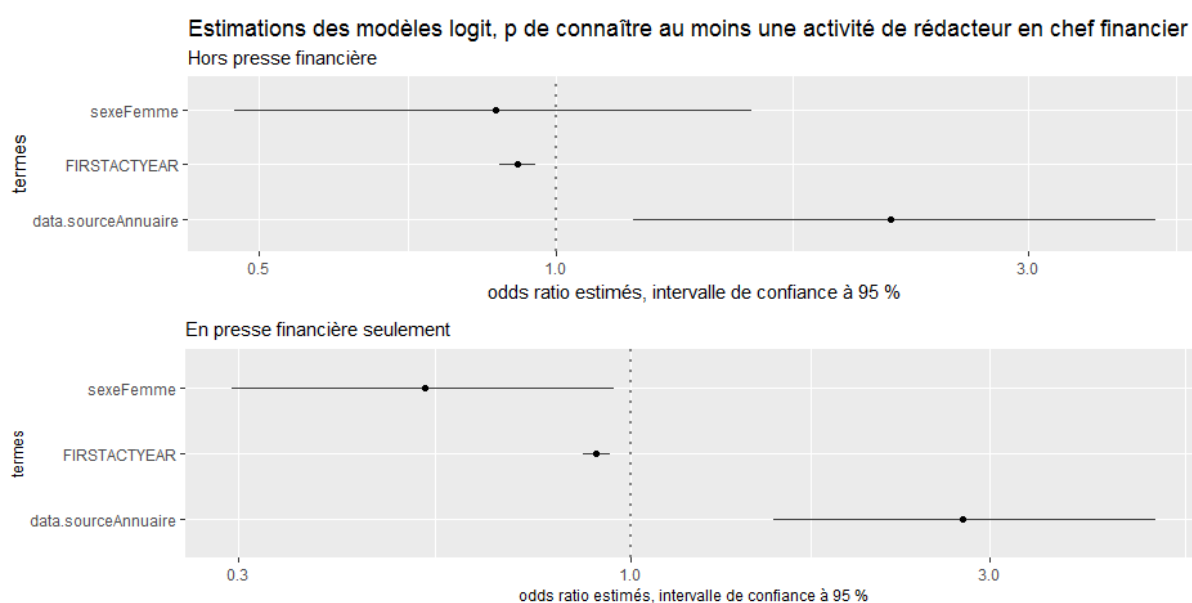
	Dans tout type de presse	En presse financière seulement
Intercept	244.1731*** (36.7270)	210.0307*** (42.2867)
sexe - femme (ref = homme)	-0.4066 (0.2522)	-0.6306** (0.2977)
Année de début de carrière	-0.1230*** (0.0184)	-0.1060*** (0.0212)
support - annuaire (ref = linked'In)	1.0076*** (0.2491)	1.0161*** (0.2979)
AIC	405.5587	303.0522
BIC	421.5345	318.0498
Log Likelihood	-198.7793	-147.5261
Deviance	397.5587	295.0522
Num. obs.	401	314

\*\*\*p < 0.01, \*\*p < 0.05, \*p < 0.1

Résultats des deux modèles logistiques simples sur la probabilité d'exercer au cours de la carrière une activité de rédaction en chef spécialisée en finance

Soit  $p$  la probabilité d'exercer une activité de rédaction en chef spécialisée en finance au moins une fois au cours de la carrière, la variable régressée est  $\log(p/1-p)$ . Pour cette raison, la valeur des coefficients indiqués dans le tableau sont difficilement interprétables. Pour rendre ces résultats plus lisibles, le graphique ci-dessous projette la valeur des odds-ratio obtenus en calculant l'exponentiel des coefficients.

Graphique A2.2. Odds-ratio pour chaque modèle (accès au poste de rédaction en chef)



## Annexes au chapitre 3

Tableau A3.1. Occurrences du terme « transparency » ou « transparent » dans le guide pratique de Reuters.

Occurrence	Nominale/adjective . Caractéristiques de la transparence	Situation problématique	Rituel de transparence
« <b>Reuters is transparent about errors.</b> We rectify them promptly and clearly, whether in a story, a caption, a graphic or a script. We do not disguise or bury corrections in subsequent leads or stories. Our Corrections Policy is outlined in this Handbook » (p. 3)	Adjective. « promptly », « clearly ».	Une erreur est commise	Faire apparaître explicitement les erreurs commises et les corrections appliquées.
« <b>Similarly, it is essential for transparency that material we did not gather ourselves is clearly attributed in stories to the source, including when that source is a rival organisation. Failure to do so may open us to charges of plagiarism.</b> » (p. 5)	Nominale, « clearly »	L'information ne vient pas du journaliste. Risque d'accusation de plagiat.	Mettre en avant sa distance avec le propos : attribuer « l'histoire » à une source.
« <b>Accuracy means that our images and stories must reflect reality. Reuters is transparent about errors.</b> We correct them promptly and clearly, whether in a story, a caption, a graphic or a script. » (p. 25)	Adjective. Transparence associée à la qualité de précision.	Une erreur est commise	Corrections des erreurs rapides et signalées.
« <b>Trashlines serve the interests of transparency and are required to route our stories properly to some customers.</b> » (p. 39)	Nominale. Recenser et résumer les erreurs commises servent les intérêts de la transparence.	Une correction doit être apportée à une dépêche publiée.	Expliquer dans un court résumé au-dessus de l'article pourquoi des corrections ont été appliquées à l'article concerné

<p>« <b>To ensure transparency, and to meet the needs of Reuters product formats, items without place names in datelines, with or without bylines, must carry a signoff tagline in single parentheses that provides the name and location of the writer(s) and the name of the main or last copy editor on the story.</b> » (p. 65)</p>	<p>Nominale. L'information obtenue dans un article peut être rapportée à un auteur.</p>	<p>Le lieu et la date de rédaction d'un article ne sont pas connus</p>	<p>Mentionner le nom et le lieu où se trouve de l'auteur.</p>
<p>« <b>Say when your poll was conducted as timing can influence views. Was your interest rate survey taken before or after the shock rise in inflation? The faster you publish, the less likely you'll be overtaken by events. Run individual responses when possible as transparency is vital to the credibility of our polls.</b> » (p. 99)</p>	<p>Nominale. Crédibilité, Rapidité. Maîtrise de l'impact des événements sur l'information</p>	<p>Un évènement est susceptible de changer l'interprétation d'une information issue d'un sondage.</p>	<p>Publier rapidement l'enquête, pour avoir le moins de chance possible d'être dépassé par les événements. Si possible, publier les réponses individuelles au sondage</p>
<p>« <b>See Datelines</b> <i>Items based on information received entirely by electronic means at a global centre need not carry a dateline if the dateline risks confusing the reader. This must have the approval of the relevant regional or global editor. If the story is about a company, it should identify where the company is based in the text. The signoff should identify where the story was written to ensure transparency</i> » (p. 566)</p>	<p>Nominale. La transparence qualifie une situation dans laquelle le lecteur n'est pas confus, en l'occurrence une situation dans laquelle à aucun moment il n'est pris d'un doute quant à l'origine des informations rapportées.</p>	<p>Risque de confusion du lecteur sur l'origine et l'objet d'un article.</p>	<p>Préciser le lieu où a été écrit l'article</p>

Tableau A3.2. Occurrences du terme « *objectivity* » ou « *objective* » dans le guide pratique de Reuters.

Occurrence	Caractéristiques associées à l'objectivité	Situation problématique	Rituel d'objectivité
<p>« <i>This objectivity does not always come down to giving equal space to all sides. The perpetrator of an atrocity or the leader of a fringe political group arguably warrants less space than the victims or mainstream political parties. We must, however, always strive to be scrupulously fair and balanced. Allegations should not be portrayed as fact; charges should not be conveyed as a sign of guilt. We have a duty of fairness to give the subjects of such stories the opportunity to put their side.</i> » (p. 7)</p>	<p>« fairness », « balanced ». L'impartialité et l'équité sont des caractéristiques de l'objectivité.</p>	<p>Certaines personnes ou organisations méritent moins de places que d'autres.</p>	<p>Faire preuve de distance en évitant le vocabulaire normatif.</p>
<p>« <i>Correspondents should say nothing that could provoke controversy, embarrass Reuters, undermine our reputation for objectivity and impartiality, impair our reporting access or jeopardise staff.</i> » (p. 12)</p>	<p>Consensualité.</p>	<p>Un journaliste de l'agence est interviewé. Risque d'accusation de parti pris.</p>	<p>Faire preuve de retenue dans les propos tenus, ne pas donner d'opinion personnelle.</p>
<p>« <i>Say what happened and why we are reporting it, in language that is easy to translate. Put the news in context with quotes, colour and background. Remember Reuters core values of accuracy, speed and objectivity and be precise with sourcing. A lively, well-contexted and self-contained spot story is often all that is needed on a secondary development.</i> » (p. 76)</p>	<p>« easy to translate », « precise », « lively ». Clarté, précision, simplicité, animation.</p>		

<p>« A Feature gives a correspondent the chance to report in depth and against a more relaxed deadline. <b>Features must conform like any other story with the Reuters values of accuracy, objectivity and precise sourcing.</b> Readability is the key but reporters who think good color writing means lacing copy with an excess of adjectives are wrong. Make sure you are telling readers something they do not already know. <b>Look for a newsworthy subject.</b> Work hard on an eye-catching first paragraph. » (p. 89)</p>	<p>« readability », « newsworthy ». Clarté, percutant.</p>	<p>Ecriture non pas d'une dépêche standardisée, mais d'un article long type reportage, aux normes d'écriture plus relâchées.</p>	<p>Privilégier une écriture sobre. La lisibilité doit reposer sur le sujet traité lui-même, qui doit être « newsworthy », c'est-à-dire nouveau, digne d'être rapporté.</p>
<p>« Some words have emotional significance and must be used with special care in the interest of objectivity. Examples of such words are terrorist (see separate entry on terrorism), extremist and mob. Avoid using contentious labels. » (p. 227)</p>	<p>Distanciation, consensualisme, accommodant.</p>	<p>Situation à fort impact émotionnel. Exemple : acte violent. Risque pour le journaliste de prendre parti et juger les actes commis, par exemple en qualifiant l'acte de terroriste.</p>	<p>Eviter d'utiliser des mots à forte connotation émotionnelle. Décrire un groupe violent par ses revendications plutôt que par un label « terroriste ».</p>
<p>« <b>Report the subjects of news stories objectively, their actions, identity and background.</b> Aim for a dispassionate use of language so that individuals, organisations and governments can make their own judgment on the basis of facts. » (p. 438)</p>	<p>« dispassionate », « facts ». L'objectivité est affaire de calme et repose sur l'établissement des faits.</p>	<p>Référence au terrorisme.</p>	<p>Faire référence au terrorisme en général, mais pas pour qualifier des événements précis.</p>
<p>« Utmost care must be taken in hiring stringers that we use reputable journalists who are able and willing to adhere to our rigorous standards of accuracy, objectivity, sourcing and freedom from bias. No individual correspondent should hire a stringer without the explicit approval of the</p>	<p>« freedom from bias ».</p>	<p>Embaucher un pigiste. Risque de mettre en danger la réputation de l'agence.</p>	<p>Le pigiste doit être embauché en accord avec le chef du bureau local concerné.</p>



<i>bureau chief or editor in charge. » (p. 518)</i>			
<i>« Stringers must be briefed on our standards of accuracy, objectivity, sourcing and freedom from bias. Regular stringers should be asked to read an abridged version of our Code of Conduct and editorial guidelines. Bureau chiefs should have these documents. Stringers should be asked to acknowledge that they have read the contents and agree to abide by them » (p. 518)</i>	« accuracy », « freedom from bias ».	Embaucher un pigiste. Risque de mettre en danger la réputation de l'agence.	« Briefer » les pigistes, leur faire lire le code de conduite et demander aux pigistes externes de s'engager à lire et suivre le code de conduite de l'agence.
<i>« Bureaus and desks that handle copy or verbal reports from stringers must expect the same standards of accuracy, objectivity, sourcing and freedom from bias as they do from staff. However, because stringers may be less accountable than staff, particular caution must be exercised. » (p. 519)</i>	« accuracy », « freedom from bias ».	Evaluer le travail d'un pigiste. Risque = est moins redevable à l'agence en tant que pigiste.	Un ensemble de « tests » est suggéré pour savoir si un pigiste est fiable ou non.

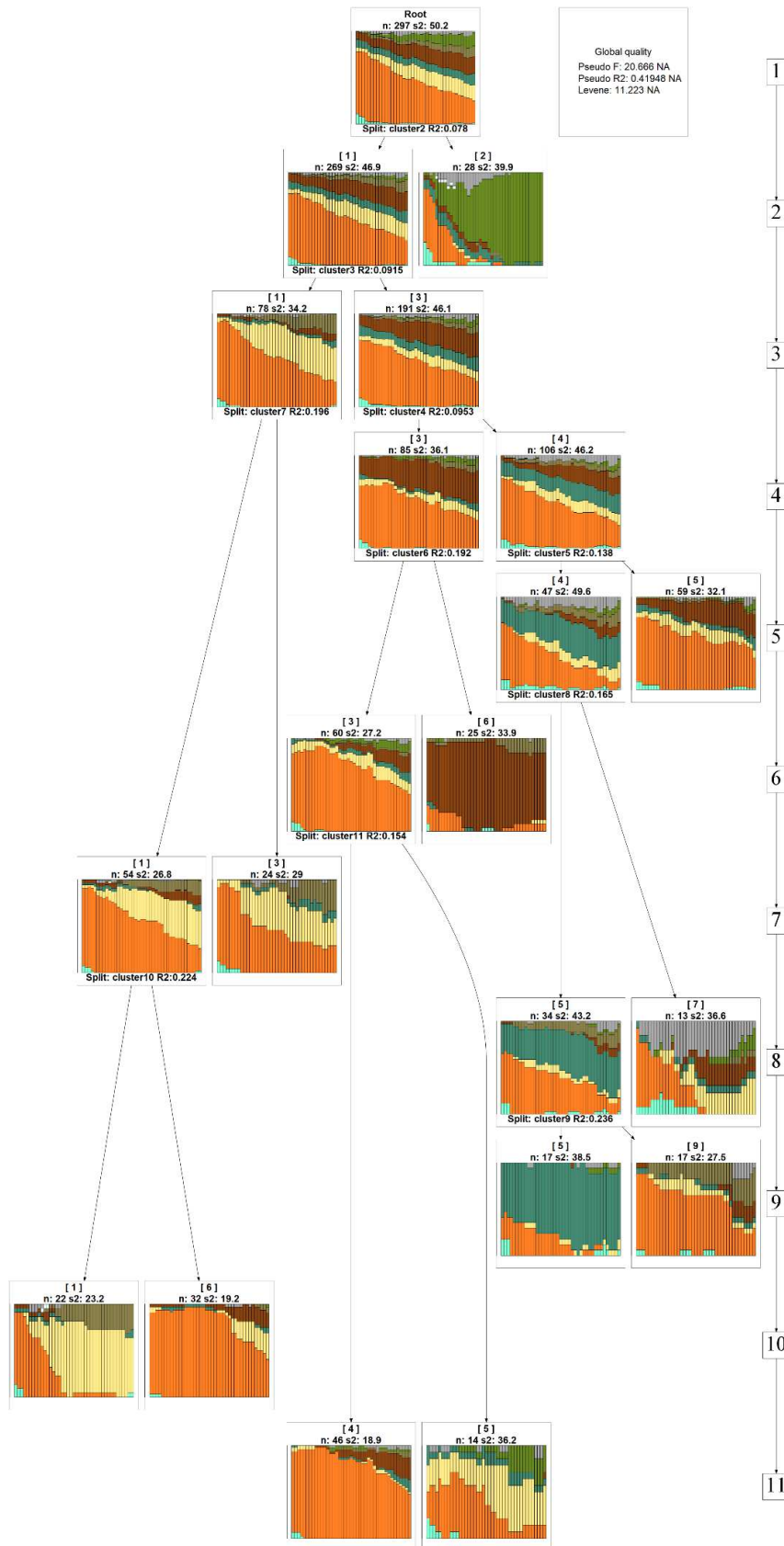
## Annexes au chapitre 5

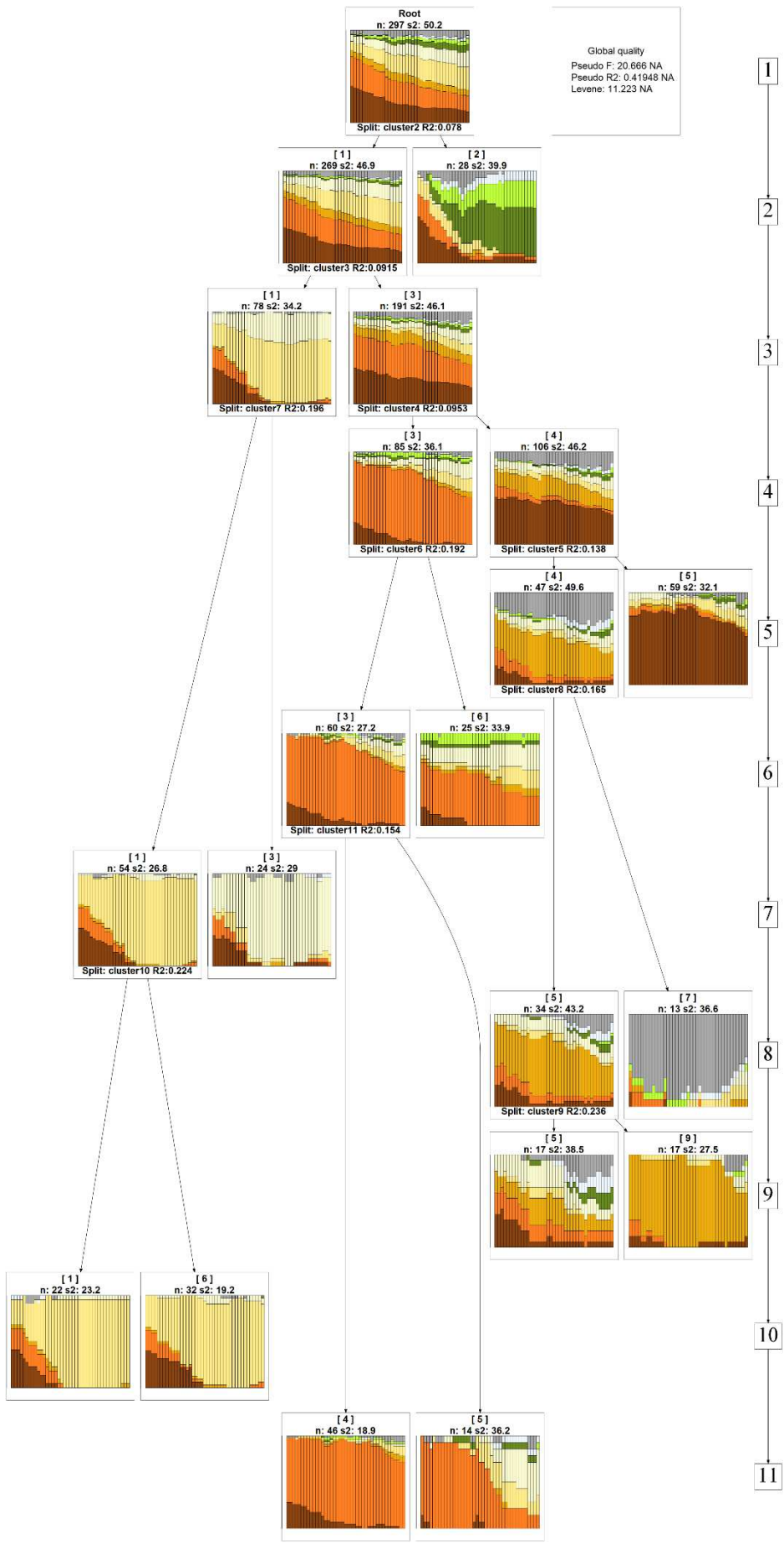
### Annexe 5.1. Classification ascendante hiérarchique des séquences et choix du niveau de partition

L'arbre de séquences ci-après (graphique A5.1.) représente les onze dernières étapes de la procédure agglomérative de la classification ascendante hiérarchique. Cette procédure, puisqu'elle est ascendante, se lit de bas en haut (il faut inverser le sens des flèches : elles indiquent le regroupement de deux clusters et doivent donc se lire du bas vers le haut). Les chiffres à droite du graphique 5. indiquent le nombre de groupes correspondant à l'étape de la partition. En plus de cette visualisation, j'ai sélectionné la meilleure partition en m'appuyant sur un indicateur de « silhouette » introduit par Kaufman et Rousseeuw (2005, cité par Studer, 2012). Cet indicateur mesure la qualité d'une classification en calculant la silhouette de chaque

séquence. La silhouette d'une séquence est égale à la différence entre sa distance moyenne pondérée aux séquences de sa classe et sa distance moyenne pondérée aux séquences de la classe la plus proche. Si cette différence est négative, cela signifie que la séquence est plus proche d'un autre groupe que du sien. Si elle est proche de 1, cela signifie qu'elle est très proche de sa classe et très éloignée des autres classes. Pour évaluer globalement une partition, on interprète généralement la silhouette moyenne de toutes les séquences (Matthias Studer reproduit les ordres de grandeur proposés pour interpréter cette valeur). D'après cet indicateur, les deux meilleures partitions se composent de deux et neuf groupes (silhouette moyenne de 0,3). Au vu de cet indicateur et de la visualisation des arbres de séquences, j'ai choisi de retenir la partition en dix groupes, puis de regrouper la classe dominée par les activités indépendantes avec celle dominée par les périodes de non-activité (les classes cinq et sept dans les graphiques ci-après). La partition en neuf classes ainsi obtenue, j'ai identifié les séquences les plus éloignées du centre de leur classe (voir l'indicateur de centralité utilisé dans la section II, notamment dans le graphique 5.2) afin d'évaluer si elles étaient visiblement plus proches d'une autre classe que de la leur. Le cas échéant, j'ai reclassé manuellement la séquence, puis de nouveau identifié les séquences les plus éloignées du centre de leur classe, et ainsi de suite. Je n'ai finalement réalloué manuellement que deux séquences qui étaient assez nettement mal classées. Concernant la manière d'aborder l'analyse des ambiguïtés de classement qui restent, voir la discussion à ce propos dans la section II.

*Graphique A5.1. Représentation de la classification ascendante hiérarchique en arbre de séquences d'activités puis en arbre de séquences d'employeurs*





## Annexes aux chapitres 6 et 7

### Annexe 6.1. La vocation comme processus. Commentaires sur quelques caractéristiques des personnes rencontrées.

J'ai pu établir dans le chapitre 4 que le fait d'avoir suivi une formation en école reconnue de journalisme diminue le risque de quitter la presse au cours de la carrière. Néanmoins, il arrive relativement fréquemment que des carrières vocationnelles débouchent sur un exit. De plus, il arrive que des individus qui n'avaient jamais imaginé devenir journaliste aient été embauchés de façon inattendue dans la presse et soient conduits à des postes élevés dans des rédactions centrales des mondes de l'information. Le journalisme financier est en cela paradoxal. D'un côté, il attire à lui des personnes dont les aspirations très élevées pour le journalisme sont liées au prestige du métier, mais qui, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, se contentent d'une spécialité réputée austère et dépourvue d'un tel prestige. D'un autre côté, segment très peu concurrentiel du journalisme, il peut propulser à des positions élevées dans des rédactions importantes des personnes qui n'avaient initialement aucune aspiration à devenir journaliste (voir chapitre 3).

La vocation, cependant, n'est pas simplement un ensemble d'aspirations révélées très tôt sur le mode de la découverte d'un destin personnel et intime. L'étude de Pierre François sur les musiciens montre bien qu'il s'agit d'un processus collectif qui se déroule lentement, au fil d'interactions avec des enseignants ou des parents qui façonnent la vocation et parfois la reconfigurent<sup>335</sup>. Joël Lallier à propos des danseurs de ballet montre lui que la vocation n'est pas une pure rhétorique construite *a posteriori* mais un principe d'orientation en situation de forte incertitude, qui conduit à réajuster sans cesse son engagement physique et moral à l'aune des chances de promotion espérées<sup>336</sup>. Dans les métiers artistiques et sportifs, les deux autres

---

<sup>335</sup> « nous souhaiterions montrer que, d'un côté la vocation ne se décide pas de manière instantanée mais correspond au contraire à un processus, et d'un autre côté, que ce processus ne se déploie pas sur un mode individuel mais qu'il se définit dans un jeu d'interactions qui engagent au contraire un collectif. » (François, 2009)

<sup>336</sup> « La vocation apparaît alors non pas seulement comme l'effet d'un discours construit *a posteriori*, mais aussi comme un principe de rationalisation de l'engagement permettant de faire face *in situ* à l'incertitude de la vie d'artiste ou de sportif. En effet, l'engagement ne demande pas la réalisation de la vocation mais la confirmation régulière, à travers les interactions sociales, que la vocation pourra se réaliser sans pour autant lever l'incertitude » (Lallier, 2011).

principaux types de métiers vocationnels aux côtés du journalisme, la formation est la période cruciale où se déroulent les interactions décisives pour le modelage des vocations<sup>337</sup>.

Or, si certaines interactions en école de journalisme peuvent orienter les étudiants vers le monde de l'information financière, elles le font sur le mode de l'incitation au compromis face à des perspectives d'emploi dégradées (voir chapitre 5) plus que sur celui du raffinement de la vocation en fonction des compétences des uns des autres<sup>338</sup>. Ce compromis même ne suffit pas à destiner au monde de l'information financière puisque, comme on l'a vu, il conduit surtout à se construire un profil au fond très vague de spécialiste en économie. Tout au long de la carrière, la vocation est donc amenée à être reconfigurée et réinterprétée en fonction des événements significatifs qui surgissent au cours de la vie professionnelle, comme le veut la définition hughesienne de la carrière subjective rappelée dans l'introduction de ce chapitre. C'est au contact d'un monde social et des vies qu'il est envisageable d'y mener qu'une vocation se découvre. C'est donc dans la découverte même du monde de l'information financière, en aval de la formation, que l'essentiel du (re)modelage des vocations journalistiques se fait.

Toutefois, si l'on observe à présent la manière dont les journalistes interprètent leur propre vie professionnelle, celle-ci ne s'apparente pas toujours à la réalisation d'une vocation. De fait, dans les entretiens, il est usuel pour les journalistes de commencer leur récit en précisant avoir toujours voulu être journaliste, ou au contraire être arrivé là par hasard, par opposition au modèle vocationnel. « Vocation » et « hasard » tels qu'ils apparaissent dans les récits biographiques sont des résumés de la carrière, des « *imposition[s] de sens effectuée[s] dans l'urgence* » (Peneff, 1990) créée par la nécessité de l'interaction. Ces résumés ne font cependant pas que dessiner un état initial des aspirations du sujet : ils attribuent à ces aspirations un pouvoir explicatif des choix faits tout au long de la carrière. Comment l'interprétation vocationnelle d'une trajectoire résiste-t-elle à des événements biographiques comme le passage à la pige, le cumul d'activités de journalisme et de communication ou la sortie du journalisme ? Cette question a guidé les analyses de ce chapitre. Dans cette annexe, je voudrais décrire quelques régularités intéressantes à propos du recours au modèle vocationnel dans les récits biographiques.

---

<sup>337</sup> En plus des enquêtes déjà citées sur les musiciens et les danseurs de ballet, on peut se référer à celles qui portent sur les danseurs contemporains (Sornet, 2004), les cyclistes (Lefèvre, 2010) ou les footballeurs (Rasera, 2014 ; Tia, 2017)

<sup>338</sup> Dans le cas des musiciens, ce raffinement de la vocation passe par exemple par le choix d'un instrument (François, op. cit.).

Pour ce faire, j'ai procédé très simplement. J'ai réparti les récits biographiques construits dans deux catégories : la catégorie « hasard » et la catégorie « vocation ». Le premier type de récit consiste à faire du hasard et de l'aléa les acteurs principaux de son histoire professionnelle<sup>339</sup> ; le second fait en revanche d'une volonté ancienne le principe générateur de son histoire professionnelle<sup>340</sup>. La définition de ces deux catégories ne suffit cependant pas à écarter toute ambiguïté. La vocation ne suffit jamais à expliquer une trajectoire et le plus souvent, les narrateurs évoquent le rôle du hasard. Lorsqu'il s'agissait de trancher, j'ai privilégié la façon dont les individus enquêtés présentent leurs motivations lorsqu'ils racontent leurs premiers choix de carrière. Prenons l'exemple de cette journaliste, qui explique d'emblée :

*« Moi l'objectif au départ c'était de devenir journaliste, pas de spécialité particulière... alors journaliste c'est une vieille vocation que j'ai depuis que je suis gamine et que... donc vraiment un métier par vocation et après la dimension financière est arrivée par les expériences on va dire »* (Journaliste, spécialisée en information boursière dans une agence de presse)

Elle entrera dans la catégorie « Vocation », et ce bien que, un peu plus tard, elle synthétise le récit de ses débuts dans le monde de l'information financière de cette façon :

*« Donc du coup, pour revenir à ta question initiale, je suis arrivé un peu par hasard ou par la chance qu'on m'a donné en fait de ce poste là et après je suis resté parce que j'ai bien aimé le... et voilà ».*

Il s'agit en d'autres termes de catégories de structures d'aspirations professionnelles. Notons enfin qu'il ne s'agit pas que de vocation pour le journalisme : certains interprètent leur carrière à l'aune de leur vocation pour la bourse. Le tableau A6.1 présente la distribution de

<sup>339</sup> Comme l'explique Jean Peneff, le recours au point de vue du « hasard » doit être compris comme une manière de présenter ses aspirations de départ, et non pas comme une absence totale de choix du narrateur. « *Les autobiographes qui parlent de hasard visent, en fait, à étudier les limites entre lesquelles a joué ce hasard et conçoivent leur vie non comme des choix arbitraires, des alternatives à partir de coups de dés, mais des essais-erreurs, des directions partiellement empruntées, provisoirement abandonnées pour tenter d'autres avancées. Au lieu de l'image de la route ou du cheminement, s'impose alors celle de réseaux parallèles, de rameaux à plusieurs branches. La succession de chances fortuites n'est alors que l'accumulation des virtualités : les déterminations pouvant jouer à différents détours, sous diverses formes et apparaître dès lors contingentes* [ici une note] » (Peneff, 1990, p. 105)

<sup>340</sup> J'ai finalement considéré qu'un récit pouvait être considéré comme relevant du registre vocationnel si deux éléments étaient réunis : 1/ les aspirations personnelles sont spontanément données comme un élément explicatif de la trajectoire (qu'il s'agisse d'une attirance pour le journalisme ou pour la Bourse) 2/ ces aspirations sont monopolistiques, c'est-à-dire qu'elles donnent une direction claire à la carrière et ne sont pas présentées comme une idée parmi d'autres projets professionnels. Ce deuxième critère vise à ne pas retenir dans le registre vocationnel les personnes qui mentionnent une envie d'être journaliste mais conçoivent leur vie comme une suite d'« *essais-erreurs* », qui relèvent plutôt du hasard (voir note précédente).

l'échantillon des personnes rencontrées selon quelques variables et en fonction du type de récit (« vocation » ou « hasard »).

*Tableau A6.1. Hasard et vocation dans les récits biographiques selon quelques variables*

		Hasard	Vocation	NA	Ensemble
Sexe	F	1	9		10
	H	13	13	1	27
Cohortes d'entrée sur le marché du	<1990	4	3		7
	1990-1994	2	3	1	6
	1995-2000	4	4		8
	2001-2007	4	6		10
	2008-2011	0	6		6
Type de formation	Economie-Journalisme	2	9		11
	Economie-Gestion-Finance	10	6	1	17
	IEP-Droit-Lettres	2	2		4
	Journalisme	0	5		5
Type d'employeur	Communication financière	4	2		6
	Presse de Recommandation financière	1	5		6
	Autre presse financière grand public	4	7		11
	Presse d'information générale	1	3	1	5
	Presse d'information professionnelle	4	5		9
Type de trajectoire	Spécialisation	5	11		16
	Mobilité verticale	2	5		7
	Tremplin	1	2		3
	Indépendance	3	2	1	6
	Exit	3	2		5
<b>Ensemble</b>		<b>14</b>	<b>22</b>	<b>1</b>	<b>37</b>

Notes sur le codage : j'ai pris en compte la situation de l'individu au moment de l'entretien. La catégorie « tremplin » regroupe les individus qui sont toujours journalistes mais ont quitté le monde de l'information financière dans la presse financière. Ceux qui travaillent pour la rubrique financière d'un titre d'information générale sont codés comme « spécialisation », puisqu'ils parcourent toujours le monde de l'information financière. Pour les trajectoires d'indépendance, l'employeur principal a été codé. Un entretien n'a pas pu être retranscrit.



Les résultats présentés ici, bien que pour la plupart non généralisables statistiquement, sont instructifs sur les carrières subjectives des journalistes rencontrés. Deux constats me paraissent particulièrement significatifs. Premièrement, les femmes ont tendance plus que les hommes à s'inscrire dans un registre vocationnel : 90 % contre 50 % (tableau A6.1). Cela s'explique en grande partie par un biais de sélection : les femmes rencontrées ont moins souvent suivi une formation en économie-gestion-finance et aucune formation en journalisme que les hommes (un tiers des femmes contre la moitié des hommes). À l'inverse, elles ont beaucoup plus souvent suivi une formation en journalisme et aucune formation en économie-gestion-finance (40 % contre 4 %) <sup>341</sup>. Si l'on ne retient que les personnes qui n'ont pas suivi d'études de journalisme, les récits féminins continuent à être plus fréquemment vocationnels (3/4 contre 5/16). Les effectifs sont trop faibles pour que les résultats soient généralisables, mais il semble que les femmes aient une tendance plus grande que les hommes à interpréter leur carrière selon un modèle vocationnel. Si cette hypothèse pouvait être confirmée sur un plus grand échantillon, elle éclairerait d'une lumière nouvelle le fait, constaté au chapitre 3, que la mobilité individuelle des femmes est moins indexée sur l'évolution de la structure des opportunités d'emploi que la mobilité individuelle des hommes.

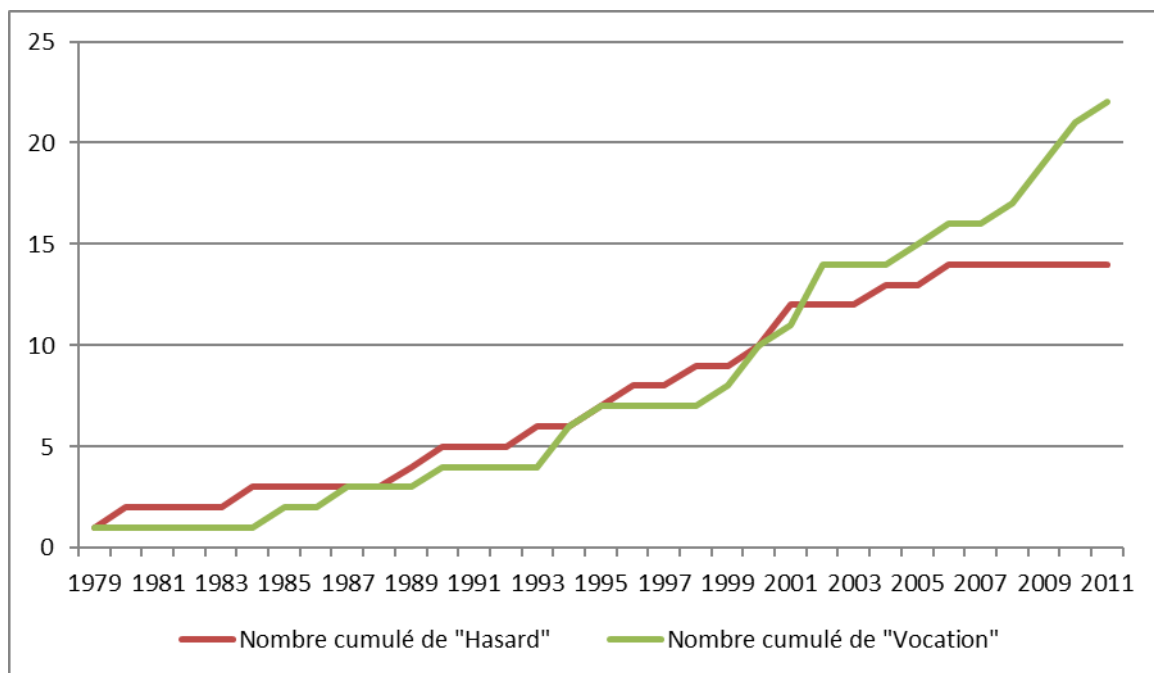
Le deuxième constat qui mérite commentaire est le fait que les engagements vocationnels sont globalement plus récents que les engagements hasardeux. Les récits qui correspondent au modèle vocationnel sont plus nombreux que les récits hasardeux, mais ils sont aussi plus récents. La courbe du nombre cumulé de récits vocationnels ne dépasse celle des récits hasardeux qu'en 2002 (voir graphique A6.1). Le nombre de cas est très faible et ce constat n'est statistiquement pas généralisable, mais on peut néanmoins se risquer à quelques hypothèses autres que le hasard pour l'expliquer. Il est possible que ce phénomène traduise un effet d'ancienneté : les aspirations vocationnelles initiales seraient sous cette hypothèse vouées à être progressivement oubliées, ce qui expliquerait que les récits des carrières les plus anciennes se conforment moins au modèle vocationnel que les carrières les plus jeunes. Cela suppose néanmoins une labilité sans doute exagérée entre le registre de la vocation et celui du hasard. Une autre explication consiste à relier ce phénomène à celui de désillusion précoce décrit dans le chapitre précédent, qui fait converger les trajectoires des individus formés au journalisme autour d'une logique de spécialisation durable. Ce phénomène de désillusion (qui peut être au

---

<sup>341</sup> Ce déséquilibre ne se retrouve pas sur les 381 profils individuels pour lesquels au moins une formation a pu être recodée. Les femmes ont suivi légèrement moins fréquemment que les hommes des études d'économie-gestion-finance sans études de journalisme (24 % contre 28 %). Mais elles ont également suivi légèrement moins fréquemment qu'eux des études de journalisme sans études d'économie-gestion-finance (35 % contre 41 %).

principe de la formation de l'authenticité « réaliste ») s'étant progressivement substitué aux logiques purement gravitationnelles des années 1980 et 1990, où les périodes de forte embauche dans la presse financière ont eu des effets d'attraction au-delà de la seule sphère des vocations précoces pour le journalisme. Comme cela a déjà pu être décrit au chapitre 2, nombre de personnes qui ne trouvaient pas d'emploi dans la finance à la fin des années 1990 ont en effet été aspirées par le monde de l'information financière.

*Graphique A6.1. Nombre cumulé d'entretien par type d'aspirations professionnelles et par date d'entrée sur le marché du travail depuis les années 1980.*



## Annexe 6.2. Le déroulement des entretiens biographiques. Problème de distanciation et problème d'engagement

Un sociologue et un journaliste peuvent-ils s'entendre ? La réponse à cette question n'a rien d'évident : en France, les relations entre ces deux métiers sont tissées de méfiance réciproque, sinon de dédain. Cela a longtemps conduit la discipline sociologique à opérer un travail de distinction vis-à-vis du journalisme plutôt qu'à mettre en avant la continuité entre les deux autour de pratiques semblables, comme celle de l'enquête (Bastin, 2017). Ce texte propose de montrer comment la tension sous-jacente à cette relation peut s'exprimer dans la situation particulière de l'entretien biographique, jusqu'à entraver son bon déroulement.

Il y a quelques temps, le recours inflationniste aux récits biographiques a suscité un rappel à la « rupture épistémologique » contre le risque de subjectivation sans contrôle de l'analyse biographique ((Bourdieu, 1986 ; Passeron, 1990), voir les remarques à ce propos dans l'introduction de la partie III). L'enjeu était alors de prendre garde au « *pouvoir exorbitant d'intelligibilité* » des récits de vie (Passeron, 1990), dont l'étude devrait être subordonnée à la mise au jour préalable de la séquence des positions objectives occupées par l'individu à l'intersection de plusieurs champs de force sociale, que le récit tendrait à masquer au profit d'un sujet sans limite. Les arguments de Pierre Bourdieu et de Jean-Claude Passeron servent un avertissement méthodologique plutôt que la disqualification définitive de la parole biographique comme matériau digne d'analyse sociologique. Il s'agit simplement de rappeler qu'une analyse structurale des possibilités objectives offertes aux individus est un préalable nécessaire à l'analyse biographique. En l'occurrence, il m'est d'autant plus aisé d'apprécier la nature narrative des récits biographiques qu'une analyse structurale d'objectivation des contraintes de trajectoires a été conduite dans les chapitres précédents<sup>342</sup>.

Néanmoins, cet appel à la vigilance épistémologique, qui peut se comprendre comme un appel à la distanciation vis-à-vis du récit indigène, laisse le sociologue sans ressources pour préparer le bon déroulement des entretiens et adopter l'attitude adéquate au cours de ces entretiens<sup>343</sup>. Cette attitude requiert en effet de s'extraire du « *cercle de l'exhortation à la rigueur* », selon la formule de Jean-Louis Fabiani (Fabiani, 1994, p. 142) à laquelle peut s'apparenter l'appel à la rupture épistémologique<sup>344</sup>. Car si le moment de l'analyse requiert

---

<sup>342</sup> Même si la perspective structurale de Bourdieu est différente. Elle consiste plutôt à cartographier un champ exhaustif de relations objectives. Cela dit, le critère d'exhaustivité est extrêmement contraignant et ontologiquement contestable, puisqu'il suppose qu'on peut identifier un champ au-delà duquel les effets des actions individuelles ne se propagent pas (Truc, 2005).

<sup>343</sup> Dans une communication qui précède la parution de son article dans la revue française de sociologie, Jean-Claude Passeron prend du reste bien soin de préciser qu'il adresse des « *questions de l'extérieur* », n'ayant lui-même jamais utilisé de matériau biographique. « *Pour situer mon intervention, il faut accorder plus d'attention au sous-titre que je lui ai donné dans le programme, qu'à son titre : il s'agit bien de questions posées de l'extérieur, par un sociologue comme moi, qui n'ai jamais soumis directement à l'enquête des ensembles de données de type biographique (peut-être même l'ai-je évité) ni pratiqué assidûment les méthodologies qui leur sont liées.* » (Passeron, 1989)

<sup>344</sup> Le rappel à la rigueur scientifique de Bourdieu et Passeron est du reste loin d'être dénué de légitimité, si l'on se souvient que le « paradigme aléatoire » du concept de carrière, d'inspiration post-moderne, menaçait au cours des années 1980 de prendre le pas sur les analyses structuralistes (Bastin, 2016b). Au-delà du problème des récits biographiques, Jean-Louis Fabiani note que la tendance à associer le travail sociologique à une entreprise de disqualification des illusions du sens commun s'est infléchie entre *Le métier de sociologue* de Bourdieu, Chamboredon, et Passeron (1973, première édition parue en 1968) et *Le raisonnement sociologique* de Jean-Claude Passeron (1991).

incontestablement un travail de distanciation de la part du sociologue, le moment de l'entretien nécessite au contraire son engagement le plus complet.

Si l'on adopte l'esprit d'une sociologie événementielle, l'enjeu est important : puisque les événements qui laissent des traces ne sont pas nécessairement enregistrés, le sociologue dépend entièrement du récit des individus enquêtés pour y accéder<sup>345</sup>. Or, la responsabilité du récit biographique ne repose pas sur l'enquêté seul. Le sociologue est à la fois tributaire et coresponsable de la capacité de l'enquêté à partager sa vie professionnelle. Cette situation de dépendance totale doit conduire le sociologue à être attentif et sensible à la manière dont les enquêtés sont affectés lorsqu'ils font le récit de leur parcours, aux émotions qu'ils laissent éventuellement transparaître, au ton employé. Selon Michèle Leclerc-Olive, bien que dispensée de tout objectif thérapeutique, l'attitude du sociologue ne doit pas différer de celle du médecin psychiatre<sup>346</sup>. Ce parallèle se justifie dans la mesure où le contrôle de soi ne suffit pas pour que l'enquêté se livre. L'auteure va jusqu'à considérer que l'engagement du sociologue dans l'entretien avec les individus disposés à lui raconter leur vie relève non seulement de l'impératif d'efficacité méthodologique, mais aussi de l'éthique sociologique. La volonté de compréhension du sociologue doit être parfaitement sincère s'il ne veut pas courir le risque de laisser échapper des signes d'ennui que l'enquêté ne manquera pas de remarquer, même s'ils sont infimes. « *Empathie, confiance et sympathie non feintes sont requises pour que s'établisse un réel dialogue. Elles en constituent un préalable tout comme dans une situation thérapeutique.* (Leclerc-Olive 1999, 173).

Ces injonctions éthiques valent en particulier pour la constitution de récits de vie ponctués d'événements traumatiques, objet d'étude de Michèle Leclerc-Olive. S'agissant de récits de « vie professionnelle » sans événements traumatiques, ou qui en tout cas ne constituent pas l'objet de la comparaison, les conditions de communicabilité ne sont évidemment pas aussi incertaines que lorsque l'entretien vise à faire dire des expériences traumatiques<sup>347</sup>. Toutes proportions gardées, l'analogie me paraît malgré tout pertinente. Il est certain que l'attitude sceptique a des effets d'inhibition et le récit des événements significatifs du cours de la vie demandait parfois que soient atténués les réflexes pudiques de mes interlocuteurs. Il était décisif

---

<sup>345</sup> Dans cette perspective, pour reprendre le mot de Fischer-Rosenthal, la mémoire n'est pas un piège dont il faut se méfier, mais un « trésor » qu'il faut protéger. « *since the memory is an inaccessible treasure for all others but the one who holds it, the put in store events can be shared by thirds only via talking about it* » (Fischer-Rosenthal, 1989).

<sup>346</sup>

<sup>347</sup> Sur le caractère parfois indicible de telles expériences et ce qu'il signifie, voir (Pollak, 1986)

d'instaurer un climat de confiance qui installe les personnages dans leur histoire en reconnaissant leur place de narrateur et de sujet (voir l'exemple de l'entretien avec Brice discuté dans la suite de ce texte). Ce caractère éthique rejoint la dimension humaniste qu'Abbott tient pour le pendant normatif de la sociologie processuelle, déjà abordé en introduction de la partie III. Ajoutons que la comparaison avec la psychiatrie s'arrête à sa dimension éthique. Michèle Leclerc-Olive prend soin de distinguer les régimes de vérité psychiatrique (conditionnée à la disparition du symptôme) et sociologique.

L'engagement du sociologue dans l'entretien ne tient cependant pas qu'à sa disposition éthique. Il passe également par l'installation de bonnes conditions de communication et d'échange. Or, il me semble que l'attention portée à la « rupture épistémologique » n'est pas étrangère au développement de ce qu'Antoine Hennion appelle le « paradoxe d'autodétermination sociologique », par lequel les enquêtés tendent à décrire spontanément leurs déterminismes sociaux au lieu de décrire leurs pratiques et leurs goûts tels qu'ils les vivent (Hennion, 2004). Je propose d'argumenter ce point en m'appuyant sur une situation d'entretien dans laquelle ce paradoxe s'est nettement exprimé.

Brice est journaliste dans le site boursier d'un grand titre de presse. Au début de l'entretien, il se présente dans un registre fortement vocationnel, animé par une passion double pour le journalisme et pour la Bourse. Il minimise explicitement l'impact de son environnement culturel sur son choix de faire du journalisme.

*« B : (...) bah le journalisme m'a toujours plus et j'ai... j'ai baigné dans les journaux parce que... **parce que je l'ai voulu moi-même hein, ce n'était pas ma famille qui... j'achetais toujours les journaux, financiers ou autres d'ailleurs** et donc c'est la réunion de ces deux éléments qui ont fait que j'ai fait des études en journalisme économique et financier qui ont débouché ensuite sur mes deux premiers postes on va dire ».*

La suite de l'entretien porte sur le fonctionnement du magistère de communication-journalisme qu'il a suivi, qu'il décrit en insistant sur la frontière symbolique qui sépare journalistes et communicants. Je souhaite comprendre comment cette frontière se constitue en pratique et le relance (maladroitement, comme on le verra) sur ce sujet. La séquence qui s'ouvre alors l'amène à présenter son choix de devenir journaliste par des facteurs exogènes, en total contraste avec le contenu de l'extrait précédent.

*« A : et toi par exemple pourquoi tu te situais du côté de ceux qui voulaient être journalistes et pas de ceux qui... »*

B : *non bah je ne sais pas moi c'était plutôt... alors pourquoi j'ai voulu faire journaliste et pas communicant c'est ça ?*

A : *oui*

B : *d'entrée de jeu ? Pourquoi je savais ?*

A : *oui*

B : *Alors là c'est vraiment La question du sociologue ! Parce que là il y a tout un environnement culturel qui fait que... il faut remonter... c'est même freudien !*

A : *non non mais sans remonter, ce n'est pas forcément lié à...*

B : *si si c'est peut-être le plus sociologique qu'il y ait dans ton approche parce que c'est, c'est... si je veux bien répondre à ça c'est mon environnement familial et culturel qui était plus porté à ça, parce que je suis fils d'enseignant donc voilà, plus porté à un métier, tu vois ce que je veux dire, le journalisme un peu intellectuel mais qui véhicule des idées de compréhension, de voilà... communicant, à part être plus artificiel et... **donc voilà c'est purement, là pour le coup c'est...culturel***

A : *donc il y a quelque chose de culturel et symbolique mais du coup dans la pratique*

B : *c'est culturel*

A : *oui tout à fait mais et dans la pratique par contre...*

B : *alors oui effectivement est-ce que dans la pratique j'ai confirmé ça c'est ça que tu veux dire est-ce que... ? »*

Cet extrait illustre bien que le contenu du récit biographique ne tient pas tant à la capacité du « racontant » à rendre cohérent un passé aux événements contingents et partiellement oubliés, qu'à l'engagement des deux interlocuteurs (sociologue et « enquêté ») dans une situation d'entretien très singulière. Dans cet exemple, l'usage du pourquoi dans ma question initiale n'est pas très heureux, de même que le fait de ne pas profiter de l'occasion pour me corriger lorsqu'il reformule ma question par « *pourquoi je savais ?* »<sup>348</sup>. Il vaut cependant la peine de s'arrêter sur la réponse de Brice. Son insistance à mettre en avant les éléments « sociologiques » ou « culturels » révèle le malentendu spontané qui entoure la rencontre du

---

<sup>348</sup> L'usage en sociologie est plutôt de commencer ses questions par « comment ? » pour éviter les justifications purement rhétoriques qui suivent généralement un « pourquoi ? ». On reconnaît bien en effet, dans la tendance de Brice à chercher des causes « externes » au choix de devenir journaliste, la réaction défensive qui suit généralement un « pourquoi ? » qu'avait remarquée Becker dans ses entretiens avec les fumeurs de marijuana (Becker, 2006b).

sociologue et celui qui l'intéresse, le second postulant le scepticisme du premier et anticipant le travail de décodage de ses propos<sup>349</sup>. Cette situation est analogue à celle rencontrée par Antoine Hennion dans ses enquêtes sur les expériences esthétiques des amateurs de musique, embûchées de quiproquos dont il attribue la responsabilité à la diffusion chez les profanes des thèses de la sociologie critique<sup>350</sup>.

Il est significatif que les relations entre sociologues et journalistes, comme les rapports entre sociologues et amateurs d'art, se sont en partie construites sur un rapport de défiance réciproque qui relève plus d'un « travail de frontières » que de la construction problématique d'un objet de recherche (Bastin, 2017). Cette construction historique n'est pas sans effet sur la façon dont les journalistes s'adressent au sociologue, et la réussite des entretiens biographiques dépend en partie du désamorçage de ce malentendu spontané<sup>351</sup>.

*« Curieux paradoxe : c'est donc au sociologue de « dé-sociologiser » l'amateur pour qu'il reparle non de ses déterminismes mais de ses façons de faire, moins de ce qu'il aime (et moins encore des avertissements qu'il n'est pas dupe de ce que ces choix ont de déterminé) que de ses façons d'écouter, de boire, de jouer, et de son plaisir, de ce qui le tient, des formes que prennent*

<sup>349</sup> Il ne s'agit pas ici de dénier toute pertinence sociologique à une analyse des dispositions sociales acquises des individus. Toute référence du narrateur à ses déterminismes sociologiques n'est pas à interpréter comme un malentendu. Dans beaucoup de cas, l'importance de la famille ou de l'institution scolaire est bien entendu soulignée, mais de façon à l'insérer spontanément dans le récit. Dans l'extrait retenu ici, l'argument déterministe est donné en incise et fait plutôt perdre au récit sa cohérence, dans la mesure où le narrateur avait précisément commencé son récit en indiquant qu'il ne devait pas son goût de la presse à sa famille, qui ne l'avait pas particulièrement incitée à lire les journaux.

<sup>350</sup> « *Lorsqu'on demande à quelqu'un ce qu'il aime, désormais il s'excuse : sa famille était très bourgeoise, sa sœur joue du violon, bien sûr tout le monde n'a pas les moyens de s'acheter ainsi de grands Bordeaux... Nous sommes parvenus à la pointe ultime, paradoxale, de la critique, lorsqu'elle devient la doxa et non le paradoxe, et qu'elle fait disparaître la réalité même de ce qu'elle critique chez les acteurs qu'elle veut analyser. Cette vulgarisation de ses thèses détermine aujourd'hui l'accueil fait au sociologue : l'amateur se sent coupable, soupçonné, il a honte de son plaisir, il décode et anticipe le sens de ce qu'il dit, il s'accuse d'une pratique trop élitiste, il surassume le caractère rituel de ses sorties rock, de ses dégustations de vin entre amis ou de son amour pour l'opéra. Pis, il ne parle plus des objets, des gestes, des sentiments qu'il éprouve, de ses incertitudes. Au lieu de cela il se range lui-même dans les cases qu'il suppose qu'on lui tend et n'a qu'un souci : ne pas paraître ignorer que son goût relève de la sociologie. Loin de révéler le caractère social caché de goûts que les amateurs tiendraient pour personnels, irréductibles ou absolus, la sociologie est désormais, pour certains amateurs, le premier répertoire disponible pour en parler, et ils n'ont aucune résistance, bien au contraire, à présenter (parmi bien d'autres registres il est vrai, selon les circonstances et leurs interlocuteurs) leurs objets d'attachement comme des signes arbitraires, déterminés par l'origine sociale, qu'ils savent relatifs, historiques, et prétextes à des rituels divers.* » (Hennion, 2004, je souligne).

<sup>351</sup> Il faut cependant noter que la tendance à se conformer à un jugement social anticipé existe probablement dans tout récit biographique. Jean Peneff remarque à propos d'une enquête menée avec des institutrices et institutrices que cette tendance conformiste conduit les individus sollicités à exalter leur travail, en mettant par exemple en avant leur relation avec des élèves brillants plutôt qu'avec la masse de ceux réfractaires à l'orthographe (Peneff 1990, p. 113). Dans mon cas, la prise de contact via le réseau LinkedIn avait probablement pour effet de dissiper en partie cette crainte, dans la mesure où mon propre CV y est accessible et mentionne à la fois un passage en école de commerce, en master de journalisme et des expériences de stages en rédaction (notamment spécialisée en économie), soit un profil proche de celui de la plupart des personnes rencontrées.

*ses pratiques, des techniques étonnantes qu'il développe pour réunir les conditions de sa félicité, sans garantie de succès.* » (Hennion, 2004).

Il est finalement possible d'accéder aux modes d'engagement des journalistes dans leur métier, à la condition non pas seulement d'une écoute fine, mais plutôt de la capacité du journaliste et du sociologue à « s'entendre » sur ce dont il est question et sur son caractère indéterminé et non-décidé. Paradoxalement, l'enjeu dans la conduite des entretiens a bien souvent été d'encourager le narrateur à se laisser guider par son propre désir de partager sa vie plutôt que par la volonté de répondre au questionnement du sociologue. J'avais besoin, pour reprendre un terme cher à Abbott (Abbott, 2007, 2016b, p. 77-122), qu'ils soient *lyriques*<sup>352</sup>. Cette condition remplie, les choix narratifs des journalistes peuvent s'interpréter non comme de purs effets d'exaltation liés aux biais d'héroïsation de soi, mais comme la trace des événements dont ils ont fait l'expérience, et du caractère marquant de ces expériences<sup>353</sup>.

---

<sup>352</sup> Cette forme d'expression, qu'Abbott considère devoir être celle à privilégier de la part des sociologues, est selon lui la plus à même de restituer la complexité des relations entre passé, présent et futur.

<sup>353</sup> Le fait d'avoir ressenti d'intenses émotions à vivre tel ou tel événement ou à exercer telle ou telle activité n'est d'ailleurs pas pour rien dans le fait de s'en souvenir et d'en livrer le récit. Si l'on prend au sérieux les événements, la mémoire n'est plus à craindre comme une machine à artefacts mobilisée à des fins stratégiques de présentation de soi.



---

## Tables

---

### Liste des Tableaux

Tableau 1. Caractéristiques principales des données de trajectoire .....	35
Tableau 2.1. Codage des activités qui constituent les carrières .....	93
Tableau 2.2. Caractéristiques des activités recensées selon la source.....	100
Tableau 2.3. La segmentation relative du marché du travail journalistique depuis les années 1980 .....	111
Tableau 2.4. Les pôles dynamiques de la mobilité individuelle des journalistes dans le monde de l'information financière depuis 1980 (en %) .....	112
Tableau 2.5. La mobilité individuelle de déspecialisation depuis 1980.....	114
Tableau 2.6. La contrainte symbolique de présentation de la mobilité individuelle.....	117
Tableau 2.7-a Diplômes supérieurs des nouveaux entrants pour les journalistes passés par le monde de l'information financière (%) .....	120
Tableaux 2.7-b Diplômes des nouveaux entrants pour les journalistes d'information politique et générale. ....	120
Tableau 2.8. Part des activités de stagiaires et d'indépendants parmi les premières activités de la carrière (%). ....	122
Tableau 2.9. Fréquence des activités indépendantes par cohortes. ....	126
Tableau 2.10. Les débuts comme journaliste financier dans les carrières.....	127
Tableau 2.11. Part des diplômés en économie-gestion-finance et en journalisme parmi les débutants en journalisme financier (%). ....	141
Tableau 3.1. Transparence et objectivité dans le manuel de l'agence Reuters.....	159
Tableau 4.1. Fréquence et niveau de l'engagement comme rédacteur en chef financier au cours des dix premières années de la carrière .....	207
Tableau 4.2. Variables explicatives utilisées dans les modèles de régression logistique et multiple. ....	229
Tableau 4.3. Risques d'exits en fonction de la formation et du niveau de spécialisation de la carrière en journalisme .....	234
Tableau 5.1. Distribution des trajectoires par classe en fonction de quelques variables (%) .	259
Tableau 5.2. Temps passé en presse financière professionnelle parmi les cinq premières années dans le monde de l'info. fi. (%).....	272

Tableau 6.1. Synthèse des formes d'authenticité .....	340
Tableau 6.1. (suite) .....	340
Tableau A1. Caractéristiques sociodémographiques et de trajectoires des personnes interrogées .....	394
Tableau A1. (suite) .....	395
Tableau A1.1. Déclin conjoncturel et structurel de quatre titres emblématiques de la presse économique et financière depuis 2008. ....	398
Tableau A1.2. Panorama des acteurs journalistiques du monde de l'information financière	398
Tableau A2.1. Transitions fréquentes selon la source des données (régressions) .....	400
Tableau A2.2 Accès aux postes de rédaction en chef selon le sexe (régressions) .....	402
Tableau A3.1. Occurrences du terme « transparency » ou « transparent » dans le guide pratique de Reuters.....	403
Tableau A3.2. Occurrences du terme « objectivity » ou « objective » dans le guide pratique de Reuters. ....	405
Tableau A6.1. Hasard et vocation dans les récits biographiques selon quelques variables ...	414

## Liste des Graphiques

Graphique 1.1. Évolution de la capitalisation boursière des principales sociétés cotées en France depuis 1900 (échelle logarithmique) .....	55
Graphique 1.2 : variation du cours du CAC 40 de septembre 1998 à mars 2003 .....	72
Graphique 1.3. Évolution du nombre d'actionnaires individuels en France depuis 1993 .....	76
Graphique 1.4. Évolution annuelle de la diffusion de la presse économique et financière. ....	77
Graphique 1.5. Diffusion et résultat net d'exploitation des Échos depuis 2001 .....	80
Graphique 2.1. Nombre d'entrants sur le marché du travail par cohorte selon la source .....	97
Graphique 2.2. Formations indiquées par cohorte selon la source (% d'individus) .....	98
Graphique 2.3. Dispersion du nombre d'activités recensées selon le support.....	101
Graphique 2.4. Nouveaux entrants sur le marché du travail selon le sexe .....	119
Graphique 2.5. Évolution annuelle de la population des journalistes financiers de 1980 à 2012 .....	124
Graphique 2.6. Nombre de journalistes débutant dans le monde de l'information financière par année.....	125
Graphique 2.7. Évolution de la population des journalistes financiers depuis 1980 selon le type de presse.....	128

Graphique 2.8. La féminisation en dents de scie du journalisme financier depuis 1980 .....	129
Graphique 2.9. Sex-ratio (H/F) par type de presse depuis 1994. ....	136
Graphique 4.1. Temps moyen passé dans les différentes activités au cours des dix premières années de carrière .....	200
Graphique 4.2. Temps moyen passé dans les différentes activités au cours des dix premières années de carrière .....	201
Graphique 4.3. Temps moyen passé dans les différents emplois (Cohorte 2008-2011) .....	203
Graphique 4.4. Disparité du poids temporel de l'engagement dans le journalisme financier	204
Graphique 4.5. Dualité du niveau des engagements dans le journalisme financier .....	205
Graphique 4.6. L'entrée dans le monde de l'information financière comme événement de vie professionnelle .....	213
Graphique 4.7. Distribution mensuelle des activités avant et après l'entrée dans le monde de l'info. fi., par type de transition d'entrée .....	215
Graphique 4.8. Prévisibilité des trajectoires avant et après l'entrée dans le monde de l'information financière .....	218
Graphique 4.9. Prévisibilité des trajectoires avant et après l'entrée dans le monde de l'information financière, selon la date de l'évènement. ....	220
Graphique 4.10. Niveaux d'engagement temporel par type d'employeur selon le fait d'avoir suivi une formation en journalisme ou non.....	224
Graphique 4.11. Distribution mensuelle des types d'employeurs pour la première année de carrière .....	226
Graphique 5.1. Distribution trimestrielle des activités et employeurs dans chaque classe de trajectoires (10 premières années dans le monde de l'information financière). ....	252
Graphique 5.2. Centralité et hétérogénéité des classes de trajectoires .....	256
Graphique 5.3. Séquences les plus typiques des classes de trajectoires dans le monde de l'information financière .....	257
Graphique 5.4. Séquences les plus atypiques des classes de trajectoires dans le monde de l'information financière .....	257
Graphique 7.1. Fragmentation et dispersion des carrières journalistiques (10 premières années de carrière) .....	348
Graphique A1.1. Répartition des placements financiers des ménages .....	397
Graphique A2.1 Odds-ratio estimés par modèle (types de transitions) .....	401
Graphique A2.2. Odds-ratio pour chaque modèle (accès au poste de rédaction en chef) .....	402

Graphique A5.1. Représentation de la classification ascendante hiérarchique en arbre de séquences d'activités puis en arbre de séquences d'employeurs .....	409
Graphique A6.1. Nombre cumulé d'entretien par type d'aspirations professionnelles et par date d'entrée sur le marché du travail depuis les années 1980. ....	416

## Liste des Figures

Figure 1.1. Le paysage des publications à destination des petits porteurs .....	58
Figure 1.2. Panorama de la presse dans le monde de l'information financière .....	86
Figure 3.1. Les routines d'inférence dans la cote boursière du Revenu.....	179
Figure 3.2. Un exemple d'analyse graphique dans Le Revenu.....	181
Figure 6.1. Les idéaux-types d'authenticité des journalistes dans le monde de l'information financière.....	301
Figure 6.2. La tour 101 de Taipei.....	329
Figure 7.1. Chronologie des changements de propriétaires des principaux titres de la presse économique et financière depuis 1987 .....	370
Figure A1. Exemple de profil LinkedIn .....	389
Figure A2. Notice biographique type du Guide des journalistes économiques 2013 .....	391
Figure A3. Aperçu du fichier séquence avant et après transformation sur TraMineR.....	393
Figure A1.1 Proposition d'abonnement à une lettre confidentielle de placements financiers. ....	397

## Liste des Encadrés

Encadré 1.1. Nicolas Miguet, une carrière de « Maverick » dans le monde de l'information financière.....	63
Encadré 1.2. La finance dans les stratégies économiques et éditoriales de La Tribune. ....	82
Encadré 2.1. Codage des différents types d'employeurs.....	109
Encadré 3.1. L'AMF et la réglementation de l'information financière.....	152
Encadré 3.2. Les règles de l'inférence fondamentale.....	178
Encadré 4.1. L'indicateur d'entropie transversale .....	217
Encadré 4.2. Régression logistique et « odds ratio ».....	228
Encadré 5.1. Les enjeux théoriques et méthodologiques de la détermination des coûts des opérations d'alignement de séquences .....	248

Encadré 5.2. Lier trajectoires-types et facteurs explicatifs .....	260
Encadré 6.1. Remarques méthodologiques sur l'écriture sociologique des événements .....	293
Encadré 6.2. Les critiques des prétentions journalistiques .....	337

## Table des matières

Sommaire .....	3
Remerciements .....	5
Introduction générale de la thèse : les journalistes et le marché .....	9
I/ Les relations marché et société en sciences sociales. ....	12
II/ Le journalisme financier entre marché et société .....	16
III/ Le marché dans les mutations contemporaines du journalisme .....	18
IV/ Le journalisme comme communauté interprétative .....	22
V/ Une sociologie des journalistes .....	25
VI/ Stratégie de l'enquête : méthodologie et données .....	30
VII/ Organisation de la thèse .....	37
<b>Partie I. La structure d'opportunités du monde de l'information financière. ....</b>	<b>41</b>
Introduction de la partie I : la morphologie du journalisme financier. ....	43
Chapitre 1. Brève histoire du monde de l'information financière. ....	47
I/ La presse et le monde de l'information financière jusqu'aux années 1980 .....	48
I.1. La presse financière dans la lente constitution d'un capitalisme populaire (1838-1893) .....	48
I.2. L'épreuve des scandales financiers et la marginalisation du journalisme financier (1893-1945). ....	51
I.3. L'élaboration de l'économie comme « problématique de l'heure » (1945-1978)..	53
II/ La financiarisation, le retour de l'intermédiation boursière et la « bourse à papa » dans la presse. (1978-1999). ....	56
II.1. La déréglementation financière et l'émergence du public des « petits porteurs »	56
II.2. L'effet d'opportunités de la publicité financière. La finance dans la presse économique et d'informations générales .....	64
III/ La constitution d'un monde de l'information incertain (1996-2016). ....	67

III.1. La presse dans une bulle. Les opportunités et les désillusions de la bulle Internet .....	68
III.2. Déconfiture de l'information boursière, l'avenir à l'information technique et professionnelle ? .....	74
Conclusion.....	88
 Chapitre 2. Population et mobilité individuelle des journalistes dans le monde de l'information financière .....	91
Introduction du chapitre .....	91
I/ Les « données » selon leurs sources.....	91
II/ Des frontières « juridictionnelles » du journalisme financier à ses frontières « morphologiques » .....	102
III/ Marché du travail et frontières morphologiques du journalisme financier .....	107
III.1. L'objectivation des frontières du journalisme financier.....	107
III.2. Un marché du travail segmenté ?.....	110
III.3. Une maîtrise symbolique des frontières morphologiques ?.....	116
IV/ Population des journalistes et mobilité individuelle dans le monde de l'information financière.....	118
IV.1. Un portrait sociographique .....	119
IV.2. L'attractivité conjoncturelle du monde de l'information financière.....	122
IV.3. Une première approche des logiques de mobilité individuelle. La féminisation réversible de la population des journalistes financiers.....	129
Conclusion.....	142
 Chapitre 3. Convention et discipline professionnelle dans le monde de l'information financière.....	143
Introduction .....	143
I/ La structure normative du monde de l'information financière .....	147
I.1. Qu'est-ce qu'une bonne information financière? Le principe d'efficacité informationnelle dans la théorie financière .....	148
I.2. Quelques éléments sur la réglementation de l'information financière. ....	151
I.3. La transparence comme convention .....	157
I.4. L'objectivité comme valeur professionnelle .....	162
I.5. La portée de la doctrine d'objectivité .....	163
II/ L'Expertise journalistique dans le monde de l'information financière.....	168
II.1. Les marchés financiers comme dispositif de factualisation.....	168

II.2. Prédire en toute objectivité. ....	172
II.3. Un lieu de conversion éthique ? .....	182
Conclusion.....	186
<b>Partie II. Les trajectoires de journalistes dans le monde de l'information financière. ..</b>	<b>191</b>
Introduction de la Partie II : effets d'engagement et itinéraires .....	193
Chapitre 4. La mécanique des engagements individuels .....	197
Introduction .....	197
I/ Stabilité des engagements de journaliste dans le monde de l'information financière. ....	199
I.1. La longévité des activités journalistiques .....	199
I.2. Niveaux d'engagement et chances de mobilité verticale dans le monde de l'information financière .....	203
I.3. Réversibilité et prévisibilité des activités journalistiques .....	211
I.3.1/ Un changement irréversible ? .....	214
I.3.2/ Un « turning point » convergent ? .....	216
II/ La structure des effets d'engagements. Le cas des trajectoires d'exit .....	221
II.1. L'hypothèse d'un effet d'engagement des études sur les trajectoires professionnelles .....	221
II.2. Études supérieures et longévité des engagements hors presse .....	223
II.3. Les trajectoires d'exit .....	227
II.3.1. Présentation des modèles d'estimation des causes des exits .....	227
II.3.2. Résultat des modèles et interprétation .....	231
Conclusion.....	237
Chapitre 5. Itinéraires de vie professionnelle et dispersion des trajectoires .....	239
I/ Problématiques et méthode de la technique d'Appariement Optimal .....	239
I.1. Trajectoires et structures sociales .....	239
I.2. Fonctionnement de l'appariement optimal.....	244
II/ Les trajectoires-types de journalistes dans le monde de l'information financière .....	249
III/ Les schémas narratifs des trajectoires dans le monde de l'information financière ..	258
III.1. L'interprétation vocationnelle.....	261
III.2. L'interprétation opportuniste .....	262
III.3. L'interprétation réaliste .....	266

III.4. L'interprétation décliniste.....	272
Conclusion.....	275
<b>Partie III. Authenticité des journalistes et mémoire du journalisme .....</b>	<b>277</b>
Introduction de la partie III : sociologie événementielle et analyse positive des récits biographiques .....	279
Chapitre 6. Conduite de vie et authenticité journalistique dans le monde de l'information financière.....	287
Introduction. Un problème d'authenticité individuelle.....	287
Stratégie méthodologique.....	291
I/ Le journalisme comme communauté abstraite.....	294
II/ Les types d'authenticité journalistique dans le monde de l'information financière. .	302
II.1. Type 1 : l'authenticité prétentieuse .....	302
II.2. Type 2 : l'authenticité nostalgique .....	309
II.3. Type 3 : l'authenticité réaliste.....	314
II.4. Type 4 : L'authenticité incrédule .....	331
III/ L'accomplissement du journalisme .....	338
Conclusion. Comment l'authenticité accomplit le journalisme .....	341
Chapitre 7. La domestication collective du risque biographique .....	343
Introduction du chapitre : un problème de mémoire collective.....	343
I/ Fragmentation des carrières et événements biographiques.....	347
II/ Les dispositifs collectifs de réduction du « tranchant » des événements .....	353
II.1. Partage et sanction des événements marquants.....	353
II.2. La mémoire de la « crise de la presse » .....	358
II.3. Les dispositions contractuelles.....	367
Conclusion du chapitre .....	372
Conclusion générale .....	375
<b>Annexes .....</b>	<b>387</b>
Annexes transversales. Construction des données .....	389



Annexe 1 : La reconstitution des carrières professionnelles à partir des informations issues de LinkedIn et du Guide des journalistes économiques.....	389
Annexes par chapitre .....	397
Annexes au chapitre 1 .....	397
Annexes au chapitre 2.....	400
Annexe 2.1 : La contrainte symbolique de présentation des carrières individuelles. .	400
Annexe 2.2 : Le plafond de verre dans la presse financière.....	401
Annexes au chapitre 3.....	403
Annexes au chapitre 5.....	407
Annexe 5.1. Classification ascendante hiérarchique des séquences et choix du niveau de partition .....	407
Annexes aux chapitres 6 et 7.....	411
Annexe 6.1. La vocation comme processus. Commentaires sur quelques caractéristiques des personnes rencontrées. ....	411
Annexe 6.2. Le déroulement des entretiens biographiques. Problème de distanciation et problème d’engagement .....	416
Tables.....	423
Liste des Tableaux .....	423
Liste des Graphiques.....	424
Liste des Figures.....	426
Liste des Encadrés .....	426
Table des matières .....	427
<b>Bibliographie .....</b>	<b>433</b>



# Bibliographie



---

## Liste des références

---

**ABBOTT** Andrew, 1988, *The System of Professions – An Essay on the Division of Expert Labor*, Chicago, University of Chicago Press, 452 p.

**ABBOTT** Andrew, 1991, « The Order of Professionalization: An Empirical Analysis », *Work and Occupations*, 18(4), p. 355-384.

**ABBOTT** Andrew, 1995a, « Things Of Boundaries », *Social Research*, 62(4), p. 857-882.

**ABBOTT** Andrew, 1995b, « Sequence Analysis: New Methods for Old Ideas », *Annual Review of Sociology*, 21, p. 93-113.

**ABBOTT** Andrew, 2001, *Time Matters: On Theory and Method*, 1 edition, Chicago, University of Chicago Press, 296 p.

**ABBOTT** Andrew, 2007, « Against Narrative: A Preface to Lyrical Sociology », *Sociological Theory*, 25(1), p. 67-99.

**ABBOTT** Andrew, 2009, « 11. À propos du concept de Turning Point », in **Grossetti** Michel (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement.*, Paris, La Découverte, Recherches, p. 187-211.

**ABBOTT** Andrew, 2011, « Time matters. Traduction de l'épilogue par Claire Lemerancier et Carine Ollivier », *Terrains & travaux*, 19, p. 183-203.

**ABBOTT** Andrew, 2015, « Actualité de la tradition sociologique de Chicago, The Continuing Relevance of the Chicago School », *Raisons politiques*, 60, traduit par **Hauchecorne** Mathieu, **Ollion** Étienne, p. 9-43.

**ABBOTT** Andrew, 2016a, « Dans les yeux des autres », in *Andrew Abbott et l'héritage de l'école de Chicago (volume 2)*, traduit par **Jouvenet** Morgan, **Demazière** Didier, p. 441-465.

**ABBOTT** Andrew, 2016b, *Processual Sociology*, Chicago ; London, University of Chicago Press, 336 p.

**ABBOTT** Andrew, 2016c, « Les choses des frontières », in *Andrew Abbott et l'héritage de l'école de Chicago (volume 1)*, Paris, Editions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, p. 119-144.

**ABBOTT** Andrew, 2016d, « 1. Écologies liées : à propos du système des professions », in *Les professions et leurs sociologies : Modèles théoriques, catégorisations, évolutions*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Colloquium.

**ABBOTT** Andrew, **BARMAN** Emily, 1997, « Sequence Comparison via Alignment and Gibbs Sampling: A Formal Analysis of the Emergence of the Modern Sociological Article », *Sociological Methodology*, 27, p. 47-87.

**ABBOTT** Andrew, **COFSS**, 2015, « Le monde est un monde d'événements ». Entretien avec Andrew Abbott », *Raisons politiques*, 60, traduit par **Martin** Sarah, p. 45-64.

**ABBOTT** Andrew, **DEVINEY** Stanley, 1992, « The Welfare State as Transnational Event: Evidence from Sequences of Policy Adoption », *Social Science History*, 16(2), p. 245-274.

**ABBOTT** Andrew, **FORREST** John, 1986, « Optimal Matching Methods for Historical Sequences », *Journal of Interdisciplinary History*, 16(3), p. 471.

**ABBOTT** Andrew, **HRYCAK** Alexandra, 1990, « Measuring Resemblance in Sequence Data: An Optimal Matching Analysis of Musicians' Careers », *American Journal of Sociology*, 96(1), p. 144-185.

**ABBOTT** Andrew, **TSAY** Angela, 2000, « Sequence Analysis and Optimal Matching Methods in Sociology », *Sociological Methods & Research*.

**ADORNO** Theodor Wiesengrund, 1973, *The Jargon of authenticity*, traduit par **Tarnowski** Knut, **Will** Frederic, Evanston, Northwestern university press, 165 p.

**AJEF**, 2007, « 50 ans d'information économique. Et demain ? », Association des journalistes économiques et financiers.

**AJEF**, 2010, « Le métier de journaliste et l'information économique à l'heure de la révolution numérique », Livre blanc.

**ALBOUY** Michel, 2005, « Les histoires racontées aux actionnaires », *Revue française de gestion*, no 159(6), p. 213-231.

**ALDRIDGE** Meryl, **EVETTS** Julia, 2003, « Rethinking the concept of professionalism: the case of journalism », *The British Journal of Sociology*, 54(4), p. 547-564.

**BACKOUCHE** Isabelle, **GODECHOT** Olivier, **NAUDIER** Delphine, 2009, « Un plafond à caissons : les femmes à l'EHESS », *Sociologie du Travail*, p. 253-274.

**BARTHE** Yannick, **DE BLIC** Damien, **HEURTIN** Jean-Philippe, **LAGNEAU** Éric, **LEMIEUX** Cyril, **LINHARDT** Dominique, **MOREAU DE BELLAING** Cédric, **RÉMY** Catherine, **TROM** Danny, 2014, « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, 103(3), p. 175-204.

**BASTIN** Gilles, 2001, « La presse au miroir du capitalisme moderne », *Réseaux*, no 109(5), p. 172-208.

**BASTIN** Gilles, 2003, *Les professionnels de l'information européenne à Bruxelles : Sociologie d'un monde de l'information (territoires, carrières, dispositifs)*, Ph.D. thesis, Cachan, Ecole normale supérieure.

**BASTIN** Gilles, 2005, « Weber dépasse Weber. À propos d'une nouvelle traduction de L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme », *Sociologie du Travail*, 47(1), p. 115-124.

**BASTIN** Gilles, 2015a, « Analyser les carrières de journalistes dans les mondes de l'information: propositions pour une enquête indirecte sur le réseau LinkedIn », in **Leteinturier** Christine, **Frisque** Cégolène (dir.), *Les espaces professionnels des journalistes. Des corpus quantitatifs aux analyses qualitatives*, Editions Panthéon Assas, p. 203-228.

- BASTIN** Gilles, 2015b, « Le paradoxe du paria. Morphologie des mondes de l'information et persona des journalistes. », Habilitation à Diriger des Recherches, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- BASTIN** Gilles, 2016a, « L'approche morphologique des mondes de l'information : modèles et données pour l'analyse séquentielle de la personnalité des journalistes », *Recherches en communication - Louvain*, p. 5-26.
- BASTIN** Gilles, 2016b, « Gravitation, aléa, séquence », in **Demazière** Didier, **Jouvenet** Morgan (dir.), *Andrew Abbott et l'héritage de l'école de Chicago*, Editions de l'EHESS, p. 195-216.
- BASTIN** Gilles, 2017, « Le journalisme et les sciences sociales. Trouble ou problème ? », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 5(2), p. 44-63.
- BASTIN** Gilles, **MACHUT** Antoine, 2016, « Gravitation et dispersion dans les carrières des journalistes passés par la presse quotidienne nationale. Éléments pour une étude séquentielle des mondes de l'information en France depuis les années 1980 », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, 23.
- BASTIN** Gilles, **RINGOOT** Roselyne, 2014, « Les livres de journalistes : un tournant auctorial en journalisme ? », in *Changements et permanences du journalisme*, L'Harmattan, p. 139-156.
- BAYLE** Éric, **SCHWARTZ** Marc, 2005, « À quoi servent les analystes financiers ? », *Revue d'économie financière*, 81, p. 211-235.
- BECKER** Howard S., 1960, « Notes on the Concept of Commitment », *American Journal of Sociology*, 66(1), p. 32-40.
- BECKER** Howard S., 1983, « Mondes de l'art et types sociaux », *Sociologie du travail*, 25(4), traduit par **Dumont** Nicole, **Pasquier** Dominique, p. 404-417.
- BECKER** Howard S., 1986, « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62(1), p. 105-110.
- BECKER** Howard S., 2006a, *Les mondes de l'art*, traduit par **Bouniort** Jeanne, Paris, Flammarion, Champs, 648 ; Art, histoire, société, 379 p.
- BECKER** Howard S., 2006b, *Le travail sociologique. Méthode et substance*, Fribourg (Suisse), Editions Universitaires Fribourg Suisse.
- BECKER** Howard S., 2006c, « «Notes sur le concept d'engagement» », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 11, traduit par **Debras** Camille, **Perdoncin** Anton.
- BECKER** Howard S., 2012, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, traduit par **Briand** Jean-Pierre, **Chapoulié** Jean-Michel, Editions Métailié, 247 p.
- BECKER** Howard S., **CARPER** James, 2006, « Les éléments d'identification à une profession », in *Le travail sociologique : Méthode et substance*, Fribourg (Suisse), Editions Universitaires Fribourg Suisse, p. 243-258.
- BECKER** Howard S., **FAULKNER** Robert R., 2011, *Qu'est-ce qu'on joue, maintenant ? : le répertoire de jazz en action*, traduit par **Gendre** Bruno, Paris, la Découverte, 298 p.

**BENCHEMAM** Faycel, 2012, « La gestion des acteurs et organisations au sein des marchés financiers (1988-2008) », *Entreprises et histoire*, n° 67(2), p. 87-96.

**BENSON** Rodney, 2000, « La logique du profit dans les médias américains », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 131(1), p. 107-115.

**BERGER** Suzanne, 2003, *Notre première mondialisation : leçons d'un échec oublié*, traduit par **Robert** Richard, Paris, Seuil, La République des idées, 95 p.

**BESSIN** Marc, 2013, « 11. Temporalités, parcours de vie et de travail », in **Maruani** Margaret (dir.), *Travail et genre dans le monde*, La Découverte, p. 107-116.

**BESSIN** Marc, **BIDART** Claire, **GROSSETTI** Michel, 2010, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, 400 p.

**BÉZARD** Pierre, 1989, « Le nouveau visage de la Commission des opérations de bourse », *Revue internationale de droit comparé*, 41(4), p. 929-957.

**BIDART** Claire, 2006, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, 120(1), p. 29.

**BIDART** Claire, 2013, « What does time imply? The contribution of longitudinal methods to the analysis of the life course », *Time & Society*, 22(2), p. 254-273.

**BIGOT** Christophe, 1999, « La liberté de l'information et l'économie », *LEGICOM*, N° 19(3), p. 35-43.

**BLAIR-LOY** Mary, 1999, « Career Patterns of Executive Women in Finance: An Optimal Matching Analysis », *American Journal of Sociology*, 104(5), p. 1346-1397.

**BLANCHARD** Philippe, 2011, « Sequence Analysis for Political Science », SSRN Scholarly Paper, ID 1902086, Rochester, NY, Social Science Research Network.

**BLANCHARD** Philippe, 2016, « Les vicissitudes de l'innovation méthodologique », in *Andrew Abbott et l'héritage de l'école de Chicago (volume 2)*, p. 151-171.

**BLANCHARD** Philippe, **BÜHLMANN** Felix, **GAUTHIER** Jacques-Antoine (dir.), 2014, *Advances in Sequence Analysis: Theory, Method, Applications*, Springer International Publishing, Life Course Research and Social Policies.

**BLIC** Damien, 2005, « Moraliser l'argent », *Politix*, n° 71(3), p. 61-82.

**BOLLON** Pierre, **PARDO** Carlos, 2005, « Actifs gérés pour compte de tiers : citius, altius, fortius ? », *Revue d'économie financière*, 79(2), p. 13-22.

**BOURDIEU** Pierre, 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 62(1), p. 69-72.

**BOURDIEU** Pierre, 1996, *Sur la télévision. Suivi de L'emprise du journalisme*, Paris, Liber éditions, Raisons d'agir, 95 p.



- BOURDIEU** Pierre, **CHAMBOREDON** Jean-Claude, **PASSERON** Jean-Claude, 1973, *Le métier de sociologue*, Mouton Editeur, 357 p.
- BOURON** Samuel, 2015, « Les écoles de journalisme face à l'expansion du marché. Stratégies d'internationalisation et transformations des curricula », *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, 14, p. 245-266.
- BOYD-BARRETT** Oliver, **PALMER** Michael, 1981, *Trafic de nouvelles. Les agences mondiales de l'information*, Paris, A. Moreau, 712 p.
- BUCHER** Rue, **STRAUSS** Anselm, 1961, « Professions in Process », *American Journal of Sociology*, 66(4), p. 325-334.
- BURGOS** Martine, 1989, « Cheminement régressif et expression héroïque du moi dans le récit de vie », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 5.
- CAMUS** Albert, 1985, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 169 p.
- CARLUER** Claudine, 2001, « Le développement global des médias économiques et financiers et le caractère national de l'information », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, Volume 2001(1), p. 5-13.
- CARSWELL** Howard J., 1938, « Business News Coverage », *The Public Opinion Quarterly*, 2(4), p. 613-621.
- CAZENAVE** Elisabeth, 1997, « Les mutations de la presse économique et financière », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 46(1), p. 40-43.
- CEFAÏ** Daniel, 2015, « Mondes sociaux », *SociologieS*, Dossiers, Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations.
- CHALABY** Jean K., 1996, « Journalism as an Anglo-American Invention: A Comparison of the Development of French and Anglo-American Journalism, 1830s-1920s », *European Journal of Communication*, 11(3), p. 303-326.
- CHAMBOREDON** Hélène, **PAVIS** Fabienne, **SURDEZ** Muriel, **WILLEMEZ** Laurent, 1994, « S'imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 16(1), p. 114-132.
- CHAMPAGNE** Patrick, **MARCHETTI** Dominique, 1994, « L'information médicale sous contrainte [A propos du "scandale du sang contaminé"] », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 101(1), p. 40-62.
- CHAMPY** Florent, 2011, *Nouvelle théorie sociologique des professions*, Paris, Presses Universitaires de France - PUF, Le Lien Social, 328 p.
- CHAPOULIE** Jean-Michel, 1973, « Sur l'analyse sociologique des groupes professionnels », *Revue française de sociologie*, 14(1), p. 86-114.

**CHARRIER-VOZEL** Marianne, **DAMIAN-GAILLARD** Béatrice, 2005, « Des voix de l'intime au regard de l'expertise dans la presse féminine », in *Le journalisme en invention : nouvelles pratiques, nouveaux acteurs*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Res Publica, p. 215.

**CHARRON** Jacques-Olivier, 2004, « L'idéologie de la transparence dans l'audit : une approche de sa dimension médiatique », *Comptabilité - Contrôle - Audit*, Tome 10(3), p. 105-131.

**CHARRON** Jacques-Olivier, 2010, *La relation entre estimation publique de la valeur fondamentale des sociétés cotées et évolution de leur cours : une contribution basée sur des études de cas*, phdthesis, Conservatoire national des arts et métiers - CNAM.

**CHARRON** Jacques-Olivier, 2016, « La régulation financière : question de point de vue », in *La fabrique de la finance : pour une approche interdisciplinaire*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, Capitalismes - éthique - institutions, p. 131-137.

**CHARRON** Jean, **BONVILLE** Jean de, 1996, « Le paradigme du journalisme de communication : essai de définition », *Communication. Information Médias Théories*, 17(2), p. 50-97.

**CHATELAIN** Jean-Bernard, **RALF** Kirsten, 2012, « Les liaisons fallacieuses : quasi-colinéarité et "suppresseur classique", aide au développement et croissance », *Revue Economique*, 63(3), p. 557-568.

**CHUPIN** Ivan, **MAYANCE** Pierre, 2013, « « Au service de "La Profession". Journalistes et communicants pris dans le secteur agricole » », *Politiques de communication*, 1, p. 241-268.

**CIBOIS** Philippe, 2007, *Les méthodes d'analyse d'enquêtes*, Chicoutimi, Presses Universitaires de France - PUF, 127 p.

**CLOT** Yves, 1989, « L'autre illusion biographique », *Enquête*, 5.

**COLLAS** Thomas, 2015, *La pâte et le décor : considération et formes professionnelles dans le monde des pâtisseries*, thesis, Paris, Institut d'études politiques.

**COLLIOT-THÉLÈNE** Catherine, 2014, « V. Les « conduites de vie » et les « puissances » sociales », *Reperes*, Nouvelle édition, p. 87-108.

**COLOMBI** Denis, **PAYE** Simon, 2014, « Synchronising Sequences. An Analytic Approach to Explore Relationships Between Events and Temporal Patterns », in **Blanchard** Philippe, **Bühlmann** Felix, **Gauthier** Jacques-Antoine (dir.), *Advances in Sequence Analysis: Theory, Method, Applications*, Springer, p. 249-264.

**COMBY** Jean-Baptiste, 2009, « Quand l'environnement devient « médiatique » », *Réseaux*, 157-158(5), p. 157-190.

**COMBY** Jean-Baptiste, 2015, *La question climatique. Genèse et dépolitisation d'un problème public*, Paris, Raisons d'agir, 244 p.

**CONVERT** Bernard, **HEILBRON** Johan, 2007, « La réinvention américaine de la sociologie économique », *L'Année sociologique*, 55(2), p. 329-364.

**DE BLIC** Damien, 2005, « Moraliser l'argent », *Politix*, n° 71(3), p. 61-82.

- DELPORTE** Christian, **BLANDIN** Claire, **ROBINET** François, 2016, *Histoire de la presse en France : XXe-XXIe siècles*, Paris, Armand Colin, Collection U, 350 p.
- DEMAZIÈRE** Didier, **GADÉA** Charles, 2009, *Sociologie des groupes professionnels*, La Découverte, Recherches, 466 p.
- DEMAZIÈRE** Didier, **JOUVENET** Morgan, 2016, *Andrew Abbott et l'héritage de l'école de Chicago (volume 1)*, Paris, Editions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 490 p.
- DESLANDES** Ghislain, 2008, *Le management des médias*, Paris, France, la Découverte, Repères, 120 p.
- DEVILLARD** Valérie, 2002, « Les trajectoires des journalistes détenteurs de carte de presse entre 1990 et 1998. La montée de la précarité », *Communication et langages*, 133(1), p. 21-32.
- DEVILLARD** Valérie, 2006, « L'évolution des salaires des journalistes professionnels (1975-2000) », *Le Temps des médias*, 6, p. 87-100.
- DICKINSON** Roger, 2007, « Accomplishing Journalism: Towards a Revived Sociology of a Media Occupation », *Cultural Sociology*, 1(2), p. 189-208.
- DOMINGO** David, **LE CAM** Florence, 2014, « Journalism In Dispersion », *Digital Journalism*, 2(3), p. 310-321.
- DOUGAL** Casey, **ENGELBERG** Joseph, **GARCÍA** Diego, **PARSONS** Christopher A., 2012, « Journalists and the Stock Market », *Review of Financial Studies*, 25(1), p. 639-679.
- DOYLE** Gillian, 2006, « Financial news journalism: A post-Enron analysis of approaches towards economic and financial news production in the UK », *Journalism*, 7(4), p. 433-452.
- DUBAR** Claude, 1998, « Trajectoires sociales et formes identitaires. Clarifications conceptuelles et méthodologiques », *Societes contemporaines*, n° 29(1), p. 73-85.
- DUBAR** Claude, 2010, « Marc Bessin, Claire Bidart, Michel Grossetti (dir.), Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, 11.
- DUDOUE** François-Xavier, **GRÉMONT** Éric, 2007, « Les grands patrons et l'Etat en France », *Societes contemporaines*, n° 68(4), p. 105-131.
- DUPUY** Camille, 2016, *Journalistes, des salariés comme les autres ? Représenter, participer, mobiliser*, Presses Universitaires de Rennes.
- DURKHEIM** Émile, 1897, *Le Suicide. Étude de sociologie*, Paris, F. Alcan.
- DUVAL** Julien, 2004, *Critique de la raison journalistique. Les transformations de la presse économique en France*, Paris, Seuil, 2004, 366 p.
- ELZINGA** Cees H., 2014, « Distance, Similarity and Sequence Comparison », in **Blanchard** Philippe, **Bühlmann** Felix, **Gauthier** Jacques-Antoine (dir.), *Advances in Sequence Analysis:*

*Theory, Method, Applications*, Cham, Springer International Publishing, Life Course Research and Social Policies, p. 51-73.

**ELZINGA** Cees H., **LIEFBROER** Aart C., 2007, « De-Standardization of Family-Life Trajectories of Young Adults: A Cross-National Comparison Using Sequence Analysis (Dé-standardisation des trajectoires de vie familiale des jeunes adultes: comparaison entre pays par analyse séquentielle) », *European Journal of Population / Revue Européenne de Démographie*, 23(3/4), p. 225-250.

**ELZINGA** Cees H., **STUDER** Matthias, 2015, « Spell Sequences, State Proximities, and Distance Metrics », *Sociological Methods & Research*, 44(1), p. 3-47.

**EVENO** Patrick, 2003, *L'argent de la presse française des années 1820 à nos jours*, Éditions du CTHS, 244 p.

**FABIANI** Jean-Louis, 1994, « Épistémologie régionale ou épistémologie franciscaine?: La théorie de la connaissance sociologique face à la pluralité des modes de conceptualisation dans les sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, 32(99), p. 123-146.

**FABIANI** Jean-Louis, 2003, « Pour en finir avec la réalité unilinéaire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 58e année(3), p. 549-565.

**FABIANI** Jean-Louis, 2015, *La sociologie comme elle s'écrit. De Bourdieu à Latour*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 248 p.

**FABIANI** Jean-louis, 2016, *Pierre Bourdieu. Un structuralisme héroïque*, Paris, Le Seuil, 312 p.

**FAMA** Eugene F., 1970, « Efficient Capital Markets: A Review of Theory and Empirical Work », *The Journal of Finance*, 25(2), p. 383-417.

**FEDLER** Fred, **BUHR** Tom, **TAYLOR** Diane, 1988, « Journalists Who Leave the News Media Seem Happier, Find Better Jobs », *Newspaper Research Journal*, 9(2), p. 15-23.

**FISCHER-ROSENTHAL** Wolfram, 1989, « Life story beyond illusion and events past », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 5.

**FLEURY** Laurent, 2009, « Les religions et l'organisation sociale », *Que sais-je?*, 2e éd.(3612), p. 63-88.

**FOURCADE** Marion, **HEALY** Kieran, 2007, « Moral views of market society », *Revue Sociologique*.

**FOUREAULT** Fabien, 2018, « L'organisation de la financiarisation », *Revue française de sociologie*, Vol. 59(1), p. 37-69.

**FRANÇOIS** Pierre, 2009, « 13. La vocation des musiciens: de l'illumination individuelle au processus collectif », in *Sociologie des groupes professionnels*, La Découverte, p. 165-174.

**FRANÇOIS** Pierre, **LEMERCIER** Claire, 2016, « Une financiarisation à la française (1979-2009) », *Revue française de sociologie*, 57(2), p. 269-320.

**FREIDSON** Eliot, 1984, *La Profession médicale*, traduit par **Lyotard-May** Andrée, **Malamoud** Catherine, Paris, Payot, Médecine et sociétés, 369 p.

**FREIDSON** Eliot, 2001, *Professionalism: the Third Logic*, Chicago, University of Chicago Press, 250 p.

**FRISQUE** Cécolène, **SAITTA** Eugénie, 2011, « Journalistes de la précarité. Formes d'instabilité et modes d'adaptation », Rapport pour le Département des études, de la prospective et de la statistique Ministère de la culture et de la communication.

**GABADINHO** Alexis, **RITSCHARD** Gilbert, **MUELLER** Nicolas Séverin, **STUDER** Matthias, 2011, « Analyzing and Visualizing State Sequences in R with TraMineR », *Journal of Statistical Software*, 40(4), p. 1-37.

**GARCIA** Marie-France, 1986, « La construction sociale d'un marché parfait », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 65(1), p. 2-13.

**GODECHOT** Olivier, 2001, *Les traders. Essai de sociologie des marchés financiers*, Paris, France, Éd. la Découverte, Textes à l'appui. Série Enquêtes de terrain, ISSN 1625-3671, 298 p.

**GODECHOT** Olivier, 2013, « 17. Concurrence et coopération sur les marchés financiers. Les apports des études sociales de la finance », in *Traité de sociologie économique*, Steiner et Vatin (dir.), Presses Universitaires de France.

**GOFFMAN** Erving, 1968, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux.*, traduit par **Lainé** Claude, **Lainé** Liliane, Paris, Éditions de Minuit, 451 p.

**GOFFMAN** Erving, 1974, *Les Rites d'interaction*, Paris, Les Editions de Minuit, 236 p.

**GOFFMAN** Erving, 1977, « La ritualisation de la féminité », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 14(1), p. 34-50.

**GOFFMAN** Erving, 1991, *Les cadres de l'expérience*, traduit par **Joseph** Isaac, **Dartevelle** Michel, **Joseph** Pascale, Paris, France, les Éditions de Minuit, Le Sens commun, 573 p.

**GRUGULIS** Irena, **STOYANOVA** Dimitrinka, 2011, « The missing middle: communities of practice in a freelance labour market », *Work, Employment and Society*, 25(2), p. 342-351.

**GUÉRIN** Serge, 1991, *La presse économique et financière*, Paris, : Éd. du Centre de formation et de perfectionnement des journalistes, Connaissance des médias, 1 vol. (93 p.) p.

**HALIMI** Serge, 2002, « Lancinantes chroniques économiques », *Maniere de voir*, n°63(5), p. 084-084.

**HALIMI** Serge, 2005, *Les nouveaux chiens de garde*, Paris, France, Raisons d'agir éditions, impr. 2005, 155 p.

**HENNION** Antoine, 2004, « Une sociologie des attachements », *Sociétés*, no 85(3), p. 9-24.

**HENNO** Jacques, 1993, *La presse économique et financière*, Paris, Presses Universitaires de France - PUF, 127 p.

- HUGHES** Everett C., 1937, « Institutional Office and the Person », *American Journal of Sociology*, 43(3), p. 404-413.
- HUGHES** Everett C., 1996, « Le drame social du travail », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 115(1), p. 94-99.
- HUGHES** Everett C., 1997, *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 344 p.
- HUSSER** Jocelyn, 2010, « La théorie des conventions : quelle logique organisationnelle ? », *Vie & sciences de l'entreprise*, 182, p. 75-85.
- JEANNENEY** Jean-Noël, 1975, « Sur la vénalité du journalisme financier entre les deux guerres », *Revue française de science politique*, 4, p. 717.
- JOURDAIN** Anne, **NAULIN** Sidonie, 2019, *La sociologie de Pierre Bourdieu*, 2e éd, Coursus, 191 p.
- JOVANOVIC** Franck, 2001, « Pourquoi l'hypothèse de marche aléatoire en théorie financière ? Les raisons historiques d'un choix éthique », *Revue d'économie financière*, 61(1), p. 203-211.
- KACIAF** Nicolas, 2013, *Les pages « politique » : Histoire du journalisme politique dans la presse française*, Rennes, PU Rennes, 360 p.
- KAUFMAN** Leonard, **ROUSSEEUW** Peter J., 2005, *Finding Groups in Data: An Introduction to Cluster Analysis*, 2Rev Ed, Hoboken, N.J, Wiley-Blackwell, 368 p.
- KEYNES** John Maynard, 1988, *Théorie générale de l'emploi de l'intérêt et de la monnaie*, Payot, Paris, Payot, 388 p.
- KINDLEBERGER** Charles P., 2004, *Histoire mondiale de la spéculation financière*, Hendaie, : [Valor Ed.], 1 vol. (XIV-349 p.) p.
- LAFARGE** Géraud, 2018, « Le champ journalistique et l'espace des écoles de journalisme », *Savoir/Agir*, N° 46(4), p. 17-25.
- LAGNEAU** Éric, 2010, *L'objectivité sur le fil. La production des faits journalistiques à l'Agence France-Presse*, Thèse de doctorat en sciences politiques, Paris, Institut d'études politiques.
- LAGNEAU-YMONET** Paul, **RIVA** Angelo, 2012, *Histoire de la Bourse*, Paris, La Découverte, 128 p.
- LAILLIER** Joël, 2011, « La dynamique de la vocation : les évolutions de la rationalisation de l'engagement au travail des danseurs de ballet », *Sociologie du Travail*, 53(4), p. 493-514.
- LALLEMENT** Michel, 2012, *Histoire des idées sociologiques - 4e éd. - De Parsons aux contemporains*, 4e édition, Paris, Armand Colin, 264 p.
- LANGLAIS** Pierre-Carl, 2015, *La formation de la chronique boursière dans la presse quotidienne française (1801-1870) : métamorphoses textuelles d'un journalisme de données*, thesis, Paris 4.

- LARDEAU** Matthieu, 2011, *Changement institutionnel et managérialisation : transformation de la presse quotidienne nationale française et des pratiques professionnelles journalistiques (1944-2010)*, Ph.D. thesis, Aix-Marseille 3.
- LAUMONIER** Alexandre, 2014, *6/5*, Bruxelles ; Le Kremlin-Bicêtre, Zones Sensibles Editions, 250 p.
- LAZARUS** Jeanne, 2014, « De l'aide à la responsabilisation. L'espace social de l'éducation financière en France », *Genèses*, 93, p. 76-97.
- LE BRIS** David, 2011, *Les actions françaises depuis 1854 : analyses et découvertes*, thesis, Orléans.
- LE BRUN** François, 2010, *Traiter l'information économique et financière - Manuel de pratique journalistique*, Paris, CFPJ Editions, 156 p.
- LE CAM** Florence, 2006, « États-unis : les weblogs d'actualité ravivent la question de l'identité journalistique », *Rezeaux*, no 138(4), p. 139-158.
- LE VELLY** Ronan, 2008, « Karl Polanyi, la Nouvelle sociologie économique et les forces du marché », *Revue Interventions économiques. Papers in Political Economy*, 38.
- LECLERC-OLIVE** Michèle, 1997, *Le Dire de l'événement*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 260 p.
- LECLERC-OLIVE** Michèle, 1998, « Les figures du temps biographique : Figures de la connaissance », *Cahiers internationaux de sociologie*, 104, p. 97-120.
- LECLERC-OLIVE** Michèle, 1999, « L'armature narrative des biographies », *Spirale - Revue de recherches en éducation*, 24(24), p. 169-193.
- LECLERC-OLIVE** Michèle, 2010a, « Entre mémoire et expérience, le passé qui insiste », *Revue Projet*, 273, p. 96-104.
- LECLERC-OLIVE** Michèle, 2010b, *19. Enquêtes biographiques entre bifurcations et événements. Quelques réflexions épistémologiques*, La Découverte.
- LEFÈVRE** Nicolas, 2010, « Construction sociale du don et de la vocation de cycliste », *Sociétés contemporaines*, 80(4), p. 47.
- LEHMANN** Paul-Jacques, 1998, *Histoire de la bourse de paris*, Paris, Presses Universitaires de France - PUF, 127 p.
- LEMIEUX** Cyril, 2000, *Mauvaise presse*, Paris, : Éd. Métailié, Leçons de choses, 1 vol. (466 p.) p.
- LEMIEUX** Cyril, 2009, *Le Devoir et la Grace*, Paris, Economica, 256 p.
- LEMOINE** Benjamin, 2016, *L'ordre de la dette*, Paris, La Découverte, 308 p.
- LESNARD** Laurent, 2010, « Setting Cost in Optimal Matching to Uncover Contemporaneous Socio-Temporal Patterns », *Sociological Methods & Research*, 38(3), p. 389-419.

**LETEINTURIER** Christine (dir.), 2014a, *Les journalistes français et leur environnement : 1990-2012*, Paris, Panthéon-Assas Paris II, 192 p.

**LETEINTURIER** Christine, 2014b, « Les carrières des journalistes en presse : les nouveaux titulaires de la carte professionnelle (NTCP) 1990 et 1998 », in **Leteinturier** Christine (dir.), *Les journalistes français et leur environnement : 1990-2012*, Paris, PANTHEON ASSAS PARIS II, p. 33-58.

**LETEINTURIER** Christine, **DEVILLARD** Valérie, **LAVILLE** Camille, 2010, « La production journalistique et son environnement : le cas de l'information générale et politique, entre 1990 et 2010 », *Le Temps des médias*, 14, p. 273-290.

**LETEINTURIER-LAPRISE** Christine, **MATHIEN** Michel, 2010, « Une profession fragilisée : les journalistes français face au marché de l'emploi », *Quaderni. Communication, technologies, pouvoir*, 73, p. 97-114.

**LÉVÊQUE** Sandrine, 2000, *Les journalistes sociaux. Histoire et sociologie d'une spécialité journalistique*, Presses Universitaires de Rennes, Res Publica.

**LEVINE** Joel H., 2000, « But What Have You Done for Us Lately? Commentary on Abbott and Tsay », *Sociological Methods & Research*, 29(1), p. 34-40.

**LONGIN** François, **SANTACREU-VASUT** Estefania, 2017, « Introducing gender in finance education in a European Business School: lessons, recommendations and challenges », *Working Paper, ESSEC Business School*.

**LORDON** Frédéric, 2000a, « La « création de valeur » comme rhétorique et comme pratique. Généalogie et sociologie de la « valeur actionnariale » », *L'Année de la Régulation*, 4, p. 117-165.

**LORDON** Frédéric, 2000b, « La force des idées simples. Misère épistémique des comportements économiques », *Politix*, 13(52), p. 183-209.

**LORDON** Frédéric, 2002, *La politique du capital*, Odile Jacob, 352 p.

**LORDON** Frédéric, 2003, *Et la vertu sauvera le monde...*, Paris, Liber, 128 p.

**LORDON** Frédéric, 2014, « Et si on fermait la Bourse ? », *Manière de voir*, N° 136(8), p. 54-54.

**MACDONALD** Jasmine B., **SALIBA** Anthony J., **HODGINS** Gene, **OVINGTON** Linda A., 2016, « Burnout in journalists: A systematic literature review », *Burnout Research*, 3(2), p. 34-44.

**MACHUT** Antoine, 2017, « “I didn't leave financial journalism, I left classical journalism »”. Careers and commitments of french financial journalists at the time of financialisation », in **Boussard** Valerie (dir.), *Finance at work*, Routledge, Routledge International Studies in Money and Banking, p. 175-187.

**MACINDOE** Heather, **ABBOTT** Andrew, 2004, « Sequence Analysis and Optimal Matching Techniques for Social Science Data », in *Handbook of Data Analysis*, 1 Oliver's Yard, 55 City Road, London England EC1Y 1SP United Kingdom, SAGE Publications, Ltd, p. 386-406.



- MACKENZIE** Donald, **MILLO** Yuval, 2003, « Construction d'un marché et performance théorique », *Réseaux*, 122(6), p. 15-61.
- MAISONNASSE** Floriane, 2016, « Égalité entre les femmes et les hommes : le cas des aidants familiaux », *Regards*, 50, p. 99-107.
- MANNING** Paul, 2013, « Financial journalism, news sources and the banking crisis », *Journalism*, 14(2), p. 173-189.
- MARCHETTI** Dominique, 2002, « Les sous-champs spécialisés du journalisme », *Réseaux*, 111(1), p. 22-55.
- MARCHETTI** Dominique, 2003, « Les ajustements du marché scolaire au marché du travail journalistique », *Hermès, La Revue*, n° 35(1), p. 81-89.
- MARCHETTI** Dominique, 2010, *Quand la santé devient médiatique : Les logiques de production de l'information dans la presse*, 1<sup>re</sup> édition, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 191 p.
- MARUANI** Margaret, **MEULDERS** Danièle, 2013, « 20. Genre et marché du travail dans l'Union européenne », in **Maruani** Margaret (dir.), *Travail et genre dans le monde*, La Découverte, p. 204-214.
- MCMANUS** John H., 1994, *Market-driven journalism*, Thousand Oaks, Calif., : Sage Publications, XV-243 p. p.
- MEAD** George Herbert, 2006, *L'esprit, le soi et la société*, traduit par **Cefaï** Daniel, **Quéré** Louis, Paris, Presses universitaires de France, Le lien social, 434 p.
- MENGER** Pierre-Michel, 1997, « Temporalité et différences interindividuelles : l'analyse de l'action en sociologie et en économie », *Revue française de sociologie*, 38(3), p. 587-633.
- MENGER** Pierre-michel, 2009, *Le Travail créateur. S'accomplir dans l'incertain*, Paris, Le Seuil, 672 p.
- MERCKLÉ** Pierre, **ZALC** Claire, 2014, « Trajectories of Persecution through World War II », in **Blanchard** Philippe, **Bühlmann** Felix, **Gauthier** Jacques-Antoine (dir.), *Advances in Sequence Analysis: Theory, Method, Applications*, p. 171-190.
- MEYERS** Oren, **DAVIDSON** Roei, 2014, « The journalistic structure of feeling: An exploration of career life histories of Israeli journalists », *Journalism*, 15(8), p. 987-1005.
- MEYERS** Oren, **DAVIDSON** Roei, 2016, « Conceptualizing Journalistic Careers: Between Interpretive Community and Tribes of Professionalism », *Sociology Compass*, 10(6), p. 419-431.
- MINDICH** David T. Z., 2000, *Just the Facts: How « Objectivity » Came to Define American Journalism*, Revised ed. edition, New York; London, NYU Press, 200 p.
- MUNIESA** Fabian, **CALLON** Michel, 2013, « La performativité des sciences économiques », in *Traité de sociologie économique*, Presses Universitaires de France, Quadrige, p. 281-316.

NAULIN Sidonie, 2017, *Des mots à la bouche : le journalisme gastronomique en France*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Tables des hommes, 315 p.

NAULIN Sidonie, 2019, « La construction rhétorique du métier de journaliste gastronomique », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 8(1), p. 114-127.

NEVEU Érik, 2013a, « I. Genèses d'une profession », in *Sociologie du journalisme*, 4e éd., Paris, La Découverte, Reperes, p. 9-22.

NEVEU Érik, 2013b, *Sociologie du journalisme*, 4e édition, Paris, La Découverte, 128 p.

OBERLECHNER Thomas, HOCKING Sam, 2004, « Information sources, news, and rumors in financial markets: Insights into the foreign exchange market », *Journal of Economic Psychology*, 25(3), p. 407-424.

O'DONNELL Penny, ZION Lawrie, SHERWOOD Merryn, 2016, « Where do journalists go after newsroom job cuts? », *Journalism Practice*, 10(1), p. 35-51.

OLLIVIER Carine, 2016, « Niveaux de concurrence et ressorts de la mobilisation : relire les luttes de juridiction », in Demazière Didier, Jouvenet Morgan (dir.), *Andrew Abbott et l'héritage de l'école de Chicago (volume 2)*, EHESS.

ORIS Michel, RITSCHARD Gilbert, 2014, « Sequence Analysis and Transition to Adulthood: An Exploration of the Access to Reproduction in Nineteenth-Century East Belgium », in *Advances in Sequence Analysis: Theory, Method, Applications*, Cham, Springer International Publishing, Life Course Research and Social Policies, p. 151-167.

ORLÉAN André, 1999, *Le pouvoir de la finance*, Paris, Odile Jacob, 275 p.

ORLÉAN André, 2011, *L'empire de la valeur. Refonder l'économie*, Paris, Seuil, 340 p.

OUBENAL Mohamed, 2015, *La légitimation des produits financiers*, ems, Questions de société, 232 p.

PADIOLEAU Jean-Gustave, 1976, « Système d'interaction et rhétoriques journalistiques », *Sociologie du travail*, 18(3), p. 256-282.

PARADEISE Catherine, 1984, « La marine marchande française : un marché du travail fermé ? », *Revue française de sociologie*, 25(3), p. 352-375.

PARADEISE Catherine, 1988, « Les professions comme marchés du travail fermés », *Sociologie et sociétés*, 20(2), p. 9.

PARADEISE Catherine, 2008, « Autonomie et régulation : retour sur deux notions clefs », in Le Bianic Thomas, Vion Antoine (dir.), *Action publique et légitimité professionnelle*, L.G.D.J, Droit et société, p. 194-2000.

PASSERON Jean-Claude, 1989, « Biographies, flux, trajectoires », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 5.

PASSERON Jean-Claude, 1990, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 31(1), p. 3-22.

- PASSERON** Jean-Claude, 1991, *Le raisonnement sociologique : L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan.
- PENEFF** Jean, 1990, *La Méthode biographique : de l'École de Chicago à l'histoire orale*, Paris, A, Collection U, 144 p.
- PILMIS** Olivier, 2007, « Faire valoir ses compétences : les pigistes et le placement de sujet », *Formation emploi. Revue française de sciences sociales*, 99, p. 75-86.
- PILMIS** Olivier, 2010, « Fonder l'attractivité d'activités indignes. La critique artiste au secours des pigistes », in **Lemieux** Cyril (dir.), *La subjectivité journalistique*, Editions de l'EHESS, p. 169-186.
- PILMIS** Olivier, 2013, *L'intermittence au travail. Une sociologie des marchés de la pige et de l'art dramatique*, Paris, Economica, 208 p.
- POLANYI** Karl, 2009, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, traduit par **Angeno** Maurice, **Malamoud** Catherine, Paris, Gallimard, Tel, 467 p.
- POLLAK** Michael, 1986, « La gestion de l'indicible », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 62(1), p. 30-53.
- POUSSOU-PLESSE** Marielle, 2009, « 15. Le turning point sous le regard du point final. Retour sur un usage canonique de la notion de carrière en sociologie », in **Grossetti** Michel, **Bessin** Marc, **Bidart** Claire (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, La Découverte.
- PRALONG** Jean, **PERETTI-NDIAYE** Marie, 2016, « Les cadres devraient-ils être « nomades » ? - Scripts de carrière et qualité de carrière de cadres français », *Revue Française de Gestion*, 42(260), p. 91-109.
- PROUDHON** Pierre-Joseph, 1854, *Manuel du spéculateur à la Bourse*, Paris, Garnier frères, 352 p.
- RAGAS** Matthew W., **TRAN** Hai L., 2015, « The financial news ecosystem: Journalists' perceptions of group hierarchy », *Journalism*, 16(6), p. 711-729.
- RASERA** Frédéric, 2014, « Au-delà de « l'échec » en centre de formation. La recomposition des aspirations professionnelles d'un ancien apprenti footballeur », *Sciences sociales et sport*, 7(1), p. 105.
- REINARDY** Scott, 2008, « Women in Newspaper Newsrooms Show Signs of Burnout and Intentions to Leave Journalism »,.
- REINARDY** Scott, 2011, « Newspaper journalism in crisis: Burnout on the rise, eroding young journalists' career commitment », *Journalism*, 12(1), p. 33-50.
- RINGOOT** Roselyne, **UTARD** Jean-Michel, 2005, *Le journalisme en invention. Nouvelles pratiques, nouveaux acteurs*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Res publica, 215 p.
- RIOUX** Jean-Pierre, 1989, *La révolution industrielle : 1780-1880*, Nouv. éd, Paris, Ed. du Seuil, Points, 273 p.

- RIUTORT** Philippe, 2000, « Le journalisme au service de l'économie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 131(1), p. 41-55.
- RIUTORT** Philippe, 2006, « Les nouveaux habits du journalisme économique », *Hermès, La Revue*, 1, p. 135–141.
- ROBETTE** Nicolas, **BRY** Xavier, 2012, « Harpoon or Bait? A Comparison of Various Metrics in Fishing for Sequence Patterns », *Bulletin de Méthodologie Sociologique / Bulletin of Sociological Methodology*, 116, p. 5-24.
- RUELLAN** Denis, 1997a, « Groupe professionnel et marché de travail du journalisme », *Réseaux*, 15(81), p. 135-151.
- RUELLAN** Denis, 1997b, *Les pro du journalisme*, Rennes, : Presses universitaires de Rennes, Res Publica, 1 vol. (170 p.) p.
- RUELLAN** Denis, 2007, *Le Journalisme ou le professionnalisme du flou*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 232 p.
- RUELLAN** Denis, 2011, *Nous, journalistes. Déontologie et identité*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, Communication, médias et sociétés, 252 p.
- SCHUDSON** Michael, 1996, *The Power of News*, Reprint, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 280 p.
- SCHUDSON** Michael, 2001, « The objectivity norm in American journalism », *Journalism*, 2(2), p. 149-170.
- SCHUDSON** Michael, 2005, « Autonomy from what ? », in **Benson** Rodney, **Neveu** Erik (dir.), *Bourdieu and the Journalistic Field*, Cambridge ; Malden, MA, Polity, p. 214-223.
- SHANNON** C E, 1948, « A Mathematical Theory of Communication », *Bell System Technical Journal*, 27, p. 379-423.
- SHERWOOD** Merry, **O'DONNELL** Penny, 2018, « Once a Journalist, Always a Journalist? », *Journalism Studies*, 19(7), p. 1021-1038.
- SHOEMAKER** Pamela J., **EICHHOLZ** Martin, **KIM** Eunyi, **WRIGLEY** Brenda, 2001, « Individual and Routine Forces in Gatekeeping », *Journalism & Mass Communication Quarterly*, 78(2), p. 233-246.
- SIMÉANT** Johanna, 1992, « Déontologie et crédibilité. Le réglage des relations professionnelles au CFJ », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 5(19), p. 37-55.
- SMITH** D. Randall, **ABBOTT** Andrew, 1983, « A Labor Market Perspective on the Mobility of College Football Coaches », *Social Forces*, 61(4), p. 1147.
- SORIGNET** Pierre-Emmanuel, 2004, « Sortir d'un métier de vocation : le cas des danseurs contemporains », *Sociétés contemporaines*, 56(4), p. 111.
- SOUANEF** Karim, 2013, *Le journalisme sportif pris au jeu : Sociologie des principes de légitimité professionnelle*, thesis, Paris 9.

- SOUANEF** Karim, 2014, « Karim Souanef, Le journalisme sportif pris au jeu. Sociologie des principes de légitimité professionnelle, thèse de doctorat, Université Paris-Dauphine (dir. Brigitte Le Grignou), 22 novembre 2013 », *Le Temps des medias*, n° 22(1), p. 205-223.
- STEINER** Philippe, 2001, « Don de sang et don d'organes : le marché et les marchandises « fictives » », *Revue française de sociologie*, 42(2), p. 357-374.
- STEINER** Philippe, 2007, « Karl Polanyi, Viviana Zelizer et la relation marchés-société », *Revue du MAUSS*, 29, p. 257-280.
- STEINER** Philippe, **TRESPEUCH** Marie, 2014, *Marchés contestés. Quand le marché rencontre la morale*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, Socio-logiques, 342 p.
- STEINER** Philippe, **VATIN** François, 2013, *Traité de sociologie économique*, 2e édition, Paris, Presses Universitaires De France - PUF, 816 p.
- STOVEL** Katherine, 2001, « Local Sequential Patterns: The Structure of Lynching in the Deep South, 1882-1930 », *Social Forces*, 79(3), p. 843-880.
- STRAUSS** Anselm, 1978, « A social worlds perspective », *Studies in symbolic interaction*, 1, p. 119-128.
- STRAUSS** Anselm, 1991, *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, Editions L'Harmattan, 311 p.
- STRAUSS** Anselm, 1997, *Mirrors and Masks: The Search for Identity*, Transaction Publishers, 202 p.
- STUDER** Matthias, 2012, *Étude des inégalités de genre en début de carrière académique à l'aide de méthodes innovatrices d'analyse de données séquentielles, Chapitre : Le manuel de la librairie WeightedCluster : Un guide pratique pour la création de typologies de trajectoires en sciences sociales avec R*, Thèse SES 777, Faculté des sciences économiques et sociales, Université de Genève.
- STUDER** Matthias, 2013, « WeightedCluster Library Manual: A practical guide to creating typologies of trajectories in the social sciences with R », Working Paper, 24, LIVES.
- STUDER** Matthias, **RITSCHARD** Gilbert, **GABADINHO** Alexis, **MÜLLER** Nicolas S., 2011, « Discrepancy Analysis of State Sequences », *Sociological Methods & Research*, 40(3), p. 471-510.
- TAMBINI** Damian, 2010, « What Are Financial Journalists For? », *Journalism Studies*, 11(2), p. 158-174.
- TECHNOLOGIA**, **SYNDICAT NATIONAL DES JOURNALISTES**, 2011, « Le travail réel des journalistes. Qualité de l'information et Démocratie ».
- TECHNOLOGIA**, **SYNDICAT NATIONAL DES JOURNALISTES**, 2015, « Comment évoluent les métiers du journalisme ? »
- TECHNOLOGIA**, **SYNDICAT NATIONAL DES JOURNALISTES**, 2019, « Quel avenir pour le journaliste de demain ? »

- TIA** Pierre-Cédric, 2017, « Rebondir après « l'échec » en centre de formation : analyse séquentielle des trajectoires socioprofessionnelles d'ex-apprentis footballeurs », *Temporalités*, 25.
- TRAVERSO** Enzo, 2012, « Adorno et les antinomies de l'industrie culturelle », *Communications*, n° 91(2), p. 51-63.
- TRUC** Gérôme, 2005, « Une désillusion narrative ? De Bourdieu à Ricœur en sociologie », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 8, p. 47-67.
- TUCHMAN** Gaye, 1972, « Objectivity as Strategic Ritual: An Examination of Newsmen's Notions of Objectivity », *American Journal of Sociology*, 77(4), p. 660-679.
- TUCHMAN** Gaye, 1973, « Making News by Doing Work: Routinizing the Unexpected », *American Journal of Sociology*, 79(1), p. 110-131.
- TUNSTALL** Jeremy, 1971, *Journalists at work: specialist correspondents, their news organizations, news sources, and competitor-colleagues*, London, Royaume-Uni, Constable, 304 p.
- UNDERWOOD** Doug, 1993, *When MBAs Rule the Newsroom: How the Marketers and Managers are Reshaping Today's Media*, Columbia University Press, 300 p.
- USHER** Nikki, 2010, « Goodbye to the news: how out-of-work journalists assess enduring news values and the new media landscape », *New Media & Society*, 12(6), p. 911-928.
- VANDER ZWAN** Natascha, 2014, « Making sense of financialization », *Socio-Economic Review*, 12(1), p. 99-129.
- VEZINAT** Nadège, 2010, « Une nouvelle étape dans la sociologie des professions en France », *Sociologie*, N°3, vol. 1.
- VEZINAT** Nadège, **PERETZ** Pauline, **PILMIS** Olivier, 2015, « La vie en société : une improvisation. Entretien avec Howard Becker », *La Vie des idées*.
- WALTER** Christian, 1996, « Une histoire du concept d'efficience sur les marchés financiers », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 51(4), p. 873-905.
- WALTER** Christian, 2005, « La gestion indicielle et la théorie des moyennes », *Revue d'économie financière*, 79(2), p. 113-136.
- WALTER** Christian, 2010, « Les quatre causes de l'efficacité informationnelle des marchés », *Finance & Bien Commun*, No 23(3), p. 107-115.
- WALTER** Christian, 2012, « La martingalisation des marchés financiers : l'efficacité informationnelle comme convention stochastique »,.
- WEBER** Max, 1992a, « Introduction à l'Éthique économique des religions universelles. », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 77(1), traduit par **Grossein** Jean-Pierre, p. 139-167.

- WEBER** Max, 1992b, *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société*, traduit par **Bouchindhomme** Christian, Paris, Gallimard.
- WEBER** Max, 1992c, « L'épanouissement de l'esprit capitaliste », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 7, traduit par **Grossein** Jean-Pierre.
- WEBER** Max, 2004, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, suivi d'autres essais*, traduit par **Grossein** Jean-Pierre, Paris, Gallimard, 602 p.
- WELLES** Chris, 1973, « The bleak wasteland of financial reporting », *Columbia Journalism Review*, 12(2).
- WHITE** David Manning, 1950, « The "Gate Keeper": A Case Study in the Selection of News », *Journalism Bulletin*, 27(4), p. 383-390.
- WHITE** Harrison C., 2004, « La société est un mirage », *Revue du MAUSS*, no 24(2), p. 62-69.
- WHITE** Harrison C., 2011, *Identité et contrôle : Une théorie de l'émergence des formations sociales*, traduit par **Grossetti** Michel, **Godart** Frédéric, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 493 p.
- WIDMER** Eric D., **RITSCHARD** Gilbert, 2009, « The de-standardization of the life course: Are men and women equal? », *Advances in Life Course Research*, 14(1), p. 28-39.
- WILSON** Matthew Charles, 2014, « Governance built step-by-step: Analysing sequences to explain democratization », in *Advances in sequence analysis: Theory, method, applications*, Springer, p. 213-227.
- WITSCHGE** Tamara, **NYGREN** Gunnar, 2009, « Journalism: A Profession Under Pressure? », *Journal of Media Business Studies*, 6.
- ZELIZER** Barbie, 1993, « Journalists as interpretive communities », *Critical Studies in Mass Communication*, 10(3), p. 219-237.
- ZELIZER** Barbie, 2004, *Taking Journalism Seriously: News and the Academy*, 1 edition, Thousand Oaks, SAGE Publications, Inc, 296 p.
- ZELIZER** Viviana, 1979, *Morals and markets: the development of life insurance in the United States*, Columbia University Press, New York (N.Y.), Royaume-Uni, Etats-Unis, xiv+208 p.
- ZELIZER** Viviana, 1985, *Pricing the priceless child : the changing social value of children*, New York, N. Y, Basic books, 277 p.
- ZELIZER** Viviana, 1995, *The Social Meaning Of Money*, Reprint, New York, NY, Basic Books, 304 p.

## **La Bourse ou la plume ? Les trajectoires professionnelles de journalistes dans le monde de l'information financière.**

Cette thèse prend pour objet les trajectoires professionnelles des journalistes qui ont exercé dans le monde de l'information financière entre les années 1970 et le début des années 2010. Leur analyse vise à montrer les conditions d'émergence d'un nouveau type historique de journalisme dans un contexte de financiarisation. Comment des journalistes ont-ils été attirés dans ce monde et se sont-ils engagés dans un métier autrefois réputé vénal ? Cette question est traitée dans une enquête fondée sur des méthodes variées (analyse statistique de séquences d'activités, analyse qualitative de récits biographiques, analyse de contenu et d'archives). La première partie décrit l'évolution du secteur économique de la presse, les logiques de mobilité individuelle dans ce monde, et la structure normative du monde de l'information financière. Ces analyses mettent en évidence l'émergence et les mutations rapides d'une structure d'opportunités qui a attiré les journalistes dans un monde incertain. La deuxième partie est consacrée à l'analyse statistique des trajectoires individuelles des journalistes dans le monde de l'information financière. Les formes stabilisées de trajectoires professionnelles sont identifiées et expliquées, ainsi que le phénomène de dispersion des trajectoires vers des secteurs d'activités non-journalistiques, qui prend de l'ampleur. Dans la troisième et dernière partie de la thèse, les récits biographiques d'actuels et d'anciens journalistes financiers sont comparés afin de comprendre de manière idéale-typique la capacité des journalistes à préserver un sens ordinaire de leur propre authenticité, dans un monde marqué par une incertitude croissante. Il apparaît en filigrane que les journalistes, sans être nécessairement liés par un collectif concret, constituent une communauté de mémoire qui leur permet d'encadrer collectivement les risques biographiques liés aux tournants de la vie professionnelle. La thèse peut ainsi contribuer aux recherches sociologiques consacrées aux rapports entre journalisme et marché dans le contexte de financiarisation, et s'inscrit dans la lignée des enquêtes qui décrivent les journalistes comme un ensemble de « communautés interprétatives » plutôt que comme un groupe professionnel. **Mots-clés** : journalisme, marchés financiers, journalisme financier, trajectoires, carrières, authenticité, mémoire, communautés interprétatives, sociologie processuelle.

## **Money or your pen ? The professional trajectories of journalists in the world of financial information**

This thesis deals with the professional trajectories of journalists who worked in the world of financial information between the 1970s and the beginning of 2010. The analysis aims to show the conditions for the emergence of a new historical type of journalism in a context of financialization. How were journalists attracted to this world and engaged in a profession formerly known as venal? To answer this question, the investigation relies on various methods (statistical analysis of sequences of activities, qualitative analysis of biographical accounts, content analysis and archives). The first part describes the evolution of the economic sector of the press, the logic of individual mobility in this world, and the normative structure of the world of financial information. These analyses highlight the emergence and rapid changes in an opportunity structure that has attracted journalists to an uncertain world. The second part is devoted to the statistical analysis of the individual trajectories of journalists in the world of financial information. Stabilized forms of professional trajectories are identified and explained, as well as the phenomenon of dispersion of trajectories towards non-journalistic activity sectors, which is gaining momentum. In the third and final part of the thesis, the biographical narratives of current and former financial journalists are compared in order to understand, in an ideally-typical approach, the ability of journalists to preserve an ordinary sense of their own authenticity, in a world marked by growing uncertainty. Finally, there is evidence that journalists, without necessarily being bound together by a concrete collective, form a community of memory that allows them to collectively frame the biographical risks related to the turning points of their working life. The thesis can thus contribute to sociological research on the relationship between journalism and the market in the context of financialization, and is in line with surveys that describe journalists as "interpretive communities" rather than a professional group. **Keywords** : journalism, financial markets, financial journalism, trajectories, careers, authenticity, memory, interpretive communities, processual sociology.